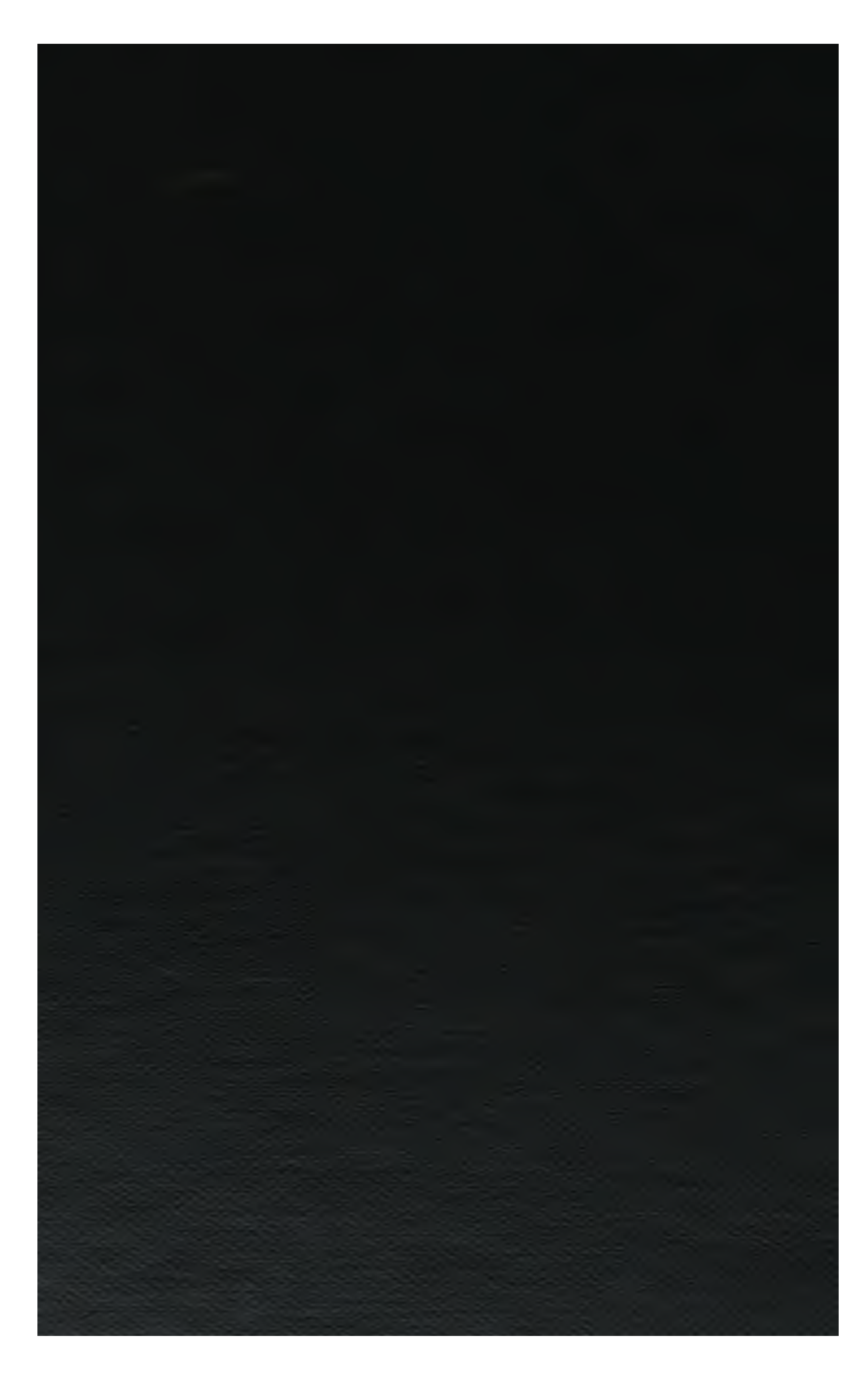
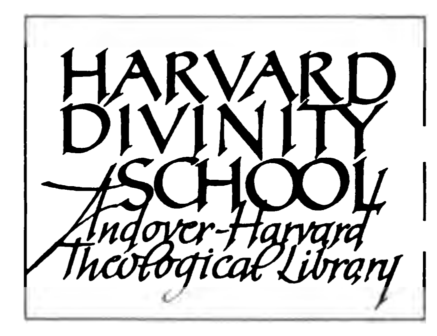



HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library



129
167
100
187-7
373

11090
-5623 dk
4278
+th.

DANTE

HÉRÉTIQUE, RÉVOLUTIONNAIRE ET SOCIALISTE

RÉVÉLATIONS D'UN CATHOLIQUE

SUR LE MOYEN AGE

Eugène

Par E. AROUX,

ANCIEN DÉPUTÉ.

> Alla canzone vanno le parole e agli uomini
> la 'ntenzione. (DANTE, Convito, 1, 2.)



PARIS

JULES RENOUARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue de Tournon, n. 6.

1854.

A SA SAINTETÉ PIE IX.

Très-Saint Père,

Trois pontifes ont daigné agréer la dédicace de travaux critiques sur le poëme de Dante, à savoir : Paul III, ceux de Vellutello, Pie IV, ceux de Sansovino, et Clément XII ceux de Venturi. Peut-être me sera-t-il permis de mettre à vos pieds ces révélations sur des temps encore bien incomplétement connus, où l'Église, combattue et menacée par des ennemis aussi nombreux que redoutables, a dû son salut, après la divine Providence, à l'énergie et à la prudente habileté de vos illustres prédécesseurs. Comme eux Votre Sainteté a eu sa part d'épreuves et de périls, et, comme eux, elle en est sortie triomphante ; les mêmes causes ont enfanté les mêmes effets.

Ces vertus évangéliques, cette charité éclairée, qui la faisaient aspirer à rendre à la patrie italienne sa vie de nation, à la doter d'institutions destinées à l'acheminer par degrés dans la voie d'une sage liberté, ont été méconnues par ces hommes que ne touche aucun bienfait, par ces aveugles impotents qui veulent, non pas marcher, mais courir, avant d'avoir des yeux pour se diriger, des membres pour se mouvoir. Elle est tombée déplorablement, cette gent ingrate, toute folie et toute impiété, tutta ingrata, tutta matta ed impia, *puis on a vu la main paternelle s'étendre vers ceux dont le repentir avait racheté l'erreur.*

C'est à ces nobles aspirations que je rends hommage, c'est

sous le patronage de cette inépuisable bonté que je mets ce livre, dans lequel j'ai cherché surtout à faire ressortir la vérité au milieu des ténèbres, perfidement épaissies.

Il est comme une protestation contre l'erreur et le mensonge, que le génie même ne saurait absoudre. Destiné à venir en aide à cette milice du Christ, qui, mettant le droit au-dessus du fait brutal, le devoir au-dessus des avantages terrestres, souffre pour que ce qui est à Dieu soit rendu à Dieu, sans refuser à César ce qui est à César, peut-être, à ce double titre, semblera-t-il moins indigne de paraître sous les auspices du représentant ici-bas de Celui qui, là-haut, est toute justice et toute vérité.

Loin que cet hommage, entièrement spontané de ma part, puisse en rien engager l'opinion de Votre Sainteté comme homme, et encore moins son jugement comme successeur de saint Pierre, il témoigne de ma confiance respectueuse en ses lumières, en sa doctrine littéraire, de ma profonde soumission envers son autorité suprême en matière de foi, et de l'empressement avec lequel je rétracterais, au moment où elles me seraient signalées, les erreurs dans lesquelles j'aurais pu être entraîné à mon insu, quoique m'étant abstenu soigneusement de toute discussion sur le dogme.

Tels sont les sentiments de vénération et de soumission dont est animé, et dans lesquels espère mourir,

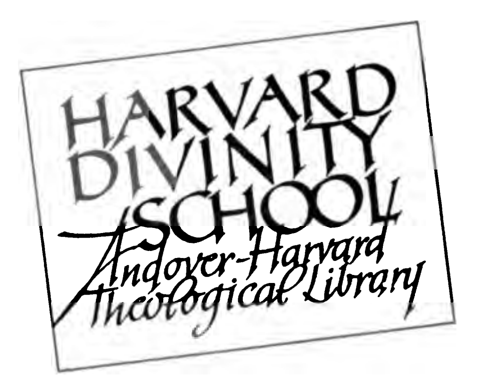
De Votre Sainteté,

Le très-obéissant et très-respectueux fils en Jésus-Christ,

EUGÈNE AROUX.

Paris, ce 4 décembre 1853.

DIVISION DE L'OUVRAGE.


HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

129
167
170
187-7
b73

11090
-56 d k
4278.

vieux auteurs ? En est-il pour lire la *Généalogie des Dieux*, de Boccace, son *Filocopo*, son *Ninfale* et ses autres écrits, pour fouiller dans les œuvres latines de Pétrarque, dans son Poëme de l'Afrique, dans ses Églogues, ses Lettres, qui ne sont pas même imprimées toutes, pour étudier enfin à fond tout ce que le Tasse a laissé de compositions en prose et en vers ? On connaît tout au plus les *Sonnets* du premier, le *Décaméron* du second, et la *Jérusalem* du troisième. En faut-il plus pour écrire au courant de la plume un article critique plus ou moins étincelant sur la littérature italienne ?

J'ai reconnu, à mon extrême confusion, que ce n'était pas assez pour comprendre Dante et son siècle. J'ai donc étudié longuement, assidûment ; j'ai recueilli notes et matériaux historiques, philosophiques, religieux, mystiques, comparé les interprétations, les faits et les preuves. C'est le résultat de ces études que je publie aujourd'hui.

Loin de moi l'intention de faire un ouvrage d'érudition ; mes efforts tendront, au contraire, à me mettre, autant qu'il sera en moi, à la portée du plus grand nombre de lecteurs, en ne citant que les textes indispensables. Mon ambition a été bien moins d'écrire un livre que de mettre sur la voie tant d'écrivains éminents, plus capables que moi de traiter un sujet si fécond, en lui donnant tous les développements dont il est susceptible. Obscur pionnier de la littérature, j'ai pris à tâche de défricher laborieusement un coin de cette vaste forêt du moyen âge à la luxuriante végétation, dont les dédales obscurs ont vu s'égarer tant de brillants esprits. De plus favorisés viendront exploiter, après moi, ce sol vierge dont les entrailles recèlent tout à la fois l'or et le plomb. Les trésors qu'ils y

découvriront ne peuvent manquer d'opérer un véritable bouleversement dans les domaines de la critique, de l'histoire et de la philosophie. Pour moi, désireux de me restreindre dans les limites les plus étroites, je me suis gardé de tout dire et de tout expliquer. J'ai cherché principalement à être clair et concis, au risque d'encourir le reproche de sécheresse. Mais on lit si peu aujourd'hui, on en a si peu le temps, pressé qu'on est de dépenser sa vie avec le plus de profit matériel possible, qu'il faut bien s'ingénier pour épargner des moments si précieux. J'ai donc fait du mieux que j'ai su pour resserrer mon cadre et n'y admettre que ce qui pourrait frapper les yeux à première vue sans exiger ni réflexions ni recherches.

Si ce travail n'est pas rejeté trop dédaigneusement par les insouciants et par les gens affairés, s'il ne soulève pas trop la bile des fanatiques du grand poëte, de ceux qui s'agenouilleraient volontiers devant chaque mot tombé de la plume du digne et pieux Dante que nous connaissons; un peu sombre et mystérieux, un peu acerbe parfois, très-rancuneux toujours, mais bon catholique au demeurant; plein de dévotion pour la Sainte-Vierge, et affilié au tiers-ordre de Saint-François; alors je m'enhardirai à publier ma nouvelle traduction en vers de la *Comédie*, terminée depuis un an, et dans laquelle n'ont pas survécu cent vers de la première. Je n'aurai plus à y ajouter ainsi qu'un petit nombre de notes additionnelles sur les passages qu'il m'aura fallu laisser à l'écart, dans ce commentaire anticipé, pour ne pas m'égarer dans les détails, pour éviter surtout les discussions métaphysiques et doctrinales. Il est d'ailleurs des questions que ne doit point aborder, encore moins approfondir, celui qui se soumet à l'autorité de l'Église.

Le titre, que j'ai mis en tête de ces Révélations sur une période importante de l'histoire, indique assez à quel point de vue je me suis placé. Je crois être en mesure d'établir complétement ce que j'avance. Dante tout le premier me fournira les preuves nécessaires pour le convaincre, et à ses propres déclàrations viendront se joindre des circonstances tellement graves, précises et concordantes que, si je n'entraîne pas la conviction, la faute en sera, sans doute, bien plus à moi qu'à ceux qui me liront.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, l'Église compte assez de gloire et de génie dans son sein pour rejeter même un Dante, s'il est vrai que Dante ait été son ennemi constant, et, avec lui, tous ceux qui auront été assez aveugles pour suivre sa voie, en sachant qu'ils s'égaraient. Plus elle aura eu d'ennemis, plus ces ennemis auront été grands et puissants par les dons du génie, plus le miracle de sa durée resplendira avec éclat, plus se vérifieront ces paroles, que « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

La question de savoir si le poëte florentin était ou non un fils soumis de l'Église catholique et romaine a pour objet un point de critique historique et littéraire. S'il s'agissait du dogme, je reconnaîtrais mon incompétence et je me tairais. Mais il n'en est pas ainsi et je pense pouvoir élever la voix pour proclamer ce que je crois être la vérité?

Peut-être, à une autre époque, y aurait-il eu inconvénient à la faire connaître, lorsque l'ignorance, plus généralement répandue, aurait donné à redouter que l'exemple d'un grand scandale eût à entraîner les simples. Mais aujourd'hui que le sentiment religieux a repris son empire, que l'esprit public, éclairé par l'expérience, fait de

plus en plus justice de tous les rêves du mysticisme, de quelque nom qu'il lui plaise de se parer, aussi bien que des utopies gouvernementales, pour revenir aux seules doctrines qui puissent assurer le repos des consciences et la stabilité des Etats, le moment me paraît favorable pour exposer librement une opinion littéraire et historique. Si je me trompe, assez d'hommes, plus compétents que moi, sans doute, seront prêts à relever mon erreur. De mon côté, ils me trouveront tout disposé à la reconnaître, pourvu qu'ils veuillent bien prendre la peine de la démontrer en réfutant mes preuves, non par l'ironie, les chicanes de détail et les fins de non-recevoir, mais par une discussion sérieuse et des preuves contradictoires.

Que si, pour échapper à la nécessité d'en fournir, on objectait l'insuffisance des miennes, en récusant le témoignage de Dante lui-même; Pétrarque et Boccace lui viendraient alors en aide, dans un travail analogue à celui-ci, et ils ne seraient pas seuls.

J'ai exposé les motifs qui m'ont fait écrire ce livre, mais il en est encore un autre dont je conviendrai en toute franchise. J'ai fini par perdre patience à entendre incessamment répéter cette épithète de catholique qui semblait comme rivée au nom du vieux gibelin. Qu'on ne se hâte pas toutefois de me comparer au bourgeois d'Athènes votant l'ostracisme d'un grand citoyen, parce qu'il était fatigué de l'entendre appeler Juste. Aristide méritait ce surnom, car la justice était au fond de son cœur, et régnait dans ses actes comme dans ses discours. Dante a usurpé le sien, car le catholicisme n'était que dans ses paroles. C'est là ce que j'ai entrepris de démontrer, non dans le puéril désir de soutenir un paradoxe, mais avec la ferme conviction de redresser une erreur. Il ne s'agit

pas ici d'un système édifié sur des hypothèses, car je prends pour base, d'abord l'histoire, puis l'œuvre entière du grand sectaire dans son ensemble et dans chacune de ses parties : poëme, compositions lyriques, ouvrages en vers et en prose, traités en latin et en italien. Je ne me borne pas à formuler une théorie, j'opère d'après elle et c'est sur ses résultats que j'appelle l'attention des hommes sérieux.

L'HÉRÉSIE AU MOYEN AGE.

PRÉCIS HISTORIQUE.

L'Église catholique était, au moyen âge, la pierre angulaire de l'édifice social; après avoir sauvé la civilisation européenne, arrachée par elle à la barbarie, elle avait reconstitué l'ordre et s'était fait obéir des peuples et des rois; le pontife, son chef, était reconnu par tous comme le représentant du principe d'autorité dans sa plus haute expression. Lorsque l'empire romain vint à s'écrouler sous le choc redoublé des hordes envahissantes, les populations, réduites à se défendre, à s'administrer elles-mêmes, faute de chefs et de magistrats, se pressèrent autour de leurs évêques, qu'ils investirent de tous les pouvoirs, et les pasteurs, se dévouant pour leur troupeau, qui se confiait en eux, suppléèrent au gouvernement qui n'était plus; les conquérants eux-mêmes subirent l'influence de ces hommes pieux et les laissèrent investis de la double autorité que la force des choses avait mise entre leurs mains; puis, l'ordre hiérarchique, depuis longtemps établi dans l'Église, imprima à la nouvelle organisation sociale l'unité, en la concentrant dans son chef visible. Dès le ve siècle, elle se présente « comme une société indépendante, constituée, interposée entre les maîtres du monde, les possesseurs du pouvoir temporel d'une part et les peuples de l'autre, servant de lien entre eux et agissant sur tous (1). » Cette action était légitime,

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, p. 133.

car elle était exercée par les plus dignes et les plus éclairés, et elle avait de plus pour elle le consentement de l'immense majorité; aussi alla-t-elle se fortifiant et s'étendant, à une époque où il n'existait aucun autre pouvoir véritablement constitué. Mais si les pontifes romains étaient devenus ainsi « les conseillers, les arbitres, les juges des princes, tant au temporel qu'au spirituel, juges dont il était souvent dangereux de méconnaître les sentences, » on peut dire, avec un écrivain catholique, que de leur part il n'y avait pas usurpation (1), car aucun droit légitime n'était lésé ni méconnu. L'Église chrétienne était d'ailleurs en ce temps « la société la plus populaire, la plus accessible, la plus ouverte à tous les talents, à toutes les nobles ambitions de la nature humaine (2). » Tous les efforts des papes, tout ce qu'ils avaient de lumières, de volonté et d'énergie fut employé par eux à améliorer le sort de l'humanité, à protéger les faibles contre la violence des forts, à rendre justice à chacun; aussi, M. Cousin a-t-il pu proclamer avec vérité que « le christianisme a fait dans cette période tout ce qui s'y est fait de bon et de grand (3). » Grégoire VII est la plus éclatante personnification du pouvoir pontifical au moyen âge. « Sous lui, dit M. Michelet, dont le témoignage ne saurait être suspect, l'Église était la liberté, et elle soutint ce caractère jusque sous Alexandre III, le chef de la Ligue lombarde (4). » Si ses successeurs, effrayés de l'agitation qui commençait à se manifester dans les esprits, s'efforcèrent d'arrêter un mouvement qui devenait menaçant non-seulement pour le dogme, mais encore pour l'ordre social, c'est qu'ils voyaient trop bien que dans les idées qui cherchaient à se faire jour se trouvaient en germe le désordre et l'anarchie, et que, pour me servir des expressions du même écrivain, « il y perçait surtout un sentiment audacieux de la puissance morale et de la grandeur de l'homme. Innocent III sembla réussir dans cette tâche, Boniface VIII y succomba (5). »

Mais il ne faut pas croire que les papes n'eussent à combattre que les prétentions plus ou moins hautaines des princes, jaloux de con-

(1) Balmès, *Le Protestantisme comp. au Cathol.*, t. III, p. 299.
(2) Guizot, *Histoire de la civilisation*, p. 133. *Ibid.*, p. 149.
(3) *Cours de l'histoire de la philosophie*, 1829.
(4) *Histoire de France*, 1833, p. 392. — (5) *Ibid.*, p. 393.

quérir leur indépendance, ils avaient à déployer toute leur vigilance et toute leur énergie pour comprimer les doctrines hérétiques qui, tantôt ouvertement et tantôt dans l'ombre, s'efforçaient de se propager.

L'Église n'avait cessé d'être en lutte avec elles depuis son établissement; car « les premières hérésies s'élevèrent dans son sein immédiatement après la mort des apôtres (1). » Aux Basilide, aux Valentin, aux Carpocrate et à toute la famille des gnostiques, qui continua de subsister dans ses nombreuses ramifications, vinrent bientôt se joindre et Manès, et Arius, et Nestorius, et Pélage. Les manichéens surtout se perpétuèrent sous différents titres jusqu'au XI[e] siècle, époque à laquelle Héribert et Lisoy se rendaient célèbres par leur obstination et leur fanatisme, puis dans le XII[e], s'aventurant hors de leurs conciliabules, on les voyait s'associer avec les Cottereaux, et s'assurer la protection des seigneurs du Toulousain. A la fin du XII[e] siècle, l'abbé Joachim, surnommé le prophète, se faisait l'apôtre de la religion de l'Esprit, et bientôt une grande partie de l'ordre des Franciscains, nouvellement fondé, était entraînée dans l'hérésie gnostique sous le nom de spiritualistes.

Il n'y a pas à s'étonner de voir tant d'hérésies se succéder en foule depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à l'ère de la Réformation. Dans un état social où le principe d'autorité était théocratique, l'opposition ne pouvait guère se manifester que sous cette forme; pour miner l'édifice, il lui fallait s'attaquer à sa base, c'est-à-dire au dogme, et procéder au renversement de l'ordre politique et religieux établi, par la négation de son principe. C'était là la marche logique, rationnelle, et les oppositions n'ont jamais failli à la suivre. Le but final des dissidents étant de constituer une société nouvelle, leurs premiers efforts devaient se diriger contre la puissance qui dominait alors. « De là, dit M. Cousin, la nécessité que la première révolution, moderne fût une révolution religieuse. » Mais il se trompe lorsqu'il signale, comme premiers antécédents de cette révolution, la tentative d'une réforme légale au concile de Bâle, puis l'affaire des hussites, et dit « que l'esprit nouveau, c'est-à-dire l'es-

(1) Voy. *Études philosophiques sur le Christianisme,* par A. Nicolas. 7[e] éd., t. IV, p. 118.

prit d'examen et de liberté, a fait son apparition dans le monde vers le XVI[e] siècle (1). » On ne tardera pas à le reconnaître.

Au XIII[e] siècle éclate dans le Languedoc et la Provence, avec des symptômes menaçants, un de ces soulèvements de l'esprit humain, qui, selon la remarque de Macauley (2), se renouvellent de siècle en siècle, jusqu'aux prédications de Luther. Cette agitation était amenée par les Croisades, qui, entreprises dans un bien autre but, avaient mis en rapport l'Europe avec la Grèce sophistique, avec l'Orient musulman et panthéiste. La métaphysique d'Aristote était arrivée de Constantinople, et ses commentateurs arabes étaient traduits en Castille et en Italie. « L'Église n'ayant jamais condamné aucune méthode (3), » et ses principaux docteurs ayant adopté celle des péripatéticiens, on jurait tout haut par Aristote, mais tout bas on se déclarait pour les Arabes et les Juifs, c'est-à-dire pour le panthéisme d'Averroès, et pour les subtilités de la Kabbale.

Le philosophisme, le républicanisme et l'industrialisme attaquaient ensemble ou isolément l'autorité souveraine du Saint-Siége et l'ordre établi. Un immense mouvement religieux se manifestait sur deux points à la fois : le rationalisme vaudois dans les Alpes, le mysticisme allemand sur le Rhin et dans les Pays-Bas, où se renouvelaient sans cesse les révoltes des ouvriers, des tisserands et autres gens de métier de Gand, de Bruges, d'Ypres, contre leur comte, leur évêque et le clergé. D'un autre côté, les montagnards piémontais et dauphinois, dirigés par un rationalisme grossier, repoussaient les symboles et les images, la croix et les mystères. Les sectateurs de Pierre de Bruys, dont la prétention était de reproduire l'Église primitive dans sa pureté et sa pauvreté, avaient été réprimés un instant, puis s'étaient bientôt reformés à Lyon vers 1170, sous le marchand Vaud ou Valdus. En Italie, ils avaient eu pour chef Arnaud de Brescia qui, resté maître de Rome pendant dix ans, y donna le spectacle de la révolte du raisonnement triomphant de l'autorité.

Dans le Nord, Amaury de Bène, près Chartres, et son disciple David de Dinant se mettaient, vers la fin du XII[e] siècle, à prê-

(1) *Histoire de la philosophie*. Cours de 1829, p. 8.
(2) *Histoire de la papauté pendant les* XV[e] *et* XVI[e] *siècles*, par Ranke.
(3) *Voy*. Balmès, t. III, p. 342.

cher une sorte de panthéisme mystique, puisé dans les écrits de Scot Erigène, reflet altéré des sectes hétérodoxes comprises sous le nom de cathares. Quelques-unes de leurs doctrines ont, en effet, une ressemblance frappante avec celles des hérétiques d'Orléans de 1022, que M. C. Schmidt rattache sans hésiter à l'église cathare (1); d'autres ne sont que le pur joachimisme.

L'abbé Joachim et Amaury de Bène enseignaient « trois époques successives, savoir : le règne du Père, celui du Fils et celui du Saint-Esprit ; le règne du Père ayant duré tout le temps de la loi de Moïse : celui du Fils 1200 ans après son apparition sur la terre, période des cérémonies et des sacrements; enfin celui du Saint-Esprit, commençant au XIII[e] siècle, dans lequel toutes les prescriptions antérieures devaient cesser, pour ne laisser subsister d'autre religion que la pure adoration de l'âme (2). » D'autres enfin relèvent évidemment de Scot Érigène (3).

Il y avait au XIII[e] siècle deux centres, qu'on peut désigner comme les deux foyers de l'averroïsme, l'école franciscaine, dérivant de l'abbé Joachim, et fondée par Alexandre de Halès, et l'Université de Paris (4). « La famille de saint François ne cessait de produire d'ardents esprits qui maintenaient que la réforme franciscaine n'avait pas donné tous ses résultats, et que l'apparition du séraphique François n'était ni plus ni moins que l'avénement d'un second christianisme et d'un second Christ, semblable en tout au premier, supérieur même par la pauvreté. De là ces mouvements démocratiques et communistes se rattachant presque tous à l'esprit franciscain, et ultérieurement au vieux levain du catharisme, du joachimisme, et de l'Évangile éternel : tiers ordre de Saint-François, Beghards, Lollards, Bizoques, Fratricelles, Frères spirituels, Humiliés et Pauvres de Lyon. De là cette longue série de hardis penseurs, presque tous fort hostiles à la cour de Rome, que l'Ordre ne cessa de produire : Jean d'Olive, Duns Scot, Okkam, Marsile de Padoue (5). » L'école

(1) *Histoire des Cathares ou Albigeois*, t. I, p. 28; t. II, p. 151, 287.

(2) *Universal Biography*.

(3) *Averroès et l'Averroïsme*, par E. Renan. Paris, 1852, p. 177.

(4) Voy. Hauréau. *Philos. scol.*, t. I, p. 475 et suiv.; t. II, p. 215, 217.

(5) E. Renan, *op. cit.*, p. 207.

mystique, qui se rattache par tant de traits à l'école franciscaine philosophique, faisait elle-même un assez grand usage de la psychologie arabe. Maître Ekhart notamment, au XIV[e] siècle, employait volontiers les hypothèses de l'intellect actif et passif à la démonstration de ses théories d'union avec Dieu (1). C'est surtout à Garlande, et dans la rue du Fouarre, qu'il faut chercher le foyer des erreurs averroïstiques condamnées si souvent dans le cours du XIII[e] siècle (2), et dont les représentants étaient notamment Guillaume de Saint-Amour, Géraud d'Abbeville, Simon de Tournai, et ce docte Siger qui *sillogisait* d'importantes vérités, *invidiosi veri.* Parmi les propositions condamnées en 1277, par sentence d'Étienne Tempier, évêque de Paris, nous ne citerons que les suivantes : *Anima separata non est alterabilis* SECUNDUM PHILOSOPHIAM, *licet* SECUNDUM FIDEM ALTERETUR. — *Quod mundus est* ÆTERNUS. — *Quod sermones Theologi sunt fundati* IN FABULIS. — *Quod fabulæ et falsa sunt in lege christiana,* SICUT ET IN ALIIS. — *Quod lex christiana impedit addiscere.* — *Quod sapientes mundi sunt* PHILOSOPHI TANTUM. — *Quod non est curandum de fide, si dicatur esse aliquid hæreticum* (3).

Le XIII[e] siècle arrivait par toutes les voies à l'idée de religions comparées, c'est-à-dire à l'indifférence et au naturalisme, ce dont on ne trouve aucune trace dans les siècles précédents, et il est déplorable de voir le siècle de saint Louis signaler, au moyen âge, le réveil de l'incrédulité. On ne tolérerait pas aujourd'hui des ouvrages où se reproduiraient la licence et le mépris des choses saintes qu'affectaient Rutebeuf, les *Romans de la Rose* et *du Renard.* Enfin, il n'est pas un docteur qui, de nos jours, osât agiter en Sorbonne les *impossibilia* de Siger (4).

L'Italie avait vu un maître d'école de Ravenne proclamer que tout ce que disaient les poëtes de l'antiquité était la vérité, et que c'était là ce qu'il fallait croire de préférence aux mystères chrétiens (5). Dès

(1) Ritter, *Gesch. der Christ. Phil.*, IV, Th. S., 543, 544. — E. Renan, *op. cit.*

(2) Bacon, *Opus majus*, p. 14.

(3) Du Boulay, III, p. 433. E. Renan, *op. cit.*, 218, 219. — (4) *Ibid.*

(5) Rad. Glaber, *ap.* Dom Bousquet, t. X.

1115, on trouve à Florence des épicuriens assez nombreux et forts pour former une faction redoutée et y provoquer des troubles sanglants (1). Plus tard, le matérialisme y pénétrait, comme doctrine secrète des gibelins, qui passaient généralement pour gens sans religion (2). Une secte pythagoricienne, disséminée dans les villes de la Pouille et de la Toscane, avait ses adeptes et ses mystères (3). Enfin, la *Descente de saint Paul aux enfers* parle avec terreur d'une société secrète qui avait juré la destruction du christianisme (4).

L'autorité souveraine étant alors sacerdotale, et celui qui en était le haut dépositaire réunissant les deux puissances temporelle et spirituelle, toute opposition se résumait nécessairement en hérésie. Or, ce que nous avons vu se passer de nos jours dans un monde tout politique, se produisait à bien plus forte raison dans un monde tout religieux ; car l'humanité est une et se répète sans cesse dans ses procédés. Les dissidents se croyaient-ils assez forts pour engager la lutte, et jugeaient-ils les circonstances favorables, ils se révoltaient avec audace. Étaient-ils faibles ou vaincus, ils se dérobaient dans l'ombre, dissimulaient leur foi et s'organisaient en associations secrètes. Plus la compression était énergique, plus la résistance, toute passive qu'elle devenait, déployait de ruse et d'habileté. Mais lorsqu'elle venait à éclater ouvertement, elle se manifestait d'autant plus terrible qu'elle était alimentée par un double fanatisme, par l'exaltation politique et par l'enthousiasme religieux. De là cette cruelle nécessité de déployer contre elle des moyens de répression en rapport avec les ressources dont elle disposait, d'instituer des comités de recherches, lorsqu'elle se cachait, origine de l'inquisition, de proclamer des croisades lorsqu'elle dégénérait en rébellion déclarée.

L'opposition avec ses instincts de réforme et de révolution avait dans le Languedoc et la Provence un caractère mixte ; le mysticisme s'y alliant au rationalisme. Ce pays offrait un mélange de peuples où se confondaient les race ibérienne, gothique et romaine avec le sang

(1) Giov. Villani, *Stor.*, lib. IV.— Ozanam, *Dante*, p. 53.

(2) Benvenuto d'Imola, *Msc. de la Bibl. imp.*, suppl. fr., n[os] 4, 146, f[os] 47, 48.

(3) Ozanam, p. 52. — Brucker, *Hist. crit.*, t. III, liv. II, ch. 5, citant Vincent de Beauvais et Colomesius.

(4) *Ibid.*, p. 47 et 345 de la 2[e] édition.

sarrasin et gothique. Il en résultait une Babel de croyances désignée par le nom d'Albigeois.

L'élément juif et arabe était considérable dans cette région, surtout le premier, les juifs étant le lien commercial entre les chrétiens de France et les mahométans d'Espagne. Ils cultivaient d'ailleurs comme ces derniers la médecine et les mathématiques.

Depuis les Croisades, le Haut-Languedoc était tourné vers l'Orient, et les comtes de Toulouse étaient comtes de Tripoli ; un commerce actif rapprochant par mer les trois croyances, chrétienne, juive et mahométane, il en résultait quelque chose de pis que l'indifférence en matière de foi, un déplorable syncrétisme de doctrines et de croyances ; enfin, les mœurs et la foi équivoques des chrétiens de Terre-Sainte, corrompus par le voisinage des infidèles, avaient influé d'une manière notable sur les provinces du Midi. Toulouse, leur capitale, était une véritable république sous la suzeraineté d'un comte, la plus riche de la chrétienté et possesseur de vastes domaines. Les croyances de l'Orient y avaient pénétré, et, en même temps, ses mœurs, car Raymond VI avait un harem, et le comte de Cominges gardait près de lui trois épouses à la fois, malgré tous les interdits lancés contre lui.

Le manichéisme avait éclaté de bonne heure en Espagne, au moyen âge ; mais il avait sans doute été rapporté de Bulgarie (1) et de Constantinople, où les pauliciens étaient nombreux, dans le midi de la France, à en juger par le nom de bulgares donné aux hérétiques, désignés aussi par ceux de cathares, de tartarins et de patarins. Le doute le plus complet règne sur leurs doctrines précises, attendu qu'ils se gardaient de les formuler par écrit, et que les historiens contemporains leur attribuent des opinions contradictoires. Mais il est certain qu'ils avaient une église organisée, avec ses initiations mystérieuses, sa hiérarchie et ses cérémonies, d'où les profanes étaient exclus ; les fidèles y étaient divisés en trois classes ou grades : les *auditeurs* ou néophytes, les *croyants* ou initiés et les *parfaits* ou

(1) Selon Pierre de Sicile, ils auraient pris ce nom à la suite d'une mission des pauliciens en Bulgarie, mission couronnée du plus grand succès. *Voy.* Cantu, *Hist. univ.*, t. XI, p. 115, et aussi la note de M. Huillard-Bréholes sur la lettre d'Yvon de Narbonne, dans sa traduction de Mathieu Pâris, an 1243.

bons hommes, c'est-à-dire les chefs, parmi lesquels on élisait les évêques et les diacres (1). L'inquisiteur Ranieri, écrivain contemporain de l'empereur Frédéric, qui avait renié l'erreur, déclare que « dans toutes les villes de Lombardie et de Provence, dans d'autres royaumes et parmi d'autres nations, il y a plus d'écoles pour les hérétiques que pour les théologiens, et plus d'auditeurs patarins que de catholiques. Leurs apôtres prêchent dans les marchés, dans les champs, dans les maisons particulières. Il n'est presque pas de pays où cette secte ne se trouve et ne pullule (2). »

Les cathares, dit Matter, dont naguère on ne voulait plus rattacher l'origine aux manichéens, remontent en dernière analyse jusqu'aux gnostiques, et peut-être vont-ils plus haut (3). Le même auteur, après avoir dit plus loin que la secte manichéenne se maintint constamment en Orient et en Occident, tantôt en secret, tantôt publiquement, et reparut souvent au moyen âge, tantôt en Italie, tantôt en France, tantôt dans d'autres pays, ajoute : « On a cru quelquefois que le moyen âge s'est trompé lorsqu'il a donné le nom de manichéens aux théosophes et aux sectaires qui ont essayé de temps à autre de substituer leurs incohérentes spéculations aux dogmes et aux institutions de l'Église, un examen approfondi fait voir que ce furent réellement des éléments de manichéisme qui produisirent ces mouvements (4). »

Toulouse était la Rome des hérétiques, c'était de là que partait la direction à laquelle obéissaient dans les diverses contrées de l'Europe, et notamment en Italie, les déserteurs du catholicisme, et cela est si vrai qu'en 1167 un concile y fut tenu, au bourg Saint-Félix, sous la présidence d'un pape, Nicétas de Constantinople, où assistaient entres autres Robert d'Epernon (de Spernone), évêque de la France du nord et les évêques de la Lombardie, de Carcassonne, d'Alby, d'Aran (5).

(1) *Voy.* Michelet, *Histoire de France*, p. 401, 420, et Guizot, *Histoire générale de la civilisation en France*, p. 297.

(2) *History of the crusades against the Albigenses.* Londres, 1826.

(3) *Histoire critique du Gnosticisme*, t. II, p. 213, en note. — Voy. *Acti concilii Nicæni*, ap. Harduinum, t. II, p. 326; et Moneta', *Adv. catharos*, ed. Riccini, c. I, p. 218. — (4) *Hist. du Gnost.*, t. I, p. 375.

(5) Giesler, II, part. 2, p. 495.

A quelque temps de là, un concile provincial se réunissait en Lombardie, au témoignage de l'inquisiteur Etienne de Belleville. Sept évêques hérétiques s'y rendaient pour conférer et se mettre d'accord sur des points de leur foi, trois sectes dominant alors dans cette province : les cathares, proprement dits, les concoréziens et les bagnolais. Il cite notamment Balanzinanza, évêque de Vérone, et Jean de Lugio, évêque de Bergame. Les sept prélats, loin de s'entendre, se séparèrent en s'excommuniant réciproquement (1).

« Car tel a été de tout temps le caractère de l'hérésie, d'aller sans cesse se fractionnant, l'examen privé en matière de foi tendant à diviser indéfiniment les parties en diminuant l'affinité qui les unit (2). »

Mais s'il y avait au moyen âge divergence d'opinion parmi les sectaires, ils se réunissaient cordialement dans un sentiment unanime d'hostilité contre le Saint-Siége. Ils entretenaient des correspondances avec tous les dissidents, dans les autres contrées, et s'efforçaient de s'en faire des alliés : ainsi ceux de la Provence et du Languedoc cherchaient à persuader aux stadings ou stedingers de la Hollande que les prêtres catholiques étaient les ministres de Satan, et parvenaient à leur faire adopter les dogmes manichéens (3). Ces hérétiques qui habitaient l'Ostfrise, province du Hanovre où ils refusaient de payer les dîmes au clergé et de se soumettre à aucune obligation féodale, se recrutaient au moyen d'une initiation mystérieuse, dont les cérémonies ont une singulière ressemblance avec celles qui constituèrent un des chefs d'accusation contre les Templiers. Le pape Grégoire IX, qui les expose dans tous leurs détails (4), publia contre eux une croisade en 1233, et il fallut une armée de quarante mille hommes pour les réduire. L'hérésie se propageait aussi en Allemagne, car le prêtre Conrad, envoyé pour informer contre ses adhérents, y fut tué par les

(1) Ranieri distingue seize églises de cathares en Lombardie. Selon lui, le nombre des cathares ou parfaits se serait élevé, tant dans cette province que dans la Romagne, la Marche d'Ancône, le duché de Spolète et la Toscane, à 4,000 environ ; mais le nombre des croyants et des auditeurs aurait été sans nombre. *Voy.* Cantu, *Hist. univ.*, t. XI, p. 121.

(2) Balmès, t. I, p. 8.

(3) *Voy.* Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*, article Stadings.

(4) *Voy.* sa lettre à l'évêque de Mayence ; VII, 177, *ap.* Raynald, année 1228.

habitants de Marbourg et la diète crut devoir accorder aux hérétiques les formes de la procédure ordinaire (1).

A bien y regarder, comme le remarque fort bien le savant historien de l'averroïsme, « le mouvement hétérodoxe du moyen âge se divise en deux courants très-distincts, dont l'un, caractérisé par l'Évangile éternel, comprend les tendances mystiques et communistes qui, partant de Joachim de Flore, le moine de Calabre, après avoir rempli le XIIe et le XIIIe siècle avec Jean de Parme, Gérard de San Domino, Ubertin de Cazal, Pierre de Bruys, Valdo ou Valdus, Dolcino, *les Frères du libre esprit,* se continuent, au XIVe siècle, par les mystiques allemands (nous ajouterons, et par les mystiques gibelins de l'Italie), et l'autre, se résumant dans le blasphème des *Trois Imposteurs* (2), représente l'incrédulité matérialiste provenant de l'étude des Arabes et se couvrant du nom d'Averroès (3). »

Innocent III sut faire face à tant d'adversaires ligués contre l'au-

(1) *Voy.* Cantu, *Hist. univ.*, t. XI, p. 167.

(2) Averroès, à qui Gilles de Rome fait dire, dans son *De erroribus philosophorum*, qu'aucune loi n'est vraie quoiqu'elle puisse être utile, passa d'abord pour l'auteur de ce mot blasphémateur. Le mot devint bientôt un livre qui fut successivement attribué au commentateur arabe, puis à Frédéric II, et à bien d'autres ensuite, jusqu'à Jordano Bruno et à Vanini. « Ce roi de Pestilence, écrit Grégoire IX, assure que l'univers a été trompé par trois imposteurs, *tribus baratoribus*.... Il ajoute qu'on ne doit absolument croire qu'à ce qui est prouvé par les lois des choses et par la raison naturelle. » Même accusation dans Mathieu Pâris, t. IV, p. 499, 524. Trad. Huillard-Bréholles.

Cinquante-trois ans après la mort de Frédéric, Pierre d'Abano, contemporain de Dante, osait donner en ces termes impies l'horoscope des religions. « *Ex conjunctione Saturni et Jovis in principio arietis, quod quidem circa finem* 960 *contingit annorum... totus mundus inferior commutatur, ita quod, non solum regna, sed et* LEGES *et prophetæ consurgunt in mundo..... Sicut apparuit in adventu Nabuchodonosor, Moïsi, Alexandri magni,* NAZAREI, *Machometi.* » (*Concil. controv.* f. 15, Venet., 1565.)

P. d'Abano mourut pendant l'instruction de son procès et ses os furent brûlés par ordre de l'Inquisition. Cecco-d'Ascoli, ami de Dante, était condamné à Bologne, en 1324, à se défaire de ses livres et à assister tous les dimanches au sermon, dans l'église des Dominicains, pour avoir émis des doctrines hétérodoxes, puis brûlé, en 1327, par l'Inquisition de Florence, pour certaines paroles mal sonnantes de son poëme intitulé *Acerba* (Tiraboschi, t. V, l. II, ch. 2, § 15).

(3) E. Renan, p. 232.

torité de l'Eglise et contre ses dogmes. Il avait contre lui l'empereur et le roi d'Angleterre, qui, avec le roi de France, étaient les chefs du monde civil : Frédéric II, prince tout italien, incrédule avoué, était l'ami des Arabes. Richard et son frère, Jean d'Angleterre, de foi douteuse, aimaient le midi, s'entendaient avec Toulouse et, tout en promettant de se croiser contre les musulmans, étaient notoirement en liaison suivie avec eux. Enfin entre l'Angleterre et l'Arragon, dont le souverain était loin d'inspirer toute sécurité sur son orthodoxie, le foyer de l'hérésie albigeoise faisait de tels progrès que le littoral des deux mers semblait prêt à se détacher de Rome (1).

Au XIII[e] siècle, les chefs de l'Église étaient convaincus de leur droit, et certes ils pouvaient l'être, ce droit s'appuyant sur l'immense majorité, sur la voix du peuple et sur la possession.

Lorsqu'Innocent III vit le comte de Toulouse, les rois d'Arragon et d'Angleterre, divisés un moment, réconciliés aux dépens de l'Église, garder à peine quelques ménagements avec elle ; les biens du clergé envahis pour doter les ministres du culte hérétique, les prêtres obligés de cacher leur tonsure ; saint Dominique, saint Bernard lui-même, insultés et hués par la populace (2), une église tout entière formée en opposition à celle de Rome, il ne crut pas tous les moyens bons, comme le dit M. Michelet, que nous continuons à suivre; mais il jugea qu'il était de son devoir, comme chef de la chrétienté, d'employer contre le mal les instruments humains, tels que le temps où il vivait pouvait les lui offrir.

Après avoir eu vainement recours aux remontrances, aux négociations, à la prédication, il se vit, avec regret sans doute, obligé de recourir à la force, et proclama la croisade contre les albigeois.

Les populations du nord de la France, hostiles, en général, au manichéisme, ayant en horreur l'impiété et la barbarie des Routiers, pour la plupart mercenaires de l'Angleterre et presque tous originaires du Midi, répondirent avec empressement à l'appel du pontife, et, sous le commandement de Simon de Monfort, se ruèrent contre les ennemis de leur foi. Rudes et grossiers, ils furent impitoyables, et le sang coula à flots; mais, au moyen âge, il n'y avait ni pitié, ni

(1) Michelet, *Hist. de France*, p. 420-461. Nicolas, t. IV, p. 504.

(2) *Ep. S. Bernard ap.* Gonf. Claravall., III, c. 6.

merci pour des adversaires religieux : des deux côtés, on était persécuteur dès qu'on était fort, et, par cela même, cruel.

Toulouse fut prise, le comte Raymond dépossédé, et l'hérésie écrasée ; mais elle ne fut pas anéantie. Poursuivie par l'Inquisition, elle employa toutes les ruses, tous les déguisements, pour se dérober à ses regards. Déjà mystérieuse dans ses rites, elle épaissit encore ses voiles, combina des signes, un langage, afin que les siens pussent se reconnaître et correspondre entre eux sans se trahir. Ainsi, Yves ou Yvon de Narbonne, qui voyageait en Italie, vers la fin du XII[e] siècle, et suivait alors les doctrines des patarins, écrivant, après sa conversion, à Gérard, archevêque de Bordeaux, lui rendait compte des pratiques secrètes des hérétiques de ce pays. Au dire de cet ancien sectaire, qui poursuivit son voyage jusqu'en Autriche, et bien au delà, en passant par Côme, Milan, Vérone et Venise, les dissidents de ces contrées avaient partout là des églises régulièrement constituées et dirigées par des évêques. Ils envoyaient, de la Lombardie et de la Toscane, des disciples aux écoles de Paris, et les y entretenaient à leurs frais, pour y apprendre toutes les subtilités de la logique et de la théologie, nécessaires à la défense de leur doctrine. Leurs marchands parcouraient les foires pour faire des prosélytes, en ayant soin, bien entendu, de dissimuler leur propagande. Yvon se fit reconnaître de ses coreligionnaires, dont il reçut un excellent accueil, en échangeant avec eux les signes et les mots de passe de la secte : *Semper in recessu accessi ab aliis ad alios, inter* SIGNA (1).

On conçoit que si les sectaires avaient recours à des précautions de cette nature avant la sanglante répression qu'ils avaient encourue, lorsque saint Bernard, après les avoir prêchés inutilement, disait d'eux, qu'à la différence des autres hérétiques, qui se révèlent et prêchent leur doctrine, *ils ne cherchaient qu'à se cacher*, les survivants, et ce fut le très-grand nombre, sentirent la nécessité d'un mystère plus grand encore sur leur sol dévasté.

Les troubadours s'étaient montrés les auxiliaires ardents et dévoués de l'hérésie albigeoise ; non contents de la propager par leurs chants, ils n'avaient cessé de harceler l'Église et ses ministres de leurs *Sirventes* satiriques ; plusieurs même avaient tiré le fer contre les

(1) *Ap.* Mathieu Pâris, ann. 1243.

Croisés. « C'est un des phénomènes de la guerre des albigeois, dit Fauriel, que l'ardeur et l'unanimité avec lesquelles les poëtes provençaux s'efforcèrent de flétrir le pouvoir ecclésiastique, par l'ordre et dans l'intérêt duquel se fit cette guerre. Il n'y a, ou du moins, je n'ai trouvé qu'un seul troubadour signalé dans les traditions provençales, pour s'être rangé du côté des Croisés; et cette exception mérite d'être notée, comme une confirmation solennelle du fait auquel elle se rapporte (1). »

Les troubadours, hostiles à Rome, étaient, à vrai dire, les journalistes du temps; à ce titre, ils constituaient une des puissances de la société, et ils durent prendre parti pour la liberté républicaine des villes du Midi, pour les suzerains féodaux ses patrons, c'est-à-dire pour la chevalerie, contre le clergé ou l'autorité. *Leur gaie science* se composait de règles compliquées, et leur poésie amoureuse avait deux styles appropriés à deux genres différents; l'un savant et relevé dans lequel la recherche, l'obscurité et la difficulté passaient plutôt pour des qualités que pour des défauts; on le nommait *clus*, c'est-à-dire clos, serré, et *car* ou précieux; l'autre naturel et clair, dont un des plus grands mérites était celui d'être aisément compris, recevait le nom de *leu*, *leugier*, *plan*, c'est-à-dire de léger, d'uni (2).

Parmi ceux qui se distinguèrent dans le genre obscur, nous citerons Arnaud Daniel et Sordello, exaltés par Dante, au grand étonnement de Legrand d'Aussy, de Millot et d'autres, Giraud de Berneil et Giraud de Calenson, Boniface de Calvo, Raimbaud d'Orange, Aimar Jordan, Marcabre, Pierre Vidal, etc., etc. (3).

Le premier s'adressait plus particulièrement aux hautes classes, à l'aristocratie sectaire, aux *parfaits;* le second au peuple, à la foule des *croyants;* mais tous deux étaient à peu près lettres closes pour les profanes qui, bien que saisissant les paroles, ne parvenaient pas à comprendre les idées qu'elles étaient destinées à déguiser. De là ce contraste qui frappe entre les compositions émanées d'une même plume, dans celles qui nous restent de Guillaume de Poitiers notamment, les unes licencieuses et grossières, les autres empreintes de délicatesse et d'idéalisme, conformes à l'esprit de cette galanterie

(1) *Histoire de la poésie provençale*, t. II, p. 214; Paris, 1846.
(2) *Ibid.*, p. 85. — (3) *Voy.* Millon.

chevaleresque dont les troubadours avaient mis en vogue les raffinements, les formules, les conventions caractéristiques.

Mais la chevalerie elle-même était devenue une machine de guerre pour l'hérésie albigeoise, quelque nom qu'on veuille lui donner. Tant d'épopées fantastiques se donnant libre carrière dans les deux cycles d'Arthur et de Charlemagne, à l'époque où l'esprit de révolte contre Rome était dans toute sa force, c'est-à-dire de 1100 à 1300, durent une grande partie de leur vogue aux allusions hostiles dont elles étaient remplies et dont Ulderic Utter donnait la clef il y a trois siècles en disant : *In Italia quærite Turcas*, Cherchez les Turcs en Italie et non pas en Asie (1) ; car les mahométans, les païens, les infidèles, les gens de Babylone sont bien autres que ce qu'ils paraissent au premier coup d'œil, et le roi Arthur avec ses douze palatins, chevaliers de la Table-Ronde, comme le grand Charles entouré de ses douze pairs, qui vont courant le monde en chevaliers errants, redresseurs de torts et protecteurs de l'opprimé, sont également le type convenu de la puissance politique en lutte contre l'autorité ecclésiastique.

Les nouvelles, contes et fabliaux sur lesquels il nous faut passer, étaient inspirés par le même esprit, et la forme en déguisait le fond.

On peut donc dire que toute la littérature provençale, à cette époque (pour ne rien dire de celle des trouvères), tant héroïque que romanesque et amoureuse, était infectée du venin hérétique. Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour qu'elle devînt, de la part du Saint-Siége, l'objet d'une guerre systématique dirigée contre la langue romane elle-même, guerre dans laquelle elle finit par périr. En effet, « dans une bulle de 1245, le pape Innocent IV la qualifie de *langue hérétique* et en *interdit l'usage aux étudiants* (2). »

La domination française s'étant établie dans le pays, les classes élevées s'y trouvèrent bientôt dans la nécessité d'adopter le français pour langue usuelle et officielle : le provençal cessa d'être cultivé, d'être une langue écrite. Son abandon par les hautes classes était déjà une énorme chance de destruction pour les ouvrages écrits en cette langue, mais ce n'était pas la seule ni même la plus grande.

(1) Ed. Brown, *Fasciculus rerum expet. et fug.*, p. 76. Londres, 1690.
(2) Fauriel, t. I, p. 24.

Sous les auspices de la domination française, l'autorité pontificale prit un grand pouvoir dans le Midi : elle y trouva beaucoup à faire et y fit beaucoup, surtout au détriment de la littérature locale. On peut compter parmi les actes de la guerre déclarée contre elle par les papes, l'institution d'une université à Toulouse, vers le milieu du XIII[e] siècle. Dans la bulle de cette institution, Honorius IV recommande, non sans emphase, aux étudiants l'étude du latin et l'abandon de l'*idiome vulgaire*, de cet idiome justement proscrit, dont le rationalisme, la satire et l'hérésie avaient fait leur organe. A l'instigation des papes, diverses mesures furent prises, par les autorités civiles, pour la destruction de tous les livres hérétiques en langue vulgaire, et parmi ces livres on comprenait les traductions de la Bible et des Évangiles et tout ce qui pouvait porter quelque atteinte à la considération de la cour romaine (1).

Un fait remarquable, dont s'étonne Rainouard, qui n'en comprenait pas la portée contre ceux dont il s'était constitué le défenseur, c'est que ces poëtes provençaux, si agressifs contre tout ce qui tenait à Rome, de près ou de loin, n'ont jamais lancé un trait contre les Templiers et les ont épargnés constamment, bien plus, « l'auteur de la satire intitulée la *Bible Guiot*, qui médit de la plupart des ordres religieux, parle des Templiers en termes honorables (2). » La conclusion à tirer de ce fait, ce n'est pas, à coup sûr, que tous les Templiers fussent irréprochables, on serait bien plutôt autorisé à en induire qu'il devait exister entre les poëtes languedociens et provençaux, hérétiques reconnus, et les Templiers, accusés d'hérésie, une sympathie réelle, dont la cause secrète pourrait être attribuée, sans crainte de s'écarter du vrai, à une certaine communauté d'idées et de doctrines; témoin tant de romans sur le Saint-Graal.

Ces moines chevaliers sont encore protégés par le préjugé favorable résultant pour eux de l'iniquité flagrante dont fut entachée la procédure qui aboutit à leur condamnation. Sans entendre réviser leur procès, sur le fond duquel plane encore le doute, bornons-nous à fixer sommairement quelques faits dont la vérité historique paraît incontestable.

(1) *Voy.* Fauriel, t. II, p. 386-387.
(2) *Monuments historiques relatifs à la condamnation des Templiers*, 1813.

Institués pour la défense de la Terre-Sainte, la résidence habituelle des Templiers était en Palestine et en Syrie; sous ce climat brûlant, dans ce pays d'esclaves aux habitudes sensuelles, le relâchement de la règle et des mœurs était presque naturel, et il entraînait nécessairement l'altération de la foi. Il devait en être d'autant plus ainsi, que la Palestine était remplie de Grecs schismatiques et que tous les hérétiques proscrits à Constantinople, depuis Constantin jusqu'à Héraclius, se réfugiaient d'ordinaire chez les Arabes, notamment les gnostiques et les manichéens. Ces doctrines étaient donc bien connues des Sarrazins, car Avicenne écrivit contre elles; Mohamed-Ben-Isaac composa une histoire de Manès, de ses opinions et de sa secte, et Beausobre a puisé une foule de renseignements sur le manichéisme dans les historiens arabes.

Or, il est difficile de ne pas reconnaître l'élément gnostique-manichéen, fond commun de presque toutes les sectes du moyen âge, dans ce *Baphomet* (*caput Baphometi*), qui joue un si grand rôle dans l'enquête dirigée contre les Templiers. Que l'on traduise ce mot, dont l'origine grecque est évidente, par baptême ou par inspiration de l'Esprit, l'idée se reporte naturellement au *pneuma* des gnostiques, au *baptême de l'Esprit* des bogomiles, à la religion de l'*Esprit* des albigeois, au *règne du Saint-Esprit* de l'abbé Joachim et de Jean de Parme, à la grande fête que célébraient les Templiers non à Noël ou à Pâques, mais comme les gnostiques, à la Pentecôte, jour de la descente de l'Esprit saint. Puis, on se rappelle ces symboles gnostiques empreints sur un talisman trouvé, au XVIIe siècle, dans le tombeau d'un Templier, mort avant la destruction de l'Ordre, ainsi que les deux coffrets découverts pareillement, un en Bourgogne, l'autre en Toscane, sur lesquels on reconnaît ces mêmes symboles, notamment la chaîne des éons, figurée par la houppe dentelée, les épreuves du feu et de l'eau, le phallus, le ctéis, le taureau mythriaque et la croix à anse des Égyptiens (1); enfin, ces emblèmes étranges sculptés au portail de quelques églises, où semblent vouloir se montrer et se cacher, tout à la fois, les doctrines intérieures du Temple.

Ces doctrines sont restées inconnues; mais il est certain qu'elles

(1) *Voy.* De Hammer.

se cachaient, et c'est déjà une présomption très-forte contre leur orthodoxie, surtout lorsque l'on considère que les aveux les plus graves contre ces chevaliers ont été obtenus hors de la question et même hors de France. Or, ces dépositions établissent, pour tout esprit impartial, qu'ils procédaient à des initiations secrètes, que leurs chapitres se tenaient la nuit, dans un profond mystère, protégé par les plus sévères précautions; que leurs réceptions, à différents degrés, étaient accompagnées de cérémonies bizarres, dégoûtantes, impies; qu'ils se confessaient à leurs supérieurs et que ceux-ci les renvoyaient ensuite au chapelain, pour recevoir de lui l'absolution sans confession nouvelle, absolution qu'ils leur donnaient parfois eux-mêmes, quoique laïcs (1); que l'absolution générale des péchés qu'on n'osait avouer, à cause de la rougeur de la chair, *propter erubescentiam carnis,* était donnée par les chefs de l'Ordre; que, selon eux, il n'y avait pas lieu de se confesser à des prêtres des péchés absous en chapitre général; cette assemblée suprême ayant seule à connaître des péchés mortels, et les prêtres uniquement des fautes vénielles (2). Enfin, leur reniement symbolique est chose avérée.

Si de leurs pratiques intérieures, nous passons à leurs faits et gestes, à l'ensemble de leurs actes, tant en Orient qu'en Europe, nous les voyons, constamment occupés de s'enrichir et de se fortifier, guerroyer contre les chrétiens, à défaut de Sarrazins à combattre, s'attaquer au roi de Chypre et au prince d'Antioche, détrôner Henri II, roi de Jérusalem, et le duc de Croatie, ravager la Thrace et la Grèce. Les Croisés qui reviennent de Syrie parlent de la trahison des Templiers et de leur liaison avec les infidèles (3). Ils sont en rapport avec les haschissins de Syrie (4); ils accueillent le Soudan, permettent l'exercice du culte mahométan et avertissent les infidèles de l'arrivée de Frédéric II (5); de plus, en rivalité constante avec les Hospitaliers, ils leur livrent bataille en 1259. Robert de Brienne avait été tué par eux à Athènes; ils s'étaient refusés à contribuer au payement de la rançon de saint Louis (6); enfin, ils s'étaient déclarés pour la maison d'Aragon, alliée des albigeois, contre la maison

(1) *Concil. britann.,* II, 360, 22[e] tém. — (2) 5[e] Tem. p. 358, col. 1.
(3) Dupuy, p. 26, *Chronique de Saint-Denis.* — (4) De Hammer.
(5) Dupuy, p. 5 et 6. — (6) Joinville, p. 81, *Édit de* 1261.

d'Anjou, devenue maîtresse de la Provence et du royaume de Naples.

Pour peu que l'on compare ensuite l'organisation des chevaliers du Temple et celle des haschissins, avec lesquels ils entretenaient des relations de bon voisinage, et dont l'établissement, dans les montagnes de la Perse, remonte à 1090, quand le Temple ne fut fondé que vers 1118, on est frappé de l'extrême ressemblance qui se manifeste entre ces deux associations mystérieuses, au point de les croire calquées l'une sur l'autre.

Mêmes couleurs, blanc et rouge, adoptées pour leur costume e leurs insignes, même reniement, en secret, de la religion professée publiquement, initiations analogues, même tendance à accroître leur richesse et leur domination, par l'acquisition de citadelles et de châteaux forts ; enfin même hiérarchie des pouvoirs, sous des noms différents. En effet, le grand-maître de l'ordre du Temple correspond au scheik-al-dschébal ou prince de la montagne, les grands-prieurs aux daïs-al-doat, les prieurs aux daïs ou initiés au premier chef, les chevaliers aux réfiks ou compagnons, les écuyers aux fédavis ou dévoués, les frères lais aux lasiks, puis enfin, en dehors de leurs rangs, la masse des non initiés était désignée chez les uns et chez les autres par le nom commun de profanes (1). Si une pareille coïncidence est l'effet du hasard, elle est à coup sûr assez extraordinaire.

On a supposé chez les Templiers l'intention de se créer une souveraineté en Occident, à l'exemple des Chevaliers Teutoniques en Prusse, exemple suivi plus tard par les Hospitaliers de Saint-Jean dans l'île de Rhodes. S'ils conçurent en effet ce projet, ils ne purent songer à le réaliser que dans le Languedoc et la Provence, violemment réunis à la France, où il semble qu'une conformité probable d'opinions et de croyance leur assurait de nombreux adhérents, comme l'attestent les ménagements des troubadours à leur égard, pays dans lesquels ils possédaient, comme partout, de nombreuses maisons, et qu'ils avaient à traverser continuellement, en allant et en venant de la Terre-Sainte. On comprend alors l'intérêt de leur alliance avec la maison d'Aragon, voisine de ces provinces, qui avait donné des gages aux albigeois par la mort d'un de ses princes, tué en

(1) *Voy.* De Hammer.

défendant Toulouse contre Simon de Montfort, et leur hostilité contre la maison d'Anjou qui opprimait leurs coreligionnaires. Il faut se rappeler aussi qu'un roi d'Aragon leur avait légué ses États en toute souveraineté.

C'est en vain qu'on objecterait contre le soupçon d'hérésie, résultant et de l'ensemble de tous ces faits et de leur rapprochement, que les Templiers étaient des moines guerriers, s'occupant peu du dogme, et non pas des théologiens, car il suffit de réfléchir que les troubadours, les princes et seigneurs féodaux de la Provence ne se piquaient pas non plus d'être des docteurs en théologie, et n'en étaient pas moins chauds partisans de l'hérésie, pour laquelle ils sacrifiaient leurs biens et leur vie ; il faut en dire autant de ceux qui suivaient en foule les beghards et les fratricelles. Toute la question se réduit à savoir si, avec les habitudes et les relations contractées par un long établissement en Orient, les intérêts de leurs passions ou de leur ambition les rendaient ou non aptes à adopter, sans un examen très-attentif, des principes et des doctrines qui devaient leur donner ample satisfaction.

Quoi qu'il en soit, Clément V lui-même, quelle que fût sa dépendance à l'égard de Philippe-le-Bel, qu'il savait dirigé bien plus par sa cupidité que par le zèle chrétien, n'aurait probablement pas cédé aux obsessions de ce prince et à ses menaces, s'il n'eût été convaincu de la réalité des inculpations dirigées contre l'ordre du Temple, en ce qui touche surtout le fait d'hétérodoxie. On le voit, en effet, chercher d'abord à se soustraire aux exigences du monarque, en tentant de lui donner le change, aider Louis-le-Hutin, son fils, à s'établir en Navarre, nommer Charles de Valois chef de la croisade contre les Grecs, décharger Charles d'Anjou, roi de Naples, d'une dette énorme envers l'Église, canoniser un de ses fils, et adjuger à l'autre le trône de Hongrie (1). Puis, il s'échappe de Poitiers, où il était retenu comme prisonnier, et se réfugie dans Avignon ; ce n'est qu'après de longues tergiversations, après avoir reçu les aveux d'un Templier appartenant à sa maison, après avoir envoyé des agents en France, pour vérifier les confessions arrachées par la torture, confessions confirmées ensuite, hors de l'appareil du supplice, par ceux qui les

(1) Michelet, t. II, p. 122.

avaient faites, que ce pontife se décida à prononcer, par mesure provisoire, l'abolition de l'ordre du Temple dans le Concile de Vienne, en octobre 1312. Abolition confirmée au printemps suivant, de son autorité pontificale, en présence du Concile, et sans réclamation de sa part.

La flamme du bûcher, sur lequel les légistes de Philippe-le-Bel avaient jeté Jacques Molay et ses compagnons, venait à peine de s'éteindre que la voix éloquente d'un homme de génie s'élevait pour protester contre ce qui était, à ses yeux, un attentat odieux contre les lois divines et humaines. Celui dont l'indignation s'armait contre les bourreaux et leurs complices de toute l'énergie de ses convictions, de toute la puissance de sa parole, c'était un citoyen de Florence ayant nom Dante Alighieri.

L'avocat était certes à la hauteur de la cause qu'il avait à défendre et qu'il avait spontanément embrassée. Son plaidoyer est depuis cinq siècles et demi sous les yeux des juges ; il a pour titre ce simple mot, COMÉDIE, car l'épithète de *divine* lui a été donnée postérieurement, par ses admirateurs. A nous, maintenant, qui sommes la postérité pour tous les personnages qui ont joué un rôle dans ce grand drame, postérité bien lointaine et dès lors souverainement désintéressée dans la question ; à nous de prononcer la sentence définitive et de décider, d'après la plaidoirie elle-même, d'après les actes, les écrits, les opinions déclarées ou déguisées du défenseur, jusqu'à quel point les Templiers étaient en droit de protester de leur innocence ; à nous de voir surtout si les moyens mis en œuvre pour le triomphe de la cause ne seraient pas, par eux-mêmes, la condamnation des accusés ; s'ils ne révéleraient pas entre eux et leur sublime apologiste une conformité de croyance et de doctrines telle que le doute ne serait plus possible et que, tout en gémissant sur l'irrégularité des formes, sur la barbarie des tortures et des supplices, une conviction profonde ne nous contraindrait pas à prononcer, en notre âme et conscience, que les Templiers étaient coupables et qu'ils eurent pour complice Dante Alighieri.

FAITS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'aborder cette grande machine poétique dans laquelle tant d'esprits, abusés par le grandiose de la construction et par la magie des couleurs, persistent encore à voir le type de l'art catholique; avant d'en donner une analyse assez détaillée pour en apprécier l'esprit, pour faire tomber bien des voiles et mettre sur la voie de bien des mystères; mais en même temps assez succincte pour ne pas fatiguer l'attention, car la matière est vaste et son étude laborieuse, il convient d'esquisser rapidement certains faits dont la connaissance préliminaire est indispensable. Il en est que j'énoncerai sans en déduire immédiatement les preuves, qui viendront en leur temps, entendant me borner, quant à présent, à un simple exposé sommaire.

L'usage d'un langage figuré, conventionnel, mystérieux, intelligible aux seuls initiés et inaccessible à la foule, remonte aux âges les plus reculés; il était employé dans les mystères de la Perse, de l'Egypte, de la Grèce; c'était celui des poëtes et des plus grands philosophes de l'antiquité; tel fut aussi le langage de l'Apocalypse, dans un temps où il avait à tromper la vigilance d'un pouvoir ombrageux et cruel. Les premiers chrétiens ne manquèrent pas d'y avoir recours pendant tout le temps de la persécution; puis ensuite, lorsque l'Église domina triomphante, ceux qui se détachèrent de son sein l'employèrent à leur tour pour communiquer entre eux et se soustraire à la répression.

L'époque à laquelle on commença à se servir régulièrement de ce

moyen de communication et de propagande secrète, en Italie, coïncide avec la première apparition constatée, dans ce pays, des hérétiques appelés patarins, accusés, à tort ou à raison, de gnosticisme manichéen, en 1176, et avec l'époque où les poésies provençales devinrent familières dans toute la péninsule. Deux grands partis la divisaient alors : les guelfes, ardents défenseurs de l'autorité pontificale, favorables à la démocratie, et les gibelins, fauteurs non moins opiniâtres du pouvoir impérial, protecteurs des intérêts aristocratiques. Ces derniers, en leur qualité d'opposants au principe d'autorité théocratique, adoptèrent naturellement la doctrine qui lui était hostile et, comme il leur importait beaucoup de se faire des adhérents dans toutes les classes de la population, ils se mirent à composer en provençal d'abord, puis en italien, ces deux langues sœurs étant parlées presqu'indifféremment, surtout en Lombardie, des ouvrages destinés à recruter leurs rangs. Ces compositions étaient généralement en vers et semblaient ne rouler que sur des sujets amoureux. Le style en était obscur, tiraillé, les idées quintessenciées et inintelligibles dans le sens ordinaire des mots.

A la différence des gibelins, pour qui l'idiome vulgaire était un instrument commode et approprié au but qu'ils se proposaient, les guelfes n'écrivaient qu'en latin, c'est-à-dire dans la langue des lettrés, qui était celle de la science, de la philosophie scolastique, de la théologie et de la liturgie. S'il arrivait à l'un d'eux, à Brunetto Latini, le maître de Dante, par exemple, de composer un ouvrage en vers italiens, on n'y retrouvait plus ce cachet caractéristique de la poésie gibeline, à cette époque et depuis, à savoir un amour dégagé de toute pensée mondaine, ayant pour idole un être féminin, toute perfection, toute beauté, toute vertu et tout savoir, être innommé, n'inspirant qu'extases, adoration, dévouement, sans aucun sentiment de jalousie, dont rien ne distingue l'individualité, à tel point que tous ces amants platoniques paraissent épris de la même personne.

Or les premiers à mettre en œuvre cet appareil eroto-platonique sont précisément Frédéric II et son chancelier Pierre des Vignes. On sait quel fut ce prince, de la maison des Hohenstauffen, si hostile à la papauté. Pupille d'un pontife, il se fit l'adversaire implacable de l'Église, dont le sein avait recueilli son enfance, dont la puissance avait protégé sa faiblesse. Croisé malgré lui, il avait fraternisé avec

les infidèles. Bien plus, dans Jérusalem, sa visite aux lieux saints avait été signalée par des plaisanteries impies, dont nous avons pour garant le desservant de la mosquée d'Omar, qui l'accompagnait (1).

Après avoir favorisé en secret les hérétiques, puis les avoir momentanément abandonnés, pour se concilier la faveur de Rome, comme firent du reste Raymond VI de Toulouse et le comte de Navarre, il se montra ouvertement son antagoniste haineux, à son retour d'Orient. On le vit alors considérer tous les amis de l'Eglise comme ses ennemis, envahir les biens ecclésiastiques, rançonner le clergé séculier et régulier, et tendre la main à l'hérésie. Il osa même faire enlever l'évêque de Préneste, légat apostolique envoyé en Provence par le pontife, pour sévir contre les Albigeois, qui comptaient sur lui avec raison (2). Aux bulles d'excommunication fulminées contre sa rébellion, il répondait en traitant le pontife *d'antéchrist*, de prince des ténèbres, sorti de l'abîme avec deux ampoules remplies d'amertume ; en le comparant au grand dragon de l'Apocalypse, à Satan (3). Il avait pour ami le cardinal Ubaldini, qui professait ouvertement le matérialisme (4). Sa cour était un centre actif d'arabisme et d'indifférence religieuse, où affluaient des juifs occupés à traduire des ouvrages arabes (5), des astrologues de Bagdad (6) et des docteurs d'orthodoxie suspecte, comme Michel Scot. Il en fut plus tard de même de celle de Manfred, son fils.

Le caractère de Frédéric II, ses tendances et ses prédilections

(1) Voy. *Bibliothèque des croisades*. — *Chroniq. arabes*, par Reynaud, p. 426 et suiv. — De Hammer, *Geschichte der Hohenstauffen*, t. III, l. VI, ch. 5 et 6.

(2) *Voy*. Giannone, *Histoire politique de Naples*, liv. XV et IV ; la lettre du cardinal Remerio sous la date de 1249 ; les bulles de Grégoire IX et d'Innocent IV. Le premier de ces pontifes s'exprime en ces termes remarquables : « *Fidei* OCCULTOS *olim præparavit* ARIETES *et nunc* APERTE *machinas instituit* ISMAELITARUM, *et in Christum, humani generis redemptorem, cujus testamenti tabulas* STYLO PRAVITATIS HERETICÆ *nititur abolere*, FORMA TESTANTE, *consurgit*. »

(3) Petri de Vineis *Epist*., lib. I, p. 31.

(4) *Voy*. Benvenuto d'Imola sur le ch. X de l'*Enfer*, vers 120.

(5) Wolf, I. 20, *Kraft Codd. heb*., Vienn., p. 128. — De Rossi, *Codd. heb*., II, p. 37, 38.

(6) Muratori, *Scriptores ital*., t. IX, col. 930-31.

aussi bien établis historiquement, il y aurait à s'étonner beaucoup, on en conviendra, que, dérivant de lui, la poésie italienne, n'eût rien qui rappelât son origine, qu'elle eût été orthodoxe dès le principe et soumise en tout aux enseignements de la foi; il y aurait bien plus à s'étonner que l'amour qu'elle célébrait eût été purement platonique dans son essence, c'est-à-dire chaste et immatériel, quand cet amour aurait compté pour premier apôtre un monarque ayant un harem et des eunuques, dont toutes les prédilections étaient pour ses villes arabes de Lucera (de *Lux*), de Foggia, de Nocera, avec leurs mosquées, leurs bazars et jusqu'à leurs sérails, quand lui-même ne connaissait, ne pratiquait l'amour qu'à la façon des Orientaux. Tel est cependant le phénomène qui nous frappe, si nous voulons nous en tenir à l'apparence extérieure.

En effet, au moment précis où Frédéric II entrait en lutte ouverte avec le Saint-Siége, lorsque la licence des mœurs, dans sa grossièreté sensuelle, était égale en Italie et parmi les populations du midi de la France, la poésie italienne se montre aussi chaste et idéale que celle des troubadours, pour ne rien dire des trouvères, est matérielle, irréligieuse et souvent obscène. Il est vrai que le voisinage de Rome obligeait à une plus grande circonspection, commandée d'ailleurs par les exigences de la politique.

Le chancelier Des Vignes donne le signal, dans un sonnet sur l'amour, que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter. Nous nous bornerons à y joindre quelques brèves annotations entre parenthèses, méthode que nous suivrons le plus souvent, pour abréger. « Puisque l'*Amour* ne peut être ni vu, ni touché corporellement (en effet, *la religion de l'Amour,* comme l'appelaient les sectaires, en opposition avec le catholicisme, religion de haine, selon eux, parce que ses ministres leur faisaient la guerre, ne pouvait ni se montrer, ni se discuter, pas plus qu'aujourd'hui certains dogmes politiques. *Non si tratta corporalmente* est une manière de parler équivoque à dessein.) « Il en est beaucoup dont la science est si folle (science opposée au *gai savoir*), qu'ils pensent que l'Amour n'est que néant, *sia niente;* (trait à double portée : l'amour existe réellement comme puissance rivale de celle de Rome, et il règne en vérité dans l'âme de Frédéric). » Puisque l'Amour se fait sentir au dedans par son empire sur le cœur (de qui?), il doit avoir un bien plus grand prix que s'il ap-

paraissait visiblement, *che sel vedesse visibilmente.* (Il faut savoir entendre à demi-mot.) « On ne voit pas comment le fer est attiré par la vertu de l'aimant, et pourtant il l'attire souverainement, *signorevolmente ;* voilà ce qui me porte à croire que l'Amour existe et me donne une grande confiance que cela sera cru désormais parmi les gens ; *a credere che amore sia ; e dammi grande fede, che tuttor fia creduto frà la gente.* »

Voyez-vous le grave chancelier d'un puissant empereur prendre la parole pour attester sérieusement à l'Italie et à la Provence, en plein XIII[e] siècle, que l'amour existe. Rien n'était pourtant plus sérieux, car ce sonnet musqué était une véritable proclamation aux *fidèles d'Amour,* telle que le temps permettait de la publier. Il est probable qu'elle ne parut pas suffisante aux sectaires, déçus plusieurs fois dans leurs espérances, et trahis, livrés même par celui qui désirait maintenant leur alliance : ils durent lui demander un engagement plus explicite, car Frédéric prend la parole à son tour, dans une *canzone* commençant par ces mots : « Puisque c'est ton bon plaisir, Amour, que je *doive* faire des vers... ; *Poiche ti piace, Amore, che io deggia trovare...* » Or, cette canzone est une déclaration en forme à la puissance occulte qu'il appelle *Madonna,* en lui promettant fidélité et loyal servage (1).

A peine le signal est-il donné dans ce sens, par Frédéric et par l'homme de sa confiance, que les vers amoureux abondent de toutes parts. Polo, Ranieri de Palerme, le Sicilien Inghilfredi, Hugues de

(1) Nous ne saurions passer ici sous silence cette remarque de Luther sur le Cantique des cantiques : « Salomon a eu recours au style figuré, afin que le commun du peuple comprît, dans ces paroles magnifiques et *à double sens,* tout autre chose que ce qui y est traité réellement. *C'est,* en effet, *ce que les princes ont coutume de faire* lorsqu'ils composent des vers amoureux, que le vulgaire regarde comme adressés à une *épouse* ou à leur *amante,* quoique, en effet, ces princes ne traitent d'autre chose que de l'état et du gouvernement de leurs peuples. Il en est de même lorsqu'ils se servent des images et des termes empruntés *à la chasse;* s'ils veulent exprimer que l'ennemi a été mis en fuite et vaincu, ils disent que le sanglier a été frappé, blessé ; que la bête est prise, etc. » (*Præfat.* D. Mart. Lutheri, *In Cantico cantic.,* p. 268 et seq., t. IV. Jenæ, 1570.) Or il se trouve précisément que Frédéric II a écrit aussi un traité de fauconnerie qu'il serait certes curieux de consulter. Nous donnerons à la fin du volume, si nous en trouvons la place, sa déclaration d'amour à *Madonna.*

Massa, Jacques de Lentino, Gallo Pisano et tant d'autres se mettent à célébrer à l'envi la dame mystérieuse, qu'ils appellent la rose ou la fleur, la fleur d'en haut, la fleur des fleurs. Ils ajoutent à cette désignation quelque épithète caractéristique comme feuillue, branchue, mais notamment celle de *syrienne;* ils la comparent enfin à l'*étoile d'Orient.*

Qu'on lise les vers d'Albertuccio della Viola, de Bonagiunta de Lucques, de Saladino de Pavie, de Jacopo Pugliesi, de Lapo Gianni, on y trouvera constamment cette rose ou fleur célébrée en termes aussi vagues, aussi obscurs, dans tout le cours de cette première période de la poésie italienne. Les plus empressés à suivre l'exemple donné par la cour de Sicile et par ceux qui marchaient sur ses traces, furent les Bolonais, parmi lesquels se distingue surtout Guido Guinicelli, chaud gibelin et grave jurisconsulte, qui fit chorus avec les autres pour rimer et chanter d'amour. Bologne, qui devait à Frédéric II l'éclat de son Université, était alors tout impérialiste, à telles enseignes que les professeurs de droit romain y soutenaient, dans des thèses publiques, que l'Empereur était de droit *(de jure)* le roi des rois, le suzerain de tout l'univers terraqué, l'image vivante de l'Éternel, et presque un dieu sur la terre.

Guinicelli fut le premier à s'aviser de donner un nom à la dame de ses pensées, il l'appela Lucia, *de lux,* lumière, mot sur lequel il ne cesse de jouer ; pour tout signalement il nous apprend qu'elle a des yeux de feu et porte un capuce nuancé (*variopinto*). Cette manie amoureuse de la part d'hommes graves n'avait pas laissé que d'éveiller des soupçons dans le parti opposé ; on crut donc prudent, parmi les impérialistes, d'imiter Guinicelli, et à partir de ce moment les poëtes gibelins assignèrent tous un nom à leur dame, dont l'essence restait toujours la même pour chacun d'eux. Aussitôt, comme à un signal donné et en exécution d'un mot d'ordre, on vit paraître les Jeanne, les Mandetta, Constance, Nina, Selvaggia, Becchina, etc. Béatrice enfin, longtemps anonyme, fut enfin baptisée.

Un autre caractère de la poésie gibeline, c'est l'obscurité, c'est l'inintelligibilité même ; non par suite de la vétusté de la langue ou de l'inhabileté de l'écrivain, mais par l'effet de sa volonté déclarée. C'est déjà ce que nous avons remarqué pour le genre *clus* des troubadours ; mais en Italie, cette obscurité de parti pris est déterminée

par un sentiment de crainte, qui perce partout lorsqu'il ne s'exprime pas ouvertement. Il semble cependant que des poëtes qui composent dans l'idiome commun de leur pays, pour que leurs pensées soient accessibles à tous, doivent chercher à les rendre aussi claires que possible pour la foule, ou du moins pour des esprits ordinaires, si elles n'ont rien de contraire à la loi politique ou religieuse, ni à la morale. Mais, loin de là, ils font et ils veulent faire des *compositions obscures*, dont le sens, difficile à pénétrer, ne soit accessible qu'à ceux qui professent la même religion qu'eux, le culte de l'*Amour*, encore faut-il, pour en avoir l'intelligence complète, que l'on appartienne au même grade qu'eux, et ils ne se font pas faute de le déclarer.

Roger des Amici s'efforce de s'exprimer en style discret et caché, *cheto e celato;* Jean de l'Orto s'étudie à parler avec une intention subtile, *intenzion sottile*, de son amour, dont les gens de bien seuls doivent avoir senteur, *sol di lui sentore.* « Prends garde, dit Guido Cavalcanti à une de ses ballades, d'être vue des gens ennemis de ce qui est de noble nature, » et à une autre : « Tu peux aller où te plaira, je t'ai si bien ornée que tu seras agréée de ceux qui sont doués d'intelligence, tu ne te soucies pas des autres. »

Dante abonde en formules de ce genre que nous pourrions reproduire à l'infini. « Ceux-là seront rares, dit-il à une de ses chansons, qui saisiront bien ton sujet, *tua ragione*, tant ton langage est difficile et laborieux, *faticosa e forte*, et, dans sa Vie nouvelle, il répète à plusieurs reprises qu'il craint d'en avoir trop dit, qu'il faut être *fidèle d'Amour*, au même degré que lui, pour résoudre les difficultés d'un sonnet qu'il s'abstient de commenter. Enfin, dans son poëme, il nous faut bien le croire lorsqu'il nous dit qu'une doctrine quelconque se cache « sous le voile de ses vers étranges, » lorsqu'il nous avertit que ce voile devient plus mince, *s'assottiglia*, pour nous inviter à le pénétrer.

Il est certes difficile de croire que, si cette doctrine eût été complétement orthodoxe, s'il n'eût été question, pour lui comme pour les autres, que d'un amour idéal, d'une simple philosophie spéculative et surtout de célébrer les sublimes vérités du dogme catholique, il eût été nécessaire d'épaissir ainsi les ténèbres devant les yeux du lecteur.

Quelque difficulté que puisse offrir l'interprétation de nombre de poésies émanées de ces gibelins, si éminemment obscurs de propos délibéré et parmi lesquels figurent les plus grands écrivains de l'Italie, elle ne peut étonner davantage que la singulière coïncidence que présente le rapprochement de certains faits relatés soit par eux-mêmes, soit par leurs biographes et qui sont assez généralement acceptés comme historiques.

Ainsi, la semaine sainte paraît l'époque consacrée pour leurs amours ou pour les circonstances les plus importantes de leur vie. Ils voient pour la première fois leur dame ou se rencontrent avec elle dans un temple, le mot église n'étant jamais employé. Laure apparaît à Pétrarque dans le temple de Claire (épithète se rattachant à *lumière*), dans la ville d'Avignon. Fiametta (diminutif de flamme, *luciola*) se montre à Boccace dans celui de Sainte-Claire, à Naples. Dante se trouve aussi dans un temple avec Béatrice, mais il se sert d'une périphrase pour l'indiquer, et l'appelle « un lieu où l'on chante les louanges de la reine de gloire. » Pétrarque, Camoëns (1), le troubadour Ausias March, Louis Martelli s'éprennent, tous les quatre, dans le temple, un vendredi saint, jour solennel dans certaines associations secrètes, et les quatre dames meurent précisément un vendredi saint, dans tout l'éclat de leur beauté. Le Bolonais Onesto devient amoureux de la sienne un jeudi saint et Boccace le samedi suivant.

Laure rend le dernier soupir à la première heure du jour, le 6 avril, et Béatrice était morte de même à la première heure du jour le 9 juin, *neuvième mois* de l'année, *selon l'usage de Syrie* (2), dans le solstice d'été.

C'est le jeudi saint que s'ouvre la vaste scène de la *Divine Comédie*, et Dante reste dans l'enfer le jeudi et le vendredi, pour en sortir le samedi saint ; et c'est aussi le vendredi saint que Pétrarque conçoit l'idée de son poëme latin de l'Afrique, non moins énigmatique

(1) Camoëns fut condamné à mort, puis exilé, pour *intrigue amoureuse*. Lisez, pour menées sectaires sous jargon érotique. Le motif exprimé est évidemment symbolique. Le Tasse fut aussi relégué parmi les fous, pour intrigue amoureuse. Mais ceux qui liront attentivement ses dialogues et son traité sur l'allégorie reconnaîtront quel était le genre de sa folie.

(2) *Vita nova*.

que la *Comédie;* enfin c'est le samedi saint que Boccace se sent poussé à écrire l'ouvrage mystique ayant pour titre le *Filocopo*, et c'est dans la semaine sainte que se trouvent réunis les personnages de son *Décameron.*

Toutes ces dames, moissonnées à la fleur de l'âge, dont les adorateurs, qui n'ont pas songé, ou qui du moins n'en disent mot, à les épouser, n'ont pas même versé une larme, exprimé un regret, quand l'objet de leur flamme a donné sa main à un autre; toutes ces dames incomparables dont ils n'attendaient qu'un regard, un salut, un sourire, montent régulièrement au troisième ciel, au ciel de Vénus, et leurs amants désolés restent sur la terre à les pleurer, en les adorant toujours, sauf à chercher près de quelque autre des consolations d'une nature plus substantielle que le soin de les chanter (1).

Des coïncidences si nombreuses, si frappantes, si caractéristiques ne sauraient être fortuites. Elles ont droit, sinon de convaincre, au moins de surprendre beaucoup ceux qui réfléchissent que tous ces *fidèles d'Amour*, comme ils se désignaient eux-mêmes, dont le sort offre tant d'uniformité, qui déliraient d'amour jusqu'aux derniers jours de leur vieillesse et, bien loin de s'en taire, allaient le proclamant sans fin dans des poésies inintelligibles, étaient, pour la plupart, des personnages graves, investis de charges publiques, des magistrats, des ecclésiastiques, des jurisconsultes, non des coureurs d'aventures galantes; qu'ils appelaient leur amour un *art*, une *science*, à l'exemple des troubadours provençaux, qui avaient leur *gaie science*, leur art du *gai savoir.*

Or, c'est parce que cet amour était un art, qu'il avait nécessairement ses règles, son langage technique; et c'est parce que tous se conformaient à ces règles et employaient ce langage, que l'on rencontre chez eux les mêmes formules, les mêmes dates cabalistiques, les mêmes figures, les mêmes symboles, la même disposition à rappeler le *Temple* et la *Syrie.*

Un moment vint où la monotonie de cet amour, de ces plaintes, de ces élans mystiques éveilla l'attention de Rome, mise sur ses gardes par les chants amoureux des poëtes provençaux. Des indis-

(1) Dante fut six fois père avec Gemma Donati, sa femme. Pétrarque laissa plusieurs enfants naturels, et Boccace n'eut pas une conduite plus exemplaire.

crétions, des imprudences peut-être, excitèrent ses soupçons et Dante, de concert, sans doute, avec Guido Cavalcanti et Cino de Pistoie, ses amis, qui reconnaissaient la nécessité de modifier le langage conventionnel de leurs cosectaires, conçut le projet hardi d'arborer la bannière du catholicisme, de se faire une égide de ses dogmes et de continuer de lui faire la guerre avec ses propres armes. Il s'agissait, pour mettre à exécution ce plan machiavélique, de combiner habilement deux éléments en antagonisme complet, de greffer le rameau orthodoxe sur le tronc gibelin, de montrer une Béatrice érotique se transfigurant bientôt en une Béatrice philosophique, d'essence hétérodoxe, sous le travestissement théologique. C'est-à-dire de substituer, en apparence, le dogmatisme au platonisme, ou de les mélanger tellement que le premier fît passer l'autre, avec tout ce qu'il cachait d'hostile contre l'autorité apostolique, de subversif à l'égard des croyances et de l'ordre établi.

Ce plan d'une combinaison si profonde, d'une exécution si difficile qu'il y fallait la puissance du génie, Dante entreprit de le réaliser; il l'annonça aux siens dans la *Vie Nouvelle*, l'exécuta dans la *Comédie* et en donna l'explication raisonnée tant dans le *Convito* ou Banquet que dans son traité sur l'emploi de l'*idiome vulgaire*.

Jetons d'abord un regard sur la *Vie Nouvelle*, opuscule qu'une niaiserie sentimentale a fait considérer comme le récit naïf d'une première inclination, récit que Dante aurait écrit au temps de sa jeunesse, pour fixer ses souvenirs et épancher ses regrets, car elle est, à vrai dire, le programme du poëme.

NOTA. La *Vie Nouvelle* est, incontestablement, la clef de toutes les machines poétiques mises en œuvre par son auteur : quelque obscurité que puisse donc présenter, au premier abord, l'interprétation que nous en donnons, elle ne doit pas rebuter. Plus on ira en avant, plus cette obscurité se dissipera, surtout si l'on veut bien suivre sur le texte original l'analyse critique, dans laquelle nous rétablirons, pour chacune des œuvres de Dante, la pensée réelle dissimulée sous le sens littéral.

VIE NOUVELLE.

Dans cette composition écrite d'un style obscur, embarrassé, d'une sécheresse toute scolastique, pas un mot qui parte du cœur, pas un détail qui fixe le lieu de la scène, la condition des personnes, mais force songes et visions, force étalage d'érudition, pas le moindre vestige d'un sentiment réel et profond. Il faut donc être doué d'un esprit bien complaisant ou bien prévenu pour interpréter ces mots : *Incipit vita nova*, histoire ou roman de mes jeunes années, au lieu de traduire : Vie nouvelle d'un initié, sa régénération, sa palingénésie.

Nous voyons, en effet, dans cet opuscule énigmatique, dont le titre révèle la nature, un enfant de *neuf ans* s'éprenant d'une jeune fille de son âge, à la génération de laquelle ont présidé les neuf cieux mobiles (1).

L'effet qu'elle produit sur ce cœur précoce est si puissant que trois esprits se mettent à parler latin en lui, indice d'extrême précocité aussi sous le rapport de l'instruction ; il est vrai que l'auteur avoue, dans le Banquet, que, dix-huit ans plus tard, il éprouvait la plus grande difficulté à comprendre le latin de Cicéron et de Boëce ; mais il veut parler alors de la portée des mots dans leur sens interne.

Ces trois esprits, ce que l'auteur se garde d'expliquer, sont les trois facultés qui constituent la trinité de l'âme humaine créée à l'image de la Trinité divine. Or voilà de la métaphysique bien forte à

(1) C'est-à-dire les sciences mystiques du *trivium* et du *quadrivium*.

neuf ans, même à dix-huit; on verra plus loin Béatrice aussi être une trinité, par similitude, *per similitudinem.*

Le premier esprit (la volonté), logé au plus profond du cœur, se dit dominé par un Dieu plus fort que lui. Le second (l'intelligence), habitant la plus haute case, *nell' alta camera,* annonce aux esprits de la vision l'apparition de leur béatitude (c'est-à-dire des beautés extérieures dont Béatrice sera parée, beautés qui enchanteront les yeux en les abusant). Enfin le troisième, résidant dans la partie qui reçoit l'aliment intellectuel (la mémoire, que l'initié doit dépouiller avec le vieil homme), s'écrie : « Ah ! malheureux, combien je vais être souvent entravé ! »

Notons que ces trois esprits ou facultés sont en correspondance avec les trois dames bénies, *donne benedette,* de la *Comédie,* avec les trois dames du Canzoniere, *Tre donne intorno al cuor mi son venute,* avec les trois dames qui vont s'offrir dans la *Vie Nouvelle,* à savoir : Béatrice elle-même, en compagnie de deux autres, car tout procède par nombre, chez Dante, comme dans l'École de Pythagore.

De ce moment l'amour (ce zèle ardent pour la doctrine secrète hostile à Rome catholique, qu'il définit dans le Banquet : *studio della philosofia*), l'amour le subjugua entièrement ; mais « la noble vertu dont Béatrice était douée, ne permit jamais que l'Amour le dirigeât sans le fidèle conseil de la Raison. » Or, cet Amour, il nous l'apprend plus loin, « est un accident dans sa substance. »

Dante revoit Béatrice neuf ans et neuf jours, seulement, après sa première apparition, lors de laquelle elle portait une robe d'un rouge vif, *sanguigno;* elle est alors vêtue de blanc, car il a bien soin de préciser ces couleurs, qui sont des symboles, quoiqu'il se taise sur celle de ses cheveux et de ses yeux, comme sur tant d'autres détails.

Elle devient la dame de son esprit, de son intelligence, *donna della mente;* elle est la reine des vertus, la destructrice, *destruggitrice,* des vices. Les gens qui la voient l'appellent Béatrice (béatifiant, donnant le bonheur), ne sachant comment la nommer; ignorance singulière; car dans une ville aussi restreinte que Florence, tant de perfection aurait dû, ce semble, être connue de tous; mais, ce qui n'est pas moins singulier, c'est que ce nom est précisément celui de la dame, ou du moins celui sous lequel Dante la désigne dans la *Co-*

médie, ainsi que dans la *Vie Nouvelle*, lorsqu'elle reste anonyme dans tout son Canzoniere.

C'est à la *neuvième* heure qu'il la rencontre ; il reçoit d'elle le salut ; expression équivoque, qui s'entend, en italien, dans le sens de salutation, de salut religieux, de sécurité, de sauvegarde et de santé. Ce salut, mot sur le sens duquel il ne cessera plus de jouer, est le seul mobile d'un amour cabalistique, accompagné de terreur, de songes, d'extases, de transfigurations, pour une dame glorieuse, admirable, mais silencieuse et indéfinissable. Ce salut lui est donné de bouche, car il déclare que c'est la première fois qu'il entend sa voix, quoique dans tout le cours du récit il ne cite pas une phrase, un mot qu'elle lui ait adressé.

Pris de sommeil au milieu de ses pensées, comme cela lui arrivera plus d'une fois dans la *Comédie*, il a une *vision merveilleuse*, à laquelle correspondra une *vision admirable*, à la fin du récit. L'Amour lui apparaît, dans un nuage *couleur de feu*; il a l'air très-gai, et lui adresse, en latin, des paroles dont il ne comprend qu'un très-petit nombre, entre autres celles-ci : « Je suis ton maître et seigneur. » Il tenait dans ses bras Béatrice endormie, enveloppée seulement d'un léger voile *couleur de sang*, et montrait à Dante son cœur enflammé, en lui disant : *Vide cor tuum;* puis, éveillant sa dame, il le lui faisait manger; alors la gaieté de l'Amour se changeait en tristesse, il se mettait à *pleurer* amèrement et finissait par s'élever vers le ciel, Béatrice toujours dans ses bras.

Voilà l'intelligence et la volonté de Dante unies, mariées par ce festin allégorique (1). Absorbées l'une dans l'autre, elles s'élancent, enveloppées du voile empourpré de la Charité ou Amour chrétien, vers les hauteurs du ciel théologique, par l'opération de l'Amour sectaire. C'est à l'aide de ce programme allégorique que Dante annonce aux siens la dernière partie de la *Comédie*, en même temps qu'il entend leur expliquer comment il a été amené, dans le Purgatoire, à employer à dessein ce langage resplendissant d'orthodoxie, si mal sonnant à leurs oreilles.

(1) On peut voir dans Swedemborg les *mariages célestes*, et dans Jones ces paroles de Hafiz, le poëte Soufi : « Le véritable objet du *cœur* et de *l'âme* est la gloire de l'union avec notre bien-aimée. » Union exprimée sous l'*image d'une alliance nuptiale*.

L'Amour, qui avait l'air riant et de belle humeur, lorsqu'il pouvait s'épancher sans danger, dans les chants érotiques de la gaie science, devient triste et larmoyant lorsqu'il lui faut s'astreindre à la forme catholique : et, en effet, dans le langage arcane, suivre la foi de l'Église romaine ou feindre de l'adopter se dit pleurer, *piangere.*

Dante résume cette vision dans un sonnet qu'il adresse aux poëtes le plus en renom, *famosi trovatori*, c'est-à-dire, à ceux de son parti les plus versés dans ce mode de versification énigmatique et dans les secrets de la secte. Parmi ceux qui lui répondent, il ne cite que Guido Cavalcanti, mais il y faut ajouter Dante de Majano et plusieurs autres dont les sonnets ont été conservés, surtout Cino de Pistoie. Or, pour qu'il soit possible de croire que Dante ait composé ce sonnet à dix-huit ans, il faut admettre que Cino a écrit le sien à treize ans, ce qui nous le montrerait au moins aussi précoce que Dante. En effet, d'après tous leurs biographes, Dante est né en 1265 et Cino en 1270 (1). Puis, comment à cet âge aurait-il été compté parmi les plus célèbres troubadours? De là, grave présomption que toutes les années, jours et heures, si complaisamment rappelés dans la *Vie Nouvelle*, où manquent totalement des renseignements beaucoup plus importants, ne sont que des années et des mesures de temps mystiques.

« Le véritable sens de ce sonnet, dit Dante, ne fut alors pénétré par personne, mais *maintenant*, il est manifeste pour les plus simples. » C'est que la pensée de se feindre orthodoxe pour donner libre carrière à l'hérésie n'était venue à personne, et qu'elle ne fut comprise des plus simples, parmi les sectaires, qu'après l'apparition de la première ou peut-être de la deuxième Cantique de la *Comédie*, qu'il appelle lui-même une *vision* à plusieurs reprises (2), en restant un secret pour la foule catholique. Encore verra-t-on que cette pensée ne fut pas également bien accueillie de tous, et qu'elle valut à Dante des reproches et des soupçons de la part d'un certain nombre des siens. Toujours est-il que « son *esprit naturel* (mémoire) commença

(1) *Voy.* sa vie par l'abbé Ciampi.

(2) C'est l'expression qu'il met dans la bouche de son aïeul Cacciaguida, *Par.*, ch. XVII, en parlant de tout ce qui s'offre à ses yeux dans le poëme, et lui-même dit à la fin du dernier chant : *Toute ma vision cesse.*

à être gêné dans ses opérations (comme le lui avait prédit un des esprits qui lui parlaient latin), son âme étant entièrement absorbée par la pensée de cette noble créature. Il devint si faible et chétif (inquiet et tourmenté qu'il était, par l'éveil donné au parti contraire sur ses croyances et ses opinions), que sa vue affligeait ses amis, et certains, *pleins de mauvais vouloir*, se tourmentaient pour savoir ce qu'il ne voulait pas révéler. « Pour dépister l'indiscrète curiosité de ces malveillants, il rejetait tout sur l'Amour, dont son visage (l'aspect extérieur qu'il se donnait dans ses écrits) révélait les coups, par tant d'indices qu'il était impossible de le cacher (aussi l'affichait-il, mais en dissimulant son caractère occulte). Et lorsqu'ils lui demandaient quel était l'objet de cet amour qui l'avait réduit en un pareil état, il les regardait en souriant et sans rien dire, *Io sorridendo riguardava e nulla diceva loro*, » ce qui était on ne peut plus prudent et aussi conforme « à la volonté d'Amour qu'au conseil de la Raison. »

Sur ces entrefaites, Dante se trouve dans un lieu, qu'il désigne de la manière la plus vague, pour ne tracer ni le mot de temple, ni celui d'église ou de chapelle; c'est un endroit « où l'on entendait les louanges de la reine de gloire. » Reste à savoir seulement de quelle reine il entend parler. Une dame, placée dans la même direction que celle qu'il appelle Béatrice, mais à moitié de l'intervalle qui les séparait, se figure que ses regards sont fixés sur elle, lorsqu'ils vont en réalité se porter plus loin. (La vérité étant le but commun du rationalisme et de la foi catholique, leur direction est évidemment la même; mais, pour le rationalisme, la foi n'est qu'à moitié chemin.) Cette dame s'étonne de ses regards, qui paraissent s'arrêter sur elle, lorsqu'ils la dépassent en réalité, *parea che soprà lei terminasse il mio sguardare*, et comme il entend dire près de lui : Vois donc comme cette dame tourmente celui-ci, *distrugge la persona di costui*, s'apercevant « qu'ils parlaient de celle qui se trouvait au milieu, en droite ligne, entre la très-noble Béatrice et lui » (dame qui le tourmentait, en effet, par sa vigilance mise en éveil, et *détruisait sa personnalité*, en le réduisant à travestir sa pensée), l'idée lui vient soudain de faire d'elle comme un abri pour la vérité, *schermo della verítate*. Cette idée lui réussit à tel point qu'il se cacha ainsi, *mi celai*, pendant des *mois* et des *années* (chose étrange assurément

qu'une si longue méprise dans une ville de trente à quarante mille âmes, s'il s'agit d'une intrigue d'amour), « et pour mieux donner le change, il fit pour cette dame certaines bagatelles, *cosette*, que son intention est de ne transcrire ici qu'en tant qu'elles auraient trait à la très-noble Béatrice, *se non in quanto facessero a trattare di quella gentilissima.* » Or, ces bagatelles n'étant rien moins que la *Comédie,* composée pour donner le change à cette dame, force lui est bien de la passer sous silence.

Il se décide pourtant à rapporter un fait assez extraordinaire, qui lui parut à la louange de Béatrice, et il s'exprime ainsi : « Dans le temps où la dame en question servait de sauvegarde à mon amour, il me vint désir de rappeler le nom de la très-noble Béatrice, en mettant avec lui ceux de beaucoup d'autres, et particulièrement le nom de l'autre noble dame (son abri). Je pris donc les noms des soixante plus belles personnes de la cité... et je composai une épître sous forme de *sirvente* (forme de poésie satirique, qui reporte naturellement la pensée sur la *Comédie*). Je ne la transcris pas ici, et je n'en aurais pas même fait mention, si je n'avais à dire ce qu'il m'arriva de merveilleux en la composant, savoir, que le nom de ma dame n'endura pas, *non sofferse*, d'être casé autrement que sur le neuf, *se non in sul nove*, parmi ceux des autres dames. »

Le fait est des plus merveilleux, comme on le voit; mais si l'on en veut l'explication, on n'a qu'à se reporter au chapitre VI du Cantique des Cantiques, où Salomon dit : « Les Reines sont soixante.... *Une seule* est ma colombe, ma *perfection.* » Puis on lira au *neuvième* verset : « Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, élue comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ? » Or, la Sunamite étant considérée comme la figure de l'Église, Dante voulait, par là, faire comprendre l'ordre d'idées, qui l'avait amené à sa Béatrice *neuf*, si chérie du *neuf*, personnification de sa pensée sectaire, figure de l'Église catholique, en ayant tous les attributs distinctifs, de la montrer belle, *parfaite*, resplendissante, terrible même, comme la colombe et l'épouse de Salomon.

Son artifice suffisamment indiqué à son gré, Dante juge convenable de faire partir cette dame (c'est-à-dire la fausse dame érotique), sans indiquer vers quel pays elle se dirige ; mais il est très-probable qu'elle s'en va droit vers Rome, à qui il lui faut la sacrifier

Quelque temps après « se présentent pour lui des circonstances qui le forcent de sortir de la ville susdite (qu'il ne nomme jamais), et d'aller vers les lieux où résidait la dame qui lui avait servi de défense, *ch' era stata mia difesa,* bien qu'il n'allât pas précisément jusqu'au lieu qu'elle habitait. » (Lisez: qu'il fut forcé de quitter Florence, à l'occasion de la lutte des deux partis, *noir* et *blanc*, qui s'y disputaient le pouvoir.) « Ce voyage lui déplaisait, et il était triste, quoiqu'il eût des compagnons de route, parce qu'il s'éloignait de sa béatitude » (en se rapprochant de la puissance ennemie).

Alors « l'Amour (sectaire) lui apparaît sous l'aspect d'un pèlerin, à peine vêtu, allant couvert de vils haillons, *leggermente vestito e di vili drappi;* il a l'air affligé (car les temps sont rudes pour la secte), et laisse souvent tomber ses regards sur un beau fleuve, à l'eau courante et limpide (figure de la doctrine arcane). Il l'entend lui adresser ces paroles : « Je viens de chez la dame qui t'a servi si longtemps de défense, et je sais qu'elle ne pourra revenir (c'est-à-dire qu'il ne suffira plus pour abuser les inquisiteurs de soupirer des chansons amoureuses). En conséquence, ce cœur (cet arcane intime), que je te faisais héberger près d'elle, quel *cuore ch'io ti facea avere da lei,* je l'ai avec moi, et je le porte à une dame qui sera ton égide, comme l'était celle-là (par un procédé analogue), et il me la nomma (mais il n'a garde d'en faire autant), de telle sorte que je sus bien qui elle était. Toutefois, si tu avais à répéter quelques-unes des paroles que je viens de t'adresser, fais-le de manière qu'on ne puisse y pénétrer l'amour *simulé* que tu as montré à celle-ci (à la fausse dame érotique), et qu'il *te faudra montrer à d'autres.* Ayant ainsi parlé, cette vision de mon imagination, *mia immaginazione,* disparut tout à coup; puis, le visage (l'aspect extérieur) *comme changé*, je m'en allai, chevauchant tout pensif, la journée entière, en compagnie de mes nombreux soupirs. » (En composant force vers de ma *Comédie;* car il nous dira que pour lui les soupirs et les esprits voyageurs, *pellegrini,* ne sont pas autre chose.)

Cette vision ou imagination qu'il reproduit dans un sonnet, a sans doute grand besoin d'un commentaire, tout allégorique qu'elle est de son aveu. Or, voici celui qu'il en donne : « Ce sonnet a trois parties. Dans la première, je dis comme je rencontrai l'Amour et quel il me parut. Dans la deuxième, je rapporte ce qu'il m'a dit, non pas

entièrement, toutefois, par la *crainte* que j'avais *de découvrir mon secret*. Dans la troisième, je dis comment il disparut. » Rien de plus ; et toutes les explications qu'il donne, dans la *Vie Nouvelle*, sont du même genre, exprimant la crainte d'en trop dire et la volonté de n'être compris que par les *fidèles d'Amour*, du même degré que lui.

Il faut bien le dire, ces *vils haillons* dont l'Amour sectaire se montrait couvert à ses yeux, étaient les ornements pompeux de l'Église catholique, dont il allait revêtir son idole.

Ce vers du sonnet : *Allora presi di lui si gran parte*, littéralement, Alors je pris une si grande partie de lui qu'il disparut, ne signifient absolument rien ou veulent dire : je m'identifiai tellement avec l'Amour que nous ne fîmes plus qu'un corps et n'eûmes qu'une seule pensée, celle d'abuser l'ennemi. On le verra plus tard s'identifier avec Béatrice, qui elle-même devient l'Amour, puis ne fait qu'une avec les trois dames bénies de la *Comédie*.

De retour de son voyage, Dante se met en quête de la dame désignée par l'Amour (il était certain de la rencontrer partout) et « en peu de temps il trouva si bien moyen d'en faire sa sauvegarde, *mia difesa* (on voit qu'il y revient sans cesse et que c'est là sa préoccupation dominante), que beaucoup de gens en parlaient moins que courtoisement. » (Ces gens-là étaient nécessairement ses coreligionnaires, qui ne pénétraient pas encore la simulation.) Il en résulte que sa véritable dame, Béatrice, ou sa pensée sectaire, commune à tout son parti, lui refuse le salut, *il suo dolcissimo salutare*, qu'elle ne pouvait plus lui procurer en effet, sa nature amoureuse la rendant suspecte, d'où la nécessité de lui substituer une Béatrice dont la nature dogmatique et théologique, en apparence, pût écarter tout soupçon, chez ceux qui n'en devineraient pas l'essence véritable.

Que faire pour cela ? Se débarrasser de la première, en la faisant mourir, et tel est en effet le parti qu'il va prendre. Il a donc une nouvelle vision, car on ne vit jamais amoureux si visionnaire et cédant aussi volontiers au sommeil, qui lui fournit de précieuses ressources, car ce qu'il ne peut dire sans danger, il le rêve.

Il voit donc en songe l'Amour, et ce, à la *neuvième* heure du jour, non plus couvert de vils haillons, mais sous un vêtement éclatant de blancheur, comme le néophyte se présentant à l'initiation, et il

lui adresse ces mots, toujours en latin, langue rituelle de l'Église : « Il est temps, mon fils, de renoncer à tous nos simulacres : *Fili mi, tempus est ut prætermittantur simulacra nostra.* » Rien de plus clair ; le temps est venu de mettre à l'écart notre langage purement amoureux, nos simulations érotiques, notre vieux bagage d'amants platoniques, pour nous travestir en bons chrétiens orthodoxes. L'Amour est tout piteux d'en être réduit à suggérer à son fidèle, pour qui il se donne tant d'agitation, une pareille répudiation ; il pleure, et Dante, qui l'appelle « seigneur de la noblesse, » le motif en est exprimé tout au long dans le *Convito*, lui demande pourquoi. Voici sa réponse, toujours en latin : « Je suis comme le centre du cercle auquel tous les points de la circonférence se rapportent, il n'en est pas ainsi de toi. » Ce qui est très-peu explicatif, mais signifie, en fin de compte, que tout chemin mène à Rome et que quelque direction qu'il prenne, il arrivera à son but, le triomphe de l'Amour sectaire.

Dante trouve bien que la réponse est un peu plus obscure qu'il ne conviendrait ; mais l'Amour l'invitant, et cette fois en italien, à ne pas demander « au delà de ce qui est utile, » car tel est le mot d'ordre de la secte, il lui parle du salut refusé par sa dame, et l'Amour lui apprend que Béatrice ne laissant pas d'éprouver quelque ennui de ce qu'il paraît s'occuper d'une autre, quoiqu'elle connaisse véritablement son secret, par suite d'une *longue habitude*, il l'invite à dire « certaines paroles rimées (la *Comédie*), où il lui affirmera qu'il continue d'être son fidèle, comme il l'a été depuis son enfance (depuis 9 ans, âge cabalistique de l'initié). Elle connaîtra ainsi son intention réelle et la valeur des mots qui abusent les autres, *le parole degl' ingannati.* Il devra intercaler ces paroles au milieu de sa composition (à la fin du Purgatoire, où Béatrice apparaît dans sa gloire, et où l'allégorie de la prostituée est si transparente), et être ornée d'une suave harmonie, dans laquelle l'Amour (sectaire) lui promet d'intervenir toutes les fois qu'il en sera besoin. »

Dante, obéissant ponctuellement, fait une ballade, destinée à couvrir son poëme, qui contient les *paroles des abusés*, et il déclare à sa dame que c'est l'Amour qui le fait, à son gré, changer extérieurement, *vista cangiare*, lui laissant à deviner pourquoi il a paru en courtiser une autre, quand son cœur était resté le même, *dacche non mutò 'l core.*

L'envoi de cette ballade est des plus significatifs : Ballade, « dis à celui qui est la *clef de toute piété* (au successeur de saint Pierre, investi des deux clefs, au Pontife, que Dante n'a pas craint de représenter, dans le Purgatoire, sous la figure de la prostituée babylonnienne), qu'avant qu'il ait à cesser d'être dame, *che sdonnei* (littéralement, à se dédamer), je saurai bien lui défiler mes bonnes raisons, à la faveur de ma douce poésie. »

Viennent ensuite les réflexions dont il est assailli après avoir composé ces vers, et qu'il énumère au nombre de quatre : « La domination de l'Amour est bonne, parce qu'elle exclut de l'intelligence de ses fidèles *toutes les choses viles* (inutile d'expliquer en quoi consistent ces choses viles). Elle n'est pas bonne parce que, plus on lui est dévoué, plus on a de rudes et douloureuses épreuves à passer (comme ennemi de l'Église) : le nom d'Amour est si doux à entendre qu'il est impossible, ce semble, que son opération ne soit pas des plus douces, les noms étant la conséquence des choses ; enfin la dame, à laquelle l'Amour te lie, *n'est pas comme les autres dames*, dont le cœur est mobile et léger, *che leggermente si mova del suo cuore.* »

Ces réflexions, bien graves pour un amoureux qui courtise une belle en faisant des mines à une autre, mais qui n'ont rien de très-inquiétant au fond, le jettent dans une telle agitation, en se combattant dans son esprit, « qu'il est comme un homme qui ne sait quel chemin il doit prendre, ni où il veut aller. » *Tanta moles erat Romanam damnare gentem.*

« Lorsque, ajoute-t-il immédiatement, je songeais à trouver une voie commune à celles-là ou à ceux-là, *di costoro* (s'agit-il des quatre réflexions ou de personnages non exprimés ?), c'est-à-dire dans le choix de laquelle *tous eussent à s'accorder*, cette voie m'était extrêmement ennemie, *molta inimica verso di me*, puisqu'il s'agissait de faire appel à la *Piété* et de me mettre dans ses bras, *di chiamare e mettermi nelle braccia della Pietà.* » Rien de plus clair pour qui veut avoir des oreilles pour entendre et une intelligence sans préjugé pour comprendre.

Ce mot de *pietà*, en italien, a plusieurs sens, comme celui de *salute*, et Dante, se prévalant de cette signification multiple, ne cesse de l'employer dans ses acceptions diverses de pitié, compassion ou

merci, de douleur et de piété. Là dernière peut seule donner une signification raisonnable et logique à ce passage de la *Vie Nouvelle*, qui, autrement, tombe dans la niaiserie, avec le sonnet qui le résume et où son auteur déclare que la *peur* le plonge dans un trouble cruel, peur dont-on chercherait en vain la cause dans le motif qu'il exprime. Qu'on en juge :

« Tous mes pensers parlent d'amour et sont si divers entre eux qu'ils ne s'accordent qu'en un point, savoir, de faire appel à la piété, tremblant que je suis de la peur dont mon cœur est envahi : aussi ne sais-je à quelle matière me prendre, voulant dire et ne sachant que dire. Je me trouve ainsi dans une incertitude d'amour, et si je veux être *d'accord avec tous* (1), je suis réduit à implorer le secours de *mon ennemie, dame Piété*, afin qu'elle ait à me défendre. »

Convenemi chiamar la mia nimica,
Madonna la Pietà, che mi difenda.

Cette dame, dont il attend un secours efficace et nécessaire, est bien son ennemie, et, pour qu'on n'ait pas en douter, il ajoute dans ses quelques lignes de commentaire « je l'appelle *Madonna*, par *manière de parler dénigrante.* »

Conduit à un banquet nuptial, il se met à servir les dames ; mais il est pris tout à coup « d'un admirable tremblement qui, commençant dans sa poitrine, du côté gauche, s'étend aussitôt par tout son corps. » Alors il appuie *simulativement* sa personne à une peinture qui règne autour de la maison : *allora dico che poggiai la mia persona simulatamente ad una pintura la quala circondava questa maggione.* » S'il n'avait eu des motifs pour s'exprimer ainsi, il aurait dit qu'il s'appuya contre la muraille et non contre une peinture circulaire, comme ses trois royaumes, peinture qui, du reste, a été pour lui un bien solide appui. Toujours est-il qu'en levant les yeux, il aperçoit Béatrice parmi les dames, et son émotion est telle que tous

(1) Amphibologie volontaire, *tous* pouvant se rapporter à *pensers* comme aux deux partis en lutte. Mais, dans le premier cas, en quoi l'aide de dame Piété ou Mercy pourrait-elle opérer la conciliation ? Comment serait-elle l'ennemie de Dante, si surtout il pensait lui être redevable de la paix de son cœur ?

ses esprits sont anéantis, *distrutti;* « il ne lui reste de vivant que les esprits de la vue, *spiriti del viso,* encore sont-ils hors de leurs instruments, *fuori de' loro strumenti,* l'Amour se mettant en leur lieu et place pour contempler l'admirable dame.... Comme il était autre qu'auparavant, *altro che prima,* plusieurs de ces dames, s'apercevant de sa *transfiguration* (en catholique romain), se mirent à s'étonner et à le railler avec cette très-noble dame. » (Ce qui annonçait bien peu de sensibilité de sa part et de celle de ses compagnes. Mais on en sera moins surpris quand on reconnaîtra que toutes ces dames appartenaient au sexe masculin).

Entraîné au dehors par l'ami qui l'avait amené et qui s'informe de ce qu'il éprouve, dès que « ses esprits *morts* ont repris vie, *risurti li morti spiriti,* et que ceux qui avaient été débusqués de leurs instruments ou organes ont repris leur poste, Dante lui répond : « J'ai mis les pieds dans cette partie de la vie, après laquelle il n'est plus permis de *retourner en arrière* avec intention, *per intendimento.* » (Comme il est recommandé à Dante, dans le Purgatoire, ch. IX, comme il est enjoint à tout initié, depuis Orphée.) L'ami se contente de cette réponse, assez peu intelligible dans la circonstance, et ils s'en vont chacun de leur côté. Mais Dante, qui sent le besoin de s'expliquer un peu davantage avec des gens moins faciles à satisfaire, se met à faire un sonnet à sa dame « dans lequel il lui *signifie* le motif de sa transfiguration, *trasfiguramento,* lui déclarant que si ce motif, que *beaucoup ignorent,* était connu d'eux, dame Piété verrait plus d'un imiter son exemple, à moins qu'on n'aime mieux traduire ces mots : *Pietà ne giungerebbe altrui,* d'autres auraient à faire à dame Piété, qui les rejoindrait.

A la suite de sa *transfiguration nouvelle* (car il insiste pour que chacun sache bien comment et pourquoi il est changé si nouvellement du tout au tout, de poëte gibelin, au langage érotique, en poëte d'apparence guelfe et catholique), Dante, assailli d'une pensée pénible, *pensamento forte*, fait successivement trois sonnets. Voici le second qui donnera une idée de la nature des deux autres : « Tout ce qui se présente à mon esprit *meurt* (prend la teinte catholique) ; quand je vous vois, beau et cher trésor, et quand je suis près de vous, j'entends l'Amour me dire : Fuis, s'il t'est trop rude de périr (de feindre une croyance qui n'est pas la tienne), *se 'l perir t'è noja.* Mon vi-

sage étale la *couleur* que prend (à dessein) mon cœur qui, en faisant le mort, *tramortendo*, s'appuie *où il peut* (à la peinture circulaire de la *Comédie* par exemple) et, par l'ivresse résultant de son grand tremblement, *per l'ebrietà del suo gran tremore* (car toute cette feinte est le résultat de la terreur), il semble que les *pierres* crient : Qu'il *meure*, qu'il *meure !* (les pierres dont l'ensemble forme l'Église que Jésus-Christ a fondée sur Pierre, les pierres de cette muraille ou peinture circulaire qui lui a servi d'appui). C'est alors péché pour quiconque me voit ainsi de ne pas reconforter mon âme affligée, rien qu'en montrant quelque émotion de ma peine, à cause de cette Piété que votre moquerie a signalée, Piété provenant de *l'apparence morte* de mes yeux dont la volonté est de *paraître morts.* »

J'affirme qu'il est impossible de donner à ces vers un sens intelligible en dehors de celui-là; et comme c'est à ne pas y croire, j'en donne le texte en note (1). Forcé d'abréger, je me bornerai à signaler le commencement et la fin du troisième sonnet : « Souvent me vient à l'esprit la qualité obscure, *l'oscura qualità*, que me donne l'Amour. — Si je lève les yeux pour vous regarder, un tremblement de terre, *terremoto*, ébranlant mon cœur, fait que mon âme se sépare de mon corps, *fa da' polsi l'anima partire.* »

Ces trois sonnets composés, « pensant en avoir assez dit pour manifester la position (difficile) dans laquelle il se trouvait, il résolut de se taire, et cessa dès ce moment d'adresser la moindre parole à sa

(1) Ciò che m'incontra nella mente more
Quando vengo a veder voi, bella gioja;
E quando vi son presso, io sento Amore
Che dice : Fuggi, se'l perir t' è noja.

Lo viso mostra lo color del core,
Che tramortendo, ovunque può s'appoja,
E per l' ebrietà del gran tremore,
Le pietre par che gridin : moja, moja.

Peccato face chi allor mi vede
Se l' alma sbigottita non conforta,
Sol dimostrando che di me gli doglia,

Per Pietà che 'l vostro gabbo avvede,
La qual si cria nella vista morta
Degli occhi, ch' hanno di lor morte voglia.

dame, *sempre poi taccui di dire a lei* (1). Mais alors il conçut l'idée de traiter *une matière nouvelle et plus noble* que celle dont il s'était occupé par le passé. » (Quoi de plus noble pourtant que la très-noble Béatrice?)

Cette haute et noble matière que Dante se propose de traiter désigne, on le comprend, la *divine Comédie*, déjà composée en grande partie et dont les deux premières Cantiques avaient paru; mais avec une publicité très-restreinte, comme le permettait, avant l'invention de l'imprimerie, la nécessité des copies manuscrites, et le soin de ne les faire passer que dans des mains sûres.

Dante prend soin d'expliquer longuement comment il fut amené à la composer, à l'aide de questions qu'il se fait adresser sur son amour et sur son but; questions auxquelles il répond que « le but de son amour est le *salut* qu'il obtient de sa dame, salut objet de tous ses désirs; que n'ayant plus à l'attendre d'elle, l'Amour, son seigneur, grâces lui en soient rendues, *la sua mercede*, a mis toute sa béatitude (l'espoir du salut, sa sécurité), dans ce qui ne peut lui manquer (en portant son cœur à dame Piété son ennemie), et que sa béatitude gît dans les paroles qui proclament les louanges de sa dame. » (Attendu que les louanges de Béatrice dogmatique seront désormais sa sauvegarde.) A la suite de cette conversation il compose la canzone adressée aux *dames qui ont l'intelligence de l'amour*, autrement dit aux chefs de la secte, initiés aux plus hauts grades de la doctrine secrète. Dans cette composition toute mystérieuse, où chaque mot est placé avec intention et dont le commentaire se prolongerait à l'infini, le poëte mystagogue nous dit qu'il ne veut pas, à la hauteur où il va s'élancer, que la frayeur ait à le rendre lâche, *che divenissi per temenza vile.* (Quelque danger qu'il ait à courir, quelque masque qu'il prenne, la crainte ne fera jamais de lui un renégat.) « Quant à présent, il se propose de traiter bien légèrement de sa dame avec les dames et damoiselles *suivantes d'Amour*, les seules avec qui il convienne d'en parler. »

Il leur apprend donc que « Béatrice est attendue au ciel qui la

(1) Résolution des plus étranges s'il s'agissait d'un amour réel, mais qui se comprend au figuré, puisqu'il cesse de s'adresser à la Béatrice érotique, qu'il va faire mourir, pour ne plus parler qu'à la Béatrice théologique.

réclame, par la voix des anges et des saints, n'ayant pas d'autre défaut que de ne pas la posséder. (Elle lui est en effet indispensable dans ces parages, et il est urgent que la Béatrice terrestre ou érotique fasse place à la Béatrice céleste ou théologique.) Le Seigneur écoute les réclamations unanimes, seule dame Piété n'a garde de s'y joindre, car elle défend le parti opposé, *sola Pietà nostra parte difende.* (Et dame Piété a ses raisons pour que la dame du salut des hérétiques ne mette pas le pied dans le paradis catholique sous un vêtement d'emprunt.) Mais Dieu, touché de la prière des élus, leur donne gain de cause en ces mots : « Mes bien-aimés, souffrez en paix que votre espérance reste, pour autant qu'il me plaira (le délai ne sera pas long), là où se trouve quelqu'un qui s'attend à la perdre (il en a même pris résolument son parti), et qui dira, dans l'Enfer, aux gens mal nés (non *nobles*, c'est-à-dire non initiés) : J'ai vu l'espoir des bienheureux. » (Le salut des élus de la secte.)

Nous sommes donc bien prévenus, par son amant lui-même, fort différent en cela, comme en tant d'autres choses, des autres amoureux, qu'il va perdre celle qu'il a adorée jusqu'ici, sa Béatrice érotique, à laquelle il a cessé d'adresser un mot dans le langage amoureux habituel, qui ne peut ou ne veut plus lui donner le *salut*, qui ne lui a jamais parlé à toute autre occasion, et qui paraît jouir encore d'une santé parfaite. Il nous annonce sa mort prochaine très-chrétiennement, sans doute, mais aussi très-philosophiquement, on en conviendra, dans cette Canzone, dont il nous signale l'importance en disant dans son commentaire, à la portée des seuls initiés, que, pour aider à la comprendre, il la divisera *plus artificieusement* que ses poésies précédentes.

Ce qui le préoccupe surtout, après avoir parlé des beautés de sa dame, « selon qu'elles appartiennent à l'ensemble ou à une partie de sa personne, » à ses *yeux* notamment, et expliqué que le *salut*, opération de la *bouche* de cette dame, était le but de ses désirs, *lorsqu'il pouvait l'obtenir d'elle*, ce qui l'inquiète c'est « la crainte d'avoir communiqué à trop de gens le sens de ses vers. Quant à ceux dont l'intelligence n'aurait pas à se contenter des explications données, il ne sera pas fâché qu'ils renoncent à le pénétrer. »

Sans nous arrêter au sonnet qui vient ensuite, où il est dit : « *L'amour ne fait qu'un avec un noble cœur*, comme le proclame

le sage, » c'est-à-dire Guido Guinicelli ; ni à celui qui commence par ces mots : « *Ma dame porte l'amour dans ses yeux,* » nous arrivons de suite à un fait qui paraît rentrer dans l'ordre naturel des choses et qui n'en est pas moins une figure symbolique, comme tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Il s'agit, ou du moins il semble qu'il s'agit de la mort du père de Béatrice. Voici en quels termes Dante rend compte de cet événement : « Peu de temps après, selon qu'il plut au glorieux sire qui ne s'était pas refusé la mort à lui-même, celui qui avait été le géniteur d'une si haute merveille, de cette très-noble Béatrice, sortant de cette vie, s'en alla à la gloire éternelle, *verace mente.* »

Il semblerait que cette phrase si contournée signifie que, selon la volonté de Dieu, ou du Sauveur, qu'il n'est pourtant pas d'usage de faire intervenir en pareil cas, le père de Béatrice passa de vie à trépas. Or le sens réel est bien différent et il suffit de l'indiquer pour le reconnaître. Dante veut exprimer que, selon qu'il lui plut à lui, glorieux sire, ne s'étant pas refusé la mort, attendu que dans toutes les initiations, sorte de palingénésie, on est censé mourir et renaître régénéré, le père de Béatrice, c'est-à-dire ce même glorieux sire qui l'avait enfantée, la faisant sortir de son cerveau, avec toutes ses perfections, comme Minerve, de celui de Jupiter, Dante abandonna cette vie profane et s'en fut vers la gloire éternelle, dans la troisième Cantique de la *Comédie,* qu'il y fut, *véritable esprit*, n'y étant pas monté, à coup sûr, corporellement. Et à propos de cette locution *verace mente*, qui termine si étrangement la phrase et d'où résulterait, s'il fallait y voir un adverbe, que Dante se serait rendu garant de l'admission du père de Béatrice au séjour des élus, nous ferons remarquer que le poëte a plus d'une fois recours à cet artifice en divisant, dans sa pensée, ce qui semble ne former qu'un mot. Quoi qu'il en soit, son intention est assez évidente dans cette phrase fallacieusement combinée, lorsqu'une fois on a la clef, pour l'y reconnaître lui-même, ayant dépouillé le vieil homme et s'élevant, en esprit, à titre d'initié, vers les royaumes célestes.

Mort figurément comme père, Dante tombe malade, et « pendant *neuf* jours, il souffre tellement que sa faiblesse ne lui permet *pas de faire un mouvement ;* puis, au neuvième jour (car il ne se départ pas de ce chiffre), sentant une douleur intolérable, il se met à penser

à sa dame. » Savez-vous alors l'idée qui se présente à l'esprit de cet étrange amant ? C'est « qu'il faudra que la très-noble Béatrice meure un jour. » Telle est la loi de la nature, sans doute ; mais d'autres, gisant sur le lit de douleur, exprimeraient plutôt la crainte de mourir sans revoir l'objet de leur amour, que celle de la perdre, lorsqu'elle se porte bien. Nous sommes préparés, au surplus, à cette catastrophe, puisqu'il nous a déjà annoncé qu'elle était impatiemment attendue au ciel, et le fait est qu'il a hâte, qu'il y a nécessité urgente qu'elle meure, sans quoi sa faiblesse se prolongerait, et il serait toujours *comme ceux qui ne peuvent faire un mouvement*. Le délire le prend au milieu de ses tristes pensées, il ferme les yeux et il voit apparaître, nouvelle vision, « des femmes les cheveux épars, qui lui jettent ces mots : *Toi aussi tu mourras*. Puis d'autres avec des visages horribles, lui criant : *Tu es mort !* » (En effet, il l'était déjà, à telles enseignes qu'il avait parcouru tout le noir royaume.) Le ciel s'obscurcit, les étoiles pâlissent et semblent pleurer, les oiseaux, atteints dans leur vol, tombent morts, la terre tremble horriblement. Enfin, « un ami vient lui dire : Tu ne sais pas ? ton admirable dame est partie de ce siècle, *è partita di questo secolo*. » Il se prend à pleurer, « puis, regardant vers le ciel, il lui semble voir une multitude d'anges, chantant *hosanna in excelsis !* se diriger en haut, précédés d'une petite nuée très-blanche, *nebuletta bianchissima*. Il va voir le corps de la défunte, que des dames couvrent d'un voile, et qui, *l'humilité* sur son visage, semble dire : Je suis arrivée à voir le principe de la *paix ;* lui-même est pris de tant d'*humilité* à son aspect, qu'il appelle la *mort*. (Une étroite relation existant dans le langage sectaire entre ces deux mots, comme entre *piété* et *mort*.)

Après l'accomplissement de tous les douloureux *mystères*, il se désole, et une dame, assise près de son lit, entendant ses sanglots, le réveille au moment où il s'écrie : ô Béatrice !..., tandis que d'autres dames présentes « se disent entre elles : *Celui-ci semble mort,* » et se mettent à le consoler.

Une fois guéri, il fit de ce songe et de ce qui le suivit le sujet d'une Canzone dont voici la dernière stance : « Je devins si *humble* dans ma douleur, en voyant tant d'humilité incarnée en elle, *in lei formata*, que je m'écriai : *O mort*, je te tiens pour *très-douce* (et très-commode), tu dois désormais être une noble chose, puisque tu as pris

possession de ma dame, et tu dois avoir pitié (ou piété, *pietà*) et non courroux. Tu vois combien je viens à toi désireux d'être compté parmi les tiens, puisque *je te ressemble par la* FOI (1). Viens, mon cœur t'appelle. Puis je m'en allais consumé d'une étrange douleur (d'être réduit à pareil stratagème), et quand je fus seul, je m'écriai, en regardant le royaume d'en haut : Belle âme, heureux qui te voit ! (heureux Dante, qui contemple en dehors de lui, dans le ciel, son âme personnifiée, sous le vêtement d'emprunt dont il l'a parée, pour l'y introduire en fraude !) A ce moment, vous m'appelâtes votre piété (ou pitié, *vostra mercede*) (2). Ces mots à double entente, qui reviennent périodiquement, et si à propos, pour donner une signification à ce qui paraît une divagation sentimentale, sont trop éloquents par eux-mêmes pour qu'il y ait à insister, et le hasard n'est ni aussi ingénieux, ni aussi rusé. Quel artifice, en effet, dans ces derniers mots du commentaire : « Dans la seconde partie (de la canzone), en indiquant l'heure à laquelle les dames m'appelèrent (la neuvième sans doute ; mais il est à noter qu'il n'en dit mot, ni dans sa prose, ni dans ses vers), je les remercie à mots couverts, *chiusamente* (dans le langage *clus*), et cette partie commence à : *vous m'appelâtes à ce moment*, etc. » Ainsi, voilà la seconde partie d'une chanson de six stances, de quatorze vers chacune, qui se compose d'un seul vers, encore est-ce le dernier, et l'on voudrait qu'il n'eût pas une valeur tout autre qu'il ne paraît, après l'avertissement donné par le poëte lui-même, qu'il l'a écrit *chiusamente ?*

Au songe de son délire, à « cette vaine imagination, » comme il l'appelle, mais qui n'est pas si vaine qu'il veut bien le dire, succède encore une vision. Dante a recouvré la santé. Il était assis pensif *quelque part*, quand « son cœur se mit à trembler, comme s'il eût été en présence de cette dame ; » c'est qu'en effet l'Amour, qui ne fait qu'un avec elle, lui apparut alors, « venant du côté où elle de-

(1) Fratricelli, p. 357 de l'édition de Naples, écrit en note, *in fede* pour *veramente*. C'est bien là ce que Dante a voulu donner à entendre, mais non ce qu'il entendait et voulait faire comprendre aux siens.

(2) Par compassion, annote encore Fraticelli : oui, c'est l'un des deux sens, j'indique l'autre, qui ne se cache pas là sans motifs. *Merce* et *mercede*, que nous disons merci, est synonyme de *pietà*.

meurait (du côté de la Syrie, sans doute, vers l'Orient), » et « il lui adresse ces mots, d'un air joyeux : Songe à bénir le jour où je te pris, attendu que tu dois le faire. » Ce qui est très-concluant. Tout joyeux qu'il est lui-même, Dante voit venir une noble dame nommée Jeanne et surnommée Primevère (printemps), « à cause de sa beauté, selon quelques-uns, » dame, objet de l'amour de son « premier ami, » Guido Cavalcanti; après elle, s'avance « l'admirable Béatrice. » L'Amour lui déclare alors que cette Jeanne (qui ne fait qu'un avec une certaine Mandetta, albigeoise, dont Guido s'éprit à Toulouse, et probablement dans le temple de Claire), « a nom *Primavera,* uniquement à raison de sa venue en ce jour, car il (l'Amour) a poussé l'*impositeur* de son nom (Guido, son parrain), à l'appeler *Primavera,* c'est-à-dire *Prima verrà* (elle viendra la première), le jour où Beatrice se montrera, après l'imagination de son fidèle. Si même tu veux faire attention à son premier nom de Jeanne, tu reconnaîtras qu'il équivaut à *Prima verrà,* puisqu'il dérive de celui de ce Jean qui, précurseur de la véritable lumière, a dit : *Ego vox clamantis in deserto : parate viam Domini.* »

Ainsi, tous bons entendeurs étaient prévenus que sa Béatrice aux divines perfections, aux paroles parfumées d'orthodoxie, entourée de toute la pompe du catholicisme, véritable lumière de la secte hérétique, avait pour précurseur la Jeanne de Guido Cavalcanti, le poëte obscur par excellence, sa Mandetta, petite apôtre ou envoyée (de *mandatus*), autrement dit la doctrine albigeoise, dont Toulouse, surnommée *Tutta dolosa,* était tout à la fois l'Éleusis, la Delphes et la Rome.

Mais ce n'est pas tout encore ; après ce jeu de mots, qui touche à l'impiété, l'Amour ajoute : « Qui voudrait y regarder avec un esprit subtil, *sottilmente considerare*, appellerait cette Béatrice *Amour*, à raison de l'*extrême ressemblance qu'elle a avec moi.* » Voilà donc, comme nous l'avons indiqué précédemment, Béatrice identifiée avec l'Amour, et non sans raison, puisque leur essence est la même.

Selon son habitude, Dante se hâte de faire un sonnet sur cette vision, à l'adresse de son premier ami, « pensant bien que son cœur était toujours *en contemplation* devant la beauté de cette noble Primevère ; » et il termine en répétant ces paroles de l'Amour :

Questa è Primavera e quella ha nome Amor, sì mi somiglia. Et pour indiquer autant qu'il lui était possible d'où venait cet Amour, qui ne faisait qu'un avec Béatrice, lui ressemblant à s'y méprendre, il a bien soin d'écrire dans son commentaire : « Je dis, dans la première partie, comment je sentis s'éveiller dans mon cœur le tremblement habituel et comment il me sembla que l'Amour m'apparaissait, venant d'*une partie lointaine* (de l'Orient d'abord, puis du midi de la France). »

Tous ces détours puérils, toutes ces subtilités métaphysiques, peuvent paraître aujourd'hui des ruses grossières, tant elles sautent aux yeux, lorsque l'éveil est une fois donné ; il n'en est pas moins vrai qu'elles ont produit l'effet attendu, qu'elles ont abusé le monde durant des siècles et que cet effet se perpétue encore à l'heure qu'il est.

Ici Dante entame une longue discussion scientifique, pour établir que l'Amour, qu'il fait figurer, agir, parler et se mouvoir si fréquemment dans son récit, n'est pas une substance corporelle, mais « un accident dans la substance » de celui qui le met en jeu ; d'où résulte que Béatrice, qui ne fait qu'un avec l'Amour, tant elle lui ressemble, devient un accident dans la substance de Dante, avec qui elle ne fait qu'un. Et voilà, à ce propos, qu'il nous explique comment il n'y avait pas de « diseurs d'amour (poëtes érotiques), dans l'idiome italien à une époque peu éloignée, c'est-à-dire avant Frédéric II, qu'il n'a garde de nommer, tout en l'indiquant suffisamment. « Beaucoup d'années ne se sont pas écoulées depuis qu'apparurent ces poëtes en langue vulgaire...., et la preuve qu'il y a peu de temps de cela, c'est que, si nous cherchons quelque chose d'écrit en ce genre dans la langue d'*oc* (provençale, albigeoise) et de *si* (italienne), nous ne trouverons rien, en remontant jusqu'à cent cinquante ans. »

Nous voilà donc fixés sur l'époque à laquelle les troubadours provençaux commencèrent à voiler leur propagande sectaire à l'aide du style *clus*, et de toute la poétique amoureuse du *gai savoir.* Nous allons l'être sur celle où cette combinaison artificieuse passa en Italie. « Le premier qui commença à rimer en langue vulgaire (Frédéric II), y fut poussé *par le désir de s'y faire entendre d'une dame* qui avait de la peine à entendre les vers latins. » (Comme si les autres dames de ce temps eussent lu Virgile et Horace couramment.) La dame en

4.

question, qui lisait la Bible, mais non pas en latin, n'était autre, nous l'avons dit, que la secte hérético-politique avec laquelle cet empereur s'était ligué contre Rome. Dante déclare ensuite que « cette manière d'écrire et de parler, *cotal modo di parlare*, ayant été inventée pour dire *d'amour* (c'était en effet une invention fort habilement conçue pour faire de l'opposition et de la haine en sûreté), on aurait tort de l'employer pour traiter tout autre sujet. » (Ce qui aurait pu entraîner confusion et méprise.) Il ajoute, « comme on accorde aux poëtes de plus grandes libertés qu'aux prosateurs, il est juste que ces diseurs en rimes, qui ne sont autres que des poëtes en langue vulgaire, jouissent d'une plus grande licence dans leur locution et composition que les écrivains en prose. L'usage de toute figure, de toute couleur de rhétorique, accordé aux poëtes, doit donc l'être également aux rimeurs. » Autrement dit, j'ai usé et abusé de la figure, de l'allégorie, de la personnification et de toutes les couleurs que la rhétorique a pu me fournir dans ce récit de ma *Vie Nouvelle*, soyez prêts et attentifs pour celles que vous offrira ma *Comédie*, écrite de même en italien, non en latin.

Il cite des vers de Virgile, de Lucain, d'Horace et d'Ovide, pour prouver que « les poëtes ont parlé de choses inanimées, comme si elles avaient sens et raison, qu'ils ont prêté la parole à des choses qui n'existent pas, et fait parler beaucoup *d'accidents*, comme s'ils étaient *substances* ou *hommes*. « Il est donc juste de laisser faire de même à celui qui dit en rimes, pourvu qu'il n'agisse pas capricieusement, mais *avec quelque bonne raison* qu'il soit ensuite possible d'expliquer, en prose, *d'aprire in prosa* (de faire passer du style *clus*, fermé, couvert, dans le style *plan* et intelligible). Cela soit dit pour ceux que certains passages de cette *Vie Nouvelle* pourrait choquer (notamment tout ce qui offre la teinte catholique).... Ce serait au surplus une grande honte à celui qui aurait rimé quelque chose *sous le vêtement de figures ou de couleurs de rhétorique*, si, interrogé à ce sujet, il ne savait pas *déshabiller ses paroles*, de manière à leur restituer leur sens véritable. Or, mon *premier ami et moi*, nous en connaissons qui vont ainsi rimant sottement. » Attendons-nous donc à voir penser, parler, et agir comme des personnages réels dans la *Comédie*, ainsi que nous le voyons dans la *Vie Nouvelle*, des choses qui n'existent qu'abstractivement; de simples acci-

dents, des entités métaphysiques; et soyons bien convaincus que Dante, pas plus que son ami, n'auraient été nullement embarrassés de nous révéler le caractère véritable de tous les acteurs de ce grand drame.

Après ce qui paraît un hors-d'œuvre littéraire sur l'emploi des figures en poésie, notre autobiographe revient à la dame de ses pensées, dont les gens qui la voyaient passer, *toute humilité* et beauté, disaient : « Ce *n'est pas une femme*, c'est un des plus beaux anges du ciel, ou : Que béni soit le *Seigneur qui sait si bien opérer!* » (Le *glorieux Sire,* son *géniteur,* qui ne se refusa pas la mort à lui-même.) Puis il fait encore deux sonnets à sa louange « pour donner à entendre ses admirables et excellentes opérations, et afin que ceux qui ne pouvaient la voir sensiblement apprissent ce qu'ils pouvaient comprendre d'elle par des paroles. » Il avait même commencé une nouvelle chanson et, dans une première stance, exprimé comme quoi « ses soupirs (lisez vers) vont, prenant voix et langage, *gir parlando,* et sortent au dehors en appelant sa dame, pour qu'elle lui donne plus de salut, *più salute;* lorsqu'il s'interrompt tout à coup pour tracer ce verset : *Quomodo sedet sola civitas plena populo? Facta est quasi vidua domina gentium;* et il poursuit en ces termes :

« Comme je me proposais de continuer la chanson commencée, le Seigneur de la justice appela cette très-noble personne à *glorier, gloriare,* sous l'enseigne de Marie, cette reine bénie, dont le nom fut en grande vénération *dans les paroles* (d'autres auraient dit dans le cœur) de cette bienheureuse Béatrice. » Cette incomparable dame, dont la mort précoce a été tant de fois pressentie, prévue, annoncée, est donc enfin partie pour le ciel, où nous la retrouverons, et Dante nous fait part de cet événement avec le sang-froid le plus philosophique, à la suite d'un verset du prophète, sans nous avoir dit un mot de l'accident qui la lui enlève, car sa chanson commencée indique assez qu'il n'a pas même eu le temps d'être informé de sa maladie. Il va du moins nous donner quelques détails sur ses funérailles, sur les regrets qu'elle laisse après elle : nullement, mais cette fois il daigne exposer ses motifs; écoutons-le.

« Peut-être plairait-il, *piacerebbe,* que j'eusse à traiter ici quelque peu de son départ, *partita,* d'au milieu de nous; mais telle n'est pas mon intention, par trois raisons : la première (et non pas la moins

étonnante), que *ce n'est pas du présent sujet*, si l'on se reporte à l'avant-propos de cet opuscule. La seconde, que cela rentrât-il dans mon sujet, ma plume serait insuffisante à en traiter convenablement (passe encore). La troisième, l'un et l'autre cas cessant d'y faire obstacle, qu'il n'est pas convenable pour moi de traiter ce sujet, attendu qu'il me faudrait être louangeur de moi-même, *lodatore di me stesso*, chose tout à fait blâmable. (C'est fort bien, puisqu'elle est une seule et même avec lui et avec l'Amour, à qui elle ressemble; mais qu'a-t-il fait jusqu'ici ?) J'en laisserai donc le soin à un autre glossateur. »

N'y aurait-il pas à rester stupéfait, s'il s'agissait reellement d'une femme aimée; et pourtant ce n'est pas tout : les nombres ont bien une autre importance, pour le but dont il est préoccupé, que des détails à nous fournir sur les derniers moments de cette admirable dame. Il ajoute donc aussitôt, avec la conscience de traiter une matière qui n'a rien d'inconvenant, en ce qu'elle rentre probablement dans son sujet :

« Toutefois, comme le nombre neuf s'est présenté fréquemment dans ce que j'ai dit jusqu'ici, d'où semble résulter que *ce n'est pas sans raison;* et comme ce nombre paraît avoir une grande place dans sa séparation, *partità* (l'âme de l'initié étant censée séparée de son corps), cela paraissant d'ailleurs se rattacher au sujet, il m'en faut dire ici quelque chose. Je dirai donc, d'abord, comment ce nombre eut place dans sa séparation, puis je signalerai quelques-unes des raisons pour lesquelles ce nombre fut tellement *ami* d'elle, *a lei cotanto amico.* » On a beau appartenir à une époque scolastique, il n'est pas possible d'être sérieusement scolastique à ce point-là, et à propos de la perte d'une femme adorée.

Or « l'âme si noble de cette dame se sépara, *si partì*, dans la première heure du neuvième jour du mois, selon l'usage d'Italie (ou d'Arabie, sur quelques manuscrits, mais il n'importe; pour ses coreligionnaires, les plus grands mécréants n'étant pas en Orient), et dans le neuvième mois de l'année, selon l'*usage de Syrie*.... Selon notre usage, elle se sépara dans cette année de notre indiction où le nombre parfait (9, dernier des nombres impairs simples) fut accompli neuf fois dans ce siècle... Elle fut donc des chrétiens du XIII[e] siècle (et mourut, partit ou se sépara, le 9 juin 1281, à l'âge

de seize ans) (1). Le motif pour lequel, probablement, ce nombre lui fut tellement ami, c'est que, selon Ptolémée et *la vérité chrétienne*, il y a neuf cieux qui se meuvent, et, selon l'opinion commune des astrologues, ces cieux opèrent ici-bas en conformité de leur accord entre eux. Or ce nombre fut ami de Béatrice, pour donner à entendre que, dans sa génération, les neuf cieux mobiles étaient ensemble dans le plus parfait rapport. Voilà déjà une raison; mais en y portant une attention plus subtile, et selon *l'infaillible vérité* (il s'agissait donc de la Révélation même), *ce nombre fut elle-même*, j'entends par similitude; voici comment: Trois est la racine de neuf, puisque multiplié par lui-même, sans l'aide d'un autre nombre, il produit neuf, car il est évident que trois fois trois font neuf; si donc le trois est, par lui-même, le facteur du neuf, et si le facteur des miracles, *fattore de' miracoli*, est par lui-même trois, c'est-à-dire Père, Fils et Saint-Esprit, lesquels sont trois en un; cette dame fut escortée du nombre neuf, pour donner à entendre qu'elle était un neuf (une allégorie pythagoricienne et sectaire), autrement dit un *miracle, dont la racine unique est l'admirable Trinité.* »

S'il y a ici un miracle, c'est la crédulité béate avec laquelle on continue à voir dans ce verbiage algébrique, dans cette impiété de rapprochements, le langage d'un croyant convaincu des sublimes vérités de la foi catholique, croyant auquel on ne saurait reprocher qu'un peu de superstition (2). Béatrice, disons-le de suite, est une entité métaphysique, elle est l'ensemble des doctrines synchrétiques de la Gnosis et de Manès, repoussées, anathématisées par l'Église; doctrine constituant la foi hétérodoxe, aux mystères de laquelle Dante avait été initié avec tant d'autres, que l'autorité ecclésiastique, si formidable alors pour qui s'attaquait à elle, base et sauvegarde de la

(1) Aussi que de discussions sur ce nombre parfait, que les tenants d'une Portinari, mariée à un Simon des Bardi, soutiennent être dix, contre toute l'antiquité! Mais si ce nombre, laissé douteux à dessein, est réellement neuf, comment Dante, qui vit pour la première fois sa Béatrice à l'âge de neuf ans, c'est-à-dire en 1274, l'a-t-il rencontrée après un intervalle égal de neuf ans, en 1283, par conséquent? Combien d'autres contradictions sur lesquelles nous aurons à revenir!

(2) Ozanam, *Philos. cath.*, p. 208.

société, réduisait à s'entourer de ténèbres. Béatrice est l'essence même de ces doctrines, leur philosophie, dont l'âme de Dante est imbue; elle est son âme elle-même, ne formant qu'un avec l'objet aimé. Cette âme, il l'a personnifiée, il en a fait une trinité, en lui donnant intelligence, mémoire et volonté, en l'appelant Béatrice, Marie et Lucie, puis il l'a fait parler et agir comme un être réel, en se complaisant dans son œuvre, en la contemplant en dehors de lui-même; cette personnification il en est l'auteur, le *facteur*, elle est un *miracle* assurément, miracle d'audace, de ruse diabolique et de génie; tout dans le temple immense qu'il lui a édifié n'est que miracles, et c'est Dante, homme créé à l'image de Dieu, triple et un comme lui, par l'intelligence, la volonté et la mémoire, c'est Dante qui est le *facteur des miracles;* comme il est le Père, le Fils et l'Esprit de Béatrice, en qui il contemple sa sizygie, son Ennoïa, son entéléchie, son *logos* ou son verbe.

Plus nous avancerons, plus nous serons convaincus que ce n'est pas là le paradoxe d'un esprit en délire; car tout s'enchaîne, tout se lie étroitement dans les écrits de Dante, tant son plan est fortement combiné, et nous verrons chaque partie se rapporter si bien à cette idée culminante, que le doute ne sera plus permis aux plus obstinés. Poursuivons donc.

« A peine cette très-noble dame eut-elle été séparée du siècle, toute la susdite cité demeura comme veuve et dépouillée de toute dignité: moi aussi j'allais pleurant dans cette cité désolée, et j'écrivis aux princes de la terre, *principi della terra*, quelque chose touchant la *condition où elle était* (la ville), en commençant par ces mots de Jérémie: *Quomodo sedet sola civitas?* J'en cite ces mots afin qu'on ne soit pas étonné si je les ai employés plus haut comme une sorte de commencement à la *matière nouvelle* qui vient après (comme épigraphe à la matière de la *Comédie* en général, et notamment du Paradis, annoncé par la *Vie Nouvelle*). Et au cas où l'on me reprocherait de ne pas rapporter les paroles qui suivaient ma citation, je m'en excuserai en disant que mon intention a été, dès le principe, de n'écrire que dans l'idiome vulgaire. (Raison puissante, on le voit, qui n'empêchait pas ses esprits et l'Amour de lui parler latin.) Or les paroles qui viennent après cette citation étant *toutes en latin*, si je les transcrivais, j'agirais en dehors de mon intention, que je sais être

conforme à celle de mon ami, à qui ceci est adressé, savoir, que je lui écrive uniquement en langue vulgaire.

Telle est, en effet, la règle générale adoptée par les adversaires secrets ou avoués de l'Église latine, n'écrire que dans l'idiome de tous, pour être compris de tous, parmi ceux qui ont la clef de la langue et des figures sectaires. *L'ami* dont il s'agit ici semble désigner Cavalcanti, mais comme il avait certainement moins de peine à entendre le latin que la dame de Frédéric II, ce ne serait pas s'écarter beaucoup de la vérité que de voir, sous cette expression, le peuple patarin, frère et ami du poëte. De même la ville désolée, dont le nom n'est jamais prononcé, et qui est toujours la *susdite*, serait la cité sectaire ayant son organisation politique et religieuse, ses chefs laïcs et ecclésiastiques, au sein de laquelle le schisme apparent de Béatrice-Dante, sa séparation, *partita*, avait d'abord jeté l'alarme et l'affliction. Ce fut, en effet, dans un intérêt sectaire qu'il écrivit cette fameuse épître, présentée ici comme une simple lettre de faire part aux bourgeois notables de Florence. Son but réel était de faire élire un pape italien, afin d'arracher à l'influence française le Saint-Siége, déjà transporté à Avignon. Car il y aurait eu alors chance de voir un ami secret de la secte revêtu du manteau pontifical.

C'est une véritable duperie d'entendre ces mots : « Lettre aux princes de la terre, *principi della terra*, » dans le sens de souverains, comme si Dante eût été assez fou pour s'imaginer que l'empereur d'Allemagne, les rois de France, d'Angleterre, etc., eussent à s'inquiéter beaucoup de la fin prématurée de demoiselle ou dame Béatrice, petite bourgeoise de la petite ville de Florence, et pour s'aviser de leur écrire, afin de leur en donner avis officiellement. Il est un peu moins déraisonnable de prêter à ces expressions le sens de bourgeois notables de la ville, car les exemples ne manquent pas où le mot *terra* est employé pour ville. Mais ce qui est tout aussi absurde, c'est d'admettre que Dante, si discret, mystérieux, craintif dans son adoration platonique pour cette Béatrice, soit allé sur son cercueil se proclamer son amant, qu'à ce seul titre il ait effrontément, au risque de soulever la juste indignation de ses proches, de son mari, si elle en avait eu un, de ces notables mêmes qu'il aurait eu l'impudence de prendre pour confidents, attiré l'attention et la mali-

gnité d'une ville entière sur le cadavre à peine refroidi de celle qu'il aurait adorée, comme un modèle de toutes les vertus.

Dante n'a commis ni cet excès d'erreur ni cette indignité. Il adressa en effet, en 1314, année du supplice de Jacques Molay, grand-maître de l'ordre des Templiers, une lettre aux cardinaux italiens, réunis en conclave pour l'élection d'un pape, après la mort de Clément V, que l'empereur Henri VII avait précédé de quelques temps dans la tombe. Cette lettre, mentionnée par tous les biographes de Dante, existe parmi les manuscrits de la Bibliothèque Riccardiana de Florence. Les cardinaux, qui avaient dès lors, comme aujourd'hui, rang de princes, étaient désignés souvent sous le titre de *principes mundi, principes terræ,* par les écrivains catholiques, dans un sentiment de vénération, tandis que les sectaires le leur donnaient dérisoirement, par allusion à un passage d'Isaïe (1), et ce titre leur fut confirmé par une Bulle de Pie II.

Or cette lettre intitulée : CARDINALIBUS ITALICIS DANTIS DE FLORENTIA EPISTOLA, commence précisément par le verset de Jérémie, *Quomodo sedet sola civitas plena populo?* etc. Voilà donc encore une coïncidence bien singulière, et l'on remarquera qu'elles se succèdent en foule, plus frappantes les unes que les autres. Dante nous dit, dans son opuscule, qu'il ne donne pas le reste de cette lettre, qui est en latin, parce qu'il s'est proposé de n'écrire qu'en italien ; et toute la suite de l'épître aux cardinaux est, en effet, dans la langue officielle du temps. Il nous déclare que, s'il en transcrivait davantage, il agirait *en dehors de son intention ;* et, en effet, il aurait révélé ainsi, pour les profanes, que cette prétendue lettre de faire part constituait en réalité un acte solennel, une époque de sa vie, et que sa béatitude était toute autre chose que ce qu'il voulait laisser supposer aux non initiés. Car voici les lignes qui suivent immédiatement : « *Principum quondam Phariseorum cupiditas, quod sacerdotium vetus abominabile fecit, non modo leviticæ prolis ministerium transtulit, quin et prælectæ civitati David obsidionem peperit et ruinam,* etc. » Puis il en fait l'application à Rome, et arrive ainsi à décrire, comme il le dit dans sa *Vie Nouvelle* « quelque

(1) XIV, 9-10.

chose *touchant la condition où elle était,* » condition misérable à ses yeux.

L'empereur Henri VII, le héros et l'espoir de Dante et des gibelins, était mort en 1313, Jacques Molay montait sur le bûcher l'année suivante; cette époque peut donc être considérée comme la plus critique et la plus douloureuse pour le poëte et pour les siens. Feindre plus que jamais le catholicisme, était la ressource la plus sûre; de là la lettre aux cardinaux, de là aussi la mort de Béatrice, et sa transfiguration catholique.

Le commencement seul de cette épître en latin est cité « comme introduction à la *nouvelle matière.* » Or si nous recherchons quelle est cette matière, nous trouvons ce verbiage mystique dans lequel la dame de son esprit est assimilée à la Trinité, puis *l'admirable vision,* allusion si évidente au Paradis, c'est-à-dire les éléments principaux de son feint catholicisme. C'était donc un coup de maître, pour le mystagogue toscan, d'y rattacher un acte politique connu de tous ses coreligionnaires, délibéré sans doute avec leurs principaux chefs, et dont la date précise, celle de 1314 (1), indiquait suffisamment pour eux la cause de sa transformation apparente, et le moment où Béatrice, censée morte pour les profanes en 81 ou 90, à leur gré, avait dû monter au ciel, et aller resplendir dans la gloire du paradis catholique, avec tous les attributs de l'Église romaine.

Indépendamment du ridicule et de l'odieux d'une circulaire aux souverains ou aux citoyens notables de Florence, impossible d'admettre deux lettres écrites par Dante, avec la même épigraphe, dans des circonstances si différentes et si éloignées l'une de l'autre, insister serait douter de l'évidence. Nous nous trouvons donc fixés, par là, sur l'époque à laquelle cet opuscule fut écrit par Dante, époque nécessairement postérieure à 1414, date de son épître latine aux cardinaux. Il était alors âgé de quarante-neuf ans; ce qui explique comment tant de savoir et d'habileté se révèlent dans une production qui paraît ne rouler que sur un amour de jeunesse et n'avoir en vue que des objets indignes de l'attention d'un esprit sérieux, quand les plus profondes abstractions de la doctrine occulte y sont

(1) Cette date est signalée comme néfaste dans tous les rituels maçonniques.

résumées et concentrées. Les deux premières cantiques de l'Enfer et du Purgatoire avaient certainement paru à ce moment, car Dante en parle dans les vers latins qu'il adressait à de Virgile en 1313. Comme elles étaient différemment appréciées, à raison de la couleur générale du poëme, ce qui se conçoit dans un parti aigri par ses revers, il jugea à propos d'en donner la clef à ceux qui étaient en état de comprendre le langage symbolique adopté dans les hauts grades de la secte, d'autant plus qu'il allait dédier à Can grande de la Scala les trente-trois chants du Paradis, où l'élément catholique se déploie dans toute sa pompe et son prestige. En effet, nous allons le voir faire une allusion manifeste à cette dernière partie.

Désireux de terminer une analyse déjà trop longue, peut-être, quoique j'aie dû laisser de côté plusieurs détails secondaires, mais non sans importance, je ne releverai que quelques indications dans la canzone, qui commence ainsi : « Mes yeux dolents par la *piété* (affichée) de mon cœur ont enduré peine à pleurer (à feindre le catholicisme.) » Il la compose, dit-il, « pour épancher la douleur (la cause pénible) qui avait été destructive de son âme, *distruggitore dell' anima mia* » (qui avait fait disparaître Béatrice érotique, pour lui substituer Béatrice théologique).

La seconde stance commence ainsi : « Béatrice s'en est allée dans le haut ciel (de la théologie), dans le royaume où les anges (les initiés des hauts grades) jouissent de la *paix ;* elle est avec eux, et vous dames (initiés sectaires), elle vous a laissées. Elle n'a pas été enlevée, comme il arrive des autres, par l'effet (*qualità*) du froid ou de la chaleur. (Elle n'est pas morte de maladie, on s'en doute bien ; mais comment ? A nous de deviner qu'il s'agit d'une mort figurée.) Elle a traversé les cieux (dans les trente-trois chants du Paradis) avec *tant de vertu* (de magie sectaire) qu'elle a fait s'émerveiller le *sire éternel* (Dieu lui-même), en qui s'éveille un doux désir d'appeler un si grand (moyen de) *salut.* Il la fit donc venir d'ici-bas à lui, voyant que cette vie pleine d'ennuis (de persécutions) n'était pas digne d'une si noble chose. »

Passons maintenant à la dernière stance, suivie de l'envoi de la chanson : « Mon cœur se mine à pleurer de douleur et à soupirer d'angoisse (tant lui coûtait cette simulation continuelle, sur laquelle les siens même se méprenaient), au point que ceux-là même qui le

verraient en seraient peinés. Il n'est pas de langue pour dire (ouvertement) qu'elle a été ma vie (nouvelle) depuis que ma dame s'en est allée dans le *siècle nouveau*, aussi, mesdames, quand je le voudrais (et pourrais), je ne saurais vous exprimer *ce que je suis* réellement, tant l'amertume de ma vie (nouvelle) me cause de tourments ; elle est tellement avilie, *invilita* (double sens, perdant le courage ou la dignité, l'honneur, la noblesse), qu'il semble que chacun me dise : Je t'abandonne (comme un faux frère et un rénégat), en voyant sur mes lèvres des teintes de mort, *veggendo la mia labbra tramortita.* » Qu'on réfléchisse si le sentiment éprouvé par l'homme qui en voit un autre pâlissant et prêt à défaillir de douleur est de lui dire : *Je t'abandonne* à ta peine. « Mais *ce que je suis*, ma dame le voit (la vraie Béatrice), et j'espère encore d'elle merci, *mercede* (pitié, ou récompense). Va maintenant en *pleurant*, ma chanson piteuse, *pietosa* (au triste aspect de piété), va retrouver les dames et demoiselles, à qui *tes sœurs* (ses autres canzoni) avaient coutume de porter la joie (les deux précédentes sont pourtant loin d'être gaies), va les retrouver, inconsolée (continuant le même système de fiction), et reste avec elles (les deux précédentes devant aider à éclaircir celle-ci). »

Tout aussitôt Dante, père de ces sœurs éplorées, fait venir à lui le frère *simulateur* de Béatrice, sa fille de nature ambiguë ; ce frère « le prie de lui composer quelque chose pour une dame qui était morte, et il simulait ses paroles, *simulava sue parole*, de manière à laisser croire qu'il parlait d'une autre, laquelle était morte *certainement.* (Béatrice n'était donc pas morte certainement ?) » Et il fait un sonnet conçu de telle sorte « qu'il paraisse (encore une simulation) avoir été composé par lui (ou pour lui) : « sonnet dont il suffira de donner le début, car il faut renoncer à tout transcrire : « Venez entendre mes soupirs (mes vers), ô nobles cœurs, la piété le veut (toujours *pietà*). » Nous passerons également sur deux stances qu'il y joint « l'une pour ce frère en vérité (ou véritable esprit), l'autre pour lui-même ; encore bien que toutes deux paraissent composées pour une seule personne, *quand on n'y regarde pas subtilement.* » (Ainsi la simulation continue et il est des gens pour ne voir dans tout cela rien que de simple et de naïf.)

« Le jour anniversaire de celui où Béatrice avait été mise au

nombre des *citoyens de la vie éternelle*, Dante dessinait un ange sur certaines tablettes (où il traçait les figures de sa *Comédie*) lorsqu'il fut interrompu un moment par des « personnages à qui il devait faire honneur (sans doute l'arrivée d'Henri VII et de ses alliés gibelins), puis, après qu'ils furent partis, il se *remit à son œuvre*, c'est-à-dire à *dessiner des figures d'anges*. » En ce moment, « il lui vint à l'idée de dire des paroles en rimes, comme pour l'anniversaire de la mort de sa dame. » Ce qui amène encore un sonnet; celui-ci est à deux têtes, et nous entraînerait trop loin s'il fallait en exposer complétement la signification, nous nous bornerons à dire qu'il est fait le 9 juin, précisément à l'époque où le soleil est dans les *Gémeaux* et qu'il rappelle ces anciens symboles de l'initiation qui, sous le nom d'Herm-athènes, réunissaient, avec les deux sexes, les deux caractères du *mysté* et de l'*épopte*, c'est-à-dire de l'actif Mercure et de la contemplative Minerve.

« Quelque temps après, Dante, livré à ses pensées, laissait paraître *au dehors* un terrible abattement, quand, levant les yeux, pour regarder s'il était vu, il aperçut une jeune dame noble, *gentile* (cette épithète s'entend aussi dans le sens de payen ou gentil), qui, d'une fenêtre, le regardait très-piteusement, *pietosamente*, quant à *l'apparence*, au point que *toute la piété* paraissait rassemblée en elle. » Se sentant prêt à pleurer, il prend le parti de s'éloigner, « dans la peur de montrer sa vie déchue, *la mia vile vita;* » puis il lui adresse un sonnet où il lui dit : « Mes yeux ont vu ce qui s'est montré de *Piété* sur votre visage, quand vous observiez les actes de la figure, *statura*, que je faisais souvent, par douleur. Je me suis alors aperçu que vous songiez à la *qualité* de ma vie obscure (elle devait en effet donner à penser), ce dont me vint peur de laisser paraître, dans mes yeux, le secret de ma lâcheté, *mia viltate;* je disais dans mon âme attristée : Il est bien avec cette dame (Piété), cet amour (simulé) qui me fait aller ainsi pleurant (faisant le croyant orthodoxe). »

« Il arriva ensuite que, partout où cette dame m'apercevait, elle se faisait d'un aspect piteux, *d'una vista pietosa*, et d'une couleur pâle, *presque* comme celle de l'*Amour*, ce qui, maintes fois, me rappela ma noble dame, qui se montrait à moi d'une couleur semblable (les autres rougissent d'ordinaire). Il est certain que souvent, ne

pouvant pleurer (feindre l'orthodoxie), j'allais voir cette dame, *pietosa*, qui, *par sa vue seule*, semblait tirer les larmes de mes yeux. (Voilà encore un effet assez remarquable par sa singularité s'il ne fallait l'entendre au figuré.) » De là un nouveau sonnet commençant ainsi : « Couleur d'amour et *semblants de Piété* n'ont jamais pris si admirablement visage de femme. »

« J'en vins à ce point, ajoute-t-il, qu'à regarder cette dame, mes yeux commencèrent à se délecter par trop de sa vue, ce dont je me courrouçai plus d'une fois et me tins pour très-lâche, *vile assai*. Plus d'une fois je blasphémai la vanité de mes yeux. » Il les traitait de maudits, *maladetti occhi ;* il leur reprochait « de se porter sur cette dame, *toute Piété*, disant : Elle vous regarde uniquement parce que la glorieuse dame que vous pleurez lui pèse, *le pesa* (en effet dame Piété devait avoir peu de sympathie pour dame Béatrice, sa rivale, béatifiée pour la narguer. Ce n'est pas tout ; « afin que chacun, outre le malheureux qui avait eu à soutenir cette bataille intérieure, en eût connaissance (il fallait un motif bien impérieux pour le faire s'écarter ainsi de sa discrétion habituelle), je me proposai d'écrire un sonnet qui résumât cette horrible condition. »

Or il y reproduit ses reproches à ses yeux en leur rappelant « celle *pour qui ils ont pleuré* » (Béatrice sectaire de quelque habit qu'il la couvre). Quant à lui, il n'est pas « assez déloyal, *fellone*, pour les laisser la mettre en oubli. » Il ajoute : « Votre vanité me donne à penser (la vanité de leurs feintes larmes qui, suspectes aux gibelins pouvaient être reconnues pour telles par les guelfes), et elle m'épouvante au point que je redoute fort le regard, *viso*, d'une dame *qui nous observe*. Vous ne devriez jamais oublier, si ce n'est pour cause de *mort*, notre dame qui est *morte* (que j'ai fait catholique romaine et sainte). Ainsi parle mon cœur et ensuite il soupire » (il continue à rimer les vers du Paradis).

Dante ne cesse de se reprocher de s'occuper de cette dame, qui *semble* trop lui plaire, *ne pensava* COME *di persona che mi piacesse troppo*, et qui « lui était apparue, peut-être, par la *volonté d'Amour*, pour que *sa vie obtînt le repos*, ce dont son cœur, c'est-à-dire son raisonnement était d'accord, *il core, cioè il mio ragionare*. Hélas ! s'écriait-il, quelle est cette pensée qui veut me consoler d'une manière *aussi vile?*... Puis surgissait une autre pensée disant : Puisque

tu as été dans une si grande tribulation d'amour (pour ta Béatrice érotique, dont l'essence a été pénétrée à Rome et qu'il t'a fallu faire monter au ciel), pourquoi ne pas te tirer de tant d'amertume?... Enfin, comme dans la bataille de mes pensées, celles qui plaidaient en faveur de cette dame avaient le dessus, je fis le sonnet, commençant par *gentil pensiero*, disant *gentile* attendu que je parlais à une dame *gentile* (païenne), car du reste c'était un penser très-vil, *vilissimo.* »

Comment supposer que si cette épithète n'avait pas eu pour lui une valeur secrète, celle de païenne et non de noble, il se fût ainsi arrêté à l'expliquer dans des termes plus que naïfs ? Écoutons à présent le commentaire de vers qu'il ne fait venir qu'après : « Dans ce sonnet, je fais deux parts de moi-même (ce qui lui arrive souvent, lors même qu'il n'en fait pas trois, quatre et plus). J'appelle l'une *cœur*, c'est-à-dire l'appétit (volonté, désir), l'autre âme, c'est-à-dire la raison (l'intelligence)... Quant à la convenance d'appeler l'appétit cœur et la raison âme, elle est des plus manifestes pour ceux auxquels *il convient que cela soit clair.* » A nous de voir si cela le sera pour nous.

« Un penser *gentil* (très-vil de sa nature) qui parle de vous (dame Piété) s'en vient souvent se loger chez moi, et m'entretient d'amour (sectaire) si doucement qu'il met mon cœur (ma volonté) d'accord avec lui. L'âme (la raison) dit au cœur : Quel est celui-ci, qui s'en vient consoler notre esprit et dont la vertu est si puissante, qu'elle ne laisse aucun autre penser (nul autre moyen d'échapper au péril) s'arrêter en nous? Il (le cœur) lui répond : O âme pensive! C'est un nouveau petit esprit d'amour, *spirito d'amore* (une inspiration nouvelle) qui apporte devant moi ses désirs (de salut), et sa vie, ainsi que toute sa puissance, *valore*, est émanée des yeux (des enseignements) de cette dame Piété, *di quella pietosa*, qui s'inquiétait, *si turbava*, de nos martyres (amoureux).

Il n'était pas possible de dire plus clairement à ceux qui connaissaient la valeur secrète des mots : L'esprit sectaire qui m'inspire, m'a suggéré, dans un intérêt de salut, à la fois, et de propagande, d'emprunter les fictions qui feront sa puissance et seront sa sauvegarde, aux doctrines mêmes enseignées par Rome, qui finissait par prendre ombrage de nos lamentations continuelles au sujet de nos amours imaginaires.

Le commentaire de Dante, plus long que celui-ci, n'est pas, à beaucoup près, aussi explicatif, ni surtout aussi intelligible ; mais on comprend qu'il se serait bien gardé de le faire ; il lui suffisait d'être entendu de ceux *à qui il lui plaisait* que son intention se révélât *clairement*, non à d'autres.

Rien ne dut être plus clair, pour les premiers, et ne resta plus obscur, pour les autres, que la *forte imagination* ou vision, c'est la cinquième, je crois, qui s'éleva en lui, un jour, vers la *neuvième heure*, « contre cet *adversaire de la raison ;* » contre ce penser, noble ou payen, comme on le voudra, qui tendait à lui faire oublier Béatrice. Des gens jouissant de toutes leurs facultés (1), persistant à y voir son inclination pour la philosophie, qui serait ainsi *l'adversaire de la raison*, il est au moins permis de leur demander comment ce penser aurait été *vil*, *lâche*, *ignoble*.

Dans sa forte imagination, il lui « paraissait voir Béatrice avec ces mêmes vêtements empourprés sous lesquels elle se montra à lui pour la première fois. » Se rappelant le passé, « son cœur commença à se repentir douloureusement du désir auquel il s'était si lâchement, *così vilmente*, laissé entraîner contre la *constance de la raison ;* et, chassant ce *mauvais désir* (de se livrer à la philosophie ou à la dame en qui se résumait toute Piété ?), toutes ses pensées se reportèrent sur Béatrice (érotique, transfigurée en dogmatique, mais toujours la même) ; et il se mit à penser à elle de tout son cœur plein de vergogne (d'en être réduit là) ; ce que ses soupirs (les vers de la *Comédie*) manifestèrent maintes fois. Car presque tous répétaient, en s'exhalant, le nom de cette très-noble dame et comment elle se sépara de *nous* (symboliquement et par l'opération de son esprit). Souvent il arrivait que chaque pensée contenait en elle tant de douleur (était mélangée de tant de catholicisme), qu'il oubliait cette pensée même et le lieu où il était (que c'était à ne pas reconnaître s'il professait toujours la croyance sectaire et s'il parlait réellement du paradis catholique où il semblait être). Cette recrudescence de soupirs (dans la troisième cantique) raviva tellement ses larmes que ses yeux (ses démonstrations) semblaient deux choses ne désirant que *pleurs*. Ces

(1) Fraticelli, Ozanam, Balbo, etc.

pleurs continuels (car la comédie catholique est longue), entouraient fréquemment ses yeux d'un cercle empourpré (le rouge étant la couleur des guelfes), comme on le voit chez ceux qui endurent quelque martyre (qui, persécutés, sont contraints de prendre la couleur des persécuteurs), d'où il apparaît que ses yeux furent dignement récompensés, *guiderdonati* (en produisant l'illusion désirée), de leur vanité (de leur simulation), à tel point qu'ils eurent beau être regardés par une personne quelconque (dame Piété ou toute autre de son bord), pas une ne put l'amener à une idée semblable, *a simile intendimento.* » Que l'on traduise ces derniers mots, à une intention ou à une croyance semblable à celle de cette personne ou à une idée comme celle de mettre en oubli Béatrice, sa croyance sectaire, la pensée est toujours la même. Les coreligionnaires de Dante sont bien prévenus qu'il n'a point changé et ne changera jamais, que malgré les déguisements dont il se couvre, malgré la *rougeur de ses yeux*, malgré tous ses soupirs orthodoxes, il est et restera fidèle à sa foi, personnifiée dans Béatrice.

En effet, « voulant que ce *mauvais désir*, cette vaine tentation, parussent tellement détruits qu'aucun doute n'eût à résulter des paroles rimées (l'Enfer et le Purgatoire), qu'il avait dites précédemment, il résolut de faire un sonnet, » dans lequel il résume ce qui vient d'être analysé et qui se termine par cette déclaration : « Dans mes yeux, inondés de douleurs, est toujours écrit le nom de ma dame ; » déclaration dont on peut apprécier la sincérité, en voyant le nom de Béatrice répété, sans cesse, dans les trente-trois chants du Paradis, où elle figure dans toute sa gloire ; comme aussi on remarque, à la fin du Purgatoire, « maintes paroles sur sa mort, *della morte sua molte parole.* »

« Après cette tribulation, » il voit passer des pèlerins qui se rendent à Rome pour révérer la véritable image du Sauveur, et il compose encore un sonnet. A ce propos, il explique comme quoi il y a trois sortes de pèlerins ; que, dans le sens le plus large, ce mot s'applique à tout individu hors de son pays, dans le sens étroit à ceux qui se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle. Or, « il est à savoir que l'on désigne de trois manières les gens *qui vont au service du Très-Haut.* On appelle Palmiers, *palmieri*, ceux qui se dirigent outre mer (en Syrie, les Templiers), d'où ils rapportent des palmes ; pèle-

rins, ceux qui vont à Saint-Jacques en Gallice (les albigeois et patarins); roméens ou *romei*, ceux qui vont à Rome (les sectaires italiens), et c'est précisément à Rome que ces pèlerins se rendaient. Une explication détaillée si peu habituelle à Dante et si inutile, puisqu'il a commencé par signaler le but du voyage de ces pèlerins, a certes un motif secret. Or, son intention évidente est de faire comprendre qu'il s'adresse à ses coreligionnaires italiens, qu'il veut amener à l'imiter, à *pleurer* comme lui, sauf à ce qu'un si bon exemple soit suivi par les deux autres branches de la secte (1).

« Ah! pèlerins, qui allez pensant à une chose que vous ne concevez pas, *che non v'e presente* (il a pris soin de dire, dans son exposition en prose, qu'ils songent à leurs amis éloignés, afin de détourner l'attention), venez-vous d'un pays aussi lointain que l'indique l'apparence? (Il en doute et nous aussi). Car on ne vous voit point *pleurer* en passant à travers la cité douloureuse, la *città dolente* (2) (dans cet enfer terrestre, où je voyage en catholique sous l'escorte d'un poëte païen), comme des gens qui ne comprennent pas ce qu'il y a là de grave, *che niente par che intendesser la sua gravitate.* Si vous vous arrêtiez (à faire comme moi), et que vous *voulussiez m'écouter*, mon cœur me dit, dans les soupirs qu'il exhale (et que vous avez lus), que certainement vous en sortiriez (de cette région infernale) en *pleurant* (comme moi); elle a perdu sa Béatrice (qui est montée au ciel, *nel alto cielo*, où je vous la montre dans le Paradis), et les paroles qu'un certain homme (Dante) peut dire d'elle, ont la vertu de *faire pleurer* les autres, *virtù di far piangere altrui.*

(1) Si l'on veut savoir au juste quels sont ces pieux gibelins se rendant en pèlerinage à Saint-Pierre-de-Rome, ces dévots albigeois faisant le voyage de Saint-Jacques-de-Compostelle, et ces fervents Templiers allant à Saint-Jean-de-Jérusalem, on n'a qu'à se reporter au *Convito*, traité III, ch. 14, et l'on y verra que dame Philosophie-Béatrice « peut faire de grands miracles par les choses qu'elle tient célées, au point d'enfanter la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, au moyen desquelles les stoïciens, les péripatéticiens et les épicuriens, unis de volonté, par l'art de la *vérité éternelle*, montent philosopher dans l'Athènes céleste. » Il sera bon de se rappeler en outre que, s'appuyant des paroles de saint Paul, comparant les trois apôtres à des colonnes, les trois vertus théologales, dont ils sont la figure, étaient pour les pauliciens et sont pour leurs successeurs les colonnes du Temple.

(2) *Per me si va nella città dolente.*

« Deux nobles dames (Cavalcanti et Cino de Pistoie, peut-être) m'ayant ensuite prié de leur envoyer quelques-unes de ces paroles rimées, je songeai à y joindre quelque chose de nouveau, en considération de leur noblesse et, pour obtempérer plus honorablement à leurs prières, je résolus de leur rendre compte de l'état dans lequel je me trouvais. Je composai alors un sonnet et je le leur adressai, avec le précédent, accompagné d'un autre. » Suit le commentaire anticipé de ces vers. Il est assez remarquable et assez significatif pour être reproduit presqu'en entier. »

« Ce sonnet a cinq parties (c'est beaucoup pour quatorze vers); dans la première, je dis où va ma pensée (Béatrice, son âme, sa raison parlante, son Verbe), en la désignant par le nom de l'un de ses effets (ses soupirs ou vers). Dans la deuxième, je dis pourquoi elle va là-haut et qui l'y fait aller ainsi (l'Amour sectaire). Dans la troisième je dis ce qu'elle voit, c'est-à-dire une dame honorée (Béatrice, dans toute la gloire du catholicisme, et je l'appelle esprit voyageur, *peregrino*, parce qu'elle va là-haut, en esprit, et comme un voyageur *hors de sa patrie* (le paradis catholique n'étant pas la sienne, ce que Dante tient à constater). Dans la quatrième, je dis qu'elle la voit en telle qualité (sous un déguisement tel), que je ne puis l'entendre (la reconnaître, car il est loin de l'expliquer ainsi). Dans la cinquième, je dis que, tout en n'y voyant plus, là où m'entraîne son étonnante qualité (catholique), j'entends du moins ceci, savoir, qu'il s'agit de ma dame (toute méconnaissable qu'elle est), parce que j'entends souvent son nom dans ma pensée. A la fin de cette cinquième partie, je dis, mes *chères dames*, *pour donner à entendre que celles à qui je m'adresse sont des dames* (oui, portant hauts-de-chausses). » Et les vers ne sont pas moins éloquents que la prose :

« Au delà du ciel qui tourne le plus largement, passe le soupir qui sort de mon cœur; *intelligence nouvelle* que, tout en pleurant, l'Amour (pour la croyance des frères et amis) met en lui, pour le tirer ainsi en haut (pour le faire entrer, bon gré, mal gré, dans le paradis orthodoxe). Lorsqu'il est arrivé où il le désire, il voit une dame qui reçoit de grands honneurs, et brille tellement que l'esprit voyageur la contemple avec étonnement pour sa splendeur. Il la voit telle (sous un tel déguisement) que lorsqu'il me rapporte ce qu'il en est, je ne le comprends pas (c'est ce qui arrivait à bien d'autres), tant il

parle *subtilement* (dans le langage couvert, *clus, car*), au cœur dolent qui le fait parler (et n'en revient pas lui-même). Je sais pourtant qu'il parle de cette noble dame (allons donc, nous y voilà) ; parce qu'il rappelle souvent le nom de Béatrice, ce qui fait que je l'entends fort bien, *mes chères dames.* » Et vous aussi vous devez comprendre parfaitement maintenant, bien que stupéfaites d'abord et tout éblouies « comme l'œil humain, dans sa débilité, aux rayons du soleil, et conformément au dire du philosophe Aristote, dans le deuxième livre de sa *Métaphysique,* » qu'il s'agit purement d'une figure, d'une comédie, et que cette Béatrice, que je vous montre dans le Paradis avec tous les attributs d'un culte ennemi, est bien réellement ma Béatrice, ma *dame du salut,* qui n'a fait que changer de costume.

« Après ce sonnet, j'eus une vision admirable (c'est la dernière), dans laquelle s'offrirent à moi des choses qui me firent prendre la résolution de ne plus rien dire de cette dame bénie, jusqu'à ce que je pusse en traiter plus dignement (dans le Purgatoire et le Paradis) et, autant qu'il est en moi, je fais tous mes efforts pour en arriver là, comme elle le sait bien. Si donc il plaît à Celui par qui vivent toutes choses, de prolonger ma vie quelques années, j'espère dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune femme; et ensuite, qu'il plaise à Celui qui est le *Sire de la courtoisie* (l'empereur, Christ, oint du Seigneur, le premier dans la cour terrestre, comme Dieu, *par qui tout vit ici-bas*, dans la cour céleste) (1), que mon âme puisse aller voir la gloire de *sa dame*, c'est-à-dire de cette Béatrice bénie (qui était à la fois pour le Christ impérial, son épouse, sa fille et sa mère, comme la Vierge pour le Sauveur), laquelle contemple glorieusement la face de Celui *qui est per omnia sæcula benedictus.* »

Ainsi se termine cet opuscule énigmatique qui, s'il eût été lu plus attentivement par des gens qui n'eussent pas intérêt à se taire, ou crainte de parler, ne serait pas resté durant des siècles un logogryphe indéchiffrable.

(1) Dieu est désigné deux fois par *Celui* dans cette période si laborieusement combinée, au commencement et à la fin. Le *Celui* du milieu, qualifié de *Sire de la courtoisie* (*voir* dans le *Convito* et dans le *Traité sur l'idiome vulgaire* ce qu'il faut entendre par *courtoisie*), n'aurait pas eu besoin d'une qualification nouvelle s'il n'eût été différent du premier et du dernier.

Afin de ne pas laisser subsister le moindre doute sur l'interprétation raisonnée que nous venons d'en donner, nous jetterons ultérieurement un coup d'œil sur le *Convito* ou Banquet, ouvrage écrit par Dante, d'après sa propre déclaration, « pour confirmer la *Vie Nouvelle* et pour lui venir en aide. »

Nous donnerons aussi la traduction succinctement annotée de quelques-unes de ses *Canzoni*, réputées jusqu'à présent inintelligibles. On verra combien il est facile de les comprendre lorsqu'une fois on a la clef de son langage mystagogique.

Nous avons maintenant à justifier de certains faits, mis en avant dans l'exposé historique, par lequel nous sommes entré en matière. Ayant promis de revenir sur le nombre parfait des mystiques, il convient de nous y arrêter un moment.

Dans toute l'antiquité, le neuf était considéré comme le nombre parfait, parce qu'il terminait, en la complétant, la série des nombres simples; c'était pour elle le nombre des cieux et celui des Muses, image des neuf sphères célestes, dont le chœur était conduit par Apollon *Musagète*, figure du soleil. C'était le nombre des livres sibyllins, réduits successivement à trois, racine de neuf. Aussi un écrivain grec anonyme dit-il: « Le neuf est appelé nombre parfait, parce qu'il procède du ternaire parfait, » en conséquence quatre-vingt-un, carré du nombre parfait, fut appelé *nombre très-parfait*, comme le constatent ces paroles de Sénèque, initié aux mystères de la Grèce: *Consummare* PERFECTUM NUMERUM *quem novem novies multiplicata componunt* (1). Telle est la base sur laquelle Dante a édifié toutes ses combinaisons mystiques en rapport avec sa dame, trinité et neuf tout à la fois, qui, à raison de toutes ses perfections, dut se diviser, *si partire*, « lorsque le nombre très-parfait, produit de neuf fois neuf, fut accompli dans le cours du XIII[e] siècle. » C'est-à-dire lorsque la table de Pythagore se trouvait entièrement épuisée. Or, il prend soin d'expliquer lui-même pourquoi « elle se divisa dans les années du Seigneur, » *si partì negli anni Domini.* « Platon vécut quatre-vingt-un ans et je crois que, si le Christ n'eût pas été crucifié, et qu'il eût vécu le temps qu'il pouvait parcourir selon la nature, il serait aussi passé à sa quatre-vingt-unième année d'un corps mortel dans l'éternité (2).

(1) *Epistol.*, 58. — (2) *Convito*, p. 260.

Il n'en pouvait donc être différemment pour Béatrice-Trinité que pour Béatrice-Ame, « *qui est déité.* »

Pétrarque, dont la manière de voir à cet égard, non plus que la doctrine, ne s'écartait en rien de celle de Dante, remarque, aussi à propos de sa Laure, morte le jour anniversaire de sa naissance, que « Platon mourut à quatre-vingt-un ans accomplis, chose étonnante ! le jour même de sa naissance, » et, ce qui n'est pas moins remarquable, *Magi, qui tunc forte Athenis erant, immolaverunt defuncto, amplioris fuisse sortis quam humanæ rati, quia consummasset* PERFECTISSIMUM NUMERUM, *quem novem novies multiplicata componunt* (1).

Ainsi, nul doute, nulle contestation raisonnable à élever sur la date de 1281 indiquée par Dante, ni sur la signification véritable du nombre très-parfait. S'il était besoin d'ajouter à cette démonstration, nous rappellerions que, dans les mystères modernes, les nombres neuf et quatre-vingt-un ont conservé leur caractère antique, que neuf ans est l'âge parfait d'un maçon, quatre-vingt-un ans celui d'un prince de Merci, parce que Hiram-Abif fut tué à cet âge (2). Mais inutile d'entamer déjà cette matière, il vaut mieux, puisque nous en sommes sur les nombres, signaler encore quelques coïncidences notables qui fixent de plus en plus le caractère de la *Vie Nouvelle* et l'époque véritable à laquelle elle fut écrite par son auteur.

Ce bizarre opuscule contient trente-trois compositions poétiques entremêlées de récits et de commentaires en prose. Eh bien, il se trouve que ce nombre est exactement en rapport avec celui des chants de chacune des trois parties de la *Comédie*, étant généralement reconnu que le premier chant de l'Enfer est simplement un préambule. Leur disposition symétrique est telle, qu'elles se trouvent exactement divisées par *onze*, et que parmi elles, dominant le tout, se déploient trois Canzoni solennelles, dont celle du milieu est la plus artificieusement combinée, car elle contient le germe de toute la fiction de l'ouvrage, fiction qui va se développant de droite et de gauche. Les deux Canzoni latérales, placées à égale distance de celle qui se trouve au

(1) F. Petrarch., *Opera*, p. 402. Édition de Bâle, 1581.

(2) *Light on Massonry*, p. 206 et 209. — *Maçonnerie*, Adonhir, p. 85, et part. II, p. 114.

centre, sont tellement en correspondance, que l'une fait comprendre l'autre.

Si l'on place cette chanson centrale au centre d'une feuille de papier et qu'on dispose, par ordre, à l'entour, comme autant de rayons, les sonnets et les autres compositions, il en résulte un grand cercle divisé en deux demi-cercles, dans lequel correspondent les rayons de chaque diagonale, et ayant d'un côté la vie, de l'autre la mort de Béatrice. On se rappelle alors que l'Amour, apparaissant à Dante, presque au *milieu* de son sommeil, lui a dit qu'il était le *centre du cercle* et lui a recommandé de glisser dans ses vers certaines paroles, en les plaçant au *milieu.*

Cette construction si compliquée, qui reproduit le dessin de la toile d'araignée, reporte en même temps l'esprit à la disposition géométrique des *Malebolge*, dans l'Enfer, et l'on ne saurait oublier la forme circulaire donnée par Dante à ses trois royaumes. Si donc la *Vie Nouvelle* n'a pas été conçue et écrite pour donner le plan du triple labyrinthe dont se compose la *Comédie*, et pour livrer aux fidèles d'Amour la clef d'un édifice terminé ou près de l'être, si tant de combinaisons et de rapports frappants entre les diverses parties de ces deux ouvrages du même auteur sont le résultat du hasard, il faut reconnaître que le hasard est un grand mathématicien et de plus un grand prophète (1).

(1) Nous recommandons aux amateurs de la littérature italienne, les deux dissertations mises en tête de la *Vita Nuova* et du *Convito*, dans l'édition de Milan, par P. J. Fraticelli, de l'Académie Tiberina de Toscane, de celle du val d'Arno de Poggio, de celle de Pétrarque d'Arezzo, des *Incaminati* de Modigliana, etc. Ce sont des chefs-d'œuvre de badauderie érudite.

LANGAGE SECRET DES SECTAIRES.

Seul, l'opuscule cabalistique intitulé *Vie Nouvelle*, suffirait pour établir qu'il existait en 1300 une langue convenue dans les rangs de l'opposition révolutionnaire, qui s'attaquait tout à la fois à l'ordre politique et à l'ordre religieux ; en effet, on n'écrit point de ce style, avec ces images et ces formules, en s'adressant, de son aveu, aux *esprits intelligents*, sans être certain d'avoir bon nombre de lecteurs pour lesquels aucune de ces paroles si artificieusement disposées ne sera une lettre morte. Nous verrons que cette méthode n'est pas nouvelle, qu'elle a été non-seulement le résultat de la nécessité, car la compression engendre fatalement la ruse et la subtilité, mais que, dès les premiers temps de l'Église, il était de précepte, pour ceux qui se séparaient d'elle, de ne pas laisser apparaître le schisme ou l'hérésie, de cacher leur doctrine et de se donner même, au besoin, pour orthodoxes.

A l'époque dont nous nous occupons, où le rationalisme était en lutte contre la foi, l'esprit de révolte ou de réforme, comme on voudra l'appeler, contre le principe d'autorité, l'Église avait cru devoir recourir à des mesures d'une extrême rigueur pour effrayer les dissidents et avoir à punir moins de coupables. Les châtiments les plus terribles avaient été prononcés successivement, par bulles et décrets, mais surtout par les conciles de Melun et de Béziers en 1221, d'Arles en 1234, de Narbonne n 1236. Quiconque était condamné

comme hérétique était non-seulement proscrit par les lois civiles et ecclésiastiques, mais déclaré infâme et dépouillé de ses biens, ses débiteurs étaient quittes envers lui, la maison qui lui avait servi d'asile était rasée, ceux qui l'avaient assisté ou caché étaient déchus de leurs titres, charges, emplois ou dignités, et la redoutable Inquisition veillait à l'exécution des sacrés canons. Il y avait donc un immense danger à les braver, sans aucune utilité immédiate pour ceux qui en auraient eu l'audace (1) ; c'était courir volontairement au bûcher, assurer sa ruine et celle de ses proches. Toutes les âmes ne sont pas assez fortement trempées pour chercher le martyre de gaieté de cœur et, seule, la foi véritable donne le courage qui fait les vrais martyrs.

On peut voir dans le docte ouvrage de M. Matter, intitulé *Histoire critique du gnosticisme*, combien les premiers hérésiarques tenaient à ne pas se séparer de l'Église et à passer pour chrétiens lorsqu'ils n'en avaient en réalité que le nom. Leurs sectes, si nombreuses, constituaient autant d'écoles synchrétiques où la philosophie et l'érudition la plus variée et la plus subtile s'alliaient à la théosophie : laissant de côté la spéculation, elles s'attachaient surtout à la tradition, se transmettaient ainsi les doctrines et les préceptes de sanctuaire à sanctuaire : aussi le nom de chaîne d'or fut-il donné aux maîtres chargés d'instruire les générations successives.

Ces gnostiques, *enfants de la lumière*, regardaient en pitié les *enfants du monde*. Possesseurs, selon eux, de toutes les richesses intellectuelles des générations primitives, éclairés par une tradition, une intuition, une révélation et des écrits particuliers, leur prétention était d'enseigner mieux que les chrétiens apostoliques, ne possédant que des écrits et des doctrines altérées par l'impéritie de leurs chefs. Mais cet enseignement, ils ne le donnaient qu'à la suite d'épreuves et par l'initiation. Dans presque toutes leurs sectes, les élus ou *pneumatiques* étaient séparés du vulgaire et des *psychiques*. Ainsi, saint Irenée affirme que les basilidiens communiquaient leurs doctrines

(1) Une ordonnance de saint Louis, en 1228, promet deux marcs d'argent à quiconque dénoncera un hérétique, et condamne à la perte de tous ses biens quiconque l'aura défendu ou caché, prononçant en outre l'incapacité de tester et de prêter témoignage, ainsi que la déchéance de toutes fonctions et dignités.

par grades, et que tous ne connaissaient pas les mystères de leur secte, qu'à peine, sur mille, il y en avait un d'initié, et, tout au plus, deux sur dix mille (1). Basilide éprouvait ses disciples par cinq années de silence, et le valentinien Marcus s'était emparé de la doctrine mystique des nombres de Pythagore. Tous se distinguaient, du reste, en aspirants et en initiés, ayant leurs symboles, leurs signes et leur langage, en parfaits et imparfaits (2).

Les sectateurs de Basilide, qui vivait dans le Ier siècle de notre ère, voulaient bien, à l'exemple du *Nous*, qui s'était égalé aux hommes, s'abaisser jusqu'à eux, les étudier et les connaître, mais sans se laisser pénétrer ou connaître par eux. C'était là pour eux non pas une opinion, mais une théorie, que leur rappelait cette sentence solennelle : *Tu connaîtras tous les autres et personne ne doit te connaître toi-même* (3). S'autorisant de cette maxime, ils cachaient et reniaient leurs croyances, non-seulement comme chrétiens, mais comme basilidiens, et se dérobaient au martyre en s'appuyant sur l'exemple du Sauveur, qui, selon eux, s'était dérobé à la mort sur la croix. A leur avis, ceux qui aspiraient aux palmes des confesseurs étaient des hommes remplis de préjugés (4). La même règle de conduite était adoptée vers la fin du IVe siècle par les disciples de Priscillien, dont la doctrine se composait de manichéisme et de gnosticisme. Condamnés par deux conciles (5) et poursuivis à outrance, ils se lièrent plus étroitement, se réunirent avec plus de mystère et établirent pour maxime, qu'il *valait mieux jurer et se parjurer que de livrer ses secrets aux persécuteurs* (6). Ils ne faisaient en cela qu'imiter l'exemple de Manès lui-même.

Au IXe siècle, Photius, patriarche grec de Constantinople, nous apprend que les pauliciens, autre secte manichéenne, changeaient jusqu'à leur nom, et donnaient à leurs conciliabules celui des églises de l'Apocalypse. Bien plus, qu'ils attribuaient aux paroles de l'Évangile une acception toute différente du sens réel : *Illis sensus attribuit*

(1) Irenæus, *Adv. hæres.*, lib. I, c. 23.
(2) Eusebe, *Histoire ecclésiastique*, IV, c. 7.
(3) Irenæus, — Epiph., *Hæres.*, XXIV, § 5. — (4) *Ibid.*, I, 23.
(5) A Sarragosse, 380 ; à Bordeaux, 385.
(6) Matter, *Histoire critique du gnosticisme*, t. I, p. 388.

et accommodavit quibus nulla sacra verba convenient. Or, c'est véritablement là tout le système du langage conventionnel, dans quelque association secrète que ce soit, et Dante n'en a pas suivi d'autre.

Ces pauliciens appelaient romains les chrétiens, en s'arrogeant exclusivement le nom de hrétiens (1).

Leurs conventicules étaient l'*Église catholique;* pour eux, entendre l'Évangile, c'était recevoir le baptême; parce que Jésus-Christ a dit: Je suis l'eau vive. Les mots de Père, Fils et Saint-Esprit n'étaient pas employés par eux dans le sens de l'Église; la sainte Mère de Dieu, en qui ils disaient croire, était la Jérusalem céleste, et les paroles du Sauveur étant, pour eux, son corps et son sang, ils prétendaient communier sans la consécration du pain et du vin; enfin ils disaient adorer la croix, le Christ étant lui-même la croix, « *Ipse enim, inquiunt, manus in figuram crucis extendit,* » et leurs prêtres étaient le collège apostolique du Christ et de ses disciples (2).

Nous retrouvons le même système chez les bogomiles de Bulgarie, issus des manichéens et des pauliciens, « *qui cum Pauliciani consentiunt,* » et d'où sont dérivés, au témoignage de tous les historiens, les bulgares, cathares ou patarins, du midi de la France et de l'Italie.

Le moine de Zigabène, leur contemporain, nous apprend qu'ils n'admettaient que sept livres de l'Écriture sainte, dont l'Apocalypse était comme le sceau : « La Sagesse, disent-ils, s'est élevé elle-même sa maison appuyée sur *sept colonnes.* Par cette *maison de la Sagesse,* ils entendent leur synagogue, et par les colonnes, les sept livres. Si on les pousse à ce sujet d'avouer la vérité, ils ont recours au subterfuge, et se retranchent dans l'allégorie, *ad allegoriam sese convertunt.* Ils feignent de croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, quand ils n'attribuent ces trois appellations qu'au Père, qu'ils croient avoir la *forme humaine.* »

Grâce à leurs subterfuges allégoriques et à force de subtilités, ils étaient arrivés à un *Credo* qui ne différait en rien extérieurement de celui des catholiques. « Selon eux, la plus grande partie des hommes

(1) Aussi Dante nous dit-il que Béatrice fut des *chrétiens* du XIII[e] siècle.

(2) *Dogmatica Panoplia Euthymii Monachi Zigabeni.* Trad. par Zeno, t. II, p. 47 et suiv. Venise, 1555.

est sous l'empire du démon, le petit nombre seulement est du côté du Père, et ceux-là montent au rang des anges, *in angelorum ordinem ascendisse.* » Ces hommes, qui devenaient anges de leur vivant, prétention de tous les mystiques jusqu'à Swedenborg, appartenaient nécessairement à leur secte. « Ils appellent leur synagogue Bethléem, dans laquelle naît *le Christ ou le Verbe de Dieu*, et donnent le nom d'*Hérode* à la nôtre, qui s'efforce de tuer le Verbe, *né parmi eux.* » Nous verrons dans la *Comédie* des antithèses allégoriques en rapport parfait avec celle-là ; et Babylone en opposition constante avec Jérusalem.

A mesure que l'initié montait en grade dans cette secte, il apprenait à voir en lui le Christ. La marche de leur enseignement rappelle d'une manière frappante celle des Ismaëlites ou Haschischins, ce qui nous reporte aux Templiers. Nous nous bornerons à la résumer avec le moine de Zigabène : « *Omnia denique bona præcipiunt, utilique doctrina pelliciunt ; paulatim venantur et ad interitum trahunt ; temporis enim progressu tritico zizania injiciunt.* Et lorsqu'ils ont fait de leurs malheureux disciples des sujets obéissants, qu'ils les tiennent dans leurs filets, alors ils leur versent le poison et leur livrent les mystères diaboliques. » S'appliquant à pervertir le sens des mots dans les sept livres adoptés par eux, « tout ce qui s'y trouve dit contre les pécheurs, les impies, les idolâtres, est, à les en croire, proféré contre nous, catholiques; ils s'appliquent, en revanche, tout ce qui y est dit des amis de Dieu, se considérant comme les seuls justes, les élus et les héritiers du royaume du Ciel.... Seuls ils sont les pauvres d'esprit, ayant *soif de justice ;* ils sont le sel *de la terre* et la *lumière du monde ;* enfin tout ce que le Christ a dit des Apôtres. »

Selon eux, il y a un sens arcane dans ces mots : « *Omnis carnis qui demiserit uxorem, excepta fornicationis causa*, etc., sens qui ne peut être compris que par ceux qui ont *dépouillé la chair.* » C'est évidemment une figure dont le bon moine ne se doute pas, c'est-à-dire l'union de l'âme et du corps, avec lequel celle-ci doit rompre, pour arriver à l'intelligence des plus hautes vérités, comme il arrive dans toutes les initiations, et cette figure nous donne la clef de celle qui suit.

« Ils disent que tous les leurs, chez qui habite le Saint-Esprit, sont les géniteurs de Dieu, devant être appelés ainsi, attendu qu'ils con-

çoivent le Verbe de Dieu, *et in utero gerant, atque etiam pariant, dum alios docent* (1), *et nihil amplius quam ipsi habeant habere primam illam genitricem.* Ils nient qu'ils *aient à mourir*, prétendant qu'ils sont seulement transmués, comme en songe, et qu'ils dépouillent, sans peine ni douleur, ce vêtement de fange, pour revêtir la tunique immortelle et divine du Christ, en reprenant *le même corps et la même figure*, pour s'élancer, précédés par les anges et les apôtres, vers le royaume du Père, tandis que le corps, qu'ils ont dépouillé, se dissout en poussière. »

Mais gardons-nous de croire qu'ils dépouillassent ainsi leur corps sans douleur, car le moine de Zigabène, comprenant peu l'allégorie, affirme avoir vu brûler un de leurs chefs, qui « non-seulement versait des larmes en abondance, mais poussait même des cris perçants. » Ce malheureux ne s'était pas conformé, sans doute, avec assez d'habileté et de prudence aux préceptes de sa secte, que nous trouvons ainsi formulés dans cette même panoplie dogmatique.

« Ils affirment que cette parole du Seigneur est tracée dans les Évangiles : « Cherchez à vous procurer sûreté par tous les moyens; *omni ratione saluti vestræ consulite*, c'est-à-dire efforcez-vous, en *simulant par tout l'art et toute la ruse possible la foi* de ceux qui vous oppriment, *omne arte et dolo simulantes fidem eorum*, de vous sauver du péril de la mort. Quoi qu'ils vous disent, faites-le avec *simulation*, mais ne veuillez le faire *en vérité*, selon leur manière d'agir *secundum opera eorum*. En effet, le Seigneur lui-même s'exprimait ouvertement avec ses disciples, tandis qu'il s'adressait aux incrédules en paraboles ; il faut donc que les incrédules, abusés par l'apparence extérieure de la simulation, *simulationis speciem intuentes*, ne voient pas ce qui est caché dans nos cœurs, et n'entendent pas en écoutant, *audientes non audiant*, car ils appellent *parabole* le dol et la dissimulation. » La *Vie Nouvelle*, on vient de le voir, et la *Comédie*, on le verra bientôt, n'offrent en réalité qu'un assemblage de paraboles et la mise en pratique de ces préceptes dictés par la terreur.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le vocabulaire de ces hérétiques d'où dérivèrent ceux de la Provence et de l'Italie. « Ils interprètent ainsi ces paroles, œil pour œil, dent pour dent : les

(1) Pétrarque nous montre ainsi sa Laure mourant, *partubus exhausta*.

yeux sont les *deux lois* mosaïques et évangéliques. » De là la signication que Dante attribue lui-même, dans le *Convito*, aux yeux de sa Béatrice-Philosophie qui sont, dit-il, ses démonstrations, ses enseignements : « Les *dents* sont les deux voies, l'une large, l'autre étroite, *latam et arctam*. Dans ces mots : *Quand tu pries, entre dans ta chambre ;* par *chambre*, ils entendent *l'esprit, pro cubiculo mentem intelligunt.* » Ce qui nous explique ces *chambres* dans lesquelles les esprits de Dante lui parlent, en latin, de la dame de son esprit, et celle où il se retirait pour pleurer et s'entretenir avec l'amour.

Comme les pauliciens « adoptaient l'habit monacal » afin d'échapper plus facilement au soupçon et de se réunir sans être inquiétés, ils s'appliquaient ces paroles de l'Évangile, Voyez les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent ; « en effet, ils appellent oiseaux du ciel, *volatilia cœli*, les moines qui habitent dans les colonnes, *qui in columnas degunt.* » Et ces colonnes sont les sept livres admis par eux.

Nous ne citerons rien de ce qui touche au dogme, pour ne pas tomber nous-même dans l'hérésie en la signalant. Nous bornant à dire que, pour ces sectaires, tout le mystère de la Conception se réduisait à une allégorie, comme la plus grande partie des mystères du Christianisme. Mais il est assez remarquable que, selon eux, le Sauveur, après avoir plongé l'ange rebelle, *desertorem*, dans le Tartare, « retrancha de son nom la syllabe EL, qui est angélique, et ne lui permit plus de s'appeler Satanael, mais seulement Satan. » Nous retrouvons en effet ce monosyllabe dans la *Comédie* et dans le *Banquet*, où il est l'objet d'une assez longue discussion.

« Honorez les démons, *demonia colite*, disaient-ils, non afin qu'ils vous fassent du bien, mais afin qu'ils ne vous fassent pas de mal, affirmant que c'était la parole de Dieu dans leurs Évangiles. Ce qu'ils expliquaient ainsi : Il faut honorer les *démons* qui habitent *dans les temples* édifiés de main d'homme, *in templis manufactis* (on comprend qu'il s'agit ici du clergé orthodoxe), de peur qu'ils ne s'irritent et ne perdent ceux qui refuseraient de le faire, car ils ont une grande et invincible force pour nuire, à laquelle ni le Christ lui-même ni le Saint-Esprit ne sauraient résister. »

« Ils appellent la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur, le sacrifice des *démons qui habitent les temples*, citant, en

témoignage ces paroles du prophète Isaïe : *Qui paraverunt mensam* FORTUNÆ *et demonii poculum impleverunt*, etc. ; et l'on verra Dante désigner tour à tour le souverain pontife, sous le nom de Fortune, de Dis, de Plutus ou Pluton. « Pour eux, le *Pater* était le pain de la communion, le calice était le Nouveau Testament, tous deux réunis, la cène mystique ; les miracles, les pas du Christ ; les Évangiles, le souffle de ses lèvres ; l'arche ou grenier, *aream*, les chrétiens de diverses croyances ; eux, le froment ; les orthodoxes, la paille ; leur doctrine, le vin nouveau ; ceux qui les rejettent, les vieilles outres ; ceux qui les adoptent, les outres nouvelles. »

« Ne livrez pas, disent-ils, le saint aux chiens et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux : appelant *saint* la partie la plus simple de la foi qu'ils professent, et *perles*, ce qu'elle renferme de plus caché et d'une erreur plus raffinée ; *chiens* et *pourceaux*, les hommes pieux de notre foi, comme s'ils étaient des idolâtres. Ils considèrent d'abord comme des chiens et des pourceaux ceux qui viennent à eux, puis, lorsqu'ils ont avancé peu à peu et sont devenus plus parfaits, ils lui livrent le saint et les perles ». C'est-à-dire qu'ils leur expliquaient le fond de leur doctrine en lui donnant la clef de leur langage mystérieux.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans les initiations de ces sectaires, le néophyte devenait la Vierge, concevant et enfantant *par l'oreille ;* mythe dans lequel l'homme changeait de sexe et devenait la dame mystique ou dame de l'esprit, l'âme elle-même, dont la conception et l'enfantement ne consistent en réalité qu'à *entendre* d'abord l'exposition du mystère, puis son explication. Ce jargon bizarre que nous avons vu reproduire dans la *Vie Nouvelle* se rapporte, du reste, à ce que rapporte le patriarche Photius des manichéens du IX[e] siècle, disant : « Nous croyons à la sainte Mère de Dieu, dans laquelle est entré le Seigneur et de laquelle il est sorti, lorsqu'ils entendaient par ces mots la Jérusalem céleste. » En effet, la Jérusalem céleste et la vierge Marie sont dans cette langue des termes synonymes pour exprimer l'ensemble des croyants ou l'église sectaire.

Ces citations pourraient être multipliées à l'infini ; mais c'en est assez, sans doute, pour établir incontestablement que, dès le commencement de l'ère chrétienne, ceux qui étaient en dehors de l'Église

orthodoxe, réduits à dissimuler leur croyance, avaient fini par se faire un précepte de cette dissimulation, et l'avaient mise en pratique, au moyen de l'initiation et de tout ce qui s'y rattache, notamment l'adoption d'un langage particulier. Dante, affilié évidemment à l'une de ces sectes, ne fit donc que suivre la voie qui lui était tracée par ses prédécesseurs, et dont ses successeurs se gardèrent bien de s'écarter; non par défaut de courage, sans doute, car il en fallait beaucoup encore pour braver, même en le trompant, un pouvoir qui faisait trembler les rois, et pour oser l'attaquer couvert de ses propres armes; mais parce que, n'ayant pas d'autre machine de guerre à sa disposition, sa croyance lui disait de s'en servir, et que le *salut* devenait à ses yeux la loi suprême.

LE LANGAGE SECRET

CONNU A ROME

ET OPINION CONTEMPORAINE SUR L'HÉRÉSIE DE DANTE.

Il ne faut pas croire néanmoins que Rome fût abusée par tout cet échafaudage amoureux et dogmatique, à l'aide duquel on cherchait à lui faire illusion; elle voyait avec une douloureuse inquiétude l'erreur chercher à se propager par tous les moyens et, comme un véritable Prothée, se transfigurer sans cesse pour échapper à sa juste sévérité. Mais, dans sa rigueur, elle était mère et n'entendait se montrer inexorable qu'autant qu'il y avait évidente nécessité de sévir. Elle fermait volontiers les yeux et, pourvu que l'hérésie ne se manifestât pas effrontément, qu'elle ménageât les apparences et se déguisât assez habilement pour ne pas frapper les regards des simples, elle l'épargnait et attendait les coupables à résipiscence. Il y aurait même eu de sa part défaut d'habileté à en agir autrement. En effet, à une époque où la diffusion des livres, tous copiés à la main, était si difficile, où l'on ne pouvait se procurer des manuscrits qu'à prix d'or, où, par ce motif même, tant de gens étaient illettrés, même dans les plus hautes classes, il y avait en réalité peu de danger pour son autorité dans les ouvrages qui pouvaient paraître de temps à autre, lors surtout qu'ils lui rendaient ostensiblement hommage. La prédication était bien autrement dangereuse, aussi, dès que l'hérésie osait y recourir, la réprimait-elle avec une extrême énergie.

Deux nouveaux ordres religieux, les Franciscains et les Dominicains, furent même institués pour lui opposer une digue puissante.

Les chefs de l'Église comprenaient qu'il lui aurait été bien plus funeste de révéler à la foule des croyants ce que certains écrits, des littératures entières renfermaient d'hostile contre ses dogmes, que de laisser des fictions, plus ou moins transparentes pour elle, circuler dans un public restreint, fictions dont quelques-uns seulement étaient en état de percer le voile, quand le plus grand nombre n'y voyait que des œuvres d'imagination et un délassement pour l'esprit. De tout temps, les hommes furent de glace aux vérités et de feu pour le mensonge. Si Gerson et nombre de dignitaires ecclésiastiques, au lieu de se borner à se récrier contre le *roman de la Rose*, eussent proclamé que ce roman, qui eut longtemps la vogue, était non-seulement une satire contre la cour pontificale, mais encore l'apothéose de l'hérésie, il aurait doublé, triplé le nombre de ses lecteurs, qui auraient cherché à découvrir le venin caché avec soin, et n'auraient pas manqué d'y parvenir; si les bulles qui proscrivaient l'étude du provençal, au lieu de s'appuyer ostensiblement sur les traductions de la Bible et des Évangiles, dans cette langue, avaient déclaré que toutes ces poésies amoureuses des troubadours ne faisaient que chanter l'hérésie et pousser à la ruine de la foi catholique, elles auraient produit un effet diamétralement opposé à celui qu'on en attendait et qu'elles ont obtenu, on aurait étudié avec plus de zèle que jamais l'idiome ennemi.

Si les romans de chevalerie de tous les Cycles avaient été dénoncés comme écrits et conçus dans un esprit d'hostilité contre l'organisation théocratique de la société, à laquelle on prétendait substituer une organisation monarchique, ce Charlemagne débonnaire étant la personnification de l'Empire, destiné à triompher des mécréants, des infidèles et de leur chef, désigné tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, mais figurant toujours le chef vénéré de la chrétienté, l'imprimerie aurait peut-être été inventée quelques siècles plus tôt.

Peu s'en fallut que l'ordre du Temple ne dût sa conservation, sous la seule condition d'une réforme devenue nécessaire, à cette politique circonspecte des chefs de l'Église, préoccupés constamment du désir d'étouffer toute cause de scandale. Lorsque, de guerre lasse, Clé-

ment V se décida à céder aux exigences ménaçantes de Philippe-le-Bel, ce fut en assumant toute la responsabilité de la mesure, qu'il frappa cet institut religieux. Il en prononça de sa propre autorité la suppression, parce que, sachant trop bien en quoi consistait le crime de l'Ordre ou du moins celui de ses principaux chefs, il comprit que, pour les faire condamner par le concile, il faudrait révéler tout ce que les informatious secrètes avaient produit de renseignements sur leurs doctrines et leur but, le déclarer à la face de la chrétienté et jeter ainsi au vent des germes qui auraient pu donner bientôt une moisson funeste.

Une conduite prudente et sage autant qu'habile a détourné tous ces dangers, le Roman de la Rose n'est plus connu que de nom, la langue provençale est morte et, avec elle, les poésies soi-disant galantes des troubadours. Il en est de même des romans de la Chevalerie, et l'on discute encore sur le point de savoir si les Templiers étaient ou non coupables.

Il en a été tout autrement pour Dante, sans doute, dont le poëme domine encore, dans sa gloire, cette grande période du moyen âge; mais il le doit à la tolérance des chefs de l'Église et surtout au magnifique usage qu'il a su faire des sublimes éléments, trop méconnus par lui, à l'aide desquels l'illusion a duré jusqu'à nous. Les pontifes ont pu croire d'abord qu'il en serait de sa *Comédie* comme de tant d'autres écrits, conçus dans le même esprit, avec des fictions analogues, et tombés peu à peu dans l'oubli. Puis lorsqu'ils virent le resplendissement catholique de l'œuvre éblouir à tel point les yeux, que, sauf un petit nombre de lecteurs, ne pouvant ou n'osant parler, l'immense majorité des fidèles restait dans l'ignorance de sa secrète essence, ils gardèrent le silence; préférant, au péril de propager le mal, en le signalant, à une époque où l'instruction était peu répandue, l'inconvénient de laisser subsister une erreur inoffensive. Mais quelques faits suffiront pour prouver que les chefs de l'Église, pas plus que l'Inquisition, ne se sont nullement mépris sur la tendance et les doctrines de Dante Alighieri.

Tout le monde sait que le cardinal du Puget, légat apostolique, voulut faire exhumer les restes de Dante, pour les livrer aux flammes, comme ceux d'un hérétique, et que cet excès de zèle fut arrêté par la cour de Rome : mais un fait moins connu, c'est que Archimbaud,

archevêque de Milan, inscrivit le nom du poëte sur le catalogue des hérétiques (1). Spontano le signale, dans ses Annales (2), comme un fauteur des Templiers; le P. Brezio, se déchaînant contre lui, traite son poëme de boutique de médisances, disant qu'on ne doit pas plus le croire qu'on ne croit un calomniateur. Denis Fabbri lui reproche d'oser « porter dans le ciel une bouche téméraire et sacrilége. » Un de ses biographes nous apprend qu'il fut accusé d'hérésie par beaucoup, *accusatus est hæreseos* (3).

Son ami inconnu lui-même, qui avait entrepris de commenter son poëme, deux ans seulement après sa mort, et que l'on désigne sous le nom du familier de Dante, de l'*Ottimo*, s'exprime ainsi à ce sujet : « Il est à savoir que ce qui poussa l'auteur à traiter ainsi spécialement des points de la foi chrétienne, ce fut l'envie de nombre de mauvaises langues, *morditori*, qui, *n'entendant pas son style ni sa manière poétique de parler*, l'inculpaient d'hérésie en certains points (4). » Il ne laisse pas toutefois de le signaler lui-même pour hérétique en le reconnaissant, ici, pour gibelin et en déclarant, là, que « les gibelins, tant ouvertement qu'en secret, étaient tous des hérétiques (5). »

Enfin Bélisaire Bulgarini nous affirme que le poëte florentin, de son vivant même, était considéré comme damné, en preuve de quoi il cite ce couplet : « Messire Dante Alighieri, tu es un grand hâbleur, *gran ciancieri;* tu as écrit un gros livre sur l'enfer où tu n'es jamais allé; mais compte bien que tu iras. »

Peu de temps après la mort du poëte, le P. Vernani, dominicain, laissait assez nettement percer la pensée de l'Inquisition sur son compte, en écrivant en ces termes au chancelier de l'université de Bologne : « Souvent un vase, dont l'*intérieur* contient une boisson vénéneuse, étale à l'*extérieur* des dehors séduisants ornés de *figures trompeuses*, de manière à abuser non-seulement les simples et les ignorants, mais jusqu'aux hommes les plus habiles et les plus savants. Il en arrive ainsi plus souvent dans les choses spirituelles, et le péril en est plus grand encore pour ceux qui se laissent entraîner à

(1) F. Cancellieri, *Dissertations sur la Vision du moine Albéric*, p. 62.

(2) Année 1314. — (3) Filelfo.

(4) Préambule du chant XXIV du Paradis. — (5) Enfer, X.

l'*apparence décevante.* En effet, ce méchant esprit, qui est le père du mensonge, a de ces vases qui, en même temps qu'ils sont décorés *extérieurement de figures* dont l'*honnêteté et la vérité* séduisent, émaillés agréablement de *couleurs frelatées*, contiennent un poison d'autant plus cruel et pestilentiel que l'âme raisonnable a la prééminence sur le corps corruptible. Parmi ces vases du démon, il en est un (Dante) qui, sophiste verbeux, comme il est, est parvenu, *en rimant fantastiquement* beaucoup de choses, à se rendre agréable à nombre de gens par ses *paroles extérieures.* Introduisant dans les églises *Boëce* et *Sénèque, cet homme* a joint à ses fantômes poétiques le VERBE DE LA PHILOSOPHIE et non-seulement il conduit, avec astuce, à la mort de la vérité les âmes faibles, mais il y pousse, par le *doux chant des syrènes,* les esprits les plus sains. Laissant donc de côté, *avec mépris,* ses autres ouvrages, j'ai voulu examiner un certain écrit qu'il a intitulé de la MONARCHIE (1). »

Le révérend inquisiteur signale bien le vice intérieur de la *Comédie,* mais il se garde de s'attaquer à elle, contrairement aux intentions de l'autorité dont il relève, c'est contre la Monarchie, traité aride, n'offrant ni figure ni couleurs trompeuses, qu'il va dirigeant son argumentation. S'il en faut croire l'éditeur de ce livre, Dante aurait été déclaré hérétique après sa mort, « comme on le voit, dit-il, dans Bartholo et dans Daniel de Volterra. »

Mais de son vivant même il paraît peu contestable que Dante eut maille à partir avec l'Inquisition. On lit en effet dans un manuscrit de la bibliothèque Riccardiana, à Florence (2), un court avant-propos, de très-ancienne date, au *Credo* de Dante, où il est dit qu'il « fut accusé d'hérésie devant l'inquisiteur, comme un homme ne croyant pas en Dieu et n'observant point les articles de la foi. » En effet, est-il ajouté, « il comparut devant l'Inquisition (3). » Dans un autre manuscrit de la même bibliothèque (4) ce *Credo* est précédé de l'intitulé que voici : « Discours, *concione,* envoyé par Dante Alighieri de Florence, dénoncé au pape comme hérétique. » Un troisième ma-

(1) F. Guidonis Vernani, *De reprobatione Monarchiæ,* etc. Bononiæ, 1746.
(2) Sous le numéro 1011.
(3) *Saggio di rime di diversi buoni autori.* Florence, 1825, préface.
(4) Numéro 1154.

nuscrit, sous le n° 1691, porte une indication à peu près semblable. Enfin le P. Venturi, jésuite, fait encore mention, dans la première édition de son commentaire, de deux autres manuscrits, l'un ayant ces mots en tête » : Certains vers faits par Dante Alighieri lorsqu'il fut accusé d'être hérétique; » l'autre : « Ici commence le traité de la foi catholique composé par l'illustre et très-fameux docteur Dante Alighieri, poëte florentin, en réponse à messire l'inquisiteur de Florence, sur ce que Dante croyait. »

Nous pouvons donc considérer comme certain que le poëte florentin fut inquiété pour ses opinions, suspectes avec raison; beaucoup de faits historiques ne reposent pas sur des témoignages aussi précis et aussi concordants. Quant à savoir ce que Dante croyait, on va voir qu'il était bien difficile, voire même à un inquisiteur, de s'en assurer, et encore plus de pénétrer ce qu'il pensait. Laissons-le parler lui-même; son *Credo* commence en ces termes :

« J'ai mainte fois écrit sur *l'amour* en rimes, que j'ai faites aussi douces, belles et agréables que je l'ai su, et j'ai employé toutes mes limes à les polir. Désabusé, mes désirs prennent une autre direction, car je reconnais avoir dépensé mes fatigues en vain, et qu'elles ne m'ont rapporté qu'un triste salaire, *mal paghe*. Renonçant désormais à *ce faux amour* (d'autant plus faux qu'il était simulé), je veux ne plus parler de lui dans mes écrits, et discourir de Dieu comme un chrétien (non comme un catholique romain). » Suit une profession de foi dans laquelle le Symbole des apôtres, les sacrements, le Décalogue, les péchés capitaux, l'oraison Dominicale et l'*Ave Maria* sont paraphrasés en vers. Il faudrait un théologien plus habile que je ne puis me flatter de l'être pour découvrir dans cette œuvre hypocrite la pensée qui se cache soigneusement sous la pensée orthodoxe. Mais le préambule suffit pour qu'on se tienne en garde, et pour qu'on sache bien que le chantre d'un *amour fictif*, dont il n'a pas obtenu les résultats désirés, et qui lui vaut même une citation devant l'inquisiteur, va se mettre à parler de Dieu, dans la *Comédie*, comme pourrait le faire le chrétien le plus orthodoxe. Mais ce n'est pas tout.

Cette concession faite aux circonstances, en présence d'un péril imminent, sans s'écarter en rien des préceptes et de la règle de conduite de ses coreligionnaires, il faut les instruire de ce qui s'est passé et de ce qui se prépare. Dante y pourvoit aussitôt en écrivant un

sonnet, moyen de correspondance habituel entre les fidèles d'amour; c'est le deuxième de son *Canzonniere* :

« O douces rimes d'amour (et son *Credo* commence par : *Le dolci rime d'amor ch' i' solia*), qui allez parlant de ma noble dame, il vous arrivera, s'il n'est encore venu, quelqu'un dont vous direz, *un che direte*, celui-ci est *notre frère*, je vous conjure de *ne pas l'écouter*, au nom de ce seigneur qui énamoure les *dames* (l'esprit sectaire animant les gibelins), car *il ne se trouve pas dans sa sentence la moindre chose qui soit amie de la vérité.* » Rien de plus éloquent, sans doute, qu'une pareille déclaration, quand on se rappelle qu'il désignait ses productions sous le nom commun de *sœurs* (1), comme filles d'un même père. Ce qu'il explique, dans le *Convito*, en disant : « De même qu'on appelle *sœur* celle qui est engendrée d'un même père, on peut, par similitude, appeler sœur l'œuvre produite par un même auteur, notre *opération* étant, en quelque sorte, une génération (2). » Si donc il donne à son *Credo* le nom de *frate*, au lieu de celui de *fratello*, c'est que le premier est employé pour désigner un moine, et qu'il veut faire entendre que ce frère a eu ses raisons pour s'affubler du froc monacal. Mais l'Inquisition avait obtenu ce qu'il lui importait d'arracher, lorsqu'il lui fallait renoncer à convertir le pécheur, une rétractation solennelle, et elle s'abstint de scruter trop profondément sous les plis de l'habit vénéré dont le poëte s'était revêtu pour la circonstance.

On peut donc considérer comme certain et comme résultant de faits dont la valeur historique serait difficilement contestée, que la cour de Rome n'était nullement abusée par le jargon amoureux ou dogmatique des sectaires; que si elle fermait parfois les yeux, la prudence et la modération lui suggéraient d'en agir ainsi; enfin que l'opinion contemporaine ne se méprenait pas davantage sur l'essence des ouvrages du poëte florentin et qu'elle n'hésitait pas à y reconnaître, sous leur apparence extérieure, le poison caché de l'hérésie.

(1) *Parole mie.... a guisa delle vostre* ANTICHE SUORE, dit-il dans le premier sonnet du *Canzonniere*.

(2) Traité III, ch. 9.

DU MYSTICISME.

Quoi qu'on ait dit depuis trente ans et plus, quoi qu'on ait écrit sur le moyen âge, dont on ne s'est pas lassé de vanter la foi, la docile soumission à la voix de l'Église, il n'est pas moins vrai que ce fut une époque de doute, d'examen, de révolte de la raison pour quelques-uns, d'exaltation déréglée pour d'autres. Or pour nous servir des expressions d'un écrivain catholique, qui a étudié à fond et avec un grand talent de style la question du mysticisme, ce qui justifie les larges emprunts que nous nous permettrons de lui faire, « Les âges de doute sont aussi ceux du mysticisme; tout ébranlement dans les convictions religieuses ou philosophiques a pour réaction nécessaire l'excessif engouement pour ces folles doctrines qu'engendrent l'imagination exaltée et le sentiment sans règle. Il semble, par une loi fatale, que l'homme ne puisse secouer le joug des croyances que pour retomber sous celui des illusions. » Une compression énergique, mais nécessaire, put seule, nous l'avons vu, empêcher au XIII[e] siècle l'explosion d'une réforme plus radicale peut-être que ne fut, trois siècles après, celle de Luther et de Calvin. C'est parce que les convictions religieuses étaient fortement ébranlées, témoin cette multitude d'hérésies surgissant de toutes parts, que le mysticisme, par suite d'une réaction inévitable, fit invasion dans les esprits. Il devint une foi pour beaucoup, pour beaucoup aussi il fut un moyen et un instrument.

Le même phénomène qui s'était produit au moment où se manifesta le mysticisme alexandrin, quand les âmes, dans lesquelles la foi religieuse était morte, flottaient entre la philosophie enthousiaste de Plotin et les illusions de la théurgie, le même phénomène, qui se renouvela au XVIII[e] siècle lors de la croisade des philosophes contre le catholicisme, quand les intelligences ardentes cherchèrent, dans un appel désespéré à des facultés inconnues, un refuge contre l'incrédulité, nous le voyons s'offrir à nous, tout semblable dans sa cause et dans ses effets, au moyen âge ; à côté des sceptiques s'élèvent des inspirés, et les incrédules eux-mêmes ont recours à l'enthousiasme, aux rêves de l'imagination, se jettent dans les abstractions de la métaphysique et dans les délires de l'intuition, pour se frayer une voie nouvelle vers un but déterminé, en donnant satisfaction au sentiment religieux.

D'Apollonius de Tyanes au moine Joachim de Flore et à Jacopone de Todi, de ceux-ci à Jacob Boëhm, à Weishaupt, à Martinez, à Swendenborg et au philosophe inconnu, la chaîne des mystiques ou des illuminés se continue sans interruption. Il y a toutefois une distinction à établir entre le vrai et le faux mysticisme ; le premier, s'élevant vers le ciel dans l'extase de la contemplation et de la prière, a pour point de départ le dogme et s'éclaire des vérités de la révélation ; l'autre, se confiant dans ses propres lumières, s'élance à l'aventure dans les profondeurs d'une métaphysique raffinée, pour y chercher le Dieu inconnu, en créant lui-même sa cosmogonie, son dogme et son culte. Ce mysticisme-là conduit inévitablement à l'hérésie, il est l'hérésie même, car il est le produit de l'orgueil.

Tel est notamment le mysticisme théosophique, qui ne se borne pas à la contemplation, mais qui dogmatise sur les objets de la plus haute spéculation. Ceux qui vont ainsi cherchant l'absolu, et qui prétendent arriver, par leurs propres efforts, à la connaissance suprême de tous les mystères de la foi et de la nature, sont les illuminés de toute secte et de tout pays, les philosophes hermétiques, les théosophes. A ce groupe de mystiques, se rattachent les gnostiques, les docteurs de la kabbale, les magiciens du moyen âge, alchimistes ou astrologues, ayant tous leurs mystères, leurs initiations, leur doctrine ésotérique et exotérique, leur langage conventionnel et poursuivant tous le même but, la destruction de l'Église de Rome ; tous

ayant également l'ambition avouée de pénétrer les dernières profondeurs de la science divine, et affectant de même de rattacher leur doctrine, par un lien secret, à la tradition chrétienne, ou tout au moins aux origines mosaïques.

On retrouve chez les mystiques occidentaux tous les éléments constitutifs des anciennes religions de l'Orient, adoptés et remaniés par les nouveaux platoniciens, et l'on y rencontre également une ardeur immodérée de franchir les bornes du monde sensible. A quelque époque qu'on envisage leurs systèmes et les doctrines qui en découlent, ils s'accordent généralement sur ces points principaux : émanation du sein de Dieu de tous les êtres spirituels, dégénération progressive de ces émanations, rédemption et retour vers la pureté du Créateur, rétablissement de la primitive harmonie de tous les élus, vie heureuse et vraiment divine de tous dans le sein même de Dieu.

C'est comme un enfantement de l'Orient se produisant au milieu des contemplations, des intuitions, des irradiations habituelles, où viennent se combiner, avec la magie des images, les plus hautes spéculations de l'antiquité attaquées et renversées par le Christianisme; c'est comme une résurrection des doctrines de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce, se liguant pour lutter contre la loi divine qui les a terrassées, allant même jusqu'à faire alliance avec elle pour mieux réussir à en triompher.

Pour leurs apôtres, les choses véritables, réelles, sont les *idées* ou les *types*, les *intelligences*, d'après lesquelles ont été créées toutes les choses visibles, qui ne sont qu'autant de phénomènes transitoires. La seule, la véritable philosophie est pour eux, comme pour Platon et pour les gnostiques, la connaissance du monde intellectuel. Sur leurs traces, ils rêvent aux moyens de rentrer dans leur primitive union avec l'être un, infini, immuable et éternel; de l'alliance d'une âme pure et divine avec une âme irrationnelle; de la régénération de tous les êtres par leur retour vers le *Cosmos nontos* et son chef, l'Être suprême, seule voie possible pour rétablir la primitive harmonie de la création tout entière, harmonie qui nous reporte à la musique sphérique du système de Pythagore.

Le génie de ces théosophes, dans leur panthéisme plus ou moins déguisé, est le génie de l'abstraction poussée à ses dernières limites,

le raisonnement voulant se passer de l'expérience comme de la révélation, et l'imagination voulant construire un monde et un Dieu. Tous les systèmes mystiques reposent sur le dogme de l'émanation proclamé par la *gnosis*, c'est-à-dire sur le panthéisme; car tous les êtres, corps ou esprits, n'y sont que des développements très-variés de l'être unique, de la monade, se manifestant à différents degrés. Dans quelques-uns, comme dans celui de Saint-Martin, au siècle dernier, l'homme déchu de la divinité par sa révolte, doit s'y réintégrer par l'extase; il peut, il doit redevenir Dieu. Le dogme de l'émanation aboutit ainsi logiquement au dogme de la transformation de l'homme.

Pour un grand nombre de ces adeptes de la philosophie occulte, religion en opposition constante avec la foi catholique, et dont les premiers fondateurs remontent aux premiers jours de l'ère chrétienne, le Verbe est la substance de tous les êtres, il est l'expansion de la substance universelle, la manifestation de l'être, la vie répandue dans tous les mondes; il est donc au fond de chacun de nous foncièrement, substantiellement. Quand nous n'emprisonnons pas le Verbe dans la matière, quand nous dépouillons la chair, le vieil homme, nous entendons le Verbe parler en dedans de nous. Il se révèle ainsi à chaque instant à l'homme purifié, qui devient le Christ, le Verbe incarné.

A cette théorie se rattache celle de la *Sophia*, si célèbre dans tous les systèmes mystiques dérivant du gnosticisme, et toute cette série d'émanations désignées tour à tour par les noms de puissances, forces, *dynaméis* (*virtù* en italien), éons (1) et anges.

Tous ces êtres, et l'homme lui-même, reflètent l'univers et Dieu. Le monde reflète à son tour Dieu et l'homme, qui est son image, « les miroirs vont ainsi se multipliant sans fin, » dit l'historien de l'illuminisme (2), qui pourra voir cette multiplication infinie se produire dans le Paradis de Dante. L'homme est donc un univers en petit, *un microcosme* (3), l'univers ou *mégacosme*, un homme en

(1) *Voy.* sur la théorie des Eons, saint Irénée, saint Epiphane et saint Augustin. *Contr.* — *Epist. fundamenti*, c. 13.

(2) E. Caro, *Du mysticisme au* XVIIIe *siècle*, p. 166.

(3) Saint Augustin, *De naturâ boni*, c. 46. — Alex. Licopol. c. IV. Cf. *Disputat. Archelai*, § 7.

grand ; idée commune à tout ce qui est illuminé ou mystique (1). La nature de l'homme et celle de l'univers sont identiques; elles reposent sur le même fond, agissent avec les mêmes facultés, obéissent à la loi des mêmes principes. « De là, tout un système de correspondances mystérieuses, de corrélations secrètes, enchaînant l'homme au monde, par une série d'actions et de réactions réciproques, d'influences hostiles et salutaires. La magie et l'astrologie sont tout près, l'une, qui subordonne les lois physiques à la volonté humaine, l'autre, qui soumet notre liberté à des phénomènes matériels, liant ainsi par une chaîne mystique la vie individuelle et libre de l'homme à la vie générale du monde (2). » Rien de rationnel, du reste, dans tous ces rêves de l'esprit humain, quelle que soit la prétention de ceux qui les enfantent au rationalisme, car la raison peut-elle avoir rien à faire avec des systèmes où tout émane de Dieu, aspire à Dieu et finit par rentrer en Dieu? Si ce n'était pas là le panthéisme, où serait-il? « Tout ce que nous appelons des êtres, tous les corps, tous les esprits, ne sont que des développements variés de l'être unique se manifestant à différents degrés. Ce sont les rayons divins se condensant et s'obscurcissant, à mesure qu'ils s'éloignent de leur foyer, mais rattachés toujours au principe et à tous les développements du principe, par une multitude de liens et par des relations réciproques qui, dans cette divergence infinie de rayons, établissent l'unité de la source lumineuse et témoignent de la communauté d'origine. Tous les systèmes mystiques reposent ainsi sur le dogme de l'émanation, c'est-à-dire sur le panthéisme (3).

Pour le mystique qui se jette dans les illusions de la théosophie, la contemplation conduit à l'extase; mais pour lui ce n'est plus un don de la grâce, « il en a fait un art et se la procure, pour ainsi dire, artificiellement en exaltant ses facultés; il y a donc en lui, comme dans l'adepte de la théurgie, un *dédoublement de personne.* Le mystique joue envers soi-même le rôle de Dieu absent. Dans l'extase, *ce partage de sa personne* se fait tout à l'intérieur. C'est comme un songe où nous sommes tout à la fois le théâtre et le par-

(1) *Voy.* Benj. Constant, *De la religion*, etc., t. II, p. 457.

(2) E. Caro, *Du mysticisme au* XVIII[e] *siècle.*

(3) *Ibid.*, p. 167.

terre, l'acteur et le spectateur, et où notre imagination donne à son gré des fêtes si bizarres à notre intelligence.

« L'explication de presque tous les phénomènes de l'illuminisme se trouverait, nous n'en doutons pas, dans une théorie complète du sommeil et du rêve. Tous les systèmes mystiques ne sont-ils pas, plus ou moins, des songes éveillés; le mysticisme n'est-il pas le rêve éternel de l'orgueil ou de l'amour qui aspire à faire de l'homme un dieu (1) ?

Non-seulement le mystique arrive, par une opération mentale produisant une véritable fantasmagorie, *à dédoubler son être;* mais comme les anges de Milton, il réunit les deux sexes, ou plutôt, ange lui-même, il est *hermaphrodite*, car il est à la fois la *Sophia* platonique (2) ; l'*Ennoia* gnostique (3) et le Verbe, le *Logos* (4), l'esprit ou le *Pneuma* (5) réuni à la *Psyché* (6) ; il est le plérôme divin (7).

Le *Pneuma* et la *Psyché* se contemplent, se courtisent et s'aiment en lui; de leur union intime résulte une génération qui est le Verbe. Ceux chez lesquels elle s'opère conçoivent donc, portent et enfantent à la manière des pauliciens du moine de Zigabène ; leur séparation volontaire est la mort heureuse, la mort du philosophe, et aussi celle des mystiques ; cette génération, comme cette mort, ne peut avoir lieu que par la répudiation, le dépouillement de la *hylé* ou matière, la mort du vieil homme. Ceux chez lesquels domine l'élément esprit, intelligence, sont les *pneumatiques;* ceux qui subissent plus particulièrement l'influence de l'élément animal siége de la passion sont les *psychiques*, enfin ceux que subjugue la matière sont les *hyliques*, asservis à leurs penchants grossiers et voués à l'erreur (8).

On voit à quoi se réduit tout cet étalage de mots sonores, tout cet appareil métaphorique, dont il est aisé de comprendre le mécanisme : platoniciens, gnostiques, kabbalistes, théosophes, de tous les

(1) E. Caro, *Du mysticisme*, p. 201. — (2) Philon, *De temulentia*, p. 244.

(3) Irénée, Théodoret, cf. Clement., *Homilia*, lib. II, c. 5.

(4) Cf. Irénée, I, ch. 12 ; Tertull., *Adv. Valentin.*, c. 36; Epiph. *Hæres*, 31 ; saint Augustin, *Epist. fundamenti.*

(5) Epiphane, 42, p. 342; Tertullien, I, 19.

(6) Dialogue *De recta fide*, attribué à Origène, p. 826, A.

(7) Gregor. Nazanz. *Orationes*, 23 et 44.

(8) *Voy.* Origène, *Cont. Celsum*, vers. de Mosheim, p. 580. Matter, *op. cit.*, t. II, p. 140 et suiv.

pays et de tous les temps se ressemblent et se répètent, parce qu'ils suivent la même voie, ont le même point de départ, tendent à un même but : remplacer ce qui est par ce qu'ils rêvent. Les uns et les autres n'ont fait qu'hypostasier leurs idées, ou se sont contentés d'emprunter les idées de l'Orient hypostasiées en autant d'êtres. De là cette richesse, ce luxe d'intelligences, qui, à les en croire, peupleraient le monde supérieur, ainsi que la région moyenne, et surveilleraient le monde terrestre. C'est donc bien en vain, pour ceux qui sont venus après lui, que le logicien Okkam a dit « qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. » Nous n'insisterons pas, et nous laisserons parler M. Caro, car on ne saurait mieux dire : « Le mystique interroge l'homme, et il voit qu'il souffre; l'homme expie donc un crime; fils de Dieu, émané et non créé, type de l'espèce, heureux d'abord, il goûtait le bonheur dans l'âme universelle; coupable ensuite, il tombe, la matière le reçoit et l'emprisonne. Il perd le glorieux privilége de l'*hermaphroditisme;* il est divisé en deux sexes; par son esprit, ange captif, il communique encore, de loin en loin, avec l'immortelle vérité; par son âme, siége et principe des passions, il connaît la tentation et souffre les feux impurs; son corps, enfin, le met sous la loi de l'univers matériel.

« L'homme ne peut rentrer dans sa loi qu'en se réintingrant dans l'unité, en Dieu.... C'est par l'extase que doit s'opérer ce retour à l'unité rompue; quand l'homme sera redevenu dieu pensé, dieu parlé, dieu opéré, il accomplira l'œuvre universelle de la réintégration en Dieu.

« L'unité, vrai nom de Dieu, sort de son silence, de son repos. Elle parle, et sa parole est le Verbe; elle agit, et chaque acte est un être, c'est un épanchement sans limite; l'immensité et l'éternité se peuplent de ces verbes émanés, qui ne sont, à vrai dire, qu'un être et qu'un verbe, la parole en acte de Dieu. La pensée, la volonté, l'action, sont les trois grands attributs divins, les trois termes du ternaire sacré. C'est d'eux que sortent les trois mondes : corporel, spirituel, divin (1).

« Tout se distingue en sortant du centre générateur, tout devient un en y rentrant. Ces vertus, ces puissances émanées, ces êtres créés,

(1) Correspondant à l'Enfer, au Purgatoire et au Paradis.

reposent sur le même fond immuable, le Verbe, qui est l'unité des essences, le lien métaphysique des mondes.

« Le mal n'est pas un être, c'est un acte; ce n'est pas un principe, c'est une déviation de l'unique principe ; les démons et l'homme sont tombés en se détournant de Dieu... Cette doctrine n'est pas douteuse, elle distingue deux mondes, deux univers, deux natures; le monde apparent et le monde réel, l'univers matériel et l'univers intelligible, la nature mixte et la nature simple. Cet univers principe est un grand être sensible, vivant, animé, qui a son principe, ses réalités, sa fin dans le Verbe. La barrière qui s'oppose à son retour en Dieu est la matière, voile ténébreux, qui se dissipera un jour devant la clarté victorieuse du Verbe.

« Telles sont les grandes lignes du système, dont le premier et le dernier mot sont l'unité. Ajoutez à ces traits essentiels l'idée de symbolisme, l'univers, image de l'homme et de Dieu; l'homme, image de Dieu et de l'univers, des rapprochements inattendus entre les diverses régions des êtres; ajoutez-y la *science des nombres*, *le langage énigmatique du chiffre*, et vous pourrez apprécier cette prétendue science, qui, depuis trois mille ans, sous des noms divers, symbolisme égyptien, mysticisme alexandrin, philosophie hermétique, kabbale, gnose, magie, théurgie, alchimie, extase, illuminisme, poursuit l'impossible et n'aboutit qu'au néant, en aspirant à *faire de l'homme un dieu.*

« Les caractères communs à toutes ces écoles sont : la prétention de remonter à une révélation directe, une profanation universelle, *un pillage scandaleux de la divine parole*, la transmission du dogme par la *chaîne secrète des initiés*, la séparation absolue de la *vie pratique* et de la *vie contemplative*, l'inspiration individuelle et l'exégèse de fantaisie.

« La préexistence des âmes dans l'Homme-Verbe, abrégé de l'universel; sa séparation de l'unité; sa corporisation, son exil, son retour à l'unité, par la *science* et par l'*amour*, double chemin qui conduit à l'extase; sa transformation en Dieu; les détails principaux de cette psychologie mystique, la distinction de l'homme en trois principes : l'*intelligence* ou l'esprit, la *passion* ou l'âme, la *vie animale* ou le corps; ce sont là des dogmes dont nous pourrions dire qu'ils sont perpétuels au sein de la théosophie. Le *symbolisme* et la *théorie des*

nombres, la *théurgie* et la *prise de possession du monde invisible*, par la magie ou par l'*amour*, complètent cet ensemble de dogmes invariables (1). »

En traçant, avec tant de doctrine, ce brillant résumé de l'œuvre d'un mystique moderne, et nous l'avons abrégé de beaucoup, à notre vif regret, M. Caro ne soupçonnait probablement pas qu'il eût à s'adapter si hermétiquement à l'œuvre entière de Dante Alighieri. On peut déjà voir, pourtant, combien il jette de lumière sur la conception et l'exécution de sa *Vie Nouvelle*, dont nous nous sommes occupé précédemment, et plus nous avancerons dans l'examen de sa *Comédie*, plus nous y retrouverons tous les caractères, tous les signes révélateurs du mysticisme panthéistique. Sa politique même, tendant à l'unité, dans la Monarchie, se trouvera éclairée par ce que nous apprend le livre de M. Caro de la politique de Saint-Martin, le philosophe inconnu, avec cette différence, que ce dernier confond le spirituel et le temporel, que Dante semble vouloir séparer, et qu'il adopte pour principe social la religion, qui ne peut accepter d'autre théorie politique que la théocratie pure.

« Il confié le gouvernement divin à l'homme régénéré, *commissaire* de Dieu et intermédiaire naturel entre le ciel et la terre. Il sera *roi*, *grand prêtre*, grand juge et souverain législateur (2). » Dante se fait aussi *mitrer et couronner* dans son poëme.

« M. de Maistre est plus pratique, dit le même auteur, il cite une seule fois Saint-Martin, avec de grands éloges, mais que de fois il le loue bien davantage encore en l'imitant d'assez près, en le traduisant presque, et sans le citer (3)! Pour M. de Maistre, ce souverain, ce roi, ministre de Dieu, c'est le pape, type suprême de la souveraineté (4). » Pour Dante, c'est l'empereur; mais on se tromperait fort en croyant que le pontife, envers lequel il doit se conduire *comme un fils respectueux*, soit celui qui siégeait alors au Vatican. Car on peut dire de lui, comme de Saint-Martin : « L'esprit général de son mysticisme est

(1) E. Caro, *ouv. cité*, p. 288, 298.

(2) *Ouv. cité*, p. 281. Cette idée que les vrais initiés du Christianisme, les vrais fidèles de la loi d'amour sont faits rois et prêtres, est à la fois persane, judaïque, chrétienne et gnostique. *Voy.* Apocalypse, ch. I, v. 6, et ch. V, v. 10, et Matter, *ouv. cité*, p. 172.

(3) Caro., p. 279. — (4) *Ibid.*, p. 281.

un esprit d'hostilité à l'égard des prêtres catholiques, corrupteurs du dogme, ouvriers illégitimes, comme il les appelle. Ses œuvres sont toutes animées de cette idée, que l'Église catholique a trahi sa mission et introduit dans le sanctuaire l'idolâtrie de ses erreurs, la vénalité de ses intérêts, le trafic de ses passions, à la place de la grande religion du Verbe (1). »

Faudrait-il s'étonner de voir dans le grand poëte florentin, un mystique hostile à la foi catholique, un théosophe rêvant un nouvel ordre de choses social, un illuminé enfin, quand M. de Maistre lui-même, si dévoué à l'Église de Rome et à la papauté, nous est dénoncé comme imbu d'idées touchant de bien près à l'illuminisme? En effet, après avoir signalé un certain nombre de points de contact entre lui et le philosophe inconnu, dont M. de Maistre déclare avoir étudié de près les œuvres et qui, dès lors, ne peuvent être l'effet du hasard, l'écrivain catholique, que nous ne nous lassons pas de citer, ajoute : « La trace de Saint-Martin s'est marquée sur ce grand esprit. Quand M. de Maistre nous expose tout au long ses raisons pour admettre deux principes immatériels et distincts dans l'homme, l'âme animale et l'esprit, que fait-il, que reproduire rigoureusement la théorie psychologique de Saint-Martin? Et cependant cette théorie est contraire à la doctrine de l'Église définie par un concile (2). N'est-il pas illuminé encore quand il professe sa foi dans l'authenticité des songes et la réalité des communications nocturnes (3) ; quand il nous expose son système astronomique, astrologique plutôt, où *des anges conduisent des planètes* et où il déclare expressément, que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques (4) ? Ajouterons-nous enfin que nous avons retrouvé dans M. de Maistre les théories les plus hasardées de Saint-Martin, celle des *noms*, par exemple, et celle des *nombres* (5)? »

Rien ne peut faire mieux comprendre le mysticisme sectaire du moyen âge que l'illuminisme des temps modernes, car il s'y rattache étroitement; si bien que nous avons vu M. de Balzac mettre en parallèle Dante et Swedenborg dans son livre mystique, où Séraphitus-

(1) Caro, p. 105.
(2) *Traité des sacrifices.* — *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 375, etc.
(3) *Ibid.*, p. 87. — (4) *Ibid.*, p. 319. — (5) *Ouvr. cité*, p. 284.

Séraphita réunit les deux sexes, sembler même accorder au théosophe moderne la supériorité du génie, paradoxe assez difficile à soutenir. Ce qui paraît évident lorsqu'on parcourt les œuvres volumineuses de l'illuminé suédois, et qu'on les compare à celles du poëte italien, c'est qu'elles sont conçues dans un ordre d'idées analogue, dans un même esprit d'hostilité contre l'Église romaine, et que leurs figures, leurs métaphores symboliques appartiennent à la même famille. Il y a toutefois cette différence entre eux que Dante n'a donné son voyage dans les trois royaumes du monde surnaturel que pour une fiction poétique, tandis que Swedenborg n'a cessé de prétendre sérieusement à la mission de prophète et d'affirmer, comme un fait réel, ses communications intimes avec les anges du ciel. Il nous faut donc, de toute nécessité, reproduire ici quelques-unes des assertions de ce bizarre personnage, afin qu'on puisse juger jusqu'à quel point elles se rapportent à certains passages de Dante, à plusieurs des locutions qu'il emploie. Lorsqu'on aura vu un écrivain du XVIIIe siècle avoir recours à un langage conventionnel pour exprimer des idées et des doctrines hétérodoxes, on sera moins étonné que, cinq siècles avant lui, lorsque la pensée était loin de jouir d'une aussi grande liberté, Dante ait usé d'un artifice semblable. Lorsqu'on réfléchira qu'à une époque de lumières, non-seulement ce sycophante s'est posé en messie, mais qu'il a trouvé des prosélytes et des croyants en grand nombre, on sera moins disposé à se récrier si, dans des temps d'ignorance et de foi naïve, comme on le répète sur tous les tons, Dante a pu vouloir s'ériger en réformateur et en apôtre. Lorsqu'on reconnaîtra enfin que les expressions dont il se sert, réduites à leur véritable valeur, expliquent de la manière la plus naturelle le sens d'expressions pareilles dans la *Comédie* et dans les autres ouvrages de Dante, on en sera plus disposé à accepter l'interprétation que nous leur donnons, parce que nous la croyons la seule véritable.

Nous emprunterons la plupart de nos citations à l'ouvrage intitulé la *Nouvelle Jérusalem céleste,* imprimé à Stockholm en 1788. Mais pour laisser le moins possible à deviner, nous commencerons par prévenir que, par le ciel, il faut entendre l'Église sectaire, ses adeptes et ses doctrines tout ensemble, et, par anges, les hauts dignitaires de cette Église. Maintenant, c'est le prophète lui-même qui va parler :

« Dieu m'a fait la grâce d'être *corporellement sur la terre et spirituellement dans les cieux* (1).—Dans le ciel, *la parole est dans le sens interne et spirituel;* sur la terre, elle présente un sens *naturel* fait pour les hommes (2). Dans tout homme il y a l'*intérieur* et l'*extérieur;* l'intérieur ne peut se former que dans le ciel, l'extérieur se forme dans le monde. Quand l'intérieur est formé dans le ciel, il correspond avec l'extérieur, il influe sur lui et le forme; alors *les deux hommes,* l'intérieur et l'extérieur, *ne font qu'un.* Cette opération, qui est la *régénération,* est le *salut* (3). Les objets spirituels sont représentés dans le naturel, et ce qui est représenté est représentatif et correspondance. *La science des correspondances était chez les anciens la science des sciences.* Elle fut connue des Orientaux et des Égyptiens, qui l'exprimèrent par des signes, par des hiéroglyphes. Tout est donc image et correspondance. La *science des correspondances* peut seule ouvrir les yeux de l'esprit, *dévoiler le sens spirituel,* et faire concevoir ce qui ne tombe pas sous les sens corporels (4).—Le sens intérieur a été dévoilé à quelques hommes, et surtout par les *anges,* qui aperçoivent dans la parole tout *autre chose que ce que l'homme y voit.* Pour les anges mêmes, il y a *deux sens internes,* le *spirituel* et le *céleste,* qui est encore *plus interne* et *plus sublime.*—Le sens interne de la parole contient une infinité de secrets et de mystères. Les NOMS, les USAGES, les NOMBRES mêmes signifient des choses spirituelles et importantes. La puissance de la parole est inexprimable; elle est le bon et le vrai dans son effet, elle a produit l'univers, *elle est l'âme humaine.* Plusieurs choses, dans le sens littéral, sont des *apparences de vrai qui cachent le vrai réel* (5).

« Je me trouvai avec des esprits et des anges qui avaient passé leur *vie mortelle* dans la *Grande-Tartarie :* ils me dirent que de *toute antiquité,* ils possédaient une parole divine *(divinum verbum)* qui réglait leur culte, *lequel était tout en correspondances.* — Cette *ancienne parole du Seigneur* se conserve encore chez quelques peuples de la *Tartarie-Orientale,* avec le culte relatif, *par les correspondances* (6).

(1) *Ouvrage cité,* p. 41. — (2) *Ibid.,* p. 51. — (3) *Ibid.,* p. 327.
(4) *Ibid.,* p. 82, 83. — (5) *Ibid.,* p. 131, 132, 133.
(6) *Ibid.,* p. 135, 139. Qu'on veuille bien rapprocher ce passage de celui de la

« Il n'y a dans les cieux qu'une langue, dont le plus ou moins d'énergie est relatif à l'ange qui parle : *dès qu'on est admis* dans les cieux, *on sait cette langue* (1). Les formes varient dans les sociétés angéliques *selon les fonctions* dont elles sont chargées (2). Dans le ciel, la parole est dans le *sens interne* et purement spirituel, sur la terre elle présente un *sens naturel* fait pour les hommes (3).

« La forme du ciel, *où le Seigneur notre Dieu est homme, où les anges sont des hommes,* admet tous les objets qui sont sur la terre. Le Seigneur ayant ouvert les yeux de mon esprit, j'ai vu moi-même tous ces objets : des anges avec qui je conversais, *comme avec mes semblables,* m'ont conduit dans tous les cieux (4). *Dieu est homme;* les anges ne le voient que *sous la forme humaine;* les hommes sur la terre le *représentent* (5). — Il y a *dans les cieux* un culte divin *semblable au nôtre, quant à l'extérieur,* mais *différent par l'intérieur.* On m'a accordé l'*entrée du Temple* et j'ai assisté aux prédications. — La base des instructions est toujours la divinité humanifiée du Seigneur et son humanité déifiée (6).

« Le langage des anges est la *forme extérieure de la pensée et de l'affection.* Leur sagesse se forme et se perfectionne par tous les objets qu'ils peuvent *voir, entendre, toucher, sentir* et *goûter.* Tous ces objets s'accordent avec leur sagesse, parce que ce sont *des correspondances, des formes représentatives et toutes relatives à l'intérieur des anges.* — J'ai vu arriver dans les cieux des hommes très-simples qui, tout à coup, participant à la sagesse angélique, *comprenaient ce qu'ils n'avaient pu comprendre, et parlaient comme ils n'avaient jamais parlé.* — Pour me faire voir un trait de la sagesse angélique, un ange m'expliqua, par ordre, *la régénération et ses mystères,* et chacun de ces mystères faisait naître des idées dont chacune renfermait une multitude d'autres arcanes, touchant cette *régénération,* dans laquelle l'homme est *conçu,*

lettre d'Ivon de Narbonne, dans Mathieu Pâris, année 1243, où il est aussi question de Tartares feignant d'aller en *pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle,* et peut-être trouvera-t-on que les Tartares ou Tartarins du moyen âge ressemblent beaucoup à ceux du XVIII[e] siècle, appelés ici *Orientaux* par les *anges,* probablement parce qu'ils relèvent comme eux d'un *grand Orient.*

(1) *Ouvrage cité,* p. 33. — (2) *Ibid.,* p. 36. — (3) *Ibid.,* p. 51.
(4) *Ibid.,* p. 32. — (5) *Ibid.,* p. 1, 2. — (6) *Ibid.,* p. 38.

porté et élevé spirituellement, comme il l'a été naturellement.

« L'homme ne peut être régénéré que successivement. Dans l'accroissement naturel des *animaux* et des *végétaux* naissants, il doit voir l'image de son accroissement *spirituel*. Le premier acte de sa régénération s'appelle *réformation*, et il s'opère dans l'*entendement* ; le second acte s'appelle *régénération*, et il s'opère dans la *volonté*, pour passer ensuite de la volonté dans l'entendement. C'est alors seulement que l'esprit est régénéré, quand le cœur pur a réformé l'esprit éclairé, quand le bon a produit le vrai. Autrement, il n'y a point de régénération... L'homme régénéré a une volonté nouvelle et un entendement nouveau (ce qui constitue sa vie nouvelle), parce que son intérieur a passé de *la société des esprits infernaux dans la société des anges du ciel*. Dans le sens spirituel, *homme* signifie l'*intelligence* du vrai, *femme* signifie l'*affection* du bien. L'amour conjugal étant le *mariage du bon et du vrai*, il existe comme l'homme et avec lui. Le *mariage céleste*, bien différent du terrestre, est l'*union de deux en un même esprit, en une même âme*, c'est le mariage de l'*entendement* et de la *volonté* du bon et du vrai. Le bon et le vrai font *la vie de Dieu dans l'homme*. Les anges seront donc éternellement hommes, *mâle et femelle, mari et femme*.

« Les esprits me représentaient l'*entendement humain* comme *une belle femme*, à laquelle ils donnaient une *forme active* et convenable à la *vie de l'affection* (vie d'amour, vie nouvelle, régénération), et ils opérèrent *d'une manière qu'on ne peut décrire*, mais *si adroitement* que les anges leur applaudirent. Des savants de notre terre étaient présents. *Ils ne comprirent rien à cette représentation* (1).

« Les anges du *troisième ciel* sont tels parce qu'ils sont dans l'*amour du Seigneur*, qui ouvre le *troisième degré* de l'esprit intérieur, lequel est le réceptacle de toute la sagesse. Ces anges du troisième ciel croissent en sagesse *par le moyen de l'oreille* et non *par le moyen des yeux* ; l'oreille correspond à la perception et les yeux à l'intelligence (2). Par la science, apanage des anges, on apprend que

(1) *Les merveilles du ciel et de l'enfer*, t. II. — *Des terres planétaires*. Berlin, 1782.

(2) *Nouvelle Jérusalem*, p. 181 et suiv.

l'*homme renaît homme* après sa mort.... Qu'il y a *trois degrés* dans la vie, lesquels correspondent aux *trois cieux*, que l'esprit de l'homme est divisé en *trois degrés*, le naturel, le spirituel et le céleste.... *Que Dieu va établir une nouvelle Église* dont il a révélé la doctrine, en donnant le *sens interne* de l'Apocalypse, prophétie uniquement relative à l'établissement de cette nouvelle Église, que l'Écriture nomme partout la nouvelle Jérusalem (1). Le clergé romain, qui a criminellement profané la parole de Dieu, qui en a détourné le sens, pour lui substituer ses décisions, etc., le clergé romain, pasteur infidèle, etc., *est positivement désigné, réprouvé dans l'Apocalypse*, au sujet de la nouvelle Jérusalem, et la *destruction de l'Église romaine* y est formellement annoncée. Je puis attester que *je l'ai appris dans les cieux*. J'atteste en toute vérité que *le Seigneur a daigné me choisir* pour m'enseigner sa doctrine. J'atteste qu'ayant été plusieurs années dans le monde spirituel et dans le monde terrestre, *j'ai vu les cieux et les enfers*, que j'ai conversé mille fois avec les anges et les esprits; que le Seigneur lui-même a ouvert les yeux de mon esprit, qu'il m'a révélé le sens interne de l'Écriture sainte, qu'il m'a ordonné de publier ses révélations et d'annoncer l'établissement prochain de sa nouvelle Église, qui est la nouvelle Jérusalem (2). »

C'en est assez et trop peut-être sur un sujet qu'il ne faut pas chercher à fouiller trop profondément, car on est pris d'une sorte de vertige, quand on met le pied dans ce monde du surnaturalisme, où les mots, perdant leur sens ordinaire, semblent n'en plus avoir, où la pensée échappe et devient inintelligible pour qui n'a pas la clef du mystère, au milieu de phrases sans suite ni liaison apparente. Tout ce langage pourtant est plein d'inspirations sublimes dans leur délire, il est le résultat de la méditation des siècles; il contient l'essence, les germes divers, trop mélangés d'erreurs, des plus hautes conceptions de la philosophie, de la morale , de la politique.

Supposez maintenant qu'un génie vigoureux s'empare de ces germes et les féconde, qu'une pensée mâle croie apercevoir la lumière dans ces ténèbres et qu'elle s'élance vers elle avec l'enthousiasme de l'adepte, le zèle du sectaire et l'aveuglement de l'esprit de parti; qu'elle donne à ces théories nuageuses une expression plus énergi-

(1) *Ibid.*, p. 181 et suiv. — (2) *Ibid.*, p. 241.

que, qu'à l'aide d'un langage savant et coloré tout à la fois, en mettant en œuvre la pompe des images, l'algèbre des nombres mystiques et les ressources de la symbolique la plus abstraite, elle parvienne, à force d'art, à faire apparaître et à dissimuler, à son gré, ce qu'il lui convient de montrer aux uns et de cacher aux autres, vous aurez alors Dante Alighieri à la place des sophistes alexandrins, des rêveurs de la kabbale, des inspirés de la gnose, des illuminés de tous les temps, et son œuvre s'appellera LA COMÉDIE.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

SUR LE POËME DE DANTE.

Le titre seul de *Comédie*, donné par Dante à son œuvre, dont l'ensemble n'est rien moins que comique, aurait dû donner l'éveil sur l'esprit dans lequel elle avait été conçue; puis les attaques continuelles dont elle est remplie contre Rome, contre ses pontifes, contre tout ce qui se rattache à eux, de près ou de loin; les éloges prodigués à leurs ennemis, lorsque ces attaques et ces éloges sont sans danger, c'est-à-dire toutes les fois qu'il est possible de les rattacher à des faits, à des principes étrangers au dogme; cette hostilité systématique d'une part, et ce patronage officieux de l'autre, auraient dû mettre sur la voie, en indiquant ce qu'un pareil titre avait en lui-même de profondément artificieux. « *Artificioso schemate, sensum latiorem fecit quam corticem*, » dit en effet Boccace (1), son commentateur, et écrivain de la même école; déclarant ainsi qu'il ne s'agissait que d'une forme recélant une pensée qui allait bien au delà.

De tous les écrits de Dante, son épître dédicatoire à Can grande de la Scala est la seule dans laquelle il soit fait mention de la *Comédie.* Comment, en effet, ne pas la désigner par son titre en pareille circonstance? Mais dans la *Vie Nouvelle,* où il y fait de si fré-

(1) Lettre à Iacopo Pizinge.

quentes allusions, dans le Banquet, où il la commente réellement, en paraissant ne s'occuper que de ses Canzoni, dans son Traité de la Monarchie, où il parle du paradis terrestre et du paradis céleste, il s'abstient avec soin de la désigner, et au moment où on sent qu'elle est le plus présente à sa pensée, toute prête à surgir au bout de sa plume, il se renferme dans un silence prudent. Pourquoi en a-t-il agi ainsi ? C'est que chacun de ses écrits était destiné à éclairer tout ou partie de son grand poëme, à en donner la clef aux siens, et qu'il cherchait à en détourner, autant que possible, l'attention de ceux qu'il redoutait. Cette intention se révèle surtout dans le livre sur l'Idiome vulgaire, son dernier ouvrage, que la mort l'empêcha de terminer. Il y définit les différents styles de la tragédie, de la comédie et de l'élégie; c'était certes le moment d'expliquer le motif qui lui avait fait donner à son poëme un titre aussi étrange, qui a motivé de nombreuses critiques, et pourtant il se tait encore (1), lors même qu'il nomme des poëtes et des écrivains qui y jouent un rôle. Quant aux motifs qu'il allègue, dans son épître dédicatoire, pour avoir adopté le titre de *Comédie*, ils ne valent pas qu'on s'y arrête. Ce n'est pas évidemment parce que le commencement en est âpre et terrible, mais la fin heureuse; ni parce que le style en est, tantôt humble et vulgaire, tantôt noble et sublime, qu'il s'est décidé à l'intituler ainsi. Une pareille explication est illusoire, comme tout le reste.

Voici le mot de l'énigme : la comédie remonte aux mystères de Bacchus ou du Soleil (2), elle était tout allégorique, représentant à la fois la marche du soleil et le cours de la vie de l'homme (3). Les personnages y paraissaient masqués, et ce n'était qu'à l'*Epopsis* qu'ils se montraient sous leurs véritables traits, comme il arrive exactement à la fin du poëme de Dante, où il contemple, à découvert, les deux cours du ciel qui, jusqu'alors, avaient été sous le masque, *sotto larve* (4), et se montraient au milieu d'un torrent

(1) Voy. *De vulg. eloq.*, lib. I, c. 4.

(2) Voy. *Dyonisiaques de Nonnus.* — Arnob., lib. V, cap. 19. — Olympiodore, dans *Eleusinian mysteries* de Murray.

(3) *Subjectum est homo,* dit Dante au Scaliger, et il compare fréquemment Béatrice au soleil, emblème de la raison et de la vérité.

(4) Paradis, ch. XXX.

d'étincelles, pour mieux éblouir les profanes. Cet examen critique de l'œuvre entière du poëte florentin devrait donc porter inscrit en tête : COMÉDIE DE CATHOLICISME ; mais tant de gens jugent d'un livre sur un mot, que, de crainte de méprise, j'ai cru prudent de renoncer à cette première idée.

La signification de ce titre bizarre de *Comédie* bien comprise désormais, examinons sommairement la tendance générale du poëme. Qu'y voyons-nous? Un Enfer presque entièrement païen, un Purgatoire tenant, tout à la fois, du paganisme et du catholicisme, mais où domine l'élément occulte, avec toutes les épreuves de l'initiation ancienne et moderne ; enfin un Paradis, d'apparence tout catholique, avec l'échelle entière des grades sectaires anciens et modernes, où figurent en outre des hérétiques notoires, comme Joachim de Flore, et jusqu'à des païens.

C'est Virgile, initié païen, que Béatrice, la théologie catholique en apparence, choisit, dans sa sollicitude, pour être le guide du sectaire gibelin ; c'est Stace, dont il a soin de faire un Toulousain, c-est-à-dire un albigeois, quoiqu'il le sache parfaitement Napolitain, qui vient s'adjoindre à lui ; c'est Béatrice, son âme, sa pensée hérétique hypostasiée, qui leur succède ; enfin, c'est saint Bernard, le rédacteur de la règle des Templiers, personnification de leur Ordre, que, par une dernière profanation, il investit du rôle de troisième hiérophante.

On verra si ce sont là des interprétations faites à plaisir et si tout est encore fortuit, ou savamment combiné dans de pareilles coïncidences.

Bien qu'il n'y ait rien que d'allégorique dans les trois royaumes, puisque, d'après sa propre déclaration, le poëte mystagogue a voulu y représenter le cours de la vie humaine, il n'est pas indifférent de remarquer comment il a distribué ses personnages. Il ne pouvait sans se trahir placer tous les orthodoxes en enfer et tous les hérétiques dans le purgatoire et le paradis ; il a donc habilement disposé ses groupes de telle sorte que ses préférences ne fussent pas trop marquées. Mais, pour peu qu'on fasse attention au rôle qu'il fait jouer à tous ceux de ses coreligionnaires qu'il se croit obligé de damner, par prudence, on verra qu'ils inspirent plutôt l'admiration que la pitié. Quant aux autres, il s'acharne sur eux sans rémission.

Il ne daigne pas admettre un seul pontife romain dans le paradis,

et, en supposant qu'il n'eût contre Rome qu'une haine politique, assez de vertus et de lumières ont brillé sur le siége de saint Pierre pour qu'il pût faire un choix sans blesser ses convictions ni celles de son parti. S'il se résigne à faire figurer deux papes dans son Purgatoire, au gré de ses convenances particulières, encore a-t-il soin de les flageller en passant, l'un pour son avarice, l'autre pour sa gourmandise; aussi pourquoi ce dernier est-il Français? Mais il prend bien sa revanche dans l'Enfer, il y entasse à plaisir papes, cardinaux, gens d'église; les vivants avec les morts, peu lui importe.

Il est vrai qu'il tonne contre les hérésiarques, mais sans en désigner aucun nominativement, ce qui lui permet d'attribuer ce titre à qui lui convient; je me trompe, il en nomme un, mais c'est un pape, et ne s'inquiétant pas si le fait de son adoption de la doctrine de Photius est vrai ou non, il s'en tient à la tradition, parce qu'il y trouve une occasion de nier sans péril l'infaillibilité du pape quant aux dogmes (1). Pour les autres, qu'il laisse anonymes, ce sont, dans sa pensée, ceux dont la croyance diffère de la sienne. Aussi n'a-t-il garde de faire mention de Cérynthe, de Ménandre, de Basilide, de Valentin, ni de toute la famille des gnostiques, pas même de Manès, de Pélage, ces terribles adversaires de l'Église. Il y nomme le chef des fratricelles, mais pour lui faire donner un avis de bonne amitié. Enfin on chercherait vainement parmi ces damnés Abeilard, Raymond Lulle, Jean Scott, Guillaume d'Okkam, scolastiques célèbres, déclarés non orthodoxes par sentences de l'Église, et bien d'autres encore que je pourrais ajouter, comme Pierre Valdus ou Amaury de Bène. Comment en eût-il agi autrement si tous ces gens-là étaient des adversaires de Rome et de ses dogmes sacrés? Voyez-le jeter au gouffre infernal force païens tels que, Tyrésias, Manto, Jason, etc. parce qu'il y trouve son compte, et qu'il fait de ces personnages fabuleux autant de types et de sujets d'allusions; il est impitoyable pour eux; agir de même envers les hérétiques et les schismatiques constatés, les signaler par leur nom serait compromettant; aussi reste-il muet à leur égard. Mais Mahomet, dira-t-on, figure dans son Enfer: oui, c'est une concession qu'il veut bien faire, le prophète de l'Islam est damné, par le très-catholique Dante Alighieri: on verra avec quelle

(1) Foscolo, *Disc. Sezz.*, 86. Londres, 1842.

ironie. En même temps, un autre Arabe, un mécréant, obtient de lui une entrée de faveur dans une sorte d'Élysée habité par Homère, Virgile, Platon, tous les grands poëtes et les grands philosophes de l'antiquité païenne. Ibn-Roschd, dit Averroès, l'auteur du grand Commentaire, comme il l'appelle, est réuni à Aristote, « le maître de ceux qui savent; » quand sa doctrine se résume dans ces deux grandes erreurs : l'éternité de la matière et la théorie de l'intellect (1); lorsque, scindant la personnalité humaine, il n'admet à l'immortalité que la raison commune de l'humanité éternelle et fait périr avec le corps la raison individuelle (2). Philosophe panthéiste et mahométan, c'en était assez, sans doute, pour le vouer au feu éternel? Non, il est rangé parmi les âmes jouissant d'une demi-béatitude, suspendues, *sospese*, entre le ciel et la terre, c'est déjà quelque chose; mais pour mettre sa pensée en lumière, il s'avise de béatifier Siger de Brabant, le docteur de la rue du Fouarre qui « réduisait en syllogismes des vérités importunes » pour Rome. Siger dont les écrits portent des traces évidentes d'arabisme, l'un de ces *magistri parisienses*, de ces philosophes averroïstes, en opposition aux *philosophes latins* ou orthodoxes, contre lesquels se déclarait saint Thomas d'Aquin (3) et dont nous avons vu les doctrines condamnées en 1277 par l'évêque de Paris (4); Siger, enfin, cité lui-même, comme hérétique, en 1278, devant l'inquisiteur Simon du Val, siégeant à Saint-Quentin (5). Dante fait plus, il met Siger dans son Paradis en compagnie de saint Thomas et, par un raffinement d'ironie, le montre formant la ronde, dans laquelle figure aussi Albert de Cologne, dit le grand, autre adversaire d'Averroès, et tournoyant avec eux dans le meilleur accord (6).

(1) E. Renan, p. 81. — (2) *Ibid.*, p. 119.
(3) *Opp.*, t. XVII, p. 104 v°. — (4) *Voy.* Du Boulay, t. III, p. 398.
(5) *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 387.
(6) Nous ne saurions adopter que sous toutes réserves l'opinion de M. Renan, qui voit dans saint Thomas le premier disciple du grand commentateur, en tant que philosophe. Mais, en admettant que telle fût aussi l'opinion de Dante, resterait à expliquer la présence d'Albert qui, selon lui, doit tout à Avicenne, dans cette ronde mystérieuse. Il reconnaîtra, dans tous les cas, que sa confiance dans M. Ozanam l'a complétement abusé, lorsqu'il a attribué à la gratitude du poëte pour son ancien professeur la place honorable attribuée à Siger en paradis et à

L'averroïsme était condamné par le Saint-Siége, c'en était assez pour que Siger, son représentant, eût place dans le Paradis, et les apparences étaient ménagées, ainsi que les susceptibilités orthodoxes, par l'Élysée païen où le philosophe arabe se trouvait relégué.

Si des Arabes nous passons aux albigeois, on remarquera qu'il ne prononce pas une seule fois leur nom, quoique leur ruine, toute récente alors, eût été marquée par de sanglants désastres. Il se hasarde seulement à y faire allusion par la bouche de saint Pierre; mais il parle ouvertement des Templiers, rattachés à ces sectaires par leurs initiations secrètes. Pourquoi cette différence? Le motif en est palpable. La suppression de l'ordre du Temple était une mesure politique, une affaire de discipline; la destruction des albigeois était une affaire religieuse; leur condamnation avait été proclamée dans plusieurs Conciles, c'est-à-dire par la voix de l'Église elle-même; les Templiers avaient été jugés, non par justice, mais par commissaires, et supprimés par une simple bulle, *motu proprio*, non délibérée en Concile, bulle ne déclarant pas d'ailleurs l'hérésie, ce que la politique interdisait de faire, mais s'appuyant seulement sur des infractions à la règle et sur des pratiques condamnables. En élevant la voix en faveur des albigeois, il se serait attaqué ouvertement au dogme, à l'autorité, ce dont il se gardait bien. En déplorant le sort des Templiers, en les signalant comme des victimes de la cupidité et d'une connivence coupable, non comme des martyrs de la foi, il restait dans les limites du temporel; sachant au mieux, du reste, que les deux causes, celle des Templiers et celle des albigeois, se confondaient, et qu'en défendant l'une il défendait l'autre; la connexité d'intérêts, de doctrines, de but, était trop bien connue de ses coreligionnaires pour qu'ils eussent à s'y méprendre, et ce qu'il disait était plus que suffisant, on le voit, pour suppléer à ce qu'il taisait.

Comment se fait-il donc que la grande scène du Purgatoire, placée comme un phare au centre du poëme, pour en éclairer l'ensemble, n'ait pas suffi pour révéler à tous le fond de sa pensée, quelque habileté que son génie ait mise à l'entourer de voiles splendides? Qu'y voyons-nous, en effet? Béatrice, dont nous connaissons l'essence,

Averroès en enfer (p. 200); il aurait pu se rappeler quel cercle d'enfer la reconnaissance de Dante avait assigné à son maître, l'orthodoxe Brunetto Latini.

c'est-à-dire l'hérésie incarnée, en opposition avec la papauté elle-même, sous la figure de la prostituée apocalyptique ; Béatrice, désignée comme la véritable Église, l'épouse du Christ, *Vieni sponsa de Libano.* Elle nous apparaît sur un char resplendissant, dans lequel il faut bien reconnaître le Saint Siége, avec tous les attributs de celle dont elle assume le caractère révéré, escortée d'une cour biblique et évangélique, allant jusqu'à proférer les paroles mêmes du Sauveur : « Encore un peu vous ne me verrez plus. » Elle lui est comparée à plusieurs reprises ; enfin, celui qui a osé la couvrir de ce déguisement sacrilége, ne manque pas à nous dire qu'elle vient de l'*Orient.* Le démon s'introduit dans ce char ; d'éclatant et d'admirable qu'il était, le voilà soudain transformé. Ce n'est plus qu'un objet monstrueux, dont le regard se détourne avec dégoût. La prostituée s'en empare et s'y pavane insolemment, laissant à Béatrice les vertus théologales et cardinales, avec tous les livres sacrés de la loi ancienne et nouvelle ; elle s'enfonce dans la forêt des vices de Babylone, confinant au jardin de délices de la Jérusalem céleste, et s'en va se livrer à la fornication avec le bourreau des Templiers. Telle est l'éloquente allégorie que, dans la *Vie Nouvelle*, l'Amour sectaire conseillait à Dante de placer au milieu de ses vers, afin que la signification en fût bien saisie par ceux auxquels il lui importait de se faire entendre.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur quelques-uns des personnages de la *Comédie*, examinons un peu le lieu de la scène. Quelle est cette région d'enfer que le poëte nomme Dité ? Il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est Florence guelfe. Quel nom assigner à ce gouffre profond où vont s'engloutir les crimes les plus odieux ? C'est encore une cité italienne, qu'il nous fera connaître lui-même à des indications certaines. Son enfer est donc l'Italie, l'*humile Italia*, courbée, selon lui, sous la domination pontificale, et réduite en frémissant à affecter les dehors de l'humilité catholique, comme l'humble Béatrice de la *Vie Nouvelle.*

Dité est Florence, car le poëte ne néglige rien pour nous la faire reconnaître ; il nous signale, en effet, la haute tour, le fort de l'Ancisa sur l'Arno, qui gardait ses approches (1) ; son enceinte de hautes murailles, avec les tours crénelées qui la défendaient ; les feux télé-

(1) J. Villani, liv. IX, c. 45.

graphiques allumés sur ses remparts et correspondant à ceux des montagnes. Les démons enfermés dans les murs de Dité sont les *noirs*, qui ont fait exiler le poëte et qu'animent contre lui l'Orgueil, l'Envie et l'Avarice, personnifiés dans les trois Furies, « ministres de la reine des pleurs éternels, » c'est-à-dire de Rome. L'envoyé de Dieu est Henri de Luxembourg, l'empereur Henri VII, sur qui Dante fondait tant d'espérances, dont les Florentins refusèrent de recevoir les délégués et à qui ils fermèrent leurs portes (1). Dante le compare à un tourbillon ébranlant la forêt, brisant les arbres et les branches, c'est-à-dire les Florentins, emportant les fleurs, *blanches* et *noires*, et surtout les fleurs de lis guelfes, épouvantant les bêtes féroces, panthère, lion et louve, figures du triple élément florentin, français et romain, mettant en fuite les pasteurs avec leurs troupeaux, c'est-à-dire le clergé et ses adhérents (2).

Le bas-fond de l'enfer n'est pas moins clairement désigné, et les détails topographiques laissent encore moins de doute. Au moment où il vient d'atteindre la région nommée par lui les *malebolge*, qui sont entièrement de *pierre*, mot sur lequel, on le verra trop, il ne cesse de jouer, il jette en avant une comparaison qui reporte la pensée sur le pont Saint-Ange, conduisant de Saint-Jean-de-Latran à Saint-Pierre (3) ; de même, en apercevant les géants « exécuteurs de Mars » à l'entour du puits infernal, géants qui figurent les souverains alliés du pontife romain ; il rappelle, dans une autre comparaison, la pomme de pin, qui surmontait alors la coupole de Saint-Pierre (4). Maintenant voilà qui va mieux préciser les lieux. Dans la dixième et dernière fosse, Dante, qui n'a pas encore donné une seule fois la mesure de ces géhennes funèbres, s'avise de faire dire à Virgile que, dans leur ensemble, elles ont vingt-deux milles de tour (5) ; puis, par un damné, que la dernière n'a pas moins de onze milles et demi (6). Or, il se trouve qu'un contemporain de Dante assigne à

(1) Sismondi, *Hist. des républ. ital.*, t. IV, p. 314.

(2) Ch. VIII et IX de l'Enfer.

(3) *Ibid.*, ch. XVIII, v. 30. — (4) *Ibid.*, ch. XXI, v. 60.

(5) *Ibid.*, ch. XXIX, v. 9.

(6) *Ibid.*, ch. XXX, v. 88. *Men d' un mezzo di traverso non ci ha.* Dans cette équivoque volontaire, il faut entendre le trait qui sépare transversalement les

l'enceinte extérieure des fossés de la ville pontificale vingt-deux milles exactement (1), et que le dernier écrivain qui ait donné la mesure de ses murailles déclare l'avoir trouvée de onze à douze milles, en mentionnant que celles qui subsistent sont les mêmes que du temps d'Honorius, et qu'il reste des vestiges suffisants dans les parties détruites pour en suivre le contour (2). On remarquera, en outre, que Dante, à l'instant où il apercevait de loin dans l'obscurité les géants se dresser au bord du gouffre, demande à son guide quelle est cette *ville* (3) ? attendu qu'il les prend pour des tours. Il paraît donc bien difficile de supposer que des chiffres si précisément justes et si inutiles assurément, en les supposant sans autre portée, aient été placés là sans dessein, par l'effet du hasard ; loin de là, de toutes les circonstances que nous venons de relever et de bien d'autres encore, qui seront signalées en leur lieu, résulte, pour quiconque les appréciera sans prévention, la certitude que l'intention de Dante a été de désigner la ville de Rome, la résidence des pontifes, la ville éternelle du catholicisme.

C'en est déjà bien assez, sans doute, pour juger de l'esprit dans lequel a été conçu le poëme que nous allons analyser, et des sentiments religieux de celui qu'on a voulu faire passer, de nos jours encore, malgré tant de traits de lumière jetés sur sa pensée secrète, pour un des fils les plus fervents de l'Église. Mais il y a des esprits tenaces que des appréciations générales ne sauraient convaincre, pour qui les vérités les plus évidentes ne paraissent démontrées qu'autant qu'on les leur fait voir et toucher. Il nous faut donc, pour les satisfaire, procéder à un examen plus minutieux, et sonder plus en détail des mystères dont les voiles deviennent si transparents lorsqu'une fois on en a la clef.

Il aurait dû suffire d'un coup d'œil intelligent jeté sur l'épître dédicatoire, où Dante indique le but du poëme « dans son ensemble et dans chacune de ses parties, » pour ne pas se méprendre sur ce qu'il se proposait en traitant de l'homme, *subjectum est homo.* N'y

deux chiffres 1 et 2 dans 1/2 et non pas la traversée de la fosse. Il était important de donner le change en pareille matière.

(1) Fazio des Uberti, *Dittamondo*, lib. II, cap. 31.

(2) Nibbi, *Mura di Roma*, Rome, 1820, p. 235.

(3) Enfer, c. XXXI, v. 23.

déclare-t-il pas qu'il aspire à « délivrer *ceux qui* VIVENT *dans le monde* de leur *misérable état*, pour les conduire à l'état de félicité? *Finis totius et partis est removere* VIVENTES IN HAC VITA DE STATU MISERIÆ *et perducere ad statum felicitatis.* N'y dit-il pas que ce but est plus ou moins éloigné, *propinquus et remotus?* Eh bien, ajoutez: selon le temps qu'il faudra à la puissance impériale, aidée de toutes les forces de l'hérésie, pour triompher de celle qui seule est la cause des maux de la terre et l'ennemie de ceux que j'appelle les vivants de cette vie; vous aurez ainsi complété la pensée du poëte, et tout, dans le reste de l'épître, vous prouvera que vous ne l'avez pas dénaturée, car il n'est pas jusqu'à la citation du psaume *In exitu Israel* qui ne vous donne à entendre qu'il s'agit de s'arracher à la servitude d'Égypte.

La *Divine Comédie* est la satire Ménippée du moyen âge, satire tout à la fois politique et religieuse. A la différence de celle qui contribua si puissamment à faire ouvrir les portes de Paris au Béarnais, et qui eut pour auteurs des hommes d'un grand sens pratique joint à beaucoup d'esprit, elle n'a pas amené le triomphe de la ligue anticatholique, en faveur de laquelle elle avait aiguisé ses traits les plus acérés, et pourtant, nul n'oserait le contester, elle fut l'œuvre du génie. Veut-on savoir la cause de cette impuissance? C'est que l'une s'attaquait aux choses de la terre, l'autre aux choses du ciel, à la révélation divine elle-même, dont l'Église catholique a reçu le dépôt sacré.

———ooo———

ANALYSE CRITIQUE

DE LA DIVINE COMÉDIE.

ENFER.

Notre intention n'est certes pas de faire un commentaire du poëme de Dante, bien que nous en ayons tous les éléments sous la main, plusieurs volumes y suffiraient à peine : nous nous proposons seulement de mettre en relief les parties de son œuvre d'où résultera plus évidemment, selon nous, la preuve de son hostilité secrète, mais réelle, contre les dogmes sacrés dont il couvrait son hétérodoxie. On a remarqué plus d'une fois que toute la marche de son poëme, terminé par la magnifique vision du ciel chrétien, au centre duquel apparaît Dieu lui-même, est celle des antiques *Talétés*, se terminant par l'*époptis*. En effet, la scène s'ouvre à l'équinoxe de printemps, sous le signe du Bélier, quand la nature semble passer de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière. Et personne n'ignore que, dans tous les temps, les épreuves, auquelles les néophytes étaient soumis pour être admis à l'initiation, ont commencé par un voyage souterrain, dans le cours duquel des scènes effrayantes étaient offertes à leurs regards (1).

CHANT I[er]. Dante, égaré au milieu de la forêt des vices, des erreurs de son siècle et de son pays, s'achemine vers une hauteur éclai-

(1) On peut consulter à ce sujet Alex. Lenoir, le *Séthos* de l'abbé Terrasson, tous les livres maçonniques, et se reporter au sixième livre de l'*Énéide*.

8.

rée par le soleil, symbole de la raison et de la vérité; mais il en est empêché par trois bêtes féroces. Une panthère au pelage moucheté de blanc et de noir, Florence mobile et féroce, divisée en deux factions, *Neri* et *Bianchi;* un lion, symbole de la France orgueilleuse, alliée du Saint-Siége; une louve, figure de Rome, avide et cruelle (1). Virgile lui apparaît alors. Il est envoyé vers lui par « trois dames bénies » dont nous avons déjà étudié le caractère mystique, Marie, la secte occulte dans son ensemble, Marie, mère, fille et épouse de l'oint du Seigneur, nom attribué à l'Empereur par les gibelins; Lucie, la doctrine occulte, donnant la lumière, révélation elle-même ou Apocalypse, ce livre étant en grand honneur chez tous les sectaires; Béatrice enfin, la pensée mystique, l'âme, la syzygie de Dante. Virgile ne représente pas seulement la philosophie antique et l'opinion monarchique, il est encore la figure de l'initiation aux anciens mystères et de la langue arcane qu'on y parlait; langue dans laquelle est écrit tout le sixième livre de l'*Énéide*, qui reproduit le cours des mystères d'Éleusis (2), et que Dante ne cessera d'appeler *parole ornée*, *parole honnête*, servant à dissimuler des pensées suspectes.

Le poëte latin, venu au secours du poëte florentin, se charge de le soustraire aux persécutions de la louve; mais à une condition, c'est que la *voie droite lui étant interdite*, il prendra, sous son patronage, une route détournée, *che la dritta via era smarrita;* c'est-à-dire qu'il entreprendra le voyage des trois mondes théologiques, selon la doctrine romaine, attendu qu'il n'y a pas pour lui d'autre moyen de salut, *non v'era altro modo* (3).

Le déguisement est, en effet, la seule ressource de l'hérésie, tant que ne sera pas apparu le réformateur religieux et politique, le juge souverain, IVDEX (4).

(1) Les enseignes romaines portaient la louve, comme chacun sait, et *wolf*, dont on a fait guelfe, signifie loup en allemand. On est, du reste, généralement d'accord aujourd'hui sur la signification de ces trois animaux.

(2) Ne voulant pas surcharger ces pages de notes, je n'en ferai que lorsque la preuve du fait avancé ne sera pas à la portée de tout le monde.

(3) Purgat., I.

(4) C'est ainsi qu'il faut lire *un cinque-cento dieci e cinque*, en prenant
I D X E V
successivement une lettre au commencement et à la fin, et non pas, comme on l'a fait si longtemps, DVX, en négligeant deux lettres qui ont leur valeur comme les autres.

Le grand limier, *veltro*, qui doit donner la chasse à cette louve immonde (à l'*infâme*, disait Voltaire), qu'il réduira à se plonger de nouveau dans l'enfer, « d'où elle est sortie pour venir sur la terre s'accoupler à des animaux d'espèce diverse, » c'est-à-dire s'allier à des gouvernements de forme différente, monarchique, aristocratique ou démocratique, et mettre à mal ceux qui lui barrent le chemin ; le libérateur sera un adepte de la secte, car il sera mystiquement régénéré, autrement dit, il naîtra à la *vie nouvelle* entre *Feltro* et *Feltro*, mots de jargon sectaire, dont la signification est qu'il sera initié entre deux tentures ou draperies (1) et non pas qu'il naîtra dans l'espace compris entre les deux villes de Feltre, comme on l'a cru si bonnement.

Ce qui prouve qu'il s'agit bien ici d'un réformateur religieux, et non pas seulement d'un chef temporel, c'est que l'un des premiers annotateurs du poëme, Landino, né vers le milieu du XVe siècle, et dont le commentaire a été imprimé pour la première fois à Florence au mois d'août 1484, s'exprime ainsi sur ce passage du poëme : « Il est certain que dans l'année 1384, le 25 novembre, aura lieu la conjonction de Saturne avec Jupiter dans le Scorpion, ce qui annonce *changement de religion;* et comme Jupiter prévaut sur Saturne, cela signifie que ce *changement* sera en *mieux.* » Landino, qui se piquait de science astrologique, aurait été tout fier de voir sa prédiction s'accomplir, au moins dans le sens de révolution religieuse, en faisant abstraction du mieux ou du pire, car la comparaison même est coupable, s'il eût vécu assez pour cela ; car Luther, naquit précisément dans l'année et dans le mois désigné, à deux jours près, c'est-à-dire le 22 novembre au lieu du 25 (2) ; Luther, qui se donnait lui-même pour le *fléau de Babylone*, *destiné par Dieu à la faire disparaître de la surface de la terre* et, chose singulière, ce fut précisément en MDXV, c'est-à-dire en mil cinq cent dix et cinq que Luther revint

(1) Voy. *Dict. des hérésies*, art. APOSTOLIQUES. Consultez aussi l'ancien livre sectaire intitulé *Mont de l'Oraison*, attribué faussement à saint Augustin ; mais les Templiers appartenaient à l'ordre de Saint-Augustin. Florence, 1524. — *Voy.* aussi les *Rituels maçonniques*, notamment les *Francs-Maçons*. Amsterdam, 1774.

(2) *Dict. de Bayle.*

de Rome à Wittenberg pour y soutenir ses fameuses thèses contre la vente des indulgences; enfin, ce qui n'est pas moins singulier, mais est loin de prouver que Dante et son commentateur fussent prophètes, c'est que *Ueltro*, selon l'orthographe de Landino, est l'anagramme exacte de *Lutero*, que nous écrivons Luther.

On n'a pas assez remarqué cette lettre d'Yvon de Narbonne, rapportée par Mathieu Pâris, que nous avons citée, dans notre *Précis historique*, en traitant du mysticisme. Elle est fort longue et contient un passage sur lequel on ne s'est pas arrêté, faute de l'avoir compris. Cet Yvon était un hérétique converti, ayant à ce titre tout à redouter de ses coreligionnaires. Aussi, dit-il à l'archevêque de Bordeaux, en parlant de ceux qu'il appelle des Tartares, *hostes sævissimi relinquimus in patria.* Il semble bien, à quelques détails de mœurs, qu'il a visité en effet ces hordes asiatiques; mais il aurait fallu se rappeler que les hérétiques albigeois et cathares étaient aussi désignés sous le nom de Tartarins, et l'on aurait compris que, par une adroite précaution de sectaire, il continuait à parler de ses anciens frères, contre lesquels il recommandait de se tenir en garde, voulant que les conseillers des princes chrétiens et leurs confesseurs eussent à les exciter contre ces *artisans d'iniquité.* « S'ils ne le font pas, ajoute-t-il, s'ils n'élèvent pas la voix, ils font mal, pis encore s'ils dissimulent le péril, et très-mal s'ils viennent en aide à ces ennemis de la foi, *male faciunt si non clamant, pejus si simulant, pessimus si succurrunt.* » Certes il n'y avait alors ni confesseurs, ni ministres, pour pactiser avec les Tartares d'Asie; mais il pouvait y en avoir pour être plus ou moins favorablement disposés à l'égard des hérétiques, notamment en Arragon et en Angleterre. Or, savez-vous quels motifs donnaient à leurs excursions les Tartares d'Asie? Ils se proposaient, entre autres choses, disaient-ils, d'enlever de Cologne, résidence des empereurs d'Allemagne, pour les ramener chez eux, les corps sacrés des Rois mages, qui en font l'ornement; de punir l'avarice et l'orgueil des ROMAINS, qui les avaient opprimés d'ancien temps; de se rendre en pèlerinage à saint Jacques de Compostelle; chose plus étonnante encore, des rois chrétiens avaient eu la simplicité de faire alliance avec eux et de leur accorder passage dans leurs États : *Nunc se Magos Reges, quorum sacris corporibus ornatur Colonia, in patriam suam reportandos; nunc propter avaritiam et superbiam* ROMANORUM, *qui eos*

antiquitus opprimerunt, puniendam; — nunc propter peregrinationem ad SANCTUM JACOBUM *in Galitia terminandam, egressos se patria mentiuntur. Pro quibus figmentis quidam eis reges simplices, inito fœdere, liberum per terras suas transitum concesserunt.*

Veut-on maintenant la traduction claire de ce passage étrange? La voici : Les hérétiques italiens, les gibeliens, prétendent transporter de Cologne à Rome la résidence des empereurs; ils brûlent du désir de punir l'avarice et l'orgueil de Rome, qui les opprime depuis longtemps, et, à cet effet, ils s'uniront aux albigeois (dont nous avons vu que la secte était désignée par le pèlerinage à saint Jacques), et plusieurs princes, alliés avec eux en secret, en Lombardie, en Provence, en Arragon, en Angleterre, leur donneront aide et protection, prêts à les accueillir dans leurs États.

Ces Tartares, toujours au dire d'Yvon, considéraient leurs monarques comme des dieux, *principes suorum tributum deos vocantes,* et nous verrons Dante faire un dieu d'Henri VII; quant à présent, il n'en fait qu'un limier, *veltro*, prédestiné à donner la chasse à la louve; mais Jean de Florence, qui écrivait en 1378 son recueil de nouvelles, intitulé *le Pecorone, sous le règne de Charles IV, empereur des Romains,* va nous donner l'explication de ce nom mystérieux, et en rattacher l'étymologie à la lettre d'Yvon. Selon lui, ces mêmes Tartares, auxquels on s'intéressait beaucoup à cette époque, « avaient choisi pour chef un des leurs, qui fut élevé sur un pavois couvert d'un lambeau de drap, *su un povero* FELTRO *fu levato,* et appelé *Kan*, titre qui, dans leur langue, signifie empereur, *fu chiamato Cane, che in lor linguaggio significa imperadore.* Ce *Cane*, chien ou limier, non moins vaillant que sage, se mit à la tête de toutes ses forces, et, tombant sur le prêtre Jean, le réduisit à se soumettre et à devenir son tributaire (1). Il n'y a donc pas trop à s'étonner des

(1) L'Arioste ne manque pas de faire mention de ce prêtre Jean dans le même poëme où l'on voit la belle Angélique, reine du Cathai ou des Cathares, figure de la secte, inspirer une passion brûlante à une foule de princes, entre autres à un roi de Tartarie et au *sénateur romain* Roland, qui en devient fou. Il la montre courant les plus grands dangers, toujours exposée a être violée et toujours échappant à ses persécuteurs au moyen d'un anneau magique, qui, placé dans sa bouche, la rend invisible à tous les yeux, et qui ne signifie autre chose que le langage secret des sectaires.

noms bizarres de *Mastino* et de *Cane*, donnés à ces Della Scala, qui dominaient sur la Lombardie, et que les gibelins reconnaissaient pour leurs chefs. Celui de limier ou *Veltro* n'est qu'un synonyme, et rien que de logique et de naturel, à l'employer pour désigner Can de la Scala, le Kan régnant des Tartares d'Italie.

CHANT II. Dante hésite d'abord à suivre la voie indiquée, il objecte « qu'il n'est ni saint Paul, ni le fils d'Anchise, prédestiné sans doute à fonder Rome, pour qu'elle eût à devenir le lieu saint où siége le successeur du grand Pierre, pour que ce successeur eût à y régner revêtu du manteau pontifical. » Or, je le demande, quel catholique pourrait admettre que les oracles auxquels obéit Énée ont été inspirés par la pensée même de Dieu, avec l'intention de rattacher aux fables du paganisme l'origine du Saint-Siége et du double empire exercé par lui? Au reste, Dante fait lui-même justice de l'inconvenance de son argumentation, car il ajoute bien vite : « Tu es sage et tu me comprends; pour moi, je déraisonne. » *Se' savio e intendi me, ch'io non ragiono.* Il a d'ailleurs eu le soin de nous prévenir, au début du Chant, que le jour tombant faisait place à *l'ombre*, pour que nous nous attendissions à une éclipse quelconque de sa raison. Pauvres gens, qui se sont figuré rectifier la phrase à l'aide d'une apostrophe après *me*.

Le poëte est gourmandé par Virgile, qui lui reproche de ne pas se confier assez dans les trois Dames bénies qui s'intéressent à son salut, et notamment à celle qui est la *louange véritable de Dieu*, autrement dit la vraie religion, quand c'est elle qui l'a envoyé pour le sauver, au moment où il était aux prises avec la *Mort*, c'est-à-dire avec la louve dont nous connaissons la signification. Dante, convaincu par d'aussi bonnes raisons, se hâte de suivre un guide si expérimenté, sachant comment on pénètre dans l'enfer, et, surtout, comment on en sort, à l'aide d'un langage orné. Il se met donc en route avec empressement, et tous deux arrivent à une porte conduisant aux faubourgs de la cité de douleur, habitée par ceux qui ont perdu le bien de l'intelligence, c'est-à-dire qui se sont laissé abuser par Rome.

CHANT III. « Laissez toute espérance de rémission de la part de la secte et de celle de Dieu, vous qui entrez pour n'en plus sortir dans cette Babylone, enfer des vivants. » Tel est le sens de l'inscription que Dante lit sur cette porte, son œuvre, aussi bien que l'enfer tout

entier, dont il est donc l'*alto fattore*, sous l'inspiration de la puissance divine, de la suprême sagesse et du premier amour, formule sectaire prise complaisamment dans le sens orthodoxe. Afin que le disciple ait à se tenir en garde contre la faiblesse et la terreur, son guide a soin de lui dire, qu'aux lieux où ils sont, tout sentiment lâche est l'apanage de ceux qui suivent la bannière pontificale, *ogni viltà convien che qui sia morta*. Puis, le premier personnage désigné, par le rusé gibelin, comme ayant arrêté ses regards, est précisément un pape, Pierre Célestin, qui, dit-il, *par lâcheté*, abdiqua le pontificat.

CHANT IV. Le nocher de l'enfer leur fait passer l'Achéron, et les deux poëtes arrivent au séjour habité par les poëtes, les héros et les sages de l'antiquité. Cet élysée païen leur offre pour demeure un *noble château*, entouré de sept remparts, qu'enceint une eau courante, auquel on accède par sept portes, comme dans les mystères de Mythra et dans ceux des gnostiques, connus sous le nom d'Ophites (1); séjour dans lequel nous avons déjà signalé la présence d'Averroès, en compagnie d'Avicenne. Inutile de s'arrêter à démontrer que ce château est le foyer de la doctrine occulte, à laquelle on arrive par sept degrés ou grades, à l'aide des sept sciences du *trivium* et du *quadrivium*, sciences assimilées par Dante aux sept planètes, dans le Banquet; que le fleuve qui en défend les abords est l'apparence extérieure de la doctrine, obscure et trouble pour qui ne comprend pas son langage, limpide pour qui l'entend et permettant alors de passer outre, comme sur un sol ferme, *come terra dura*.

Parmi les personnages qui figurent dans ce limbe, où sont dans l'attente d'un grand événement, *sospesi*, Homère, Horace, Ovide et Lucain, représentants de la poésie des mystères, il en est dont la signification est toute politique, car ils sont cités, à l'appui des arguments du publiciste, dans son livre de la Monarchie. Ainsi, d'une part, nous voyons Électre, mère de l'Italien Dardanus, première souche de la descendance troyenne, à laquelle remonte, selon Dante, le droit d'Énée sur l'Italie, puis Lavinie qui confirma ce droit, par son mariage avec le héros phrygien. On comprend dès lors pourquoi elle est là en compagnie d'Énée et de Latinus, du premier Brutus qui

(1) *Voy.* Matter, *Histoire du Gnosticisme*, t. II, p. 228, 229, 234.

délivra Rome de la *tyrannie*, de César qui fonda l'empire. Quant à Marcie, femme de Caton, on s'en rendra compte plus tard. Pour Saladin, seul à l'écart, est-il bien nécessaire d'expliquer qu'il s'y trouve en qualité d'ennemi de Rome et d'allié secret de certains chrétiens d'Orient?

CHANT V. Arrivés dans le second cercle infernal, où les damnés comparaissent devant l'inquisition païenne de Minos, ils se trouvent en présence des pécheurs charnels. La première ombre que signale Virgile à Dante, est celle de Sémiramis; mais soyez bien sûrs que celle dont il dit qu'elle a régné en impératrice sur des peuples de *langages divers*, n'est pas la reine de Ninive. En effet, l'histoire ne nous apprend pas qu'elle ait proclamé pour loi que tout ce qui était de son bon plaisir était licite, *libito fe' licito in sua legge :* puis elle ne commença certainement pas par succéder à Ninus, pour devenir ensuite sa femme, *succedette a Nino e fù sua sposa* (1). La Sémiramis désignée ici (2) succéda, en effet, à celui qui est appelé Ninus, mais elle ne reçut le titre de son épouse que lorsqu'il avait déjà subi la mort; et comme elle a été précédemment traitée de Louve, s'accouplant à des animaux divers, il est tout naturel qu'elle soit signalée comme coupable de tous les déportements de la luxure, *a vizio di lussuria rotta.*

Elle marche, comme leur souveraine, en tête de toutes ces ombres

(1) C'est à tort que l'on a modifié ce vers sur quelques manuscrits, en écrivant *sugger dette*, pour placer l'allaitement avant le mariage, ce qui est très-logique, mais ne rentre nullement dans la pensée de Dante. Et, à ce propos, je crois devoir prévenir M. Louis Ravignan que la leçon portant *seno dette* est fautive, car il ne la trouvera nulle part ailleurs que dans le texte qui accompagne ma traduction de la *Comédie*, « et la raison, c'est que j'en suis l'auteur,» comme je me trouve en mesure de le lui prouver par une lettre de César Cantu, en date du 30 avril 1842. Je m'estime, au reste, très-honoré de l'emprunt de quelques hémistiches qu'il a bien voulu faire à ma traduction, d'autant plus que j'apprécie hautement son talent poétique; quoiqu'il lui arrive de passer un peu trop, selon moi, l'œuvre de Dante à la pierre ponce : cette manière de faire est de beaucoup préférable, au surplus, à l'horrible badigeon dont la *Comédie* est barbouillée dans la traduction d'Artaud ; et, pourtant, c'est celle qu'on lit le plus généralement.

(2) Pétrarque définit le pontife romain *virum mentita Semiramis* et le désigne maintes fois sous ce nom.

malheureuses que bat l'ouragan infernal, et qui figurent les sectaires réduits par la persécution à se convertir à la foi catholique, ou à en prendre au moins les dehors. A sa suite viennent Hélène, Didon, Cléopâtre, femmes infidèles, ayant trahi la foi jurée, allusion très-intelligible. Ces déserteurs, volontaires ou non, sont châtiés par l'air noir, *che l' aer nero si castiga,* pour avoir soumis la raison à l'arbitraire (pontifical), *che la ragion sommettono al talento.* Ils sont comparés à des étourneaux, oiseaux *noirs* et *blancs,* puis à des grues, au plumage gris, mélange des deux couleurs. Au moment où, poussés par les tourbillons de la tempête, que Rome déchaîne contre eux, les gibelins en détresse, ces âmes damnées, voient la ruine inévitable à laquelle les conduit la grande prostituée de Babylone, *giungon davanti alla ruina;* ils blasphèment la puissance divine dont l'Empereur, roi de l'univers à leurs yeux, est investi, *de jure,* et dont il ne sait pas faire usage pour leur salut, *bestemmian la virtù divina.* Dante ému de leur sort se déclare vaincu par la pitié (ou la piété) et comme égaré, PIETA *mi vinse e fui come smarrito.*

Alors apparaît à ses regards un couple d'amants réunis dans une même destinée, à qui il adresse un affectueux appel, au nom de l'*Amour,* qui les guide. Ces fidèles d'Amour sont, selon la fiction, Françoise de Rimini et Paul Malatesta, son beau-frère; mais, en réalité, ils symbolisent l'union de l'intelligence et de la volonté du poëte que l'*amour* conduit à une même *mort*, autrement dit à affecter les dehors catholiques. Nous sommes avertis de la fiction par la comparaison jetée habilement en tête de l'épisode; car ces deux âmes, qui n'en font qu'une, viennent *comme des colombes,* symbole de l'esprit, poussées par un *même vouloir.* Elles protestent à Dante que si le roi de l'univers ou l'Empereur, monarque universel, qui délaisse ses partisans au lieu de les défendre, portait intérêt à leur cause, *se fosse amico il re dell' universo*, ils le prieraient pour qu'il eût à procurer la paix à l'exilé, malheureux lui-même par le fait de celui qui est l'auteur de leurs tourments, *poi che hai pietà del nostro mal perverso;* mais elles se feront au moins un triste plaisir d'écouter et de parler au gré du poëte.

Nous apprenons en conséquence que la volonté s'est éprise de l'intelligence, comme l'Amour de Psyché et Dante de Béatrice, que tous deux sont inséparables, *ancor non m'abandona,* et que Caïne,

le gouffre le plus profond de l'enfer, attend *Celui* qui est l'auteur de cette *mort* fictive, dont la nature catholique est encore pénible à la pauvre Francesca (1), *Il modo ancor m'offende ;* comme si tous les genres de mort n'avaient pas leur désagrément.

Suit le récit très-succinct de la catastrophe des deux amants, personnages historiques couvrant deux entités métaphysiques, et Dante termine en disant : « Pendant que l'un parlait ainsi, l'autre *pleurait* (affectait les dehors guelfes), si bien que, cédant à la Piété (ou à la Pitié), je défaillis (en tant que gibelin), comme si j'étais pour *mourir* (ce qu'il ne fit qu'en apparence), et je tombai ainsi que tombe un corps *mort.* » Qui ne s'y serait trompé en effet ?

Voilà comment, en mélangeant adroitement le vrai et le faux, la fiction et la réalité, Dante parvenait, à forces d'artifice et de génie, à se faire comprendre des siens et à donner le change à ceux qu'il avait un intérêt puissant à abuser. (*Voir* notre page 102.)

CHANT VI. Le troisième cercle est gardé par Cerbère, aux yeux rouges comme le feu, à la *barbe noire* et grasse, dont les *mains* armées d'ongles aigus déchirent, écorchent, écartellent les malheureux sur qui elles s'appesantissent et qui pourrait bien dès lors figurer les tourmenteurs de l'Inquisition. Là souffrent ceux qui ont péché par la gorge, *per la gola,* terme équivoque qui permet à Dante d'établir une véritable confusion entre les indiscrets, qu'il a particulièrement en-vue, et les gourmands, dont il ne se soucie guère. Il ne désigne nommément aucun de ceux qui, par leur langage ou par leurs écrits, par faiblesse ou indiscrétion ont trahi les secrets de la secte ; car il eût ainsi révélé son intention ; le seul damné qu'il nomme est même un parasite, dit Ciacco, qui peut-être, du reste, avait sur la conscience le double péché d'intempérance dans ses appétits et dans son langage. C'est par lui que Dante se fait prédire les luttes intestines de Florence, contre laquelle son hostilité gibeline lance ses premiers traits, en la montrant en proie à la cupidité, à l'orgueil et à l'envie, comme la digne alliée de Rome.

Trois choses sont à remarquer dans le supplice de ces réprouvés,

(1) Françoise de Rimini n'était plus une jeune femme au moment de sa fin tragique, en 1289, car elle était mariée depuis treize ans et mère de deux enfants. *Voy.* C. Troja, *Veltro allegorico.*

la pluie de feu sous laquelle ils sont gisants et qui les force de se retourner souvent, à changer de côté, comme faisaient les gibelins qui se laissaient arracher leur secret et qui passaient dans les rangs guelfes, pour y trouver asile contre l'indignation de leurs coreligionnaires, *dell'uno dei lati fanno all'altro schermo;* le nom de profanes qui leur est donné, *volgonsi spesso i miseri profani,* ce qui rappelle que le mot technique employé dans les associations secrètes, lorsqu'on se trouve en présence de profanes, est, *il pleut;* enfin le changement qui s'opère en eux et qui les rend méconnaissables, *non par ch'io ti vedessi mai;* ce qui dénote que leurs anciens frères les répudiaient et ne voulaient plus les reconnaître.

CHANT VII. Voici les deux poëtes arrivés au quatrième cercle où préside le démon des richesses ou le dieu païen Plutus, autrement appelé Dîs, nom sous lequel le pontife romain est souvent désigné dans les écrits sectaires, comme aussi sous ceux de l'homme riche, de Fortune et de l'avare. En effet nous voyons que Manzoli, surnommé Palingenius, qui vivait à la fin du XV[e] siècle, nous dit que les poëtes appellent souvent Dîs et Pluton celui que le Christ et saint Paul appellent prince de la terre (Satan). Selon lui ce dieu par qui la tutelle des brebis est confiée aux loups, et que nous appelons Fortune et Pluton, peut être nommé *Sarcotheus,* dieu de chair (1). Il faut donc reconnaître en Plutus un adhérent de la louve, un de ses hauts fonctionnaires sans doute, car Virgile le traite de *loup maudit.* Au surplus ce loup ne demande pas mieux que de nous faire connaître non-seulement ce qu'il est, mais encore ce qu'il pense, car à l'approche des deux nouveaux arrivants il leur crie d'une voix rauque : *Pape satan, pape satan aleppe,* ce qui ne signifie rien, orthographié comme on le faisait dans un temps où l'on n'employait ni apostrophes, ni accents, ni points ni virgules, mais devient très-significatif quod on l'écrit *pap'è satan, pap'è satan aleppe,* comme on le trouve imprimé dans plusieurs éditions du poëme, ce qui veut dire « Satan est pape et roi ; pape il règne sur tous ; » à moins qu'on ne veuille traduire : le pape est satan, le pape est satan roi, version peu différente de la première (2). Nous sommes donc ainsi bien préparés à

(1) Palingenii, *Zodiacus vitæ,* lib. VIII.

(2) *Aleph* signifie prince (*Voy.* Lexiq. hébreu), et Dante en a fait *aleppe,* par

voir apparaître plus tard, sous le caractère que Dante a entendu lui attribuer, le souverain de l'empire des douleurs, celui qui règne sur les *morts*.

Il va sans dire que le cercle de Plutus est celui des avares, mais il est aussi celui des prodigues; et leur supplice consiste à se heurter violemment les uns contre lesautres. Il va sans dire encore que Dante ne manque pas une aussi belle occasion de s'attaquer sans danger à l'ennemi, c'est-à-dire sous le rapport du temporel. Virgile lui apprend donc, notez que c'est sur sa demande, que tous ceux qu'il voit, en grand nombre, le chef tonsuré, furent des gens d'église, des cardinaux, voire même des papes, dont l'avarice fut poussée au plus grand excès. Ils traversent ensuite le marais du Styx dans lequel sont enfoncés au milieu de la vase ceux qui se sont laissé emporter par la colère.

CHANT VIII. Phlégias, qui les conduit dans sa barque, et que la fable nous représente comme précipité aux enfers, pour avoir brûlé le temple d'Apollon, dieu du soleil et *de la lumière*, pourrait bien être comme Cerbère un des tourmenteurs de l'Inquisition, non celui qui donne la torture, mais celui qui allume le bûcher des *enfants de la lumière;* il les conduit en effet vers la ville *rouge*, couleur des guelfes, vers Dité, la cité guelfe de Dis, Plutus ou Pluton, que le poëte gibelin confond volontiers entre eux, comme il les confond dans sa pensée avec Satan; Dité dont il aperçoit de loin les mosquées, *meschite*, pour faire comprendre que les Florentins guelfes sont des mécréants, dont la religion est opposée à la foi véritable. Avec l'intention de donner à entendre également qu'il s'agit bien des guelfes rouges, il personnifie dans Philippe Argenti, fantôme fangeux, qui s'offre le premier à lui dans le fétide marais, et le seul dont il prononce le nom « le bizarre esprit florentin. » Enfin la plupart des habitants de cette fournaise sont ses compatriotes.

CHANT IX. Sous l'inspiration de l'orgueil, de l'envie et de l'avarice, symbolisés ici, nous l'avons dit, par les trois Furies, les Florentins, dominés par la faction des *noirs*, ont fermé leurs portes à Henri VII,

la même raison que les Italiens disent *Giuseppe* pour Joseph; si même les sept chants latins qui lui sont attribués sont de lui, il y aurait exprimé la même idée par ces mots : *Pape san Aleph*, où il semble que le nom de Satan soit contracté dans *san*, qui, évidemment, n'est pas latin.

refusant même de recevoir ses délégués. Or, l'accueil fait aux deux poëtes par les *noirs* démons de Dité, reproduit exactement cette circonstance historique ; l'envoyé du ciel, dont le nom reste un mystère, et qui, portant une baguette à la main, allusion au sceptre, écarte de sa face l'air méphitique dont il paraît offensé, est l'Empereur lui-même, que devaient moissonner les miasmes pestilentiels des marais de la Toscane, sans avoir pu triompher d'une résistance opiniâtre. Ici la vérité historique cesse d'être observée, et Dante se complaît à réaliser un vœu qui ne fut pas exaucé, à son vif regret, lorsqu'il nous représente les démons domptés par la parole du personnage céleste. Leur cerbère, dont la gorge porte encore les traces de la lutte, n'est pas celui que nous avons vu plus haut, mais bien un des chefs guelfes qui commencèrent la lutte par la révolte de Brescia, ou Corso Donati.

CHANT X. Dité étant donc bien évidemment Florence, on ne saurait être étonné d'y rencontrer maintes gens pour qui Dante professait la plus haute estime et même une grande admiration : le vieux Cavalcanti, père de Guido, son intime ami ; Farinata, le généreux chef des gibelins, dont l'intervention empêcha le démantèlement de Florence ; le cardinal Octavien Ubaldini ; enfin, Frédéric II, le premier chantre d'amour, le protecteur avoué de l'hérésie, l'ami des Sarrasins et des philosophes. En leur qualité d'incrédules et d'Épicuriens, tous ces gens-là sont représentés ironiquement comme gisant dans des tombes embrasées, par le motif qu'ils n'avaient pas d'autre sort à attendre dans Florence, livrée à la domination du parti guelfe des *noirs*. Aussi, combien Farinata manifeste-t-il de haine superbe et de mépris pour cet enfer guelfe ! Le rôle seul, plein de grandeur et de dignité, que Dante lui fait jouer, révèle suffisamment le fond de sa pensée déjà indiquée dans cette réponse de Ciacco : « Farinata est parmi des âmes plus *noires*. » Chose remarquable, dans le cercle des hérésiarques, où tant de noms auraient pu figurer, il n'est fait mention que de l'épicuréisme, secte philosophique bien plutôt qu'hérésie, aucune doctrine hétérodoxe n'y étant signalée par ses enseignements ou par ses apôtres.

Terminons l'analyse de ce chant en faisant remarquer que Dante rencontre précisément dans Dité-Florence ce que lui ont annoncé plus haut les réponses de Ciacco à ses trois questions : savoir, la présence des Furies, ou orgueil, envie et avarice ; l'influence puissante

de celui qui doit venir à son aide, *la forza di Tal che teste piaggia*, et les deux justes, qui se trouvent être les deux damnés de Dité, Farinata et Cavalcante, les seuls qui adressent la parole au poëte.

CHANT XI. Laissant Dité et ses hôtes, Dante s'achemine vers une vallée infecte, à l'entrée de laquelle est la tombe d'un pape dont la damnation a un sens que nous avons indiqué. Ce tombeau d'un pontife calomnié à dessein, placé là sur le bord du gouffre d'où s'exhale un *air fétide* auquel il faut quelque temps pour s'accoutumer, *conviene che s'ausi il senso;* n'est-il pas comme une enseigne pour indiquer les habitants réels de cet enfer, *'l popol che 'l possiede,* ceux qui y règnent en maîtres; et ces grands blocs de *pierre* fendus et crevassés, dont est formée la vaste enceinte circulaire, *gran pietre rotte,* ne sont-ils pas là pour présager la ruine imminente de l'édifice; enfin, n'y a-t-il pas un raffinement profond de haine satirique dans le soin que prend Virgile d'exposer à ce moment précis la statistique du lieu et la progression descendante des vices les plus odieux? C'est ce dont on ne pourra douter lorsque nous aurons fait quelques pas de plus dans ce ténébreux abîme, où la lumière ne tardera pas à se faire.

CHANT XII. Au moment où il va pour descendre l'escarpement, un monstre se dresse sur le bord, c'est le Minotaure, fruit des déportements de la fille de Minos et de Pasiphaé. Pense-t-on, au point où nous en sommes arrivés, que ce soit là une image de fantaisie, et se refusera-t-on à y voir le résultat de la réunion monstrueuse, aux yeux du poëte gibelin, des deux pouvoirs temporel et spirituel, entraînant l'alliance du pontife romain avec les divers gouvernements, autrement dit les divers accouplements de la louve? Les centaures préposés à la garde de cette vallée continuent cette métaphore par leur double nature tenant de l'homme et de la brute; enfin, le choix que fait Chiron de Nessus, pour servir de guide au poëte, n'est pas non plus sans avoir sa portée, car Nessus se vengea à l'aide du vêtement qui le couvrait, comme Dante se venge à l'aide du voile catholique dont il se couvre dans la personne de Béatrice. La figure du Minotaure a encore une autre signification, car il arrive souvent au poëte de cumuler les allusions; en effet, la ville de Turin, en italien *Torino*, nom qui rappelle le taureau, *toro*, fut une des premières à se détacher de l'alliance impériale; elle avait pour seigneur Philippe de

Savoie, qui prenait le titre de duc d'Achaïe. Or, ce prince, après avoir été des mieux traités par Henri de Luxembourg, passa dans les rangs opposés. Et nous voyons le monstre comparé à un taureau blessé, « qu'on voit sautant à *droite* et à *gauche* sans savoir où il va. « Bien plus, Virgile lui rappelle *le duc d'Athènes,* expression assez étrange pour désigner Thésée, mais très-significative pour signaler le duc d'Achaïe, taureau détaché de l'alliance impériale, après avoir reçu le coup de la *mort* guelfe (1).

Parmi les tyrans et les meurtriers, plongés dans les flots sanglants, et dont il signale quelques-uns, Dante aurait grande envie de prononcer un nom qu'il a en exécration, on le conçoit, celui du terrible destructeur des Albigeois ; mais il se retient ; puis une idée lui vient : il fait s'arrêter le Centaure, et celui-ci lui montre « une ombre, seule à l'écart (ce qui lui permet de la bien distinguer et appelle en même temps l'attention du lecteur). » Cette ombre, enfoncée jusqu'au cou dans le sang qui la brûle, quelle est-elle ? Eh ! mon Dieu, ce n'est que le fils de celui qu'il y aurait trop de péril à damner, mais il y a là une demi-satisfaction, c'est Gui de Montfort, fils de Simon, qui, à ce titre, bien suffisant pour lui valoir la haine de Dante, joignait celui de vicaire de Charles d'Anjou, le vainqueur du dernier des Hohenstauffen ; Gui de Montfort, qui, pour venger la mort de son père, dont le cadavre avait été traîné dans la boue, tua d'un coup de poignard le prince Henri d'Angleterre, neveu d'Henri III. De la part de tout autre, une vengeance de cette nature, tout à fait dans les mœurs du temps, aurait trouvé grâce aux yeux de Dante ; mais pour un Montfort, pas de pitié, car ils n'en ont eu ni pour les albigeois, ni pour leurs adhérents.

CHANT XIII. Les Harpies que recontrent les deux poëtes, lorsqu'ils ont traversé le fleuve de sang, m'ont bien l'air d'être la figure de quelque ordre religieux, et il n'y aurait rien d'étonnant à y reconnaître les Dominicains et les Moines mendiants, non les Franciscains spiritualistes bien entendu. En effet, nous devons être en grande défiance des oiseaux depuis que nous avons lu le Moine de Zigabène,

(1) *Philippus de Sabaudia, qui se Principem Achaiæ false titulabat, contra imperatorem, tanquam proditor, omnia mala ordinavit.* — D · Philippo, *Manipulus florum.*

lequel nous a appris que les pauliciens de son temps appelaient de ce nom les religieux, qui ne sèment ni ne filent et n'en sont pas moins bien vêtus et bien nourris. Or nous voyons que ces oiseaux-là sont bien emplumés, qu'ils ont le ventre large, *pennuto 'l gran ventre ;* qu'avec cela ils ont des visages humains, *visi umani*, des pieds même au lieu de pattes, mais armés de griffes redoutables, *piè con artigli.* C'est une hypothèse que je laisse examiner à de plus pénétrants.

Du reste, le lieu de la scène est fixé au moyen d'une de ces comparaisons que le poëte affectionne, car l'espace compris entre la petite rivière appelée la Cécine et la ville de Corneto, nous avertit que nous sommes sur le territoire romain, dans le voisinage de la ville éternelle.

Dans la forêt qu'habitent ces terribles oiseaux, toute végétation est morte, ce ne sont qu'arbres sans feuilles ni fruits, et ne portant que poisons, par la raison toute simple que feuilles et fruits ne pouvant éclore et s'y développer, sous peine d'être dévorés par les Harpies, ils n'ont rien de mieux à faire que de leur donner du poison en pâture. Inutile d'insister sur ces allégories si transparentes une fois qu'on en a la clef. Or parmi ces malheureux arbres, pourvoyeurs des Harpies, rencontre singulière ! nous trouvons Pierre Des Vignes, le chancelier de Frédéric, avec lui l'un des premiers chantres de l'amour albigeois, templier ou patarin, quelque nom qu'on veuille lui assigner ; et il est certain que cet amour-là produit un venin bien subtil.

L'occasion est ici trop favorable pour que ce venin n'ait pas à s'épancher dans l'argot ordinaire, et en effet nous apprenons que « la *prostituée*, la *mort commune*, la *peste des cours*, n'a cessé de surveiller d'un regard astucieux celle de César ; » qu'elle est parvenue à perdre celui qui était son meilleur ami dans l'esprit de Frédéric II, tout loyal serviteur qu'il était à son égard, et l'a réduit ainsi à se donner la mort. D'où suit que c'est Rome, et non Frédéric, qui devient responsable du suicide du chancelier.

Nous ne nous arrêterons pas dès lors à deviner ce que peuvent être ces chiennes au *poil noir*, meute furieuse comme des *limiers* détachés de la chaîne, qui donnent la chasse à un malheureux et le déchirent à belles dents, avec le buisson sous lequel il s'est abrité.

CHANT XIV. Lorsque nos deux voyageurs ont atteint la région des

violents, divisés en trois catégories : violence contre Dieu, contre la nature et contre l'art ; ils trouvent un sable brûlant sur lequel tombe une pluie de feu et qu'enceint une rivière dont les flots *rouges* sont eux-mêmes ardents. Le fond de son lit, et les deux talus de ses rives, sont tous de *pierre;* et cette pierre doit être bien solide pour ne pas être calcinée sous l'action combinée de la pluie, du sable et du fleuve ; aussi est-il dit que les bords du fleuve sont durs, *margini duri*, et c'est leur dureté qui fait le salut de Dante ; car ils lui procurent une voie pour échapper à l'incendie ; l'averse de feu ne tombant pas sur cette *pierre,* ce qui est encore à noter.

Le Thébain Capanée frappe d'abord les regards du poëte, et il est le seul dont il s'occupe, comme si tant d'autres plus modernes n'avaient pas insulté Dieu par leur orgueil ; le motif en est que ce chef thébain n'est qu'une figure, et qu'il représente la révolte contre le chef de l'Empire, le Jupiter, le dieu des gibelins, puisqu'il était leur Christ. Capanée a nom, en réalité, Tebaldo Brissato, et la consonnance de *Teba* et de *Tebaldo* a suggéré l'idée de cette transmutation. Installé à Brescia en qualité de vicaire impérial, par Henri VII, avec titre de prince, Tebaldo s'était laissé entraîner par les noirs de Florence ; il avait fait soulever Brescia contre l'Empereur ; fait prisonnier, il avait conservé son arrogance hautaine, bravé le prince trahi par lui, et mérité ainsi son supplice. Mais il avait causé la perte de son bienfaiteur, en retardant son arrivée sous les murs de Florence, où il devait mourir (1). De là le courroux de Dante contre Capanée-Tebaldo, et l'indignation de Virgile, le chantre de la monarchie, contre ce prince de l'Empire, ce grand, *quel grande,* révolté contre son maître ; voilà pourquoi Dante ne l'avait jamais entendu parler si fort, *udito si forte.*

Ils s'éloignent tous deux de ce pécheur endurci, véritable païen, puisqu'il fut guelfe, et Dante s'enquiert de l'origine des fleuves infernaux. Son guide lui répond par l'allégorie du grand vieillard qui, semblable à la statue de Nabuchodonosor, formée de plusieurs métaux, s'appuie sur un pied d'argile. Eh bien ! ce vieillard qui *tourne le dos* aux rives du Nil, à l'*Orient*, d'où vint la *lumière* gnostique,

(1) Corio, *Histoire de Milan*, p. 174. Ferreto de Vicence, liv. IV. Riccobaldo de Ferrare, J. Malvezzi, *Histoire de Parme*. Muratori, t. XII, p. 731.

la foi albigeoise e patarine; qui regarde l'Occident, région des ténèbres, les yeux fixés sur Rome, comme sur son miroir, « *Roma guarda si come suo speglio,* » c'est le temps babylonique, le temps présent. *Cum Cretensibus cretizare* était la devise des gibelins, c'était surtout celle de Dante. La domination pontificale était généralement désignée de son temps, dans les écrits de l'opposition, par l'image qu'il a employée, image empruntée au livre de Daniel. On la trouve notamment dans Marsile Menandrino de Padoue (1), contemporain du poëte. Le temps babylonique est donc personnifié dans le vieillard siégeant dans un pays corrompu, *paese guasto*, et se mirant dans Rome, qui reproduit son image. Il n'y a pas à s'y tromper d'ailleurs, quand l'ami de Dante, son premier commentateur, nous dit : « *Cette image est à considérer*, car c'est celle que vit en songe Nabuchodonosor, roi de Babylone.... il envoya chercher Daniel, qui lui répondit : « Tu as rêvé, ô roi, voir un vieillard au sommet d'une mon« tagne, lequel *tient son visage tourné vers Rome.* » Cet anachronisme très-volontaire prouve assez que l'anonyme entendait parfaitement le langage sectaire. Il ajoute d'ailleurs : « Le siècle d'argile est celui dans lequel vivait l'auteur. *Les pasteurs de l'Église ont tellement à cœur les délices temporels que toute leur sollicitude se porte de ce côté.* Le pied droit est l'instant où *ceux qui sont dans ce siècle* seront tellement plongés dans la convoitise que leur volonté n'aura pas d'autre but. C'est d'eux que l'auteur a dit dans le premier chant de l'Enfer : « Les animaux auxquels elle s'accouple sont nombreux, et ils le seront plus encore jusqu'au moment où viendra le limier qui la fera périr. » Est-ce parler clairement? et faut-il remarquer en plus que ce vieillard *pleure*, c'est-à-dire, dans le langage conventionnel, qu'il fait acte de papiste, qu'enfin ce sont ses larmes ou ses actes qui donnent naissance aux fleuves infernaux, c'est-à-dire, d'après l'Apocalypse, à ces flots de malheureux qui vont s'engloutir dans le gouffre infernal. Lisez Daniel, dirons-nous comme Dante au Scaliger, si vous voulez comprendre.

CHANT XV. Les bords de *pierre* « au-dessus desquels s'éteint toute vapeur » funeste au sectaire, conduisent Dante, qui prend ainsi son point d'appui sur le sol romain, parmi les pécheurs contre na-

(1) *Defensor pacis*, part. II, cap. 24.

ture. C'est là que sa reconnaissance pour son ancien maître a placé le vieux Brunetto Latini, au risque de jeter sur lui-même un assez vilain vernis. Et pourtant nous le verrons béatifiant l'averroïste Siger de Brabant. Qu'on ne s'indigne pas trop toutefois. Il y a ici une confusion volontaire, analogue à celle que nous avons signalée précédemment pour les intempérants. Car, dans la pensée du poëte, Sodome et Rome ne font qu'un (1), c'est même pour le donner à comprendre qu'il nomme, en compagnie de Brunetto, l'ancien évêque de Florence, transféré à Vicence pour ses vices. Quant à son ancien maître, sa sodomie consiste uniquement à avoir été bon catholique, à s'être fait, à ses yeux, l'adorateur d'un homme, jusqu'à lui baiser les pieds et à le considérer comme le vicaire de Dieu sur la terre. On voit combien il y a peu à se fier aux termes affectueux de Dante et à son attitude pleine de respect envers « la chère image paternelle. »

CHANT XVI. Nous allons maintenant voir paraître des gibelins. Or il y avait là un écueil à éviter; il fallait les distinguer nécessairement de ceux qu'il nous a montrés en premier, aussi Dante en fait-il une bande séparée. Leur crime a été, comme gibelins sectaires, d'être constitués mystiquement, quant à l'âme et au corps, comme les anges de Swedenborg, et comme eux, de se dédoubler ou de ne faire qu'un à volonté, d'être homme et femme; en un mot « leur péché fut hermaphrodite » comme celui de leurs analogues que nous retrouverons dans le Purgatoire. Ces pécheurs, qui sont loin d'être tels à ses yeux, mais qui sont des damnés à ceux de l'Église, lui inspirent la plus vive admiration, une sympathie profonde; car il se sent poussé à se jeter sous la pluie de feu pour les embrasser. Chefs gibelins célèbres, dont il a pris soin de s'informer à son entrée dans l'enfer et qui « souffrent avec Farinata parmi des âmes *plus noires;* » hauts dignitaires, sans doute, de l'association secrète dont il faisait partie, ils sont trois, nombre d'une loge parfaite. Les horribles cicatrices dont ils sont couverts nous révèlent combien ils eurent à pâtir de la part de Rome; enfin Jacques Resticucci, qui parle certainement pour les deux autres, déclare que « ce qui l'a perdu par-dessus tout, c'est son indomptable femme, *la fiera moglie,* » son âme, sa

(1) Comme aussi dans la pensée des hérétiques, s'appuyant sur ces paroles de l'Apocalypse : *Civitas magna quæ vocatur spiritualiter Sodoma*, cap. XI, v. 8.

Béatrice, sa sysygie, qui n'a pas voulu plier sous la loi de l'Église romaine, dont il s'est fait ainsi une ennemie implacable. Qu'on trouve donc un autre sens admissible à l'influence de cette *fiera moglie* sur le sort du héros gibelin.

Remarquez, en passant, l'artifice dont se sert Dante pour faire reconnaître Florence dans Dité, qu'il vient de laisser *au-dessus* de lui. A la question des trois chefs gibelins sur ce qu'il advient de leur commune patrie, il répond, en *levant* les yeux en haut, *con la faccia levata :* « Les parvenus et les rapides bénéfices, ô Florence, ont engendré chez toi l'orgueil et ses excès. » Alors ses interlocuteurs se regardent en silence : ils ont compris le langage des signes.

A peine les représentants du gibelinisme, dans sa plus haute expression, ont-il disparu, que Dante, sur l'invitation de son maître en artifices de langage, détache de ses reins une corde, dont il était ceint; comme affilié au tiers ordre de Saint-François, disent ses biographes, croyant bonnement à sa loyauté catholique, lorsqu'il voudrait indiquer tout au plus qu'il appartient à cette fraction hérétique, connue sous le nom *de spiritualistes*, qui suivait les errements de l'abbé Joachim et professait la religion de l'Esprit. Mais cette corde n'est, en réalité, que l'emblème de la bonne foi (1). A peine est-elle lancée dans le gouffre ouvert devant lui, qu'il voit apparaître Géryon, la personnification de la fraude, mais de laquelle ? Pourquoi le dissimuler ? Géryon est l'emblème du pontificat, comme Satan est la figure du pontife lui-même. Voyons si ce n'est point une erreur.

CHANT XVII. Géryon était triple en un, selon l'expression d'Ovide, *in tribus unus*, et c'est là le point de départ du poëte sectaire, qui veut faire allusion à la triple couronne et à la triple alliance de Rome, de la France et de Florence. Il le représente avec la figure d'un juste, mais sa queue est d'un serpent, dont le venin empeste le monde, *il mondo appuzza*, dont la puissance est telle qu'elle s'étend outre monts, *passa i monti*, renverse les armées et les remparts (2). Ses reins et ses flancs sont peints de nœuds et de rondelles, indication relative aux ornements ecclésiastiques chamarrés de broderies ; afin de les bien caractériser, Dante ne trouve rien de mieux que de comparer ces dessins à ceux dont sont chargées les étoffes fabriquées par

(1) *Cinctorium fidei*, Isaïe. — (2) *Apocalypse*, chap. IX et XI.

les *mécréants.* Le corps de Géryon est peint, comme le sera aussi le manteau de plomb des hypocrites, et il garde l'entrée des *malebolge,* communiquant entre elles par un réseau de ponts, parce que le mot pontificat dérive *a pontibus faciendis.* Enfin le monstre se tient sur le bord qui est de *pierre.* Ainsi aucune circonstance n'est omise.

Quant aux usuriers avec lesquels le poëte va s'entretenir un moment, comme ils ne sont pour lui qu'une occasion de lancer quelques sarcasmes contre les loups cerviers de Florence et leurs alliés, les Padouans, qui s'étaient ligués avec eux contre Henri VII, nous pouvons les laisser à leur supplice.

Virgile monte le premier sur la croupe de Géryon et, afin que sa queue ne soit pas à redouter pour Dante, il le fait se placer en avant. Ce dernier se trouve ainsi abrité de tout péril par le jargon conventionnel dans lequel il eut pour maître le poëte latin. Il vient donc s'asseoir à son tour, prendre son point d'appui sur « les fortes épaules, » et celui qu'il avait tant à craindre se trouve devenir pour lui un instrument, un véhicule, comparé à une nacelle voguant à rebours et, par une allusion non moins injurieuse que significative, à la barque de saint Pierre.

CHANT XVIII. La région de la fraude les reçoit, elle est divisée en dix fosses concentriques réunies entre elles par des ponts, reproduisant le dessin que nous avons signalé dans la *Vie Nouvelle*, œuvre de ruse par excellence, comme la *Comédie* qui la fit écrire. Ces fosses, nommées *malebolge*, males poches ou males bourses, ne diffèrent en rien des *bourses* ou piéges du langage sectaire dont parle Barberino, contemporain de Dante (1), et qu'il dit tissées par industrie, en sous-entendant gibeline. Comme les autres lieux que nous avons parcourus, elles sont aussi de *pierre* et comparées à des fossés défendant l'approche d'une place.

Au centre s'ouvre le puits de l'abîme, puits inévitable dans les mystères de tous les temps. La première fosse qui se présente est la géhenne des séducteurs; les damnés y marchent en sens inverse, sur deux lignes parallèles, « *comme ceux qui traversent le pont Saint-Ange au temps du jubilé.* » Nous sommes donc avertis de songer à Rome. Lorsque Dante a passé en revue, *à gauche,* ceux qui viennent en sens

(1) Voy. *Documenti d'Amore.*

opposé, par rapport à lui, c'est-à-dire qui professent des opinions contraires, il traverse sur l'autre bord pour observer, *à droite,* les maudits qui s'avancent dans la même direction que lui, c'est-à-dire dont la croyance est la sienne. A ce moment, Virgile lui fait remarquer Jason; c'est lui-même que Dante a voulu représenter dans ce personnage allant dans le même sens que lui, *con lui sen va chi da tal parte inganna.* Son aspect est tout monarchique, impérialiste, *aspetto reale,* et s'il pleure, on sait ce que cela veut dire; il n'en agit pas ainsi par douleur, mais par artifice, *per dolor non par che lagrima spanda.* « Il a passé par l'île de Lemnos, » où Rome est située, bien qu'il soit permis d'en douter; là, les impitoyables dames Piété avaient mis à mort tout ce qui portait un cœur viril, *tutti li maschi morti,* et il eût subi le même sort « s'il n'eût abusé la jeune fillette par qui les autres avaient été abusées, s'il ne l'eût épousée et fait sienne à l'aide de *signes* et de *paroles ornées.* Il l'abandonna ensuite, enceinte de ses œuvres; c'est le péché dont il est puni, et son supplice est aussi la vengeance de la répudiation de Médée, » cette magicienne si habile. Voilà comment Dante, qui a répudié, dans Médée, l'ancienne langue sectaire pour la nouvelle, *la giovinetta*, langue tout érotique, ayant fait nombre de dupes pour sauver *son père*, celui de Béatrice, poussa la cruauté jusqu'à l'abandonner à son tour, non sans l'avoir rendue féconde en productions poétiques, pour adopter la langue dogmatique, crime dont il se punit ainsi lui-même dans la personne de Jason. Nous verrons, du reste, ce nom reparaître dans le Purgatoire, à l'aide d'une comparaison (1); puis, de même, à la fin du Paradis, au moment où le poëte contemplera l'image de la Trinité. C'était bien le moins qu'il pût faire pour ce Jason, dont la nef Argo lui est si commode pour reproduire à satiété, au moyen d'une légère contraction, ce nom d'*Arrigo,* qui lui était si cher (2).

Dans la fosse suivante, il aperçoit avec dégoût la courtisane Thaïs,

(1) Ch. 1.

(2) Le voyage des Argonautes à Colchos est la figure de l'initiation aux mystères de Samothrace et de la marche du soleil dans les douze signes du zodiaque, la démonstration s'en trouve partout. La Toison d'or est le grand œuvre, la pierre philosophale des alchimistes et des rose-croix, l'absolu des illuminés, la lumière, la vérité des maçons, etc.

accroupie au milieu de la fange et de l'ordure; voulez-vous savoir pourquoi il l'a choisie, parmi tant d'autres, pour le type de la courtisane, ouvrez Térence, et vous y trouverez ces mots dans sa comédie de *l'Eunuque : Pape superat ipsam Thaïdem.* (Acte II, sc. 2.) Il n'a pas eu d'autre motif, on peut en être certain, et les paroles qu'il cite ne lui ont servi qu'à le voiler.

CHANT XIX. Ce chant fort clair n'a pas, certes, besoin de commentaire; il est en parfaite harmonie avec les précédents, sauf pourtant que le poëte satirique y parle ouvertement, attendu que, s'agissant de prévarications, de choses toutes temporelles et généralement condamnées, il ne court aucun risque en manifestant son indignation et sa haine. Il se procure donc la satisfaction de représenter les pontifes romains dans des trous ardents, où il les empile les uns sur les autres, la tête en bas, et de faire prophétiser, par Nicolas II, la damnation éternelle de Boniface VIII, puis celle de Clément V. Il lui fait désigner ce dernier pontife comme un nouveau Jason, ce grand-prêtre indigne, qui dépouilla le temple de Jérusalem pour enrichir Antiochus, dont la faveur lui avait valu sa dignité, et pour mériter sa protection, à force de lâche complaisance. Il va même jusqu'à prendre la parole en son propre nom pour gourmander l'avidité des pontifes et nous préparer, en les comparant à la grande prostituée de l'Apocalypse, aux scènes scandaleuses qui nous attendent dans le Purgatoire. L'initié païen, son guide, est tellement enchanté de sa violente apostrophe contre les chefs révérés de l'Église chrétienne, qu'il le prend dans ses bras, en le pressant tendrement contre son sein, pour le faire remonter sur le bord d'où ils sont descendus.

CHANT. XX. Des guelfes aux gibelins, le passage est difficile et pénible, aussi le pont qui conduit du séjour des uns chez les autres est-il rude et tellement escarpé que les *chèvres* auraient peine à y tenir pied. Mais les deux initiés le franchissent, et Dante a sous les yeux ceux dont le péché fut de prédire l'avenir, ce qui n'est pas un crime dans un parti politique, mais le devient lorsqu'à force de prévoir des revers et des désastres, on arrive au découragement et à la désertion. Tel est précisément le cas des chefs gibelins, des hauts dignitaires de la secte, qui figurent dans cette fosse sous les noms d'Amphiaraüs, de Tirésias, d'Aruns, etc. Tirésias avait tous les droits possibles à représenter un initié aux mystères de la secte,

car homme, il était devenu femme, puis il avait repris le sexe masculin. Il en est autrement de ce pauvre Amphiaraüs qui, forcé de marcher contre Thèbes, où il prévoyait qu'il périrait, vit la terre s'ouvrir sous ses pieds et l'engloutir, désertion qui certes n'était pas volontaire. Mais, nous avons déjà dit, à propos de Capanée, que Thèbes n'était autre que Brescia, et il en est encore ici de même. Le véritable nom d'Amphiaraüs est Léopold d'Autriche. Ce prince, craignant l'intempérie de l'air, dont l'influence délétère décima l'armée d'Henri VII et le fit périr lui-même, abandonna son armée avec ses troupes, et causa ainsi un grave préjudice à son parti (1). Aussi voyons-nous que tout le monde lui crie : « Pourquoi laisses-tu la guerre? » *Perche lasci la guerra?* Question assez singulière à faire à Amphiaraüs englouti, qui certainement n'eût pas demandé mieux que de ne pas s'en aller par cette voie. Peu nous importe, Léopold d'Autriche une fois reconnu, de savoir qui sont les autres, si Michel Scott, par exemple, qui, *ne' fianchi è cosi poco*, est Albert Scotto, traître envers Mathieu Visconti et son parti; Euripile et Calchas, qui tranchèrent le câble de la flotte grecque, Fisilaga et son frère Bassano, les premiers à rompre le lien qui les attachait à l'Empire, et le Parmesan Asdente, Ghibert de Corrége, seigneur de Parme, qui fit volte-face, *tornato il volto*, et se repentit trop tard, *tardi si pentè*.

Le fait est que ces déserteurs de la cause gibeline ont le visage tourné à l'envers, et qu'ils *pleurent* piteusement, aussi Dante, leur coreligionnaire, est-il grandement ému « en voyant *notre image* toute torse, *si torta;* mais son guide lui dit qu'aux lieux où ils sont « la pitié *vit* quand elle est bien *morte*, » ce qui n'a pas de sens, à moins de traduire que le vrai gibelin doit avoir pour ces malheureux la pitié des guelfes, et se montrer cruel à leur égard.

La prophétesse Manto, la fille de Tirésias, l'initié aux deux sexes, se montre là pour que Virgile se donne un démenti à lui-même sur l'origine de Mantoue. Cette magicienne ou fée, c'est tout un, car l'Arioste lui donne ce dernier nom avec la même pensée, s'est vue

(1) *Leopoldus quoque dux Austriæ, aeris corrupti metuens intemperiem, ad patriam sedem e* BRIXIA *maturus accessit*, et s'en fut *insalutato hospite*. Ferreti Vicentini, lib. IV.

exilée de son pays natal, l'*Orient ;* depuis lors « elle erra longtemps par le monde. » Enfin elle vint s'établir en Lombardie, dans un lieu central par rapport aux trois diocèses de Trente, de Brescia et de Vérone. Eh bien ! cette magicienne, sachant certes se rendre invisible, au besoin, comme Angélique, au moyen d'un anneau mis à propos dans sa bouche, est tout bonnement la secte elle-même, qui, chassée de la Provence, vint se réfugier, après la ruine des albigeois, sur le sol où Virgile, le représentant de l'argot sectaire, avait reçu le jour. De là le long hors-d'œuvre géographique qui paraît si étrange dans ce chant. La manière solennelle dont le poëte le commence indique assez qu'il y traite de sujets importants à sa cause.

CHANT XXI. Le quatrième pont le conduit au séjour de ceux qui ont vendu ou acheté la justice. Plongés dans la poix bouillante, ils ont pour bourreaux et pour gardiens des diables *noirs*, appelés *Males griffes, Malequeue,* noms en rapport avec Malespoches. Or on sait que le fier Dante Alighieri fut condamné à être brûlé comme concussionnaire, *barattiere*, par la faction des guelfes florentins dits *les noirs ;* qu'après son exil, le pape Benoît XI envoya le cardinal de Prato pour négocier la paix entre les blancs et les noirs, et, par suite, la rentrée du poëte dans sa patrie ; que ce prélat, animé des meilleures intentions, fut joué par *les noirs*, auxquels il fut obligé de justifier publiquement de sa mission (1) ; qu'il fit cacher les blancs dans le village de Trespiano, en attendant la fin des négociations, pour lesquelles les noirs avaient élu douze syndics, ayant à leur tête Corso Donati nommé capitaine du parti guelfe ; qu'il y avait, en outre, à Florence, un gouvernement composé de six prieurs, auxquels on en avait adjoint six autres, pour la circonstance ; que pendant des pourparlers, où le parti dominant apportait le plus mauvais vouloir, on donna sur l'Arno une représentation de l'enfer, avec diables, chaudières de poix bouillante, etc., durant laquelle le pont à la Carraja s'écroula, ce qui causa la mort de beaucoup de personnes, précipitées dans le fleuve ; qu'enfin le cardinal médiateur, s'apercevant qu'il était pris pour dupe, dut se résigner à partir, comme à la

(1) *Chronique de Paolin di Pieri,* 1303. — J. Villani, liv. VIII, c. 69. — Dino Compagni, liv. II. — March. di Coppostefani. Rub., 242, 249.

dérobée, *quasi in fuga* (1); mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est que le Podestat de Florence, dans cette même année 1303, avait nom Manno Branca (2), que parmi les prieurs on remarquait Massajo Raffacani, Jacopo Ricci, ancien gonfalonier de justice, Pazzin des Pazzi, Medico Alioti, etc., etc. (3). Or, si maintenant nous rapprochons ces noms de ceux des démons, de *Graffiacani*, *Barbariccia*, *Rubicante*, *Pazzo*, *Alichino*, il nous sera bien difficile de ne pas reconnaître, sous leur déguisement diabolique, les magistrats florentins, dont quelques-uns sont désignés probablement par des épithètes indicatives de leur caractère, de leurs actes, ou de leur personne, tous sous le nom de *Malebranche*, comme appartenant à la même clique que Manno Branca, et formant sa *mauvaise queue*.

Les différents épisodes de ce chant s'expliquent donc d'eux-mêmes, et, jusqu'à l'ignoble trompette au son de laquelle le poëte exilé met en marche les démons, que son ironie voue au ridicule et au mépris, il n'y a donc pas à insister.

CHANT XXII. De même que les blancs cachés à Trespiano, pour attendre l'issue des négociations, et, comme le cardinal de Prato lui-même, les deux poëtes se sont aperçus que leurs noirs compagnons voulaient leur faire un mauvais parti, et ils sont bien décidés intérieurement à profiter de la première occasion pour leur fausser compagnie. Cette occasion se présente à la suite d'une lutte d'astuce entre un prévaricateur, dont le nom est Ciambolo, et l'un des démons. Comme il ne s'agit là pour le poëte que de rappeler au souvenir des siens le bon roi de Navarre, Thibaud, comte de Champagne, disciple de la *gaie science* et auteur de poésies dans le style *amoureux* des troubadours albigeois; puis un moine, nommé frère Gomita de Gallura, ayant trafiqué, ainsi que le premier, de son crédit près de son protecteur, et, enfin, Michel Zanche, autre prévaricateur, tué en trahison par son gendre, Branca d'Oria, parent, sans doute, du podestat de Florence du même nom, nous n'avons pas à nous en occuper autrement. Mais nous expliquerons pourquoi Dante et son maître se sont mis en route sous l'escorte de ces guides perfides.

Leur chef leur a affirmé que le sixième pont, l'*arco sesto*, s'était

(1) *Chronique de Paolin di Pieri*, an 1303. — (2) Paolin di Pieri, an 1303.
(3) *March. di Coppostef.* Rub , 249.

écroulé, et qu'ils ne pourraient atteindre de ce côté la fosse suivante; il fallait donc leur indiquer un autre passage. Pour peu qu'on soit curieux de savoir la date de cet éboulement, il remonte à mil deux cent soixante-six ans, c'est-à-dire, selon qu'il semble, à la mort du Rédempteur. Mais le rédempteur des gibelins n'est pas le nôtre, on va en acquérir la conviction. Cette mort est indiquée à douze cent soixante-six ans de là, parce que 66 est le nombre de la bête dans l'Apocalypse; elle eut lieu un vendredi, à l'heure de none; et saint Matthieu nous dit en effet que notre Sauveur rendit l'âme un vendredi, *circa horam novem*. Eh bien! il se trouve que le rédempteur sectaire, que les contemporains appellent aussi parfois Henri VI, mourut également un *vendredi, hora nona* (1).

Les moines de Montepulciano, où il avait entendu la messe, furent accusés, par le parti contraire, de l'avoir empoisonné dans une hostie, à la suggestion des Florentins dont l'or les avait gagnés (2), et il se trouve que la fosse des hypocrites, où les damnés se traînent sous des chapes de plomb doré, s'offre à nous, dans le chant où il est fait allusion à la fin prématurée de ce prince. L'arche rompue est la sixième, comme Henri le sixième de son nom, d'après la désignation de certains chroniqueurs, et ce mot *arco*, employé pour pont, est comme *Argo*, par rapport à *Arrigo*, la contraction d'*Arrico*, autre manière d'orthographier le même nom, enfin la syllabe *ri* supprimée dans *arco*, se trouve comme un trait d'union, un pont, détruit entre la première et la dernière syllabe.

Ces rébus bizarres sont trop bien liés aux faits historiques pour qu'il y ait à les rejeter comme fortuits. Ils prouvent de plus en plus combien Dante avait à cœur de se faire entendre des siens et combien il lui importait de ne pas être compris de l'ennemi, puisqu'il avait recours à des moyens si puérils.

Chant XXIII. Les hypocrites nous apparaissent dans la fosse suivante, et pour qu'on ne doute pas que le poëte va parler de moi-

(1) Corio, *Hist. de Milan*, p. 179. — Mussato, *Stor. aug.* Rub. ultim. — Malavolta, *Stor. di Sienna*, part. II, lib. IV.

(2) *Monaci Prædicatoris ordinis, quibus ille magistris utebatur in sacrificiis, horrendi fascinoris extiterunt autores.* Vicerio.

Jean, roi de Bohême, fils de Henri, accusa publiquement de ce crime le Frère Bernard du couvent de Montepulciano.

nes, il compare son guide et lui à des Frères mineurs marchant l'un après l'autre. Parmi ceux qui peuplent ce quartier infernal, Dante en signale deux; ils sont Bolonais, mais ils ont été investis d'une magistrature à Florence, et ils reconnaissent le poëte à son accent toscan. Ils appartiennent à cet ordre chevaleresque désigné sous le nom de Frères joyeux ou *gaudents*, et dont les membres, vivant dans le monde, pouvaient même prendre femme. Fondés, en 1209, pendant la croisade de Simon de Montfort contre les albigeois, les *Godenti* furent mis sous la direction des Dominicains; ils figurèrent dans le procès des Templiers et eurent leur bonne part dans les biens de l'Ordre, dont plusieurs membres passèrent dans le leur (1).

Voilà bien des motifs pour traiter rudement ces religieux, si surtout à de si fâcheux antécédents, aux yeux de Dante, s'ajoute leur participation au crime dont il n'ose faire mention ouvertement, la mort de l'oint du Seigneur, du christ gibelin, Henri de Luxembourg. Il indique du reste assez clairement le motif déterminant du crime qu'il leur impute, au moins comme complices et intermédiaires, en faisant dire à l'un de ces Frères, qui l'ont regardé d'un œil en dessous, que « la balance gémit sous le poids de leur chape, » où reluit l'or; l'or qui paya le sacrilége et le parricide. Enfin, pour que la pensée eût moins de peine à saisir les allusions qu'il allait hasarder, il a comparé la procession dont ils font partie à celle des moines de Cologne, résidence de l'Empereur.

Pour comble de lumière, voyez-vous sur le sol ce misérable étendu en croix, que la tourbe des damnés foule aux pieds en passant? C'est Caïphe, vous dira-t-on, n'en croyez rien ou, du moins, soyez bien convaincus que sous sa figure se cache celui qui, pour Dante, fut le véritable inspirateur du forfait attribué au Frère Bernard; celui que, dans le chant XXVII, il appelle le prince des *nouveaux pharisiens.*

CHANT XXIV. Ces coupables Frères rendent pourtant service au poëte, car ils lui indiquent le moyen de sortir du mauvais pas où il se trouve, par suite de l'écroulement de la *sixième arche.* « J'ai entendu dire à Bologne, ajoute l'un d'eux, que le diable, entre autres

(1) *Voy.* Munter, et Ph. Grouvelle, *Mémoire historique sur les Templiers.* Paris, 1805.

vices, est grand menteur et père du mensonge. » C'est pour Dante un avis de s'adresser à ces Bolonais qui n'ont pas les noirs en grande estime, et nous verrons qu'il n'y faillira pas. Mais il prendra des précautions et, d'après le conseil de Virgile, à chaque pas, il sondera la roche pour s'assurer si elle est telle qu'elle puisse le soutenir, *ch'ella lo regga.* En effet, il y avait à faire un choix dans Bologne, dont une partie, la haute classe, était pour l'Empereur, et l'autre, le peuple, pour Clément V (1). Ce n'est pas sans peine pourtant qu'il franchit tous les obstacles dont sa route est obstruée, après le grand désastre qu'il déplore et, perdant haleine, il lui faut se reposer un moment; puis il reprend sa « route étroite, difficile, coupée de rochers; » tant la position de ce grand proscrit devint critique lorsqu'il se vit obligé, après la mort de son protecteur, d'aller chercher un refuge dans Bologne. Il parvient enfin au bord d'une fosse où fourmillent les reptiles les plus horribles et les plus venimeux; les voleurs frauduleux y subissent leur châtiment. Or, afin qu'on sache bien qu'il va parler de Florence et des Florentins, à propos de ces larrons, il a recours à la comparaison des marécageuses maremmes. Là il est reconnu par Vanni Fucci, guelfe acharné, auquel il donne la qualification de mulet, dans une intention analogue à celle qui lui fit employer la figure du Minotaure, voulant indiquer que cet ennemi fougueux de son parti réunissait les deux natures de l'homme et de la brute, comme le mulet celle du cheval et de l'âne; il en fait un voleur de vases et d'ornements sacrés, ayant laissé tomber le châtiment, qui lui était dû, sur un concitoyen innocent. En expiation de ce double forfait, il le montre mordu par un serpent dont l'atteinte l'embrase soudain et le réduit en cendres, « en moins de temps qu'il n'en faut pour tracer un O ou un I. » La comparaison est étrange, sans doute, mais elle a sa signification, comme tout ce qui tombe de cette plume si habile. Les Orsini et un nommé Ianiconi, sont signalés, par les chroniqueurs contemporains, au nombre des plus animés contre Henri de Luxembourg (2), et il semble qu'il ait voulu faire revivre en eux le mulet de Pistoie. La cendre du damné

(1) *Bononiensis Burgi S. Felicis et Bononienses stratæ majoris* (*Vulg. Eloq.*, liber I, c. 9), qui, habitant la même ville, *ne parlaient pas le même langage.*

(2) Ferret. Vicent., liber V. — Mussato.

anéanti se ranime et Vanni Fucci se relevant, après avoir prédit à Dante des revers pour ses coreligionnaires, en haine de lui et de son parti, fait la figue à Dieu lui-même, c'est-à-dire au Dieu des gibelins, au rédempteur Luxembourgeois, *Lucemburgensis*, comme ils disaient, afin de rattacher son nom à cette lumière, *Lux*, l'objet de leur culte; enfin, il n'est pas jusqu'au Capanée de Brescia, dont le nom revient là, non sans dessein, qui ne démontre à quel Dieu il est fait allusion.

Remarquez que les Orsini portaient un serpent dans leurs armes, ce qui explique l'apparition de celui dont est mordu Vanni Fucci, qu'il fait se consumer et ressusciter, en lui transmettant son esprit de rébellion. C'est à lui que se rattachent également les reptiles qui s'enlacent sur la croupe de Cacus qui paraît ensuite.

Ch. XXV. Passe alors ce Centaure, nature humaine et brutale réunie, la croupe chargée de serpents, et portant, cramponné sur ses épaules, un dragon ailé dont la gueule *souffle le feu*, et nous voici de nouveau en présence d'un ennemi de Henri; en effet, Cacus tué sur le mont Aventin, par Hercule, dont il avait dérobé le troupeau, est la figure du prince Jean, frère du roi Robert de Naples, qui, après avoir feint l'amitié envers l'empereur allemand, vint l'insulter et l'attaquer sous le mont Aventin, où il y eut beaucoup de sang répandu (1); le vol dont il se rendit coupable fut, à n'en pas douter, l'enlèvement dans une embuscade, près le pont Saint-Ange, de bon nombre de chevaux de l'armée impériale (2). Enfin l'Hercule dont les coups l'abattirent, fut un comte Neri, de Pise, créé chevalier sur son cadavre, à la bataille de Monte Catini (3). Nous relatons tous ces faits avec leurs preuves, quoiqu'ils soient purement politiques, pensant qu'on a compris suffisamment à quel point, dans ces guerres acharnées des deux pouvoirs, comme aussi dans le poëme de Dante, la question religieuse est indivisible de la question politique.

Au Cacus napolitain succèdent trois Florentins sous leurs traits naturels, Agnel Brunelleschi, Buoso Abbati, et Puccio Galigaï. Survient

(1) *Voy.* Ferreto Vicenti. — Platina, *Vie de Clément V.* — Et surtout Mussato, *Hist. aug.*, liber VIII. Rub. 7.

(2) Villani, lib. IX, c. 62.

(3) *Cecidit Johannes princeps, frater regis Roberti, super quem sedens, comes Niger Pisanus, miles factus est.* Speciali, *Rer. Sicul.*, liber VIII, c. 2.

Cianfa Donati, sous la forme d'un reptile à six pieds, qui se jette sur Brunelleschi et s'incorpore avec lui. Buoso, assailli par un petit serpent *noir*, qui est Guercio Cavalcanti, se transforme à son tour en serpent, tandis que Guercio reprend la forme humaine. Seul Galigaï, dit le boiteux, échappe à toute transformation. Qu'il suffise, pour expliquer ces changements de forme et de couleur, de dire qu'ils figurent ces revirements de parti, ces reniements d'opinion et de croyances dont nous avons vu tant d'exemples depuis soixante ans. Ainsi Brunelleschi, qui était d'une famille gibeline, passa des blancs aux noirs, et se montra impitoyable pour ses anciens frères, comme il arrive toujours aux renégats (1). La pensée de Dante est éloquemment exprimée par la comparaison du papier qui, au moment de de s'embraser, cesse d'être *blanc* et n'est pas encore *noir*, et nous donne la clef de la transfiguration des autres maudits, dont un seul était resté fidèle à son drapeau, tout concussionnaire et voleur qu'il était.

CHANT XXVI. La huitième fosse renferme les mauvais conseillers, qui, abusant des dons de l'esprit, les ont employés au détriment des autres. Ces deux âmes qui passent devant les yeux du poëte, et dont il lui prend un si vif désir d'entendre la voix, porté qu'il se sent d'une extrême sympathie à leur égard, sont Ulysse et Diomède, symbole du conseil et de l'action, de l'habileté sachant abuser par de belles paroles, et du courage intrépide, ne craignant pas de s'attaquer aux dieux, de blesser la Vénus terrestre; vous voyez bien qu'il s'agit encore de Dante lui-même et de son prince bien-aimé, trop tôt moissonné. Comment ne pas les reconnaître réunis dans une même flamme, embrasés d'un même amour pour la révolution qu'ils rêvent, et désireux de ravir à Rome son Palladium, fût-ce au risque de l'incendie et du carnage? Diomède-Henri reste silencieux. Il y aurait eu danger à le faire s'expliquer sur de pareils projets. Mais Ulysse nous en dédommage, en donnant un démenti à Homère, qui le fait rentrer à Ithaque. C'est une erreur, Ulysse était trop socialiste pour cela, il n'était pas engoué de la famille; l'humanité avant tout, disait-il, car c'est l'humanité qui est Dieu, c'est elle qui est le Christ souffrant la passion sur sa croix et devant se racheter elle-même par la

(1) Dino Compagni, lib. III. Il l'appelle messire Betto Brunelleschi.

religion de l'Esprit. Aussi proclame-t-il son indifférence pour père, femme et fils. Ce qui le préoccupe surtout, et l'entraîne loin de ses foyers, abandonnés depuis vingt ans, c'est le désir de la science, la soif de la doctrine, la pensée du progrès. Et vers quels parages va-t-il chercher l'absolu, *il valore*, de quel côté tourne-t-il sa voile ? Vers les régions de la *lumière*. Au moment où il touche aux limites de l'Occident, région des ténèbres catholiques, il exhorte ses compagnons à les franchir et à chercher, *derrière le soleil*, un monde sans habitants, *senza gente*. On voit qu'il n'a pas peur d'y mourir de faim avec les siens. « Vous n'êtes pas faits, leur dit-il, pour vivre en brutes (sous le joug de la louve), mais pour suivre la vertu et la science, ce qu'ils avaient oublié près de *Circé*. Ce langage est si puissant sur matelots et soldats, gens avides surtout de science et de vertu, comme chacun sait, qu'ils s'en vont voguant de plus belle vers l'*Orient*. Sans m'arrêter à rechercher jusqu'à quel point les dates historiques s'accordent avec les cinq lunes de navigation, je ne serais nullement étonné qu'il y eût complète coïncidence, et que la montagne qui fait tressaillir d'allégresse nos navigateurs, fût tout simplement celle de Fiésole, qui domine Florence. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'au moment où leur apparaît cette montagne, qui semble comme brune, *bruna*, dans le lointain, sans doute, par suite du voisinage des *noirs*, une tempête se déchaîne et ils sont engloutis, avec leur nef Argo, et Diomède-Henri. Ce qui prouve que tout ne tourne pas à bien pour qui veut pousser trop loin la recherche de la vérité, surtout lorsqu'il s'agit de la trouver derrière le soleil.

CHANT XXVII. A l'aventureux Ulysse succède un personnage dont le poëte faisait au moins autant de cas, Gui ou Guido, comte de Montefeltro, capitaine gibelin, aussi fécond en ruses et en stratagèmes que le prince grec ; mais tant soit peu mobile dans sa conduite politique, et assez disposé à se battre, croyance à part, pour qui le payait le mieux. Dante, qui chante ses louanges dans son Banquet, lui donne dans l'Enfer une tunique de flamme ; mais il a besoin de lui là. Or à quoi bon les amis, si ce n'est pour rendre service à l'occasion ? Aussi n'y a-t-il rien de mieux que d'en avoir partout. Comment d'ailleurs les amis du poëte auraient-ils trouvé mauvais qu'il les montrât dans ce royaume infernal, où il ne se lasse pas de se faire figurer lui-même, tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre ?

Il s'agissait de démontrer qu'un vieux soldat, rompu à toutes les ruses du métier, n'est qu'un écolier auprès d'un pape, quand ce dernier veut se mêler de jouer au fin avec lui; et Guido de Montefeltro venait à point pour cela. Il s'agissait de protester contre les indulgences, en plongeant dans l'enfer, en dépit de l'absolution pontificale, le vieux capitaine gibelin devenu moine, et cela pour avoir eu foi dans les paroles du *prince des nouveaux Pharisiens*, qui se disait porteur des deux clefs. Quant à la conversation entre les deux interlocuteurs, il n'est pas besoin de dire qu'elle est de pure invention, ni de faire ressortir ce qu'il y a d'impie dans le débat entre saint François et le démon pour savoir qui des deux emportera l'âme du comte. « Tu ne me croyais pas si bon logicien, » dit ironiquement le démon, qui vient d'appuyer son droit d'un argument de théologie, et d'employer contre un saint, dans cette parodie des croyances catholiques, les armes de l'Église elle-même. C'est de cette ruse du démon que s'inspira constamment Dante, qui à la logique de l'homme de science et de parti joignait à un si haut degré le génie poétique.

Chant XXVIII. Soyez certains qu'il va nous transporter maintenant dans le royaume de Naples, car il tire ses comparaisons des Fourches Caudines, de la bataille de Cannes, de celle de Ceperano, où Charles d'Anjou vainquit Manfred; de la Sicile et de la Calabre, en ayant soin de mettre en avant le nom de Robert, surnommé Guiscard, c'est-à-dire le fourbe ou le rusé; nous ne saurions donc guère nous tromper en reconnaissant le roi de Naples, Robert II, dans le prophète de l'islam, que Dante aperçoit le premier dans cette fosse remplie d'ombres mutilées et couvertes d'horribles blessures. Pour Dante, Mahomet n'est pas précisément un païen, un mécréant, ce n'est qu'un schismatique, il est donc un chrétien à ses yeux. Robert II, prince religieux et lettré, s'occupait beaucoup de théologie, il se plaisait même à faire des homélies, des sermons, des allocutions pieuses pour des solennités ecclésiastiques et des chapitres de moines. On en conserve plusieurs dans la bibliothèque de Saint-Jean et Paul, à Venise; notamment un éloge de Bologne, fidèle au parti guelfe, dont lui-même était un des plus zélés champions. Dante s'en prenant à ce goût pour la prédication, auquel il fait encore allusion dans le chant VIII du Paradis : *Fate re di tal, ch'è da sermone*, assimile dérisoirement ce roi, qu'il déteste comme l'allié et le défenseur de l'Église, à

l'apôtre d'une croyance mensongère ; d'un autre côté, par sa politique, Robert II employait tous ses efforts pour enlever des partisans à la cause impériale, pour jeter la division dans les rangs gibelins. C'était donc un artisan de schisme, et son gendre, ou peut-être même son fils, le prince Jean, devenait dès lors un Ali. Enfin, les œuvres de ce prince, fruit de ses méditations, n'étaient pour Dante que des productions mal digérées et de l'ordure. Aussi, nous le représente-t-il fendu en deux comme un tonneau dont on a enlevé une douve (1). « Ses intestins pendent entre ses jambes, le cœur et le poumon apparaissent à nu, ainsi que le triste sac où la nourriture se change en excréments. » J'adoucis les expressions. A coup sûr, le dégoût et le mépris ne peuvent aller plus loin. C'est par Mahomet-Robert qu'il fait prophétiser la ruine du Frère Dolcino, chef des Fra tricelles ; trouvant ainsi moyen de mettre dans la bouche de ce prince un événement conforme à ses désirs réels, et de manifester son intérêt propre pour des sectaires issus des albigeois (2).

A la suite de Mahomet se présente Pierre de Medicina, ami et compagnon de Dante à la cour de Guido de Polenta, et ce gibelin se trouve avoir pour compagnon de supplice Curion, dont le hardi conseil, *così ardito*, décida la résolution de César. Or, le poëte se trouve coupable d'un crime tout semblable ; car nous lisons dans la lettre qu'il adressa, en 1311, à Henri de Luxembourg, et où il le pressait de quitter la Lombardie pour tomber sur Florence : « Que tonnent à tes oreilles ces paroles de Curion à César : *Tolle moras : semper nocuit differre paratis.* » Nous y lisons encore que Henri est « l'oint du Seigneur, sacré roi pour frapper le peuple d'Amalec (3) ; que Florence est Myrrha, scélérate et impie, s'enflammant dans les embrassements *paternels*... Ainsi, point de retard : que l'oint du

(1) *Mezzule*, douve, est précisément le nom d'une place enlevée par Henri VII lorsqu'il vint mettre le siége devant Florence.

(2) Qu'on se reporte à la Canzone commençant par ce vers : *O patria degna di trionfal fama*, on verra que l'envoi se formule ainsi : « Va, chanson, dans ma ville natale, dévorée par Capanée et Crassus, Aglaure, Simon le Magicien, Sinon et Mahomet, qui s'entend avec Jugurtha (Philippe-le-Bel) et Pharaon (Clément V).

(3) Qu'on lise cette lettre en entier, c'est tout à fait le langage des puritains ou cathares de Cromwell.

Seigneur se rappelle la sainte Jérusalem et rende leur patrie à ceux qui gémissent exilés dans la Babylonie. »

Le poëte que nous avons vu figurer tour à tour sous les traits de Jason et d'Ulysse a donc voulu se montrer ici évidemment sous ceux du conseiller de César, et le supplice qu'il s'est infligé consiste à avoir la langue coupée. En effet, il ne parle plus, *non favella;* mais il écrit, ce qui ne l'empêche pas d'être bien affligé, *sbigottito,* non pas tant que César ait suivi un conseil dont le résultat fut si fatal, que du retard mis à l'adopter.

Nous retrouvons ici dans Mosca un de ceux dont il s'informa avec tant d'intérêt lors de son entrée en enfer; il suffit de le rencontrer avec Curion, parmi les âmes les plus *noires,* pour être certain que c'était un gibelin sur lequel on pouvait compter. Bertrand de Born méritait d'être réuni à si bonne compagnie; ce troubadour, que la guerre réjouissait si fort, surtout celle de l'Amour et de sa dame, *Amors et madomna*, qui « ne se souciait guère du lundi ni du mardi, » à plus forte raison du vendredi, et qui était « toujours prêt à perdre qui lui était nuisible. » Décapité, il marche sa tête à la main, en guise de lanterne, *di se faceva a se stesso lucerna*, autrement dit qu'il se dirigeait à la lumière de sa pensée. Il invite donc le poëte à imiter son exemple, en levant le bras et en lui montrant cette tête lumineuse d'où sortaient tant de bonnes pensées. Ce qui est en parfait accord avec l'excellente opinion que Dante exprime à l'égard de ce belliqueux troubadour, dans le Convito, où il le met en compagnie du *bon* roi de Castille, protecteur des Templiers et du *bon* comte de Toulouse, chef des albigeois, en leur adjoignant même *Saladin* (1).

CHANT XXIX. Dante, absorbé dans la contemplation d'un si parfait modèle, comme poëte et comme albigeois, ne s'aperçoit même pas de la présence d'un sien parent dont il a négligé de venger la mort; il s'en fait un cas de conscience; mais son guide, qui s'inquiète peu des querelles de famille, l'entraîne vers la dernière fosse des males poches, où les deux comparaisons des Maremmes et de la vallée de Chiana nous avertissent que les personnages prêts à entrer en scène appartiennent à la Toscane. En effet, les deux premiers qui se présentent dans cet horrible séjour des infirmités les plus douloureuses

(1) Traité III, c. 11.

et les plus dégoûtantes, sont des Florentins, des alchimistes ayant falsifié l'or pur gibelin au moyen de l'alliage guelfe, c'est-à-dire ayant trahi leur parti par de faux semblants. Autrement, comment expliquer la justice distributive qui aurait puni plus rudement de pauvres souffleurs de fourneaux que les adultères, les incestueux, les simoniaques et tant d'autres encore ?

Je ne fais qu'une analyse et non un commentaire, autrement j'établirais, à l'aide de deux chroniqueurs, que l'un des deux damnés « s'appuyant l'un à l'autre comme deux casseroles, » est un Tegghia Frescobaldi, comme le révèle, pour quiconque est au courant des procédés de Dante, la comparaison de deux tourtières, *tegghie*, et que ce gibelin déserteur fit éprouver une déroute sanglante aux impérialistes, dans une embuscade (1). Mais si l'on veut se rendre compte du genre de supplice infligé à ces renégats, on peut se reporter à la lettre adressée par Dante à Henri de Luxembourg, où Florence, Myrrha scélérate, est comparée à la brebis lépreuse qui infecte le troupeau ; aux paroles de son aïeul Cacciaguida, lui disant dans le Paradis : « Laisse se gratter ceux que ronge la lèpre ; » et à ce passage de son premier psaume de la pénitence, où, demandant pardon à Dieu de ses anciennes erreurs, pour avoir suivi la bannière guelfe, il remercie « le Roi des esprits célestes de l'avoir couvert de son manteau, et déclare ne plus redouter ses ennemis, purgé qu'il est de toute lèpre (2). »

Vient ensuite un damné coupable d'avoir testé sous le nom d'un autre, pour justifier le titre de faussaires donné aux prétendus alchimistes, puis Florence elle-même, dans la personne de Myrrha, et, enfin un Florentin, surnommé Ventraja, complice de Tegghia Frescobaldi dans son changement de parti, comme le prouvent les deux chroniqueurs précédemment cités. C'est ce surnom de *Ventraja* qui lui vaut la douloureuse hydropisie dont le poëte a jugé à propos de l'affliger, bien qu'il lui ait plu de déguiser le personnage sous le

(1) *Voy.* Dino Compagni, liv. III, et l'*Hist.* de Mussato. *Tegghia de Frescobaldis*, dit ce dernier, *cum Florentinorum consociis, magna vi in nos insultum fecere.*

(2) Il est à remarquer que toutes les fois que l'occasion se présente de placer tant bien que mal le mot *impero*, il ne manque jamais de s'en prévaloir. *Voy.* notamment ses psaumes I, II et III.

masque d'un véritable alchimiste. Le Florentin Gianni Schicchi, personnifie les fureurs de la Thèbes Brescia, dont Florence attisait la rébellion, et c'est Athamas qui se charge de nous mettre sur la voie. De même, la rage d'Hécube nous désigne Florence dans Troie. Il faut donc chercher le traître Sinon aux bords de l'Arno et non sur les rives du Scamandre.

CHANT XXX. Nous voilà sortis des males fosses, et nous entrons dans l'intérieur de cette vaste enceinte ayant extérieurement vingt-deux milles de tour, intérieurement onze milles et demi environ, mesures se rapportant juste à celle des fossés de Rome et à celle de ses murailles; qu'allons-nous y voir? Des géants ressemblant à des tours. Qu'ont-ils fait? Ils se sont révoltés contre Jupiter, le monarque universel, c'est-à-dire qu'il nous faut reconnaître en eux des princes rebelles envers l'Empereur, représentant du pouvoir monarchique sur la terre. Ils l'ont combattu des murs de Rome qu'ils ont occupée; ils sont, en conséquence, placés au bord de l'abîme, comme les sentinelles avancées de celui qui est l'adversaire de la monarchie temporelle.

Le premier de ces géants *semblables à des tours* est Nembrod, et le premier à lever la bannière contre Henri de Luxembourg fut Guido de la Torre, que, dans sa sentence contre Florence, en date du 23 décembre 1311, ce prince signale comme son ennemi capital, en faisant un crime de lui avoir donné asile dans leurs murs (1), aux Florentins, qu'il appelle orgueilleux fils de Lucifer. En même temps, nous voyons Dante gémir longuement sur la confusion de Babel, dans son traité *de l'idiome vulgaire*, en faisant évidemment allusion à Florence, à laquelle il reproche d'avoir agi à la suggestion du géant, *sub persuasione gigantis* (2). Enfin, la promulgation de la sentence impériale fut faite à son de trompe, *il suon del corno premesso*, lit-on à la suite du ducument cité, et le Nembrod de la Tour a une trompe suspendue à son cou.

Le second géant est Éphialte, dont les bras sont liés par une chaîne partant du cou et faisant *cinq* tours, pour indiquer que Robert de

(1) *Voy.* ce document historique dans *Delizii degli' eruditi Toscani*, t. XI, p. 95 à 101.

(2) Liber I, cap. 7.

Naples est l'homme lige du pape Clément V, quoique Dante affecte de ne pas savoir « qui l'a garrotté ainsi. » Il s'informe de Briarée, Philippe-le-Bel, qu'il serait curieux de voir; mais son guide lui répond qu'il verra Anthée, attendu que le moment n'est pas venu de faire apparaître ce monarque; il est réservé pour figurer plus activement dans le Purgatoire, *più là molto*, comme le dit Virgile. Du reste, en laissant de côté les autres signes de reconnaissance, comme la *ressemblance* des deux monarques parents, il n'y a pas à s'y méprendre en lisant le nom de Robert, *Rubertus* ou *Rupertus*, travesti à dessein dans ce vers : *Non fù tremuoto già tanto* RUBESTO. Au tremblement de terre causé par le mouvement du géant Robert, Dante redoute plus que jamais la *mort* (guelfe).

Mais qui est cet Anthée, qui n'est pas lié comme les autres et qui a l'usage de la parole (sectaire), quoiqu'il ne profère pas un mot? C'est un gouvernement dont tous les membres sont favorables à Clément V, moins leur chef, qui connaît l'argot de ses coreligionnaires. Aussi la personnification de ce gouvernement, qui, du reste, n'a pas de traité formel avec Clément V, dépasse-t-il le puits de *cinq* brasses, *moins la tête* (le chef), comme Nembrod de trente empans, mesure égale sous un nom différent, *palmi* et *alle;* or, cette dernière mesure nous reporte à Bologne, comme aussi la comparaison de la tour penchée, appelée la Carisenda. Eh bien! nous trouvons qu'à l'époque où Dante se réfugia dans cette ville, dans laquelle il comptait pour amis plusieurs hommes distingués; à l'époque où nous avons vu qu'il lui fallait sonder le terrain avant de s'aventurer de ce côté, le capitaine du peuple, issu d'une famille gibeline, et gibelin lui-même en secret, s'appelait Rambert Orgogliosi, vaillant guerrier (1) appelé à ce poste, à raison de son habileté militaire, quoique d'opinions suspectes au parti qui dominait dans ce municipe. Pour concilier ses opinions secrètes avec sa position officielle, ce Rambert était naturellement obligé d'agir avec beaucoup de circonspection. Ce qui explique pourquoi Anthée n'échange pas une parole avec ceux à qui il rend service, pourquoi il use de complaisance envers eux, sur l'assertion de Virgile que Dante pourra le réhabiliter dans l'opinion gibeline irritée contre lui, pour son accep-

(1) Paul Bonoli, *Histoire de Forli*, lib. VI, p. 129, 130.

tation de fonctions dans un gouvernement hostile; pourquoi, enfin, il se relève soudain qu'il les a déposés en sûreté au fond du gouffre, comme un homme agissant à la dérobée et en crainte d'être surpris.

Quant à Tytie et Typhon, tout ce qui précède dit assez que leurs noms réels sont Louis, roi de Navarre, et le prince de Tarente, complétant ainsi la liste des alliés du Saint-Siége contre Henri de Luxembourg (1).

CHANT XXXII. Ce n'est pas sans frayeur que Dante commence le trente-deuxième chant, *non senza tema*, et on le conçoit; car ce qu'il nous reste à voir dans l'Enfer dépasse de beaucoup tout ce qui, jusqu'ici, a pu exciter la surprise et blesser de justes susceptibilités. Mais il compte « sur l'appui de ces *Dames* (chefs gibelins) qui aidèrent Amphion (Henri) à enclore Thèbes-Brescia d'un mur de soldats, pour pouvoir un jour s'exprimer sans déguisement et appeler les choses et les personnes par leur nom. « Oh! s'écrie-t-il combien c'est une plèbe perverse celle qui réside au lieu dont il est scabreux de parler, *onde parlar è duro*, dans le temps où nous sommes, et de décrire ce qui constitue la base de tout l'édifice social, *descriver fondo a tutto l'universo!* »

Il classe cette plèbe guelfe en quatre catégories de traîtres: envers leurs proches, envers leur patrie, envers leurs amis, envers leur maître et bienfaiteur. Les maudits sont plongés plus ou moins profondément dans « un lac de glace, qui a toute l'apparence du verre, » attendu qu'il est dit au chapitre XV de l'Apocalypse : *Et vidi tanquam mare vitreum... et qui vicerunt bestiam et imaginem ejus et numerum nominis ejus stantes super mare vitreum.* Dante et Virgile marchent sur ces eaux congelées, non comme vainqueurs de la bête, mais comme animés du désir de triompher d'elle. Les malheureux qui les entourent y sont enfoncés pour l'avoir adorée. Ceux qu'il signale sont donc des guelfes ou des gibelins renégats contre lesquels se décharge tout son courroux; puis enfin il rencontre le comte Ugolin s'acharnant à belles dents sur le crâne de l'archevêque Ruggiero,

(1) *Reos mortis sanctissimi principis (Henrici) fuisse referunt Robertum Apuliæ, Philippum regem Franciæ, Ludovicum Navarræ regem, et principem prætcrea Tarentinorum.* J. Beka.

et il semble que, dans ce sombre épisode, toute la haine du sectaire incarnée dans le père altéré de vengeance s'associe au sauvage repas dont la chair et les os d'un prélat catholique font le menu savoureux.

CHANT XXXIII. Si le frère Albéric figure parmi les plus pervers dans la dernière région de glace, ce n'est pas pour avoir fait massacrer en guet-apens des parents avec lesquels il feignait de vouloir se réconcilier; son véritable crime c'est d'avoir été chevalier de Sainte-Marie, c'est-à-dire l'un de ces Frères gaudents, héritiers des biens des Templiers, à la ruine desquels ils concoururent sous la direction des Dominicains; aussi a-t-il dans l'Enfer du poëte le même sort que Branca Doria, auquel ses autres crimes auraient été volontiers pardonnés s'il n'eût été l'ennemi des Fieschi, partisans dévoués de Henri VII, et si Dante ne l'eût considéré comme un traître à la cause de l'Empire, qu'il avait feint d'embrasser, puis qu'il abandonna après la mort de ce prince (1).

CHANT XXXIV. Vengeance faite ainsi de tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'Église romaine, soit au spirituel, soit au temporel, le poëte orthodoxe va s'attaquer à son chef ou plutôt au catholicisme lui-même ; or afin que l'on ait bien à comprendre qu'il s'agit pour lui non d'un individu, mais de l'édifice catholique tout entier, se composant de l'ensemble des fidèles avec le pontife, leur chef suprême, au sommet, il jette en avant la comparaison d'un moulin dont le vent fait tourner les ailes et dit qu'au moment où il aperçut de loin celui dont la puissance s'étend sur tout le royaume infernal, il lui sembla voir un édifice semblable, *veder mi parve un tal dificio.* Et maintenant comment son attention est-elle attirée sur ce formidable édifice? Par une parodie sacrilége du premier verset d'une hymne de l'Église : *Vexilla regis prodeunt.* Ces paroles qui appellent la vénération des fidèles sur le signe de la rédemption, sont mises par lui dans la bouche du poëte païen, pour signaler à son disciple les ailes de ce moulin symbolique, parce que, en effet, les quatre ailes au repos offrent d'ordinaire la figure d'une croix latine : s'associant ainsi autant qu'il est en lui aux doctrines des iconoclastes, adoptées par les protestants, et à l'hérésie de Claude de Turin. L'allusion est d'autant moins contesta-

(1) *Voy.* G. Stella, *Annal. genov.*, ann. 1315, 16 et 17.

ble, qu'une chronique contemporaine nous révèle que le pape Clément V avait été représenté, dans une caricature, avec trois bannières dressées devant lui et retombant flottantes derrière son dos, *supra cujus dorsum tria sunt ante faciem ejus erecta Vexilla* (1). Il est donc impossible de ne pas voir dans ces bannières l'origine des ailes données au Lucifer dantesque et du *Vexilla regis*. Voilà comment le pontife, déjà signalé par le poëte comme un pasteur sans loi, *senza legge*, dont les œuvres seront plus perverses, *di più laid'opra*, que celles de Boniface VIII (2), puisqu'il participa à la destruction des Templiers, et peut-être, dans la pensée de Dante, à la mort de Henri VII, se trouve signalé à la haine des sectaires, comme la personnification de la papauté, sommet de l'édifice catholique.

L'Apocalypse, cette œuvre dont les hérétiques de tous les siècles ont tant abusé, et qui est devenue pour eux comme un arsenal où ils ont puisé à l'envi toutes leurs armes offensives contre l'Église, a fourni à Dante trois figures qu'il a confondues à dessein dans son allégorie sacrilége, à savoir Satan ou le grand Dragon, la Bête son image ou la prostituée et le pseudo-prophète qui la fait adorer de gré ou de force par tous les habitants de la terre (3). Ayant ainsi réuni dans un seul symbole la divinité, l'idole et le prêtre, c'est-à-dire Satan, l'Église et le pontife, il arrive à pouvoir attribuer à son gré l'un ou l'autre sexe à cet ensemble colossal. De là ces appellations différentes de reine des pleurs éternels, d'empereur du royaume des douleurs, de roi de l'enfer, de dame souveraine, *donna che là regge*, selon qu'en parlant du catholicisme sa pensée se porte sur l'Église ou sur son chef.

Mais il est encore une autre source dans laquelle le poëte, prétendu orthodoxe, ne s'est pas fait faute de puiser comme tous ses pareils, je veux parler de la Bible. Il lisait notamment dans Isaïe : *Sumes parabolam istam contra regem Babylonis et dices : — Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriaberis? Corruisti in terram qui vulnerabas gentes! Detracta est ad inferos potentia tua. Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci* (Ch. XIV). En conséquence il plaça son Lucifer, personnification de la double puissance

(1) F. Pipin. *Chron.* Ap. Muratori, *Rer. Ital. scrip.*, t. IX, p. 752.
(2) *Enfer*, XIX. — (3) *Apocalypse*, XII et XIII.

de ceux qu'il appelait les rois de Babylone, au centre du lac infernal, dans sa partie la plus profonde, et il en fit le grand ver qui traverse le monde de part en part, *ch'l mondo fora*. Mais pour donner à comprendre toute sa pensée, il avait pris soin à l'avance de représenter, dans le XIXe chant, les pontifes cupides s'engouffrant successivement dans des tombes ardentes et descendant, sous le poids les uns des autres, jusqu'au fond de l'abîme; *et projectus de sepulchro tuo ad infernum detraheris in profondum laci.* Il avait même poussé la fidélité de la mise en scène jusqu'à s'incliner respectueusement devant l'un des suppliciés, *qui te viderint ad te inclinabuntur.* Son intention évidente était donc de montrer dans ces rois de Babylone, comme il les appelle, des membres de Lucifer, s'enfonçant à travers la pierre ardente de leur sépulcre dans la profondeur de la terre jusqu'au lac infernal, pour aller se réunir au foyer commun et devenir partie intégrante du grand tout désigné par ce nom biblique.

Il n'est pas jusqu'à ces autres paroles d'Isaïe dont il n'ait irép arti pour rendre sa fiction plus transparente : « *Infernus subter conturbatus est, in occursum adventus tui suscitavit tibi gigantes; omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis, omnes principes nationum.* En effet, les géants, ces princes guelfes, dont il a pris soin d'entourer le puits de l'abîme, se troublent à son arrivée et se montrent assez mal disposés à son égard.

Mais ce n'est pas tout encore. Lucifer étant triple dans son essence, comme nous l'avons vu, il est représenté avec trois faces. Une *rouge* au milieu, couleur des guelfes, recevant leur direction de Rome, une *noire* à gauche, par allusion à Florence où dominait le parti des *noirs*, la troisième à droite, tenant du *blanc* et du *jaune*, comme les fleurs de lis armoiriées sur les drapeaux de la France. Ces trois couleurs peuvent en même temps être considérées comme le symbole de la violence, de la perversité et de la ruse *grecque*.

De chacune des trois bouches de Lucifer sort la moitié du corps d'un pécheur (1); celui du milieu est Judas (2) et de plus Frère

(1) « *Et vidi de ore Draconis et de ore Bestiæ et de ore Pseudoprophetæ spiritus tres immundos.* » (*Apoc.*, XVI, 13.) Ici encore les trois n'en font qu'un.

(2) « *Intravit Satanas in Judam,* » dit saint Luc, et Dante, renversant la proposition, fait entrer Judas dans Satan.

Bernard de Montepulciano : sa tête est cachée parce que l'hostilité de Clément V contre Henri VII ne se manifesta jamais ostensiblement, mais il n'en fut de même ni pour la France, qui se déclara par la révolte de Robert de Naples, ni pour Florence qui força l'Empereur à l'assiéger. En conséquence, Cassius, représenté, à l'image de Philippe-le-Bel, comme vigoureusement charpenté, *membruto*, est suspendu à la mâchoire où le blanc s'allie au jaune; enfin Brutus « qui ne dit mot, » attendu que les Florentins qu'il traite de brutes, *bestie fiesolane*, ne révélèrent jamais à quelle impulsion ils obéissaient, sort à demi des lèvres *noires*, et de la sorte, la trahison, la violence et la perversité reviennent à leur source en servant de pâture à ce monstrueux Lucifer.

A peine Dante a-t-il eu le temps de contempler ce spectacle effrayant, que son guide saisit le moment où les ailes de Satan sont grandes ouvertes, c'est-à-dire lorsque la puissance pontificale se déploie sans obstacles après la mort de Henri VII. Il entraîne son disciple qui le tient embrassé, et s'aide péniblement de l'épaisse toison dont le corps du démon est revêtu pour descendre le long de ses flancs, puis remonter soudain, lorsqu'il a dépassé le point central de la gravitation terrestre (1). Ainsi, c'est l'ennemi lui-même, *in tribus unus*, qui fournit aux deux poëtes ou plutôt aux deux langages mystiques personnifiés, l'ancien et le moderne, leur moyen de salut; de même que le triple Geryon les avait aidés à descendre au bas du

(1) Clément V mourut le 20 avril 1314. Or, d'après un calcul fait plusieurs fois, c'est dans la matinée du Jeudi-Saint de cette même année que Dante se serait trouvé égaré au milieu de l'*obscure forêt*; antérieurement dès lors au 20 avril. Ce pontife était donc encore debout, lorsque le rancuneux gibelin entrait dans l'enfer. Son étonnement en voyant Lucifer, qu'il venait de laisser droit sur ses pieds, plongé maintenant la tête en bas, comme les simoniaques, est donc suffisamment expliqué par ce rapprochement de dates.

Virgile, la sagesse politique, féconde en artifices de langage, conseille à Dante de partir, attendu que la nuit de l'ignorance revient, *la notte risurge*, aux lieux où Lucifer règne en maître. Il le fait se prendre à son cou, issue de la voix, pour indiquer la nécessité du silence, et lui procure le moyen de passer sain et sauf entre les rangs pressés des guelfes et la foule ignorante qui les suit, *trà 'l folto pelo e le gelate croste*, en s'accrochant aux longs poils du démon, c'est-à-dire à divers guelfes puissants, comme les Malaspina; car de même que les *blancs* et les *noirs* ont formé le pelage de la panthère florentine, les guelfes constituent ici la toison de Lucifer.

gouffre. C'est son enveloppe extérieure, sa toison qui leur sert d'échelle pour échapper à ce qui pour eux est un si grand mal, *per cotali scale convensi dipartir di tanto male;* et, en effet, c'est en employant, avec autant d'art que d'audace, les formes extérieures de la foi catholique, les textes des livres sacrés, les mystères mêmes du dogme, que Dante parvint à conjurer les mille dangers qu'il avait accumulés sur sa tête.

Quelques pas encore et il va se trouver hors des royaumes funèbres; mais s'il y parvient, il le devra encore à la doctrine occulte dont il est l'apôtre zélé. Car ce petit ruisseau qui, serpentant dans l'ombre, a rongé la *pierre* et creusé, dans le roc, la ravine étroite par laquelle il gravit, n'est autre chose, on le comprend, que l'enseignement secret révélé par le son et non par la vue, *non per vista ma per suono è noto*. Il a peu de pente, *poco pende*, car aucun effort n'est négligé pour entraver son cours, ce qui ne l'empêche pas, des régions de la lumière sectaire, de pénétrer, invisible, jusque dans les domaines de celui que ses adeptes appellent Satan et l'antechrist. C'est donc en suivant cette voie mystérieuse que Dante parvient à une ouverture ronde où l'aspect du ciel constellé est enfin rendu à ses regards. Mais on serait dans une erreur profonde en supposant qu'il s'agit ici du ciel qui brille sur nos têtes; qu'on ouvre tous les livres traitant des initiations en Égypte, dans l'Inde et aujourd'hui encore parmi nous, on y trouvera le ciel et les astres d'où dérive la lumière pour ceux que la science mystérieuse a régénérés et qu'elle a délivrés de l'empire des ténèbres (1).

(1) Comme j'aurai à revenir plus d'une fois sur la franc-maçonnerie, à laquelle j'ai déjà fait souvent allusion, je dois déclarer que je n'a jamais appartenu à cette association, non plus qu'à toute autre. Mais ses membres ont tant écrit et parlé, depuis le milieu du siècle dernier, et surtout depuis soixante ans, qu'il a été facile, à quiconque l'a voulu, de porter un regard profane sur leurs mystères, leurs doctrines et leurs tendances. Un dignitaire désabusé de l'Ordre ayant bien voulu mettre sa riche bibliothèque à ma disposition, j'y ai trouvé des renseignements dont j'ai pu faire mon profit, sauf rectification de la part de ceux qui croiraient que, sur quelque point, j'ai été induit en erreur.

LE PURGATOIRE.

CHANT Ier. L'Apocalypse, que Dante avait profondément étudiée, se divise en trois scènes principales : la peinture du monde, corrompu par Babylone ; le jugement et la punition de Babylone ; la peinture de la nouvelle Jérusalem, destinée à succéder à la reine des nations. L'Enfer correspond à la première, le Purgatoire à la seconde, le Paradis à la troisième, et, pour être voilées, la paraphrase et l'imitation n'en apparaissent pas moins évidentes à qui sait pénétrer au delà du sens littéral.

Le premier acte de sa *Comédie* est terminé, il nous a offert le tableau du monde tel qu'il apparaissait alors au poëte sectaire, au révolutionnaire gibelin, sous la domination des pontifes catholiques. Dans le dernier se déploiera la peinture de la Jérusalem nouvelle ; et nous allons voir à la fin de celui-ci la scène du jugement ; mais il nous faut assister d'abord aux différentes épreuves qui de tout temps ont précédé l'initiation aux mystères. Nous venons de traverser avec Dante cette première période, qui dans toute l'antiquité devait se passer en des lieux souterrains, et nous voici revenus avec lui à la clarté des étoiles. Mais, il convient de le répéter, les astres qu'il vient de revoir sont ceux qui resplendissaient dans le temple de Mithra, comme ils ont brillé depuis dans tous ceux qui furent construits sur ce modèle.

Le premier objet qui frappe ses regards en sortant de l'enfer, empire des passions haineuses, est « la belle planète qui excite à aimer. » Elle

rayonne escortée des Poissons, qui, emblèmes du silence recommandé au néophyte, et consacrés, à raison de leur mutisme, à la déesse triforme qui préside aux mystères, se trouvent là, tout à point, en opposition aux filles de Piérius, dont la métamorphose en pies est rappelée à dessein, comme avertissement à l'indiscrétion. A ce moment solennel, le poëte invoque Calliope, c'est-à-dire la muse du chant allégorique, celle qui fait passer la pensée dangereuse sous le vêtement d'une parole inoffensive (1).

« Une douce couleur de saphir oriental, » autrement dit bleu d'azur, se répand dans l'aspect du ciel jusqu'au premier pourtour du purgatoire, divisé en *sept étages*, degrés ou stations, *infino al primo giro*, « dès qu'il est sorti de l'atmosphère *morte* qui avait contristé sa vue et son cœur. » Or, il se trouve que dans la maçonnerie, qui se compose de *sept grades*, comme aussi dans les hiéroglyphes et dans la peinture symbolique, la couleur bleue désigne l'apprentissage (2). Notre attention se trouve ainsi naturellement reportée vers une association secrète qui prétend remonter à une haute antiquité, mais qui jusqu'à présent n'a trouvé personne parmi les siens pour justifier de ses titres de noblesse. Ce qu'il faut attribuer, selon M. Matter, à un regrettable défaut d'érudition chez ses écrivains (3). Peut-être ce que nous avons à signaler dans l'œuvre du poëte florentin pourra-t-il contribuer à les mettre sur la voie, et bien d'autres encore avec eux.

Quel est l'hiérophante qui va diriger les premiers pas du poëte dans le sanctuaire ? Est-ce un saint, un ange ? Non, c'est encore un païen, et, de plus un stoïcien, c'est Caton d'Utique, qui, pour ne pas survivre à la liberté, se donna la mort de sa propre main. Si l'on veut savoir les motifs de la présence de ce personnage en pareil lieu, et surtout du rôle qu'il y joue, il suffit de laisser parler Dante lui-même : « Quel homme sur la terre, dit-il, fut plus digne d'être l'image de Dieu sur la terre que Caton ? Aucun certainement. » Telles sont ses paroles textuelles dans son Banquet (Tr. IV., ch. 28),

(1) Voy. *Prose e poesie liriche di Dante, comment. da A. Torri*, Livourne, 1842, t. V, p. 20 et suiv.

(2) *Voy*. Ragon, p. 73 et 74.

(3) *Histoire du Gnosticisme*, t. I, p. 102, en note.

où il affirme que Marcie, livrée par son époux à Hortensius, et revenant à lui après la mort de son second mari, « est la figure de l'âme noble qui revient à Dieu. » Voilà certainement un singulier catholicisme ; mais il n'y a pas trop à s'en étonner, si nous songeons que ce stoïcien, image de Dieu sur la terre, et « dont le vêtement doit être si splendide au jour du jugement, » est probablement un de ceux qui sont appelés « avec les péripatéticiens et les épicuriens, à philosopher dans l'Athènes céleste, » autrement dit la nouvelle Jérusalem.

Virgile affirme à Caton que Dante va *cherchant la liberté,* la liberté de penser et d'écrire, cela va sans dire, et il lui demande pour son disciple la permission de parcourir ce qu'il appelle ses sept royaumes. Cette permission est accordée, à condition que Dante se lavera le visage à titre de première purification, et se fera, en signe de docilité, une ceinture de jonc, *vieille* plante qui devra céder la place à la *nouvelle* quand le récipiendaire se présentera comme *néophyte* aux épreuves de l'initiation. *Uno avulso non deficit alter.*

Reghellini a eu raison de dire, à propos de cette figure de Caton, que Dante avait vu des Abraxas (1), mais il aurait frappé plus juste en disant qu'il avait voulu offrir dans cet étrange représentant de Dieu à la longue barbe blanche et noire, un Abraxas vivant et la reproduction poétique du *Baphometus* des Templiers.

Chant II. La cérémonie préliminaire terminée selon la prescription de Caton, représentant du Très-Haut, comme l'hiérophante des Égyptiens, une barque se montre au loin en pleine mer sous la conduite d'un ange. Les âmes qui la montent arrivent de Rome, et Dante, par une allusion facile à saisir, leur fait chanter *In exitu Israel de Ægypto,* en ayant soin de noter que ce psaume fut continué tel qu'il se poursuit, *con quanto di quel salmo è poi scritto,* pour bien indiquer que ces âmes venaient du milieu d'un *peuple barbare* et se trouvaient ainsi affranchies de l'esclavage de Rome ; d'autant plus que nous lisons ces mots à la fin du psaume : « Les *morts* ne te loueront pas, Seigneur, *ni tous ceux qui descendent dans l'enfer ;* mais nous *qui vivons,* nous bénissons le Seigneur. » Cette mention que le psaume fut chanté en entier, est d'autant plus notable, que nous verrons maintes fois Dante indiquer le point où il fait s'arrêter l'hymne ou la

(1) *Esprit du dogme de la maçonnerie*, p. 344.

prière; toujours avec l'intention de fixer la pensée sur les paroles auxquelles il veut faire allusion.

Parmi les nouveaux venus se trouve le musicien Casella, qui commence les premiers vers d'une chanson du poëte : « Amour qui parle dans mon esprit, » lorsque le sévère Caton arrive et reproche à ces âmes négligentes de s'occuper de chansons d'amour au lieu d'aller se décharger de leur fardeau; et en effet le langage d'amour n'était plus de saison, il avait fallu l'abandonner pour un autre plus savant et plus fortement combiné, celui dans lequel la *Comédie* est écrite.

CHANT III. Au pied de la montagne qu'il s'apprête à gravir, Dante rencontre le fils de Frédéric II, Manfred, qui, marchant sur les traces de son père, s'entoura comme lui de Sarrasins et de philosophes, vécut en révolte ouverte contre l'Église et, vaincu par Charles d'Anjou, mourut sous le poids de l'excommunication. Or Dante n'hésite pas à le placer de sa pleine autorité aux confins du purgatoire en attendant de bonnes prières, qui ne lui manqueront pas, et lui fait dire hautement que l'anathème pontifical n'est pas un arrêt de damnation éternelle. La preuve c'est qu'il est là jeune, beau, l'air plein de noblesse et le sourire sur les lèvres, en songeant à ceux qui ont fait jeter son corps, arraché de sa sépulture militaire, sur le rivage du Gariglian.

CHANTS IV et V. Pendant qu'ils gravissent la première rampe, les deux poëtes rencontrent plusieurs groupes d'âmes qui ont négligé de s'occuper de leur salut, c'est-à-dire des gibelins tièdes et peu zélés pour la cause qu'ils avaient embrassée; mais comme nous n'aurions que des choses peu importantes à relever, touchant le sujet qui nous occupe, dans les discours qu'elles tiennent et dans les faits qui leur sont tout personnels, nous nous hâterons d'arriver à la reconnaissance de Virgile et de Sordello. Et pourtant il y aurait peut-être bien quelques recherches à faire touchant cette *Pia* dont le nom rappelle dame Piété et dont quatre vers assez énigmatiques suffisent à retracer la sinistre destinée.

CHANT VI. D'après un commentateur inédit cité par Tomaseo, Sordello naquit dans un château du Mantouan nommé Goito; « noble, vaillant, avenant de sa personne, il était très-adonné à l'*amour*, mais il fut très-rusé et perfide avec les dames et envers les barons près desquels il séjourna. Il s'éprit de madame Cunizza, sœur de messire

Ezzelin de Romano, qui avait épousé le comte de Saint-Boniface et, d'accord avec messire Ezzelin, il l'enleva et s'en fut avec elle. » Sordello cultivait la poésie provençale avec succès et s'était fait un nom parmi les troubadours les plus célèbres, quoique ceux qui ont pu prendre connaissance de ses compositions, dans la bibliothèque du Vatican, s'accordent pour les trouver des plus difficiles à comprendre et pour s'étonner de leur réputation. Mais on peut s'en rapporter à Dante, qui le cite maintes fois honorablement dans ses autres écrits. Né en Lombardie où l'hérésie avait l'un de ses principaux foyers, composant dans la langue de l'hérésie, on ne saurait douter qu'il ne fût un de ces coreligionnaires, et l'obscurité de son style ne peut qu'appuyer cette supposition. Enfin l'accueil empressé fait par Sordello à Virgile, personnification de l'ancien langage des initiés, vient la confirmer entièrement.

Les deux Mantouans s'embrassent et le Florentin, à cette vue, se rappelle les discordes fraternelles de sa patrie, dont il rejette naturellement la responsabilité sur l'Église romaine. Par elle l'Italie est esclave, *serva Italia;* elle est un séjour de douleur, un navire sans pilote au milieu de la tempête, et de reine des nations elle est devenue un lieu de prostitution, ce qui nous reporte à Sémiramis, à Thaïs et à la grande prostituée de l'Apocalypse : « Ceux qui sont *vivants* (autrement dit les gibelins), sont en butte à une guerre incessante, *non stanno senza guerra li* vivi *tuoi;* et ceux qu'enferment les mêmes murailles se déchirent les uns les autres. Ceux qui ne devraient songer qu'à Dieu, *ahi gente, che dovresti esser divota,* s'ils entendaient bien ce qu'il leur prescrit, ont mis la main sur une proie convoitée (sur Rome et sur l'État romain) (1) et, au lieu de laisser César exercer librement son autorité, lui font obstacle lorsqu'il veut corriger la rebellion. » Florence comme complice de Rome a sa part de l'anathème fulminé par le sectaire gibelin, qui peut du moins donner ici carrière à sa haine politique.

CHANT VII. Les deux poëtes Mantouans ne se sont embrassés à première vue qu'à titre de compatriotes (2), mais à peine le troubadour

(1) *Predella* de *Præda*. En effet l'anonyme annote: « *Predella* de *Prædium* » afin de mettre sur la voie.

(2) Ils s'embrassent trois et quatre fois, *tre e quatro volte,* sur quoi l'anonyme

apprend-il qu'il est en présence de Virgile, qu'il s'incline humblement devant lui, comme l'inférieur devant son supérieur, et il l'appelle la gloire des Latins, c'est-à-dire de ceux qui parlent le langage orné, *car* ou *clus*. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard, car il ajoute : « Par toi notre langue a montré ce qu'elle pouvait faire, *mostrò ciò che potea la lingua* NOSTRA, or l'Enéide étant en latin et les vers de Sordello en provençal, il est évident que le langage commun entre ceux dont il est question ici ne saurait être que celui des initiés. Nous avons donc été bien fondés à dire précédemment qu'il fallait voir dans Sordello l'un des représentants de l'hérésie et le coryphée de la poésie sectaire rendant hommage, dans la personne de Virgile, au langage allégorique de l'ancienne initiation, consacré à représenter ses mystères et à exalter la gloire de la monarchie. Telle est aussi la tâche que Dante s'est imposée dans le nouveau système de figures et de symboles qu'il a adopté, c'est pour cela qu'il revient plus d'une fois à la charge pour bien faire comprendre sa pensée.

Sordello apprend à Virgile que, la nuit une fois venue, on peut bien descendre sur la route qu'il suit, mais qu'il est impossible de monter. Quand le soleil de la raison est éclipsé, *dopo il sol partito,* il faut renoncer à tout progrès sur la terre. Nous verrons bientôt que le signe caractéristique de l'éclipse de la raison est l'apogée du dogme catholique.

Les trois poëtes cherchent une retraite pour le temps que doivent durer les *ténèbres* dans une petite vallée à mi-côte, sorte de terme moyen entre la plaine marécageuse et la cime que dore la lumière, *tra erto e piano,* où l'on arrive par un sentier tortueux, *sentiero sghembo;* la secte ne suivant guère les voies droites. Là des princes soumis à l'autorité de l'Église, il faut bien en admettre quelques-uns en purgatoire, chantent dévotement le *Salve Regina*. Dante introduit dans leurs rangs Philippe-le-Hardi uniquement pour le signaler comme le « père du mal de France, » Philippe-le-Bel, en qui sa haine ne cesse de poursuivre le bourreau des Templiers.

CHANT VIII. L'ombre se fait peu à peu, ce qui indique le moment

s'exprime ainsi : « Trois et quatre font sept, *nombre d'un grand effet*, et l'auteur orne ici son style à l'aide de l'arithmétique.» C'est ainsi que les sciences du *trivium* et du *quadrivium* se prêtaient un mutuel secours.

où l'ignorance et l'erreur venant à l'emporter sur l'instruction et la vérité, l'école rationaliste est obligée de suspendre ses travaux et de s'observer dans son langage. Un des esprits dévots se tournant vers l'*Orient*, entonne pieusement l'hymne *Te lucis ante terminum*, et Dante se sent entraîné à la contemplation, *fece me uscir di mente*, car c'est dans les méditations de la vie contemplative qu'il trouve les ressources dont il a besoin dans sa vie active pour se défendre et pour attaquer tout à la fois.

Au moment où va s'ouvrir la scène si habilement préparée, il s'écrie : « Aiguise ici ton regard, lecteur, pour bien saisir la vérité, car le voile est maintenant si léger qu'il est facile de voir à travers. » Que s'est-il passé ? Les ténèbres ont envahi l'atmosphère, pourquoi ? C'est que les quatre étoiles qui brillaient naguère au ciel et rayonnaient sur la face du stoïque Caton, à savoir les quatre vertus recommandées par l'école de Pythagore, ont plongé sous l'horizon, tandis que les trois vertus théologales ont pris leur place ; l'allusion, comme le dit le poëte, est assez claire. Dans le crépuscule produit par la disparition des étoiles philosophiques et par l'ascension des trois astres du ciel catholique, apparaissent deux anges tout pareils, dont les ailes couleur d'espérance sont vertes ainsi que leur vêtement, chacun d'eux armé d'un glaive flamboyant, mais sans pointe ; chose étonnante, surtout lorsque l'arme est de flamme. On distingue seulement leur tête blonde ; quant à leur visage, le regard s'y perd comme une faculté que l'excès confond, *come virtù ch'a troppo si confonda.*

Et bien, ces deux anges qui viennent du giron de Marie, ou de la secte de Marie, qui pour Dante est aussi la figure de la vie contemplative (1), et sous la bannière de laquelle est allée se ranger la Béatrice de la *Vie Nouvelle ;* ces deux anges pareils, qui confondent la vue, sont la figure des deux sens internes, moral et mystique, résultant d'une même phrase, d'une même expression qui les couvre d'un vêtement en tout semblable ; le glaive flamboyant dont ils sont armés est la lumière destinée à éclairer les uns en même temps qu'à éblouir les autres et à resplendir dans les ténèbres que répand le catholicisme, afin de se glisser à son but dans l'ombre, comme le serpent. Ces deux glaives n'ont pas de pointe, parce qu'ils ne peuvent porter

(1) *Voy.* le *Convito*, tr. IV, ch. 17.

coup directement, et n'ont d'efficacité qu'à raison de leur double tranchant, qui ne leur permet de frapper que de côté, à l'aide d'un détour.

Dante, qu'effraye l'approche annoncée du *serpent*, se fait un abri de Virgile, de ce langage à double sens qui l'a déjà sauvé de tant d'autres périls, puis, lorsque l'ennemi se montre, le chantre de l'initiation provençale dit au chantre de l'initiation païenne : « *Voici* NOTRE *adversaire*. »

Alors, sans qu'il y ait lutte, le serpent prend la fuite comme effrayé à l'aspect d'armes tirées de son propre arsenal, et les deux « autours célestes » reprennent côte à côte leur essor vers les régions sectaires d'où ils sont venus, nous laissant à deviner, sous la transparence du voile, quel est l'adversaire qu'ils sont venus combattre et de quelle nature sont ces armes que l'audace hérétique peut aller chercher jusque dans le sein de Marie.

Qui pourrait dire d'ailleurs si dans la pensée du poëte gibelin les deux glaives de ses anges jumeaux n'étaient pas destinés à faire la contre-partie des deux glaives de la célèbre bulle *unam sanctam*, dans laquelle le pape Boniface VIII revendiquait si énergiquement pour l'Église les deux pouvoirs spirituel et temporel ? Ce qui porterait à le croire, c'est ce vers à double sens jeté à la fin du chant : *Perche il capo reo il mondo torca*, expressions qui permettent d'entendre à volonté, un chef pervers détourne le monde de la voie droite, et le monde détourne sa tête perverse du droit chemin.

CHANT IX. Nous ne sommes encore que sur les glacis du purgatoire. Pour nous introduire à l'avance dans l'enceinte mystérieuse, le poëte feint qu'il voit en songe un aigle l'emportant jusqu'à la sphère de feu où il lui semble brûler. Réveillé par l'ardeur de la sensation imaginaire, il apprend de son guide qu'il vient d'être en effet enlevé par Lucie elle-même, et transporté au lieu où il se trouve, c'est-à-dire tout près de l'entrée du purgatoire, où il doit subir l'épreuve du feu, la première de l'initiation ; et, en effet, il s'est comparé à Ganymède, symbole de l'initié, qui, dans les mystères de l'antiquité, était censé transporté au ciel.

Ainsi, Lucie, la lumière mystique, la révélation apocalyptique sectaire, hypostasiée dans l'aigle, qui lui-même est le symbole de saint Jean, Lucie, que nous avons vue, au début de l'enfer, figurer

comme premier mobile de l'action en donnant l'éveil à Béatrice, devient encore ici la providence de Dante, c'est elle qui vient ouvrir le cours de l'initiation, de la *Talété*, et c'est elle qui reviendra le clore au ch. XXVI du Paradis; mais, cette fois, dans la personne de l'Évangéliste lui-même. Est-il besoin de rappeler que les Templiers professaient une grande dévotion pour saint Jean, que l'Apocalypse est de temps immémorial l'évangile de l'hérésie, son code révéré, que la plupart des loges maçonniques sont sous l'invocation de saint Jean, et que, dans toutes, sa fête au 24 juin est célébrée avec solennité ?

Lucie, la lumière, la révélation, l'Apocalypse ou saint Jean, comm on voudra l'appeler, car c'est tout un dans la pensée du poëte, qui accumule à dessein les images, nous est expliquée par cette figure de la *Vie Nouvelle*, que Dante a appelée, non sans raison, JEANNE, et surnommée PRIMEVÈRE, *parce qu'elle doit venir la première*, pour être le précurseur de Béatrice; mais Béatrice est donc le Christ ? En quoi cette profanation serait-elle en droit de surprendre, si déjà nous l'avons vue appelée l'admirable trinité, et si tout ce qui nous reste à voir tend à démontrer que Dante a poussé jusqu'à cette extrême limite l'audacieuse folie de l'illuminé ?

Nous ne nous arrêterons pas à remarquer que le songe de Dante a lieu à la première heure du jour, c'est-à-dire au moment où, dans tous les rituels maçonniques, l'aspirant à la lumière répond à cette question : Quelle heure est-il ? *La première heure du jour;* car nous rencontrerons des coïncidences bien autrement frappantes. Non pas que nous entendions dire que Dante fût affilié à la maçonnerie, telle que nous la connaissons : mais bien qu'il faisait partie d'une vaste association religieuse et politique en hostilité avec la constitution temporelle et spirituelle de la société européenne de son temps, et qu'à cette association, dont l'ordre du Temple était la tête et le bras, se rattache très-vraisemblablement, par une tradition non interrompue, celle qui existe encore aujourd'hui. Telle était d'ailleurs l'opinion de Condorcet, comme aussi celle de l'abbé Barruel (1).

A la porte du purgatoire Dante voit un ange armé d'un glaive qui lui demande ce qu'il veut, *che volete voi?* avec qui il vient, *ov'è la*

(1) Voy. *Mémoire sur le Jacobinisme*, part. II, p. 387; Londres, 1797.

scorta? et l'invite à monter trois marches, puis lui recommande de ne pas retourner la tête lorsqu'une fois il se sera mis en route. Or c'est précisément ainsi qu'il était procédé dans les anciennes initiations (1), et le même cérémonial est observé de nos jours. Le néophyte est accompagné d'un Frère qui lui sert de guide, un Frère portier se tient au seuil l'épée nue à la main (2) qui adresse au récipiendaire les mêmes questions (3) et le laisse passer lorsqu'il a répondu convenablement.

Pour donner à l'entrée de son Purgatoire la couleur catholique, Dante l'appelle la porte de saint Pierre, quoique l'apôtre n'y figure en rien, c'est peut-être aussi parce qu'il donne à son ange portier les deux clefs symboliques ; mais il faut bien se garder de confondre avec celles-là les clefs auxquelles fut attribué le pouvoir de lier et de délier.

Mithra-Amour était représenté chez les Perses avec une clef dans chaque main (4) ; sur plusieurs monuments de l'antiquité l'Amour tient aussi deux clefs dans ses mains (5). Or ces clefs sont la figure du procédé sectaire, au moyen duquel on arrive à pénétrer dans le langage conventionnel les deux sens moral et mystique cachés sous le sens littéral. « Pour les anges, dit Swedenborg, il y a *deux sens internes,* le spirituel et le céleste, j'appartiens à une *société d'Anges,* dans laquelle toutes les choses spirituelles et célestes forment le sujet de nos discours (6). » Or ces anges, divisés en trois classes selon le rituel maçonnique, à savoir : anges simples, bons anges et meilleurs anges (7), se servent dans leurs discours de locutions particulières, de signes et de symboles dont la signification échappe aux profanes. De là la nécessité d'une clef et même de deux. « Par quel moyen toute conversation ultérieure a-t-elle lieu parmi nous ? — Au moyen d'une clef, dont la structure et l'opération sont

(1) *Fare, age, quid venias; jam istinc et comprime gradus* (*Æneis*, VI).

(2) « La porte est gardée par un Frère l'épée nue à la main. » (*Les Francs-Maçons*, Amsterdam, 1775.)

(3) *Hiram or the grand master Key*, etc., p. 65 ; Dublin.

(4) Th. Maurice, *Indian antiquities*, t. VI, p. 615.

(5) Cartari, *Imagini degli Dei antichi*, p. 521.

(6) *Ouvrage cité*. — (7) *Les Francs-Maçons*.

également particulière. — Expliquez ce mystère. — Cette clef est la langue (1). » Même définition dans un autre catéchisme de l'Ordre. « Où cachez-vous les secrets de la maçonnerie ? — Dans le cœur. — Y a-t-il une clef pour y entrer ? — Oui, c'est une langue *soumise à la raison* (2). »

Lorsque Dante a gravi les trois marches (3), l'ange portier tire deux clefs *célestes* de dessous son manteau *couleur de la terre;* d'où suit que sous l'enveloppe du sens littéral, tout terrestre, ces deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or, constituent l'interprétation orale des deux sens internes ou célestes, réservés aux élus. L'ange en use de manière à le rendre content, *si ch'io fui contento,* non sans lui faire remarquer qu'il faut plus d'art pour opérer avec la clef d'or, qui met à découvert les plus profonds arcanes du mysticisme, *ch'el nodo disgroppa;* et il ajoute qu'il tient ces clefs de Pierre, attendu que la prétention constante des gnostiques fut d'être les héritiers directs des apôtres et d'avoir reçu d'eux la véritable interprétation des Saintes-Écritures dont l'Église romaine s'est écartée, selon eux.

Mais avant de faire jouer les deux clefs, l'ange a vu Dante s'agenouiller à ses pieds et se frapper trois fois la poitrine, en haut des trois marches dont les couleurs se rapportent aux trois vertus théologales. Il a promis ainsi de bien penser, de bien dire et de bien faire, ce qui constitue la morale de la philosophie occulte (4) ; et le front étant le siége de la pensée, l'ange portier lui a imprimé sur le front sept P avec la pointe de son glaive. L'impression des sept P sur le front ne laissant pas que de présenter une certaine difficulté, on y a suppléé dans les initiations modernes par une simple application de la pointe de l'épée à la gorge, comme issue naturelle de la pensée, qui germe dans le front. Aussi lit-on dans un rituel déjà cité : « Il m'a ordonné de m'agenouiller et m'a mis à la gorge la pointe d'un

(1) Hemming, *Rit. maçonn. adopté par le grand Orient d'Angleterre.*

(2) *Recueil précieux de la franc-maçonnerie adonhiramite*, 1785, Philadelphie. *Voy.* aussi *Light on masonry*, p. 129 et 259. — W. Jones, *Asiatic Researchs*, t. I, p. 423. Thomas Maurice, *Indian antiquities*, t. II, p. 127, et t. III, p. 72.

(3) « L'apprenti monte trois marches. » *Manuel du franc-maçon*, p. 152,

(4) *Voy.* Ragon, *président de la loge des Trinosophes.*

glaive (1) ; » car le danger pour les associations secrètes est surtout dans l'abus de la parole.

Dante, à l'imitation d'Énée, qui se conformait à une cérémonie symbolique du Latium, a pris les *piacula* (2), il a été soumis ainsi à la *piation*, et à chaque station du purgatoire un ange expiateur lui enlèvera l'un des sept P jusqu'au dernier; il se trouvera ainsi en règle avec les prescriptions de l'initiation antique et avec celles de la loi nouvelle, saint Jean disant au dernier verset du chapitre XV de l'Apocalypse : *Nemo poterat intrare in* TEMPLUM *donec consumerentur septem plagæ*, et les sept P constituent bien sept plaies, car l'ange dont le glaive les a tracées lui dit : *Fa che lavi queste piaghe.* Or l'effet de ces stigmates est de l'associer fictivement aux hommes qui portent, empreint sur le front, le caractère de la Bête dont les sept têtes offrent des noms de blasphème, Bête identifiée à dessein avec la prostituée siégeant sur son dos, au front de laquelle est écrit *mystère* et *grande Babylone* (Ch. XVII). Une fois purifié de tout ce qui peut rappeler en lui les anciennes impressions catholiques, il sera digne de comparaître devant Béatrice et de pénétrer avec elle dans le paradis, *temple de la lumière.*

La recommandation de ne pas regarder en arrière nous reporte à la fable d'Orphée et d'Euridice, comme le fracas produit par la porte en se refermant et que le poëte compare à celui des portes du temple de Saturne, sur la roche Tarpéienne, où se faisaient les initiations, aux mystères d'Égypte et à ceux d'Eleusis, dont ceux de Rome étaient une imitation (3). Tout dans cette mise en scène est donc destiné à faire comprendre à ceux qui savent peser la valeur des mots que les purifications dont la série va se dérouler à leurs yeux n'ont de commun que le nom avec le purgatoire catholique ; que si la forme en est chrétienne, le fond en sera essentiellement païen, la pensée et le but hérétiques.

CHANT X. A peine le néophyte sectaire a-t-il laissé derrière lui le seuil mystérieux, qu'il entend, toujours comme dans les anciennes initiations, une douce harmonie et des chants d'actions de grâces,

(1) *Hiram or the grand master Key*, etc. 67.

(2) *Ea piacula sunto* (*Æneis*, lib. VI).

(3) *Voy.* le *Séthos* de l'abbé Terrasson, Macrobe, Apulée, etc.

puis il se met en chemin au delà de « cette porte, dit-il, dont le *mauvais amour*, la foi catholique, religion de haine selon lui et les siens, éloigne les âmes en leur faisant paraître droite une voie qui les détourne du but, *dritta la via torta.* » Le giron vers lequel il porte ses pas est celui dans lequel s'expie le péché d'orgueil, et il voit la paroi de la montagne chargée de bas-reliefs représentant des traits d'*humilité*, reproche muet aux âmes qui doivent s'amender en ce lieu. Sur trois sujets dont il est fait mention, deux sont empruntés à l'Écriture et un à l'histoire profane; Trajan, empereur philosophe, disciple des stoïciens, que le poëte a ses raisons pour placer en paradis, figure là entre la vierge Marie et le roi prophète, pour un acte de justice apocryphe que Dion Cassius et autres écrivains attribuent à Adrien. Il faut s'attendre dorénavant à voir marcher de front la mythologie et la Bible, à entendre citer les préceptes de la philosophie païenne parallèlement avec ceux de la loi chrétienne, dans l'intention de donner à entendre que, pour le philosophe, toutes les religions se valent, que dans toutes la morale est la même, et que l'Éthique d'Aristote, si volontiers invoquée, est au moins aussi bonne à suivre que l'Évangile.

Les pécheurs marchent les reins courbés sous de lourdes *pierres*, les yeux attachés au sol, qui est de *pierre*, d'où nous pouvons conclure que ceux que nous allons voir paraître ont péché par l'orgueil catholique. « Misérables vers, ils ont oublié que l'homme est destiné à former le papillon angélique, » qui, selon la doctrine de Marcion, rejetant la résurrection des corps, se dégagera un jour de son enveloppe matérielle, comme le grain mûr se détache de sa tige, comme le poussin s'échappe de sa coque brisée (1) ; leur esprit n'ayant pas la lumière sectaire, *della vista della mente infermi*, ils se sont confiés à leurs pas, qui les conduisaient à rebours, *nei ritrosi passi.*

CHANT XI. Les orgueilleux suivants de la foi catholique chantent une paraphrase sectaire de l'oraison Dominicale. « Notre Père, disent-ils, qui habites dans les cieux, à raison du plus d'*amour* que tu portes à tes *premiers effets* (le mot d'éons ou d'émanations est sous-entendu pour cause), que ton nom et ta puissance, *valore*, soient loués de toute créature, selon qu'elle est digne de rendre grâce à ton sublime

(1) Epiphane, *Hæres.* 42, p. 330. Hahn, *Marcionis evangelium*, p. 81.

esprit, *al tuo alto vapore* (c'est-à-dire au *Pneuma* gnostique, exhalaison, vapeur émanée du dieu inconnu). Que nous vienne la paix de ton règne (dans la nouvelle Jérusalem), car, ne pouvant aller à elle, il faut qu'elle vienne à nous. Que les *hommes* te fassent, à l'exemple des *anges*, le sacrifice de leur volonté (1). Donne-nous la manne quotidienne (de la parole sectaire), sans laquelle on recule dans cet âpre désert (où règne la foi romaine), en raison des efforts faits pour avancer. Pardonne-nous dans ta bonté, comme nous pardonnons le mal que nous avons souffert (on a vu jusqu'à quel point le poëte pratique le pardon des injures), sans faire attention à nos mérites. Notre courage est faible et s'abat facilement (ce que regrette fort le poëte gibelin) ; ne le mets pas à l'épreuve avec l'*antique adversaire* (le représentant de l'autorité catholique), mais délivre-nous de lui, *qui nous pousse à mal.* »

Et ces âmes souffrantes ont soin d'ajouter : « Ce n'est pas pour nous, Seigneur, qui n'en avons pas besoin, que nous t'adressons cette prière, mais pour ceux que nous avons laissés derrière nous, » sur la terre italienne où Rome continue de dominer, tandis que nous sommes ici à nous purifier de la fumée du monde, *purgando la caligine del mondo.* Est-il besoin de rappeler que les écrivains hérétiques s'accordent généralement à désigner le souverain pontife par le titre de *rex* et de *princeps mundi?*

CHANT XII. De nouveaux tableaux représentant l'orgueil humilié dans Satan et dans les géants, dans Nembrod et dans Niobé, dans Saül et Arachné, dans Roboam et dans Ériphile, etc., s'offrent aux regards de Dante, et bientôt il aperçoit un ange initiateur qui efface de son front un des sept P que l'ange portier y a tracés.

CHANT XIII. Arrivé à la seconde corniche de la montagne, Virgile adresse cette invocation au soleil : « O douce *lumière* (de la raison), en qui je mets ma confiance en entrant dans ce nouveau chemin (tout différent de l'enfer, où il n'y avait pas à effleurer de si près le dogme, et où, par suite, la route était bien moins étroite et difficile), guide-nous comme il faut l'être ici dedans, *quinc' intro* (sur ce sol d'ap-

(1) Les sectaires s'appelaient entre eux *hommes*, par opposition aux catholiques, appelés *bestie*, comme ne faisant pas usage de leur raison (*voy.* le *Convito*, tr. II, c. 8), et leurs chefs étaient désignés par le nom d'*anges*.

parence catholique) ; tu échauffes le monde (du feu de l'amour sectaire), tu verses sur lui la *lumière ;* et si une autre cause, *s'altra cagione,* ne le pousse en sens contraire (s'il n'est pas obligé de subir, au moins extérieurement, la domination catholique), tes rayons doivent toujours le guider. »

Pourquoi cette invocation toute païenne en apparence et toute sectaire en réalité, quand le rôle du soleil dans ce second pèlerinage de Dante se réduit à éclairer sa route, sans lui être du reste d'aucun autre secours ? C'est que le soleil est le symbole de la raison ou de la lumière sectaire, et que de cette lumière dérive le langage conventionnel à l'aide duquel on le propage. On comprend dès lors que Virgile, personnification de la langue des anciens initiés, ait recours à la source d'où elle est émanée pour y puiser de nouvelles ressources dans la voie nouvelle où il se trouve engagé. Nous verrons d'ailleurs Dante comparer lui-même, dans le Convito, son nouveau langage au soleil qui éclaire et vivifie. Il est impossible, dans un autre ordre d'idées, d'assigner une raison acceptable à cette invocation jetée ainsi au commencement d'un chant, lorsqu'il est facile de voir que Dante ne fait, ne dit rien qui ne soit profondément calculé.

Ce second étage de la montagne est le lieu d'expiation des envieux, ils sont là couverts d'un vil cilice couleur de *pierre* et s'appuyant sur la *pierre,* d'où nous sommes en droit de conclure que ce sont des catholiques, d'autant plus que « leurs paupières sont cousues par un fil de fer, comme cela se pratique pour apprivoiser les éperviers qu'on veut dresser à la chasse. » Les malheureux sont privés de la lumière de la raison, et afin qu'on ne s'y trompe pas, le poëte gibelin a soin de les comparer aux aveugles qui s'en vont aux pardons, (bien aveugles en effet d'aller chercher des indulgences) ; et il ajoute : « De même que le soleil ne brille pas pour les aveugles, de même la *lumière du ciel* ne veut pas faire largesse d'elle-même à ces ombres pécheresses, » *luce del ciel di se largir non vuole.* On doit mieux comprendre maintenant le motif de l'invocation adressée par Virgile au soleil, cette lumière du ciel, qui ne veut pas briller pour des aveugles qu'une puissance contraire détourne d'elle, *ch'altra cagione in contrario pronta.*

CHANT XIV. Le chant suivant ne contient qu'une longue diatribe contre les guelfes de Toscane comparés à des pourceaux, à des loups

et à des renards, aux trousses desquels se lancent de temps à autre les gibelins d'Arezzo; diatribe suivie de l'éloge de certaines familles sectaires de la Romagne; mais ce qui offrait alors un intérêt palpitant d'actualité est à l'heure qu'il est sans aucune importance. Nous passerons donc outre.

CHANT XV. Vient ensuite une définition communiste de l'amour, d'autant plus vif et plus abondant qu'il se partage entre un plus grand nombre, puis une triple vision : de la Vierge Marie cherchant son Fils, de la femme de Pisistrate demandant vengeance à son époux d'une insulte à sa fille, et du martyre de saint Étienne; le tout pour recommander le pardon des injures non moins méritant aux yeux de la morale philosophique qu'à ceux de la foi; mais fort peu pratiqué par les philosophes eux-mêmes. Un second ange initiateur ayant effacé un deuxième P sur le front de Dante, il poursuit sa route en s'entretenant avec son guide jusqu'au moment où ils sont enveloppés dans un nuage de fumée.

CHANT XVI. Cette fumée est la figure des noires vapeurs causées par la colère et dont l'effet est d'obscurcir l'intelligence au détriment de la raison; mais elle est aussi l'image des ténèbres que selon le poëte, Rome épaissit sur le monde; en veut-on la preuve ? Il la compare à l'obscurité infernale, affirmant qu'elle lui cause une sensation plus importune et plus âpre; il est obligé de s'appuyer sur l'épaule que lui offre Virgile, ce qui indique que ses vers vont être plus chargés de pensées et d'images sectaires. A une ombre qui, pour s'entretenir avec lui, vient lui dire qu'elle marchera à ses côtés et que, privés de se voir, par la fumée, ils se tiendront réunis par l'ouïe, à l'aide de leur langage conventionnel, *l'udir ci terra giunti,* Dante répond : Je m'en vais là-haut avec cette enveloppe que la MORT dissout, après avoir passé par l'angoisse infernale, voir la cour de Dieu, par un moyen tout à fait en dehors de l'usage moderne, *con quella fascia che* MORTE *dissolve, men vo suso per modo tutto fuor del modern' uso.* » Ce qui signifie : Je m'en vais là-haut, dans la Jérusalem céleste, présidée par celui que j'appelle mon Christ et mon Dieu, avec Virgile mon appui; son langage allégorique a servi longtemps d'enveloppe, *fascia,* à ma pensée, mais l'autorité pontificale a de son œil vigilant pénétré cette enveloppe qui m'échappe, *si dissolve,* je lui en ai donc substitué une autre que j'ai revêtue de ses couleurs

et j'arriverai à mon but, par ce moyen en dehors des habitudes actuelles.

Celui à qui cette réponse est faite la comprend parfaitement, car c'est un noble vénitien du nom de Marco, coreligionnaire de Dante, qu'à ce titre il appelle Lombard, ce qui ne laisse pas de surprendre les commentateurs qui ne songent pas plus aux hérétiques de la Lombardie que s'ils n'avaient jamais existé. Ce Lombard donc, cathare ou tartarin, car c'est tout un, dit à Dante « qu'il a connu le *monde,* » celui sur lequel règne *princeps mundi,* et qu'il a aimé la puissance sectaire ou gibeline, désignée d'ordinaire par le mot *valore* qu'il ne manque pas d'employer; puissance dont maintenant chacun craint de se déclarer le champion, *al quale ha or ciascun disteso l'arco.*

Dante s'enquiert pourquoi le *monde,* que ce Lombard a si bien connu, est ainsi dépourvu de vertu et regorge au contraire de perversité, « afin de pouvoir en indiquer la cause avec certitude; les uns la mettant au ciel, les autres sur la terre. » Or « cette cause, lui est-il répondu, n'est pas au ciel, » ce dont il se doute bien, car que deviendrait le libre arbitre? elle est sur la terre, dans le mauvais gouvernement du pontife romain qui prêche le bien et fait le mal, *rugumar può, ma non ha l'unghie fesse.* A son exemple le troupeau devient avide des biens temporels et sa conduite coupable a perverti le monde dont il s'est fait le chef, idée reproduisant le vers que nous avons déjà cité : *Il capo reo il mondo torca.*

« Depuis lors plus de lois; plus de monarques s'élevant comme la tour de David au milieu de la nouvelle Jérusalem, *de la cité véritable,* pour l'éclairer et pour faire plier toutes les mauvaises passions sous son autorité. Lorsque Rome rendait le monde vertueux (à la différence de cette Rome dans laquelle nous avons vu se mirer le temps babylonien), deux soleils brillaient, pour montrer la voie de la terre et celle du ciel; l'un a éteint l'autre depuis que le glaive a été réuni au bâton pastoral.... Avant la querelle des investitures avec Frédéric, la puissance sectaire, *Valore,* et l'influence impériale, *Cortesia,* régnaient en Lombardie; mais aujourd'hui quelle différence! on peut dire désormais que l'Église de Rome, en confondant ces deux pouvoirs, est tombée dans la fange, où elle s'est salie avec son fardeau sacré. » *La chiesa di Roma, per confondere in se duo reggimenti, cade nel fango, e sè brutta, e la soma.*

Un pareil langage explique assez l'épithète de Lombard donnée à la française, *francescamente,* au Vénitien Marco (1) et cette Gaïa, fille d'un autre Lombard dont le nom doit faire reconnaître son père, a bien l'air d'être proche parente de la *gaie science* transmise des Provençaux aux Lombards, autrement dit la science d'amour ; car le renseignement que nous fournit à son sujet l'Ottimo, cet ami particulier de Dante, ne serait rien moins que flatteur s'il s'agissait vraiment d'une fille de bonne maison : *Donna di tale reggimento circa* LE DILETTAZIONI AMOROSE *ch'era noto il sua nome per tutta Italia.* Ne faudrait-il donc pas chercher le Gérard père de cette Gaïa, si célèbre en Italie par ses *délectations amoureuses,* parmi les hérétiques qui se signalèrent en Lombardie vers le temps de Frédéric II, ou plutôt parmi les premiers troubadours qui y importèrent la poésie amoureuse des albigeois?

CHANT XVII. Se dégageant bientôt des ténèbres catholiques ; de ces vapeurs de haine et de colère qui réduisent les hommes à l'état de taupes, *non altrimenti che talpe,* Dante revoit la clarté du soleil ; mais ce ne sera pas pour longtemps ; nous sommes prévenus que la lumière de la raison ne tardera pas à disparaître, car ses rayons sont déjà morts dans la région inférieure.

Progné métamorphosée en oiseau, Aman expirant sur la croix et Amate se donnant la mort en haine de Turnus, apparaissent au poëte dans une nouvelle vision, où se mêle, selon sa méthode ordinaire, le sacré au profane ; puis il se trouve en présence du troisième ange initiateur qui, voilé de sa propre lumière, lui indique la route à suivre. Mais la nuit s'approchant, il sent sa vigueur s'affaiblir, et se trouve réduit, par le motif que nous connaissons, par l'influence catholique, à s'arrêter dans l'obscurité. Virgile profite de cette halte forcée pour lui expliquer, dans un traité méthodique, comment l'amour, selon qu'il est vertueux ou pervers, est la cause de tout bien et de tout mal sur la terre.

La croyance sectaire, on ne l'a pas oublié, est la religion de l'amour, la foi catholique la religion de la haine ; nous sommes au XVII[e]

(1) On donnait des noms divers en France aux patarins : on les appelait « Albigeois, de la ville d'Albi, et Lombards, parce que leur religion florissait surtout en Lombardie. » Saint-Léger, *Histoire des églises vaudoises.*

chant du Purgatoire, c'est-à-dire au milieu de la Cantique centrale du poëme, et nous avons vu dans la *Vie Nouvelle* que, par le conseil de l'Amour lui-même, Dante doit placer au milieu de ses vers ce qu'il lui importe de faire entendre sans trop se compromettre. Il n'y a donc pas à s'étonner de trouver là précisément cette exposition philosophique des deux amours, dans laquelle nous apprenons notamment, que l'Amour ne doit jamais perdre de vue le salut de son sujet, *mai non può dalla salute Amor del suo subietto volger viso.* C'est là en effet, nous le savions déjà par le moine de Zigabène et par d'autres encore, l'un des préceptes capitaux de la secte. (*Voir* pag. 40 et 78.)

De la religion de l'Esprit ou de l'Amour, est-il nécessaire de le dire, dérivent toutes les vertus; de la religion de la haine découlent l'orgueil, l'envie et la colère, péchés expiés aux trois étages inférieurs; l'avarice, la gourmandise et la luxure, dont on se purifie aux trois derniers girons; quant à la paresse, qui provient de la tiédeur dans l'amour, elle s'expie à l'étage où les deux poëtes sont arrivés, ce qui, joint à la tombée de la nuit, a causé la torpeur de Dante.

En résumé, la doctrine enseignée par la religion de l'Amour, par les fidèles d'Amour, est la source de toutes les vertus qui doivent faire éclore tous les biens sur la terre; tandis que de la religion de haine il ne dérive que vices, désordres et calamités.

CHANT XVIII. Les explications données ne paraissant pas suffisantes à Dante, il insiste et Virgile l'invite à aiguiser son intelligence pour reconnaître l'erreur de ceux qu'il désigne comme des *aveugles* s'imposant pour guides, *ciechi che si fanno duci.* Il lui expose alors comment l'Amour ne vaut que par l'objet qu'il poursuit, de même que la cire ne prend une forme, bonne ou mauvaise, que sous la pression du sceau qu'on y applique. Pour lui, philosophe païen, la raison suffit au choix à faire entre le bien et le mal; mais comme la religion catholique lui adjoint le libre arbitre, matière de foi, délicate à traiter, il renvoie Dante à Béatrice qui, revêtue de la robe du théologien, aura ses coudées plus franches et pourra en discourir congrûment, grâce à son déguisement catholique.

Sur ces entrefaites la lune, cette divinité qui, sous le nom d'Hécate, préside au royaume infernal, s'est enfin levée et elle rappelle à Dante les brasiers de l'Inquisition, qui ne laissent pas de l'inquiéter à raison du terrain où il vient de s'engager; il la compare donc à un

seau embrasé et nous la représente « courant *contre le ciel* par le chemin que suit le soleil, quand *celui* de Rome, *quel da Roma*, le voit s'abaisser entre la Corse et la Sardaigne. »

Il chemine à moitié endormi près de son guide, lorsqu'ils sont rejoints par des âmes paresseuses qui, maintenant saisies d'un beau zèle, lui citent l'exemple de Marie, courant en hâte à la montagne, et celui de César frappant Marseille avant de tomber sur l'Espagne. Un abbé de Saint-Zenon à Vérone, qui regrette le bon temps de l'excellent Frédéric Barberousse, trouve occasion en passant de flétrir un de ses successeurs à la dignité abbatiale, puis, ceux qui le suivent rappellent le long séjour des Hébreux dans le désert avant d'atteindre la Terre promise ; les Troyens découragés qui désertent le drapeau d'Énée pour s'établir en Sicile avec Aceste ; toutes allusions palpables. Dante, plongé dans ses réflexions, se laisse entraîner au sommeil, car les songes et les visions sont des machines souvent mises en jeu dans le poëme et c'est à quoi nous avons été préparés par la *Vie Nouvelle*. Ce qu'il y avait péril à dire, il était tout simple de le mettre sur le compte d'un rêve, c'est-à-dire « de changer ses pensées en songes, » *il pensamento in sogno transmutai*, et de nous montrer à l'avance la double source de l'amour corrompu et de l'amour vertueux, dans la prostituée en opposition avec Béatrice ; sauf à les faire revenir bientôt en scène, lorsque leur apparition définitive aura été suffisamment ménagée.

Chant XIX. Le poëte rêve donc qu'il voit s'offrir devant lui « une femme bègue, aux yeux louches, aux jambes torses, aux mains mutilées, au teint hâve, qui, sous son regard, retrouve, avec l'usage de la parole, la régularité de ses membres et les couleurs *que veut l'amour*. » Faut-il expliquer qui est cette femme et comment Dante, par la magie de ses démonstrations extérieures, *sguardo*, fera d'elle un personnage rayonnant de beauté et de lumière, à la bouche éloquente, revêtue des plus brillantes couleurs ? Cette femme difforme se met alors à chanter : « Je suis une douce syrène qui entraîne les marins au fond de la mer et dont on a peine à s'éloigner, tant on a de plaisir à m'entendre. » Survient une sainte dame, accourue pour la confondre, et, sur sa provocation, ce même Virgile, qui vient de définir les deux amours, terrestre et céleste, symbolisés ici dans ces deux femmes rivales, déchirant les vêtements de la prostituée, montre

à découvert ses flancs, d'où s'exhale une vapeur infecte. Un commentaire nous paraît inutile. *Tutto 'l mondo appuzza* (Enf., ch. XVII).

Dante s'éveille et suit son guide entre les parois de *pierre dure*, les yeux fixés sur le sol, qui est aussi de *pierre*, car il pense à sa vision. Virgile lui apprend alors qu'il vient de voir l'*antique enchanteresse* (type des Alcine, des Armide et de bien d'autres), dont les inspirations s'expient aux étages supérieurs, c'est-à-dire la personnification des vices sensuels, avarice, gourmandise et luxure, que nous allons voir à leur tour personnifiés successivement dans trois pontifes.

En effet le premier pécheur qu'il nous signale à l'étage des avares est le pape Adrien V, de la famille gibeline des Fieschi de Gênes, ce qui lui vaut de ne pas être plus mal placé dans l'autre monde. *Adhæsit anima mea pavimento*, s'écrie-t-il avec les autres pécheurs, la face courbée vers la *pierre*. Il apprend à Dante qu'il fut « un des successeurs de saint Pierre ; » à ces mots, le dévot gibelin de s'agenouiller avec tous les dehors du respect, afin de pouvoir plus sûrement diriger ses coups sur cette tête sacrée. « Ma conversion fut tardive, fait-il dire à Adrien V, et je reconnus combien la vie est menteuse, *scopersi la vita bugiarda*, une fois que je fus le pasteur de Rome. » S'agit-il de la vie humaine, de la vie catholique ou de la vie pontificale ? Le doute est bien permis d'après tout ce qui précède et tout ce qui suit. « De même, ajoute-t-il, que nos yeux s'abaissèrent aux choses terrestres au lieu de s'élever au ciel, la souveraine justice les courbe ici vers le sol, et de même que l'avarice a *perverti en* NOUS *l'amour*, la justice suprême nous a appréhendés et nous tient pieds et poings liés. » Or tel est précisément le châtiment imposé à Satan par l'ange de l'Apocalypse, *apprehendit Satanas et ligavit eum* (chap. XX, v. 2). L'intention est palpable à coup sûr. Mais ce n'est pas tout. Le pontife, devant lequel nous avons vu Dante feignant de se mettre à genoux par respect, lui adresse, pour l'inviter à se relever, ces paroles de l'ange à saint Jean, tombé à ses pieds pour l'adorer : « N'en fais rien, je suis serviteur comme toi et tes frères (chap. XIX, v. 10). » Il n'y aurait là rien que de très-convenable sans doute, si le but du poëte n'était de nous reporter ainsi au chapitre de l'Apocalypse où la grande prostituée est jugée et condamnée et où il est dit : *Justa judicia sunt ejus qui judicavit de meretrice magna, qui*

corrupit terram in prostitutione sua (chap. XIX, v. 2); et ce but devient plus évident encore lorsque le successeur de saint Pierre lui cite ces paroles de l'évangile de saint Luc, *neque nubent;* car c'est dans le chapitre vingt que se trouve la parabole des vignerons qui, s'emparant induement de la vigne du maître, maltraitent ses serviteurs, tuent son fils bien-aimé, et où il est dit que ce maître méconnu « donnera sa vigne à d'autres. » C'est dans ce chapitre qu'on lit: « Rendez à César, ce qui est à César; » puis ce verset de David: « *Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum;* » verset dont le poëte faisait l'application au christ impérial, en même temps qu'il cherchait à désigner le clergé catholique dans « ces scribes qui affectent de se promener en robes longues, qui aiment à être salués dans les places publiques, à occuper les premières chaires dans les synagogues et les premières places dans les festins; qui, sous prétexte de leurs longues prières dévorent les maisons des veuves, et qui en recevront une condamnation plus rigoureuse (v. 46 et 47).

Enfin, au moment où Dante vient de quitter le serviteur des serviteurs de Dieu, il s'écrie: « Sois-tu maudite, *louve antique,* dont la faim implacable va s'acharnant plus avidement sur ta proie que les animaux les plus voraces! » en appelant de tous ses vœux ce juge, ce messie qui en délivrera la terre.

CHANT XX. Hugues Capet succède à Adrien V, et le poëte met dans sa bouche une diatribe sanglante contre ces Louis et ces Philippe dont il est l'aïeul. Leur grand crime est d'être les fils aînés de l'Église catholique, de l'avoir, à ce titre, soutenue de leur influence et de leurs armes; mais, parmi ces monarques, il en est un plus coupable que tous les autres, car il a détruit l'ordre du Temple, l'espoir de l'hérésie, son armée, sa force organisée, qui possesseur de forteresses, d'arsenaux, de trésors et de vastes domaines, obéissant à un chef unique, pouvait, à un moment donné, lui fournir un si puissant secours. Philippe-le-Bel a attenté à la sainteté du pontificat dans la personne de Boniface VIII, mais Dante ne rappelle cette violence sacrilége, dont il prend peu de souci au fond, que pour se déchaîner plus librement contre le destructeur de l'Ordre; c'est là, en réalité, le forfait dont il dit qu'il dépasse ceux qui se sont commis ou se commettront, quoiqu'il ne le mette qu'au second rang. Philippe est

donc un nouveau Pilate, d'où résulte que Clément V est un nouveau Caïphe, et l'on se rappelle en effet que le poëte s'est complu à le faire figurer sous ce nom dans l'Enfer. Enfin, dans le transport de son courroux sectaire, le poëte fait appel, par la bouche de Hugues Capet lui-même, à la vengeance divine contre les auteurs et complices de ce qui est à ses yeux un forfait sans égal.

Il faut assurément que cette destruction de l'ordre des Templiers ait été un événement bien plus grave et d'une bien plus grande portée politique et religieuse qu'on ne l'a supposé jusqu'ici, pour avoir soulevé dès lors de si énergiques protestations et pour qu'elle soit rappelée solennellement, aujourd'hui encore, dans toutes les initiations maçonniques ; pour que, depuis cinq cents ans, la tradition fasse retentir d'échos en échos les mêmes anathèmes et les mêmes appels à la vengeance (1). Avant et depuis, de grandes iniquités furent commises, de larges immolations par le glaive ou par la flamme des bûchers se succédèrent de siècle en siècle, et nous ne voyons pas qu'il en soit résulté une rancune aussi persistante. Il y a là, on en conviendra, un phénomène qui n'a pas été assez observé et qui mérite d'être étudié.

Lorsque Hugues Capet vient de s'éloigner, la montagne du purgatoire s'ébranle fortement, et le poëte compare les secousses qui la font s'agiter sous ses pieds à celles de l'île de Délos, avant que Latone vînt mettre au monde Diane et Apollon, la lune et le soleil, qu'il appelle avec Ovide « les deux yeux du ciel. » Comme il nous dit lui-même, dans son Banquet, que le mot *yeux* équivaut à *démonstrations* et *enseignements*, nous sommes en droit de conclure qu'il va être question de l'exposition de la doctrine céleste, ainsi

(1) « Le maître des frères à venger, c'est Molay, le grand-maître des Templiers ; et celui qu'il faut tuer, c'est Philippe-le-Bel, sous qui l'ordre des chevaliers du Temple fut détruit. Ce vœu de vengeance s'est perpétué plus de cinq siècles, et il ne tombe pas sans doute sur la personne de Philippe-le-Bel et de Clément V ; ce vœu de vengeance tombe sur les héritiers et les successeurs de ce pontife. Ce serment de vengeance s'est perpétué comme l'école même, comme les principes et les mystères que l'on nous dit passés des Templiers aux Maçons. » Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, part. II, p. 357, 358.

« N'êtes-vous pas disposé à tirer vengeance du traitement subi par nos ancêtres les Templiers ? » *Light on masonry*.

nommée par les sectaires, sous son double aspect d'erreur et de vérité, de mort et de vie, de catholicisme au dehors et d'hérésie au dedans ; dont l'un sera employé à couvrir l'autre, le tout pour obtenir la *paix*, en ne cessant de faire la guerre dans l'ombre.

CHANT XXI. L'ébranlement de la montagne indique à suffire que la secte est en péril et que le moment est venu pour elle et pour Dante, qui la représente, de se procurer un nouveau moyen de salut en suivant l'exemple des albigeois, des vaincus de Toulouse, contraints de prendre l'aspect et le langage catholiques pour échapper au bûcher. En effet, la frayeur qu'il éprouve le fait frissonner comme un homme qui marche à la mort, *ch'a morte vada* (lisez : qui va se faire papiste), et bientôt survient une ombre comparée au Christ, apparaissant aux pèlerins d'Emmaüs. Or, ce sauveur n'est autre que le poëte Stace, dont le poëte gibelin, qui avait son but, fait de sa pleine autorité un Toulousain, c'est-à-dire un albigeois. « Mes frères, que Dieu *vous donne la paix,* » dit-il aux deux voyageurs, qui comptent bien sur lui pour l'obtenir, et Virgile lui répond : « Que la véritable cour (sectaire) t'admette en *paix* dans le bienheureux *concile*, lorsqu'elle me relègue dans l'éternel exil ; » car les deux langages conventionnels, l'ancien et le nouveau, ne peuvent longtemps marcher ensemble, et le dernier venu exclura l'autre à toujours.

Virgile se rend caution de l'adepte qu'il accompagne, en affirmant à Stace qu'il a une âme sœur de la leur, *tua e mia sirocchia;* ce qui est un non sens dans la circonstance, ou signifie une fraternité mystique, celle des initiés aux doctrines secrètes. Mais toi, qui es-tu ? lui demande Virgile, et Stace répond : « Toulousain, Rome me tira à elle, *a se mi trasse,* » d'où résulte qu'il n'y eut pas beaucoup de bonne volonté de sa part. Mais Rome, qui savait combien leur doux chant avait d'influence sur les esprits, ne manquait pas de bonnes raisons et d'arguments décisifs pour forcer de venir à elle les poëtes toulousains.

CHANT XXII. C'est pourtant Virgile, qui le croirait ? l'initié aux mystères du paganisme, qui a le mérite de la conversion du chantre albigeois. Devenu poëte par la lecture de l'*Énéide*, c'est-à-dire, ayant appris, en méditant surtout le sixième livre, à couvrir du langage poétique les mystères de l'initiation, les bucoliques lui enseignèrent, de plus, qu'il était possible à un hérétique de parler le lan-

gage orthodoxe avec la volonté de le faire, puisque un payen avait pu, sans le vouloir, s'exprimer en chrétien, et passer presque pour un prophète. Aussi, le Stace de Toulouse déclare-t-il à Virgile qu'en lisant dans sa quatrième églogue, « Le siècle se renouvelle, la justice revient et avec elle le premier âge du genre humain, une race nouvelle descend du ciel, » il se trouva aussi bon chrétien que Virgile lui-même. En effet, pour ceux qui suivaient la doctrine de Toulouse, il s'agissait de divorcer avec le vieux siècle, pour trouver le bonheur dans ce siècle nouveau, dans cet âge d'or que promettent aux croyants tous les utopistes politiques et religieux. Aussi, avons-nous vu la Béatrice de la *Vie Nouvelle* quitter ce siècle corrompu pour s'en aller dans le siècle immortel, où régnera, comme de raison, la justice et la vérité, grâce au Messie, qui, juge suprême, replongera la louve dans l'enfer, d'où elle est sortie.

Il ne faut pas, du reste, s'en fier trop aux apparences, qui sont souvent trompeuses, *che danno al dubitar falsa matera*, par suite du motif qui oblige de cacher la vérité, *per le vere cagion che son nascoste;* de même que Stace a été chrétien (lisez : patarin) sans oser se manifester tel, *chiuso cristian*, et qu'il s'est montré païen (lisez : catholique), sans l'être, en effet, il se trouve à l'étage des avares, autrement dit de ceux qui suivent les errements de la louve, avec Adrien V, par exemple, lorsqu'il pécha au contraire par excès de libéralisme; aussi, des milliers de *sectateurs de la lune*, astre de l'erreur, de servants d'Hécate, reine de l'enfer, composant l'armée de Simon de Montfort, ont-ils puni, dans Toulouse et dans ses troubadours, cet excès qui portait ombrage à leur souveraine, *questa dismisura migliaia di* LUNARI *hanno punita.* Si Stace a donc été jeté en si mauvaise compagnie, ce fut pour un tort diamétralement opposé au leur, si bien que lorsque les apôtres de la véritable croyance (notez que celle dont on n'ose parler n'est jamais désignée autrement) furent persécutés par le Domitien pontifical, « il pleura sur eux, leur vint même en aide, et la pureté de leur doctrine, leur moralité exemplaire, *dritti costumi*, lui firent prendre en dédain toutes les autres sectes, *fer dispregiare a me tutte altre* SETTE. Notez que Stace apparaît immédiatement après une invective pleine de véhémence contre les spoliateurs du Temple, que la montagne vient de trembler comme une chose qui tombe, *come cosa che cada*,

et que dans les réceptions maçonniques au grade de rose-croix, on passe des ténèbres à la lumière « lorsque le Temple a été démoli, le voile qui le couvrait déchiré, les outils détruits, le mot sacré perdu, et quand tout l'Ordre est dans la consternation (1) ; » qu'on y rappelle la résurrection du Sauveur et son apparition à Emmaüs (2), qu'on y prononce ces mêmes paroles : « *La paix soit avec vous* (3) ; » que le récipiendaire « de la tribu de Juda, venant de Judée, ayant passé par Nazareth et rapportant le mot I. N. R. I. » figure la personne du Rédempteur (4). Notez encore que la chaîne des fictions mises en œuvre par le poëte, tendent toutes à faire entendre qu'il s'agit d'une résurrection, c'est-à-dire d'une transformation du langage sectaire, personnifié dans Stace, qui de toulousain devient romain, d'albigeois catholique ; qui, « libre de changer de couvent, *libero a mutar convento,* » laisse la terre pour le ciel, l'idiome d'amour pour l'idiome théologique. Rien de plus logique dès lors, dans cet ordre d'idées, que les deux comparaisons empruntées à la naissance et à la résurrection du Sauveur, que ce chant de *Gloria in excelsis Deo et in terra* PAX, et que ces paroles mystiques : « La *paix* soit avec vous. »

La personnalité de Stace est donc désormais bien établie, et l'on voit qu'il est de tout point digne de s'adjoindre à Virgile, son maître et son modèle, de lui succéder même au besoin comme guide du poëte gibelin, et d'être pour celui-ci « le soleil nouveau dont les rayons l'aideront à se maintenir dans le sillon de la barque du pécheur, *a drizzare dietro al pescator le vele.* » Dante l'entend si bien ainsi qu'il prète attentivement l'oreille à l'entretien des deux illustres maîtres, afin de bien saisir tous les secrets de ce langage poétique, dont la magie fait disparaître à volonté le fantôme évoqué par elle, pour lui substituer le personnage réel ou la pensée véritable. *Ascoltava i lor sermoni, ch'a poëtar mi davano intelletto.*

CHANT XXIII. Tout en marchant et en écoutant les discours des poëtes, dont les leçons ont taut de prix pour lui, Dante atteint l'étage où se purgent les péchés commis par la gorge, autrement dit par la bouche ; or, il comprend dans cette catégorie l'intempérance dans le discours, et tout à la fois l'usage du langage orthodoxe, nourriture

(1) *Light on masonry*, p. 224. — (2) *Ibid.*, p. 231.
(3) *Ibid.*, p. 332. — (4) *Ibid.*, p. 320.

indigeste et babylonique à ses yeux ; confondant ainsi à dessein des choses disparates, et leur assignant la dénomination commune de *peccati della gola.* Il a déjà opéré de la même manière dans l'Enfer, on s'en souvient, pour la gourmandise et pour l'incontinence charnelle, par suite d'une semblable analogie d'idées ; plus loin, il procédera encore de même. Au milieu du chemin s'élève un arbre verdoyant tout chargé de mets appétissants, dont le feuillage est arrosé par un filet d'eau tombant de la cime du mont où est situé le paradis terrestre. A l'entour circulent les pécheurs, dont les uns sont des gibelins indiscrets, les autres des guelfes gourmands, destinés à faire passer la fiction inaperçue des profanes. Ils sont condamnés de même au supplice de la faim et de la soif, sans cesse aiguillonnée chez eux par la vue et par le murmure de cette eau limpide, par le coloris et le parfum de ces fruits appétissants, auxquels il leur est interdit de toucher (1). Cet arbre, rejeton de l'arbre de la science, figure lui-même la doctrine secrète, alimentée et entretenue par l'enseignement (source vive), qui dérive des régions supérieures, où se conservent ses mystères ; ceux dont la langue a été intempérante, dont les indications ont été une cause de persécutions et de désastres pour la secte, *colpe della gola seguite già da miseri guadagni*, en sont punis par l'excommunication sectaire, c'est-à-dire que leurs coreligionnaires les tiennent à l'écart de leurs réunions, où se distribue le pain des anges, selon l'expression de Dante au début du Banquet ; et sont tenus soigneusement dans l'ignorance des nouveaux signes, des nouveaux symboles que les fidèles sont obligés d'adopter pour remplacer les anciens. Voilà pourquoi le poëte les représente le teint hâve, le corps réduit à l'état de squelette, et tourmentés sans relâche d'un besoin dévorant qu'ils ne peuvent satisfaire.

Une voix sort du milieu de cet arbre tentateur, et les mots qu'elle fait entendre : *Di questo cibo avrete caro*, offrent un double sens : « Vous vous abstiendrez de cette nourriture, » ou « cette nourriture vous sera précieuse ; » s'adressant ainsi tout à la fois aux indiscrets,

(1) Voici la formule du serment maçonnique : « Je promets, je jure et fais vœu de garder inviolablement tous les secrets, signes et mystères qui m'ont été jusqu'à présent dévoilés ; si je les révèle, que je sois forcé de prendre chaque jour une nourriture proportionnée et suffisante pour prolonger et conserver *une faim dévorante et cruelle.* » (*Maçonnerie adonhiramite*, part. I, p. 80 et 81.)

à qui elle est interdite, et aux trois poëtes, qui savent combien elle est précieuse.

Parmi ceux dont la bouche n'a pas su garder une juste mesure, il s'en présente un, qui se récrie à la vue de Dante et que, lui, ne reconnaît pas plus qu'il n'a reconnu Ciacco dans l'Enfer, et par la même raison, c'est qu'on ne reconnaît plus dans les associations secrètes ceux qui se sont rendus coupables de faiblesse ou d'imprudence; et cependant celui-là fut son ami, probablement son allié, car il se nomme Forese Donati. Il apprend de lui quelle est la nature du châtiment expiatoire auquel il est soumis, et qu'il compare à la passion du Sauveur, car les docteurs de la secte mystique ont la prétention de conduire, par leurs enseignements et leurs épreuves, à la vie nouvelle, c'est-à-dire à la rédemption par la régénération.

Forese, puni pour avoir parlé, n'en est pas moins rigoureux contre ses co-sectaires de Florence, coupables des mêmes torts, et il leur prédit toutes sortes de maux. « O frère chéri, s'écrie-t-il, le temps n'est pas loin où il sera interdit, du haut de la chaire, aux effrontées de Florence, d'aller montrant leur gorge et leurs seins nus, pires en cela que les femmes de barbares et de Sarrasins, qu'on n'est pas obligé de menacer de peines spirituelles ou d'*autres moyens disciplinaires* pour les faire aller couvertes, *per farle ir coverte.* » Que l'on se rappelle le *parlar chiuso* et *coperto*, le langage *clus* ou couvert, et l'on aura l'explication de cette sortie pudibonde contre la toilette décolletée des *dames* de Florence, dans le séjour où l'on expie les péchés de la gorge; ces menaces d'un châtiment terrible qui ne leur permettra plus d'ouvrir la bouche, cette fois, que pour hurler de douleur, *per urlare avrian le bocche aperte*, et non pour révéler des secrets inviolables.

En effet, pour qui sait que l'initié est à son gré homme ou femme, ces pécheresses sans pudeur sont tout bonnement des déserteurs des rangs gibelins, n'ayant pas eu honte, pour se faire bien venir du parti vainqueur, de lui livrer tout ce qu'ils avaient juré de garder caché sous un voile impénétrable. (*Voyez* nos pages 94, 95 et 102.)

Chant XXIV. Et maintenant, afin d'ajouter à l'illusion, qui tend à confondre deux torts différents sous une même expression amphibologique, *peccati della gola*, Forese désigne à Dante, parmi ses compagnons de souffrance, des intempérants et des indiscrets. Mais,

de même que nous avons vu l'avarice représentée sous les traits d'Adrien V, la gourmandise se montre là sous ceux de Martin IV, qui non-seulement « eut la sainte Église entre ses bras, » mais fut de plus Français, double crime aux yeux du poëte, qui bientôt nous fera reconnaître un autre pontife français, Clément V, dans la prostituée, personnification de la luxure, comme la louve et Sémiramis.

Le poëte lucquois, Buonagiunta, n'est probablement là que pour intempérance de langue ou de style, point difficile à éclaircir en l'absence de tous renseignements biographiques; mais il reste de lui un sonnet à l'ami de Dante, Guido Cavalcante, ce qui indique assez un coreligionnaire. En effet, il s'informe au poëte s'il n'est pas l'auteur des rimes nouvelles, commençant par ces mots: « Dames, qui avez l'intelligence de l'amour, » et Dante lui répond dans le langage qui leur est commun: « Tu vois en moi quelqu'un qui s'en va écrivant quand l'*Amour* l'inspire, et exprimant ce qu'il lui dicte dans son for intérieur. » Ce qui ne se rapporte pas précisément à la question, mais n'en est pas moins clair pour le poëte de l'ancienne école érotique, car il reconnaît un frère dans celui qui lui parle. Il se hâte alors de proclamer *le style nouveau*, ce langage dogmatique annoncé par Dante dans la *Vie Nouvelle* puis inauguré par cette Canzone, commentée dans le Banquet, et dont il vient de citer le premier vers, bien supérieur à la manière de Guitton d'Arezzo et de Jacopo de Lentino; en effet, ce langage se trouvait resserré dans un cadre étroit, son vocabulaire était borné, car il ne roulait que sur l'amour. C'était là le lien, le nœud, qui arrêtait l'essor des anciens rimeurs sectaires, *il nodo che li ritenne di quà dal dolce stil nuovo;* tandis que désormais les plumes sectaires ne sont plus entravées et peuvent se donner libre carrière dans le champ théologique, tout en se conformant strictement à la doctrine d'amour, *diretro al dittator sen vanno strette.*

Chant XXV. Dante a poursuivi sa route ascendante; mais il est préoccupé du phénomène dont il vient d'être témoin, et désirerait vivement savoir comment des ombres, de purs fantômes, peuvent éprouver la soif et la faim, comment surtout il leur est possible de maigrir jusqu'à devenir de véritables squelettes, comme il adviendrait de corps vivants formés d'os et de chair. S'il s'agissait simplement d'un effet physique et naturel, Virgile serait très-compétent

pour satisfaire sa curiosité; mais cette question se rattachant aux mystères de l'initiation nouvelle, il s'en remet au Toulousain du soin de répondre. Celui-ci s'acquitte de sa tâche dans un long discours, où il semble traiter de la génération humaine, de la formation du corps et de l'âme, et de leur séparation, qui les laisse visibles l'un et l'autre. C'est même tout au plus si les expressions employées se renferment dans les strictes limites de la décence. Mais, sous cette exposition alambiquée, il faut voir tout bonnement la théorie de la génération spirituelle, dont il est traité également dans le Banquet, au sujet de la *vie noble* et de l'*âme noble* (1). Dans la vie mystique, l'homme passe successivement par trois existences, végétative, animale ou sensitive et rationnelle, avant d'arriver à l'existence spirituelle, appelée palingénésie, régénération ou vie nouvelle, et Stace fait parcourir à l'âme humaine ces différents degrés : cette théorie est la base de l'initiation sectaire, dont Dante a déjà subi les épreuves préliminaires. De tout temps, elle a été développée aux néophytes appelés à dépouiller le vieil homme et à renaître à la vie spirituelle en qualité d'homme nouveau. Les mystiques, en général, affectionnent les images empruntées à la génération dans l'exposition de certaines idées philosophiques et religieuses, usage qu'ils ont emprunté aux Orientaux (2). Nous voyons, dans une allocution prononcée le 28 décembre 1795 dans la loge de Saint-Jean, à Londres, par le révérend J. Watson, que l'obscurité dans laquelle se trouve le maçon admis au premier grade est « l'emblème de l'état de ténèbres, où l'homme séjourne dans le *sein maternel*, avant le moment où la *naissance naturelle* le produit à la lumière (3); » et le Thuileur écossais traite aussi « de la gestation, du développement et de l'accroissement du fœtus dans les animaux (4). » Enfin, on peut se re-

(1) Traité IV, ch. 21.

(2) « L'idée que l'Orient attachait au mot de génération est toute spirituelle. » (*Voy.* Mignot, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXII, p. 275 et suiv.) Il en est de même pour l'union nuptiale. *Voy.* la lettre de J. Ben-Juda à Maimonide, pour lui annoncer son mariage avec la philosophie, sous le nom de Pléiade, nom qui comprend les sept sciences du *trivium* et du *quadrivium*. (E. Renan, *De l'averroïsme*, p. 143.)

(3) Masonic Miscellanies, Londres, 1797, p. 242.

(4) Paris, 1821.

porter à nos citations du moine de Zigabène sur la gestation mystique des Pauliciens et à notre précis sur le mysticisme, dans lequel nous citons les paroles de Swedenborg sur la *régénération et ses mystères*, régénération dans laquelle l'homme est *conçu*, *porté*, *élevé* spirituellement et se développe par degrés, à l'exemple des *animaux* et des *végétaux*. (*Voyez* pag. 78, 80, 102.)

Il n'est pas difficile de reconnaître que la génération, telle qu'elle est exposée par Stace, appartient au même ordre d'idées. Or, on verra, par le rôle assigné au prétendu poëte toulousain, dans les chants suivants, qu'il lui appartenait, à l'exclusion de Virgile, de fournir à Dante l'enseignement de la nouvelle secte sur la conception, la vie et la mort de l'homme régénéré, jusqu'au moment où « la mémoire, l'intelligence et la volonté deviennent, par ce passage successif, plus parfaites dans leur action qu'auparavant, *in atto molto più che prima acuti.* »

Tous ces étranges symboles dérivent, du reste, d'une source sacrée, et surtout des paroles de saint Jean, dont l'hérésie a si souvent fait abus, en les détournant de leur véritable sens : *Amen, amen, dico tibi, nisi quis renatus fuerit denuo non potest videre regnum Dei. Dicit ad eum Nicodemus : Quomodo potest homo nasci cum sit senex? Num quis potest in ventrem matris suæ iterato introïre et renasci? Respondit Jesus : Amen, amen, dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto non potest introïre in regnum Dei. Quod natum est ex carne caro est; et quod natum est ex Spiritu Spiritus est* (*Ev.*, c. III, v. 3). Ce double baptême de l'eau et de l'Esprit ne tardera pas à se faire; mais non pas, à coup sûr, dans le sens de la parole du divin Maître.

Chant XXVI. Au septième pourtour de la montagne, où les âmes se purgent des péchés de la chair, la route est envahie par des flammes dans lesquelles cheminent les Esprits, qui s'y purifient comme l'or dans le feu. Mais on s'abuserait étrangement en voyant dans ces Esprits des hommes adonnés aux plaisirs sensuels et, bien plus, à des vices qui même sembleraient exclure leur admission au purgatoire. Le poëte a cependant tout fait, comme dans le chant XV[e] de l'Enfer, pour diriger la pensée dans ce sens. Ainsi il rappelle ici les exemples de chasteté et les châtiments infligés à l'incontinence. Il fait dire à l'un de ceux qui s'écrient : Sodôme et Gomorrhe ! que

leur péché fut *hermaphrodite* et ne diffère pas de celui qui valut à César de s'entendre traiter de reine au milieu de son triomphe. C'est bien là, en effet, ce qu'il veut donner à comprendre aux profanes ; mais, pour les élus, les pécheurs des deux catégories n'en forment qu'une seule, ce sont les chantres de l'amour sectaire. Il se garde, en effet, d'en signaler par leurs noms d'autres qu'un troubadour et un poëte gibelin, ce qui est tout un ; n'ayant pas même recours ici au subterfuge employé précédemment, afin que la confusion puisse résulter de deux natures de faits rapprochées à dessein ; il a le temps de discourir sur le mérite du style ancien et moderne, non pas celui de mentionner quelques noms, *tempo non è dà dire.*

Les pécheurs hermaphrodites que nous voyons ici ne sont autres que ces amants parfaits dont parle Speron Speroni, courant embrasser la VÉRITÉ, *dans laquelle ils se transforment entièrement*, ce qui produit l'*hermaphrodite amoureux* (1). Les deux sexes sont chez eux le résultat de ce dédoublement mystique de l'homme en tant que corps et âme, dont il a déjà été parlé, et en même temps de l'union de l'intelligence représentée par Minerve ou Athéné et de la volonté figurée par Hermès, union hypostasiée dans les symboles hermaphrodites, connus sous le nom d'Hermathènes (2). Les sectaires du moyen âge étaient de même homme et femme, lorsqu'ils étaient arrivés à certains grades, comme les Maçons d'aujourd'hui, auxquels on donne, à ce titre, deux paires de gants lors de leur réception, une d'homme et une de femme. Il n'est pas jusqu'au baiser échangé par les Esprits dans la flamme, au moment où ils se rencontrent, qui ne nous reporte aux rites secrets des adeptes ; car nous lisons dans un de leurs auteurs : « La cérémonie de l'*osculum fraternitatis* fut adoptée par les chevaliers templiers, qui la transmirent aux frères maçons (3). » Or, c'est de là peut-être qu'est dérivé,

(1) *Dialogues d'amour*, Venise, 1542. *Voy*. aussi les *Dial. d'amour* de Léon Hebreu.

(2) Les Égyptiens attribuaient les deux sexes à Isis, qu'ils appelaient dieu et déesse ; Jupiter, considéré de même comme symbole de la double force créatrice, active et passive, était surnommé *Metropator* (Clém. d'Alex. *Strom.*, V). Apollon et Mithra avaient aussi les deux sexes.

(3) Reghellini, *Esprit du dogme*, p. 155.

dans un sens tout autre que celui qui lui fut attribué depuis, ce proverbe anglais : « Gardez-vous du baiser d'un Templier. »

S'il y avait quelques doutes à concevoir sur la signification toute mystique de ce péché hermaphrodite, Dante se chargerait lui-même de les lever. On n'admettra pas, sans doute, qu'il ait voulu s'infliger à lui-même la flétrissure qu'il aurait fait subir aux autres, et pourtant tel serait le résultat de sa fiction, s'il fallait le prendre au mot. Jusqu'à présent il n'a été que témoin des expiations qui se sont succédé, il est acteur dans celle-ci, et c'est la première à laquelle il soit soumis ; il faudrait donc en conclure qu'il avait à se purifier de la même souillure. Mais, nous le répétons, il n'en est pas ainsi, et lui-même se chargera de nous démontrer qu'il ne s'agit que d'une allégorie sectaire.

Le personnage qu'il rencontre d'abord est Guido Guinicelli, jurisconsulte bolonais, chaud partisan de Frédéric II et de son fils Manfred ; l'un des premiers et des plus habiles chantres de cet amour, qui ralliait tant de partisans autour de la bannière impériale. Nous voyons, dans ce qui nous reste de ses compositions, que lui-même s'y fait donner par Dieu le titre de dame : *Donna, dio mi dira che presumisti* (1) ? Chose singulière, il semble avoir fourni lui-même à Dante l'idée de le mettre au milieu des flammes, car il dit dans une Canzone : « Il me faudra me consumer comme un homme éperdu d'amour, qui fond comme la cire au feu : n'étant nullement de la nature de la salamandre, qui vit dans les flammes, j'aurai donc à mourir. Sachez que mon cœur est épris de vous,

(1) Vers l'époque de Dante, un poëte de la même école disait :

Conquidi, o Morte cruda e dispietata,
UOM-DONNA *tanto pietosa et delicata.*

Et Barberini, son contemporain, écrivait le dialogue suivant :

DONNA. — *Io ti commando che tu torni* UOMO.
BARBER. — *Ed io ritorno allo stato primero.*
DONNA. — *Or scrivi dunque come fossi un* UOMO.

P. Strozzi annonce son départ dans un sonnet à N. Soldanieri, et celui-ci lui répond par une chanson dont voici le premier vers : *Molto mi grava o* DONNA, *il tuo partire.*

G. Orlandi demande également à G. Cavalcanti ce que c'est que l'amour, et l'ami de Dante lui répond de même :

DONNA *mi prega perche voglia dire.*

Amour incarné, au point que, mourant de piété, *pietà*, vous le faites se consumer en grande ardeur, etc. »

Nous savons du reste que l'Amour incarné dont le grave jurisconsulte bolonais était épris, s'appelait *Lucie*, car, ainsi que nous l'avons remarqué précédemment, lui seul, jusqu'au temps de Dante, donna un nom à sa dame-lumière, qu'il dépeignait coiffée d'un capuce de plusieurs couleurs, *variopinto*, destiné à tempérer son éclat. Son péché n'aurait donc été hermaphrodite qu'en le considérant comme ne faisant qu'un avec ladite dame-lumière; or, c'était aussi le péché de Dante, dont la Béatrice avait, nous l'avons déjà vu, d'intimes rapports avec Lucie.

Comment hésiter à voir dans Guinicelli l'être géminé ou l'homme-femme, lorsque Dante prend lui-même à tâche de le signaler comme tel? Tout joyeux de le rencontrer, il s'avise d'évoquer dans la fable Ériphile, reconnue par ses deux fils, afin de le comparer à une *mère*, puis aussitôt, comme il a fait pour Brunetto Latini, dont il est la contre-partie, il l'appelle son *père* et celui de tous les chantres d'amour italiens; car « on fera, lui dit-il, grand cas de vos vers tant que durera le procédé moderne, *quanto durerà l'uso moderno*, » de déguiser la pensée sectaire sous l'enveloppe poétique du langage amoureux. Alors Guinicelli, pris d'humilité, lui signale un troubadour qu'il prétend lui être bien supérieur dans l'emploi de la *langue maternelle;* manière adroite d'indiquer la dérivation albigeoise. Ce rimeur provençal est Arnaud Daniel, surnommé le grand maître d'amour, qui fait des vœux pour que Dante arrive promptement au plus haut de l'échelle des grades, *al som della scalina.*

Ce troubadour, qui se vante d'avoir fait nombre de *caras rismas*, « composa maintes chansons de tous mètres en l'honneur de sa *dame*, qu'il ne voulut jamais nommer, même sous un nom fictif (1). » Dans l'une d'elles, rapportée par Millot, il exprime son regret de ne pouvoir l'obtenir, malgré tous les cierges qu'il a brûlés à cet effet. « Je serais heureux de la posséder, dit-il, ne fût-ce que *dans ma vieillesse*, mais non, le siècle est *trop dépravé*. » Le même auteur ajoute: « A l'examen de ses pièces, on ne voit pas ce que Dante et Pétrarque y trouvaient de si merveilleux. » (Ils comprenaient quelle était cette

(1) *Voy.* sa Vie par Nostradamus.

dame qu'un siècle dépravé l'empêchait de posséder, ne fût-ce que dans sa vieillesse.) Il est fort obscur, selon le moine de Montaudon, *personne n'entend ses chansons.* Un autre contemporain, Hugues de Saint-Césaire, dit que la difficulté d'entendre Arnaud venait de la *profondeur* de ses pensées (1). » Le comte Galvani juge de même qu'il « se complaisait dans un style embrouillé, donnant aux mots *deux sens* et parfois *trois sens;* aussi les Provençaux eux-mêmes ne l'entendaient-ils pas bien (2). » Ces témoignages unanimes sur Arnaud Daniel sont plus que suffisants pour expliquer comment et pourquoi Dante l'avait en cette haute estime, qu'il fait exprimer par Guinicelli; quant aux paroles échangées entre ce dernier et lui, il suffit de les lire pour y reconnaître l'argot sectaire et pour rester convaincu que tant d'importance attachée, en pareil lieu, à la supériorité du style de tel ou tel poëte de la même école religieuse et politique, est relative aux diverses modifications que les circonstances ont fait subir à leur manière d'écrire. En effet, tous les éléments qui ont concouru à la formation systématique du langage conventionnel, sont réunis à dessein dans cette Cantique du Purgatoire, où nous les voyons artificieusement personnifiés dans Virgile, Stace, Sordello, Bonagiunta, Guinicelli, Arnaud Daniel et Dante lui-même, véritable pléiade, à laquelle viennent se rattacher les autres chantres d'amour dont les noms sont mentionnés successivement, avec l'intention de signaler ceux qui suivaient les préceptes de « l'art et de la raison, » en opposition avec les profanes, dont l'attention se portait plutôt « sur les mots que sur la pensée réelle, *a voce più ch'al ver drizzan li volti.* »

Terminons par une observation qui n'est pas sans valeur, au sujet de la région enflammée dans laquelle sont réunis tant de chantres de l'amour. On ne saurait croire qu'ils se trouvent ainsi grouppés sans dessein, et il faut bien que cette épreuve du feu, sorte de baptême préliminaire, ait eu dans la pensée du poëte une haute signification, pour qu'il l'ait fait signaler en ces mots par Virgile, dès le début du poëme : « Tu verras ceux qui sont contents dans le feu ; » comme si le purgatoire n'avait rien de plus remarquable ; pour qu'il y soit

(1) *Histoire littéraire des Troubadours.*
(2) *Osservazioni sulle Poesie de' Trovatori.*

revenu à l'aide de ce songe, dans lequel Lucie l'enlève, sous la forme d'un aigle, jusqu'à la région de feu, où *elle* et *lui* sont consumés par l'incendie imaginaire, *incendio imaginato ;* pour qu'enfin, comme nous l'avons remarqué déjà, ce soit l'épreuve unique à laquelle Dante ait jugé à propos de se soumettre.

CHANT XXVII. Notre poëte éprouve quelque appréhension à traverser les flammes qui lui barrent le chemin, car il se rappelle vivement, *imaginando forte,* avoir vu des corps humains brûlés sur les bûchers de l'Inquisition, *umani corpi già veduti accesi;* et nous savons qu'il n'a pas plus que ses coreligionnaires la vocation du martyre. Un ange, qui traite d'âmes saintes ces pécheurs hermaphrodites, preuve qu'ils ne sont pas si noirs qu'ils en ont l'air, a beau lui dire qu'on « ne va pas plus loin sans être mordu par le feu, » la frayeur le fait hésiter, car la flamme fictive pourrait lui valoir d'être livré à un brasier réel. Virgile lui rappelle en vain qu'il l'a fait chevaucher sain et sauf sur la fraude elle-même, personnifiée dans Géryon, en lui assurant qu'il est en mesure d'agir désormais plus efficacement, étant « plus voisin de Dieu. » Ce n'est qu'au moment où il ajoute : « Il n'y a plus que ce mur entre toi et Béatrice, » qu'il se décide à subir l'épreuve.

Il entre donc dans les flammes entre les deux poëtes, dans lesquels sont personnifiées les deux formes, ancienne et moderne, du langage de l'initiation, et, grâce à ce double rempart, il n'éprouve d'autre mal au milieu du brasier qu'une vive sensation de chaleur, car cette flamme est celle de l'amour, en opposition avec le glacier infernal où siége Lucifer. Peut-être aussi est-elle la figure de ces langues de feu qui donnèrent aux apôtres le baptême de l'Esprit, mais il faut certainement en rechercher l'idée sectaire dans les mystères de l'Égypte et dans ceux de la Grèce, d'où elle est passée dans les initiations modernes. Quant à trouver l'inspiration catholique dans une allégorie pareille, il faut être doué d'une extrême bonne volonté pour y tenter, au milieu de ce mélange de sacré et de profane.

Les flammes franchies, une voix, que Dante a été prévenu d'écouter attentivement, celle du dernier ange initiateur, se fait entendre du sein d'une vive lumière, disant : *Venite, benedicti patris mei.* Pourquoi ces paroles de l'Évangile de saint Matthieu, dans le cha-

pitre XXV, qui traite du jugement universel, où le Fils de l'Homme prononcera la sentence des *vivants* et des *morts*, des bons qui seront à sa droite et des méchants qui s'en iront à sa gauche? C'est que toute la fiction du poëme roule sur l'idée d'un jugement, à la suite duquel apparaîtra la Jérusalem nouvelle.

Ce jugement, Dante l'attend sans crainte, car, l'ombre venue, qui l'empêche de monter davantage, il s'endort paisiblement entre ses deux mentors, qu'il compare, afin que l'on comprenne bien leur signification, à deux pasteurs veillant près de leur troupeau, pour que la *bête fauve*, la louve, n'ait pas à lui porter dommage, *perchè fiera non lo sperga*. Dans son sommeil, il est visité par un songe, à l'heure où l'étoile de Vénus se lève sur la montagne, *Citerea, che di fuoco d'amor par sempre ardente*, ce qui n'est pas indifférent à noter, puisqu'il signale lui-même cette circonstance. Dans un de ces songes qui, dit-il, savent les faits avant qu'ils s'accomplissent, *anzi che 'l fatto sia, sa le novelle*, et telle est toujours la nature des siens, il voit Lia, figure de la vie active, cueillir des fleurs pour s'en former une guirlande; tandis que Rachel, figure de la vie contemplative, « reste à se regarder toute la journée au miroir: à l'une l'action, à l'autre la contemplation, *lei lo vedere e me l'ovrare appaga.* » Nous sommes prévenus par là que la vie active du poëte va finir, et qu'il va passer prochainement, ainsi qu'il se pratique dans toutes les initiations, à la vie contemplative.

Au moment où il vient de se réveiller, Virgile lui annonce qu'il va « pouvoir se rassasier de ce *doux fruit* que les mortels vont cherchant ardemment sur de nombreux rameaux, » et il est difficile de ne pas entendre là qu'il veut parler de la véritable doctrine religieuse et politique; en effet, il lui annonce par ces mots la venue de Béatrice, de ce symbole imprimé dans son âme au point de ne faire qu'un avec elle, et qui, pour lui, résume la vérité et la justice, au ciel comme sur la terre; il s'est même déjà servi de cette expression dans le chant précédent, au sujet de Béatrice, dont le nom prononcé le décide à traverser la flamme, en se comparant à l'enfant qui ne résiste pas à un beau fruit, *ch'è vinto al pomo.*

Virgile ajoute qu'après l'avoir fait passer sain et sauf, *à force d'art et d'habileté*, en enfer par » le feu éternel » et dans le purgatoire par « le feu temporel, » il ne saurait plus l'assister utilement au

seuil du paradis catholique; sa tâche étant donc terminée, il l'investit du double caractère de *prêtre* et de *roi*, pour en exercer sur lui-même la double autorité, en lui disant : *Te soprà te corono e mitrio* (1). « Cette idée, dit Matter, que les vrais initiés du Christianisme et les vrais fidèles du Christ sont faits rois et prêtres (Apoc., ch. I, v. 6, ch. V, v. 10) est à la fois persane, judaïque, chrétienne et gnostique (2). « A ces divers titres elle avait droit de figurer dans le poëme, car en elle se résume la prétention la plus habituelle des mystiques, bien heureux encore lorsqu'elle ne va pas jusqu'à faire de l'homme un Dieu, conformément à cette autre idée fondamentale du gnosticisme, que l'homme est destiné à manifester l'Être suprême ; ce qui explique pourquoi Anthropos est l'un des premiers Eons du plérôme, de même qu'Adam Kadmon est l'un des principaux personnages de la Kabbale (3). (*Voyez* notre page 97.)

CHANT XXVIII. Dante couronné et mitré par son maître s'avance sous les frais ombrages du paradis terrestre, car c'est là qu'il est arrivé, lorsque ses pas sont arrêtés par une rivière limpide, de l'autre côté de laquelle il aperçoit une belle personne, autre Lia, comme Béatrice sera une autre Rachel, les figures étant doubles et même triples dans tout le cours du poëme ; la belle dame s'en vient aussi en chantant, en cueillant aussi des fleurs. La rivière est le Léthé qu'on est surpris de trouver dans Eden, et la dame est Mathilde, la grande comtesse qui, au XII[e] siècle, légua ses domaines au Saint-Siége. Elle figure donc la vie active de l'initié sectaire, sous la forme catholique romaine, par le même motif que Béatrice, appelée à symboliser la vie contemplative, est revêtue du caractère dogmatique; l'une est la dévotion dans ses pratiques extérieures; l'autre la science étudiant le dogme dans ses sources et en sondant les plus profonds mystères. Cette intention n'a pas échappé à l'anonyme

(1) « Enfin le voile se déchire : l'adepte apprend que, jusqu'alors, la vérité ne lui a été manifestée qu'à demi ; que cette liberté et cette égalité dont on lui avait donné le mot à son entrée dans la maçonnerie, consiste à ne reconnaître aucun supérieur sur la terre ; à ne voir dans tous les rois et les pontifes que des hommes égaux à tous les autres. » Barruel, *ouv. cité*, part. II, p. 308. *Voy.* aussi le Télescope de Zoroastre, dans lequel le prosélyte est revêtu, à la fin de son cours mystique, de la royauté et du pontificat.

(2) *Histoire du Gnosticisme*, t. I, p. 172. — (3) *Ibid.*, t. II, p. 139.

qui appelle constamment et avec une sorte d'affectation Mathilde du nom de Lia, en rappelant que Béatrice siége au même rang que Rachel et qui ajoute : « La vision de l'auteur est réalisée par le fait. »

Quelle est la pensée que la présence de cette belle comtesse, amie dévouée de Grégoire VII, fait germer dans l'esprit de Dante ? Il ne trouve rien de mieux que de la comparer à Proserpine, c'est-à-dire à la reine de l'enfer, à la compagne du monarque infernal ; l'allusion est palpable, et sa portée injurieuse est en parfait rapport avec tout ce qui précède.

Mathilde s'avance à la prière du poëte gibelin jusqu'au bord de la rivière et lui cite le psaume où il est dit « *Delectasti*, » pour lui expliquer le motif qui la fait sourire de joie, au cas où il en serait surpris ; mais c'est dans la paraphrase du cinquième psaume de la pénitence, adapté par le poëte à la descente de Henri VII en Italie, pour y juger les *vivants* et les *morts*, qu'il est nécessaire de recourir et non au texte original. Nous voyons en effet dans cette paraphrase que ce prince « est la lumière et qu'il est destiné à raffermir la citadelle de Sion, que Dieu a voulu édifier pour l'éternité ; qu'un *peuple meilleur* sera créé pour remplacer l'ancien et *louer Dieu dignement ;* qu'au jour du jugement (dont il n'est pas dit un mot dans le texte) les morts ressuscités au son de la trompette viendront lui rendre compte de leur conduite, tandis qu'il restera inébranlable sur son trône. » Si l'on se reporte maintenant aux deux lettres écrites par Dante, l'une aux princes et aux peuples d'Italie, l'autre à Henri VII lui-même, on y retrouvera les mêmes pensées, les mêmes allusions : « L'espérance d'un *siècle meilleur* brille aux yeux de l'Italie ; beaucoup viennent dans la joie de leur cœur au-devant du désiré, chantant avec Virgile *tam saturnia regna quam virginem redeuntem.* Nous qui pleurons en nous rappelant que nous sommes dans *Babylone*, exilés de la sainte *Jérusalem*, nous passerons des misères de la *confusion* dans la joie de la *paix.* — Réjouis-toi, Italie, car ton époux, qui est la joie du siècle et la *gloire de ton peuple,* se hâte de venir à tes noces. — Il s'approche celui qui *te délivrera de la prison des pervers.* — Faites donc envers lui acte de sujétion et *chantez dans le psautier de la pénitence* » (dans sa paraphrase en vers à la suite de son *credo* hypocrite).

La citation de Mathilde a donc pour but d'annoncer un jugement prochain, d'où résultera le triomphe de la nouvelle Jérusalem et l'avénement d'une vierge, qui ramènera l'âge d'or pour ce peuple nouveau.

Elle explique ensuite en termes mystiques comment sur ce haut sommet il n'y a ni vents, ni pluie, ni brouillards; attendu qu'en s'élevant de vertus en vertus, dans la vie pratique, l'âme arrivée à la perfection morale est affranchie des passions, qui sont le résultat des grossières vapeurs de la matière. De ce séjour de la perfection morale s'épandent sur la terre, selon que le sol leur est propice, les semences de vertu et de doctrine qui y germent et s'y propagent sans qu'on en connaisse l'origine, *senza seme palese* (1). Enfin l'onde au bord de laquelle Dante se trouve arrêté découle d'une source immortelle s'épanchant dans deux directions différentes, ce qui indique à suffire qu'il s'agit de l'enseignement mystique destiné à effacer les mauvaises impressions premières et à inculquer dans l'esprit la vérité à la place de l'erreur; en effet l'un des deux canaux dans lesquels se divise l'onde céleste s'appelle le Léthé et l'autre l'Eunoë; mais il faut goûter de tous deux pour que le breuvage soit efficace; car on ne peut profiter de l'instruction nouvelle qu'autant qu'on a oublié complétement tout ce qu'on avait recueilli de l'ancienne. Pour conclure, Mathilde, « ajoutant un corollaire » à ce qu'elle vient de dire, nous reporte *ad virginem et Saturnia regna*, en déclarant que « les poëtes qui chantèrent *l'âge d'or* rêvèrent peut-être ce lieu et que le nectar n'est autre chose que l'eau d'Eunoë; aussi Virgile et Stace, l'initié païen et le sectaire albigeois, accueillent cette explication d'un sourire d'intelligence, car ils l'ont parfaitement comprise.

CHANT XXIX. A peine Mathilde-Lia a-t-elle fini son exposition mythologique, au sujet de l'Éden chrétien, qu'elle se met à chanter comme une femme amoureuse, *come donna inamorata;* car, inspirée par cet amour que Provençaux, Lombards et Italiens célébraient à l'envi, la comtesse guelfe est devenue ardente gibeline, sachant par

(1) « La semence divine germe incontinent dans notre âme, s'y développant et s'y diversifiant selon ce qu'exige chacune des facultés de l'âme. Elle germe donc pour la faculté végétative, pour la sensitive et pour la rationnelle. » *Convito*, IV, 23.

cœur le psautier de Dante. La preuve en est qu'elle lui chante : *Beati quorum tecta sunt peccata*, bien entendu selon sa paraphrase, dans laquelle il parle encore de ce jour du jugement qu'il a tant à cœur, bien que le texte sacré soit muet sur ce point. Nous y lisons : « Bienheureux ceux dont les méfaits et la malice seront pardonnés et couverts, qui se trouveront sans iniquité *devant le trône*, au milieu du céleste chœur (c'est-à-dire devant le trône de Henri VII, que Béatrice occupera bientôt). — Tu sais, Seigneur, que je t'ai confessé ma faute (allusion à sa confession en présence de Béatrice), sans te cacher mon erreur. — *Au moment du jugement*, tous les saints te prieront de daigner te montrer propice (c'est ce que nous verrons faire au chœur céleste, quand le poëte comparaîtra en accusé devant Béatrice). » Toutes les circonstances importantes du poëme sont ainsi annoncées à l'avance par des rêves et des visions, ou par quelque trait destiné à servir de guide.

Ces deux citations du psautier dantesque ont tellement en vue un jugement prochain, que la seconde est suivie immédiatement de l'arrivée du juge. « Regarde, frère, et écoute, » dit Mathilde, et le sens de ces paroles est à coup sûr : Voilà ce que je t'ai annoncé. Or, ce juge est une femme, c'est Béatrice, création allégorique, complexe, puisqu'elle personnifie le système religieux et politique de Dante, ayant dès lors à se mouvoir également dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel. Virgile a mitré et couronné Dante, et, à son tour, Dante va nous montrer Béatrice, la dame de son esprit, selon la *Vie Nouvelle*, sa philosophie, selon le Banquet, et, à parler plus exactement, son âme et son verbe hypostasiés, ne faisant qu'un avec lui, il va nous la montrer exerçant, avec tous les attributs de la puissance divine, les plus hautes fonctions de l'autorité temporelle et spirituelle, conformément à ces paroles de son traité de la monarchie, que le pape et l'Empereur, en tant que hommes, sont à réunir en un seul, *habent reduci ad unum*.

Dans l'Apocalypse, le juge est *semblable* au fils de l'homme et vêtu d'une longue robe, *vestitus podere* (I, 12). Il n'en a pas fallu davantage au poëte pour l'autoriser à le transformer en femme, en suivant d'ailleurs à la lettre le livre de saint Jean pour la description de son cortége. Ainsi, il voit d'abord les sept chandeliers d'or, puis viennent les vingt-quatre vieillards et, à leur suite, les quatre ani-

maux symboliques (XIX, 4), auxquels il donne six ailes, avec saint Jean, en recommandant toutefois de lire Ezéchiel.

Comme il cite aussi ce prophète dans son épître dédicatoire, à propos du Paradis, en disant : « Ézéchiel parle de ce lieu de délices au sujet de Lucifer, » la conclusion à en tirer, c'est qu'il y a quelque éclaircissement important à y puiser. Or, nous lisons au chapitre XXVIII : « Dis au *prince de Tyr :* Votre cœur s'est élevé et vous avez dit : Je suis Dieu et je suis assis sur la *chaire de Dieu au milieu de la mer.* — Vous avez amassé de l'or et de l'argent dans vos trésors. — Vous étiez le sceau de la ressemblance de Dieu, plein de sagesse et de beauté ; vous avez été dans les délices du paradis de Dieu ; je vous ai établi sur la montagne sainte de Dieu. — Vous avez péché, et je vous ai rejeté de la montagne de Dieu.—Vous avez pollué *votre sainteté* dans la multitude de vos iniquités et par l'injustice de votre commerce. » Nous aurons à voir ultérieurement à quel personnage, apparaissant sur la montagne de Dieu, pourront s'appliquer dans la pensée du sectaire et ce nom de Lucifer et ces reproches relatifs tant à l'orgueil qu'à la cupidité.

Le juge féminin (*un cinque cento dieci e cinque*, IVDEX) est monté sur un char, comparé à celui d'Auguste, pour indiquer la dignité impériale, et traîné par un animal mystique, réunissant les deux natures de l'aigle et du lion, par allusion aux deux pouvoirs céleste et terrestre. Il a d'un côté les trois vertus théologales, de l'autre, les quatre vertus cardinales, et son cortége se compose des sept sacrements, des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament personnifiés, à la suite desquels s'avancent, personnifiés de même, tous ceux du Nouveau Testament, y compris l'Apocalypse, qui ferme la marche. On lui chante, comme au divin Rédempteur, *hosanna benedictus qui venis*, et le vers de Virgile en l'honneur de l'héritier présomptif d'Auguste, *manibus date lilia plenis.* Ainsi, rien n'est négligé pour mettre en relief la double nature de cette Béatrice destinée à faire le bonheur du genre humain, à le régénérer dans ses mœurs, dans ses lois, dans sa religion (1).

(1) *Voy.*, dans le *Traité de la monarchie*, la définition des deux *béatitudes* terrestre et céleste, résultant de la double direction spirituelle et temporelle du pape et de l'Empereur ne faisant qu'un (liv. III, p. 87, édit. de Bâle, 1559).

CHANT XXX. Non-seulement Béatrice est saluée comme Christ et comme César, mais les premières paroles que fait entendre une voix céleste sont celles-ci : *Veni, sponsa di Libano*. Pour signifier que la réunion dans une seule main des deux pouvoirs temporel et spirituel constitue la perfection du régime social désigné par les sectaires, sous le nom de la Nouvelle-Jérusalem prédite par l'Apocalypse : « Venez, me dit l'ange, et je vous montrerai l'épouse qui a l'Agneau pour époux. Il me transporta, en esprit, *sur une haute montagne* et il me montra la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, parée comme une épouse qui s'est parée pour son *époux* (XXI, 2, 9, 10).

Celle qui est destinée à renouveler la face du monde, en faisant succéder l'âge d'or à l'âge de fer, l'empire de la cité céleste à celui de la perverse Babylone, se montre couverte d'un voile *blanc*, couronnée des feuilles *vertes* de l'olivier, et vêtue d'une robe *pourpre*, couleurs en rapport avec les trois vertus théologales ; à son aspect, Dante ému reconnaît la puissance de cet *ancien amour* dont il a subi le pouvoir avant d'être sorti de l'enfance (c'est-à-dire avant d'être passé maître) (1), et il l'attribue avec raison à une influence occulte, *occulta virtù*. Il se tourne du côté de Virgile pour lui confier ce qu'il éprouve ; mais le poëte latin, dont le rôle est fini, puisque nous sommes en plein catholicisme, l'a déjà quitté et il s'en afflige. Béatrice, prenant aussitôt la parole, l'invite « à réserver ses larmes pour des atteintes plus vives. » Il reporte donc ses yeux sur elle, et, de même qu'il a dit que l'Italie sans l'Empereur était « un navire sans nocher au milieu de la tempête (Purg. VI), » image qu'il reproduit dans le IV[e] traité du Banquet, il la compare à un amiral surveillant la manœuvre sur le pont de son vaisseau. Alors, d'un air tout royal, *regalmente*, elle lui dit : « Regarde-moi, je suis bien Béatrice (celle de la *Vie Nouvelle*, malgré mon cortége catholique). Comment t'es-tu décidé à gravir ce mont ? Ne savais-tu pas que le bonheur est ici ? » A ces mots, les anges se mettent à chanter le psaume où David prie le Seigneur d'être son protecteur, de le *sauver de tout danger*, de le tirer des *piéges cachés*, s'écriant : « Vous m'avez racheté, Dieu de vérité, et vous ne m'avez point livré entre les

(1) Quel âge avez-vous ? — Neuf ans. — Que signifie le nombre neuf ? — L'âge parfait d'un maçon (*Maçonnerie adonhiramite*, part. II, p. 44, 46).

mains de l'ennemi. » Et pour que l'attention se porte bien sur ce dernier verset, le poëte ajoute que le chant s'arrête à *pedes meos*. Nous sommes donc avisés qu'il est en présence de *la dame du salut*, de celle qui l'a préservé de tout péril, sous son aspect érotique, et qui, transfigurée désormais, continuera d'être pour lui une divinité tutélaire.

Mais le poëte a eu des torts envers elle, doctrine jalouse, dont il prétend être le sectateur fervent, et il doit en rendre compte à son juge. Elle lui rappelle donc ce qu'il fut dans sa *Vie nouvelle*, où elle le dirigeait dans la voie droite en faisant briller sur lui ses jeunes yeux (c'est-à-dire ses enseignements, d'après l'explication du Banquet), et elle lui reproche de lui avoir trouvé moins de charmes lorsque, à la seconde période de son existence (de l'instruction philosophique proprement dit), elle passa de la chair à l'esprit (de la science humaine à l'enseignement mystique), d'avoir suivi alors une voie qui n'était pas la véritable (en délaissant la symbolique de l'amour pour celle du dogme catholique), et de s'être attaché « à de *fausses images du bien*, qui ne tiennent *rien de ce qu'elles promettent*. »

S'il fallait entendre cette allocution dans le sens littéral, rien ne serait plus ridicule assurément que cette querelle d'une jeune femme à son ancien amant, pour l'avoir trouvée moins belle lorsqu'il ne restait plus d'elle qu'un cadavre sur la terre et une âme immortelle dans le ciel. Mais nous avons déjà assez d'éléments de conviction pour ne voir dans tous ses discours que l'expression plus ou moins déguisée d'une même pensée, dirigée vers un but unique, une réforme radicale dans l'Église et une révolution dans l'organisation sociale.

CHANT XXXI. Dante, provoqué à répondre à cette accusation, laisse échapper un oui timide, car il ne saurait nier une faute dont la nécessité seule est l'excuse; et Béatrice, qui veut l'aguerrir contre la voix des syrènes (on se rappelle celle qu'il a désignée sous ce nom dans le chant XIX), lui dit modestement que jamais la *nature ni l'art* n'ont pu lui procurer autant de *bonheur* que les *beaux membres* dans lesquels elle fut renfermée et qui sont répandus en terre, *in terra sparte*. Hâtons-nous d'expliquer, pour écarter tout ce qu'un pareil langage, dans la bouche d'une jeune femme, pourrait offrir d'inconvenant, que, de même que la doctrine politique et religieuse

de Dante a des yeux et une bouche qui parlent et sourient, elle a aussi des membres qui composent le corps de la secte; c'est de ceux-là que Dante pouvait dire beaucoup plus exactement *sparte in terra*, car il n'est guère d'usage de dépecer les membres de ceux qu'on dépose dans le tombeau.

A l'aveu du péché succède l'excuse que le poëte allègue pour l'atténuer : « Les choses présentes m'ont entraîné, dit-il, par leur faux attrait, aussitôt que se cacha votre visage. » Si l'on se rappelle que Béatrice est voilée au moment où elle lui parle, que son visage est caché depuis qu'il a jugé à propos de la revêtir du masque théologique, qu'elle est entourée de tous les attributs du catholicisme, des symboles vénérés de la loi ancienne et de la loi nouvelle, on comprend ce qu'il y a d'artificieux dans cette réponse, qui rejette sur l'Église catholique elle-même, à laquelle se rattachent toutes *les choses présentes*, le tort dont il s'avoue hypocritement coupable.

Ainsi, tout le crime du poëte se réduit à son infidélité envers Béatrice, selon l'école d'amour, remplacée par Béatrice selon le dogme; ou plutôt, au travestissement qu'il lui a fait subir. La fillette, *pargoletta*, dont elle lui parle, fait allusion aux poésies du Canzoniere, dont la pensée n'est pas moins sectaire que le reste, comme on le verra, et n'a pour but que de donner le change. Cette expression, « d'autres vanités, *altra vanità*, indique d'ailleurs qu'il ne s'agit de rien de sérieux; à moins qu'on ne la comprenne des choses de l'Église.

Le remords dont le coupable est saisi le fait défaillir, et, lorsqu'il revient à lui, il se trouve dans le Léthé, où Mathilde le tient plongé, assistée de Stace, dont le nom n'est prononcé de nouveau, par prudence, que dans le chant suivant. Il était superflu, en effet, de mettre par trop en évidence ce qui était suffisamment indiqué, à savoir le baptême par immersion du néophyte Dante, ayant pour marraine la Romaine Mathilde et pour parrain le Toulousain Stace, de manière à lui ménager deux répondants, l'un du côté orthodoxe, sous l'inspiration de l'Église, l'autre dans les rangs opposés, parlant en chrétien fidèle, pour déguiser une pensée hérétique.

Dante n'a pas manqué à expliquer lui-même la signification des père et mère spirituels dont il a fait choix, en disant dans le Banquet : « L'idiome vulgaire dont je me sers a rapproché mes deux *générateurs*, qui l'ont parlé (dans la *Comédie*); il est donc manifeste qu'il

a concouru à ma génération (à la *Vie Nouvelle*) et contribué pour quelque chose à mon être (comme homme nouveau, initié aux mystères de la doctrine manichéenne). *Il m'a introduit à la vie de la science*, qui est la dernière *perfection* (c'est ainsi qu'on devient maçon parfait) ; car c'est avec son aide que le *latin* (c'est-à-dire le langage de Virgile, *honnête, orné, clos, couvert*) m'a été enseigné ; *latin* qui m'a servi à aller plus avant (Trait. I, chap. 13). » Ce latin-là ayant toujours deux sens, l'un interne et l'autre externe, servant à le couvrir, il était indispensable que Mathilde, l'active Romaine, fût la compagne de Stace, le contemplatif albigeois.

La cérémonie du baptême terminée (1), le néophyte Dante est conduit par Mathilde, sa marraine, au milieu des quatre vertus cardinales, qui se mettent à chanter : « Ici nous sommes des nymphes et nous sommes des étoiles dans le ciel. Avant que Béatrice fût descendue sur la terre (par l'évocation de Dante), nous avions été destinées (par lui) à être ses suivantes. » Les trois vertus théologales sont également des étoiles, comme nous l'avons vu, dans le chant VIII, et toutes sept elles correspondent aux sciences du *trivium* et du *quadrivium*, correspondant elles-mêmes aux sept cieux mobiles. Car tout est correspondance dans le langage mystique, Swedenborg nous l'a affirmé.

Amené par ces nymphes-étoiles devant le char où se dresse son juge féminin, sa conscience gibeline scrutant ses méfaits guelfes, elles l'invitent à contempler « ces *émeraudes* d'où jadis *l'Amour* tirait ses armes, *ond'Amor già ti trasse le sue armi*, » armes dont il se servit longtemps avec succès et auxquelles il a dû renoncer forcément. Le poëte porte avidement ses regards sur Béatrice, et il la voit les yeux fixés sur le griffon, dans lequel elle se mire, comme le soleil dans une glace et dont l'image est reflétée dans ses yeux.

C'est là une figure manichéenne à coup sûr, car « le griffon nous reporte vers la Perse, de même que le sphynx vers l'Égypte (2), » et c'est de la Perse que les doctrines du *fils de la veuve* ont passé dans

(1) *Voy.* les paroles de saint Jean, c. III, 3 et suiv., et surtout celles de saint Basile dans ses trente chapitres adressés à l'évêque Amphiloque, où il est dit, au sujet du baptême : *Regeneratio alterius vitæ initium est*, etc.

(2) Benj. Constant, *La Religion considérée dans sa source*, t. II, p. 405.

l'Occident. Les commentateurs s'accordent à voir une image du Sauveur dans l'animal symbolique attelé au char de Béatrice ; mais ils ne se sont pas aperçus qu'il faudrait en dire autant de Béatrice, puisque tout ce qui est chanté autour d'elle, comme aussi les paroles évangéliques qui sont mises à dessein dans sa bouche, et non pas pour une fois, démontrent l'intention arrêtée de lui attribuer ce divin caractère. Puisque, enfin, nous la voyons se mirer dans le griffon aussi bien qu'il se reflète en elle, sous deux modes d'action, temporelle et spirituelle, *or con uni or con altri reggimenti*, et même se transmuer en elle, *nell 'idolo suo si trasmutava ;* d'où suit que les deux images ou idoles n'en font qu'une en réalité. Or, Béatrice réunissant les deux natures temporelle et spirituelle, les deux régimes impérial et sacerdotal, le griffon doit les réunir de même, comme l'indique et la forme qui lui est attribuée, et les deux modes d'action exprimés par *l'uuo e l'altro reggimento ;* Dante lui-même serait ainsi le griffon.

Ne faudrait-il pas, pour employer les termes de la scolastique, voir, dans Béatrice, la forme ou l'enveloppe orthodoxe dont est revêtue l'essence sectaire, et, dans le griffon, la matière ou l'essence même du dogme manichéen ? C'est là, du moins, l'interprétation que Dante semble nous fournir lui-même dans un passage de la *Vie Nouvelle*, où il commente le sonnet : « Amour et noble cœur sont une même chose. » Voici ses propres expressions : « Je parle de l'Amour en tant que *puissance ;* je dis comment cette puissance se réduit en *acte* (1). Je dis dans quel *sujet* est cette *puissance ;* puis, comment ce *sujet* et cette *puissance* sont *produits ensemble*, et comment *l'un regarde l'autre*, comme la *forme regarde la matière*, *forma guarda materia.* Je dis comment cette puissance se produit en acte, et comment elle se produit d'abord dans l'homme, puis dans la femme. »

Nous laisserons volontiers de plus habiles sonder ces profondeurs métaphysiques, dans lesquelles il est si facile de faire fausse route ; mais nous sommes d'autant plus portés à croire que le poëte a eu un motif anticatholique, pour donner à sa dame des yeux d'émeraude, que nous trouvons, dans l'*Acerba*, de Cecco d'Ascoli, son contemporain, brûlé pour crime d'hésésie : « Quoique le griffon soit fort,

(1) *Actio agentis nihil aliud est quam extrahere rem de potentia ad actum* (Aristote).

il redoute les *animaux*, qui sont en grand nombre dans les montagnes ; il met toujours dans son nid l'*émeraude*, qui lui sert de défense. » Qui sait si cette pierre précieuse, transparente, mais coloriée, ne contribuait pas à faire, de Béatrice, une dame de salut pour son fidèle ? Si elle ne servait pas à la rendre invisible, comme le chaton d'Angélique, qui, mis dans sa bouche, la faisait soudain disparaître aux regards ?

Dante a bu de l'eau du Léthé, dans lequel il a été plongé, et, dès lors, il a dépouillé le vieil homme et répudié le souvenir de ses erreurs passées. Il se trouve ainsi à la moitié de l'épreuve de l'eau, qui, tant dans les anciens mystères que dans les nouveaux, succède à celle du feu, que nous l'avons vu subir. Le chœur céleste supplie Béatrice, dont il n'a, jusqu'à ce moment, aperçu que les yeux, de laisser apparaître sa seconde beauté, c'est-à-dire sa bouche, et de se manifester à lui (1). Cédant donc à sa prière, elle se dégage de son voile et se montre à lui dans tout son éclat. Ce qui équivaut à la manifestation d'Isis, dans les mystères de l'Égypte, et à celle de Cérès, dans ceux d'Éleusis. A son aspect, Dante s'écrie : « O splendeur vivante d'éternelle lumière ! » révélant ainsi qu'il entend parler d'une doctrine religieuse personnifiée, puisqu'il emprunte ses paroles à la

(1) « La dernière puissance de la matière se produit en acte dans la face, où l'âme opère en deux endroits et où ses trois natures ont presque toutes juridiction. C'est-à-dire dans les *yeux* et dans la *bouche*, qui peuvent être appelés, par belle similitude, les balcons de la *dame* qui habite dans le corps, c'est-à-dire de l'*âme*, parce que c'est là qu'elle se montre souvent, bien qu'elle s'y laisse voir *comme voilée* (*Convito*, tr. III, c. 8). Or il faut savoir que les *yeux de la sagesse* sont ses *enseignements*, à l'aide desquels on voit très-certainement la vérité ; son sourire n'est autre que ses persuasions, dans lesquelles se montre la *lumière intérieure de la sagesse* sous quelques voiles, et l'on sent dans ces deux choses le sublime *plaisir de béatitude* qui est le *bien suprême dans le paradis*. C'est seulement en contemplant ces yeux et ce sourire que s'acquiert la *perfection humaine*, c'est-à-dire celle de la *raison*, l'homme n'étant heureux qu'autant qu'elle est parfaite. Aussi, est-il dit dans le livre de la *Sagesse :* « Celui qui rejette la sagesse et la science est malheureux, » et aussi : « Elle est le resplendissement de l'éternelle lumière, le *miroir sans tache de la majesté de Dieu*. » (*Ibid.*, 15.) Ce commentaire, qui est de Dante lui-même, jette un grand jour, ce semble, sur toute la figure de Béatrice et sur les torts fictifs de Dante à son égard en s'écartant de la *raison*.

Sainte-Écriture, dont il fait si souvent abus, et où la sagesse divine est appelée *splendor lucis æternæ* (Liv. de la Sagesse, VII, v. 26).

CHANT XXXII. Le char de Béatrice s'est mis en marche, avec tout son cortége, et elle s'est éloignée du Léthé, suivie de Dante, toujours accompagné de Mathilde et de Stace. Arrivée près d'un arbre, dépouillé de fruits et de fleurs, dont la cime va s'élargissant à mesure qu'il s'élève, comme ceux que nous avons vus à l'étage où s'expie le péché commis par la gorge, et qui n'étaient que ses rejetons. C'est l'arbre de la science, car le cortége sacré murmure en chœur le nom d'Adam, et il est fait, auparavant, allusion à la séduction d'Ève par le serpent.

Béatrice, étant l'incarnation de la pensée doctrinale de Dante, identifiée avec son âme, son verbe sectaire, assimilé au Verbe éternel, qui est la Sagesse et la Science divines, il en résulte que l'arbre de la science est l'arbre de Béatrice, que nous avons vue deux fois comparée elle-même à un fruit. Cet arbre a été violé par Adam, qui, malgré la défense de Dieu, a osé porter la main sur lui. Mais, depuis, il a eu à subir deux atteintes violentes : l'une, lors des persécutions, dirigées par les empereurs païens, jusqu'à l'époque de Constantin, tant contre les membres de l'Église orthodoxe que contre ceux des diverses sectes dérivant de la Gnose, compris également sous la dénomination générale de chrétiens ; l'autre, par la ruine des albigeois et la destruction des Templiers. Ces deux époques de désolation pour la secte, sont représentées, ici, dans la dévastation de l'arbre sacré, mais dans un ordre inverse, afin de déguiser, autant que possible, le fond de l'allégorie.

La dernière catastrophe vient donc la première, ce que nous indique suffisamment la comparaison empruntée à une manœuvre militaire, au moment où le cortége fait un demi-tour sur lui-même pour se remettre en marche, « comme alors qu'un bataillon tourne avec sa bannière, en s'abritant du bouclier, afin de pourvoir à son salut, *per salvarsi.* » La sainte phalange elle-même est, d'ailleurs, appelée *milice du royaume céleste*, quoiqu'elle n'ait rien de guerrier, par allusion à ces Templiers, auxquels saint Bernard donnait le nom de *commilitones Christi.*

Le griffon, à la double nature spirituelle et temporelle, dans le sens sectaire, est béni pour n'avoir jamais porté atteinte à l'arbre symbolique, inviolable pour lui et pour tous ceux qui professent sa

croyance; lui-même il s'écrie que cet arbre sacré renferme le *germe de tout bien,* en faisant des vœux pour sa conservation; puis il attache le char à l'arbre mystique, du bois duquel il est fait, en l'y liant de ses propres rameaux; toutes figures qui s'expliquent d'elles-mêmes. Bientôt une métamorphose subite s'opère, l'arbre reprend sa verdure et se couvre de fleurs nouvelles, c'est-à-dire qu'albigeois et Templiers, un moment abattus et dispersés, ont trouvé moyen de se réunir, de se concerter, de reconstituer une église florissante, mais réduite encore à se cacher, ce que donne à entendre la couleur de ces fleurs dont la nuance est moins vive que celle de la rose, moins sombre que celle de la violette, *men che di rose e più che di viole,* attendu qu'au deuil a succédé l'espérance d'un meilleur avenir. En conséquence un hymne de réjouissance est chanté, dont les paroles ne sauraient être répétées ici-bas sans de graves inconvénients, et le poëte qui a besoin de changer de décoration, pour arriver à la première époque déplorée par la secte manichéenne, prend le parti de s'endormir, quoiqu'à deux pas de sa Béatrice.

A son réveil, il s'enquiert d'elle et on la lui montre assise sur la racine de l'arbre qui est bien sien, puisqu'elle est la science, « la splendeur de la lumière éternelle, » selon la gnose des Templiers et des albigeois, et qu'il est l'arbre de la science. Le griffon, inutile désormais, est remonté au ciel avec tout le cortége apocalyptique, et elle reste seule, comme préposée à la garde du char; c'est alors qu'un aigle, l'aigle des empereurs romains, fond sur ce char qui n'a plus pour le défendre qu'une femme, dont les sept vertus font la force et la gloire, y porte le ravage « en le dépouillant de ses fleurs, de son feuillage et en brisant *jusqu'à son écorce* (1) » ne laissant ainsi subsister que le bois, ou l'essence intérieure, à l'exclusion de tout ce qui apparaît extérieurement. Puis cet aigle frappe sur le char lui-même et le fait pencher comme un navire en péril; un renard avide, maigri par un long jeûne, dans lequel se reproduit la pensée qui créa la louve et Géryon, s'y glisse à son tour; mais Béatrice le met en fuite, en lui reprochant des méfaits qui ne sont pas articulés, mais dont les ordres monastiques pourraient bien être l'objet. Sou-

(1) *Aquila grandis magnorum alarum plena plumis, venit ad Libanum et summitatem frondium avulsit* (Ezéchiel, XVII).

dain, l'aigle descend de nouveau sur le char et le laisse tout couvert de ses plumes, *di se pennuta*. L'allégorie est ici tellement transparente que personne n'a hésité à y reconnaître la donation faite, au Saint-Siége, par Constantin, de la ville de Rome et du territoire désigné sous le nom de domaine de saint Pierre. Pourquoi donc admettre l'interprétation relative aux libéralités des empereurs et laisser à l'écart celle qui s'adapte si bien à leurs persécutions?

Alors une voix du ciel, celle de saint Pierre, s'écrie : « O ma barque, combien te voilà mal chargée ! » Puis un dragon sort de terre et entraîne avec sa queue une partie du fond de ce char dont il prend ainsi possession au nom de l'enfer ; les plumes répandues « à bonne intention peut-être » se multiplient subitement à l'infini, comme l'herbe dans les champs, et il en résulte une transformation complète ; car le char est devenu un monstre à sept têtes et à dix cornes, qui reproduit exactement la bête de l'Apocalypse, image de Satan ou de l'antechrist.

Sur ce monstre se tient effrontément une prostituée, aux regards lascifs qu'elle promène à la ronde, comme pour quêter des hommages. Près d'elle est un géant, qui semble craindre qu'on ne la lui enlève et qui échange avec elle des caresses impudiques. Ce géant est le Briarée dont nous avons remarqué l'absence autour du puits de l'abîme ; c'est Philippe-le-Bel maltraitant l'Église romaine dans la personne de Boniface VIII et la caressant dans celle de Clément V. Est-il bien difficile dès lors de découvrir quelle peut être cette prostituée qui, assistée du géant, son galant, dérobe à la sainte Béatrice ce char mystique, sa propriété légitime, devenu, sous l'atteinte de Satan, un objet monstrueux que l'enfer seul peut réclamer désormais comme lui appartenant?

CHANT XXXIII. Le char de Béatrice, ce trône du haut duquel elle est destinée à rendre la justice, comme juge temporel, ce saint-siége d'où il lui appartiendrait d'exercer l'autorité spirituelle, vient de lui être enlevé par la violence et l'impudicité audacieuse. Car elles ont anéanti cet ordre du Temple sur lequel reposaient ses plus chères espérances. Sa douleur est profonde et, seules restées près d'elle, les sept nymphes étoiles, qui n'ont garde de suivre la grande prostituée, entonnent le psaume : *Deus, venerunt gentes*, « Seigneur, les nations sont entrées dans votre héritage, elles ont *pollué* VOTRE

TEMPLE ; elles ont exposé les corps morts de vos serviteurs pour servir de nourriture aux *oiseaux du ciel;* les chairs de vos *saints* pour être la proie des *bêtes de la terre.* Elles ont *répandu leur sang comme l'eau.* Aidez-nous, ô Dieu, qui êtes notre Sauveur, faites éclater contre les nations la vengeance du sang du vos serviteurs, etc. »

Admettez, comme l'ont entendu la plupart des commentateurs, qu'il s'agisse de la translation du Saint-Siége à Avignon, où chercher le sang répandu, les cadavres jetés à l'abandon, le *Temple souillé* et l'héritage du Seigneur envahi? Tandis que ces paroles du psaume 78 s'appliquent parfaitement et à la guerre des albigeois, accompagnée et suivie d'exécutions sanglantes, et à la spoliation du Temple, ainsi qu'aux supplices dont fut accompagnée la destruction de l'Ordre. Rien ne saurait mieux mettre à nu l'intention secrète du poëte ; car ainsi va se révélant de plus en plus le vif intérêt qu'il porte à l'hérésie et son hostilité constante contre l'Église romaine qui la poursuit avec rigueur.

Nous allons voir de même le caractère assigné à Béatrice, comme représentante de la justice divine, se manifester jusqu'à l'évidence. Il n'y a qu'un moment, la pâleur couvrait son visage à tel point que « Marie, au pied de la croix, n'était pas plus changée ; » tout à coup ses joues deviennent empourprées, *colorata come fuoco*, et la voilà transfigurée, comme le Christ dont elle emprunte les paroles sacrées : « Encore un peu vous ne me verrez plus, encore un peu vous me verrez, » paroles qui restent sans application à ce qui suit dans le sens littéral, et qui deviennent parfaitement intelligibles lorsqu'on songe que la secte albigeoise ou gibeline dut se transformer, en apparence, pour échapper aux persécutions, changer son langage, ses symboles, ses signes de reconnaissance; aussi Dante fait-il, en ce moment, et c'est le seul dans tout le poëme, parler Béatrice par signes, *solo accennando;* c'est qu'alors, en effet, l'hérésie sembla disparaître complétement, surtout en Provence; puis elle ne tarda pas à se remontrer en Italie, avec une certaine hardiesse, sous la forme gibeline, à l'époque où Henri VII y vint ceindre la couronne impériale. Ainsi s'expliquent les paroles de Béatrice, et son rôle de juge gibelin prononçant la sentence de la prostituée et des complices de ses fornications. « Le char, défoncé par le serpent, dit-elle, fut et n'est plus, » de même qu'on lit dans l'Apoca-

lypse : « La Bête, figure de l'antechrist que tu as vue, fut et n'est plus. » Puis elle ajoute : « Que les coupables n'aient pas à compter sur les *soupes au vin* pour tromper la vengeance de Dieu, *vendetta di Dio non teme suppe ;* allusion, sacrilége qui semble se rapporter à un usage superstitieux de ce temps, destiné en effet à fournir au besoin une explication plausible, mais dont l'intention ne saurait être douteuse après tout ce que nous avons déjà vu en ce genre, si l'on réfléchit surtout à celle qui parle et à l'ennemie qu'elle a en vue.

La prostituée et le géant sont condamnés tous deux, en attendant celui qui doit exécuter la sentence, et Dante est chargé de la proclamer à ceux qui, vivant dans la foi catholique, ne font que courir à la mort, *vivi del viver ch' è un correre a morte.* Il devra surtout leur rapporter qu'il a vu l'arbre de la science deux fois livré à la dévastation, et deux fois se couvrant d'un *nouveau feuillage.* Dante se plaignant humblement de l'obscurité du discours de Béatrice, qui elle-même l'appelle *narrazione buja,* il lui est répondu : « C'est afin que tu connaisses cette école dont tu as reçu les leçons (quand tu étais dans les rang des guelfes), et pour que tu voies jusqu'à quel point sa doctrine peut suivre ma parole (où l'hérésie est artificieusement voilée sous les textes sacrés et sous les formes orthodoxes). Sache que ma voie s'éloigne autant de la sienne qu'il y a de distance *de la terre au ciel.* » Le poëte répondant qu'il ne se rappelle pas s'être jamais écarté d'elle, il lui est répliqué en souriant, qu'on voit bien qu'il a bu de l'eau d'oubli, ce qui prouve sa culpabilité, la trace seule du mal étant effacée par le breuvage mystique.

Ce dernier entretien du poëte et de sa dame allégorique vient tout à fait à l'appui de ce que nous avons avancé ; à savoir, que l'infidélité de l'un envers l'autre ne roulait que sur un point de doctrine s'expliquant par un hommage apparent rendu à sa rivale, en lui empruntant les voiles, les attributs et les ornements sous lesquels il déguisait le véritable objet de son culte, « la lumière et la gloire de la race humaine, » comme il l'appelle, *o luce, o gloria della gente umana ;* ce qui, avec la meilleure volonté du monde, ne saurait s'appliquer à une simple mortelle, eût-elle été canonisée par l'Église.

Ils ont atteint en ce moment la source d'où s'épanchent les deux rivières qui arrosent le paradis terrestre, et Mathilde, sur l'invitation de Béatrice, fait subir au néophyte la seconde partie de l'épreuve de

l'eau, en réclamant cette fois l'intervention de son parrain albigeois. Dante humecte ses lèvres du doux breuvage de l'Eunoë (1), qui lui procure une vie nouvelle et, retrempé dans tout son être, il se compare à une *jeune plante* dont le feuillage est renouvelé, paraphrase explicative du mot néophyte. Il se trouve dès lors disposé, sa vie active étant terminée, à s'élever, par la vie contemplative, vers ces étoiles du ciel mystique qui viennent de figurer comme des nymphes, dans le paradis terrestre, et qui, dans l'autre, se réduiront aux sept sciences scolastiques, représentant les sept degrés de l'initiation.

Tout se lie, tout s'enchaîne et se correspond systématiquement, comme on le voit, dans le poëme que nous analysons, et la pensée qui l'a inspiré y suit invariablement son cours, sans dévier un instant.

Pour en être convaincu, il suffit de rapprocher les deux grandes scènes finales de l'Enfer et du Purgatoire. La première nous montre la puissance pontificale, le fait semble désormais hors de doute, sous la forme et les traits de Lucifer, réunissant à la fois les caractères du Satan de l'Apocalypse, de la prostituée et du pseudo-prophète. En conséquence, Lucifer est triple et représenté avec trois faces. Il est à la fois la figure de l'antechrist et de l'anticésar, car c'est à ce dernier titre que les meurtriers du grand Jules sont plongés dans ses deux bouches latérales, comme Judas dans celle du milieu.

Dans l'allégorie qui termine le Purgatoire, deux figures principales sont mises en opposition : l'une chaste et sainte, l'autre impudique et perverse. La première, qui apparaît *sur la montagne*, est la *fiancée de l'Agneau*, parée comme pour aller au-devant de l'époux : elle est la nouvelle Jérusalem; comme l'Église elle-même, elle vient de l'Orient en Occident, et son char est l'image du Saint-Siége; non-seulement on chante en son honneur les hymnes qui célèbrent le divin Rédemp-

(1) *Voyez*, pour les deux breuvages d'oubli et de mnémosyne, dans les anciennes initiations : l'*Histoire des Oracles* de Fontenelle, le *Séthos* de l'abbé Terrasson, l'*Épicurien* de Moore; Cartari, *Des anciennes divinités;* Lenoir, *De l'antiquité de la franc-maçonnerie;* et, pour les nouvelles, Ragon, p. 91, où il est dit au néophyte qui reçoit la première coupe : « Qu'elle soit pour vous un breuvage de Lethé ou d'oubli, à l'égard des fausses maximes que vous avez puisées parmi les profanes; » et, pour la seconde : « Qu'elle soit un breuvage de mnémosyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la sagesse. »

teur, non-seulement elle est comparée laborieusement au Christ lors de sa transfiguration sur le Thabor et lors de la résurrection des morts ; mais le poëte qui, dans sa *Vie Nouvelle*, l'a assimilée à la Trinité divine, en allant même jusqu'à lui donner un précurseur du nom de Jeanne, afin de la désigner particulièrement comme un Christ féminin, pousse la profanation au point de mettre dans sa bouche les paroles mêmes du Sauveur, et ne néglige rien pour montrer en elle la Sagesse divine. Elle est la vraie foi, comme elle est le véritable gouvernement et la justice elle-même ; à elle l'autorité spirituelle et la puissance temporelle, car elle réunit les attributs de Christ et de César.

Quelle est celle qui lui est opposée ? C'est la grande prostituée de l'Apocalypse, « la femme siégeant sur une bête aux sept têtes et aux dix cornes, ayant écrit sur le front, mystère, grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre, enivrée du sang des saints et des martyrs (XVII), avec laquelle les rois de la terre se sont livrés à la fornication (XVIII). » On le voit, le poëte sectaire a puisé à la même source, et il a employé les mêmes éléments : seulement il s'est complu à leur donner une forme différente, et la grande Babylone qu'il a opposée à la Nouvelle-Jérusalem ne fait qu'un avec le gigantesque réprouvé. Comme lui elle personnifie, dans l'antechrist et l'anticésar, la puissance contre laquelle se sont brisés tant d'efforts, depuis cinq siècles que le sombre gibelin est descendu dans la tombe, destinée qu'elle est, selon la parole du divin Maître, à triompher de tous ses ennemis.

———

PARADIS.

CHANT I[er]. La dernière partie de la trilogie dantesque, la moins connue, parce que son sens, même littéral, offre, en grand nombre, d'immenses difficultés, est celle qui contient le plus de beautés poétiques. Mais elle est surtout remarquable par l'immense habileté à l'aide de laquelle son auteur est parvenu à tourner des écueils contre lesquels tant d'autres se seraient brisés misérablement. On va pouvoir en juger.

Aux deux épreuves du feu et de l'eau, subies dans le Purgatoire, succède celle de l'air, qui se continue dans le Paradis. Béatrice y remplace Virgile comme guide instructeur; sauf à transmettre elle-même cette tâche, au dernier moment, à un autre personnage, dont nous aurons à apprécier plus tard l'intervention significative.

Dans les mystères de l'Égypte, on figurait l'ascension du néophyte au ciel à l'aide d'un mécanisme composé de roues dont le jeu l'enlevait par les airs, où il se trouvait suspendu. Dans ceux de Mithra, l'on représentait, au moyen d'une décoration symbolique, le voyage de l'âme par les planètes et les étoiles fixes. On y voyait comme une échelle, où s'étageaient sept portes dominées par Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la lune et le soleil (1). Ces sept portes avaient

(1) Origène, *Cont. Cels.*, p. 645. Saint Justin, saint Jérôme. *Voy.* aussi Th. Maurice, *Indian antiquities*, t. I, p. 38; VI, p. 615 et suiv. Sainte-Croix, *Mystères du paganisme.*

été évidemment adoptées par la secte gnostique des Ophites, qui avaient des formules de prières destinées à fléchir les esprits archontiques, gardiens de chacune des sphères, en lui représentant la *sphraguis,* ou signe de vie, conféré aux pneumatiques par leur baptême (1). Chez les maçons, qui paraissent avoir tout puisé aux sources orientales, la loge où le récipiendaire est introduit s'appelle la Maison du soleil et des étoiles, et on lui dit qu'il marche dans ce monde nouveau comme les planètes dans le firmament; qu'il y figure comme représentant le soleil dans son cours (2). On lit également dans le rituel concernant le grade appelé la clef de la Maçonnerie, que « les sept étoiles représentent les sept principaux grades par lesquels doit passer le récipiendaire pour atteindre le comble de la gloire (3). »

Lenoir nous apprend que « l'intérieur du temple où les francs-maçons célèbrent leurs mystères représente le ciel; on y voit une voûte peinte en bleu d'azur, ornée des images du soleil, de la lune, et des étoiles qui remplissent le firmament. Le vénérable, comme l'hiérophante des Égyptiens et des Grecs, est placé à l'orient, sur un trône d'or, et, comme lui, l'image vivante du dieu de lumière (4). »

L'orient paraît donc avoir fourni à Dante l'idée fondamentale de son ascension planétaire, de tout son pèlerinage à travers les sphères; aussi Reghellini va-t-il jusqu'à affirmer qu'il était initié aux doctrines suivies par les kabbalistes et les rose-croix (5), et Dupuis le considère-t-il comme imbu des doctrines de la secte phrygienne de Pepuzza, qu'il confond à tort avec les priscillanistes, secte espagnole bien postérieure (6). Nous serons bientôt à même de nous assurer jusqu'à quel point ces assertions sont fondées.

C'est par une invocation à Apollon-Soleil, au dieu de la *lumière*, que le poëte commence sa troisième Cantique, en l'appelant *divina virtù*, ce qui est peu édifiant, mais rentre assez dans ses habitudes et, il faut le dire, dans celles de son siècle. La question serait pourtant de savoir si ceux qui l'ont imité en ce sens ne partageaient pas ses doctrines. Il prend soin de plus de faire remarquer qu'au mo-

(1) Matter, *ouvr. cité*, t. II, p. 230. — (2) *Voy.* Ragon.
(3) *Light on masonry*, p. 261. — (4) *Antiquité de la maçonnerie.*
(5) *La maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne*, etc., p. 344, 375. — (6) *Origine des cultes*, t. III, p. 211, éd. in-4.

ment de son exaltation dans les régions célestes, le soleil est dans le signe du Bélier, ce qui, dans tous les systèmes mystiques, est un emblème de régénération. Béatrice regarde fixement l'astre radieux, et Dante, dont les yeux reflètent les siens, se sent entraîné à suivre son mouvement, le corps ne pouvant se détacher de l'âme. Ils se trouvent ainsi transportés tous deux à travers l'espace. Nous savons déjà jusqu'à quel point Béatrice tient de la divinité; à son exemple, Dante se *transhumanise*, il devient dieu, comme Glaucus, ce qui vaut encore mieux que d'être roi et pontife : voyons cependant ce que c'est que Glaucus : « Homère dit de Circé qu'elle aima Glaucus (1). » Or chacun sait que Circé changeait les hommes en bêtes, et Dante déclare que l'homme qui ne fait pas usage de sa raison est réduit à la condition des brutes ; puis Boccace, son commentateur, fait figurer dans sa 9ᵉ églogue, qui semble toute catholique, ce même Glaucus auquel Dante s'était comparé, et il nous dit : « J'entends par Glaucus l'apôtre Pierre, car Glaucus était un pêcheur qui fut mis parmi les dieux marins, *sic et Petrus piscator fuit*, etc. » D'où l'on pourrait conclure que Dante, se transhumanisant comme Glaucus, au moment où il entrait dans le paradis catholique, entendait assumer extérieurement le rôle du successeur de saint Pierre, représentant le Christ, époux de l'Église, comparée à Circé ; Église dont Béatrice, déjà revêtue de tout le costume de l'emploi, allait jouer elle-même le personnage, car c'est en la contemplant que s'opère sa transformation et qu'il est entraîné à sa suite.

CHANT II. C'est un long pèlerinage que celui des planètes, aussi le poëte invite-t-il ceux dont l'esprit n'est pas éclairé comme le sien par les lumières d'une certaine doctrine, à ne pas le suivre sur la mer inexplorée où il s'engage et où ils n'ont pas pour les guider la Minerve gnostique ; ceux-là peuvent retourner vers le rivage où vogue la barque de saint Pierre, car ce sont des profanes. Aux élus seuls il appartient de naviguer avec lui de conserve, à ceux qui, anges eux-mêmes, se nourrissent du pain des anges et ne sont pas réduits à partager la nourriture des malheureux que l'Église appelle ses brebis : « *Miseri quelli che colle pecore hanno commune cibo* (2). »

(1) Boccace, *Généalogie des dieux*, liv. IV, ch. 14.

(2) *Convito*, tr. I, ch. 1.

Initiés des hauts grades, en petit nombre par conséquent, ils pourront savourer ce pain céleste de la doctrine dont on n'est jamais rassasié, car « il est la *lumière* nouvelle, le *soleil nouveau* se levant où L'AUTRE tombe, destiné à faire luire la clarté pour ceux qui sont dans les ténèbres, attendu que leur soleil habituel, *usato sole,* ne les éclaire pas (1). » Heureux élus, ils pourront s'aventurer en haute mer sur la trace du nouveau Jason, qui, montant une nef du nom d'Arrigo, facile à contracter en Argo, s'en va reconquérir la toison d'or, dont les « voiles cupides » de Philippe-le-Bel ont dépouillé l'ordre du Temple, et ne tardera pas à devenir lui-même pasteur, par la consécration de saint Pierre en personne, à votre grand étonnement, *Jason fatto bifolco.* En mer donc, « le navire demande à sortir du port, la voile d'artimon de *la raison* est orientée au gré du poëte, qui commence son voyage avec l'espérance d'un heureux trajet et d'un port de salut, *salutevole* (2). » En effet toutes ses précautions sont bien prises et le pavillon qu'il a arboré ne contribuera pas peu à le préserver de tout péril.

Déjà la « Perle éternelle » a reçu les deux pèlerins, comme l'eau reçoit, sans se rider, un rayon de soleil. Ils sont dans le Ciel de la Lune, figurée par le paganisme dans la triple Hécate, surnommée *Triformis* et *Trivia.* Mais pour notre poëte, qui nous fournit soigneusement tous les renseignements nécessaires à cet égard, « la science en général pouvant être appelée à bon droit Ciel, et la grammaire, première science du *Trivium*, répondant à la Lune (3), » il en résulte que nous sommes sur le terrain de la grammaire *Trivia*, première science du *Trivium.* Voulez-vous savoir maintenant pourquoi la grammaire a trois faces comme Hécate? Dante va nous l'expliquer à sa manière, puis à nous de comprendre sa pensée. « Deux choses sont à remarquer dans la Lune, que n'offrent pas les autres astres, l'une est l'*ombre* qu'on y remarque, résultant de la rareté de son corps que ne peuvent atteindre les rayons solaires, pour s'y refléter comme dans les autres parties; l'autre est la variation de sa *luminosité* qui tantôt brille d'un côté, tantôt de l'autre, selon l'aspect du soleil. Or, la grammaire réunit ces deux propriétés; en effet, par suite de son in-

(1) *Convito*, tr. I, ch. 13. — (2) *Ibid.*, tr. II, ch. 1.
(3) *Ibid.*, tr. II, ch. 14.

finité (peut-être faudrait-il lire *infimitade*), les rayons de la raison ne lui arrivent qu'en partie, spécialement en ce qui concerne les mots : de plus elle brille tantôt de çà, tantôt de là, en tant qu'on emploie certaines expressions, déclinaisons ou constructions *non encore usitées*, et d'autres qui l'ont été et le seront encore (1). » Ce qui revient à dire : la grammaire, telle qu'elle est comprise et enseignée par les adeptes, consiste dans l'art de distinguer sous le sens littéral, qui reste obscur pour les profanes, les deux significations, l'une allégorique, l'autre doctrinale, mystique et sectaire que savent y cacher les docteurs *trilingues ;* ces deux dernières brillent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon l'aspect où le soleil de la raison y projette la clarté, et comme la grammaire est infinie dans ses formes il est certains mots, certaines constructions, usitées ou non, qui servent merveilleusement à ces alternatives d'ombre et d'obscurité. La grammaire se trouve ainsi offrir trois aspects comme la Lune.

Béatrice est donc véritablement dans ses domaines et elle nous en fournit la preuve, dans l'explication on ne peut plus obscure qu'elle donne à son fidèle des taches qu'il remarque dans le disque lunaire ; explication dans laquelle elle réfute à l'avance, ce qu'il est bon de noter, la cause de densité adoptée dans le Convito, qui postérieur pourtant au poëme, chacun en convient, se tait complétement sur cette contradiction. Faut-il attribuer le motif futile mis péniblement en avant dans ce chant, au caractère dogmatique dont Béatrice est revêtue et à l'intention de lui faire professer l'erreur dans une circonstance où il n'y a nul péril à le faire, puisqu'il s'agit d'une thèse astronomique ? C'est ce qu'il est difficile de décider, toujours est-il que, pour faire comprendre sa démonstration, elle s'exprime ainsi : « Prends *trois miroirs placés en triangle*, dont la réflexion triple une lumière unique. » Et il se trouve précisément que, dans le premier grade maçonnique, on retrouve non pas trois miroirs réfléchissant la clarté d'un même foyer, mais trois lumières disposées de la même manière : « Que vîtes-vous lorsque vous fûtes reçu maçon ? Trois grandes lumières en équerre (2). » Si cette ressemblance était la seule, nous ne nous y arrêterions pas ; mais nous en avons déjà rencontré plus d'une et nous en verrons de bien plus frappantes encore se suc-

(1) *Convito*, tr. II, ch. 14. — (2) *Maçonnerie adonhir.*

céder dans le reste du pèlerinage céleste. Dante ne fait qu'entrer en matière et il sent la nécessité, une fois sur le terrain du dogme, de ne procéder qu'avec une extrême circonspection.

CHANT III. Deux femmes seulement sont désignées par leur nom dans le ciel de la Lune, toutes deux arrachées violemment au cloître et contraintes de prendre un époux ; ayant ainsi manqué involontairement à leurs vœux. L'une est la mère de Frédéric II, appelée à ce titre la grande Constance, nouveau témoignage de l'admiration du poëte pour le fauteur des hérétiques, pour le premier des chantres d'amour en Italie ; l'autre est la sœur de Forese Donati que nous avons rencontré dans le Purgatoire, et elle fournit à Dante l'occasion de désigner l'un de ses adversaires politiques comme « un de ces hommes plus adonnés au mal qu'au bien. » Mais c'est là pour lui un trop mince intérêt ; on se demande donc naturellement quel motif a pu le porter à établir une catégorie spéciale dans son Paradis pour la violation des vœux monastiques, en la faisant figurer dans la lune. Or lorsqu'on se rappelle qu'il a appliqué le nom de *Lunari* aux croisés de Simon de Monfort, ne serait-on pas fondé à croire qu'il a été dirigé par la même pensée dont s'inspira l'Arioste en plaçant dans la lune tout ce qui se perd sur la terre et Milton en décrivant son limbe de vanité ?

Toujours est-il qu'on n'aperçoit guère comment la violation des vœux, même forcée, serait un titre à la béatitude et que l'on aurait compris bien mieux la présence de ces deux religieuses, apostates involontaires, dans le Purgatoire où il n'en apparaît pas une seule, parmi ceux qui ont à s'y laver de leurs fautes. Dante leur décerne néanmoins la béatitude de sa suprême autorité. L'une d'elles lui explique comment toutes les volontés n'en faisant qu'une dans le royaume céleste, image de la monarchie qu'il rêvait sur la terre, tous les rangs y sont égaux, bien que les faveurs du monarque y pleuvent inégalement sur les élus, et que dès lors le paradis y est partout, la charité étant la même chez chacun et les bienheureux ne souhaitant rien au delà de leur part de béatitude. Puis elle s'éloigne en chantant *Ave Maria*, hommage rendu sous la forme catholique à celle que l'on appelait dans le langage conventionnel la mère, la fille et l'épouse du Rédempteur, salué lui-même du nom de Christ.

CHANT IV. Béatrice, qui voit Dante partagé entre deux doutes

sur lesquels il hésite à l'interroger, lui explique d'abord que la lune n'est pas la résidence réelle des âmes qu'il vient de voir, qu'il ne s'agit que d'une figure adaptée à la portée de son intelligence, pour lui faire comprendre que ces Esprits, goûtant du reste un bonheur égal à celui des autres élus, siégent dans la cour céleste au rang le plus éloigné. Puis, de la sainte Écriture qui, dit-elle, attribue des pieds et des mains à Dieu, en entendant tout autre chose, elle passe immédiatement au Timée de Platon qui, selon elle, entendu sainement, ne veut pas dire peut-être que les âmes dérivent des astres, mais que c'est à leur influence que revient le mérite et le blâme dans leur existence terrestre. Or, il est impossible de ne pas voir dans ce rapprochement réfléchi de l'Écriture et de Platon la volonté de montrer la sainte parole et la pensée humaine procédant également par allégories ; également soumises dès lors à l'appréciation de la raison ; ce qui rentre tout à fait dans le système des gnostiques, ses prédécesseurs, si prodigues d'interprétations où l'erreur le disputait à la mauvaise foi. Enfin l'approbation donnée à la doctrine des influences sidérales, commune aux écoles gnostique, kabbaliste, et néoplatonicienne, n'est pas moins manifeste malgré les précautions oratoires dont elle est entourée.

C'est donc avec raison que le sectaire a commencé par signaler le venin qui se cachait dans la première thèse que Béatrice allait aborder ; quant à la seconde, elle nous prévient que ce qu'elle contient de malice, *malizia*, ne saurait écarter le poëte du droit sentier ; elle doit donc rentrer dans l'ordre d'idées dont Béatrice est la personnification ; et en effet, c'est sa propre justification que le poëte met dans la bouche de sa dame. Il a prêté un serment sacré en s'affiliant à l'ordre des Templiers, continuateur des doctrines albigeoises, celui de haine à l'Église catholique, cependant son langage le dénonce comme un apostat ayant passé sous les drapeaux de l'ennemi. Or c'est à cette accusation que va répondre toute l'argumentation sophistique de Béatrice : elle commence donc en faisant allusion aux paroles de saint Paul, *Fides... argumentum non apparentium*, et à celles de saint Augustin, disant qu'on peut discuter les choses de la foi « par délectation pie, *retenta jam fide*, » d'où il faut conclure qu'il a gardé sa foi sous une apparence contraire. Les deux religieuses sont bien moins excusables que lui, car elles ont cédé à la violence en ne ren-

trant pas dans le cloître aussitôt qu'elle eut cessé; tandis que sa volonté, à lui, est demeurée constante malgré la violence qu'il a subie et à laquelle il n'a pas cédé autrement que la flamme qu'on a beau tordre et qui se redresse toujours. Il n'a pas suivi l'exemple de saint Laurent confessant sa foi sur le brasier, ni celui de Mutius Scevola châtiant sa main de sa maladresse; mais un pareil héroïsme est rare, *così salda voglia è troppo rara*, et nous savons d'ailleurs que le martyre est réprouvé par l'hérésie qui se préoccupe surtout de l'utilité. « Il est advenu maintes fois qu'on faisait contre son gré, pour *éviter le péril*, ce qu'on avait regret de faire, c'est ce qui arriva à Alcméon qui, pour être pieux, fut impitoyable. » Et de même Dante, dans l'intérêt de sa foi, *per non perder pietà*, se fit en apparence son adversaire, *si fè spietato*. « Sa volonté ne s'est pas unie à la violence qu'il subissait, c'est à quoi il convient de réfléchir, *a questo punto voglio che tu pense*, son tort est donc excusable » et ne saurait l'exclure du paradis, tel qu'il nous le représente, car, « il n'en a pas agi ainsi dans l'exercice de sa volonté absolue, *voglia assoluta non consente al danno;* elle s'est prêtée à cette comédie uniquement dans la crainte de tomber dans de plus grands maux, *in più affanno.* »

On comprend dès lors la mise en scène des deux religieuses mariées contre leur gré, puisqu'elle a pour but d'amener plus ou moins naturellement cette apologie du mariage forcé du poëte avec dame Piété. Il suffit en effet de la lire un peu attentivement pour reconnaître combien, tout alambiquée et tiraillée qu'elle est, il est difficile de la faire cadrer avec la question posée ; question si peu intéressante au résultat pour Dante, même orthodoxe, tandis qu'elle s'adapte avec la plus grande facilité et mot pour mot à sa position comme déserteur apparent de son parti.

Enchanté d'avoir ainsi justifié sa conduite par la bouche de Béatrice, il l'appelle amour du premier amant, *amanza del primo amante,* et déesse, *diva,* attendu que, selon la doctrine du Convito, *l'âme est Déité.* Ce qu'elle a dit est la vérité même et doit éclairer, calmer les intelligences les plus prévenues ; aussi prend-il goût à ses explications et la prie-t-il de lui apprendre s'il est possible de suppléer à l'inobservation du serment prêté par des équivalents, *a voti manchi con altri beni,* quand ces équivalents sont d'un certain

poids et de nature à être pris en considération par des coreligionnaires. *Ch'alla vostra stradera non sien parvi.*

CHANT V. « Le don céleste le plus précieux étant cette *liberté* de volonté dont seules les créatures intelligentes ont été douées, il en résulte que c'est le plus grand sacrifice que l'homme puisse faire lorsqu'il l'abdique, en l'enchaînant par un vœu, il n'y a donc rien d'équivalent à lui substituer. »

Telle est la réponse catégorique de Béatrice, qui déclare ainsi le serment inviolable. « Cependant la sainte Église accorde des dispenses à cet égard, ce qui semble en opposition avec la vérité. » Comment se tirer de là? A l'aide d'une distinction entre l'objet du sacrifice et le pacte en lui-même; « on ne saurait être relevé de ce dernier qu'en s'y conformant scrupuleusement. Quant à ce qui fait l'objet du sacrifice, il est possible de substituer une matière à une autre. » Mais comme il a dit précédemment que la volonté était le don le plus précieux que l'homme reçût du ciel et que rien ne pouvait dès lors lui être substitué à titre d'équivalent, la conclusion nécessaire à en tirer, c'est que la sainte Église est dans son tort et agit contrairement à la vérité lorsqu'elle autorise à offrir à Dieu, en échange de la liberté de volonté, dont on lui a fait le sacrifice, quoi que ce soit au monde, rien n'étant par rapport à elle comme « six à quatre. » Ce qui constate de plus en plus la ferme résolution de Dante de ne violer jamais son serment, dont il comprend si bien la sainteté qu'il condamne toute dispense accordée par l'Église à cet égard; ce qui fait foi en même temps de son désir de procurer à ses coreligionnaires d'immenses avantages en retour de son apparence de désertion. Or ces avantages sont pour eux un service important et tel qu'il met sa conscience en repos, *servigio tanto che l'anima sicuri di litigio,* et qu'il leur rapportera six lorsqu'ils auraient à peine tiré quatre de sa persistance à braver le danger.

C'est à ces chrétiens-là que Béatrice recommande de ne pas se faire un jeu des serments, de « ne pas aller de droite et de gauche, comme la plume à tout vent, » en se figurant que les indulgences ou les dispenses puissent les affranchir des obligations contractées envers leurs coreligionnaires, *non crediate ch'ogni aqua vi lavi.* « Vous avez l'Ancien et le Nouveau Testament, leur dit-elle, ainsi que le pasteur de *votre église* pour vous guider. *E'l pastor della chiesa che vi guida*

cela suffit à votre salut; si la cupidité perverse, *mala cupidigia* (autrement dit Plutus, l'homme riche, etc.) vous parle dans un autre sens, *altro vi grida*, soyez des hommes et non pas des *brebis stupides*, apprêtant à rire aux juifs. »

C'est ainsi que Béatrice acquitte la promesse de Virgile qui nous a annoncé qu'elle aurait à traiter de la « noble vertu » que la théologie catholique désigne par le nom de *libre arbitre;* car il est bon de le remarquer, Dante lui-même emploie cette locution dans sa lettre à Moröel Malaspina, en disant, à propos de sa volonté, enchaînée par un serment inviolable : « *Amor, ne amplius anima rebellaret, liberum meum ligavit arbitrium.* Dans la Monarchie il se sert des mots *liberum judicium.* Or, quelque rituel maçonnique que l'on veuille consulter, on y verra que, dans tous les grades, le récipiendaire s'engage à soumettre sa volonté au chef suprême de l'Ordre ; c'est là ce Dieu du paradis sectaire dans le bon plaisir duquel toutes les pensées se confondent, *una fansi nostre voglie stesse*, et dont il est dit *la sua volontade è nostra pace.*

CHANT VI. « Le ciel de Mercure peut être comparé à la dialectique sous deux rapports, 1° Mercure est la plus petite des étoiles; 2° cette planète est plus voilée que toute autre par les rayons du soleil. Ces deux propriétés se retrouvent dans la dialectique; en effet, le corps de la dialectique a moins d'étendue que toute autre science, et elle est plus voilée qu'aucune autre, en tant qu'elle procède à l'aide de raisonnements sophistiques et d'arguments probables (1). » Nous devons donc nous attendre à un peu plus d'obscurité que par le passé, car nous sommes arrivés en pleine dialectique, dans le ciel de Mercure, où Dante vient d'être transporté en un clin d'œil par Béatrice, dont l'aspect s'est *transmué* et qui est devenue plus resplendissante que la planète elle-même. Un changement analogue s'est produit en lui, transmutable qu'il est essentiellement, *trasmutabile son per tutte guise.* Passé maître, en effet, dans l'art de faire servir la parole à déguiser sa pensée, son langage prend toutes les formes, et se montre à nous tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre.

Au milieu de mille autres Splendeurs, c'est ainsi qu'il appelle les

(1) *Convito*, II, 14.

élus du ciel, il aperçoit Justinien, que Béatrice lui recommande de croire *comme un Dieu*. Justinien n'était pourtant rien moins qu'un saint, et le fanatisme politique et religieux pouvait seul inspirer l'idée de lui donner place dans le paradis. C'est au double titre d'empereur et de législateur, que Dante l'y fait figurer, afin de réunir en lui les deux vies active et contemplative symbolisées dans l'Hermathènes, représentation androgyne de Mercure et de Minerve, comme elles le sont dans le second grade de la maçonnerie, où l'initié devient *compagnon* et reçoit deux paires de gants, l'une d'homme, l'autre de femme (1). Justinien se montre donc resplendissant d'une double lumière, *doppio lume s'indua ;* car sous l'inspiration du premier amour, qui produit le bien de la vie civile, active ou pratique, il promulgua le code Romain, *per voler del primo amore dentro alle leggi trassi il troppo e il vano ;* sous l'inspiration du second amour, ayant pour but l'ordre moral, auquel tend la vie contemplative, philosophique ou dogmatique, Dante lui fait prendre un vif intérêt aux affaires de l'Église, qu'il voudrait voir revenir au temps où elle était subordonnée à l'autorité impériale.

A en croire le saint empereur, sa puissance est usurpée, et son opposition aux prétentions des Césars d'Allemagne, sacrilége, car l'aigle des Césars est un signe *sacrosanto*, et, pour le démontrer, il se complaît à rappeler les accroissements successifs de la puissance romaine, dus à des vertus qui n'avaient rien du Christianisme. Peut-être qu'en scrutant un peu le sens de ces trois vers étranges où l'aigle romaine est représentée comme ayant eu, sous Tibère, représenté en Judée par Pilate, « la gloire d'accomplir la vengeance due à la colère de Dieu, *gloria di far vendetta alla sua ira,* leur trouverait-on une signification fort éloignée de l'orthodoxie ; mais cela nous entraînerait trop loin. Qu'il suffise de remarquer le soin que prend Justinien de signaler l'ingratitude de l'Église, réduite à se réfugier sous les ailes de l'aigle, quand l'épée de Charlemagne s'appesantit sur la puissance lombarde, prête à causer sa ruine.

L'Église catholique a oublié tant de bienfaits, dus à l'ancien et au nouvel empire, et ses pontifes sont cause de tous les maux dont gémit la terre, *lor falli son cagion di tutti i vostri mali,* en se faisant les

(1) *Maçonnerie adhonir.*, p. 22.

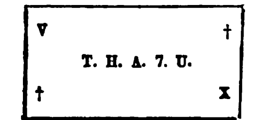
ennemis du symbole impérial; mais le parti gibelin, de son côté, est coupable en voulant se l'approprier exclusivement, car il se sépare d'alliés qui lui ont été grandement utiles, du vivant de Henri VII, et en renonçant ainsi à faire triompher la réforme religieuse, but principal du parti albigeois, cathare ou templier, pour ne s'occuper que de la question politique.

Telle est en résumé l'allocution de Justinien, organe de la justice du Très-Haut dans le ciel de Mercure, dieu de l'éloquence, et par suite de la dialectique, qui lui est indispensable. Il la termine en désignant à l'attention du poëte un personnage du nom de Romieu, et c'est encore un coreligionnaire. En effet, les commentateurs nous apprennent que ce Romeo ou Romieu de Villeneuve revenait de pèlerinage de Saint-Jacques-en-Gallice, lorsqu'il fut accueilli par Raymond Berenger IV, qui le fit son trésorier. On se rappelle que telle était la formule adoptée pour désigner, dans le langage conventionnel, les frères et amis du midi de la France. Or c'est probablement parce qu'il fut reconnu pour Albigeois par l'autorité ecclésiastique, qui surveillait de près la conduite et les relations du comte de Provence, qu'il lui fallut abandonner le pays administré par lui en honnête homme; ce qui explique l'indignation de Dante contre l'ingratitude provençale.

CHANT VII. Le singulier mélange de mots hébreux, introduits dans les vers latins qui servent d'exorde au chant VII, et que Dante met dans la bouche de Justinien, très-peu versé, sans doute, dans la connaissance de la langue hébraïque, donnerait lieu de penser qu'il y est traité de quelque important arcane. Quiconque a eu occasion de feuilleter des livres maçonniques, a dû être frappé de la quantité de termes hébreux, quelquefois étrangement mutilés, dont il est fait usage dans les différents grades, où ils reçoivent une interprétation symbolique. Nous voyons donc là un nouvel indice des liens qui rattachent les adeptes modernes aux anciens sectaires, comme aussi, dans ces lettres ponctuées d'un usage rituel, que l'on retrouve en tête des chapitres du Coran, et qui semblent, ici, n'être qu'un abrégé du nom de Béatrice, quand chacune d'elles, si l'on ne veut pas prêter au poëte une intention puérile, doit nécessairement être l'initiale de quelque mot mystérieux. En effet, un écrivain du XVI[e] siècle, Jocopo Mazzoni, dans sa défense de la *Comédie*, affirme

positivement que, par ces quatre lettres, Dante a voulu « exprimer un grand *secret pythagorique*, qu'il ne *peut ni ne doit dire.* » Or, comme nous savons que les sectaires, répandus en grand nombre dans toute l'Italie, s'y cachaient, tantôt sous le nom de *pythagoriciens*, tantôt sous celui d'épicuriens, nous sommes édifiés à suffire sur la nature de cet arcane, et nous ne saurions nous étonner que Dante y ait recours, comme à un signe de reconnaissance, pour faire appel à l'attention de ses coreligionnaires. Il n'y aurait même rien de téméraire, après ce que nous avons vu, dans le Purgatoire, du double caractère religieux et politique assigné à Béatrice, à reconnaître, dans la première lettre, l'initiale de son nom ; dans les deux suivantes, celles du nom du Sauveur, J. C., et, dans la dernière, l'initiale d'*Enrico*. La foi politique et religieuse du poëte florentin se trouverait ainsi résumée dans ces quatre caractères : B. I. C. E., dont la signification serait Béatrice et Jésus-Christ Henri. On comprendrait ainsi le profond respect de Dante pour le symbole vivant de son utopie révolutionnaire.

Dante n'était pas, d'ailleurs, le seul à considérer son messie Henri, comme le Christ appelé à séparer les brebis des boucs, selon les paroles de saint Matthieu, et, à juger les vivants et les morts ; il n'était pas non plus le seul à signaler ce messie sous le voile des initiales, témoin le talisman que Barberino, contemporain de Dante, conseille à ses coreligionnaires de tracer, dans leur maison, avec du *sang de bouc* (1). En voici la figure : au milieu, les initiales T. H. A. 7. U., signifient *Teutonicus. Henricus. Augustus. Septimus. Vivat.* A droite du Christ impérial, les *vivants* ou sectaires gibelins, sont indiqués par un V ; a sa gauche, les *morts*, guelfes ou catholiques, par une †, comme sur les tombeaux, et par le même signe, en dessous des vivants, au bas du parallélogramme. A l'angle opposé, une X indique la date de l'entrée de Henri en Italie (2). On le voit, la pensée qui se révèle dans ce talis-



(1) *Reggimento delle donne*. Bien entendu que les dames dont il est question dans ce poëme, comme aussi dans les *Documenti d'amore* du même auteur, sont de celles qui portaient la lance et l'épée.

(2) Struvius, *Hist. Germ.*, part. IX, sect 4.

man est la même qui a fait tracer à Dante les quatre lettres, dans lesquelles tant de gens n'ont vu qu'une abréviation de Béatrice. Il n'y a donc rien que de naturel à les interpréter, d'après le même ordre d'idées (1).

Quant à analyser les motifs donnés dans ce chant à la Rédemption, par le supplice du Sauveur sur la croix, nous laisserons ce soin à de plus doctes, ou à de plus hardis; mais, à coup sûr, en cherchant bien, on les trouverait en rapport avec la doctrine dont nous venons de signaler les indices révélateurs.

CHANT VIII. « Les anciens croyaient, à tort, que la brillante étoile de Vénus épanchait sur la terre les feux du fol amour. » Dante croit qu'il est important de nous l'apprendre, car il sait qu'il en est autrement. En effet, il ne dérive de là qu'un amour vague, mystérieux, qui, jusqu'aux derniers jours de la vieillesse, règne en maître sur l'âme, constamment éprise d'un objet unique, destiné à mourir invariablement à la fleur de son âge. Mais alors, ces femmes adorées, assemblage de toutes les perfections morales et physiques, qui ne sont ni brunes ni blondes, quoiqu'elles puissent avoir des yeux d'émeraude, font invariablement aussi leur ascension au troisième ciel, où leur amant a hâte de les rejoindre. C'est que le ciel de Vénus est celui de la Rhétorique, non moins nécessaire à l'initié que la dialectique, comme on peut le voir dans les rituels. Or, « le ciel de Vénus peut se comparer à la Rhétorique sous deux rapports : son éclat le rend plus agréable à voir que toute autre étoile, puis elle apparaît tantôt le matin, tantôt le soir; de même, la Rhétorique est la plus attrayante des sciences, attendu qu'elle tend surtout à plaire; elle se montre, *le matin*, lorsque le rhétoricien parle *en face de l'auditeur;* le *soir*, c'est-à-dire *arrière de lui*, lorsqu'à raison de l'éloignement, la *lettre parle* pour le rhétoricien (2). » Il est donc essentiel d'envisager Vénus sous son double aspect, de jour et de nuit, quand règnent les *ténèbres de l'erreur*, et quand brille la *lumière de la vérité.*

(1) Qui sait même s'il ne faudrait pas interpréter T A L et A L T R I, à la fin du chant VIII et au commencement du chant IX de l'Enfer, vu leur analogie avec T H A 7 U, *Teutonico Arrigo Lucemburghese*, et *Arrigo Lucemburghese Teutonico, Romano imperatore?*

(2) *Convito*, II, 14.

La planète de Vénus est, d'ailleurs, la grande officine des prestiges produits par la Rhétorique, l'atelier, pour employer l'expression technique, où se produisent ces œuvres « harmonisées par un lien mosaïque, *con legame mosaico armonizzate*, » à la manière de ce pavé, composé de pierres *noires* et *blanches*, image de l'erreur et de la vérité. C'est là que l'on apprend à *creuser des cachots au vice*, comme l'Enfer, par exemple, et à *édifier des temples à la vertu*, comme dans le Paradis (1). C'est là que s'opère l'union de l'amant et de l'objet aimé, ou le mariage de la volonté et de l'intelligence, du cœur et de l'âme, si bien qu'ils ne font plus qu'un. Aussi, Cecco d'Ascoli dit-il : Je suis elle, *Io son ella*, et Pétrarque se transforme-t-il en Laure ou en Laurier.

Dante, qui, de même, ne fait qu'un avec Béatrice, la voit devenir plus belle en arrivant dans le ciel de Vénus, car elle acquiert en science en montant en grade. Il est accueilli là par Charles Martel, fils de Charles II, de Naples, avec lequel il avait eu des rapports d'amitié à Florence. Ce prince, après lui avoir rappelé sa Canzone : « Vous, dont l'intelligence fait mouvoir le troisième ciel, » ce qui est parfaitement en situation, cette composition se rattachant au lieu de la scène, lui explique comment « un fruit amer peut naître d'une douce semence, » c'est-à-dire comment des fils indignes peuvent naître d'un père illustre, proposition qui sert de texte à de nouveaux traits satiriques contre le roi Robert, l'allié des pontifes romains.

CHANT IX. Au roi de Hongrie, succède la sœur d'Ezzelin de Romano, le tyran sanguinaire de Vérone, que le poëte a cru devoir damner dans l'Enfer; mais il s'en dédommage ici, en mettant en paradis cette Cunizza, femme plus que légère, dont un commentateur dit : *Fuit magna meretrix.* Aussi, faut-ils savoir qu'elle eut pour amant le troubadour Sordello, dont nous avons expliqué la présence dans le Purgatoire, et, dès lors, son intronisation en paradis ne saurait nous surprendre ; elle est, d'ailleurs, nécessaire pour une présentation, car c'est elle qui désigne à Dante Foulques, ou Foulquet, de Marseille, qui, de troubadour qu'il était, c'est-à-dire sectaire albigeois, « composant ballades, chansons et sirventes, » comme dit

(1) *Voy.* tous les écrivains de la Maçonnerie.

l'Ottimo, en l'honneur de sa dame, celle de tous les poëtes provençaux, la réforme religieuse ou l'hérésie, se fit moine de l'ordre de Cîteaux, devint évêque de Toulouse, et déploya le zèle le plus ardent contre ses anciens coreligionnaires.

On ne saurait trop s'étonner de l'extrême habileté avec laquelle Dante procède pour distribuer la louange et le blâme, sans faire violence à ses convictions. Il sent bien, qu'à ne peupler son Enfer que de guelfes, il laisse trop apparaître sa pensée intime; en conséquence, il y met aussi des gibelins, mais, de telle manière, que son affection pour eux se révèle dans les moindres détails, comme son aversion pour leurs adversaires. Il en agit de même dans le Paradis, où nous verrons figurer les plus grands ennemis de l'hérésie, mais au milieu de circonstances telles, que l'hostilité dont il est animé contre eux ne puisse être méconnue des siens, initiés aux artifices de son langage.

Ainsi, c'est dans la bouche de la grande prostituée gibeline qu'il met l'éloge de l'apostat albigeois, qui s'est livré à la grande prostituée de Babylone; c'est Cunizza qui le signale à l'attention de Dante, comme s'étant acquis *par l'amour* une gloire qui durera des siècles, en lui disant: « Vois si l'homme arrive à la perfection en abandonnant sa première vie pour une autre, *vedi se far si dee l'uomo eccellente, sì ch'altra vita la prima relinqua.* » Il n'est question là, notez-le bien, que du troubadour, sans que rien fasse allusion à l'évêque, persécuteur des hérétiques; c'est donc seulement au premier titre qu'il est placé dans le ciel des rhétoriciens, dans la planète de Vénus. Et, pour que cela soit bien entendu, Foulques lui-même, prenant la parole, nous apprend que cet amour sectaire qu'il a chanté, l'a embrasé de ses flammes, à tel point que les ardeurs de Didon et de Philis ne furent rien auprès des siennes; mais il n'en a pas le moindre regret, car il rit, non de la faute qu'il a commise en passant à l'ennemi, mais en pensant à cette puissance occulte, *valore,* qui dirige et gouverne dans l'ombre. « Ici, ajoute-t-il, on s'occupe de cet art (du rhéteur) qui pare, à l'aide de l'amour, *con tanto affetto* (les pensées qu'on ne peut exposer à nu), et l'on voit clairement ce *bien* (le triomphe de la doctrine secrète) qui doit faire dominer ceux qui sont maintenant opprimés, *perchè al mondo di su quel di giù torna.*

Puis, tout à côté de lui, le prélat marseillais désigne à Dante la

juive Raab, qui trahit les siens en introduisant dans Jéricho les émissaires de Josué, comme lui-même introduisit dans Toulouse les envoyés du Saint-Siége ; voilà donc l'ancien hérétique revêtu de la mitre épiscopale, placé dans le ciel de Vénus entre deux prostituées, vanté par l'une et proclamant les mérites de l'autre. Et comme si ce n'était pas assez de cette sanglante ironie, déguisée sous les formes les plus artificieuses, le poëte prête, comme on vient de le voir, à l'évêque, qu'il semble béatifier, le langage des hérétiques ; il lui fait dire que l'or de Florence, qui a fermé ses portes à Henri VII et s'est ainsi révoltée contre Dieu même, est cause des maux de l'Italie, que cet or maudit a changé les pasteurs en *loups avides*. Que l'Évangile et les saints docteurs sont mis de côté à Rome, où l'on ne s'occupe qu'à feuilleter les décrétales pour en tirer profit. Enfin, que le Vatican sera bientôt purgé de l'*adultère* ou de la prostituée, car c'est toujours la même pensée, *tosto libere fien dall 'adultero ;* menace dont le sens évident est que l'Église des *purs*, des parfaits, remplacera bientôt sur le siége de saint Pierre l'Église catholique corrompue par la faute de ses avides pontifes, et que Béatrice recouvrera le char qui lui a été ravi par la grande prostituée assistée du géant adultère.

Si l'on veut maintenant savoir à quel grade maçonnique correspond celui des rhéteurs de Vénus, on n'a qu'à ouvrir un rituel au titre : Des princes de Mercy ou *Trinitaires* écossais, et l'on verra que l'assemblée ou chapitre, dans lequel ils sont reçus, s'appelle le *troisième ciel ;* qu'une statue de la *Vérité*, dont les vêtements sont *verts, blancs et rouges*, comme ceux de Béatrice, et qu'on appelle le *Palladium* de l'Ordre, figure près de l'autel ; que la loge est décorée de tentures reproduisant les *trois mêmes couleurs*, portées aussi par le Vénérable ; que l'âge de ce dignitaire est de *quatre-vingt-un ans*, qu'il tient en main une flèche, et que son joyau distinctif représente un triangle au milieu duquel est un cœur, ce qui fait de lui une personnification de l'amour ; enfin, que *neuf* colonnes disposées circulairement soutiennent chacune un candélabre à *neuf* branches avec *neuf* lumières, ce qui donne en totalité le nombre de *quatre-vingt-un*, multiple de *neuf* (1). (*Voyez* nos pages 54 et 55.)

Ainsi, voilà le chef des princes de Mercy, l'un des dignitaires de

(1) *Light on masonry*, p. 250.

l'Écossisme, comme on l'appelle dans la maçonnerie, qui prétend remonter aux Templiers, revêtu dans les solennités du *chapitr* des mêmes couleurs que la dame de Dante, remplacée ici par une figure de la Vérité, habillée comme elle de vert, de blanc et de rouge. Il représente l'*Amour*, dont il porte les attributs, et nous lisons dans la *Vie Nouvelle* qu'il faut appeler Béatrice Amour, « tant elle lui ressemble. » Il a une affection particulière pour le nombre neuf et pour son multiple, et Béatrice neuf est tellement amie de ce nombre mystérieux, qu'il se reproduit à chaque époque de son existence, et qu'elle meurt dans la « *quatre-vingt-unième* année du siècle. »

D'une autre part, Dante nous dit, dans le Convito, que » la philosophie a pour sujet matériel l'intelligence, et pour forme l'amour, que sa cause efficiente est la *vérité*, que sa fin est cette jouissance suprême, *eccellentissima dilezione*, qu'on acquiert par la contemplation de la *vérité* et qu'on peut voir ainsi qu'elle est celle qu'il appelle sa dame. »

Enfin, il n'est pas jusqu'à ce titre de princes, donné aux maçons du troisième ciel, qui ne rende le rapprochement plus saisissant, lorsqu'on voit le poëte se faire dire par les Esprits qu'il rencontre dans le ciel de Vénus : « Nous tournons ici d'un même mouvement, altérés d'une même soif d'amour, avec les *princes* célestes, dont tu as dit : Vous dont l'intelligence fait mouvoir le troisième ciel. »

Les princes de Mercy sont appelés *Trinitaires*, et Béatrice est trinité par similitude ; elle est Amour « tant elle lui ressemble, » et ils sont l'Amour personnifié. Comme elle, ils arborent trois couleurs qui sont les mêmes, et nous retrouverons ces couleurs au dernier chant, dans la figure symbolique de la Trinité. Ces rapprochements faits, les conséquences sont faciles à déduire, et nous n'avons garde de les pousser trop loin.

CHANT X. Au moment où il va passer dans la sphère du soleil, que le même moyen de locomotion lui fait atteindre, Dante nous invite à admirer dans ses œuvres le *grand architecte* de l'univers, qu'il appelle *maestro*, titre donné aux ouvriers devenus maîtres dans leur art. Ce maître suprême ayant toujours l'œil fixé sur son œuvre, les planètes ne s'écartent pas de leur cours oblique, « sans quoi mainte influence céleste s'épancherait en vain des sphères, et presque tout ce qui opère sur la terre demeurerait sans action. » C'est à l'école

alexandrine, à la gnose et même à la kabbale qu'il faut recourir pour l'intelligence de ce système ; mais Dante y croyait-il en effet ?

Des esprits resplendissants que le poëte appelle des *Lumières* et des *Joyaux*, termes très-fréquents dans la maçonnerie, peuplent la cour du ciel (sectaire), d'où il dit revenir. Il voit ces ardents soleils former la ronde et tourner par trois fois, en chantant, autour de lui et de sa compagne. Comme ces Esprits deviennent à volonté des dames, il les compare à des femmes dansant en rond.

La « guirlande » d'Esprits en admiration devant sa Béatrice-Vérité, qui le rend digne du ciel, ainsi qu'il le fait dire au docteur angélique, se compose de saint Thomas d'Aquin, d'Albert de Cologne, surnommé le Grand, Gratien, Pierre Lombard, Salomon, saint Denys l'Aréopagite, Paul Orose, Boëce, Isidore, Bède, dit le Vénérable, Richard de Saint-Victor, enfin Siger de Brabant, douze en tout, comme les signes du zodiaque.

C'est saint Thomas qui porte la parole, en qualité de commentateur de Boëce, cet auteur bien-aimé de Dante et son modèle aussi bien que son inspirateur dans la composition de la *Vie Nouvelle* (1). Nous dirons donc, sans nous arrêter à signaler la pensée secrète à laquelle Dante a obéi dans la désignation de ces personnages si divers, que l'intention sarcastique du sectaire se révèle surtout dans ce fait qu'il donne pour compagnons au grand dominicain, « premier disciple du grand *commentateur* pour la forme de ses écrits philosophiques, en même temps qu'il en fut le plus sérieux adversaire pour le fond de sa doctrine (2), » d'une part, Boëce, philosophe stoïcien bien plus que chrétien, initié en outre aux mystères, comme nous le verrons ultérieurement, et de l'autre Siger de Brabant, propagateur des doctrines d'Averroès, ayant enseigné en conséquence l'éternité de la matière, l'évolution du germe par sa force latente, un dieu indéterminé ; loi, nature, nécessité, raison ; l'impersonnalité de l'intelligence, l'émersion et la réabsorption de l'individu (3).

(1) Nous nous bornerons à citer ces paroles de l'Ange de l'école : *Notandum est quod per vestes Philosophiæ intelligantur* PARTES ESSENTIALES *et* ARTES LIBERALES.... *Vestes philosophiæ fuerunt fumosæ, quod ab antiquis* OBSCURE *fuit tradita Philosophia, ab Empedocle* POETICE *et a Platone* ENIGMATICE.

(2) E. Renan, *ouvr. cité*, p. 187.

(3) *Voy.* E. Renan, *ibid.*, p. 82.

L'ironie se révèle encore dans cette ronde, où le poëte le fait figurer, et qui rappelle la danse circulaire des mythriaques (1) en l'honneur du soleil, mâle et femelle, dont Béatrice et Dante, placés au centre de la ronde mystique, sont ici la représentation. Ces mêmes danses se célébraient à Eleusis le quatrième jour des mystères, comme symbole de la révolution des planètes (2) ; ainsi, tout est essentiellement payen dans les allégories groupées autour de l'Ange de l'école, qui semble introduit là uniquement pour imprimer à la fiction le cachet orthodoxe.

On est d'autant mieux fondé à en juger ainsi, qu'il existe dans la franc-maçonnerie un grade de chevalier du Soleil. Lors de la réception, la loge n'est éclairée que par une seule lumière, emblème de celle de la vérité, « qui est une, est-il dit, et brille pour les hommes dégagés des ténèbres de l'ignorance et des préjugés vulgaires. Le grand-maître, ou trois fois puissant, tient un sceptre en main, et il est appelé du nom d'Adam, qui fut institué, par Dieu, maître souverain du monde et père des hommes. Il porte au cou un soleil d'or suspendu à une chaîne ; un frère, siégeant en face de lui, s'appelle *frère Vérité*, » de telle sorte qu'Adam et la Vérité sont là les représentants du soleil mâle et femelle des mythriaques. Il est dit au récipiendaire que « la vérité va lui apparaître dans toute sa gloire, son zèle devant être employé à extirper les superstitions et le mensonge ; » puis on lui explique que la *Bible*, mise sous ses yeux, est « *la seule loi qu'il doive suivre*, que c'est la *loi naturelle*, enseignant qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il faut l'adorer *sans subdivision ni addition* (3). »

Il n'y avait peut-être pas, au temps de Dante, de chevaliers du Soleil, mais il existait à coup sûr un grand nombre de chevaliers du Temple, leur Ordre n'ayant été supprimé qu'en 1312 ; or, il se montre animé d'un zèle trop ardent en leur faveur pour ne pas avoir été l'un de leurs nombreux affiliés ; mais, quelque opinion qu'on adopte à cet égard, il faut dire que les francs-maçons ont emprunté à Dante la plupart de leurs symboles, ou qu'il a puisé les siens aux mêmes sources, et alors nous ne saurions, quant à nous, les chercher ail-

(1) *Voy.* Lucien, *De Saltatione.*
(2) *Voy.* B. Clavel, *ouvr. cité*, p. 315.
(3) *Light on masonry*, p. 253, 256.

leurs que chez les Templiers, depuis si longtemps en rapports suivis, dans l'Orient, avec les divers héritiers du synchrétisme alexandrin, tant gnostiques que Sarrasins, initiés au sufisme persan (1).

CHANT XI. Dante était au ciel, absorbé dans des pensées de rénovation sociale, lorsque tant d'autres, occupés de choses toutes mondaines, « ne songeaient qu'à suivre la carrière du sacerdoce, à régner par la violence ou par le sophisme, » ce qui pour lui revenait au même, et il trouvait piquant de mettre dans la bouche de saint Thomas, de l'ordre des Dominicains, travesti par sa baguette en chevalier du Soleil, l'éloge de saint François d'Assise, et de lui faire raconter sa vie avec tous les détails et les expressions mêmes de la légende, laissant à deviner s'il a entendu parler ou non sérieusement. On conçoit que nous ayons peu de disposition à discuter cette thèse. Dans tous les cas, la présence de l'abbé Joachim dans cette même planète, me porterait à croire qu'il n'aurait entendu louer que le fondateur de ces Franciscains, qui se conformaient aux doctrines de l'abbé Calabrais, c'est-à-dire à la religion de l'Esprit. Et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est la distinction que saint Thomas d'Aquin établit entre le petit nombre de brebis qui se pressent autour du véritable pasteur de la fraction spirituelle, désireuse d'une réforme, et celles qui, devenues friandes d'une pâture nouvelle, c'est-à-dire des évêchés que leur avait interdits leur fondateur, comme aussi des richesses et des biens temporels, errent vagabondes hors du bercail.

Ici va se révéler, du reste, la signification d'un singulier passage de la *Vie Nouvelle*, où Dante, dit en parlant de sa dame : « Lorsqu'elle apparaissait quelque part, l'espoir de son admirable *salut* faisait qu'il ne me restait pas un ennemi, et même une telle ardeur de charité s'emparait de moi, que j'en venais à pardonner à quiconque m'avait offensé. Quelque demande qui m'eût été faite alors, ma seule réponse aurait été *amour*, avec un air tout empreint d'humilité, *con viso* VESTITO *d'umiltà.* » Cette humilité n'était en effet qu'un vêtement dont il se couvrait pour obtenir ce salut, cette sécurité qu'il espérait de sa fiction, et que lui procura en effet Béatrice, grâce à son travestissement catholique ; salut admirable à vrai dire, puisque l'il-

(1) *Voy.* Ozanam, *Phil. cath.*, p. 199.

lusion a pu se perpétuer si longtemps. C'est dans le Paradis que se manifeste l'influence de ce merveilleux salut, car c'est là que Béatrice apparaît dans toute sa gloire, et qu'elle devient sa sauvegarde, à raison du caractère apparent qu'il a su lui donner ; aussi, l'y voit-on tout charité, tout humilité, à tel point qu'il semble pardonner aux plus grands ennemis de sa croyance, et prêt à répondre amour à saint Dominique lui-même. Mais il ne faut pas trop s'y fier.

CHANT XII. Aux dernières paroles de blâme proférées par saint Thomas contre le plus grand nombre des Franciscains, la ronde s'est remise à tourner, comme pour y applaudir ; alors une autre ronde, formée aussi de douze Splendeurs, vient envelopper la première en unissant ses chants aux siens ; quant aux paroles chantées, il n'en est pas question, et pourtant le poëte ne nous a fait grâce ni d'une hymne ni d'un psaume dans le Purgatoire, où il a poussé le scrupule jusqu'à nous dire à quel verset ils s'arrêtaient, afin de rendre les allusions plus saisissables ; c'est donc qu'il y avait péril pour lui à en agir ainsi sur le terrain où il s'engageait et où il avait à traiter des théories les plus arcanes du mysticisme sectaire. Il se permet seulement de comparer ces chants entonnés par des saints dans le paradis à celui des muses, et mieux encore à celui des syrènes, charmant les marins pour les entraîner à leur perte.

La ronde extérieure se compose de saint Bonaventure, d'Illuminat, d'Augustin, Hugues de Saint Victor, Pierre Comestor ou le Mangeur, Pierre l'Espagnol, le prophète Nathan, saint Jean Chrysostôme, saint Anselme, Donnat, Raban, et l'abbé Joachim, ce prophète de l'antechrist. Il désigne en dernier le moine de Calabre, comme pour donner à ces noms, étonnés de se trouver ensemble, leur signification, et il en a été de même pour Siger, signalé également le dernier dans la ronde précédente.

C'est à saint Bonaventure que Dante a emprunté la quadruple division qu'il donne, dans le Banquet, des sens divers offerts par le style mystérieux dont il fait usage ; à savoir le sens littéral, puis, se révélant successivement selon le degré d'intelligence du lecteur, les trois sens spirituels, allégorique, moral et anagogique ou mystique (1) ; comme il lui a emprunté aussi la distinction entre l'amour vertueux,

(1) Saint Bonaventure, *De reduct. artium ad Theolog.*

source de toutes les vertus, et l'amour pervers, d'où dérive la famille entière des vices (1). Ayant trouvé moyen, à l'aide de certaines combinaisons artificieuses, de donner place dans son Paradis à saint Thomas d'Aquin, des définitions et des pensées duquel il s'était aussi mainte fois inspiré, c'était bien le moins qu'il en agît de même à l'égard du docteur Séraphique, de celui qui avait écrit l'Itinéraire de l'âme vers Dieu, l'Échelle dorée des vertus, les Sept chemins de l'éternité, et le traité sur les ailes des séraphins. Résolu à combattre l'Église avec ses propres armes, il ne pouvait rien faire de plus habile que de puiser dans les ouvrages de ses docteurs le plus en renom, et de se mettre ainsi à l'abri derrière leur orthodoxie, sauf à faire comprendre aux siens, à l'aide de ses procédés habituels, qu'il parle un langage étranger, sous lequel une tactique perfide autant qu'habile, lui permet de dérober la pensée hostile, se glissant dans l'ombre pour attaquer ce qu'elle semble défendre.

Le docteur Séraphique, membre illustre de l'ordre de Saint-François, se fait donc le panégyriste du fondateur des Dominicains, luttant ainsi de courtoisie avec l'Ange de l'école, gloire de l'ordre de Saint-Dominique. C'était un coup de maître pour l'affilié des Templiers, pour leur coreligionnaire et leur défenseur de se placer, pour ainsi dire, sous le patronage du fondateur de l'Inquisition, cette institution si redoutable pour l'hérésie albigeoise, dont lui-même avait éveillé les justes soupçons. Mais il se dédommage de la contrainte qu'il s'impose, en faisant traiter aussi rudement les Dominicains par saint Bonaventure, que les Franciscains par saint Thomas. « Les Frères prédicateurs ne sont plus que moisissure, *è la mussa dov'era la gromma;* le progrès vers le bien se fait chez eux à reculons, et le terrain qu'ils cultivent ne produit que de l'ivraie ; le Saint-Siége est occupé par des pontifes dégénérés, accordant dispense à qui rend deux ou trois pour six qu'il a volés, disposant des bénéfices avant qu'ils soient vacants, et faisant des libéralités à leurs favoris au détriment des pauvres, en leur livrant le produit des dîmes. » Là se révèle la pensée intime du sectaire obligé de se contraindre, et se donnant carrière contre les personnes, faute de pouvoir s'attaquer au

(1) Id., *Compendium*, III, 14. *Voy.* aussi Hugues de Saint-Victor, *Allegoriæ in Mattheum*, 3, 4, 5.

dogme, réduit même à n'en parler qu'avec toutes les apparences de la vénération et de la conviction. Plus ces apparences se manifestent et plus ce qu'il s'apprête à dire, on peut en être certain, est infecté du venin de l'hérésie. C'est pour cela, sans doute, qu'il emploie pour la première fois, dans ce chant, et c'est la seule dans tout le poëme, les expressions de catholique et d'hérétique, dont sa plume semble répugner à se servir.

CHANT XIII. Le discours de saint Bonaventure se termine comme celui de saint Thomas, par un branle général dans lequel les deux rondes concentriques, de douze chacune, se mettent à tourner en sens contraire, Béatrice et Dante demeurant toujours au centre, comme représentation symbolique du soleil, raison et vérité; tandis que les danseurs célestes figurent les douze heures diurnes et les douze heures de la nuit dans la période équinoxiale. Cette allégorie est suffisamment indiquée dans la comparaison empruntée à l'horloge marquant les heures par le jeu de ses rouages, dont le mouvement circulaire se rapporte à la ronde céleste, comme la sonnerie à son chant. Nous sommes en pleins mystères païens, et pour qu'il n'y ait pas à s'y tromper, on nous affirme, à propos de la Sainte-Trinité et de l'union des deux natures dans la personne du Christ, que dans le paradis catholique on ne chanta ni Bacchus, soleil, ni Apollon, soleil, en reportant constamment notre pensée vers les cérémonies de l'initiation grecque et orientale.

Quand la double ronde s'est arrêtée, saint Thomas d'Aquin reprend la parole pour démontrer à Dante qu'il a été bien fondé à dire que Salomon n'eut pas son second sur la terre pour le savoir ; attendu qu'il a voulu parler uniquement de la science du gouvernement, ce qui n'est pas à comparer avec la science infuse qu'Adam et le divin Rédempteur eurent tous deux en partage, l'un comme créé directement par Dieu, l'autre comme engendré de lui. Sans entrer, par les motifs précédemment allégués, dans l'analyse de cette argumentation toute scolastique, dont les éléments sont empruntés à l'Ange de l'école lui-même, je me borne à faire ressortir ce qu'il y a d'inconvenant, pour ne rien dire de plus, à faire jouer le saint docteur sur les mots dans un sujet si grave et à mettre dans sa bouche l'exorde que voici : « Tu crois que tout ce que la nature humaine peut posséder de science fut infuse dans la *poitrine* d'où fut tirée la *côte* qui servit

à former la belle *joue* dont le *palais* coûta si cher au monde, comme aussi dans la *poitrine* qui fut percée par la lance. » Un discours qui débute ainsi ne saurait être pris au sérieux, quoi qu'on en dise, et il faut y chercher une toute autre signification que celle dont on s'est payé jusqu'ici. Que l'on réfléchisse à ces paroles de la conclusion : « Ceux-là sont *bien bas dans les rangs des sots*, qui affirment ou nient sans distinguer (sans faire usage de leur raison), car le plus souvent l'opinion courante donne dans le faux, puis l'intelligence est entravée par la passion. » Peut-être reconnaîtra-t-on avec nous la protestation du sectaire contre l'autorité, devant laquelle s'incline la majorité, et contre la passion ou le fanatisme, qui fait persécuter les dissidents, lorsqu'ils prétendent user de leur raison pour faire la distinction du vrai et du faux. Les noms de Sabellius et d'Arius, hérétiques que le poëte s'est bien gardé de faire figurer dans son Enfer, semblent mis là en avant pour servir de passeport à ce qu'il vient de dire, sans se compromettre, du reste, envers les gnostiques et les manichéens « qui furent comme des glaives tranchants pour les Saintes-Écritures, » mais dont il a grand soin de ne jamais tracer le nom.

CHANT. XIV. De la sphère du Soleil, qui « peut être comparée à l'arithmétique pour deux propriétés : 1° parce que tous les autres astres sont éclairés de sa lumière, comme l'arithmétique éclaire toutes les sciences, 2° parce que l'œil physique ne peut s'y fixer, plus que l'œil de l'intelligence sur le nombre, qui considéré en soi, est infini (1), » Dante passe dans la sphère de Mars. « Ce ciel peut se comparer à la musique sous deux rapports, d'abord à raison de sa position centrale, qui le met dans la plus belle relation avec les autres cieux mobiles, puisqu'il est le cinquième, que l'on commence à les compter par en haut ou par en bas; en second lieu parce qu'il dessèche et brûle ; sa couleur étant semblable à celle du feu, couleur plus ou moins vive selon la densité ou la rareté des vapeurs qui le suivent. Albumassar dit que l'embrasement de ces vapeurs signifie *mort des rois et changement de gouvernement.* Senèque dit qu'à la *mort d'Auguste* on vit dans l'espace un globe de feu, et à Florence, *peu de temps avant sa ruine* (lors de l'arrivée de

(1) *Convito*, II, 14.

Charles de Valois) (1) on aperçut dans les airs la figure d'une croix enflammée. Or, ces deux propriétés se retrouvent dans la musique qui est toute relative (comme la langue des correspondances de Swedenborg), ainsi qu'on le voit dans les paroles harmonisées et dans les chants dont l'harmonie est d'autant plus douce que la relation est plus belle. Puis la musique attire à elle les *esprits humains* qui sont principalement, pour ainsi dire, *les vapeurs du cœur*, si bien qu'ils suspendent presque toute autre opération (2).

Nous citons ces rapprochements bizarres entre des points de comparaison si disparates, afin que l'on puisse comprendre d'après quel ordre d'idées procédait le mysticisme de la secte à laquelle Dante appartenait, et pour qu'on ait à examiner si l'on ne trouverait rien qui les rappelle ou même les reproduise dans les divers ouvrages publiés par la franc-maçonnerie et l'illuminisme.

Nous venons de voir Dante rappeler une croix de feu, signe de malheur pour Florence; l'anonyme nous dit que « Mars, par suite de son voisinage avec le Soleil, en tire une qualité ignée très-ardente, ce qui fait qu'il excite les hommes à la colère et aux combats ; » et comme personne n'était mieux au courant de la pensée du poëte que ce commentateur anonyme, son ami, nous avons tout lieu de nous attendre à de nouveaux anathèmes contre Florence. Nous la voyons, en effet, menacée du même signe céleste qui lui a déjà présagé une révolution. Ce n'est donc pas sans motif que Dante en a fait mention dans son Convito, en s'abstenant toujours de parler de son poëme qu'il a pourtant constamment en vue.

Il nous représente donc la planète de Mars divisée en quatre quarts de cercle par une grande croix lumineuse, le long de laquelle se meuvent dans tous les sens des milliers d'Esprits resplendissants. Leurs chants arrivent jusqu'à lui ; mais il ne peut distinguer que les mots « relève-toi, sois vainqueur, » ce qui prouve que l'anonyme était bien informé en parlant de combats. En effet, la sphère de Mars réunit ceux qui ont combattu pour la foi, et notamment les Croisés, ce qui permet d'y supposer la présence des chevaliers du Temple, malgré le silence prudent gardé à leur égard. Il est même vraisemblable que la croix rouge ne resplendit dans la cinquième planète qu'à leur in-

(1) *Voy.* Dino Compagni, l. II, — (2) *Convito*, II, 14.

tention ; c'est aussi en mémoire d'eux qu'ont été institués les trois grades maçonniques des chevaliers de la Croix-Rouge, du Temple, d'Orient et d'Occident, tous décorés du même signe distinctif, grades ayant, sans contredit, beaucoup plus de rapports avec le Ciel de Mars, tel qu'il nous est décrit par Dante, que la musique n'en aura jamais avec lui.

CHANT. XV. Il y aurait, sans doute, quelques réflexions à émettre sur les motifs de préférence qui ont valu à Josué, au Grand-Machabée, à Charlemagne et au fabuleux Roland, ainsi qu'à Godefroy de Bouillon et à Robert Guiscard, une mention spéciale parmi les champions de la foi, armés du fer pour sa défense. Mais nous nous sommes déjà trop étendus peut-être et nous craignons surtout de fatiguer l'attention. Arrêtons-nous donc au seul personnage réellement important puisqu'il a seul la parole. C'est un aïeul du poëte du nom de Cacciaguida, qui, ayant pris la croix en 1143 et suivi l'empereur Conrad en Orient, lors de la seconde Croisade, prêchée par saint Bernard, fut un de ceux qui perdirent la vie en Syrie.

Il éprouve à la vue de son arrière-petit-fils une joie comparable à celle du vieil Anchyse, lorsque Enée s'offrit à ses regards dans les Champs-Elysées ; en effet, la position est la même ; comme l'*Enéide* la *Comédie* traite de la marche et des symboles de l'initiation, il était donc tout naturel que, dans l'une comme dans l'autre, les événements futurs fussent prophétisés par une bouche paternelle à l'initié promu aux plus hauts grades, apte dès lors à entendre la vérité. Il était donc à peu près superflu que le poëte invoquât l'exemple de celui qui fut son maître et son guide s'il n'eût tenu à constater la ressemblance entre son Paradis et l'Elysée de Virgile.

Cacciaguida commence par lui parler latin, puis son langage devient tellement profond qu'il dépasse l'intelligence de celui auquel il s'adresse: s'il s'exprime ainsi ce n'est pas volontairement, mais par nécessité, *nè per elezion, ma per necessità.* D'où résulte qu'il aurait été dangereux de reproduire le début de ce discours paternel, dont le sujet devait être du plus haut spiritualisme ; mais l'ancien Croisé devient intelligible pour traiter de matières temporelles. Il s'applaudit de voir son petit-fils dans le paradis, grâce à cette Béatrice dogmatique qui lui a fourni les moyens de prendre un vol si audacieux, *mercè di colei ch'all'alto volo ti vesti le piume*, en le revêtissant d'un

plumage tout différent du sien, ce qui l'amène à opposer la sévérité des mœurs de Florence, au temps où il vivait, la tranquillité dont on y jouissait, à la corruption actuelle de cette république, déchirée par les factions, sous l'influence dominante de Rome. Puis cette tirade se termine par un trait décoché contre le pontife, *per colpa del Pastor,* qui se rend complice des Sarrasins, usurpateurs de la Terre-Sainte, en laissant écraser dans les Templiers ceux qui avaient mission d'y guerroyer contre eux.

CHANT. XVI. Démocrate au point de regretter que Rome ait enduré la première qu'on dît *vous* en parlant à une seule personne, *voi, che prima Roma sofferse*, et de s'excuser presque d'employer le pluriel avec son trisaïeul, au lieu d'imiter, en le tutoyant, le bas peuple de Rome, le prôneur de la monarchie ne peut se défendre d'une velléité d'orgueil en songeant que sa noblesse remonte aux Croisades. Mais il s'en accuse franchement et rachète aussitôt sa faute, en déclarant que la noblesse n'a de valeur qu'autant que les générations successives apportent chacune à la masse commune de la famille leur quote-part de belles actions. L'entretien devant continuer à rester étranger aux choses du ciel, puisqu'il ne roulera que sur l'origine et les antécédents des principales maisons de Florence, Béatrice reste un peu à l'écart, *un poco scevra;* ce qui ne l'empêche pas d'entendre la formule cérémonieuse employée par Dante. Ce *vous* la fait sourire ironiquement; d'où nous pouvons conclure que *tu* était la formule en usage parmi les frères, qui obéissaient à une même volonté, animés qu'ils étaient d'un même amour. Transgresser un usage rituel était une faute, aussi le poëte compare-t-il le sourire de Béatrice à la petite toux que fit entendre la dame de Malehaut, lors de la première faute commise par Genèvre, lorsqu'elle se laissa prendre un baiser par Lancelot, *al primo fallo scritto di Ginevra.* Nous sourirons donc comme Béatrice et, prenant comme elle peu d'intérêt à des détails purement locaux, nous laisserons le poëte y chercher une occasion de manifester sa partialité pour les uns et sa haine pour les autres, au point de vue de la faction à laquelle il appartenait. Notons toutefois une nouvelle attaque, après tant d'autres, dirigée contre l'Église romaine, dans les vers où Cacciaguida lui reproche d'être une marâtre pour le chef de l'empire et d'avoir dégénéré plus que tout au monde, *la gente ch'al mondo più traligna.*

Quant à Florence, l'alliée de Rome, sa perte est imminente, sa force ne la sauvera pas, et la seule épée impériale saura triompher des cinq glaives tirés pour la défense de la cause guelfe. Qu'elle s'attende donc au sort de Luni et d'Urbisaglia, cités jadis florissantes, dont l'herbe recouvre aujourd'hui les ruines.

CHANT XVII. Curieux de connaître au juste le sort qui lui est réservé, après ce qu'il a recueilli de sinistre et de favorable tour à tour de Farinata, de Brunetto Latini, de Vanni Fucci, de Conrad Malaspina et d'Oderise d'Agubbio, Dante prie son aïeul de le satisfaire à cet égard. Il apprend donc qu'il sera banni de Florence, à la suggestion de Rome, cette autre marâtre « qui fait journellement trafic du sang du Christ, *Christo tutto dì si merca;* » qu'il s'en ira exilé loin de tous ceux qui lui sont chers, réduit à monter péniblement l'escalier d'autrui et à se nourrir du pain si amer de l'étranger. Ce n'est pas tout, malheureusement, il lui faudra se trouver au milieu de gens qui, enrôlés sous la même bannière, différeront pourtant d'opinion avec lui sur des questions capitales. Car, une fois le frein de l'autorité brisé, chacun livré à ses propres lumières se croit apte à décider d'après l'inspiration de sa raison, prétend se faire chef et aspire à diriger les autres. C'est ce qui s'est vu dans tous les temps et dans tous les partis. Unis pour renverser, au moment de reconstruire, on se divise sur la place, sur les matériaux, sur les ouvriers. Vainqueurs, les partis ne tardent pas à se fractionner; vaincus, la discorde se met d'autant plus vite dans leurs rangs que l'irritation de la défaite s'accroît des récriminations échangées sur les fautes qui l'ont amenée. Voilà l'épreuve qui fut réservée à Dante; républicain monarchique, il vit s'ameuter contre lui ceux dont les opinions politiques différaient de la sienne en plus ou en moins; réformateur religieux, ou apôtre d'un culte nouveau, il eut pour adversaires ceux qui restaient fidèles à la foi de leurs pères, et ceux qui, indifférents à la croyance, dirigés surtout par des vues d'intérêt ou d'ambition, croyaient pouvoir triompher de Rome par les armes et par les moyens temporels, sans s'attaquer au dogme et à la puissance spirituelle.

Aussi fait-il dire à son aïeul qu'il se trouvera en compagnie d'insensés, d'ingrats, d'*impies* qui se tourneront contre lui, et cette dernière épithète résume le fond de sa pensée; ces impies-là ne

voulaient pas faire la guerre à la religion établie, pour lui en substituer une autre; ils ne comprenaient pas que le seul moyen d'opérer une révolution sociale, d'arracher à l'Église romaine cette autorité devant laquelle s'inclinaient les peuples et les rois, pour la faire passer dans les mains d'un empereur, était de lui enlever le prestige de la foi, d'annoncer une parole nouvelle comme la véritable loi du Christ, et de confondre si bien le monarque univer el avec le Sauveur que les peuples eussent à voir, dans les pontifes, des usurpateurs sacriléges, des tyrans avides et persécuteurs, plus occupés de s'assurer le pouvoir sur la terre que la béatitude au ciel. Aussi le vieux Croisé prédit-il à ces impies qu'ils auront à rougir de leur stupidité, tandis que son petit-fils n'aura qu'à se glorifier d'avoir fait bande à part, sauf à demeurer « seul de son parti, *averti fatta parte per te stesso.* » Combien ne pourrions-nous pas citer, depuis cinquante ans, de grands hommes méconnus et déçus, réduits à s'isoler ainsi par l'outrecuidance de l'orgueil et de l'ambition!

Si le début est menaçant, sa fin permet d'espérer des temps plus heureux, lorsque le fils du grand Lombard, qui porte dans son écusson l'échelle des grades de l'initiation, avec l'aigle impériale au sommet, *che'n sù la scala porta lo santo uccello*, sera en âge d'accomplir, dans l'intérêt de la secte, les grandes choses qu'elle attend de lui; notamment un changement total dans les conditions sociales, si bien qu'il rendra pauvres ceux qui sont riches et donnera la richesse aux mendiants, *cambiando condizion ricchi e mendici.* Ce qui est le rêve de tous les révolutionnaires. Mais ne demandez pas comment cette métamorphose s'accomplira, car Cacciaguida a recommandé expressément au poëte de ne pas répéter les « choses incroyables » dont il lui faisait confidence. Malgré sa discrétion à ce sujet, nous pouvons être certains pourtant que, à la différence des *impies* qui voulaient isoler la querelle politique de la question religieuse, Can de la Scala, ce kan des Tartares de l'Italie, ce limier prédestiné à la perte de la Louve, adoptera complétement les idées de Dante touchant la nécessité de combattre l'Église romaine sur son terrain, de le miner sous ses pas par une propagande sectaire se déguisant sous les formes du langage catholique, puisque c'est à lui que fut dédiée la dernière cantique de la *Comédie.*

Dans les questions adressées par Dante à son aïeul se révèlent les

contrariétés, les divergences d'opinion, les irritations dont il eut à souffrir et que lui suscita sa transformation extérieure, son apostasie apparente, résultant de la substitution du langage et des fictions orthodoxes au langage et aux figures érotiques. Il s'enquiert si, banni de Florence comme gibelin par les guelfes, il ne sera pas repoussé *d'autres lieux*, où il serait en droit d'espérer un asile parmi ses coreligionnaires, à raison de ses chants poétiques, *si ch' io non perdessi gli altri per miei carmi.* « En effet, dit-il, mon langage, celui de mes divers personnages, leur distribution dans l'Enfer, dans le Purgatoire et dans le Paradis, si l'on n'en saisit pas bien l'artifice, seront de pénible digestion pour beaucoup des miens et leur feront faire la grimace, *a molti fia di forte agrume;* c'est parce que je suis constamment l'ami courageux et non pas timide de cette *vérité* qui est l'objet de nos efforts, et dont je me suis fait l'apôtre, que j'ai conçu et exécuté ma *Comédie* dans le seul système qui puisse me permettre de la publier et d'attendre d'elle l'immortalité. »

Aussi son aïeul l'encourage-t-il à persister dans son œuvre, à publier son poëme, TUTTA TUA VISION FA MANIFESTA ; cette vision dirigée tout entière contre l'erreur et le mensonge, *rimossa ogni mensogna.* Cela s'entend ; « laisse se gratter, dit-il, ceux qui sentent la lèpre les ronger, *lascia pur grattar dov' è la rogna ;* » si ton langage paraît rude et brutal, même aux pontifes dont la conscience est si chargée, aux catholiques qui ont tant à rougir pour leurs chefs et pour eux-mêmes, n'en prends souci ; car tes précautions sont bien prises à leur égard ; quant à tes coreligionnaires, si la première saveur leur est désagréable, lorsqu'ils auront digéré le mets où tu as déployé tout ton art, ils y trouveront une nourriture substantielle où ils puiseront force et vie, *vital nutrimento.* Ta voix ira comme le vent frapper les cimes les plus hautes, *questo tuo grido sarà come 'l vento, che le più alte cime più percuote,* et arrivera à les renverser, notamment la plus élevée de toutes. Pour y parvenir tu as passé en revue dans l'Enfer, sur la montagne du Purgatoire et dans les sphères célestes, les papes et les rois que ta haine tenait le plus à présenter à l'opinion sous de noires couleurs, *l'anime che son di fama note,* car il faut à l'esprit des exemples frappants. Or ceux que tu as choisis aideront singulièrement à révéler le fond de ta pensée, *la sua radice incognita e nascosa,* ainsi que le but secret qu'elle pour-

suit et qu'elle n'a garde de laisser autrement apparaître, *altro argomento che non paia.*

CHANT XVIII. Ainsi, bien endoctriné par le représentant des Croisés, décoré de la croix rouge, comme les chevaliers du Temple, l'illustre descendant de Cacciaguida passe dans la sphère de Jupiter. Elle est affectée aux bons princes « qui sont si rares. » Or « le ciel de Jupiter peut être comparé à la géométrie sous deux rapports : 1° Il se meut entre ceux de Mars et de Saturne, dont l'un chaud et l'autre froid, contrastent avec sa nature tempérée. 2° Jupiter est le seul parmi tous les astres qui se montre blanc et presque argenté. Ces deux propriétés se retrouvent dans la géométrie, car elle se meut entre le point et le cercle, qui contrastent avec sa certitude, l'un n'étant pas mesurable à cause de son indivisibilité, l'autre ne l'étant pas davantage à raison de sa courbe, qui ne permet pas de le soumettre à la quadrature. La géométrie est également blanche, en ce qu'elle est pure d'erreur et très-certaine par elle-même, comme aussi par sa suivante, qui est nommée perspective (1). »

Les rapports sont plus saisissables entre le ciel de Jupiter, tel que nous le montre Dante, et le grade maçonnique correspondant. Les adeptes y sont désignés par le nom de chevaliers de l'Aigle blanche et noire ; ils font serment, sous peine de mort, de ne jamais révéler les secrets de l'Ordre et de n'admettre à ce grade que des frères ayant passé par ceux de prince de Jérusalem et de chevalier du Soleil. Leur but est de *tirer vengeance de ceux qui ont détruit l'ordre du Temple* et usurpé ses richesses; ils doivent les poursuivre de leur haine jusqu'au moment où ils seront assez nombreux pour déposséder les usurpateurs, sous les auspices et sous la direction d'un grand et puissant chef, et considérer comme leurs ennemis les chevaliers de Malte, injustement investis des droits, biens et dignités des Templiers. Après avoir baisé la Bible, ils prêtent serment d'obéissance envers le grand chef de l'Ordre, d'amitié pour leurs frères, avec lesquels ils ne doivent avoir *qu'une même volonté*, et s'engagent à employer tous leurs efforts pour l'*avantage du ciel* (2).

Lors des réceptions, la loge est divisée en trois compartiments : le premier est tendu d'étoffes noires parsemées d'ossements et de têtes

(1) *Convito*, II, 14. — (2) *Light on masonry*, p. 253 et suiv.

de morts; le second représente une caverne. On y voit une colonne avec des chaînes, des carcans, des instruments de mort et de torture, un baquet plein de sang, un cadavre, ou à son défaut un squelette. *Un aigle* ayant les *ailes éployées* semble voler vers la voûte. Le troisième, entouré de grandes colonnes semées de larmes, est tendu de rouge. Les chevaliers, vêtus de noir, et le grand-maître de rouge avec manteau noir, portent sur le cœur la *croix rouge*, marque distinctive de l'Ordre, désignée par un mot italien *abito*. Le bijou offre pour emblème l'*aigle* à deux têtes couronné, les ailes éployées et tenant dans ses serres un *poignard*. Le chapitre est éclairé de *quatre-vingt-une bougies*, que l'on réduit à *vingt-sept* et quelquefois à *neuf*. Le récipiendaire dit avoir été purifié par l'*eau* et par le *feu*. On lui apprend que J. Molay est le véritable *Hiram* dont il faut venger la mort, qui *criera toujours vengeance* dans le cœur des Templiers. Aussi le mot hébreu, *Nekam, ultio*, revient-il souvent dans ce grade, où nous remarquons aussi, en outre d'un grand nombre de lettres ponctuées, ceux de *Tsedakah*, justice, *Emounah*, vérité, foi, *Hamal sagghi*, grand œuvre. Enfin Philippe-le-Bel et le pape Clément V, Bertrand de Got, y sont voués à l'exécration avec tous les rois et les princes complices de la ruine du Temple, comme si tous étaient encore vivants ou ne faisaient que de descendre dans la tombe (1).

Chose singulière, les sentiments, les vœux, les espérances sont les mêmes chez les chevaliers de l'Aigle et chez Dante, à cinq cents ans de distance, leur bijou est le même : c'est l'aigle impériale aux ailes éployées. Celle du poëte est formée d'une multitude d'âmes lumineuses, mues comme les chevaliers modernes par une même volonté, par un amour mutuel. Ces âmes ont soif de *justice* et manifestent leur pensée intime en se groupant de manière à former des lettres initiales ou des phrases entières, *faciensi or D. or I. or L. in sue figure*. Elles tracent de cette manière : *Diligite justitiam qui judicatis terram*, précepte à l'adresse de ceux qui seraient tentés d'imiter Philippe et Clément; puis d'autres clartés viennent se poser sur l'M final, initiale de Molay (2), pour former la tête et le cou de

(1) Cahier manuscrit résumant les divers rituels maçonniques.

(2) C'est ce qu'indique de plus en plus le verbe *ingigliarsi*, employé pour

l'aigle ; les deux jambages de l'M, dessinant assez bien les ailes, de même que le V central, la partie inférieure de son corps. L'image symbolique se trouve ainsi tracée sans un déplacement notable, *con poco moto seguitò la'mprenta.* A cette vue et en entendant les chants de ces bienheureuses Splendeurs célébrant le *bien* auquel elles aspirent, *il ben ch'a se le move*, c'est-à-dire le grand œuvre de la justice sectaire, car c'est dans ce sens qu'il faut presque toujours entendre une expression qui revient si souvent dans le poëme, Dante laisse éclater son enthousiasme : « O douce étoile ! s'écrie-t-il, *quels* BIJOUX, et en quel nombre*, me manifestèrent que *notre justice* émane du ciel, *dont tu es le brillant joyau, effetto sia del ciel che tu ingemme?* Je prie donc l'Esprit d'où procède ton mouvement et ta vertu (le chef suprême de l'Ordre), de considérer *d'où s'exhale la vapeur* qui obscurcit ton éclat, pour qu'il ait à s'indigner encore une fois de voir trafiquer dans le *temple*, cimenté de *signes* et de *martyrs.* O milice du Ciel (*Commilitones Christi*) ! que je contemple, prie pour ceux qui, sur cette terre, sont tous pervertis par le mauvais exemple (de Rome babylonique). Jadis c'était avec l'épée que l'on faisait la guerre, et maintenant c'est en enlevant le pain aux malheureux (exilés ou excommuniés). Songe pourtant, toi qui n'écris que pour raturer (pour vendre à prix d'argent la révocation des anathèmes et des censures ecclésiastiques), songe que saint Pierre et saint Paul, morts pour la vigne que tu mets au pillage, sont vivants là-haut. Tu peux dire, il est vrai : J'ai tant de dévotion pour saint Jean-Baptiste (dont l'effigie était empreinte sur les monnaies d'or de Florence) que le pêcheur aussi bien que Paul sont pour moi des inconnus. »

Cette tirade, dirigée contre le Saint-Siége dans la personne de Clément V, n'a pas besoin sans doute de commentaires, et l'on comprend d'où s'exhale la vapeur qui obscurcit l'éclat de l'aigle, *il fummo che suoi raggi vizia,* lorsqu'il est parlé immédiatement de ceux qui trafiquent dans le temple.

CHANT XIX. « La belle image » de l'aigle, formée d'une foule de chevaliers, décorés eux-mêmes de l'aigle, prend la parole en leur nom, et comme ils n'ont tous qu'un même espoir, qui les rend

s'enguirlander, afin que les fleurs de lis aient à rappeler la France, où le grand-maître fut immolé avec ses frères.

joyeux, *liete faceva l'anime concerte ;* qu'ils sont mus par une même volonté, l'aigle parle à la première personne du singulier, en exprimant la pensée collective. Il dit donc IO *e* MIO *quand' era nel concetto noi e nostro.* Après avoir proclamé les mérites de l'empire romain, dont elle est le symbole, et qui comptait les papes parmi ses sujets, les premières paroles qu'elle adresse à Dante sont empruntées au vocabulaire maçonnique ; car le grand architecte de l'univers est pour elle « celui dont tourna le compas pour tracer les limites du monde ; » puis elle se met à gourmander le poëte, dont la présomption va jusqu'à prétendre sonder la justice éternelle et préjuger ses décrets : « Un homme, dis-tu, naît sur les rives de l'Indus, il n'a jamais entendu parler du Christ, ni rien su qui fasse mention de lui ; il ne pèche ni en pensées, ni en paroles, ni en actions, aux yeux de l'humaine *raison ;* mais il meurt sans baptême et sans avoir eu la Foi. Peut-on lui faire un crime de n'avoir pas cru ce qu'il ignorait ? Y a-t-il justice à le condamner ? »

On comprend que ces questions sont à l'adresse de l'Église catholique, enseignant qu'il n'est point de salut hors de son sein. Cela est si vrai, que l'aigle sectaire n'a garde d'entrer dans un examen approfondi de la question, et encore plus de la résoudre ; elle se contente de renvoyer l'adepte qu'elle endoctrine à la sainte Écriture, à la Bible, qui, pour les maçons, nous l'avons vu, est la loi naturelle, dont ils interprètent le texte à leur manière ; ceux qui ne la comprennent pas comme eux, sont des esprits grossiers, des brutes, *terreni animali, menti grosse ;* et elle conclut en déclarant que rien n'est juste qu'autant qu'il est conforme au *bien suprême,* à la volonté première, sur laquelle aucun bien créé ne peut exercer son influence, attendu que c'est elle qui le produit. Dante, enchanté d'une explication si claire et si décisive, se compare aux petits de la cigogne, levant vers leur mère un œil joyeux, lorsqu'elle vient de leur distribuer la pâture. Mais il se réserve de fournir lui-même une explication plus concluante, en nous montrant bientôt des païens resplendissant dans la gloire éternelle, et de donner ainsi un démenti formel à ces paroles de l'aigle, qui, après quelques notes d'un chant inintelligible pour les profanes, lui déclare que nul ne montera au ciel sans avoir cru au Christ, soit avant, soit après son avénement, c'est-à-dire au Christ impérial, véritable oint du Seigneur.

Amie, avant tout, de la justice, on conçoit que l'aigle impériale n'ait pas les rois en grande estime ; aussi, passe-t-elle en revue tous les souverains de l'Europe, en les malmenant plus ou moins rudement, selon leur degré de complicité dans la ruine de l'ordre du Temple, ou leur dévouement pour Rome. Si l'on veut savoir pourquoi le roi de Chypre, notamment, Henri de Lusignan, est traité de brute, « ne différant en rien des autres brutes couronnées, » et pourquoi il est fait mention, à la fin de ce manifeste contre les rois, des deux villes de Famagouste et de Nicosie, en proie à la désolation, on sera complétement édifié à cet égard par la lettre que le pape Clément V adressait, le VIII des calendes de septembre, an 6 de son pontificat (1311), au roi de Chypre, ainsi qu'aux évêques de Famagouste et de Nicosie, pour qu'ils eussent à procédér par la torture contre les chevaliers du Temple, en chargeant le légat en mission à Rhodes de repasser par l'île de Chypre, pour veiller à l'exécution de ses ordres.

« La justice exigeait, y est-il dit, qu'afin d'obtenir des Templiers, plus entièrement et plus évidemment la vérité, ils fussent appliqués par un, deux, trois, quatre, cinq et six à la question et livrés aux tortures. Cependant, les évêques et délégués ont imprudemment négligé ce moyen. Nous leur ordonnons expressément d'employer contre les chevaliers le genre de torture convenable pour amener, le plus promptement et le plus pleinement, la vérité. Les sacrés canons exigent qu'en pareille circonstance, les personnes qu'accusent des *indices si évidents* et des *présomptions si fortes*, soient livrées aux bourreaux des tribunaux ecclésiastiques (1).

On voit combien Dante est fidèle à son serment de vengeance contre les bourreaux des Templiers ; son vers les poursuit, lors même qu'il semble le plus étranger à leur catastrophe, toujours présente à son esprit.

CHANT XX. Les « chers et brillants *bijoux,* » formant la figure de l'aigle, applaudissent à cette véhémente philippique contre la royauté tombée en si mauvaises mains ; leur satisfaction s'exprime par des chants, que « la mémoire du poëte n'a pu retenir, » ce qui le dis-

(1) *Registrum litt.*, Clementis papæ V. *Archives secrètes du Vatican. Voy.* le texte latin dans Rainouard.

pense de les reproduire. Puis l'aigle, reprenant la parole, lui signale les Esprits dont son œil resplendit, comme ceux dont le *grade* est le plus élevé, « *di tutti lor gradi son li sommi.* » C'est David, « le chantre de l'Esprit saint, » qui brille dans sa pupille. Cinq esprits dessinent le contour de l'œil, et l'empereur Trajan est désigné le premier; après lui, Ézéchias, roi de Juda, tous deux ayant pour but de prouver, bien que leur exemple paraisse favorable à la thèse contraire, que l'Église catholique, en admettant l'efficacité des prières pour les morts comme pour les vivants, s'élève contre l'immutabilité de la volonté de Dieu, puisque l'un, déjà dans l'enfer, aurait dû aux prières de saint Grégoire son admission au paradis; l'autre, aux siennes propres, quinze années de vie de plus sur la terre. Puis, viennent Constantin, aux regrets du mal qu'il a causé, dans une bonne intention, en quittant Rome pour la céder aux papes, par qui le monde est conduit à sa perte; Guillaume II, aïeul de Frédéric II, par Constance, sa fille, prince dont les mérites contrastent avec les méfaits de Charles II de Naples et de Frédéric d'Aragon; enfin, le troyen Ryphée.

Ainsi sur cinq esprits désignés dans une pensée essentiellement hostile au catholicisme, à tel point qu'on n'y rencontre aucun saint béatifié par l'Église (on a pu du reste s'apercevoir déjà combien Dante répugne à les admettre dans son Paradis); sur cinq esprits, disons-nous, deux sont païens; le premier nommé a pu connaître Jésus-Christ et n'a pas cru en lui, le dernier mort 1200 ans avant sa naissance n'a pu ni prévoir la rédemption qu'il devait venir opérer, ni l'entendre prédire, et tous deux n'en sont pas moins sauvés. Nous étions donc bien fondé à dire que l'aigle n'allait pas tarder à se donner un démenti à elle-même. On voit en effet qu'elle ne s'est exprimée d'abord si obscurément que pour revenir à s'élever, par deux exemples éclatants, contre la doctrine de l'Église, qu'elle craignait d'attaquer par ses paroles. « Qui croirait, dit-elle, dans le monde catholique, *nel mondo* ERRANTE, que le Troyen Ryphée se trouve ici? » Nul ne l'aurait imaginé en effet et il fallait toute l'astuce sectaire pour s'aviser d'une pareille fiction. Il fallait toute l'habileté du poëte pour espérer de la faire admettre, en représentant Trajan comme ayant eu « une vive espérance dans les prières » qui devaient le sauver, et cela en enfer où « il n'est point d'espérance, » Dante

nous l'a dit, « d'où jamais aucune âme n'est sortie, » il a eu soin de nous l'affirmer encore ; peut-être même en vue de cette canonisation ironique, afin qu'on n'eût pas à la prendre au sérieux, pas plus que celle de Ryphée. Qui pourra se persuader en effet que Dante, en le supposant excellent catholique, ait pu croire lui-même et pensé pouvoir persuader aux plus crédules, que Dieu dans sa sagesse aurait « ouvert les yeux de Ryphée sur notre rédemption » attendu qu'il aurait reçu « le baptême de la foi, de l'espérance et de la charité, » ces vertus du maçon, et qu'il lui aurait fait prendre en dégoût l'infection païenne, *il puzzo del paganesmo*, au point de « gourmander les pervers » qui n'avaient pas d'autre culte ? Un peu plus il aurait fait de lui un prophète et un prédicateur de l'Évangile, la *Comédie*, on en conviendra, ne saurait être poussée plus loin.

CHANT XXI. Chacun des six cieux que nous avons parcourus nous a offert quelqu'un des symboles d'une doctrine qui prétend remonter au moyen âge et même au delà ; ces symboles s'y produisent dans le même ordre où nous les donnent les rituels imprimés ou manuscrits que nous avons pu consulter. Faut-il encore attribuer au hasard ce qui semble le résultat d'une idée doctrinale suivant sa progression rationnelle, tout en s'enveloppant des voiles du mysticisme catholique, pour dérober aux regards le supernaturalisme oriental ? C'est là une explication dont il est bien difficile de se payer et qui perd d'autant plus de sa valeur qu'on est obligé d'y recourir plus souvent. Ainsi le septième ciel où nous arrivons ne demeurera pas en reste avec les précédents : « Saturne a deux propriétés qui peuvent le faire comparer à l'astrologie, l'une est la lenteur de son mouvement, l'autre son élévation au-dessus des autres planètes. De même, dans l'astrologie, il faut un grand espace de temps pour parcourir le cercle complet des connaissances qu'elle embrasse, tant pour la théorie que pour la pratique. De même encore l'astrologie est très-élevée et très-noble par son sujet, qui est le mouvement du ciel, et par sa certitude (1). » Nous sommes désormais habitués à ces rapprochements bizarres si laborieusement amenés ; ils ne sauraient donc nous surprendre pas plus que de voir l'âge d'or rappelé dans l'astre de Saturne ; mais comment rattacher une figure biblique à

(1) *Convito*, II, 14.

cette fiction mythologique ? Ce n'est pas une difficulté pour Dante, qui suit évidemment un système de figures dont l'ordre est arrêté d'après certaines règles mystérieuses. Il nous montre dans la septième planète une échelle d'or dont les degrés sont chargés d'Esprits. Les uns descendent, les autres montent et se perdent dans les profondeurs du ciel. Ce sont les âmes qui ont fait leur bonheur de la contemplation, car nous sommes au moment d'atteindre les dernières hauteurs de la vie intellectuelle. Mais que penser en voyant cette échelle d'or, destinée à gravir jusqu'aux sommités célestes, appelée par Dante du même nom qui sert à la désigner dans les cérémonies maçonniques, c'est-à-dire sous le nom d'*échelle de Jacob ?* « Votre loge a-t-elle une voûte ? est-il demandé au récipiendaire. — Elle a un dais de nuages, un ciel parsemé d'étoiles, où tout bon maçon espère arriver. — Comment espérez-vous y parvenir ? — A l'aide de l'*échelle de Jacob.* — A quoi font allusion les sept échelons ? — *Aux sept planètes,* mais plus spécialement *aux sept sciences et arts libéraux.* C'est pour cela et pour plusieurs autres raisons encore, que le nombre sept a toujours été tenu en haute estime par les vrais maçons (1). » C'est de même en passant successivement par les sept planètes ou sciences, figurées par les sept échelons, que Dante vient d'atteindre le septième ciel et il nous y signale précisément ce symbole d'un des plus hauts grades de la doctrine occulte. En effet le grade de chevalier de l'Aigle n'est que préparatoire à celui de *Kadosh,* qui en est le complément (2), et la cérémonie principale que doit accomplir le récipiendaire, consiste à gravir une échelle mystique ; à prêter serment de se soumettre aux lois et statuts de l'ordre des Templiers de Saint-Georges et *Saint-Jean* de Jérusalem, de marcher au premier signal pour la défense de l'Ordre, pour son rétablissement et pour *venger sa destruction* sur ceux qui lui seront désignés par le Chapitre (3). En admettant que Dante fût initié à une association secrète se rattachant à l'ordre du Temple, par des liens plus ou moins étroits, on conviendra que l'échelle symbolique qu'il faisait briller au sep-

(1) *Light on masonry*, p. 39, et *passim*.

(2) On remarquera que ce mot hébreu, qui signifie saint, purifié, équivaut à cathare et à puritain.

(3) *Light on masonry*, p. 273 et suiv. — Cahier manuscrit.

tième ciel de son Paradis était assez éloquente pour ses frères sans autre explication; mais si l'on rejette cette hypothèse, qui s'appuie sur tant d'indices concordants, il faut reconnaître chez lui un esprit de prophétie d'une exactitude et d'une lucidité fort extraordinaires, et le démon seul peut l'avoir si bien informé (1).

Quels sont maintenant les personnages qui figurent dans ce septième Ciel? Deux seulement sont nommés, et c'est bien peu pour cette Église catholique si féconde en génies contemplatifs; mais comment attendre plus du sectaire qui n'admet parmi ses élus que les illustrations dont l'absence se serait par trop élevée contre lui et dont l'intervention lui devient nécessaire, pour se couvrir de leur orthodoxie, ou des bienheureux qu'il choisit soigneusement avec la pensée de les opposer, soit par leurs actes, soit par leurs paroles, à ceux qui leur ont succédé? Ainsi Pierre Damien, le pieux solitaire, renonçant au chapeau de cardinal pour rentrer dans son ermitage, devient l'organe de sa haine contre les princes de l'Église; c'est pour faire contraster son désintéressement, son humilité avec leur orgueil et leur avidité, qu'il l'a choisi parmi tant d'autres; nul ne le sait mieux que lui, et pourtant c'est avec l'apparence de la plus grande bonhomie qu'il lui demande : « Pourquoi as-tu été seul prédestiné à la tâche de m'instruire parmi tes compagnons? » Et le saint lui répond par l'impossibilité de sonder la pensée divine; mais il ne tarde pas à révéler celle qui le fait parler. « Lorsqu'on m'imposa, dit-il, ce chapeau qu'on va plaçant de mal en pis, *che di male in peggio si travasa,* il ne me restait que peu de temps à vivre. Les deux grands apôtres, Pierre et Paul, s'en allaient décharnés, pieds nus et vivant d'aumônes; il faut à l'obésité des prélats actuels des estafiers pour

(1) Pelli s'exprime ainsi dans sa vie de Dante : « Apostole Zeno nous dit (tome II de ses *Lettres*, n° 224) qu'il existe au musée impérial de Vienne deux médailles dont l'une porte la tête de Dante, avec l'inscription *Dantes Fiorentinus*; l'autre l'effigie du peintre Pierre de Pise, avec l'exergue *Pisanus pictor*; et que chacune de ces deux médailles offre au revers les mêmes lettres initiales ponctuées, dans l'ordre suivant : F. S. K. I. P. F. T. » (p. 125, éd. Zatta.) Ces lettres, appliquées sans le moindre changement à deux hommes de mérites si divers, ne peuvent guère exprimer qu'un titre commun. Nous croyons donc pouvoir, jusqu'à meilleure interprétation, accepter celle que voici : *Fraternitatis Sacræ Kadosh, Imperialis Principatus, Frater Templarius.*

les soutenir et les pousser par derrière; puis, leur manteau étalé sur la croupe de leur monture fait que *deux bêtes s'en vont revêtues d'une même peau.* Oh! qu'il faut de patience, s'écrie-t-il, en terminant, pour endurer pareilles choses! » Ce qui, grâce à l'élasticité de la phrase, laisse douter si le saint s'étonne de la patience divine, ce qui ne serait guère en situation, ou s'il parle de la patience des Italiens.

Comme toujours, les autres âmes bienheureuses témoignent de leur approbation par un redoublement de splendeur, mais cet assentiment se manifeste de plus par un ban unanime, *grido,* sentence de malédiction contre Rome. Le retentissement en est si formidable qu'il produit sur Dante l'effet du tonnerre. Pauvre Rome, contre laquelle s'élève la voix des saints jusque dans les palais du ciel, et qui serait réduite à compter celui qui se rend en termes pareils l'organe de leur indignation, comme un de ses enfants les plus soumis!

Chant XXII. Béatrice prend pitié de l'étourdissement dans lequel l'arrêt céleste a plongé son fidèle, qui n'en a pas saisi le sens au milieu du fracas dont il était accompagné, mais au lieu de lui en répéter le contexte, ce qui lui serait facile, puisqu'elle peut lui parler sans le foudroyer, comme le ferait son sourire, démonstration qui serait trop claire, et, par suite, entraînerait sa perte, elle se borne à lui dire qu'il s'agit d'une vengeance dont il sera témoin avant de mourir, *vendetta laqual vedrai inanzi che tu muoi.* Quel besoin de dire que cette vengeance, réclamée du Très-Haut contre le pontife et les cardinaux, est celle de l'ordre du Temple, dont l'un a prononcé l'abolition, sans protestation des autres? Car en vérité l'embonpoint des princes de l'Église serait un bien mince grief pour tant de colère.

Qu'on se rappelle par qui fut prêchée dans le Nord la croisade contre les albigeois, et l'on comprendra le motif qui fait apparaître saint Benoît, après Pierre Damien. Les moines de Cîteaux, qui s'étaient rendus coupables de ce crime, appartenaient à l'Ordre fondé par ce bienheureux. C'était donc à lui de le leur faire expier: telle est constamment la logique de Dante, jamais il ne s'en écarte dans la distribution de ses rôles. Aussi avec quelle joie prête-t-il l'oreille aux paroles du saint fondateur, et se compare-t-il à la rose s'épanouissant dans toute son ampleur aux rayons du soleil; ce qui nous pré-

pare à passer bientôt au grade de rose-croix ; car saint Benoît l'assure que l'échelle mystique, « dont Jacob vit la partie supérieure, » monte jusqu'au dernier ciel, où s'accompliront tous ses désirs. Dante, simple laïque, la gravira jusqu'au dernier échelon, tandis que les Cisterniens, ses fils dégénérés, tenant avant tout à la terre, ne songent seulement pas que cette échelle miraculeuse existe. En conséquence, le saint de s'écrier : « Ma règle subsiste, mais c'est du papier perdu. Les abbayes (de mon Ordre) sont devenues des cavernes et le froc n'est plus qu'un sac plein de farine avariée, *sacca piene di farina ria ;* la soif des richesses pervertit le cœur des moines ; (Cîteaux avait-il eu part à l'héritage du Temple ?) Tout ce que l'Église retient, *guarda*, appartient aux pauvres, non à des proches ni aux complices de déportements impurs, *ne d'altro piu brutto...* Pierre, François et moi nous avons commencé sans or et sans argent, par la prière et le jeûne. Après nous, tout a changé du blanc au noir ; mais Dieu portera remède au mal lorsqu'il le jugera bon, et le moyen qu'il emploiera sera moins étonnant que le miracle du Jourdain remontant vers sa source. » Car les efforts humains y suffiront. C'est une pensée qu'il ne laisse pas au saint le temps d'exprimer, on comprend pourquoi. Il le fait s'élancer vers l'échelle mystique avec les autres bienheureux, qui reprennent leur essor vers les plus hautes sphères du ciel, et lui-même, poussé par un regard de sa dame, il suit la troupe élue sur les échelons sacrés.

Avec la rapidité de l'éclair, il atteint la constellation des Gémeaux, à laquelle il adresse une invocation cabalistique d'où semble résulter qu'il serait né sous ce signe : « Le père de toute vie mortelle se montrait et se voilait avec vous la première fois que je respirai l'air toscan, *quand'io senti' da prima l'acre tosco.* » Mais si l'on traduit : la première fois que je reconnus pour vicié l'air du catholicisme romain, *tosco* signifiant aussi poison, on reconnaîtra qu'il a entendu parler uniquement de sa régénération sectaire ou de sa naissance à une vie nouvelle. Il n'y a donc pas à s'étonner si, dans l'opuscule auquel il a donné ce titre énigmatique, il fait mourir Béatrice sous ce même signe des Gémeaux, qui aurait présidé à sa naissance mystique.

Par une de ces nombreuses coïncidences si bénévolement attribuées au hasard, « le huitième ciel, nous dit-il, peut être comparé à la physique (science des corps), et à la métaphysique (science des

idées). » En conséquence, le corps et l'idée où Dante et Béatrice se trouvent réunis dans le ciel des Gémeaux, où ils reproduisent la fiction de Castor et de Pollux, passant alternativement des ténèbres à la lumière. C'est donc à cette « glorieuse constellation, à cette *lumière* féconde en grandes vertus, *lume pregno di gran virtù,* » qu'il se déclare redevable de tout ce qu'il a de valeur sous le rapport de l'esprit. Car c'est de son initiation que dériva pour lui la doctrine dont il se constitua l'apôtre inspiré. Aussi met-il sa confiance dans ce bienheureux signe, pour en obtenir la force d'arriver au terme de sa tâche, *al passo forte che a se lo tira.* Il a ses raisons pour en agir ainsi, et le commentateur anonyme, son ami, les explique à sa manière en ces termes : « Le seigneur des Gémeaux est Mercure (qui lui-même est geminé sous le nom d'Hermathéné), et il induit les hommes à l'art d'écrire et aux subtilités de l'esprit, *sottilizzare d'ingegno.* L'auteur veut démontrer que les causes secondes, c'est-à-dire *les influences du ciel,* lui ont conféré ses dispositions et son aptitude à *la science des lettres* qui lui fait faire ce voyage *à l'aide de l'allégorie.* Les Gémeaux sont donc la maison de Mercure qui est *significatore di scrittura, di scienza, e di cognoscibilitade.* »

Conformément à l'usage constant des mystères, où l'initié parvenu à un certain degré d'instruction est invité à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les divers grades qu'il a parcourus, Dante, sur l'ordre de Béatrice, plonge ses regards au-dessous de lui ; il passe en revue les sept sphères qu'il a franchies, et ne peut s'empêcher de sourire de mépris à l'aspect misérable du monde des profanes, puis ses yeux et sa pensée se reportent sur Béatrice.

CHANT XXIII. Tout à coup le ciel devient de plus en plus resplendissant, et Béatrice s'écrie : « Voici les phalanges du triomphe du Christ et avec elles le fruit précieux que récoltent ceux qui ont traversé ces sphères. » Alors Dante aperçoit un soleil dont les clartés illuminent tout ce qui l'entoure. « Là, reprend Béatrice, est la sagesse et la puissance qui ouvrit la route si longtemps désirée entre le ciel et la terre. » Dante est inondé de bonheur, mais il ne décrit pas le spectacle qui s'offre à ses yeux, il n'y tente même pas ; s'il s'agissait pourtant, comme le pensent les commentateurs, de l'humanité de Jésus-Christ, il semble que les couleurs ne lui auraient pas fait défaut. Mais non, « en dépeignant le paradis, il faut, dit-il, que le poëme

sacré saute comme un homme qui trouve son chemin coupé; mais si l'on songeait à *ce que pèse un sujet si lourd sur l'épaule mortelle* qui en est chargée, on ne lui reprocherait pas de trembler sous le faix. Une petite barque ne tiendrait pas sur l'onde que fend ma proue hardie, ni un nocher qui redouterait le péril. » Croirons-nous que pour le génie de Dante ces obstacles ne sont que des difficultés d'exécution, le danger qu'il a l'audace d'affronter, que celui de rester au-dessous de sa tâche ? Non certes. Il a bien voulu donner à entendre sa fiction dans le sens indiqué par les commentateurs, mais pour lui le triomphe du Christ était le triomphe de l'Empire sur l'Église, l'humanité du Christ, c'était l'Empereur sur la terre, et l'on conçoit qu'il tremblât en abordant un pareil sujet, qu'il se contentât d'y glisser rapidement.

Comment n'a-t-on pas fait attention à ces paroles de Béatrice : « Voilà le fruit que récoltent ceux qui ont traversé ces sphères, *tutto il frutto ricolto del girar di queste spere?* » Dans quel texte sacré trouve-t-on qu'il faille passer par les sept planètes pour contempler le Sauveur dans sa gloire ? Les textes ne manquent pas au contraire, notamment chez les Ophites et dans la maçonnerie, pour nous apprendre qu'on ne voit la lumière qu'à cette condition ; que le salut de l'humanité, sa régénération religieuse et sociale est le but de ceux qui sont admis à la contempler, la moisson qu'ils espèrent récolter. Pour Dante, l'Empereur était l'oint du Seigneur, le Christ sur la terre, et c'était par lui que devait s'accomplir la réformation dont son triomphe serait le signal. Comment ne pas voir dès lors que la moindre allusion à ces espérances était grosse de tempêtes, que le plus sage était de laisser une lacune où il y aurait eu tant à dire et, quand le terrain devenait par trop brûlant, de *sauter* à pieds joints, encore que *l'épaule fût lourdement chargée ?*

De son Christ, dont il vient à peine d'indiquer la présence, Dante passe donc « au beau jardin qui fleurit à ses rayons, » c'est-à-dire à la secte elle-même dans son ensemble. Ce jardin se résume dans la rose, sa plus belle fleur, et l'Église romaine donnant elle-même le nom de Rose mystique à la mère du Sauveur, le poëte ne manque pas de lui emprunter une métaphore qui s'adapte si bien à son sujet ; il s'en sert donc pour désigner l'église dont il est membre, celle dans laquelle ses coreligionnaires voyaient la fille et la mère de leur Christ,

que par cette raison ils appelaient aussi du nom de Marie; pouvant ainsi affirmer, en toute sûreté de conscience, qu'ils croyaient au divin Rédempteur et à sa sainte mère. Les pauliciens, d'où dérivèrent les cathares et les albigeois des x[e] et xi[e] siècles, ne procédaient pas autrement, et leurs métaphores nous expliquent celles de Dante : « Ils disent que tous ceux des leurs dans lesquels habite l'Esprit-Saint, sont mères de Dieu et désignés par ce nom, *Dei parentes esse et nominari,* attendu qu'ils conçoivent le Verbe de Dieu et le portent dans leur sein, *concipiant et in utero gerent,* et qu'ils le mettent au jour, *pariant,* en enseignant les autres, *et nihil amplius quam ipsi habeant habere primam illam genetricem* (1). Si l'on veut retrouver des figure analogues, on n'a qu'à ouvrir la vie de Benvenuto Cellini ; on y verra comment, après avoir gravi dans une vision plusieurs hauts degrés, *scaglioni,* le soleil (figure de l'initié) lui parut se gonfler et se transformer en Christ, puis en Vierge (2). On pourra lire aussi dans les rituels auxquels nous sommes si souvent ramenés, des dialogues comme celui-ci : « Comment allez-vous? — Je vais bien, quoiqu'en état de grossesse et prêt à mettre au monde un enfant mâle (3). » Dans cette symbolique, qui remonte si haut, chaque adepte, figurant la mère du Verbe, devient lui-même une rose mystique, et toutes ces fleurs « du beau jardin fécondé par les rayons divins » se résument dans la grande rose, c'est-à-dire l'assemblée qui usurpe le nom d'Église et qui se cache sous celui de Marie.

C'est donc la secte personnifiée que célèbrent les chants célestes, c'est elle que vient ceindre, sous forme de couronne, une flamme venue d'en haut, dont les commentateurs font l'ange Gabriel, que le poëte s'est gardé de nommer. « Je suis, dit cette flamme, l'amour angélique et je tourne la haute joie émanée du sein où séjourna notre désir, *giro l'alta letizia che spira del ventre che fù albergo del nostro disiro.* » Explique qui pourra ces paroles dans le sens catholique. Or c'est en tournant que cette flamme forme la couronne, couronne impériale; est-il besoin que nous ajoutions l'épithète absente? Et la joie qu'elle fait naître chez les sectaires émane pour eux du sein de

(1) Moine de Zigabène, *ouvr. cité.*

(2) Ch. XIII, p. 251. Éd. de Milan, in-12, 1824.

(3) *Les Francs-Maçons.*

cette Église, dont l'oint du Seigneur, objet de leurs désirs, est le fils bien-aimé. La flamme ajoute : « Et je la tournerai, dame du ciel (cette joie ou cette couronne), tant que *tu suivras ton fils,* et rendras plus radieuse cette sphère suprême, parce que tu y entres. » Il était certes facile d'être mieux inspiré pour parler de la Reine des anges, et surtout beaucoup moins obscur pour exprimer une idée orthodoxe ; mais il n'était pas aisé d'expliquer plus clairement que le dévouement des anges, ou des chefs de l'ordre secret, ne manquerait pas à la puissance impériale, et que, pourvu que l'église sectaire, dame du ciel régi par ces anges humains, continuât à *suivre* fidèlement son fils, la couronne impériale rayonnerait dans tout son éclat et répandrait partout la joie.

A la suite de cet hymne embarrassé de l'angélique ardeur, Dante trouve moyen, à l'aide d'une métaphore, d'appliquer à l'Empyrée l'épithète qu'il n'a osé donner à la couronne, et pour cela il en fait un manteau royal s'éployant sur les orbes de l'univers, *lo* REAL *manto di tutti i volumi del mondo.* Il voit la *flamme couronnée* s'élever à son tour vers les hauteurs célestes à la suite de son fils, et l'Italie entière, dont l'élan, comprimé par Rome, fait enfin explosion, *per l'animo che'n fin di fuor s'infiamma,* tendre les bras vers cette Jérusalem nouvelle, comme l'enfant à la mère dont le sein vient de l'allaiter, *come fantolin che' nver la mamma tende le braccia.* Alors, l'âme inondée de bonheur, il se récrie sur la fécondité de cette église albigeoise, qui a fourni tant et de si zélés laboureurs empressés à semer le bon grain ; et pour qu'on n'ait pas à se méprendre sur ceux qu'il désigne, il fait allusion à une cérémonie du rituel sectaire, en rappelant l'exil de Babylone « où, dit-il, on laissa l'or, *nell' esilio di Babilonia ove si lasciò l'oro.* » Comme on ne trouve nulle part mention d'un pareil fait dans les Saintes-Écritures, il faut bien chercher ailleurs ; et nous trouvons précisément dans les rituels maçonniques, que l'on commence par faire dépouiller au récipiendaire toute monnaie, tout bijou d'or ou d'argent qu'il peut avoir sur lui (1), de même que les Templiers, dans leurs réceptions secrètes, ne gar-

(1) « L'aspirant reçoit ordre de mettre bas tout métal. » *Les Francs-Maçons,* p 137.

daient que la chemise et le haut-de-chausses. Quant à l'exil de Babylone, nous savons qu'il signifie la domination romaine.

Ainsi ce chant débute par une fête analogue à celle qui se célèbre dans les loges maçonniques à l'époque du solstice d'été, où le soleil, figure de la lumière intellectuelle, est à son apogée ; on l'appelle fête du Triomphe de la lumière (1), et nous avons ici le triomphe du Christ, qui lui-même est un soleil, *sopra migliaia di lucerne un sol.* Il se termine par une allusion empruntée aux rites secrets de la secte. C'en était assez pour indiquer aux initiés quelle en était la signification intime ; c'en est aussi assez pour nous, profanes, qui osons soulever laborieusement des voiles si longtemps impénétrables.

CHANT. XXIV. Nous approchons de la fin du Paradis que nous allons voir dépeint sous la forme d'une grande rose. Eh bien ! le grade le plus élevé de la franc-maçonnerie est celui de rose-croix. Ceux auxquels il est conféré sont qualifiés PRINCES ROSE-CROIX, et lors de leur réception, ils sont admis à une Cène mystique, où ils prennent leur part de l'*agneau béni*, du *pain des anges* et du *vin d'amour* (2). Quelles sont maintenant les premières paroles que Béatrice adresse aux âmes bienheureuses restées dans le huitième ciel après l'ascension du Christ et de sa mère ? « O convives élus *à la grande Cène de l'agneau béni*, qui rassasie tous vos désirs, permettez à celui-ci de recueillir les miettes tombées de votre table, accordez-lui *quelques gouttes* de la source où vous vous abreuvez. » C'est là, certainement, une requête ayant pour but de faire participer le postulant à la Cène rituelle. Mais comme ceux à qui elle est adressée sont les trois grands apôtres Pierre, Jacques et Jean, elle est formulée ici, on le voit, dans les termes les plus humbles, de manière à être intelligible pour les uns sans trop scandaliser les autres.

Que se passe-t-il alors ? Ce n'était pas assez pour Dante d'avoir fait pivoter ces âmes bienheureuses « comme des sphères sur leurs pôles » en témoignage de leur joie, à cette requête adressée aux plus grandes splendeurs du ciel par l'hérésie elle-même, prenant le langage et le costume catholique ; saint Pierre, le grand apôtre, se met à tourner par trois fois en chantant autour de la Dame-Vérité, comme

(1) *Voy.* Reghellini et Ragon.

(2) Voy. *Maçonnerie Adonh.*, et Reghellini, *ouv. cité.*

pour lui rendre hommage, et la reconnaître pour la foi véritable, *tre fiate intorno di Beatrice si volse.* Son chant est si divin que « la plume *saute* et cesse d'écrire. » On le voit, c'est toujours le même procédé dès que le sujet devient brûlant, et que la couleur risquerait d'être *trop vive*, en reproduisant, même partiellement, la pensée du sectaire, qui du reste ne se fait pas faute d'en convenir, *che l'imaginar nostro a cotai pieghe è troppo color vivo.*

Revenons, maintenant, aux cérémonies du grade de rose-croix. Le récipiendaire est censé voyager trente-trois ans, nombre des années que Jésus-Christ a passées sur la terre, puis on lui demande ce qu'il a appris dans le cours de ses voyages.— Trois vertus, répond-il, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Il lui est déclaré qu'elles sont la base des principes de l'Ordre et ses *trois colonnes.* On voit, en effet, le nom de ces trois vertus inscrits sur trois colonnes dont la Loge est décorée. Il prête, ensuite, serment de garder un silence inviolable, sous peine de mourir sur la croix; puis on le revêt d'une *chasuble* de satin blanc bordée de noir, à laquelle on substitue ultérieurement un drap noir couvert de cendre et de boue; dans cet état, il est censé parcourir l'enfer et contempler les tourments des damnés; on le ramène enfin à l'orient du chapitre, et lorsqu'il a répondu aux questions qui lui sont adressées qu'il vient de *Judée*, qu'il a passé par *Nazareth*, sous la conduite de *Raphaël*, et qu'il est de la tribu de *Juda*, on s'écrie que le mot sacré du Temple est retrouvé, et l'assemblée répète en chœur *Hosanna*, saint, saint, saint (1).

Dante a terminé le cours de ses épreuves, il a parcouru l'enfer et contemplé les supplices des damnés, il est au moment d'atteindre le plus haut degré de perfection et il convient de s'assurer qu'il possède les trois vertus, base des principes de l'Ordre qui cherche le mot nécessaire à la reconstruction du Temple. Le comble de l'audace et de la dérision, c'est de lui avoir donné pour examinateurs saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, dont il est dit dans la seconde épître aux Galates : « *Jacobus et Cephas et Joannes, qui videbantur columnæ esse.* On voit combien le poëte avait juste raison de trembler en abordant cette dernière partie de son œuvre et de craindre qu'il ne fût trop lourd pour ses épaules mortelles. Mais l'extrême

(1) *Light on Masonry*, p. 220. *Voy.* aussi *Maçon. Adh.*, grade de rose-croix.

habileté de Dante consiste à n'avoir mis dans la bouche des trois apôtres et à n'avoir employé lui-même que des paroles de la plus stricte orthodoxie, sans blesser, toutefois, ses opinions secrètes. Aussi, dit-il, qu'il s'est armé de toutes pièces pour se trouver en mesure avec un pareil interrogateur sur une telle profession de foi. « *M'armava io d'ogni ragione, per esser presto a tal querente e a tal professione.*

Saint Pierre ne lui demande pas s'il est bon catholique, ce qui l'aurait fort embarrassé; il l'invite seulement à se faire reconnaître pour bon chrétien, car les gnostiques, les manichéens, les ariens, comme les dissidents de toutes les sectes postérieures, n'ont jamais cessé de se proclamer tels; et, à ce titre, qui le met à l'aise, il peut répondre, et répond sans se compromettre. Il ne saurait s'empêcher, pourtant, de décocher un trait contre Rome, en rappelant à saint Pierre qu'il y vint, « pauvre et souffrant de la faim, pour planter la vigne dans le champ où il ne croît plus que des ronces. »

Son examen sur la foi terminé, saint Pierre en est tellement satisfait, qu'il procède à son égard comme il a déjà fait à l'égard de Béatrice. Il ne le revêt pas de la chasuble, mais il y supplée grandement par ce que l'on peut considérer comme une véritable imposition des mains. Voici les paroles de Dante : « La lumière apostolique m'*enceignit par trois fois, en me bénissant* dans son chant, comme un maître satisfait embrasse son serviteur. » Il est bien difficile de ne pas reconnaître, dans cette triple bénédiction, les paroles destinées à consacrer le prêtre, et, dans le triple embrassement, un manière détournée d'exprimer le signe caractéristique de la consécration. En dire plus, était révéler le mystère si soigneusement gardé jusque-là. Or se refuser à voir, dans les termes employés, le cérémonial du rituel ecclésiastique, parce que l'imposition des mains ne s'y trouve pas clairement exprimée, c'est se retrancher derrière une impossibilité. Que serait-il arrivé, en effet, si Dante eût osé clairement se donner comme investi, par saint Pierre lui-même, d'une mission religieuse en hostilité évidente contre l'Église établie? Il eût été appréhendé au corps, livré à l'Inquisition, et rien n'aurait pu le sauver du bûcher. S'il a échappé à un pareil sort, c'est à force d'art et de génie, mais partant, à grand renfort de ruse et de dissimulation. Qu'on se rappelle, toutefois, que Virgile, en le *couronnant* et en le *mitrant*, l'a

déjà déclaré roi et pontife, et l'on sera moins étonné que l'idée soit venue au novateur politique, au réformateur religieux de se faire consacrer à ce double titre par saint Pierre lui-même, afin de braver de plus en plus cette Église romaine, dont il était l'ennemi le plus acharné (1).

Le titre de prince souverain rose-croix comporte à la fois la souveraineté et le sacerdoce ; tel est, en effet, d'après divers écrivains de l'illuminisme mystique, le terme de toute l'initiation. Si, comme tant d'indices, plus frappants les uns que les autres, se réunissent pour le démontrer, Dante appartenait à une association secrète organisée sur des bases analogues à celles de nos jours, et s'il a été promu aux plus hauts grades, rien de plus logique que la fiction sacrilége à laquelle il a eu recours pour proclamer son apostolat, en se donnant précisément pour parrains les trois disciples du Christ, par qui l'apostolat fut conféré à saint Paul. On aurait eu donc très-grand tort de se récrier, comme ou le fit dans le temps, contre cette assertion de Hugues Foscolo, toute dénuée de preuves qu'elle était : « Dante voulait fonder en Europe une nouvelle école de religion, et il y aspirait, tout du moins, en Italie (2). »

CHANT XXV. La vérité échappe à Dante comme malgré lui, mais non sans déguisement; écoutez : « S'il arrive jamais que le poëme sacré, auquel ont mis la main le ciel et la terre, ait à vaincre la *cruauté*, qui me retient hors du bercail, où je dormis *agneau*, ennemi des *loups* qui lui font la *guerre*, j'y rentrerai *avec une autre toison* (avec l'habit sacerdotal de l'hérésie, qui admet le mariage de

(1) Que l'on rapproche ce passage de celui du chant suivant, où Béatrice déclare à saint Jacques, que l'Église *militante* n'a pas de fils animé d'une plus vive espérance que Dante, venu d'*Egypte* dans Jérusalem, avant qu'il lui soit ordonné de combattre ; puis de ces paroles de saint Jacques : « Notre *empereur* veut que tu comparaisses devant nous *avant la mort*, dans le pourpris *le plus secret* de sa cour, pour qu'après avoir contemplé la vérité, tu fortifies en toi, et là-bas *chez les autres*, l'espoir *de son triomphe*.» On reconnaîtra alors que la mission apostolique est aussi complétement désignée que possible, et que c'est pour la remplir, *lorsqu'il lui sera prescrit*, que Dante est assumé au ciel, comme saint Paul ; ce qui rattache cette scène au début de la *Comédie*, *io non Paolo sono* ; enfin, qu'il est comme Paul institué par les 3 apôtres et consacré par leur chef, pour propager la vérité. Notez qu'au ch. XXIII, les élus sont appelés *candori*.

(2) *Voy*. H. Foscolo et Mary Lafon, *Hist. du midi de la France*, t. II, p. 405.

ses ministres), et, sur les fonts baptismaux, où j'ai reçu le baptême (d'initié), je prendrai le *chapeau* (de haut dignitaire de notre église, de grand-maître en théologie, chapeau qui éclipsera celui des cardinaux). » Il s'agit bien, vraiment, d'une couronne de lauriers pour le poëte théologien, transformé d'*humble* agneau en redoutable apôtre de la réforme; pour celui qui, si la chance des armes eût favorisé l'hérésie, ne s'en serait pas tenu, certes, où dut s'arrêter, deux siècles après lui, Martin Luther!

L'examen sur l'espérance est fait par saint Jacques, que Dante a soin d'appeler « le baron en l'honneur duquel on visite la Galice, » afin de remettre en mémoire les trois pèlerinages caractéristiques des trois branches de la secte; et, pour qu'on ait bien à comprendre qu'il s'agit des plus hauts mystères de l'école arcane, ayant son ciel, ses anges, ses saints, son Christ et son Dieu à elle, le saint baron dit *notre* empereur; il le montre, entouré de ses *comtes*, dans la salle, *l'aula*, la plus secrète de son palais. Pour lui, cette *cour* est la seule où l'on voit la *vérité;* et l'espérance, qui en dérive, encourage les affiliés dans leurs efforts, parce que c'est l'espérance qui énamoure bien, *che bene inamora*, autrement dit, celle des fidèles d'Amour.

Béatrice se rend caution de la vive espérance de Dante, qui, en sa qualité de Templier, *commilito Christi*, est un membre de l'Église militante, et porte au fond de son cœur ce qui est écrit dans le soleil de la raison, dont la phalange sectaire est illuminée, *com'è scritto nel sol che raggia tutto* NOSTRO *stuolo.* On n'en saurait douter, puisqu'il a secoué l'esclavage de l'Égypte (lisez de Rome, en vous rappelant ces âmes du Purgatoire chantant *in exitu Israël de Ægypto*), et répudié ainsi ses erreurs idolâtres, pour venir contempler la nouvelle Jérusalem, objet de tous ses vœux, avant de prendre les armes pour son triomphe, *anzi che 'l militar gli sia prescritto.*

Non-seulement Dante est rempli, à cet égard, de la plus vive espérance, mais il ne néglige rien pour l'inspirer aux autres, lui-même le déclare, en nous reportant ainsi à son apostolat, *in altrui vostra pioggia ripluò.* Ses psaumes, paraphrasés dans le sens des espérances de la secte, en sont un témoignage éloquent. Aussi, dit-il : « Qui l'ignore, s'il professe *la même foi* que moi? *Chi nol sa, s'egli ha la fede mia?* » Puis, il cite Isaïe pour avoir occasion de rappeler que les personnages qui figurent dans sa *Comédie* sont revêtus de deux

costumes : l'un, catholique et apparent; l'autre, sectaire, soigneusement dissimulé, *ciascuna vestita di doppia vesta.* Mais saint Jean, nous rendant la chose plus manifeste, *assai vie più digeste,* lorsqu'il parle des habits blancs, *delle bianche stole,* la conclusion à en tirer, c'est que le vêtement des véritables saints, celui qu'ils cachent sous leur vêtement d'emprunt, est la tunique blanche, c'est-à-dire le costume rituel des Templiers, l'*abito,* d'où vient que les élus sont dits *candori.*

Cela est si vrai, que la profession de foi de Dante, grâce au commentaire qui l'accompagne, est accueillie par des transports de joie dans son Paradis; au-dessus de lui, on chante : *Sperent in te,* on compte sur toi, et, autour de lui, les rondes bienheureuses répètent : *Sperent in te.* Attendu qu'il est dit, dans ce psaume neuf, si conforme aux espérances de la secte : « Seigneur, vous avez renversé mon ennemi ; ceux qui me haïssent tomberont dans la dernière faiblesse et périront devant votre face. Vous vous êtes assis sur votre trône, *vous qui jugez selon la justice.* Les armes de l'ennemi ont perdu leur force pour toujours. Le Seigneur demeure éternellement; il a préparé son trône *pour exercer son jugement.* Que ceux-là espèrent en vous, qui connaissent votre saint nom. Chantez des cantiques au Seigneur, qui demeure dans Sion, *parce qu'il s'est souvenu du sang de ses serviteurs pour en tirer vengeance.* Le Seigneur sera reconnu en exerçant ses jugements; *le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains.* Que les pécheurs soient précipités dans l'*enfer.* Levez-vous, Seigneur; que l'*homme* ne s'affermisse pas dans sa puissance ; que les nations soient jugées devant vous. *Établissez,* Seigneur, *un législateur sur eux,* afin que les nations connaissent *qu'ils sont hommes.* » Aussi, Dante se garde-t-il de nous dire que le chant s'arrête à tel ou tel verset.

Il a bien soin, au contraire, de nous faire remarquer que saint Jean s'empressa de faire chorus avec les élus qui chantaient ces paroles significatives, *misesi lì nel canto e nella nota,* et de nous montrer ainsi l'apôtre de la charité s'associant lui-même à ces vœux de haine et de vengeance. Il n'y a pas à s'en étonner néanmoins, saint Jean est le patron de l'Ordre secret, dont son Évangile et son Apocalypse sont le code ostensible. Les sectaires du moyen âge en avaient fait comme le porte-étendard de l'hérésie ; il était le patron des Templiers, et c'est pour cela sans doute que Dante affecte tant de dévotion pour

son beau saint Jean, dans lequel il avait reçu le baptême, mais non pas celui qui fait le chrétien catholique. Comment ne pas le penser ici, où l'arrivée du disciple bien-aimé est annoncée à l'aide d'une métaphore mystique encore en usage aujourd'hui, et précisément dans le même grade auquel vient s'adapter si justement l'examen de Dante sur les trois vertus théologales ?

Au moment où le chant d'espoir et de vengeance est terminé, une vivante Splendeur, dans laquelle rayonne l'âme glorieuse de saint Jean, se détache de la ronde céleste ; Béatrice désigne ainsi l'apôtre à son attention : « Voici celui qui reposa sur le sein de *notre Pélican;* celui qui fut choisi du haut de la croix pour un sublime office. » C'est la seule fois, dans tout le poëme, que ce nom de pélican est appliqué au Sauveur, et nous ne trouvons aussi cet emblème employé dans la maçonnerie, que pour le grade de rose-croix ; il y figure non-seulement sur le bijou représentant « une croix sur laquelle est une rose, et, au bas, un *pélican donnant la pâture à ses petits,* » mais encore dans le catéchisme du grade, où l'on voit qu'il s'agit d'un terme rituel : « Comment êtes-vous arrivé à la connaissance de ce grade ? — Par les trois vertus théologales : Foi, Espérance, Charité. — Connaissez-vous le *Pélican ?* — Oui, très-sage. — Que signifie-t-il ? — Il est le symbole du Rédempteur du monde et de *la plus parfaite humanité* (1). » Sans nous arrêter à rechercher ce qui peut être exprimé par cette *perfection de l'humanité* mise en regard de la perfection divine, et figurée par le même symbole, il nous sera du moins permis de demander d'où peut provenir ce parallélisme, se continuant dans une reproduction fidèle des mêmes mots, des mêmes idées, des mêmes figures, et dans une progression qui ne se dément pas ? Et au cas où l'on n'aurait aucune bonne raison à mettre en avant pour expliquer l'étrange fatalité qui veut que Dante, animé d'un zèle ardent pour l'ordre des Templiers, aspirant à le voir vengé de ses ennemis, parle, pense, espère comme les Templiers d'aujourd'hui, nous nous estimons fondé à croire qu'une telle conformité de sentiments, de langage et d'allégories, atteste des liens étroits de parenté et la communauté d'origine.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que Lucie et saint Jean

(1) *Maçonnerie Adhon.— Light on Masonry.*

ou l'aigle du Christ, ne font qu'un, Lucie étant la lumière révélée, autrement dit la personnification de l'Apocalypse se résumant dans son auteur. Lucie ou la lumière est la puissance motrice de tout le poëme, c'est elle qui donne l'éveil à Béatrice et l'envoie au secours de son fidèle, c'est elle qui, sous la forme de l'aigle, affectée à saint Jean, lui fait franchir les hauteurs du purgatoire, et il est bien probable que, dans cette splendeur où Dante cherche en vain les traits de l'apôtre bien-aimé, c'est elle qu'il a voulu faire apparaître encore une fois, comme semble l'indiquer le nom d'aigle du Christ, *aguglia di Cristo,* qui ne revient pas là sans dessein. Lucie ou la *lumière* dominerait ainsi tout le poëme, elle l'ouvrirait et le clorait pour ainsi dire; enfin, elle éclipserait Béatrice elle-même, par cette raison qu'elle serait la lumière suprême, la charité ou l'amour, ou plutôt elle l'absorberait en elle, puisque Béatrice est toute lumière et amour. Nous aurions ainsi l'explication de cet éblouissement, qui fait disparaître Béatrice aux yeux de Dante à l'instant même où cette lumière, Lucie, vient resplendir devant lui sous la figure de saint Jean.

Ce grand apôtre qui, par une sorte de manie contagieuse, fut considéré par tous les sectaires du moyen âge comme le héraut de l'école d'amour, est le premier à prendre la parole; il semble expliquer à Dante, qui le regarde curieusement, qu'il est en âme seulement dans le paradis, et il lui dit en effet : « Mon corps est resté terre sur la terre, et il y restera tel tant que *notre nombre* ne sera pas en rapport avec le *but* constamment poursuivi, *con l'eterno proposito;* les *deux seules lumières* (1) qui soient montées dans le bienheureux séjour y sont avec les deux tuniques. Tu rapporteras cela dans le monde. » Or, le monde auquel s'adressait Dante s'inquiétait peu de savoir si saint Jean était en corps ou en âme dans le paradis; il lui importait bien plus d'atteindre son but constant, *l'eterno proposito.* Aussi, Dante lui signifie-t-il, par la bouche de l'apôtre, que le corps de la doctrine, dont il est la plus sublime expression, restera sur la terre à l'état de cadavre, jusqu'au moment où le nom-

(1) Qu'on veuille bien réfléchir que *les deux seuls yeux* montés dans le ciel avec les deux tuniques, *le due luci sole che saliro*, sont ceux de Dante, qui se confondrait ainsi avec l'apôtre, comme il se confond avec Lucie, membre de la trinité féminine. Quelle complication de figures !

bre de ses adhérents leur permettra de se lever en masse, pour voir le jour de la justice et le triomphe de la Jérusalem nouvelle. A eux donc de se compter et de se recruter ; mais ils peuvent en croire le poëte, qui a entendu ces paroles dans le ciel, où il est monté *avec les deux tuniques*, catholique et sectaire, corporelle et spirituelle ; où seuls ses yeux, *duo luci sole*, ont contemplé les merveilles du paradis.

CHANT XXVI. « C'est par des *arguments philosophiques* et par l'autorité dérivant du ciel (sectaire), que l'*amour* s'est imprimé au cœur de Dante. » Nul n'en saurait douter, car nous connaissons la nature de cet amour, qui a pour objet « le *bien*, compris comme il l'entend, *come s'intende*, » et pour base la « *vérité*, » telle qu'on la voyait dans le Temple. Mais quelque embarrassée et obscure que soit la profession de foi du récipiendaire sur l'amour, nom qui rentrait mieux dans ses idées que celui de charité, et qui d'ailleurs faisait depuis longtemps partie essentielle du vocabulaire de la secte, l'assemblée céleste s'en tient pour complétement satisfaite ; si bien que le ciel retentit de chants, répétant *saint, saint, saint.*

Mais ne voilà-t-il pas que, par suite de cette fatalité qui semble s'acharner constamment sur le poëte catholique, pour incriminer ses moindres paroles, cette triple exclamation du cantique sacré s'élève également dans les loges maçonniques lors de la réception d'un rose-croix ; que l'on y répète aussi en chœur : « Saint, saint est le Seigneur dont le nom sacré est adoré (1). » Ainsi, dans ce haut grade, qui, selon les docteurs de l'Ordre, confère le caractère de prêtre sacrificateur et de lévite de la vraie lumière, nous retrouvons les trois colonnes apostoliques, les trois vertus théologales, la cène mystique et jusqu'au chant rituel qui termine la cérémonie. Le hasard n'est pas d'ordinaire d'une exactitude aussi mathématique.

Dante a subi son épreuve à la satisfaction de ses examinateurs, et il vient de prouver toute l'efficacité du langage dont il fut le créateur. En effet, il lui a permis de s'acquitter sans faillir d'une tâche hérissée d'immenses difficultés, en faisant passer au crible de la doctrine apostolique des paroles habilement combinées pour dissimuler la pensée hétérodoxe qui les inspirait. On peut dire que, réunissant en lui

(1) *Light on Masonry*, p. 288.

Jean Hus, Luther et Calvin, il est arrivé à se faire délivrer un certificat d'ortodoxie par saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. C'est à ce moment de triomphe pour le sectaire et pour le langage artificieux qui en a été l'instrument, qu'il fait apparaître Adam, le père du genre humain.

Il n'est pas dit et l'on ne saurait deviner par quel motif Adam arrive là en quatrième, *quarto lume*, avec les trois grands apôtres, auxquels rien ne semble le rattacher. Mais Dante le donne à comprendre à l'aide d'une équivoque : *Me che dinauzi vidi poi*. Je me vis moi-même devant moi. Les mêmes mots, en écrivant *me'* avec l'apostrophe, qui n'était pas usitée de son temps, permettant de lire : Je vis mieux qu'auparavant. C'est donc probablement lui encore qu'il a voulu faire figurer ici comme créateur du langage dogmatique, dont nous venons de signaler le triomphe ; de même qu'il lui a plu de se représenter dans l'Enfer tantôt sous le nom de Jason, tantôt sous celui de Curion, tantôt sous celui d'Ulysse ; aussi compare-t-il l'Adam qu'il met en scène à un animal couvert, *animal coverto*, dont les impressions se révèlent sous la housse qui l'enveloppe.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il répète par deux fois, dans le Purgatoire, qu'il est « revêtu de la chair d'Adam, qu'il tient d'Adam, » et qu'au moment où il approche de l'arbre symbolique d'Éden, tout le cortége de Béatrice s'écrie : *Adam !* Enfin, il entre dans le paradis terrestre à la première heure du jour (1), il en sort après-midi, ce qui donne à peu près sept heures, et il se fait dire par Adam, qu'il a séjourné dans Eden juste le même espace de temps, c'est-à-dire depuis la première heure du jour jusqu'à celle « où le soleil change de cadran après la sixième, *come 'l sol muta quadra, all'ora sestà* (2). » Il est encore plusieurs nombres significatifs dont l'explication nous mènerait trop loin.

Maintenant, que lui apprend notre premier père ? Que la langue dont il fit usage (la langue érotique) était entièrement éteinte avant que les gens de Nembrod (les Florentins) entreprissent leur œuvre

(1) *Purg.*, XXVII, v. 133, XXVIII, v. 16.

(2) Il est bon de noter que le Vénérable qui préside les *Chevaliers de l'Aigle ou du Soleil*, du grade de la *Clé* est appelé Adam. Voy. *Light on Masonry*, p. 253. *Utica* (New-York), 1829.

inachevée; qu'avant la descente dans l'enfer (avant que le poëme fût commencé), le souverain Bien s'appelait I (initiale de Dieu, *Iddio* et d'*imperatore*), qu'il a été depuis E L (*Enrico Lucemburghese*). Telles sont les choses importantes sur lesquelles le vif désir qu'il a d'en être informé appelle les explications, fort restreintes du reste, comme on le voit, du père commun des hommes. Que l'on rapproche ce passage de celui du *Traité sur la Langue vulgaire*, dans lequel Dante parle aussi d'Adam, du premier mot qu'il prononça, de la tour de Babel, etc., et l'on sera à même de juger jusqu'à quel point notre supposition se présente avec les caractères de la vraisemblance.

CHANT. XXVII. Il faut que les paroles adressées par Adam au poëte aient été en réalité plus explicites qu'il ne veut le dire, ou que le sens en soit tellement profond qu'il nous échappe, car, au moment où il cesse de parler, tout le paradis se met à chanter : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; puis, tout à coup, saint Pierre rougit d'une sainte indignation, motivée sans doute par le mot magique d'E L, indignation qui, dit-il en l'entendant, va se répandre dans tout le paradis, et soudain il s'écrie :

L'*intrus* qui sur la terre est assis en mon lieu,
A ma place, usurpant mon Siége-Saint, qui vaque
Au conspect du Sauveur, unique fils de Dieu,
Des murs où dort ma cendre a fait un vrai cloaque,
Plein d'ordure et de sang; si bien que le pervers
Rejeté par le Ciel en rit dans les Enfers.

A cette véhémente apostrophe du prince des apôtres, tout le paradis s'empourpre à son exemple, comme il l'a annoncé, et la pudeur même de Béatrice en est émue. Saint Pierre poursuit en déplorant l'avidité pontificale : « Il ne fut jamais dans notre intention que le peuple chrétien fût divisé en deux camps, ni que les saintes clefs eussent à armorier des étendards, pour porter la guerre *à des frères baptisés*, ni que ma figure servît à sceller des *priviléges menteurs*, vendus à prix d'argent, qui souvent me font rougir et lancer des éclairs. Mais *bientôt la Providence y pourvoira comme je l'entends.* »

Saint Pierre seul pouvait, à cette époque, se permettre une pareille sortie contre la croisade albigeoise, les guerres d'Italie, auxquelles prenaient part les troupes pontificales, et la vente des indul-

gences ; encore voit-on qu'il se sert de circonlutions, afin de ne pas outre-passer les limites de la prudence, et qu'il se garde bien d'exprimer comment il sera fait justice de cette Rome pervertie.

Lorsque saint Pierre et tous les bienheureux composant le cortége du Christ ont repris leur essor vers l'Empyrée, les regards de Béatrice transportent Dante dans le premier ciel mobile, qui renferme en lui tout l'univers corporel, et là elle se met à tonner à son tour contre la cupidité, déclarant à son fidèle, que si la race humaine s'égare si déplorablement, c'est qu'il n'y a personne au gouvernail, *sapi ch'n terra non è chi governi.* Ce qui revient à dire que l'autorité, disputée entre les deux puissances, n'est exercée par personne, et que la faute en est à l'Église, qui ne veut pas subir la suprématie de César ; mais une révolution est prochaine, les astres l'annoncent, elle ne saurait se faire attendre, tel est le refrain habituel des révolutionnaires ; elle sera sociale et tellement radicale que la poupe prendra la place de la proue, moyen infaillible de faire voguer droit le vaisseau de l'État, *si che la classe correrà diretta,* et de le mettre à l'abri des tempêtes.

CHANT XXVIII. Comme les yeux de Béatrice resplendissent tout à coup d'un plus vif éclat, Dante se doute bien qu'ils reflètent des feux qu'il n'aperçoit pas encore ; il se retourne donc et il voit un point lumineux, ardent, d'une vivacité si poignante, qu'il est obligé de baisser la paupière. Autour de ce point enflammé se meuvent neuf cercles concentriques avec une rapidité qui décroît en proportion de la distance. C'est le monde spirituel, dont Dieu est le centre, et Béatrice lui explique qu'il correspond, dans l'ordre inverse, au monde corporel, où les sphères vont s'élargissant et tournant d'un mouvement plus rapide, à mesure qu'elles s'éloignent de la terre, qui en forme le centre.

Cette figure du monde spirituel, en harmonie avec la grande rose qui va lui succéder et à laquelle elle nous prépare, est la reproduction de l'Ensoph des kabbalistes, adopté et modifié par les gnostiques, et dérivé lui-même de la cosmogonie du Zend-avesta (1). Selon Philon, l'Être suprême est la lumière primitive, la source, l'archétype de la lumière, d'où émanent d'innombrables rayons. Son image

(1) *Zend-avesta*, t. I, part. II, p. 80,414 ; t. II, p. 6,345.

est le *Logos*, forme plus brillante que le feu, véhicule existant en Dieu, par lequel l'intelligence suprême agit sur l'univers (1). Le monde idéal ou spirituel a été créé directement par Dieu, puis le monde matériel ou des corps a été l'œuvre du *Logos*, qui a réalisé le type fourni par la création première.

Dans cette doctrine, l'Être suprême est un foyer de lumière dont les rayons ou les émanations pénètrent l'univers, dans lequel les ténèbres, principes ennemis, s'efforcent de prédominer. La plus pure essence de l'âme humaine est l'image de Dieu ; elle a préexisté au corps, et le but de son existence terrestre est de se dégager de ce corps, qui n'est que sa prison, pour s'élever, dès qu'elle sera purifiée, dans les régions supérieures.

Ces idées, puisées tout à la fois dans les systèmes de Zoroastre, de Platon et de Pythagore, dans les codes sacrés des juifs et dans les traditions mystérieuses de la Grèce et de l'Egypte, se rattachent étroitement aux théories des gnostiques et à celles des kabbalistes, chez lesquels nous allons trouver l'Être suprême, infini, l'*Ensoph*, représenté sous les deux formes où il nous est offert successivement par Dante.

L'Être suprême ayant résolu de manifester ses perfections, il se retira en lui-même et laissa tomber sa première émanation, rayon de lumière, cause et principe de tout ce qui existe. Cette première émanation, désignée par le nom d'Adam Kadmon, homme primitif, réunissant, avec les trois forces de la divinité, lumière, esprit et vie, les deux principes générateur et conceptif, est aussi appelé Jéhovah. Adam Kadmon ou Jéhovah s'est révélé en dix émanations ou séphiroth (de *sphaïra*, sphère), types de création ou plutôt attributs de la toute-puissance qui se manifeste par eux (2). Tout étant émané de l'Être suprême, plus un être se trouve rapproché de lui, plus il est parfait ; plus il s'en éloigne sur l'échelle des émanations, plus il perd en pureté, en activité. Le monde d'émanation, uni immédiatement

(1) Philon, *De Somniis*, I, p. 576. — *De M. Opificio*, p. 2, 6, 39. — *De Vita Mosis*, I, p. 12.

(2) Idra Rabba. *Liber mysterii*, §§ 58, 495. Idra Suta, § 530. A. Cohen Irira, *Porta cœlorum*, p. 81. *Voy.* Matter, *ouv. cité*, t. I, p. 62 et suiv. *Voy.* aussi Knorr à Rosenthal, *Kabbala denudata*.

avec Adam Kadmon, est le plus pur; les autres vont de déchéance en déchéance. Le monde de fabrication est le monde matériel; mais tout venant de Dieu par irradiation, tout subsiste par le rayon divin qui pénètre la création, tout subsiste par l'esprit de Dieu, qui est la vie de la vie; tout est Dieu (1). Aussi les kabbalistes considèrent-ils l'ensemble des choses comme une grande et unique chaîne d'intelligences. Et c'est parce que tout ce qui est émané de l'Être suprême est encore lui en quelque sorte, que ce mot EL, auquel Dante attache tant d'importance, comme le premier de l'idiome d'Adam, entre constamment dans les noms des génies protecteurs mentionnés dans le Talmud (2), et dont un grand nombre se retrouve chez les gnostiques.

Comment les kabbalistes représentaient-ils cet ensemble d'émanations premières? Sous la forme de dix cercles concentriques, dont Jehovah forme le point central. Ses dix attributs, puissances ou vertus, *dynameis*, sont ainsi exprimés par autant de sphères émanées les unes des autres, comme les ondulations produites dans une eau calme par une cause motrice quelconque; Dante n'a donc fait autre chose que substituer des noms orthodoxes à des noms qui ne l'étaient pas, et appeler ces émanations chérubins, séraphins, trônes, vertus, puissances, principautés, etc., au lieu de gloire, sagesse, intelligence, etc., substitution déjà faite sans doute, soit par les gnostiques, qui, en s'appropriant les idées et les symboles de la kabbale, les modifièrent d'après leurs systèmes propres, soit dans les écoles de Toulouse et de la Lombardie, dérivées de celles de Manès (3).

Béatrice n'a garde d'aborder dans ses explications la doctrine des émanations, mais lorsqu'elle dit à Dante : « C'est de ce point que dépend le ciel et toute la nature; si ce cercle qui s'en rapproche le plus se meut avec tant de rapidité, c'est qu'il est embrasé d'un plus ardent amour, » elle en reproduit l'esprit aussi fidèlement qu'il était possible de se hasarder à le faire.

(1) Idra Rabba, *ouv. cité*, § 32.

(2) *Voy.* Seel, *Die Mithra-Geheimnisse*, p. 52 et suiv.

(3) La doctrine des puissances de Dieu, distinctes de Dieu, mais essentiellement unies à lui, se rattache évidemment à l'idée qui fait le monde émanation de Dieu. On la retrouve dans Plotin, comme aussi dans Proclus, où elle est plus abstraite encore et plus syllogistique. *Voy.* H. Ritter, *Hist. de la Philosophie.*

Aussi Dante ne la presse-t-il pas de trop de questions dans cet « *admirable temple angélique*, n'ayant d'autres limites que la lumière et l'amour. » Il se contente même de réponses qui sont loin de briller par la clarté sur la correspondance et la différence des deux mondes spirituel et corporel.

Ce qu'il lui importe, c'est de faire comprendre à ses coreligionnaires qu'il est loin d'adopter les croyances de Rome, et que la théogonie qu'il suit diffère notablement de la sienne; c'est dans ce but qu'il déclare, au sujet de la classification des anges, se ranger à l'avis de Denis l'Aréopagite, contre celui de Grégoire-le-Grand, qu'il représente riant de lui-même en entrant dans le paradis.

Dante avait trop d'érudition pour croire à l'authenticité de l'ouvrage qu'il cite. Versé comme il l'était dans l'étude des différents systèmes philosophiques, il n'avait pu lui échapper que les écrits attribués à l'Aréopagite remontaient au plus au IV[e] ou au III[e] siècle. Mais ce qui les rendait précieux pour lui, comme pour tous les mystiques du moyen âge, c'est qu'il y trouvait l'application au Christianisme des idées néoplatoniciennes et surtout de la doctrine de l'émanation (1). De là, sa prédliection pour le faux Denis qui, disait-il, en qualité de disciple de saint Paul, avait appris de lui, après son ravissement au ciel, beaucoup d'autres choses vraies sur les émanations sphériques. *Con altro assai del ver di questi giri.* Mais prudemment il a cru devoir garder par devers lui ces vérités puisées à si bonne source.

CHANT XXIX. « Dans son éternité, en dehors du temps et de tout ce qui se mesure, l'éternel amour, selon qu'il lui plut, s'épanouit en de nouveaux amours; *s'aperse in nuovi amori l'eterno amore.* » C'est en ces termes que Béatrice explique la création des anges; or, cet épanouissement n'est, on le voit, qu'une véritable émanation; mais le mot est esquivé, ce qui était beaucoup. Béatrice explique bien à Dante comment la forme, la matière et l'ordre hiérarchique de ces puissances ou vertus, jaillirent instantanément d'un même foyer, « comme une triple flèche d'un arc à trois cordes; » mais elle se tait prudemment sur l'origine du mal moral et physique; se bornant à dire « qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour comp-

(1) *Voy.* Tennemann, *Manuel de l'hist. de la Phil.*, p. 328.

ter vingt, » une partie des anges tomba par suite de l'orgueil de Satan, et que l'autre demeura dans le devoir. Ce silence complet sur la lutte des deux principes, cette pierre de touche de l'hérésie, ne laisse pas d'avoir son éloquence, et l'absence de toute question s'y rattachant de près ou de loin de la part de Dante, si curieux de s'enquérir au sujet de la langue que parlait Adam, indique assez combien il lui aurait été difficile de faire cadrer les doctrines de son école avec celle de l'Église catholique.

Arrivée à ce point délicat, Béatrice tourne donc court, et si elle parle encore des anges, c'est pour dire qu'ils n'ont pas besoin de se souvenir, voyant en Dieu le passé, le présent et l'avenir ; puis elle se donne carrière au sujet de la prédication, ce qui lui permet de s'épancher un peu, car c'est par la prédication que l'Église s'est fondée, c'est par elle qu'elle a lutté longtemps avec succès contre l'hérésie, c'est pour la répandre plus abondamment que deux ordres religieux, les Franciscains et les Dominicains, avaient été institués. En reprochant donc aux prédicateurs de viser à l'effet, de mettre à l'écart la divine Écriture ou de la torturer, c'est à l'Église même qu'elle s'attaque ; mais comme il ne s'agit pas là du dogme, elle se donne carrière et parle clairement. « Le Christ n'a pas dit à ses apôtres : Allez et prêchez au monde des balivernes, *predicate al mondo ciancie,* » et comme on ne fait pas autre chose en chaire, c'est bien à tort qu'on prend les pardons de pareilles gens, et qu'on engraisse le pourceau de saint Antoine. Car ceux dont on achète les indulgences, pires eux-mêmes que des pourceaux, ne payent leurs dupes que de fausse monnaie, *son peggio che porci, pagando di moneta senza conio.*

Mais Béatrice savait que le danger n'était pas là, que l'Église était indulgente pour les critiques qu'un zèle vrai ou faux pouvait se permettre contre certains abus, aussi les siennes s'élèvent, clairement articulées, avec plus de portée qu'elles ne semblent en avoir, dirigées qu'elles sont contre l'arme la plus puissante de l'autorité pontificale.

CHANT XXX. Les dix cercles concentriques s'effacent par degrés aux regards du théosophe. Il les reporte alors sur Béatrice, dont les beautés dépassent en ce moment tout ce qui s'est manifesté jusque-là ; car il a passé du ciel premier mobile, dernière enveloppe du

monde corporel, dans le ciel empyrée, qui, dit-il, « est pure lumière, *ch'è pura luce;* lumière intellectuelle pleine d'amour, amour du bien véritable, plein d'allégresse, allégresse dont la douceur dépasse tout. » Béatrice lui annonce qu'il va voir l'une et l'autre milice du paradis, les anges et les élus, ces derniers sous la figure avec laquelle il les *verra* au jour de la *justice*, ce jour qu'il appelle de tous ses vœux, dont il nous a donné une représentation à la fin du Purgatoire, et qu'il espère *voir* arriver prochainement.

L'éblouissement qu'il éprouve en arrivant dans ce monde de lumière voile ses yeux d'un bandeau qui le prive momentanément de la vue, allusion évidente à l'usage rituel de bander les yeux du récipiendaire, lorsqu'un nouvel arcane doit lui être révélé ; aussi dit-il que « c'est le salut par lequel on est accueilli dans ce dernier ciel. » Puis il se sent doué d'une nouvelle vue, *di novella vista mi raccesi*, de facultés surnaturelles, *me sormontar di sopra a mia virtute*, et, ainsi élevé au-dessus de lui-même, il aperçoit une lumière en forme de fleuve, *vidi lume in forma di riviera;* de vivantes étincelles en jaillissent en foule, allant s'abattre dans les fleurs qui émaillent les deux rives, puis se replongent de nouveau dans les flots célestes, d'où s'élancent d'autres étincelles aussi nombreuses.

Béatrice dit à son fidèle qu'il lui faut s'abreuver à cette onde, en ajoutant que « le fleuve, ainsi que les topazes qui en sortent et qui y rentrent, et le sourire des fleurs du rivage sont des avant-propos ombrifères de leur vérité, *di lor vero ombriferi prefazii.* » L'ami de Dante nous avertissant que ces topazes radieuses sont les anges, et les fleurs les élus, nous sommes autorisé à voir dans le fleuve la grande chaîne des intelligences, dont la houppe dentelée est la figure parmi les adeptes de la maçonnerie, d'autant plus que l'onde de ce fleuve se boit par les yeux, *si come di lei bevve la gronda delle palpebre mie.* Or à peine la vue intellectuelle de Dante a-t-elle effleuré cette onde mystique, que le fleuve, qui se déployait en longueur, prend soudain la forme circulaire, *sua longhezza divenuta tonda ;* image qui réunit les deux extrémités de la houppe dentelée, pour former le cercle, symbole particulier de la première des Sephiroth, qui, conjointement avec le serpent Ophis, paraît avoir donné lieu au serpent anneau si cher aux gnostiques (1). Ainsi la forme circulaire

(1) *Voy.* Matter, *ouvr. cité*, p. 104, en note.

sous laquelle nous avons déjà vu se produire la diffusion des émanations divines, représenterait leur retour et leur concentration à leur source pour former la grande rose du Paradis.

Aussitôt cette merveilleuse transformation accomplie, les étincelles et les fleurs mystiques se métamorphosent en anges et en bienheureux, c'est-à-dire en dignitaires de l'Ordre secret, intelligences d'élite ayant mission de propager la parole et d'en féconder le germe dans les bienheureux esprits des fils de la lumière, comparés à autant de fleurs. Grâce donc à cette allégorie toute sectaire, le mystagogue peut contempler les deux cours du Paradis, qu'il se décide à dépouiller de leur masque, *come gente stata sotto larve ;* Béatrice alors de s'écrier : « Vois combien est nombreux le couvent des HABITS BLANCS ! *Mira quanto è'l convento delle bianche stole.* Vois quelle est l'étendue de *notre cité,* vois nos siéges tellement garnis qu'il y reste *bien peu de places vacantes.* » Dante ne pouvait employer de termes plus explicites pour nous donner à connaître que la scène se passe dans la nouvelle Jérusalem, édifiée en haine de Rome, dans l'enceinte même du Temple, reconstruit dans l'ombre, dont les lévites, revêtus de l'habit blanc, costume distinctif des Templiers, sont prêts à se montrer triomphants; dont les affiliés, portant les mêmes insignes, sont en si grand nombre qu'il est peu nécessaire de faire de nouvelles recrues, *che poca gente omai ci si desira.* Cette dernière phrase qu'il est impossible d'appliquer au paradis catholique toujours ouvert aux âmes touchées de la grâce, toujours désireux de voir s'augmenter le nombre des élus, a d'ailleurs pour commentaire les vers qui la suivent immédiatement. « Sur ce trône élevé, surmonté d'une couronne, siégera l'âme du grand Henri, venu pour remettre l'Italie dans la voie droite avant qu'elle y soit disposée. » La pensée sectaire tendant à arracher l'Italie à la domination pontificale qui la dirige dans le mauvais chemin, à la révolutionner à l'aide de la société secrète, se trouve ainsi personnifiée dans Henri de Luxembourg. Ce prince est le seul sur lequel Béatrice appelle l'attention de Dante ; elle le lui désigne spécialement comme le champion de cette nouvelle Jérusalem, rivale haineuse de Rome, comme celui qui devait tirer vengeance de la destruction du couvent *delle bianche stole.* Pourquoi, autrement, dans le séjour de la paix et de l'amour, faire allusion à l'hostilité de Clément V contre Henri et menacer ce pontife de la

damnation, éternelle en compagnie de Simon le Magicien et de Boniface VIII?

CHANT XXXI. Les dernières paroles de Béatrice à Dante, il est important de le remarquer, ses adieux au moment où elle va le quitter, sont la glorification du christ impérial et une malédiction contre l'antechrist pontifical, contre celui qui avait signé la destruction du Temple. Puis le poëte revient aussitôt à l'image qui lui est chère à plus d'un titre, en disant que « cette sainte milice dont le christ (Henri) fit son épouse au prix de son sang » s'offrait à lui sous la forme d'une « rose blanche. » Cette milice blanche, composée des chevaliers d'Orient et d'Occident et de leurs affiliés, est pour lui la véritable Église, et il se complaît à la dépeindre sous l'emblème et la couleur qui peut mieux la faire reconnaître des siens sans dissiper l'illusion des profanes qu'il faut abuser jusqu'à la fin.

Ceux qui peuplent ce Paradis, dont les rangs s'étagent circulairement, n'ont tous, tant anciens que nouveaux, *gente antica et novella,* qu'un même but, qu'un même amour, heureux de contempler la triple lumière dans une étoile unique. Émerveillé d'abord du spectacle qui s'offre à lui, Dante s'est borné à embrasser du regard la forme générale du paradis; mais lorsqu'il veut interroger Béatrice sur ce qu'il lui est difficile de comprendre, elle a disparu. A sa place il voit un vieillard qui la lui montre assise au troisième rang, correspondant au troisième Ciel; « Regarde lui dit-il au troisième rang supérieur, tu la reverras dans le trône auquel ses mérites l'ont réservée, *nel trono, a che suoi merti la sortiro.* » En effet les Trônes, êtres angéliques, sont au troisième rang du Ciel; il n'est donc pas question ici d'un siége pour Béatrice, mais bien de son apothéose sous forme de Trône, c'est-à-dire de miroir réfléchissant la divinité, car Dante nous l'a dit précédemment « là-haut sont des miroirs, que vous appelez Trônes, *su sono specchi, voi dicete Troni* (1). »

Ainsi Béatrice, trinité par similitude sur la terre, réfléchit au Ciel les trois personnes divines. Sans se montrer autrement surpris d'une séparation si brusque, Dante adresse en ces termes ses remercîments à cette bienheureuse Béatrice : « O dame *en qui vit mon espérance* et qui, pour mon salut, as daigné laisser en enfer (dans le

(1) Paradis, IX.

monde catholique) la trace de tes pas, je reconnais devoir à ta puissance et à ton mérite ce que j'ai vu de choses si pleines d'intérêt et d'enseignements ; d'esclave que j'étais tu m'as rendu libre, *tu m'hai di servo tratto a libertate*, par *toutes les voies*, par *tous les modes* qui pouvaient y contribuer. Conserve en moi l'aptitude à faire de grandes choses, afin que mon âme *que tu as purifiée*, te soit agréable lorsqu'elle se détachera du corps. »

C'est en ces termes que le poëte prend congé de cette personnification de sa pensée intime, de son Logos, de sa Sophia, à la puissance et aux mérites de laquelle il a dû de parcourir les trois royaumes et de passer de l'esclavage, que Rome faisait peser sur sa raison, à la liberté philosophique. Rien de mieux fondé que la gratitude qu'il lui témoigne, car elle a eu recours à tous les artifices du langage, à toutes les ruses de la sophistique pour lui procurer le salut, en l'aidant à déguiser des opinions et des croyances dont la révélation l'aurait conduit à sa perte. Elle lui a fait produire de grandes choses sans doute, puisque le poëme sacré a pu traverser les siècles sans trahir le secret qui lui était confié, et il n'y a pas de doute que les deux parts que le poëte sut faire de son âme, ne se soient complues réciproquement pour avoir si bien opéré chacune de leur côté, lorsque la mort vint les réunir en les dégageant de son corps.

La seconde âme du poëte, celle qu'il s'est créée en dehors de lui-même, comme une sizygie gnostique émanée de lui et ne faisant qu'un avec lui, a eu ses motifs pour se faire remplacer à l'époptis par un dernier hiérophante et pour faire choix de saint Bernard, qui pourtant était Français. De tout temps l'hérésie s'est rattachée de gré ou de force à ce que la sainteté et la doctrine comptaient de plus illustre. Les gnostiques se vantaient d'une tradition qu'ils faisaient remonter à Jésus-Christ. Ils avaient enrôlé saint Jean dans leurs rangs et trouvaient dans ses écrits, dans ceux des autres Évangélistes, interprétés à leur manière et souvent même interpolés, des explications pour leurs systèmes, des autorités pour leurs élucubrations mystiques. Il n'y a donc pas à s'étonner que leurs successeurs aient procédé de même à l'égard de ce grand abbé de Clairvaux, animé d'un zèle si ardent pour la défense de l'orthodoxie. La voix de saint Bernard avait tonné contre les abus ecclésiastiques ; il s'était élevé contre le luxe déployé à profusion dans la maison du Seigneur. « O

vanité, ô folie, s'écriait-il, l'Église est brillante dans les édifices et désolée dans les pauvres ! elle couvre d'or les pierres du Temple et laisse ses enfants nus ! » Bien plus, deux siècles avant Dante, saint Bernard, s'élevant contre des abus qui affligeaient toutes les âmes chrétiennes, s'était écrié que la *vision de l'Apocalypse* se trouvait accomplie, que Rome était la Babylonie et le pontife l'antechrist (1). Il avait écrit le livre *De gradibus,* dans lequel il retrace son voyage spirituel vers les hauteurs du Ciel à l'aide de l'*échelle de Jacob*, et où il dit : Le royaume de Dieu est en nous, *Regnum Dei intra nos est.* Il avait proclamé dans son traité *De interiore domo* que, « l'homme doit s'efforcer de se connaître lui-même » et que « nous sommes, selon l'âme, faits à l'image de Dieu. » Thèse qu'il développe avec autant d'éloquence que de doctrine : « Selon l'homme intérieur il y a trois choses dans l'esprit, la mémoire, l'intelligence et la volonté au moyen desquelles je me rappelle Dieu, je le comprends et le désire... Ainsi, pour quiconque y porte toute son attention, il n'est rien d'aussi semblable à la sagesse divine que l'esprit rationnel qui, par la mémoire, l'intelligence et la volonté coexiste dans la bienheureuse trinité... Or il ne peut exister en elle qu'autant qu'il se souvient d'elle, qu'il la comprend et qu'il l'aime... De cette manière je trouve dans mon esprit l'image de la Trinité suprême... Par la mémoire nous sommes semblables au Père, par l'intelligence au Fils, par la volonté au Saint-Esprit... Toute la bienheureuse Trinité cohabite et coexiste avec nous. »

Ces paroles, inspirées par la plus pure orthodoxie, étaient commentées à un point de vue tout différent, et il en résultait des combinaisons mystiques dont la *Vie Nouvelle* nous fournit un exemple saisissant, car nous y voyons les trois facultés de l'âme, mémoire, intelligence et volonté, dialoguant dans le for intérieur de Dante, *in*

(1) *Voy.* Son sermon au Concile de Rheims, celui qui commence par ces mots: *Ecce nos relinquimus omnia,* son Exposition du Cantique des Cantiques, ses Considérations au pape Eugène, son Apologie de l'abbé Guillaume et, parmi ses lettres, celles qui portent les numéros 42, 230, 235, 237, 249, 290.

« Il est certain que des abus déplorables s'étaient introduits pendant le moyen âge et rendaient des réformes nécessaires. C'est une vérité certifiée par des témoins irréprochables, saint Pierre Damien, Grégoire VII, saint Bernard. » Balmès, le Protest, comp., t. I, p. 24.

interiore domo, et sa Béatrice ou son âme, assimilée à la Sainte-Trinité, assumée au ciel, où elle le conduit ensuite à l'aide de l'échelle de Jacob. Emprunter ainsi ses figures et ses symboles à l'une des lumières de l'Église catholique, était pour l'hérésie un double avantage : elle se mettait à l'abri derrière son nom et elle se l'appropriait, elle en faisait un des siens. C'est ainsi que saint Bernard était devenu pour les membres de l'Église secrète, un de leurs premiers adeptes, imbu de leurs doctrines et professant leurs croyances dans le fond de son âme. Comme il avait été en effet le rédacteur des statuts de l'ordre du Temple, avec lequel il avait eu dès lors des relations intimes; c'était un motif de plus pour l'associer à leurs mystères et à leurs projets subversifs.

Dante ne fit sans doute que se conformer à une tradition déjà ancienne parmi ses coreligionnaires, et qui, du reste, est en rapport avec tous leurs antécédents ; mais il est remarquable que cette tradition s'est conservée, qu'elle subsiste encore, car nous la trouvons consignée dans plusieurs ouvrages maçonniques : « Saint Bernard lui-même s'était fait initier, dit entre autres A. Lenoir, aux mystères de la franc-maçonnerie ; et, en conséquence, il dressa une règle pour l'organisation des Templiers, qui étaient eux-mêmes francs-maçons (1). »

Le choix de saint Bernard comme hiérophante final était donc dans l'ordre logique du poëme. Son apparition sur la scène indique le passage de la pensée à la réalisation, de la conception mentale à la mise en pratique, du système individuel, personnifié dans Béatrice, à l'organisation politique et religieuse personnifiée dans le législateur des Templiers. C'est là ce que nous révèle, aussi clairement qu'il pouvait le faire, l'ami de Dante, son plus ancien commentateur, celui qui avait reçu de sa bouche les confidences de l'intimité. Après avoir dit que le poëte se choisit trois guides pour accomplir son voyage, à savoir : Virgile, par lequel il entend la science humaine (se déguisant à l'aide du langage de l'initiation) ; Beatrice, par laquelle il entend la science divine (selon la secte, se dissimulant sous la forme catholique), et saint Bernard pour clore le cours de l'initiation, il ajoute : *E cosi fù bisogno all' autore che non solo avesse Beatrice per duce*,

(1) Voy. *Orig. de la Franc-Maçonnerie*; Paris, 1814, in-4°, p. 235.

ch'è la SCIENZA ALLO INTELLETTO, *ma fù bisogno d'aver santo Bernardo per duce, acciò che avesse l'*OPERAZIONE *d'essa scienza* NATURALE; *e teologia conveme in esso esser* RELIGIONE, *secondo quell' ordine di santo Bernardo, ch'ello si elesse per suo duce* (1). » Dans leur construction embarrassée et incorrecte à dessein, ces quelques mots expliquent complétement la pensée secrète du poëte, et nous prouvent combien elle était comprise par celui qui l'interprétait en termes si obscurs à la fois et si concluants. On ne saurait, en effet, traduire la phrase ci-dessus, à la condition de lui donner un sens intelligible, qu'en la rendant comme suit : « Il était nécessaire pour l'auteur d'avoir pour guide non-seulement Béatrice, qui est la science à *l'état intellectuel,* mais encore saint Bernard, afin que cette science eût son *opération naturelle;* et il fallait que chez lui (Dante) la théologie (science divine selon la secte, ou Béatrice) devînt *religion,* selon *cet ordre de saint Bernard* dont il fit choix pour son guide. » Voilà bien l'indication du moment où la théologie spéculative, science à l'état de théorie, de conception intellectuelle, *scienza allo intelletto,* doit passer à l'état d'organisation pratique, d'institution régulatrice, de religion; ce passage est formulé aussi nettement qu'il était possible de le faire sans trop risquer; et il n'y a pas à se tromper sur la religion dont *l'opération naturelle,* c'est-à-dire la réalisation, était le but final de toute cette série de fictions, quand le commentateur déclare formellement, quoiqu'avec une réticence artificieuse, qu'elle est *selon l'ordre de Saint-Bernard,* car on ne saurait entendre ces mots que de l'ordre du Temple, dont il rédigea la règle et les statuts, non de celui de saint Benoît qu'il réforma; on a bien voulu faire du poëte florentin un affilié au tiers-ordre de Saint-François, mais nul jusqu'ici ne s'est avisé de voir en lui un bénédictin; et quand le commentateur ajoute : « La fin que Dante se proposa au terme de sa vie (nouvelle), fut d'être un des suivants dudit saint et de marcher sur ses traces, *ad essere de' seguaci in vestigi e in vita del predetto santo,* il entend bien le désigner comme imbu de la doctrine du Temple, comme animé du désir de relever de ses ruines cette religion proscrite, d'en être même, en vertu de la consécration de saint Pierre, le législateur et l'apôtre.

(1) Préambule au ch. XXXI du *Paradis.*

CHANT XXXII. Revêtu de la robe blanche, *bianca stola*, comme les chevaliers du Temple, saint Bernard se montre plein de dévotion pour Marie, nom sacré sous lequel est entendue la Jérusalem céleste, ou l'église hétérodoxe; elle est la reine à laquelle tout le royaume du ciel obéit avec dévotion, *suddito e devoto ;* elle en est l'impératrice, *Augusta*, car il faut que la pensée secrète se révèle de temps à autre sous tous les voiles dont elle se couvre. Ici, plus que jamais, les paroles sont pesées ; c'est à raison même de l'extrême hardiesse dont le poëte fait preuve en substituant tout à coup un des plus grands saints du moyen âge, calomnieusement transformé par lui et par les siens en hérétique, à la personnification de l'hérésie sanctifiée dans sa Béatrice, qu'il met le plus grand soin à lui prêter un langage irréprochablement orthodoxe. Il ne lui fait entamer, au surplus, aucune discussion dogmatique, et cessant le motif secret que nous avons assigné, preuves en main, à cette substitution de personnages on ne saurait apercevoir pourquoi un pareil jeu de scène.

Beatrice, en effet, se serait acquittée aussi bien que saint Bernard de la tâche de démonstrateur, et il ne lui aurait pas été plus difficile de désigner par leur nom, dans l'ordre de leurs rangs, au sein de la grande rose mystique, ceux des saints de l'ancienne et de la nouvelle loi dont, à raison de certains rapports arcanes, il était nécessaire de faire une mention spéciale. Aussi bien que saint Bernard, elle aurait pu rendre compte du motif pour lequel les enfants non baptisés ne jouissent pas de la béatitude céleste et comment il se fait que les mérites de leurs proches décident de leur place dans le Paradis ; peut-être même aurait-elle su éviter qu'on pût supposer dans son explication une arrière-pensée de blâme contre la doctrine de l'Église romaine.

CHANT XXXIII. Le seul acte capital de saint Bernard, dans son rôle si court, est la prière qu'il adresse à Marie pour qu'elle procure à son protégé la vision de Dieu ; voyons donc si cette oraison solennelle ne nous révélera pas, jusqu'à un certain point, sous ses expressions si bizarrement combinées, la pensée qui l'inspira :

« Vierge, mère et fille de ton fils (le christ impérial), humble et sublime plus que toute créature (humble comme proscrite et réduite à se cacher, sublime dans son essence), terme arrêté du vouloir

éternel (qui est le triomphe de la secte), tu es celle par qui la nature humaine s'est tellement ennoblie (les sectaires deviennent des saints et des anges), que son auteur (l'empereur, père commun des hommes, Dieu et Christ pour la secte), ne dédaigna pas de se faire son œuvre (de devenir le fils de celle qni existait par lui et pour lui), c'est dans ton sein que s'est *rallumé l'amour* (mot d'ordre de la secte), dont la chaleur a fait germer ainsi cette fleur dans la paix éternelle (la grande rose des rose-croix). Tu es ici pour nous un ardent foyer de charité (vertu recommandée dans toutes les loges) et, parmi les mortels (les adeptes des grades inférieurs), tu es là-bas une source vive d'espérance (autre vertu ou colonne du Temple dont la reconstruction était ardemment attendue). Dame, tu es si grande et tes mérites son tels que vouloir grâce (être pardonné, sauvé lors de la vengeance à tirer des destructeurs de l'Ordre), et ne pas recourir à toi, c'est prétendre voler sans ailes. Ta bonté ne vient pas seulement en aide à qui demande, mais souvent elle devance librement la requête (l'aumône est prônée dans les loges où l'on quête pour les frères malheureux). En toi miséricorde, en toi piété, en toi magnificence (aptitude aux grandes choses), en toi se réunit tout ce qu'il y a de perfection dans une créature. Or celui-ci (Dante), qui, du gouffre le plus bas de l'univers (des infimes régions catholiques) jusqu'ici, a vu les vies spirituelles une à une (a passé par tous les grades), te supplie en grâce de lui accorder assez de vertu pour pouvoir élever ses yeux plus haut vers le terme du salut (*verso l'ultima salute*, le but final, le grand arcane de la doctrine). Et moi qui n'ai jamais désiré de voir pour moi-même plus ardemment que je ne le fais pour lui (tant de charité de la part du saint pour Dante tend à établir la communauté de doctrine) ; je t'offre toutes mes prières en te suppliant de les exaucer. Dissipe, par les tiennes, tous les nuages de sa mortalité (toutes les erreurs dont son esprit a été abusé parmi ceux qu'on appelle les morts), afin que se révèle à lui le souverain bien, *il sommo piacer*. Je te conjure aussi, reine qui peux ce que tu veux (sur ceux qui relèvent de toi, et n'ont qu'une volonté qui est la tienne), de faire qu'il conserve, après cette vision sublime, la droiture de ses affections (sa fidélité inviolable à ses frères) ; qu'il triomphe sous ta sauvegarde des mouvements humains (de la crainte ou de l'intérêt qui pourraient le faire apostasier comme tant

d'autres) ; vois Béatrice et tous ces bienheureux qui, les mains jointes, s'associent à mes prières.

Est-ce que saint Bernard, réduit à se réclamer de Béatrice pour se rendre la Sainte-Vierge favorable, n'achève pas d'imprimer le sceau sectaire à cette étrange adjuration ? Est-ce que tout son contexte, si laborieusement tissu, dans lequel l'expression est si sèche, la pensée si aride, ne trahit pas l'embarras du poëte pour faire que les deux sens, résultant d'une même phrase, puissent marcher parallèlement jusqu'à la fin sans se heurter ni se trahir ? Que l'on compare avec quelque prière à la Sainte-Vierge que l'on veuille choisir, dans les formulaires ou dans les œuvres des docteurs de l'Église, et l'on reconnaîtra quelle est la différence des élans de la foi véritable, avec tout ce que peuvent produire les efforts réunis de l'art et du génie. On verra surtout s'il est possible, à l'aide de quelques annotations, de donner à des paroles dictées par une piété sincère un sens diamétralement opposé au sentiment profond dont elles sont émanées.

Dante a du moins la discrétion de ne pas faire parler celle qu'il nous donne pour la mère du Sauveur ; il la représente seulement abaissant ses yeux aimés et vénérés de Dieu vers l'orateur, puis les reportant vers « *l'éternelle lumière* dans laquelle il n'est pas à croire, dit-il, qu'une créature plonge un œil *aussi clair.* » Ce qui s'accorde parfaitement avec la prétention de ceux qui proclamaient leur Église la seule dépositaire de la *gnose* et de la tradition évangélique. Cependant la vue du poëte illuminé se fortifie et s'épure, *venendo sincera,* « si bien qu'elle pénètre de plus en plus dans le rayon de la haute lumière, *alta luce*, qui par elle-même est la vérité, *che da se è vera.* » C'est constamment par ce mot de LUMIÈRE qu'il s'obstine à désigner Dieu, et lorsqu'il l'invoque quelques vers plus loin, il l'appelle encore *somma luce,* puis *luce eterna ;* il consume ses yeux, *la veduta vi consunsi*, à contempler cette lumière-vérité dont il a soin de dire que ses regards ne se sont pas détournés un moment, sans quoi il se serait égaré, *io sarei smarrito se gli occhi miei da lui fossero avversi.*

Que voit-il dans cette lumière ? Écoutons-le lui-même : *Nel suo profondo vidi che s'interna, legato con amore in un volume ciò, che per l'universo si squaderna : sustanza ed accidente e lor costume*,

tutti conflati insieme per tale modo che ciò ch'io dico è un simplice lume. Cette définition de la divinité, en la prenant dans le sens littéral, est entièrement panthéiste, car si tout ce qui est répandu par l'univers est en Dieu, tout est Dieu; mais peut-être a-t-elle encore un autre sens et le poëte sectaire s'est-il arrangé pour qu'il en fût ainsi. Rien n'empêche, en effet, de la traduire comme suit : « Je vis dans ce qu'elle a de plus profond (de plus arcane), la doctrine que notre église va répandant par le monde, reliée par l'amour en un volume (la *Comédie*), où les substances et les accidents et leurs modes divers (le corps de la doctrine et les personnages fictifs mis en action dans le poëme qui, comme l'amour dans la *Vie Nouvelle*, sont des accidents dans la substance, et apparaissent sous des aspects divers) tous groupés de telle sorte que ce que j'en dis ne jette (à dessein) qu'une simple lueur (sur le théâtre de la *Comédie*). Je crois bien avoir vu la forme générale du nœud (de l'intrigue), dont je donnais le spectacle, *la forma universal di questo nodo*, car en m'exprimant ainsi, je sens que je me réjouis plus largement, *più di largo mi sento ch'io godo* (d'être arrivé sans encombre au dénouement). Puis aussitôt, afin qu'il n'y ait pas de doute sur le sujet de la *Comédie*, « dont les vers feront mieux comprendre le triomphe de la lumière, *che per sonare un poco in questi versi più si concepera di tua victoria,* » des hauteurs du Paradis nous sommes replongés tout à coup en pleine mythologie.

C'est au moment où Dante se trouve, pour ainsi dire, face à face avec le Très-Haut, que ce voyage des Argonautes, que nous savons figurer le cours de l'initiation aux anciens mystères, lui revient tout à coup à la pensée et qu'il l'emploie comme mesure de temps. N'y a-t-il là qu'une inconvenance, un tribut payé au goût du temps ? Ne faut-il pas voir plutôt dans ce navire Argo si souvent cité dans le poëme, un signe de reconnaissance, un de ces termes conventionnels désignés par le nom de *mot du grade?* Tout porte à le supposer. Dante aurait ainsi obéi à une prescription impérieuse, et l'évocation en pareil lieu de « l'ombre d'Argo, admirée par Neptune, » n'aurait eu pour objet que de mettre en évidence un mot cabalistique et rituel dont la portée devait être comprise de ses coreligionnaires.

Ceux-là savaient quelle était « cette lumière dont il est impossible de consentir à se détourner pour *tout autre aspect*, le bien qui est

l'objet de la volonté étant tout entier rassemblé en elle, tout s'offrant *parfait en elle* et *défectif en dehors d'elle.* » Est-il besoin de dire quel est *l'autre aspect* qui ne saurait détourner les regards de cette *lumière*, et où il faut chercher surtout ce qui contraste essentiellement avec sa perfection ? Cette *vivante lumière* est toujours la même, mais la vue de l'initié acquérant plus d'énergie et de puissance en la contemplant, il la voit successivement sous des aspects différents, selon les symboles divers qui lui sont présentés, *per la vista mutandom'io, a me si travagliava.* Cette lumière se travaillait donc si bien qu'après s'être montrée d'abord sous la forme d'un point lumineux entouré de neuf cercles concentriques, qui nous ont rappelé les Séphiroth de la Kabbale, elle apparaît en dernier lieu sous celle de « trois cercles de *trois couleurs* et d'une même contenance. » Il n'est pas besoin de dire que ces trois couleurs sont celles dont nous avons vu revêtue Béatrice-Trinité, comme aussi la Vérité chez les maçons, à savoir le *vert*, le *blanc* et le *rouge*, arborés par la jeune Italie. « Ces cercles se réfléchissent l'un l'autre, comme une Iris une autre Iris, » et deviennent ainsi tricolores, ce qui nous ramène au nombre *neuf*, chaque arc-en-ciel se composant des trois nuances rituelles.

L'extrême habileté du poëte consiste à avoir combiné tellement ses images qu'il a été possible de voir dans ces cercles se réfléchissant réciproquement, et dont le dernier, « qui semblait tout de feu, était émané des deux autres, *quinci e quindi igualmente si spiri,* » l'image de la Sainte-Trinité, conformément au dogme catholique. La prétention de tous les sectaires, depuis Simon de Samarie et les gnostiques jusqu'aux Mormons, a été de professer le Christianisme le plus pur ; c'était aussi celle des albigeois et des cathares ; ce devait être celle de Dante, mais son christianisme synchrétique, différant essentiellement du dogme catholique, il ne pouvait espérer d'en faire passer l'expression affaiblie qu'à la condition de se conformer, au moins extérieurement, à l'enseignement orthodoxe, et de mettre surtout en relief ce qu'il pouvait y avoir de commun, quant à certaines formules, entre deux systèmes si opposés.

Si l'on a retrouvé dans Platon le dogme de la Sainte-Trinité, comment Dante, imbu des doctrines dérivées de Pythagore et de Platon par l'école d'Alexandrie, profondément versé de plus dans l'étude de

la théologie catholique, ne serait-il pas parvenu à donner le change sur le fond de ses croyances, quand ni l'art, ni la science, ni le génie ne lui manquaient pour y réussir? Base du Christianisme, le dogme de la Sainte-Trinité n'était pas répudié par ses coreligionnaires, qui tenaient à honneur de suivre la loi du Christ; mais ils l'adaptaient à leur point de vue, d'après un certain ordre d'idées; il lui a donc été possible de l'exprimer à sa manière au moyen d'images propres à donner satisfaction tout à la fois à l'Église et au Temple. Ainsi dans les trois cercles lumineux composant le plérome divin qu'il vient de décrire, Dante finit par apercevoir là ressemblance humaine, au point que son propre aspect y semble entièrement reproduit : « *Mi parve pinta della nostra efige ; per che il mio viso in lei tutto era messo.* » Rien de plus orthodoxe pour l'Église, qui voit là une figure poétique de l'humanité de Jésus-Christ. Et pourtant les disciples de la Kabbale pouvaient y reconnaître leur Adam Kadmon, les gnostiques leur Anthropos, tandis que les mystiques des diverses branches du manichéisme ne demandaient pas mieux que d'y montrer à leurs adeptes le microcosme ou l'humanité divinisée, image et révélation de Dieu, considéré comme mégacosme ou grand tout universel.

Tel est le dénouement de la *Comédie*, et le rideau tombe sur la *merveilleuse vision* annoncée dans la *Vie Nouvelle*. Elle finit par un coup de tonnerre, *da un fulgore*, et la volonté du poëte, dont l'imagination, *l'alta fantasia*, a mis en œuvre tout ce qu'elle avait de puissance et de trésors, suit l'impulsion que lui imprime « l'Amour qui meut le soleil et les autres étoiles ; » cet Amour qui a son ciel sur la terre, où le soleil est la figure de l'initié, et où les étoiles sont des nymphes, et au besoin des anges.

On le voit, quel que soit l'artifice du langage, l'obscurité calculée des expressions, le prestige de la forme, le déploiement de l'appareil orthodoxe, l'essence du poëme est anti-catholique, et elle se révèle à chaque instant dans cette prodigieuse fantasmagorie. Dante donne trop ouvertement carrière à ses sympathies pour tout ce qui tient de près ou de loin à l'hérésie, à sa haine contre tous ceux qui sont demeurés fidèles et dévoués à l'Église romaine; pour qu'il y ait à se méprendre sur le fond de sa pensée L'inimitié politique, au temps où nous vivons, peut exister en dehors de l'atmosphère religieuse,

il n'en était pas ainsi aux XIIIe et XIVe siècles, où la société avait pour base la Religion, où la puissance suprême était exercée par l'Église, et où nul changement politique ne pouvait s'opérer, nulle opinion doctrinale se faire jour sans sa sanction. Toute opposition à son autorité infaillible était donc nécessairement entachée d'hérésie.

Nous ne nous sommes pas proposé pour but de rechercher, et encore moins de formuler en quoi consistait l'hétérodoxie de Dante, nous reconnaissant tout à fait incompétent en pareille matière. Mais sa sympathie déclarée pour la Provence et pour sa littérature, le zèle passionné qu'il ne cesse de déployer en faveur de l'ordre du Temple, nous donnent la conviction que son hérésie ne différait en rien de celle des albigeois, à laquelle tout semble indiquer que se rattachait celle des Templiers, le seul Ordre monastique dont les troubadours aient chanté les louanges, quand leur poignante satire se déchaînait contre tous les autres.

LE BANQUET

(CONVITO).

Lorsque la nature sectaire de l'amour, objet des extases de tous les chantres gibelins, eut éveillé à si bon droit les soupçons des guelfes et ceux de la cour de Rome, Dante sentit qu'il y avait urgence à modifier profondément le langage dont ceux de son parti et lui-même s'étaient servis jusque-là avec succès; à chercher un autre déguisement à des doctrines qu'il était impossible de laisser apparaître au grand jour. Il conçut donc l'idée de sa *Comédie* dans laquelle l'amant sectaire s'efface sous le théologien catholique, en même temps que l'amante devient une sainte pénétrée des divines vérités de l'Église romaine. La *Vie Nouvelle* fut composée, on l'a vu, pour préparer les esprits à un changement de langage qui devait les frapper, surtout dans les derniers chants du Purgatoire et dans tout le Paradis. Malgré cette précaution, les intentions du poëte furent méconnues : ses fictions produisant une illusion trop complète, elles furent accueillies, dans son propre parti, avec défiance par les uns, avec indignation par les autres, bon nombre de gibelins, se méprenant sur la véritable essence de cette figure mystérieuse qu'il appelait Béatrice. Et qui pourrait en être surpris? De là pour lui la nécessité d'expliquer son œuvre, de la justifier, de prouver que si elle paraissait, quant à la forme, en opposition avec ses principes politiques et religieux, elle ne s'en écartait en rien quant au fond; de là une nouvelle transformation, dans laquelle le théologien qui avait succédé à l'amant, fit place au philosophe et lui céda la parole.

Sous ce nouveau déguisement, Dante se ménageait le moyen de donner aux siens tous les éclaircissements propres à leur ouvrir les yeux, sans tirer de leur illusion ceux dont il lui importait d'entretenir l'erreur. En empruntant à Platon le titre d'un de ses Traités, il imprimait à son nouvel ouvrage le caractère philosophique, ce qui dissimulait d'autant son but. L'amour qui avait dicté ses chants y devenait l'amour de la philosophie, dénomination générale employée de tout temps pour dissimuler les doctrines les plus opposées à la Religion. En assumant ce rôle de philosophe scolastique, il disait aux guelfes : Vous avez été induits en erreur en supposant que des doctrines hétérodoxes se cachaient dans mes poésies érotiques, car celle que j'aimais, que je célébrais, dont je proclamais les incomparables mérites, n'est autre que la philosophie, et cette philosophie m'a conduit à la contemplation des plus hautes vérités du Christianisme. Il disait aux gibelins : Votre erreur est profonde à mon sujet. J'ai changé de langage, mais non de doctrines et de culte, car la philosophie qui a inspiré mon poëme ne diffère en rien de celle qui dicta mes compositions lyriques dont l'essence vous est connue. Mes croyances restent donc au fond ce qu'elles étaient, elles ne varieront jamais.

Voilà dans quel but Dante a écrit son *Convito* ou *Banquet*. Un coup d'œil rapide jeté sur ce livre, dont la contexture est des plus étranges, suffira pour s'en convaincre. On y chercherait en vain la moindre mention de la *Comédie;* mais on sent qu'elle est constamment présente à la pensée de l'auteur. Les digressions dans lesquelles il semble se perdre, le jargon scolastique dont il fait étalage, sous prétexte de commenter des chansons sur lesquelles ses explications ne répandent, en définitive, aucune clarté, ne sont que des expédients employés pour égarer l'attention de ceux qui doivent rester dans l'erreur sur la véritable nature de son poëme.

Il a la prétention d'être clair; c'est même pour se mettre à la portée de tout le monde qu'il dit avoir écrit dans la langue vulgaire; et pourtant on croirait qu'il s'est proposé de mettre à l'épreuve la pénétration de ses lecteurs en leur soumettant, sous forme d'argumentations et de déductions, une série d'énigmes indéchiffrables. Ceux-là seuls qui avaient la clef d'un pareil style pouvaient évidemment s'y reconnaître. Mais ils devaient être en assez grand nombre,

autrement à quoi bon entreprendre un travail aussi long et y dépenser tant de savoir?

Le Banquet, à en croire l'auteur, devait être divisé en quatorze livres. Mais il est probable qu'il n'eut jamais l'intention de pousser son travail au delà des quatre que nous possédons, et qui, déjà, font la matière d'un gros volume. C'en était, sans doute, assez pour exposer tout ce dont il avait intérêt à donner connaissance aux siens; d'autant plus, que les trois seules chansons qu'il ait commentées paraissent se rapporter, en ordre inverse, aux trois parties du poëme. Si donc il a annoncé un travail plus étendu, il l'aurait fait avec l'intention de laisser croire que ses compositions lyriques étaient réellement l'unique objet qu'il eut en vue.

Voici le début de cet ouvrage, dont nous reproduirons, de temps à autre, les passages les plus importants à connaître textuellement, mais en abrégeant beaucoup les autres, pour ne pas avoir à nous étendre indéfiniment.

TRAITÉ I.

CHAPITRE PREMIER. « Tous les hommes désirent naturellement savoir, car la *science* est la dernière *perfection de notre âme,* et c'est en elle que réside notre *suprême félicité.* Des causes internes et externes peuvent empêcher d'y parvenir; mais elles sont telles, que bien peu atteignent le but des désirs de tous, cette *nourriture de l'âme* dont la plupart sont privés. « Bienheureux les rares élus siégeant à cette table où se mange le *pain des anges,* et misérables ceux qui partagent la pâture des troupeaux *(pecore)!* »

Voilà déjà la distinction établie entre les anges qui se repaissent *du pain de la science* dans les divers cieux de la rhétorique, de la physique, de la métaphysique, etc., et les *brebis* de l'Église, privées de l'instruction véritable.

Mais la charité voulant que ceux dont les vœux sont comblés viennent en aide « à ceux qu'ils voient réduits à se repaître d'herbe et de gland, moi, qui ai repoussé la pâture du vulgaire, et qui, sans être assis à la bienheureuse table, recueille les miettes aux pieds de

ceux qui y sont admis, j'ai réservé, pour les *malheureux*, certaine chose qui, offerte à leurs yeux il y a quelque temps (la *Comédie*), a excité d'autant leur faim : je me propose de les traiter aujourd'hui. Mon intention est donc de faire un banquet général de *ce que je leur ai déjà montré.* » Il faut avoir l'esprit bien prévenu pour appliquer ces mots aux Canzoni ou à la *Vie Nouvelle*, comme le fait Pederzini, de préférence au poëme, offrant une suite de scènes entremêlées d'un vaste déploiement de doctrine. « Je joindrai aux mets le pain nécessaire, et sans lequel, *tels que je les entends*, ils ne sauraient être mangés. Que ceux-là ne viennent pas s'asseoir à ce banquet, dont les *organes sont mal disposés* ou qui sont les *sectateurs des vices*, les uns n'ayant ni dents, ni palais, ni *langue*, et l'estomac des autres étant rempli d'*humeurs vénéneuses et contraires*, tellement qu'il ne supporterait pas mon menu. Mais sera bienvenu quiconque, empêché jusqu'ici par des soins de famille ou de cité, a conservé la *faim humaine*. Pour ceux que la paresse (l'insouciance) a retenus jusqu'à présent, qu'ils se placent à leurs pieds, étant indignes d'un siége plus élevé. Le menu de ce banquet sera de quatorze services, c'est-à-dire qu'il se composera de quatorze chansons, dont la matière est tout à la fois l'*Amour* et la Vertu, *si di Amore come di Virtù materiate.* Sans le pain que je me propose d'y joindre, ces compositions offraient *quelque ombre d'obscurité ;* aussi, beaucoup étaient-ils plus frappés de leur beauté (apparente) que de leur bonté (intrinsèque) ; mais ce pain, c'est-à-dire la présente exposition, sera la *lumière*, qui fera apparaître *chaque couleur* et ressortir le *sens caché*.

« Si, dans le présent ouvrage, que j'intitule BANQUET et auquel *je veux* que ce titre soit donné, la matière est traitée *plus virilement* que dans la *Vie Nouvelle, je n'entends déroger à celle-ci en aucune partie*, mais bien *lui venir en aide de plus en plus* par ce dernier. (Nous sommes donc prévenus que l'essence des deux ouvrages est la même.) Autant l'une est ardente et passionnée (on a pu en juger), autant celle-ci doit être *tempérée* et virile (attendu que la forme philosophique y est substituée à la forme érotique). En effet, il ne convient pas de parler et d'agir de même à des âges différents. Or, j'ai fait la première au commencement de ma jeunesse (dans la ferveur du néophyte, censé âgé de neuf ans), et celle-ci, lorsqu'elle est déjà passée (lorsque le dignitaire auquel on demande son âge, répond : « Je ne

compte plus »). Or, *mon intention étant toute autre qu'elle ne semble extérieurement* (qui en doute?), je me propose de la démontrer par l'exposition de l'allégorie, après avoir parlé du sens littéral. Ce banquet sera ainsi doublement savoureux pour ceux qui y sont invités. »

CHAPITRE II. A la suite de ce premier chapitre, qui promet des éclaircissements, quand l'auteur est bien résolu à épaissir les ténèbres pour ceux qui n'auront pas la clef de son langage, il s'excuse d'être obligé de parler de lui-même, contrairement au précepte de la Rhétorique; mais il s'y croit autorisé par l'exemple de Boëce et de saint Augustin. « Je suis mû, dit-il, par la *crainte de l'infamie* et par le désir de donner des enseignements, *dottrina dare*, que tout autre ne peut véritablement procurer. *Je redoute l'infamie*, pour avoir été dominé par la passion, au point où le supposent les lecteurs de mes chansons (où l'on cherche en vain trace de passion, et même de sentiment). Or, parler de moi entièrement, est le moyen de faire cesser cette *infamie*, en démontrant que j'ai eu pour mobile, non pas la passion, mais la *vertu*. Je me propose aussi de faire ressortir le véritable sens de mes Canzoni, sens que *personne ne peut apercevoir*, si je ne le dis moi-même, *parce qu'il est caché* sous la figure et l'allégorie. »

Que l'on substitue Cantiques à Canzoni, et l'on comprendra que Dante ait eu à cœur de se laver de l'infamie attachée au titre de renégat; car ses compositions lyriques, fussent-elles en réalité aussi brûlantes et passionnées qu'elles nous paraissent froides, graves et alambiquées, on n'admettra jamais qu'elles aient pu attirer l'infamie sur leur auteur; tandis qu'il en était tout autrement de la *Comédie*: son apparence catholique donnant, à ceux qui s'en tenaient à l'écorce, motif de le croire passé dans le camp ennemi, après avoir abjuré ses convictions.

CHAPITRES III ET IV. Cela est si vrai, que, dans les deux chapitres suivants, il revient à dire qu'il s'est montré *vil* à presque tous les Italiens (n'appelant, bien entendu, de ce nom que ceux de son parti). Mais, chose singulière, il y voit un motif pour ne pas s'exprimer clairement, lorsqu'il semblerait, pour être logique, devoir sentir le besoin de faire connaître avec franchise et netteté sa manière de penser. Mais non, tout au contraire, « Cet écrit, dit-il, qu'on peut

appeler un commentaire, quoique destiné à faire disparaître de mes chansons le défaut qu'on leur reproche, sera peut-être un peu difficile à entendre dans certaines parties (à moins qu'on ne préfère traduire dans mon parti) ; mais cette obscurité, *durezza,* est suggérée ici à l'auteur par la nécessité d'éviter un plus grand inconvénient (lequel, sinon le danger de se trahir?), et n'est pas le résultat de l'ignorance. »

Qu'on n'ait donc pas à s'étonner si ce commentaire destiné à expliquer, dans le but d'échapper à l'infamie, le sens de poésies inintelligibles, ne leur cède en rien pour l'obscurité ; mais trouvez, si vous le pouvez, ailleurs que dans la certitude d'être entendu par ceux auxquels il s'adressait, dans des principes religieux dont la révélation aurait mis son existence en péril, une cause raisonnable à des con tradictions aussi palpables et aussi choquantes.

CHAPITRES V, VI et VII. Veut-on savoir maintenant pourquoi ce commentaire ténébreux de compositions italiennes n'est pas écrit en latin? C'est que le langage doit être un serviteur obéissant pour celui qui l'emploie, et que le latin, à raison de sa noblesse et de sa beauté, aurait été bien plutôt un maître ; qu'il n'aurait pas été assez souple pour se plier à sa guise, « ce qui n'advient pas de l'idiome vulgaire qne l'on transforme *artificiellement* à son gré, *che a piacimento artificiato si transmuta.* » Voilà le mot de l'énigme, mais il est noyé au milieu de phrases redondantes qui le font perdre de vue. C'est parce que la langue italienne, encore dans l'enfance, se prêtait à une foule de formes, de constructions, d'équivoques, auxquelles le latin ne permettait pas d'avoir recours, que l'italien devait avoir la préférence.

Mais ce n'est pas tout. Il ne suffit pas que le langage comme le serviteur, soit obéissant à son maître, il faut encore « qu'il connaisse *sa nature* et celle *de ses amis,* sans quoi il ne pourrait leur faire honneur ni leur être *complétement utile.* » Il faut que son obéissance soit toute commandée et non point spontanée ; « ainsi au cas où l'on m'ordonnerait de porter sur moi deux casaques, *due guarnacche,* s'il m'arrivait d'en porter une seule sans ordre, je dis que mon obéissance ne serait pas entièrement commandée, mais en partie spontanée et telle aurait été celle d'un commentaire latin. » On croit rêver en lisant de semblables arguments mis sérieusement

en avant par un si grand génie. Mais Dante se souciait peu de paraître absurde à ceux qu'il avait besoin d'abuser, pourvu que son absurdité même appelât l'attention des siens sur ce qu'il voulait leur signaler particulièrement. Et ici il leur déclare, à l'aide de cette bizarre comparaison, qu'il lui sera facile de donner un double sens à l'idiome vulgaire, de lui faire porter comme une double casaque, tandis qu'il n'aurait pu y réussir aussi bien avec la langue latine. Elle aurait eu en outre cet autre inconvénient, par rapport à ses chansons, c'est que, « *contrairement à leur volonté*, elle aurait exposé leur sens là où leur beauté (leur forme extérieure) ne pouvait le comporter sans disparaître, car rien de ce qui est *harmonisé par un lien mosaïque* ne saurait passer d'une langue dans une autre sans perdre toute sa douceur et son harmonie. » Cela est fort bien, mais un commentaire n'est pas une traduction, et ce qui reste de cette proposition, c'est que, de l'aveu de Dante, ses poésies sont combinées de telle sorte que leur beauté répugne à laisser apparaître le sens qu'il a su y cacher à l'aide d'un lien mosaïque.

CHAPITRES VIII-XIII. C'est encore pour être à la portée du plus grand nombre qu'il a adopté l'idiome vulgaire, dans un sentiment de libéralité envers ceux qui sont étrangers à la littérature latine, et il vient de nous dire qu'il serait obligé d'être un peu obscur, ce dont il s'acquitte au delà de sa promesse. Mais il a été mû surtout par l'amour qu'il porte à sa langue maternelle, et par le désir de prouver qu'elle est au moins aussi belle et aussi riche que la langue d'oc (qui avait fait ses preuves avec les troubadours albigeois). L'idiome vulgaire lui est cher et il voue « à une perpétuelle infamie les *hommes pervers* de l'Italie qui l'ont en mépris » (le latin étant la langue de l'Église et de tous ceux qui se rattachaient à elle de près ou de loin). C'est lui d'ailleurs « qui a rapproché ceux qui l'ont engendré (à la *Vie Nouvelle*), *fu congiugnitore delli miei generanti*, comme le feu prépare le fer pour l'ouvrier qui forge le couteau. » C'est lui « qui l'a introduit à la vie de la science (secrète), qui est la perfection suprême; car c'est avec son aide qu'on lui enseigna le latin (à comprendre Boëce, Cicéron et Virgile dans tout ce qui se rapporte à l'initiation); ce qui lui permit de pousser plus loin. » Mais il y a plus : « Chaque chose tend naturellement à sa conservation, c'est ce que ferait l'idiome vulgaire s'il pouvait agir dans ce but, en cher-

chant, à l'aide du nombre et de la rime, à se procurer plus de stabilité. Or tel a été constamment le but de mes efforts, ce qui a produit entre nous la bienveillance, qui naît de l'habitude, et le bon accord, qui produit l'amitié. Cette amitié réciproque n'a fait que s'accroître, si bien que ce n'est pas seulement de l'affection que j'ai pour lui, mais un amour très-parfait. » Il n'y a rien à objecter sans doute à de si bonnes raisons. Le commentaire des chansons italiennes sera donc en italien et ce langage « sera le pain de gruau, *orzato*, dont on se rassasiera par milliers ; il sera la *lumière* nouvelle, le *soleil* nouveau qui surgira quand l'*ancien* disparaîtra ; il donnera la *lumière* à ceux que laissent dans les ténèbres et dans l'obscurité le *soleil* ordinaire, *usato*, qui ne *luit pas* pour eux. » (Attendu qu'il ne répand que ténèbres quand Béatrice-Lucie est le soleil-raison.)

Telle a été dans tous les temps la prétention des novateurs, éclairer les masses, mettre l'enseignement à la portée de tous ; telle est aussi la pensée de Dante, qui n'aurait pas terminé avec autant d'emphase son premier Traité s'il eût voulu dire simplement : L'italien remplacera un jour le latin. On conçoit au contraire qu'il s'exalte dans l'espérance du moment où la langue officielle suivra dans sa ruine la puissance qui en maintient l'usage, où l'hérésie triomphante, faisant prévaloir à son tour l'idiome national, le substituera au latin dans l'enseignement, dans les actes du gouvernement et dans les cérémonies du culte. Les albigeois n'avaient-ils pas traduit en langue vulgaire, l'Ancien et le Nouveau Testament ? N'est-ce pas ainsi que procédèrent les disciples de Luther et de Calvin ?

TRAITÉ II.

Sur la canzone : *Voi che intendendo il terzo ciel movete.*

« Vous dont le troisième ciel a pour moteur la volonté intelligente, écoutez les paroles qui vont s'échanger dans mon cœur, car je ne saurais les dire à d'autres qu'à vous, tant c'est pour moi chose nouvelle. Le ciel qui dirige votre haut mérite, *valore*, m'entraîne en l'état où je

suis ; il semble donc que j'aie à m'adresser convenablement à vous, pour parler de la vie qui m'est faite. Je vous prie donc de m'entendre ; je vous dirai ce qu'il y a de nouveau dans mon cœur, comment mon âme attristée pleure en lui, et comment elle a pour adversaire un esprit venant par les rayons de votre étoile.

« Un doux penser était habituellement la vie de mon cœur. Il s'en allait souvent aux pieds de votre Sire, et là il voyait, entonnant des chants de gloire, *gloriar*, une dame dont il me parlait si doucement que mon âme disait : Je veux partir, *i'men vo' gire*. Soudain *un autre apparaît*, *qui le met en fuite*, et son *empire sur moi* est tel que *mon cœur en tremble* au point d'être visible au dehors. Il me fait regarder une dame en me disant : Celui qui veut voir le *salut* n'a qu'à contempler les *yeux* de cette dame, pourvu qu'il ne craigne pas l'*angoisse des soupirs*.

« L'*humble penser* qui me parle habituellement d'une dame angélique couronnée dans le ciel, se trouve combattu par un autre qui le détruit. L'âme pleure, tant elle en est affligée, et s'écrie : Malheureuse que je suis, comment s'est enfui ce penser compatissant, *pietoso*, qui m'a consolée ? Et tout éplorée elle dit, en parlant de mes *yeux :* En quel moment furent-ils vus par cette dame ? et pourquoi ne s'en rapportaient-ils pas à moi à son sujet ? J'avais raison de dire : Dans *les yeux* de cette dame doit résider celui qui *tue* mes pareilles. A rien ne m'a servi de m'en être aperçue, pour qu'ils n'eussent pas à la regarder, aussi en suis-je *morte*.

« Tu n'es pas *morte*, ô notre âme, qui te lamentes ainsi, mais tu es hors de ta voie, *ma se' ismarrita*, dit un noble esprit d'amour, car cette belle dame a tellement *transformé ta vie* que tu en as peur, tant tu es devenu lâche, *si se' fatto vile*. Regarde combien elle a de piété et d'humilité, de sagesse et de courtoisie dans sa grandeur, et *songe* désormais à *l'appeler ta dame*. En effet, si tu ne te trompes pas, tu verras ce qui la pare, *adornezza*, produire de *tels miracles* que tu t'écriras : *Amour*, véritable maître et seigneur, voici ta servante, fais ainsi qu'il te plaira.

« Chanson, je crois que *ceux-là seront rares* qui *entendront bien ta signification*, tant ton langage est obscur et laborieux, *tanto lor parli faticosa e forte ;* si donc il t'arrive de te trouver en présence de personnes qui te paraissent ne pas bien la saisir, prends courage, je

t'en prie, ma chère nouvelle née, et dis-leur : Faites du moins attention à ce que j'ai de *beauté.* »

Nous nous sommes borné à traduire littéralement, sans rien ajouter au texte et en nous abstenant de toute réflexion pour laisser à Dante le soin de répandre quelque clarté sur cette composition. On va voir s'il est possible d'admettre qu'il ait jamais eu l'intention de la rendre accessible au commun des lecteurs, c'est-à-dire à tous ceux qui parlaient l'idiome vulgaire ; s'il n'est pas évident, bien loin de là, que le *pain* de son commentaire, purifié avec tant de soin, était destiné uniquement à ces anges qui, habitués à un pareil aliment, pouvaient s'en nourrir avec profit.

CHAPITRE PREMIER. Dans le premier chapitre, il pose en principe que toute composition écrite « peut être entendue et exposée selon quatre sens : *littéral, allégorique, moral* et *anagogique...* » Le sens allégorique est « celui qui se cache sous le manteau des fables, il est *une vérité cachée sous un beau mensonge.* Quand Ovide dit d'Orphée qu'il apprivoisait les bêtes féroces et faisait se mouvoir arbres et *pierres,* il veut dire que le sage adoucissait les cœurs cruels et faisait agir à son gré ceux qui n'ont pas *la vie de la science et de l'art,* car ceux-là sont *comme des pierres* qui n'ont pas *la vie de la science rationnelle...* » Le sens moral est celui auquel les lecteurs doivent apporter toute leur attention..... ainsi, lorsque dans l'Évangile le Christ gravit la montagne pour se transfigurer, en n'emmenant avec lui que trois de ses apôtres, on peut entendre, moralement parlant, qu'*aux choses très-secrètes nous devons avoir peu de compagnie.* Le sens anagogique ou supérieur, *sovra senso*, est celui qui, ayant trait *aux choses d'en haut,* explique spirituellement un fait vrai dans le sens littéral. Ainsi quand le prophète dit, en parlant du peuple d'Israël, que sa *sortie d'Égypte* rend la Judée sainte et libre, on applique ces paroles à l'*âme affranchie du péché.* Au surplus le sens littéral, dans lequel les mots conservent leur signification propre, « doit toujours marcher en avant, comme étant celui dans lequel sont renfermés les autres, car sans lui il serait impossible et déraisonnable de vouloir les entendre. Il en est ainsi surtout du sens allégorique ; en effet, dans toute chose ayant le *dedans* et le *dehors,* il est impossible d'arriver à l'*intérieur* si l'on n'aborde en premier l'*extérieur...* Je commencerai donc par traiter

du sens littéral, ensuite j'exposerai l'allégorie, c'est-à-dire la vérité cachée, et parfois je dirai incidemment un mot des autres sens, selon le lieu et le temps. »

CHAPITRE II. « Je dis donc que l'étoile de Vénus avait parcouru deux fois le cercle qui la fait paraître le soir et le matin, selon les deux temps divers, depuis le trépassement de cette bienheureuse Béatrice, qui vit dans le ciel avec les anges, et sur terre *avec mon âme*, quand cette noble dame, *gentile* (païenne) dont j'ai fait mention à la fin de la *Vie Nouvelle* (il n'est fait nulle mention de cette dame à la fin de l'opuscule, mais seulement de Béatrice, Dante s'arrange ici pour amener une confusion dont il a besoin), apparut pour la première fois à mes yeux en compagnie de l'Amour et prit quelque place dans mon esprit. Il advint, comme ce petit livre l'expose, que, par sa noblesse (on sait le sens de *gentile*) plus que par mon propre choix je consentis à être sien ; car elle se montrait si touchée de compassion pour le veuvage de ma vie, que les esprits de mes yeux se firent extrêmement ses amis, *gli spiriti degli occhi miei a lei si fèro massimamente amici;* puis, devenus tels, ils opérèrent au dedans d'elle, *dentro di lei*, de manière que mon bon plaisir fut satisfait de se marier à CETTE IMAGE, *che'l mio beneplacito fu contento a disposarsi a questa immagine.* (Cette seconde dame n'était donc qu'une figure ; mais attendu qu'il s'agissait d'affubler cette figure d'un costume orthodoxe, il en résultait, dans sa *Vie Nouvelle, un penchant* TRÈS-VIL *en apparence. Voir* notre page 64.)

« Mais comme l'Amour, une fois né, ne grandit pas et ne devient pas parfait tout à coup, qu'il y faut du temps et la nourriture des pensées, surtout lorsqu'il se trouve empêché par des pensées contraires, ce nouvel amour ne put pas atteindre sa perfection sans qu'il y eût une grande lutte *entre la pensée qui le nourrissait et celle qui lui était* CONTRAIRE, cette dernière tenant encore la citadelle de mon esprit pour la glorieuse Béatrice. Or l'une avait pour elle le secours de la vue, dont l'action *en avant* était continuelle, l'autre, celui de la mémoire, qui opérait *en arrière.* Chaque jour le secours en avant gagnait en force, ce que ne pouvait faire l'autre ; puisque son adversaire m'empêchait en quelque sorte de regarder en arrière. Cela me parut si étonnant (cet étonnement n'est-il pas des plus naïfs chez un fidèle d'Amour ?) et en même temps si pénible à endurer, que, pour

m'excuser de ce conflit dans lequel il me semblait manquer d'énergie, je m'adressai, dans une sorte d'invocation, du côté d'où procédait la victoire de la nouvelle pensée, qui était *très-vertueuse*, comme *venant du ciel*. (Il nous faut prendre acte de cette déclaration relativement à ce qu'il y avait de vertueux dans cette pensée presque céleste, et de la victoire qu'elle remportait sur l'autre, non moins vertueuse et céleste qui combattait en faveur de Béatrice.) Ce fut alors que je m'écriai : Vous dont le troisième ciel a pour moteur la volonté intelligente. »

CHAPITRES III et IV. Dante nous dit ensuite que sa chanson se divise en trois parties, et il établit, à grand renfort d'érudition, en citant Aristote et Ptolémée, qu'il y a neuf cieux, « en dehors desquels, dit-il, les *catholiques* placent le ciel empyrée.... C'est la demeure des esprits bienheureux, selon que le veut la sainte Église, *qui ne peut point dire de mensonges*. (Ne semble-t-il pas entendre Voltaire?) Et Aristote, qui s'y entend bien, paraît l'avoir ainsi compris dans son premier livre *Du Ciel et du Monde*. » Vient ensuite une digression sur la mécanique céleste, pour arriver à dire que le ciel dont il veut parler dans sa chanson est le ciel de Vénus. « Or il faut savoir d'abord que les moteurs de ce ciel sont des intelligences *séparées de la matière*, c'est-à-dire des intelligences auxquelles le vulgaire donne le nom d'anges. » Il cite ensuite l'opinion d'Aristote touchant ces moteurs célestes, et de Platon, qui les appelait idées, « ce qui équivaut à dire formes et natures universelles, » et il arrive à conclure que ces créatures célestes sont plus nombreuses qu'on n'en peut juger par les effets apparents. Elles jouissent d'un bonheur complet dans leur état de perfection : « Or la nature humaine n'ayant pas seulement une béatitude, mais deux, à savoir celle de la vie civile et celle de la vie contemplative, il serait contraire à la raison de croire qu'elles ont la *béatitude de la vie active ou civile* dans le gouvernement du *monde*, et non pas celle de la vie contemplative, plus excellente et divine que l'autre. » Il doit donc y avoir un certain nombre de « ces créatures *presque spirituelles* » en dehors de celles qui ont un *ministère à remplir*, dont la vie est purement spéculative, *che solamente vivono speculando*. On voit donc bien que ces êtres séparés de la matière orthodoxe, réunissant les fonctions de la vie active et contemplative, et vivant de la vie de l'esprit, sont les hauts dignitaires de l'Ordre,

donnant l'impulsion à la rhétorique et à la dialectique sectaires.

CHAPITRE V et VI. L'antiquité resta dans l'erreur à leur sujet, et cela faute d'enseignements suffisants ; mais nous avons été instruits par « *l'empereur de l'univers*, qui est le Christ, Fils du Dieu souverain, né de la Vierge Marie, *femme en vérité*, fille de Joachim et d'Anne, *Christ, qui est homme en vérité ;* nous l'avons mis à mort parce qu'il nous apporta la vie. » De plus, l'Église, « épouse et secrétaire du Christ, dit, croit et prêche que ces très-nobles créatures sont *presque innombrables.* » Elle les divise en trois hiérarchies, dont chacune, au dire de Dante, composée de trois ordres, contemple Dieu sous différents aspects. Les anges, les archanges et les trônes forment la première hiérarchie, en commençant par les rangs les plus rapprochés de nous, viennent ensuite les dominations, les vertus et les principautés, puis enfin les puissances, les chérubins et les séraphins.

« Comme le Psalmiste a dit : Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains, il est selon la raison de croire que les moteurs du ciel de la lune appartiennent à l'ordre des anges, ceux du ciel de Mercure à l'ordre des archanges, et ceux du ciel de Vénus à l'ordre des *trônes* (auquel appartient Béatrice). Ces derniers, dont *l'essence est l'amour*, tel qu'il est dans l'Esprit saint, font leur opération conformément à sa nature, c'est-à-dire qu'ils donnent le mouvement à ce ciel rempli d'amour, c'est de là que prend sa forme une ardeur vertueuse qui porte ici-bas les âmes à aimer, selon qu'elles y sont disposées. » En conséquence, les anciens, dans leur erreur, ont fait l'Amour fils de Vénus, comme on le voit dans Virgile et dans Ovide. Tout cela noyé dans une exposition confuse, où l'Écriture, la fable et l'astronomie sont mises à contribution pour arriver à déclarer que sa chanson est adressée aux trônes, moteurs du ciel de Vénus, mère de cet Amour, objet du culte sectaire.

CHAPITRE VII. C'est par l'intelligence seule qu'ils opèrent ; aussi, leur dit-il : *Voi che intendendo ;* comme ils n'ont point nos sens humains, *udite* signifie comprenez. Quant à son cœur, il prévient que « dans toute cette chanson, *selon l'un et l'autre sens*, le *cœur* est pris pour le *secret* intime, *secreto dentro*, et non pour aucune partie spéciale de l'âme ou du corps. » Il s'adresse aux trônes « parce que

les autres hommes n'ayant pas l'expérience de ce qu'il éprouve (personne à ce qu'il paraît ne s'étant jamais trouvé combattu entre deux amours), ils ne sauraient le comprendre comme les auteurs de l'opération entendent ses effets. » Si l'on désire savoir quel est cet Esprit qui vient, par les rayons de l'étoile de Vénus, lui parler contre sa dame, voici son explication : « Pour que cela soit bien compris, *a pien intendimento,* je dis qu'il s'agit ici uniquement d'une pensée fréquente tendant à louer et embellir cette dame (la seconde) ; l'âme triste qui *pleure* dans mon cœur est une autre pensée qui, accompagnée de volonté et *répugnant à la première*, se propose de louer et d'embellir la mémoire de cette glorieuse Béatrice. » S'il a dit que cet esprit venait par les rayons de l'étoile, c'est parce que telle est la voie que suit l'influence de chaque ciel pour descendre ici-bas, « et telle est l'exposition littérale de la première partie de la chanson. »

CHAPITRE VIII. La seconde, relative au conflit des deux pensées rivales, se subdivise en deux. Or, la douce pensée qui était *la vie* de son cœur souffrant, est ainsi appelée parce que « les choses doivent être dénommées d'après ce qu'elles ont de plus noble dans leur forme ; ainsi, l'homme tire sa dénomination *de la raison* et non des sens. En effet, dire de l'homme qu'il *vit,* c'est entendre qu'il a *l'usage de la raison*, car telle est *sa vie propre* et l'action de ce qu'il a de plus noble en lui. Celui-là donc qui s'écarte de la *raison* et n'agit que d'après l'impulsion de la partie sensitive, ne vit pas en *homme,* mais en *brute.* Je le dis sans métaphore, avec l'excellent Boëce, car la pensée est l'acte propre de la *raison ;* les bêtes, dépourvues de raison, ne pensent pas. Or, je ne parle pas seulement des bêtes des dernières classes, mais *de celles qui, avec l'aspect humain, n'ont que l'esprit des* BREBIS *ou d'*AUTRES *bêtes* HAISSABLES. » Voilà pourquoi il dit que la vie de son cœur était une pensée douce qui s'en allait aux pieds de Dieu, « une gracieuse révélation lui ayant appris que sa dame était au ciel. » Il est donc tout simple qu'il « désirât *la mort* pour aller où était cette dame. » Telle est « la racine d'une des oppositions, *diversitadi,* qui étaient en lui. » La racine de l'autre opposition est « une pensée nouvelle et contraire qui met la première en fuite. Puissante à s'emparer de moi, elle domine tellement l'âme vaincue, que mon cœur, c'est-à-dire ce qui est en moi, tremble, et

mon extérieur le manifeste dans certains aspects nouveaux, *in alcuna nuova sembianza.* Je montre ensuite la puissance de cette pensée nouvelle par son effet, en disant qu'elle me fait regarder une dame et m'adresse des mots flatteurs, c'est-à-dire qu'elle cherche à séduire mon intelligence en lui affirmant que la vue *des yeux* de cette dame est pour elle le *salut.* Et, afin de mieux persuader l'âme expérimentée, elle lui dit que personne, pour peu qu'il redoute l'angoisse des soupirs, ne doit regarder cette dame *dans les yeux*. Or, quand la chose paraît perdre extérieurement en beauté et s'embellir réellement à l'intérieur, c'est là un beau mode de rhétorique. Cette pensée d'amour ne pouvait mieux amener mon esprit à consentir, qu'en traitant profondément de la *vertu des yeux* de cette dame. »

Nous avons déjà dépassé les deux tiers du deuxième Traité, puisque nous sommes à la fin du chapitre VIII, et la clarté est loin de se faire. Mais on doit être frappé de la manière embarrassée dont il est parlé des deux dames rivales, entre lesquelles il est extrêmement difficile d'établir une distinction, tant le commentateur semble s'appliquer à les faire confondre l'une avec l'autre. C'est qu'en effet elles ne font qu'une. La première, Béatrice érotique, ne différant de la seconde, Béatrice dogmatique, que par l'apparence extérieure. Embellie extérieurement, aux yeux des catholiques, sous ses vêtements d'emprunt, elle a perdu toute sa beauté pour les dissidents, *pare la cosa disabellirsi,* mais elle s'est embellie en réalité pour ceux qui, pénétrant au delà de l'apparence, savaient lire profondément dans ses yeux et reconnaître que, anti-catholique dans son essence, le déguisement qu'elle devait à la rhétorique était au demeurant un moyen de salut.

Chapitre IX. Dante, qui se figure avoir démontré comment et pourquoi l'amour prend naissance, se pose cette objection : « L'amour étant produit par les intelligences auxquelles je m'adresse, et mon premier amour (pour Béatrice érotique) *en dérivant comme le second* (pour Béatrice dogmatique, tous deux étant des artifices de rhétorique sectaire), comment se fait-il que leur influence détruise l'un et engendre l'autre ? Elle devrait, ce semble, conserver d'abord le premier ; car toute cause aimant son effet, elle pourrait aimer l'un et sauver l'autre. Il est facile de répondre à cette objection que l'effet de ces moteurs célestes est l'amour ; or, comme ils ne peuvent le

conserver que dans les sujets soumis à leur circulation, ils le transmuent de la partie qui est hors de leur influence dans celle qui la subit, c'est-à-dire de l'âme *séparée* de cette vie que domine l'influence pontificale) dans celle qui y est encore. »

S'il faut s'en rapporter à Pederzini, ce galimatias double signifierait que « l'âme de Béatrice, objet de l'amour de Dante, ayant quitté cette vie, les intelligences du troisième ciel ont transporté cet objet dans l'âme de la nouvelle dame. » Mais alors ce serait une autre Béatrice, sauf la forme extérieure, puisqu'elle aurait son âme, et nous n'entendons pas dire autre chose.

Ici, Dante nous annonce qu'il va traiter incidemment de l'immortalité de l'âme, attendu, ajoute-t-il, qu'il « sera beau de terminer ainsi ce que je voulais dire de cette bienheureuse Béatrice, dont je n'entends plus parler dans ce livre. « C'est-à-dire que de propos délibéré, *per proponimento*, il renonce à la fiction de Béatrice, âme érotique, d'essence immortelle, attendu qu'elle finira par triompher de la *mort*, pour lui substituer, quant à présent, celle de la philosophie, fille immortelle de Pythagore, voire même de « l'Empereur du ciel, bien plus son épouse et sa sœur, *non solamente sposa*, *ma suora e figlia dilettissima ;* et tout cela afin que l'esprit des profanes ait à se perdre dans ces transformations successives.

CHAPITRE X. Après cette digression, il reprend son commentaire à la troisième strophe de la chanson. « La pensée contraire, dit-il, est celle qui était la vie de mon cœur affligé ; mon âme *pleurait tristement*, parce qu'elle était encore de son parti ; elle se lamentait comme étonnée d'une *transmutation subite ;* cette pensée, *qui montait au ciel*, lui avait donné beaucoup de consolation. Elle s'excuse ensuite et parle contre les *yeux* en blasphémant l'heure où *cette dame les vit*, ce qui signifie qu'il y eut échange de regards ; elle leur reproche leur désobéissance, etc. » Nous abrégeons, car tout ce qui suit est aussi concluant pour qui s'en tient à l'explication littérale, et nous passons à la quatrième strophe.

CHAPITRE XI. Le sens de la partie dans laquelle l'âme parle, c'est-à-dire l'ancienne pensée qui s'effaçait, *si corruppe*, est ainsi expliqué. « Il s'agit maintenant de mettre en lumière le sens de la partie dans laquelle s'exprime la pensée nouvelle qui lui est contraire. » Or, Dante nous apprend que c'est celle-ci qui dit : Tu n'es

pas *morte,* notre âme, « tu parais seulement telle par suite d'un *égarement* dans lequel l'apparition de cette dame t'a fait tomber *lâchement.* » Cette pensée est appelée esprit d'amour « pour donner à entendre que mon consentement inclinait de son côté. » S'il dit notre âme, « c'est une manière de parler familière qui indique sa victoire ; » s'il appelle son attention sur la piété et l'humilité de cette dame, c'est que la première « fait resplendir toute autre bonté par sa lumière, aussi Virgile dit-il, à la plus grande louange d'Énée, qu'il était pieux ; la piété, *pietà,* ne consiste pas, *comme le croit le vulgaire,* à s'affliger du mal d'autrui ; c'est là, au contraire, un de ses effets particuliers, appelé miséricorde, et qui est un sentiment *passionné.* Mais la piété n'est pas un sentiment, c'est une noble disposition de l'âme préparée à s'ouvrir à l'amour, à la pitié et aux autres sentiments tendres. » La damé que l'âme est invitée à regarder a sagesse et courtoisie, rien n'étant plus beau pour une dame que de savoir, et rien ne lui convenant mieux que la courtoisie, mot qui, *dérivé des cours,* s'applique à ceux chez qui se montre l'habitude de la cour, *uso di corte.* « Si l'on empruntait aujourd'hui cette expression aux cours, et surtout à *celles d'Italie*, elle équivaudrait à *turpitude.* »

La grandeur de la dame doit s'entendre temporellement (cette dame, au dire de Dante, serait donc une princesse), « car la grandeur temporelle est la lumière qui fait apparaître clairement dans la personne le bien et le mal. Combien ne voit-on pas à cette lumière *ce qui manque en savoir et en vertu !* Combien *de folies et de vices* elle met en relief ! Bien mieux vaudrait pour les misérables grands, *fous*, *stupides* et *vicieux* qu'ils sont, vivre dans une humble condition, *tant d'infamie ne les atteindrait pas* dans ce monde et dans l'autre. C'est pour eux qu'il est dit dans l'Ecclésiaste : J'ai vu sous le soleil un autre mal funeste, c'est-à-dire, les richesses conservées au détriment de leur maître. »

Peut-être, penserait-on que si l'Église eût été moins riche et moins puissante, Dante ne se serait pas élevé avec autant de violence contre les grands de la terre, à propos de la grandeur temporelle de sa dame, et que ses coups portent en réalité plus haut qu'ils ne paraissent.

CHAPITRE XII. L'envoi nous vaut cette déclaration du poëte : « La bonté et la beauté sont partagées et diverses dans tout discours ; en effet ; *la bonté est dans la signification* et *la beauté dans l'ornement*

des paroles. Il y a du plaisir à l'un et à l'autre, mais la *bonté* surtout en procure extrêmement. » Puis il avoue que cette chanson exigeant de nombreuses distinctions, à raison des divers personnages qu'il y fait parler (et qui se réduisent à lui-même), il aime autant, pour les autres (les profanes), que leur attention se porte sur sa *beauté* que sur sa *bonté*. « Car le rhétoricien est dans l'usage de parler *indirectement* à autrui, en adressant ses paroles non pas à celui pour qui il les dit, mais à *tout autre ;* c'est le *mode qu'on a suivi ici*, car *les paroles vont à la chanson*, tandis que *l'intention s'adresse aux* HOMMES.... Je dis donc à ceux qui ne peuvent saisir le sens de cette chanson (la *Comédie*) : Ne la repoussez pas pour cela, faites attention à sa *beauté ;* elle est grande, en effet, tant pour sa construction, qui est du ressort du grammairien, que pour l'ordre du discours, qui concerne les rhétoriciens, et pour le nombre de ses parties qui est du domaine des musiciens. *Qui bien y regardera* pourra voir combien tout cela est beau chez elle. Or, tel est tout le sens littéral de la première chanson que j'ai entendu offrir pour premier service. »

CHAPITRE XIII. Et sur ce, il passe à l'exposition allégorique et véritable, *alla sposizione allegorica e vera.* (L'autre serait donc fausse?) « Quand j'eus perdu les premières délices de mon âme, dont j'ai fait mention ci-dessus (quand le jargon amoureux fut éventé et qu'il y fallut renoncer), je restai tellement atteint de tristesse que nulle consolation n'y faisait. Enfin, après quelque temps, mon esprit, qui s'efforçait de guérir, songea à *mourir*, moyen qui avait réussi à un autre affligé. Je me mis donc à lire un livre, connu de peu de personnes, celui de Boëce qui, prisonnier et condamné, lui dut l'adoucissement de ses peines. Informé, en outre, que Cicéron avait écrit un traité de l'amitié pour consoler Lælius de la mort de Scipion, je me mis aussi à le lire. Quoique j'eusse, d'abord, *assez de difficulté à en saisir la signification* (ses esprits parlent latin dans la *Vie Nouvelle*, ouvrage de sa première jeunesse, nous assure-t-on, il écrit une lettre latine aux princes de la terre sur la mort de Béatrice, et le voilà embarrassé pour comprendre Cicéron et Boëce), je finis par les entendre autant que me le permirent l'*art de la grammaire* que je possédais et mon peu d'intelligence. Or, mon esprit apercevait déjà, *comme en rêvant*, beaucoup de choses, ainsi qu'on peut le voir dans la *Vie Nouvelle*..... Dans mon désir de me consoler, je

trouvai non-seulement un remède à mes larmes, mais des *noms d'auteurs*, des *termes de science* et des *titres de livres*. En y réfléchissant, je jugeais que la philosophie, qui était *la dame de ces auteurs*, de ces sciences, de ces livres, était quelque chose de sublime. Je me la représentais comme une *noble dame* (ainsi faisaient les anges de Swedenborg. *Voir* notre page 102) et je ne pouvais me la figurer que sous un aspect compatissant, aussi n'en pouvais-je détourner mes regards. Il en résulta qu'il me prit désir d'aller où elle se démontrait véritablement, c'est-à-dire, dans *les écoles des religieux* et *aux discussions des philosophes ;* si bien que, dans l'espace de trente mois environ, je commençai à lui trouver tant de douceur que son amour chassait et détruisait toute autre pensée. C'est pourquoi, sentant que je m'élevais de la pensée de mon premier amour à la *vertu* de celui-ci, comme étonné de ce qui m'arrivait, je m'en exprimai dans la chanson qui précède, en donnant à entendre quelle était ma condition, *sous figure d'autres choses.* En effet, *aucun idiome vulgaire* n'était digne de parler *ouvertement* en vers de la dame dont je m'éprenais ; d'autre part, *mes auditeurs n'étaient pas tellement bien disposés* qu'ils eussent à accueillir facilement des paroles non fictives. Ils n'auraient pas non plus donné croyance au sens vrai, comme au sens fictif, car il est certain *qu'on ne pensait pas du tout que je fusse disposé à cet amour*, tandis qu'il en était *bien autrement du premier.* C'est alors que je fis ces vers, *vous dont l'intelligence fait mouvoir le troisième ciel.*

« Or cette dame étant, ainsi que je l'ai dit, la *fille de Dieu,* la reine de toutes choses, la très-noble et *très-belle philosophie,* » il convient de voir quels sont ces moteurs et ce troisième ciel.

Les deux ouvrages mentionnés par Dante comme ayant opéré sa conversion auraient dû suffire pour ouvrir les yeux, non des aveugles volontaires, mais de ceux qui ne demandaient pas mieux que de voir. Quelle est en effet la philosophie de Cicéron ? Il suffit de lire le commentaire de Macrobe sur le songe de Scipion, pour reconnaître que c'est celle de Platon, se rattachant aux mystères de l'initiation. Lui-même nous le dit : *Reminiscere, quoniam* INITIATUS ES : *denique intelliges quod late hoc pateat* (1). Quelle est celle de Boëce ? Il

(1) *Tuscul.*, I, 13.

s'en explique assez clairement. C'est une femme aux yeux ardents, *oculis ardentibus*, qui se manifeste au sommet de sa tête, *supra verticem*, d'où elle sort, nouvelle Minerve, comme Béatrice jaillira du cerveau de Dante, pour être son âme, sa pensée intime. Cette femme est d'une stature ambiguë, *statura discretionis* AMBIGUÆ, car tantôt elle ne s'élève pas au-dessus de la taille ordinaire chez les hommes, tantôt elle touche le ciel du front; son vêtement, *tissé* de *ses propres mains*, se compose de fils *très-déliés* d'une matière indissoluble, mélangés avec le plus *subtil artifice*. A la partie inférieure de sa robe est un Π, à la partie supérieure un Θ, lettres initiales de pratique et de théorie, double allusion à la vie civile, active, et à la vie contemplative, dont l'ensemble constitue la vie mystique ou vie nouvelle. Entre ces deux lettres symboliques se déploie l'échelle des grades de l'initiation, *inter utrasque litteras, in scalarum modum*, GRADUS QUIDAM *insigniti videbantur*. Mais il est à remarquer que des *mains violentes* ont déchiré cette robe, *eamdem tamen vestem violentorum quorumdam sciderunt manus*. A peine cette dame mystérieuse a-t-elle touché de sa robe les paupières de Boëce que ses yeux sont dessillés et que les ténèbres qui l'enveloppaient se dissipent.

Telle est celle qui vient en aide à Boëce dans ses afflictions, sa *consolatrice;* qu'on la compare maintenant à la dame de Dante, à celle qui fait son bonheur, sa béatitude, à sa Béatrice et l'on comprendra qu'il ne pouvait mieux faire reconnaître en elle la philosophie de l'initiation, objet d'un culte mystérieux chez les néoplatoniciens, les gnostiques et les sectes dérivées de la même source, qu'en renvoyant à Cicéron qui l'avait proclamée et, à Boëce qui l'avait si bien dépeinte. Le sens secret de ces deux auteurs lui échappait d'abord, mais il le comprit parfaitement une fois parvenu aux grades supérieurs et alors, comme ces disciples qu'au dire d'Ivon de Narbonne, les hérétiques de la Lombardie envoyaient aux écoles de Paris pour se former à toutes les subtilités de la dialectique, il fréquenta celles des religieux et des philosophes, avec l'intention de s'y munir de toutes les armes nécessaires pour attaquer et pour se défendre au besoin.

CHAPITRE XIV et XV. Les deux chapitres suivants sont consacrés à expliquer dans le jargon scolastique le plus alambiqué, en s'appuyant sur l'autorité de Platon, d'Avicenne, d'Algazel, d'Aristote,

d'Euclide, de Ptolémée, de Denys l'Aréopagite que les différents cieux correspondent à autant de sciences, dans le même ordre et en nombre égal ; que si les cieux tournent autour de leur centre, les sciences tournent de même autour de leur sujet ; que les choses visibles sont éclairées par les cieux et les choses intellectuelles par les sciences ; que notre première perfection, sous le rapport de l'existence, dérive des cieux, et que nous devons la seconde aux sciences qui, *par la spéculation,* nous conduisent à la VÉRITÉ. Nous avons déjà vu en portant notre examen sur les chants du Paradis dans quel ordre les sept premiers cieux correspondent aux sept sciences du Trivium et du Quadrivium et sur quelles bases Dante établit cette correspondance. Il suffira donc d'ajouter ici que la physique et la métaphysique sont, selon lui, en rapport avec la huitième sphère, la science morale avec la neuvième, le Ciel empyrée avec la théologie. La conclusion de tout ce déploiement d'érudition scolastique c'est que « d'après cette comparaison des cieux avec les sciences, on peut voir que, par le troisième Ciel, il entend la rhétorique, dont la similitude avec ce troisième Ciel a été précédemment démontrée. » Mais il n'a garde de nous dire quels sont en réalité ces rhétoriciens auxquels il adresse sa chanson, ces intelligences ou trônes du troisième Ciel qu'il consultait dans un style si nébuleux sur certains cas de conscience, en fait de métaphysique amoureuse.

CHAPITRE XVI. Ce qu'il y a de certain, à l'en croire, c'est que « Boëce et Tullius, par la douceur de leur langage, l'amenèrent à l'amour, *c'est-à-dire à l'étude,* de cette dame, la très-noble Philosophie, par *les rayons de leur étoile* qui est l'*écriture philosophique.* Car dans chaque science l'écriture est l'étoile *pleine de lumière* qui répand sur elle la clarté de sa démonstration. » La dame qu'il regardait était donc la philosophie « qui vraiment est une dame remplie de douceur, ornée d'honnêteté, admirable de savoir, *glorieuse de liberté.* Quand je dis : Celui qui veut voir le salut n'a qu'à regarder les yeux de cette dame, c'est que *les yeux de cette dame sont ses démonstrations* qui, perçues par les yeux de l'intelligence, éprennent d'amour l'âme affranchie des conditions terrestres (du joug pontifical), *liberata nelle condizioni.* O très-doux, ineffables attraits, *sembianti,* larrons instantanés, *rubatori subitani,* de l'esprit humain, qui vous révélez dans les yeux de la philosophie lors-

qu'elle devise avec ses amants ! C'est véritablement en vous qu'est le *salut* qui *béatifie* ceux qui vous regardent, qui les sauve de la *mort de l'ignorance et les préserve des vices.* Quand je dis, s'il ne craint pas l'angoisse des soupirs, il faut entendre s'il ne craint pas le *travail de l'étude* et *le conflit des doutes* en sens contraire, *lite di dubitazioni.* »

L'âme *pleure,* est l'expression « d'une moralité à remarquer, » à savoir : qu'on « ne doit pas mettre en oubli pour un ami plus *grand* les services rendus par un ami dans une position *moins élevée ;* (comprenez-vous ?) que s'il faut suivre l'un et laisser l'autre, le mieux est de le faire en adressant à celui que l'on quitte d'honnêtes paroles de regret, d'où résulte pour celui qu'on suit un motif de *plus grande affection.*

« Quand je dis, de mes yeux, cela signifie que l'instant où la première démonstration de cette dame pénétra dans les yeux de mon intelligence, fut une heure solennelle, *forte,* puisqu'elle fut la cause très-prochaine de mon amour. Mes pareilles, doivent s'entendre des âmes qui, affranchies des misères, des méprisables voluptés et des habitudes de la foule (de la croyance commune), *volgari costumi*, sont douées d'esprit et de mémoire. Les mots, *tue* et je *suis morte*, semblent en contradiction avec le *salut* que procure cette dame, mais ici parle une des parties et là l'autre, parties qui soutiennent une cause différente. Si donc, on fait attention à celle qui *descend* et à celle qui *monte* il n'y aura pas à s'étonner que l'une dise *oui* et l'autre *non.* Un esprit d'amour doit s'entendre d'une *pensée* naissant de mon étude ; car il faut savoir que dans cette allégorie l'*amour signifie toujours cette étude*, qui est l'*application de l'âme* à la chose dont elle est éprise. Les hauts *miracles* qui *font sa parure* signifient l'étonnement que l'on éprouve en voyant les *causes de ses merveilleux effets*, causes *que la philosophie fait connaître.* C'est ce que le philosophe paraît avoir entendu au commencement de la Métaphysique lorsqu'il dit que *la vue de cette parure* commença à rendre les hommes amoureux de cette dame. Tout ce qui vient ensuite est suffisamment expliqué par ce qui a déjà été exposé. En conséquence, j'*affirme*, en terminant ce second Traité, que la *dame dont je m'épris après mon premier amour* fut la très-belle et très-honnête fille de l'*empereur* de l'univers (on voit que très-honnête équivaut ici à

très-parée, *ornatissima*), à laquelle Pythagore a donné le nom de *philosophie*. Et ici finit le second Traité que j'offre comme premier service. »

Comme il est des esprits paresseux qui pourraient ne pas se trouver complétement satisfaits d'un si docte commentaire, nous essaierons de traduire pour eux en vile prose cette mystérieuse poésie.

« Dignitaires du troisième degré, membres du comité où s'élaborent les artifices de notre rhétorique sectaire, c'est à vous que je dois naturellement confier l'embarras où je me trouve pour substituer une figure à une autre, figure de rhétorique produite par les rayons de votre étoile, mais que je ne regrette pas moins d'être réduit à employer.

« Il m'était on ne peut plus commode d'exprimer mes pensées sous la forme amoureuse et de parler de notre croyance sous le nom d'une dame; mais il me faut, hélas! renoncer à cet expédient, à moins de donner à cette dame un travestissement qui me répugne et me fait trembler tout à la fois. Mais, c'est là ma seule voie de salut. Le salut est dans les yeux d'une certaine dame, sa rivale, dans ses yeux que vous n'ignorez pas être ses enseignements. Or, si je sais bien mettre à profit les doctrines orthodoxes, qui sont les siennes, et ne pas craindre de paraître soupirer pour elle dans une longue série de vers, je suis certain d'échapper au péril.

« J'ignore comment notre ennemie a pénétré notre secret; toujours est-il que c'est elle qui conduit à une mort réelle ou fictive les âmes qui pensent comme nous; aussi considérons-nous comme *morts* ceux qui suivent ses inspirations. Je vais donc passer pour *mort* aussi, moi qui suis décidé à feindre d'être un de ses adorateurs.

Mais soyez bien convaincus que ma *mort* ne sera qu'apparente; ce sera pour arriver plus sûrement au but que je marcherai hors de ma voie; que je m'exposerai à passer pour lâche en *transformant ma vie* et en paraissant fléchir le genou, par peur, devant celle en qui je réunirai toute *piété* et toute *humilité*, en y joignant sagesse, courtoisie, grandeur, enfin en l'appelant ma dame. Je n'en aurai pourtant pas d'autre que notre philosophie occulte, que je revêtirai de ses habits, et ce déguisement, *adornezza*, produira de tels miracles d'illusion, que nos coreligionnaires, lorsqu'ils reconnaîtront celle

qui s'identifie avec l'Amour, notre maître, seront dans la joie de leur cœur.

« Je vous donne avis de tout cela en termes tellement obscurs que la foule n'y comprendra rien. Il en sera de même de ma *Comédie*, chère nouvelle-née, qui n'en fera pas moins son chemin, si Dieu lui prête vie, n'eût-elle à attirer les regards que par la beauté de ses formes extérieures. »

Qu'importe que l'on crie à la profanation? Je dévoile l'idole, continuez à l'adorer, si vous voulez, mais sachez du moins à qui s'adresse votre encens.

TRAITÉ III.

Amor che nella mente mi ragiona.

« L'Amour qui devise de ma dame dans mon esprit, se fait souvent un plaisir de soulever à son sujet des choses qui mettent mon intelligence en défaut, *lo' intelletto disvia.* Son parler résonne si agréablement, que l'âme qui l'écoute et l'entend s'écrie : Malheureuse que je suis, de ne pouvoir reproduire ce qui m'est dit de ma dame! Il est donc certain, si je veux parler de ce que j'en entends dire, qu'il me faut renoncer à traiter de ce que ne comprend pas mon intelligence, et même d'une grande partie de ce qui lui est accessible, *faute de pouvoir l'exprimer.* Si donc les vers que je consacrerai à sa louange ont quelque défaut, qu'on en accuse la faiblesse de mon intelligence et l'insuffisance de notre idiome, auquel *il n'est pas donné de* RENDRE TOUT CE QUE DIT L'AMOUR.

« Le soleil, dont le regard embrasse le monde, ne voit rien d'aussi noble que la dame dont l'Amour me fait parler, à l'instant où il éclaire le lieu qu'elle habite. Toutes les intelligences de là-haut la contemplent; et ceux qui sont épris d'elle ici-bas la retrouvent dans leur pensée *quand l'Amour leur fait goûter sa* PAIX. Elle plaît tant à *Celui qui lui donne l'être,* qu'il lui infuse constamment sa vertu au delà de ce que requiert notre nature. Son âme pure, qui reçoit de

lui *ce salut*, se manifeste dans ses effets. Car ce que l'on voit de ses beautés fait que les yeux de ceux *pour qui brille sa lumière*, envoient au cœur des messages pleins de désirs qui, *en prenant l'air*, deviennent des soupirs.

« La vertu divine descend en elle, comme elle fait dans l'ange qui la contemple à sa source. Que toute noble dame qui ne m'en croira pas se rende auprès d'elle et observe ses actes. Là où elle parle, descend un ange du ciel, portant témoignage des hautes qualités, *alto valor*, qu'elle possède au delà de ce que comporte notre nature. Les actes pleins de douceur dont tous sont témoins font appel à l'Amour dans un langage qui le fait naître et à l'épreuve duquel n'est personne. On peut dire d'elle : tout ce qui se trouve en elle est noble chez une dame et d'autant plus beau qu'il lui ressemble davantage. On peut ajouter que *son aspect contribue à faire croire à ce qui semble merveilleux. Elle vient ainsi en aide à* NOTRE *foi;* c'est en effet à CETTE FIN qu'elle fut conçue de *toute éternité.*

« Dans son extérieur apparaissent des choses qui révèlent des délices du Paradis, j'entends parler de ses *yeux* et de son doux *sourire*, où vient resplendir l'Amour comme en sa véritable place. Notre intelligence n'a pas moins de peine à les supporter, qu'une vue faible les rayons du soleil. Pour moi, comme je ne puis y fixer mes regards, il me faut me contenter d'en parler brièvement. De sa beauté pleuvent des étincelles enflammées qu'anime un noble esprit, et ces étincelles, semblables au tonnerre, se déchaînent contre ces *vices innés* qui dégradent certaines personnes, *altrui.* Que *telle dame* donc *qui entend blâmer sa beauté parce qu'elle ne paraît pas assez humble et calme,* jette les yeux sur celle-là qui est un modèle d'*humilité*, quand pourtant c'est elle qui humilie tout pervers; elle est *la pensée de celui qui créa l'univers* (dantesque).

« Il semble, chanson, que tes paroles sont en contradiction avec celles d'une de tes sœurs, car elle appelle cruelle et dédaigneuse celle que tu fais si remplie d'humilité. Or tu sais que le ciel, toujours brillant et clair par lui-même, ne se trouble jamais, ce qui n'empêche pas que, les yeux abusés par mille causes, nous disons parfois du soleil qu'il est ténébreux. De même quand ta sœur l'appelle orgueilleuse, elle ne la considère pas *selon la vérité*, mais selon qu'*elle lui paraissait.* Le fait est que souvent mon *âme était atteinte de frayeur*

et qu'*elle craint encore*, tant il me semble être en péril, *mi par fiero*, en quelque lieu que j'aille *où elle puisse me voir*. Excuse-toi dans ce sens, s'il t'est nécessaire, puis dès que tu le pourras, présente-toi à elle et dis-lui : Madame, s'il vous est à gré, je parlerai de vous de l'un et de l'autre côté, *in ogni lato* (sous un double aspect). »

Est-ce que cette composition lyrique, l'une de celles à raison desquelles Dante redoutait, à l'en croire, d'encourir le déshonneur, ne semble pas, du commencement à la fin, inspirée par Béatrice? Est-ce qu'on n'y retrouve pas la même admiration pour ses vertus et pour ses charmes? N'est-elle pas comme elle toute noblesse, toute humilité, toute pureté, l'adversaire de tout vice; n'est-elle pas aussi *un miracle* faisant croire à tout ce qui est merveilleux, et procurant comme elle le *salut?* Elle n'est pas comparée à la Trinité, mais la vertu divine descend en elle, elle est la pensée de son créateur. Mais ce qui doit surtout frapper, c'est l'effet produit par le resplendissement de ses yeux et de son sourire, *procurant les délices du Paradis*. Ainsi, rien n'est oublié de ce qui peut identifier la dame dont cette chanson proclame les hauts mérites, avec la bienheureuse Béatrice. Eh bien, Dante va nous prouver, à sa manière, que cette dame est en réalité la philosophie qui lui a succédé dans son cœur. C'est bien elle en effet, il n'y a qu'un changement de toilette : enlevez le voile, vous retrouvez Béatrice.

CHAPITRE I. Écoutons donc le commentateur dans son exposition littérale : « Les dehors miséricordieux de la dame dont il est parlé dans le traité précédent (la philosophie), donnèrent naissance à mon *second amour* qui ne fit qu'aller en augmentant. Je pensais à cette dame dans la veille et dans le sommeil. L'amour m'inspirait un tel désir de la voir que non-seulement je l'éprouvais pour elle, mais encore pour *toute personne* ayant avec elle quelques rapports, quelques liens *d'amitié ou de parenté*. » Le Banquet n'étant que la continuation de la *Vie Nouvelle*, puisque loin de vouloir y déroger en rien, Dante nous a prévenu que ce livre était destiné au contraire à la corroborer de plus en plus, c'était bien le moins que dame philosophie ou la foi sectaire sous forme théologique, eût amis et parents dans le Banquet, puisque dame Béatrice ou la foi sectaire, béatitude de l'âme sous forme érotique, avait les siens dans la *Vie Nouvelle* (Voir nos pages 47 et 61). Les deux dames sont donc de la même nature et re-

lèvent de l'allégorie ainsi que leur famille ; c'est Dante lui-même qui nous en fournit la preuve.

Il se montre du reste autrement passionné pour celle qui n'est, au demeurant, qu'une figure, de son propre aveu, que pour celle qui, aux yeux de gens jouissant pourtant de toutes leurs facultés, serait une réalité. Dans l'impossibilité où il était de contenir le feu de son amour, qu'il n'y avait pas moyen pour lui de cacher, dit-il, plus que les flammes d'un incendie, il se décida à chanter les louanges de celle qu'il aimait. Trois motifs lui firent prendre ce parti. Le premier fut « *l'amour de moi-même* (l'instinct de la conservation, l'utilité, *Voir* nos pages 40 et 78), principe de tous les autres ; le meilleur moyen de se faire honneur étant d'honorer ceux qu'on aime... le second fut le désir de voir durer cette affection ; car étant inférieur à cette dame, et me voyant l'objet de ses bienfaits, je m'efforce de la louer selon mes facultés, ce qui lui prouve mon bon vouloir, et me rapproche ainsi d'elle en quelque sorte. Le troisième fut un motif de prévoyance... car beaucoup, arrière de moi, m'auraient peut-être accusé de *légèreté d'âme, pour avoir passé à un second amour.* Or, pour écarter ce reproche, le meilleur parti à adopter était de déclarer quelle était la dame qui m'avait fait changer. Car son excellence met en relief ce qu'elle a de vertu, et l'excès de sa vertu fait comprendre que l'homme le plus constant puisse changer pour elle. D'où suit qu'on ne peut me dire léger et inconstant. J'entrepris donc de louer cette dame en disant : L'amour qui parle en mon esprit. »

CHAPITRE II. Non content de diviser cette chanson en trois parties, il la subdivise encore dans chacune d'elles. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses divagations, entendant nous borner à relever seulement ce qu'il nous paraît important de noter. Ainsi : « L'amour, nous dit-il, à le bien prendre et à le considérer subtilement, est *l'union spirituelle de l'âme et de la chose aimée ;* union qui est de la propre nature de l'âme, et à laquelle elle s'empresse tôt ou tard, selon qu'elle est *libre* ou *empêchée*... Cette union étant ce qu'on appelle amour, on peut reconnaître ce qu'il y a dans l'âme, en voyant ce qu'elle aime en dehors d'elle. Or, cet amour, c'est-à-dire l'union de mon âme avec cette noble dame, dans laquelle *la lumière divine* se révélait à moi en grande partie, est le discoureur, *ragiona-*

tore dont je parle. En effet, c'est de lui que naissaient des pensers continuels au sujet de cette dame qui, *spirituellement*, était devenue *une seule et même chose avec mon âme*. Le lieu dans lequel devise cet amour est l'esprit, or il s'agit de voir ce que signifie esprit, à proprement parler... Selon Aristote, l'âme a trois facultés principales, vivre, sentir et raisonner... La faculté végétative, par laquelle on vit, est la base de la sensibilité, et elle peut être âme par elle-même, comme nous le voyons dans les plantes. La faculté sensitive, qui ne peut exister sans elle, est à son tour le fondement de la faculté intellective, c'est-à-dire de la raison... L'âme dans laquelle ces trois facultés sont réunies, est plus parfaite que les autres. L'âme humaine, *ennoblie* qu'elle est par la *raison*, participe de la nature divine comme une intelligence éternelle, aussi l'homme est-il appelé, par les philosophes, *animal divin*. La raison a plusieurs facultés, selon Aristote, qui les appelle scientifique, rationnelle, inventive, judicative. Ces facultés et d'autres encore sont comprises dans le mot esprit. D'où suit qu'il faut entendre par esprit la dernière et la plus noble partie de l'âme... L'esprit étant donc cette précieuse et suprême partie de *l'âme*, QUI EST DÉITÉ, c'est là le lieu où je dis que l'Amour me parle de ma dame. »

Le sentiment qu'il éprouve pour la philosophie est donc identiquement le même que son amour pour Béatrice, puisqu'elle est, comme elle, la dame de son esprit, et qu'elle ne fait aussi qu'*une seule et même chose avec son âme*.

CHAPITRE III. « Je dis, non sans motif, que cet amour fait son opération dans mon esprit, pour donner à entendre rationnellement quel est cet amour, par le lieu où il opère... Il s'agit, en effet, de l'amour véritablement humain, c'est-à-dire *angélique* et *rationnel*, que l'homme a pour la *vérité et la vertu*,... amour d'où naît la véritable et parfaite affection... Je dis qu'il discourait dans mon esprit, pour donner à entendre que sa nature est *très-noble*, et qu'il a pour objet la *vérité et la vertu*, afin d'exclure toute fausse opinion à mon égard, tendant à me faire soupçonner d'aimer dans un but de plaisir sensuel. »

CHAPITRE IV. Dante nous apprend ensuite qu'on ne saurait le blâmer de son impuissance à proclamer les mérites de dame philosophie, « attendu qu'il n'y a de louable et de blâmable que *ce qu'on a la fa-*

culté de faire ou de ne pas faire. » Or, il est évident qu'il lui était interdit, comme à tous autres, de prêcher quelque doctrine que ce fût en dehors de celle de l'Église, fût-elle décorée du nom de philosophie.

CHAPITRE V et VI. Après une longue digression à propos de la marche du soleil à l'entour du globe terrestre et de deux villes antipodes qu'il appelle Lucie et Marie, dans une intention qu'il serait trop long de mettre complétement en lumière (1), le docte commentateur nous explique qu'il a voulu louer sa dame philosophie, tant sous le rapport du corps que sous celui de l'âme, « cette dame étant non-seulement très-parfaite, selon ce qu'il y a d'humain dans sa génération, mais *plus que très-parfaite,* en tant qu'elle reçoit de *la divine bonté* bien au delà des dons accordés à la nature humaine. » Il en conclut qu'elle est plus chère à Dieu.

CHAPITRE VII. Puis s'attachant plus spécialement à ce que l'âme de cette dame révèle d'excellence, il met à contribution Albert le Grand et Aristote, en passant du soleil aux anges, des anges aux singes, et aux perroquets, désignations dont on comprend la valeur se-

(1) Tâchons d'en donner une idée en deux mots. Dante a dit, de son nouveau langage dogmatique, qu'il était le *Soleil* nouveau, et afin d'indiquer la marche à suivre pour comprendre la *Vie Nouvelle*, dont la première partie traite de Béatrice *vivante*, vérité, lumière ou Lucie, la dernière de Béatrice *morte*, montée au ciel orthodoxe où elle est allée *glorier* sous l'enseigne de Marie, ce qui équivaut à nuit, erreur ou catholicisme, il se met à parler de la marche du soleil autour du globe terrestre. « Figurez-vous, dit-il, deux villes à égale distance de Rome, l'une au pôle méridional, que nous appelerons *Lucie ;* l'autre au pôle septentrional que nous désignerons par le nom de *Marie ;* quand celle-ci sera dans les ténèbres, la clarté inondera celle-là. Les habitants de la *région moyenne* entre ces deux cités verront le *soleil* diversement, selon qu'ils en seront plus ou moins éloignés. » Or, Béatrice-Lucie est aussi éloignée de Rome que Béatrice-Marie, et le *Soleil*, qui éclaire l'une et l'autre se trouve au milieu de la *Vie Nouvelle*, comme au milieu de la *Comédie*, c'est-à-dire, dans la chanson centrale et dans les derniers chants du Purgatoire. « Comme peut le voir tout noble esprit à qui il est bon de laisser quelque peine à deviner l'énigme, *al quale è bello un poco di fatica lasciare.* Et vous, s'écrie-t-il, après cette longue et captieuse explication, pour l'*utilité* et le *bonheur* de qui j'écris, *dans quel aveuglement vivez-vous*, pour ne pas élever les yeux et voir ces choses (*si évidentes*) au lieu de les tenir fixés dans la fange de votre sottise, *tenendoli fissi nel fango della vostra stoltezza !*

crète, pour établir que l'excellence de sa dame se manifeste dans ses actes et dans ses discours. Mais auparavant il explique comment *descend en elle la vertu divine* au moyen de cette citation du livre *des Causes :* « Le premier bien envoie ses vertus, *bontadi* (puissances, *dynameis*), sur les choses au moyen d'un épanchement, *discorrimento.* » (Aristote est moins dangereux à invoquer que les docteurs de la Gnosis.) « Chaque chose participe à cet épanchement selon sa nature et son être ; » l'ange plus que tout autre et par suite « cette dame. » (Elle est donc, comme l'ange, une émanation, un Eon.)

Enfin il en vient à cette interprétation du cinquante-troisième vers : « J'avance qu'elle est *utile* à tout le monde, en disant que *son aspect vient en aide à* NOTRE FOI, qui, plus que tout autre chose est *utile* à la race humaine ; puisque par elle nous échappons à LA MORT éternelle, et acquérons l'éternelle *vie.* Elle vient en aide à notre foi, car celle-ci a pour base les miracles de Celui qui fut crucifié, et qui, créateur de *notre raison,* voulut qu'elle fût inférieure à sa puissance, comme aussi les *miracles* faits *en son nom* par SES SAINTS. Or *il en est beaucoup de tellement obstinés qu'ils doutent de ces miracles, à raison de certain brouillard, et ne peuvent croire à aucun miracle à moins du témoignage de la vue.* Cette dame étant donc une chose *visiblement miraculeuse,* dont les hommes peuvent chaque jour avoir l'expérience par leurs yeux, ce qui rend les autres *possibles pour nous,* il est manifeste que, par son aspect merveilleux, cette dame (miracle d'audace et de génie) vient en aide à notre foi. (Et que Dante son père, son créateur est un saint comme ceux de Cromwell.) J'en conclus donc qu'elle fut ordonnée de toute éternité dans l'esprit de Dieu, en témoignage de la foi *pour ceux qui vivent en ce temps-ci.* Ainsi se termine la seconde partie de la deuxième subdivision principale, en ce qui concerne la signification littérale. » Et nous avons ainsi l'explication de la dame-neuf, qui, dans la *Vie Nouvelle,* était « un miracle *ayant pour racine l'admirable Trinité.* » (Voyez notre page 55.)

L'ironie est trop manifeste dans cette fin de chapitre pour qu'il faille s'arrêter à la mettre en relief. Elle indique suffisamment où se rencontraient ceux qu'un *certain brouillard* empêchait de croire aux miracles. C'était à eux que s'adressait Dante lorsqu'il disait *notre foi,* et la philosophie qui, pour les merveilleux effets de son aspect

extérieur devait venir en aide à cette foi, n'était autre au fond que celle qu'on affublait astucieusement du manteau de la théologie catholique. Quant à s'imaginer que Dante ait jamais avancé sérieusement que les merveilleux attraits d'une philosophie quelconque étaient de nature à convertir les incrédules en fait de miracles, il y faut toute la complaisance de certains esprits.

CHAPITRE VIII. C'est en hésitant et non sans crainte, *temorosamente, non sicuro*, que Dante entreprend de traiter en partie de la beauté sensible du corps de dame Philosophie, « beauté dans laquelle se manifeste la bonté de son âme. » Il ne se flatte pas de débrouiller totalement un nœud si compliqué, *tanto nodo disnodare*. Si on lui demande où apparaissent, dans l'aspect de dame Philosophie, des choses qui mettent en lumière des joies du paradis, « il distingue en sa personne deux parties, dans lesquelles se manifeste davantage ce qui plaît et ce qui déplaît à la race humaine. » Ces deux parties sont « les yeux et la bouche, où se fait sentir principalement l'opération de l'âme ; attendu que ses trois natures y exercent jusqu'à un certain point leur juridiction..., aussi peut-on les appeler par une belle similitude les balcons de la dame qui habite l'édifice du corps, c'est-à-dire de l'âme ; car c'est là qu'elle se montre quelquefois, encore bien que ce soit *comme voilée*. Elle se montre dans les yeux, puisqu'à bien observer on peut y reconnaître ses passions présentes.... Elle se montre dans la bouche comme *la couleur sous un verre*. Or, qu'est-ce que le rire, sinon un resplendissement, *corruscazione*, de la jouissance de l'âme, c'est-à-dire une lumière apparaissant au dehors selon qu'elle est à l'intérieur ?.... Ah ! rire admirable de ma dame qui jamais n'a été perçu que par l'œil (1). » Il explique ensuite que cette dame dépasse notre intelligence parce qu'on ne peut la regarder fixement, « l'âme étant tellement enivrée qu'à peine a-t-elle cessé de la contempler, elle s'égare dans ses opérations. » Les étincelles enflammées qui pleuvent de sa beauté signifient l'ardeur de l'amour et de la charité. Elles sont animées d'un noble esprit,

(1) Perticari nous affirme que *sentia* dans le sens de voir, n'est pas ici une catachrèse, et Fraticelli qui le cite est de son avis, *Risum teneatis*. Que de rames de papiers employées à des annotations de cette valeur : le tout pour éclaircir ce que nous prétendons rendre intelligible à chacun dans moins de 500 pages.

c'est-à-dire d'un désir droit, donnant naissance aux bonnes pensées et détruisant de plus ce qui leur est contraire, c'est-à-dire les vices innés. » La beauté de dame Philosophie que doit regarder telle dame qu'on blâme, a été créée pour servir de parfait exemple : « or, il faut entendre par là qu'elle fut faite non-seulement pour *améliorer ce qui est bien,* mais encore pour *rendre bien ce qui est mal.* » Notez que cela est exprimé « sous forme d'avertissement à autrui, *sotto colore d'ammonire altrui.* En disant, elle fut dans la pensée de celui qui créa l'univers, autrement Dieu, je veux donner à entendre que la *nature* (Dantesque) a produit un tel effet en exécution de la volonté divine. Et ainsi se termine toute la partie principale de cette chanson. »

CHAPITRE IX. Le commentaire nous apprend ensuite que l'envoi est sous forme de prosopopée et que les œuvres d'un même auteur peuvent être appelées *sœurs*, comme les *filles d'un même père,* « l'opération de notre esprit étant en quelque sorte une génération » (*Voyez* notre page 88, sur son *credo*). Si le poëte a dit dans une ballade que sa dame était dédaigneuse et s'il vante son humilité dans la chanson, « c'est que *la vérité diffère souvent de l'apparence* et que *l'on peut en traiter sous divers aspects;* » et, à ce propos, une longue dissertation sur la vision. Le fait est que la ballade a parlé selon l'apparence et la chanson selon la vérité.

CHAPITRE X. Maintenant Dante va nous expliquer pourquoi il a dit : en quelque lieu qu'elle me voie, au lieu de que je la voie : « J'ai voulu donner à entendre la grande puissance, *virtù*, que ses yeux avaient sur moi ; en effet, *leur rayon me traversait* de part en part *comme si j'eusse été diaphane,* j'en pourrais donner maintes raisons naturelles et surnaturelles, mais *il suffit que j'en aie tant dit.* » La recommandation faite à sa chanson de s'excuser, s'il en est besoin, par les motifs qu'il déduit, sur ce qu'elle paraît en opposition avec la ballade est « une figure de rhétorique très-louable et même nécessaire, qui consiste à adresser la parole *à une personne,* quand l'intention est de la faire arriver *à une autre*... Or, cette figure *très-belle* et *très-utile* peut s'appeler *Dissimulation.* » Il est impossible d'y mettre plus de franchise. Mais à quoi bon crier j'ai voulu vous prendre pour dupes, à gens qui s'obstinent à être dupés ?

CHAPITRE XI. Nous passons à présent à l'explication du sens allé-

gorique qui sera, s'il faut s'en rapporter à Dante, conforme à la vérité, *seguendo verità;* mais qui n'en sera pas plus claire ni moins diffuse. Il débute ainsi : « Je dis que la dame que j'ai chantée est cette dame de l'intelligence qu'on appelle Philosophie. » Puis pour en venir à dire que ce nom est formé de *philos,* amant, et de *sophia,* sagesse ou savoir, et qu'il lui fut donné par Pythagore, il remonte à Numa et aux sept sages de la Grèce. Il invoque l'autorité d'Aristote pour établir qu'on n'est point amant de la philosophie à moins d'une affection réciproque, laquelle résulte de l'amour ponr la science, et d'un zèle studieux et empressé, *sollecitudine,* par lequel on mérite d'être aimé d'elle. Mais « on ne peut appeler véritables philosophes ceux qui aiment la sagesse dans un but de plaisir, ou dont l'amour ne se porte que sur quelqu'une de ses parties, car les sciences sont toutes des membres de la sagesse. On ne peut appeler ainsi ceux qui sont ses amis *par utilité,* comme les légistes, les médecins, et *presque tous les religieux,* qui étudient non pour savoir, mais pour acquérir *de l'argent* ou *des dignités* si bien que, leur donnât-on ce qu'ils veulent acquérir, ils laisseraient là l'étude....

« La véritable et parfaite philosophie est celle qui est engendrée par la seule honnêteté, sans autre considération, et par la bonté de l'âme qui aime, c'est-à-dire par un désir droit et un juste motif.... Le véritable philosophe aime toutes les parties de la sagesse, et la sagesse chaque partie du philosophe, en tant qu'elle le ramène *tout entier à elle* et ne laisse sa pensée se porter *sur nul autre objet qu'elle.* La cause efficiente de la philosophie est la *vérité,* sa fin est cette jouissance qui, surpassant tout, est la félicité véritable, et que l'on acquiert par la *contemplation de la vérité.* On peut voir désormais quelle est celle que j'appelle ma philosophie.... » A quoi servirait un commentaire ?

Chapitre XII. « J'entends par l'*Amour* qui devisait dans mon esprit, le *zèle studieux* dont je m'employais à acquérir l'amour de cette dame. » Quant au soleil, il signifie Dieu, « attendu que nul objet sensible n'est plus digne d'être pris pour image de Dieu que le soleil (raison)..... Or je dis que Dieu ne voit rien d'aussi noble que la philosophie, lorsqu'il regarde là où elle est ; car bien que Dieu voie toutes choses à la fois, il les voit aussi séparément, en tant que la distinction des choses est en lui. Il voit donc absolument cette très-

noble philosophie, en tant qu'il la contemple très-parfaitement en lui et dans son essence. En effet, pour peu qu'on se rappelle ce qui a été dit ci-dessus, la philosophie est un amour habituel, *uso amoroso*, de la sagesse ; or cet amour est au plus haut degré en Dieu, parce qu'en lui est la suprême sagesse, le suprême amour, et la suprême action, *sommo atto*, qui ne peut être ailleurs qu'en ce qui procède de lui. La philosophie est donc *de l'essence divine*, rien ne pouvant être en Dieu qui soit distinct de son essence; elle est très-noble, parce que telle est l'essence divine, et qu'elle est en Dieu par un mode parfait et véritable, par l'effet d'un mariage éternel, *quasi per eterno matrimonio*. Elle est dans les autres intelligences à un moindre degré, et comme une amante, *druda*, dont aucun de ses adorateurs n'obtient une jouissance complète, réduits qu'ils sont à satisfaire leur ardeur dans la contemplation. On conçoit donc que Dieu ne voit, c'est-à-dire ne comprend rien d'aussi noble que la philosophie. Oh ! quelle est la noblesse et l'excellence du cœur épris de celle qui est *l'épouse de l'empereur de l'univers !* non-seulement son *épouse*, mais sa *sœur* et sa *fille bien-aimée.* »

Qu'on relise cette tirade mystique en l'honneur de celle que Dante appelle philosophie, et dans laquelle il voit, il comprend, il adore la doctrine mystérieuse à laquelle il n'ose donner son véritable nom. Tout l'enthousiasme du sectaire ne s'y retrouve-t-il pas ? Et sans parler des propositions panthéistiques qui sautent aux yeux, est-il possible de ne pas voir que cette philosophie, qui a pour but la *vérité*, est ici déifiée en opposition à la doctrine catholique de l'Église, source de vérité ? De là cette affectation à l'appeler comme l'Église, l'épouse du Très-Haut, ou plutôt du chef suprême de la monarchie universelle, ce christ, ce dieu des gibelins, sa sœur et sa fille bien-aimée. C'est d'elle que Dante se dit exclusivement épris, c'est à elle qu'il doit ce que son cœur a de noblesse et de vertus par excellence ; d'où il suit que ses coreligionnaires seraient bien aveugles s'ils ne restaient convaincus de sa constance dans l'amour qu'il lui a voué, et s'ils ne la reconnaissaient pas dans le fantôme qu'il a déguisé en Théologie, faute de pouvoir la montrer sous ses véritables traits.

CHAPITRE XIII. Les intelligences d'en haut, qui contemplent la philosophie de Dante, sont les esprits célestes (nous savons qui sont les anges), à l'exclusion des esprits exilés du ciel (sectaire), « qui *ne*

peuvent philosopher, *filosafare non possono*, et sont privés de l'aspect de cette très-noble dame ; or comme elle est la béatitude de l'intelligence (sa Béatrice), sa privation est très-amère et pleine de tristesse. » Les intelligences humaines (les initiés des grades inférieurs) qui s'éprennent d'elle, « la sentent dans leur pensée quand l'Amour leur fait sentir sa *paix*. » Or il est nécessaire de distinguer dans la race humaine, « car, parmi les hommes, un très-grand nombre vit plus sous *l'impulsion des sens* que sous celle de *la raison*, et il est impossible que les premiers s'éprennent d'elle.... Seules les intelligences *séparées de la matière* (qui ont dépouillé le vieil homme) la connaissent incessamment, ce que ne peut faire la nature humaine... Aussi quand notre âme ne fait pas acte de spéculation, on ne peut dire avec vérité qu'elle se donne à la philosophie qu'en tant qu'elle en a l'habitude.... *Sa paix*, que l'Amour fait sentir, indique la spéculation actuelle.... Néanmoins, celui qui l'a pour dame peut s'appeler vraiment philosophe, quoique ses regards ne la contemplent pas sans cesse, l'acte habituel entraînant cette dénomination.... L'Amour étant la *forme* de la philosophie, je dis qu'elle se manifeste dans ses effets, c'est-à-dire que Dieu met toujours en elle quelque chose de sa *lumière*. L'Amour est donc appelé ici l'âme de la philosophie. Il se manifeste dans l'usage habituel de la sagesse, qui a pour effet de faire mépriser, en présence d'admirables beautés, les choses *dont les autres font leurs divinités*, LOR SIGNORI. D'où il arrive que les malheureux qui voient ce qu'elle produit de merveilles sont pris du désir de la perfection, en réfléchissant à ce qui leur manque, et tombent dans la *fatigue des soupirs*. » Ils font des vers ou cherchent à saisir le sens des poésies *obscures*.

CHAPITRE XIV. Aux louanges générales de la philosophie succèdent ses louanges spéciales. « Comme elle a pour *sujet matériel* la sagesse et pour *forme l'amour*, la contemplation habituelle la fait voir dans son ensemble ; quand je dis donc que la vertu divine descend en elle, j'entends louer l'amour, qui est *partie de la philosophie*. Or, il faut savoir que *faire descendre la vertu d'une chose dans une autre équivaut à ramener cette dernière à sa ressemblance*,.... comme le soleil dont les rayons, en descendant ici-bas, ramènent les objets disposés à recevoir son influence lumineuse à lui ressembler pour la lumière, *a sua similitudine di lume*. Je dis donc que *Dieu*

ramène cet amour à sa ressemblance, autant que cela est possible. » Béatrice-philosophie sectaire se trouvait ainsi ramenée, comme nous l'avons vu dans la *Vie Nouvelle*, à la ressemblance de Dieu, a être la trinité même, par similitude (*Voyez* notre page 55). Il faut avouer que la rhétorique, aidée de la dialectique, est une bien belle chose ! Or, l'amour étant « l'union spirituelle de l'âme et de la chose aimée, » et cette dame aimée de lui « ne faisant qu'une seule et même chose avec son âme, » nous laissons tirer la conséquence.

La vertu divine opère ainsi sans intermédiaire, *sanza mezzo*, et « elle descend chez les hommes dans cet amour, à la manière d'un ange, *a guisa d'angelo ;* c'est pour en donner la preuve que le texte dit : Que toute noble dame qui ne le croit pas aille vers elle et regarde, etc. Par *noble dame* on doit entendre l'*âme* à l'esprit noble, *affranchie dans sa propre puissance*, qui est la *raison*. En effet, les autres âmes ne peuvent être appelées dames, mais servantes, *ancille*, attendu qu'elles ne sont pas par elles-mêmes, mais *par autrui* (elles subissent le joug de l'autorité). »

Pour être réduite à ne se manifester qu'au milieu d'un verbiage confus et souvent incohérent, la pensée du rationaliste en rébellion contre l'autorité ne s'en fait pas moins jour de temps à autre. Ainsi, elle se manifeste ici assez clairement. C'est la raison qui doit être la souveraine de l'âme, elle est la puissance qui doit rester libre et ne pas se laisser asservir par *autrui*, en acceptant pour vérité ce qui ne lui est pas démontré tel.

Il est dit que l'ange qui descend où elle parle vient du ciel « pour donner à entendre que non-seulement elle, mais les pensées qui se rattachent à elle sont dégagées des choses basses et terrestres. » Au sujet de ces mots : On peut dire que son aspect est secourable, *giova* (comme *Giovanna*, Primevère), « il faut savoir que la contemplation de cette dame nous a été si largement accordée, non-seulement pour que nous ayons à voir l'extérieur, *la faccia*, qu'elle nous montre, mais encore *pour que nous ayons à désirer et à nous efforcer d'acquérir ce qu'elle nous tient caché*. Or, de même que l'on voit par elle la raison de beaucoup de choses, d'où suit que l'*apercevoir sans elle* aurait lieu de surprendre, de même on croit par elle que tout ce que la plus haute intelligence a produit de miraculeux peut avoir sa raison, et dès lors a pu être. NOTRE FOI, en tirant de là son ori-

gine, est bonne, *onde la nostra buona fede ha sua origine;* elle produit l'espérance de ce que le désir a en vue, et de celle-ci dérive l'opération de la charité; trois vertus à l'aide desquelles on monte philosopher dans cette *Athènes céleste où les stoïciens, les péripatéticiens et les épicuriens,* éclairés par la vérité éternelle, n'ont *qu'une même pensée et une même volonté.* » (Car ce n'était qu'une même secte.)

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit de cette prétention de prêter à la foi le secours de la philosophie, d'autant plus que ces mots : *nostra buona fede,* expliquent suffisamment qu'il ne s'agit pas ici de la foi catholique, mais bien de celle que Dante était en droit d'appeler nôtre, et qui avait bien plus pour base les théories philosophiques et théurgiques de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, que les enseignements de l'Église. Il n'y a donc pas à s'étonner si Dante ouvre ici le paradis à ces mêmes épicuriens qu'il relègue en enfer dans sa *Comédie.* Nous nous sommes du reste expliqué ailleurs au sujet de ces étranges citoyens de l'Athènes céleste.

CHAPITRE XV. « Dans le chapitre précédent, cette glorieuse dame est louée selon l'une de ses parties élémentaires, à savoir, l'amour, j'entreprends maintenant de la louer sous le rapport de la sagesse. » Nous avons vu que les yeux et la bouche de dame Philosophie sont, « dans sa face, les lieux où se révèlent des plaisirs du paradis; » il nous reste à apprendre ce qu'il faut entendre par ses yeux et sa bouche : eh bien, « les yeux de la sagesse sont ses *démonstrations,* à l'aide desquelles on voit la vérité avec toute certitude; par son sourire il faut entendre *ses persuasions,* dans lesquelles se manifeste *la lumière intérieure* de la sagesse, tempérée à l'aide de quelque voile, *sotto alcun velamento.* Or, dans ces deux choses on ressent ce sublime plaisir de *béatitude* qui est, en paradis, le bien suprême. » Il est clair que le paradis dont il s'agit ici, le même qu'il nous dépeint dans la *Comédie,* est celui des philosophes. « Chaque chose désirant naturellement sa perfection, sans laquelle elle ne peut acquérir le contentement qui constitue sa béatitude, et la perfection humaine, c'est-à-dire celle de la *raison,* d'où dépend toute notre essence, comme de sa partie la plus importante, *principalissima,* ne s'acquérant que par la contemplatation de ces *yeux* et de ce *sourire,* il en résulte que l'homme dont cette contemplation *satisfait tous les désirs* est complétement heureux et jouit de la *béatitude.* » Que de-

viennent avec cette belle théorie, appuyée de citations du livre de la sagesse, les préceptes et les enseignements de l'Église catholique, assez mal disposée de tout temps pour la philosophie, qui ne prétend s'éclairer que du flambeau de la raison ?

Les choses qui dépassent notre intelligence, dans ce que montre la philosophie, sont celles qui mettent en défaut notre intelligence, et sur lesquelles elle ne peut se fixer à l'aide de la vue, à savoir : « Dieu, l'éternité et la première matière, qui très-certainement ne tombent pas sous le sens de la vue, et que, dans la plénitude de sa foi, on ne croit pas moins exister. »

Les étincelles enflammées pleuvant de la beauté de la philosophie sont relatives à une félicité secondaire qui en procède. « La *beauté* de la sagesse, qui est le *corps* de la philosophie, résulte de l'ordre des vertus morales, par lesquelles elle plaît sensiblement. C'est donc de cette moralité que pleuvent les étincelles enflammées, c'est-à-dire un désir droit, engendré par le plaisir que procure la doctrine morale. » C'est à la louange de la philosophie que *telle dame dont on blâme la beauté* est invitée à la suivre, « car en la suivant chacun devient bon. Je dis donc que telle dame, c'est-à-dire *telle âme que l'on blâme pour ne pas se montrer ce qu'elle devrait être,* ait à se régler sur cet exemple. » Avis à l'Église catholique de prendre pour modèle dame philosophie, et d'adopter sa morale de préférence à celle de l'Évangile, « car les mœurs sont la bonté de l'âme, les vertus surtout, dont souvent *la vanité et l'orgueil* ternissent l'éclat. »

S'il est dit de la philosophie : C'est elle qui humilie tout pervers, entendez « qu'elle ramène doucement celui qui s'est écarté du droit chemin. » Tandis que l'Inquisition a une toute autre manière de procéder. Mais reportez-vous à la *Comédie*, et vous jugerez de la douceur avec laquelle le philosophe Dante prétendait ramener ceux qu'il humiliait et damnait comme pervers, malgré « l'exemple d'humilité que lui donnait sa dame dans celle de ses parties qu'on appelle philosophie morale. »

Salomon disant de la sagesse qu'elle était présente quand Dieu disposait les cieux, Dante se croit fondé à dire que celle qu'il appelle sa philosophie était alors dans sa pensée, aussi s'écrie-t-il : « Vous êtes *pires que des morts,* vous qui fuyez l'amitié de cette dame : *ouvrez les yeux,* ou, si vous ne pouvez venir tous à elle, honorez la

dans *ses amis* et suivez *leurs commandements,* comme ceux de gens qui vous annoncent la volonté de cette *éternelle impératrice.* » Nous retrouvons là le langage de l'apôtre, consacré par saint Pierre, après avoir été couronné et mitré par Virgile.

Le commentaire de l'envoi est un peu moins intelligible que le texte, car si d'abord la philosophie lui « paraissait fière, quant à la partie de son corps, quoiqu'elle lui sourît, c'est qu'il n'entendait pas bien encore ses persuasions, et si elle lui semblait dédaigneuse, c'est qu'elle ne tournait pas ses yeux vers lui, c'est-à-dire qu'il ne pouvait voir ses démonstrations. » Et cela dit, il trouve la signification littérale, ainsi que l'allégorie suffisamment expliquée, *manifesta,* et il met fin à son troisième Traité.

TRAITÉ IV.

Le dolci rime d'amor ch' i' solia.

« Il me faut laisser les douces rimes d'amour que j'étais accoutumé à chercher dans mes pensées : non que j'aie perdu l'espoir d'y revenir, mais parce que les actes dédaigneux et cruels que j'ai remarqués dans ma dame m'ont *fermé la voie* que suivait mon langage habituel. Comme il me semble qu'il convient d'attendre, quant à présent, je mettrai de côté le doux style dans lequel je *traitais de l'amour*, et dans des vers APRES et SUBTILS je parlerai du haut mérite, *valore,* qui rend l'homme vraiment noble, en réprouvant le jugement faux et avilissant de ceux qui font de l'opulence le principe de la noblesse. Je commence donc par invoquer ce maître et seigneur qui habite dans les *yeux* de ma dame, d'où résulte qu'elle est amoureuse d'elle-même, *perch'ella di se stessa s'inamora.*

« Un empereur déclara, *tale imperò,* selon qu'il le croyait, que la noblesse consistait dans une antique possession de biens jointe à de beaux faits et gestes, *belli reggimenti;* un autre, plus léger de savoir, retrancha la dernière condition, faute peut-être d'y satisfaire lui-même. Il a *pour adhérents* tous ceux qui font noble celui dont la race a longtemps joui d'une grande richesse. Cette fausse opinion a tant duré parmi nous qu'on appelle gentilhomme quiconque peut

dire : Je suis petit-fils ou fils de tel personnage de valeur, *di cotal valente*, bien qu'il n'en ait aucune par lui-même. Rien de plus vil, au contraire, pour qui sait reconnaître la vérité, que l'homme qui dévie du droit chemin, quand il s'est offert à ses regards. C'est *un cadavre* touché par LA MORT, *tocc'ha tal chè'morto*, et qui va marchant sur la terre.

« Celui qui définit l'homme un morceau de bois animé, d'abord, ne dit pas vrai, puis, à une proposition fausse, il ajoute une idée incomplète, mais peut-être sa vue ne portait pas au delà. Celui qui tint les rênes de l'empire erra de même dans sa définition. Il posa d'abord un principe faux, et d'autre côté, il procéda imparfaitement. En effet, les richesses ne peuvent donner la noblesse, comme on le croit, pas plus que l'enlever ; attendu qu'elles sont viles de leur nature. Puis, celui qui peint une figure ne peut la représenter si elle n'existe dans sa pensée. Le fleuve qui court au loin ne fait pas fléchir la tour qui se dresse fièrement. La preuve que les richesses sont viles et défectueuses, c'est qu'on a beau en amasser, elles ne peuvent procurer la paix de l'âme, au contraire, elles lui apportent plus de souci ; aussi celle où règne la *droiture et la vérité* ne s'abat pas pour leur perte.

« On ne veut pas qu'un homme de basse condition devienne noble, ni qu'une famille, considérée comme noble, soit descendue d'un père qui ne l'était pas ; c'est là ce que proclament maintes gens. Mais leur raisonnement semble ainsi se contredire, puisque, selon eux, le temps est nécessaire pour constituer la noblesse, et qu'il sert à la définir. Il résulte en outre de leur opinion, rapportée ci-dessus, que tous les hommes sont nobles ou que tous sont vilains, à moins d'admettre qu'ils n'ont pas eu une même origine. Ce que je n'accorde pas, ni eux non plus, s'ils sont chrétiens ; et dès lors il est manifeste à tout esprit sain que leur proposition est fausse. Je les réprouve donc comme adoptant l'erreur, et je m'éloigne d'eux. Or je veux exposer maintenant selon mon sentiment en quoi consiste la noblesse, d'où elle dérive, et *à quels signes se reconnaît l'homme noble* (l'adepte de la doctrine occulte).

« Je dis que la noblesse vient principalement *d'une racine*, et par là j'entends *la vertu* qui rend l'homme heureux dans son opération. La vertu selon l'Éthique gît dans l'habitude de bien choisir

en évitant constamment les extrêmes, telles sont ses paroles. Je dis que la noblesse emprunte toujours du *bien* à son sujet, de même que la bassesse, *viltà*, emprunte toujours du *mal* au sien. La vertu qui en résulte donne toujours d'elle une bonne opinion aux autres. Or, comme toutes deux se peuvent exprimer par un même mot et produisent le même effet, il s'ensuit que l'une doit provenir de l'autre ou que chacune d'elles procède d'une troisième. Mais si l'une a la même valeur que l'autre et la dépasse même, c'est de celle-là que la seconde sera plutôt dérivée. Que cela soit entendu comme établi.

« Là où il y a *vertu*, il y a toujours *noblesse*, mais non pas vertu dans tout ce qui est noblesse; de même que là où est le soleil il y a le ciel, quoique la proposition inverse soit fausse. Nous avons vu pour nous dans les *dames* et dans le jeune âge, *in età novella*, se révéler ce vrai salut, *questa salute*, en tant que s'y montrait une pudeur craintive, *in quanto vergognose son tenute*, qui pourtant diffère de la vertu. Toute vertu ou ce qui engendre la vertu, comme je l'ai dit précédemment, dérivera donc de la *noblesse*, comme le pers du noir. Que personne n'ait donc à se vanter en disant : J'appartiens à la noblesse par ma race; car ceux-là sont presque des dieux qui, exempts de tous méfaits, possèdent pareille grâce. En effet, Dieu ne l'accorde qu'à l'âme dont il voit la perfection sous son enveloppe terrestre. C'est ainsi que la semence de félicité vient tomber, envoyée d'en haut, dans une âme bien placée.

« L'âme qu'embellit ce bien précieux, *esta bontate*, ne le tient pas caché; elle le fait apparaître, au contraire, depuis le moment où elle épouse le corps jusqu'à l'heure de la mort. Obéissante, douce et pleine de modestie dans le premier âge, ses *dehors* sont *ornés de beautés*. Tempérée et forte dans la jeunesse, remplie du désir de mériter l'amour et la louange, son bonheur est de faire preuve de *loyauté*. Dans la vieillesse, prudente et juste, on ne parle que de ses largesses et elle se réjouit à raconter les prouesses des autres ou à les entendre redire. Arrivée enfin à la quatrième partie de la vie, elle se marie de nouveau à Dieu, en vue de sa fin prochaine, et elle bénit les temps écoulés. Voyez, maintenant, *combien il y a de gens abusés!*

« Tu t'en iras, ma chanson, contre ceux qui sont dans l'erreur, *contr'agli erranti* (ceux qu'il a damnés), et une fois arrivée où se

trouve *notre dame*, ne lui cache pas la pensée qui t'a inspirée, *non le tenere il tuo mestier coverto.* Tu peux lui dire bien certainement : *C'est de votre amie* que je vais ainsi parlant. »

Si cette composition avait besoin d'un commentaire, ce n'était pas à coup sûr pour sauver la réputation de Dante et le préserver de l'infamie, soit sous le rapport de la passion, soit sous celui de l'inconstance ; car le style est loin d'y être passionné, et la dame à laquelle elle est adressée étant anonyme, il pouvait tout aussi bien l'avoir faite pour Béatrice que pour l'objet prétendu de son second amour. On peut donc être convaincu, que tout en paraissant ne s'occuper que d'une question de morale politique, son auteur avait en vue un sujet d'essence sectaire; et il y a d'autant plus lieu de le croire, que les passages les plus obscurs, ceux dont l'incohérence est la plus frappante, sont précisément ceux qu'il passe sous silence ou sur lesquels ses explications plus succinctes ne fournissent, en réalité, aucune lumière. Ce Traité est pourtant le plus long des quatre, le plus diffus, celui dans lequel il fait un plus grand étalage d'érudition.

CHAPITRE Ier. A l'en croire, il n'a pas employé l'allégorie dans cette chanson. Mais Pythagore ayant dit que « le propre de l'amitié est de faire *de deux un,* » et, selon le proverbe grec : « Tout devant être commun entre amis, » une fois devenu l'ami de la philosophie, il se mit « *à aimer ceux qui suivaient la vérité* (les patarins), *et à haïr ceux qui tenaient pour l'erreur et le mensonge*, ainsi qu'elle faisait elle-même. » Parmi les erreurs qu'il déplorait, il en était une surtout dont il était révolté, « en ce qu'elle était préjudiciable et dangereuse, non-seulement pour ceux qui la professaient, mais encore pour *ceux qui la condamnaient.* » Et voici en quoi elle consistait : « On doit appeler noblesse l'humaine bonté, en tant qu'elle est semée en nous par la nature. » Mais la mauvaise habitude et le *défaut d'intelligence* avaient fait repousser cette définition, et il en était résulté que « *les jugements se trouvant faussés*, on voyait les *bons* en butte au mépris, les *méchants honorés* et exaltés. Ce qui était la plus détestable confusion, comme peut le voir quiconque observe *subtilement* ce qui peut en résulter. » Or, dame philosophie lui ayant fait un jour moins bonne mine lorsqu'il s'était mis à rechercher « si la première matière des éléments devait être considérée comme

Dieu (ou créée par Dieu, selon qu'on lit *Dio* ou *da Dio intesa*), ce qui avait amené, de sa part, un moment de bouderie, il songea à relever cette erreur pour éviter l'oisiveté, très-mal vue de cette dame, se flattant ainsi de ramener ceux qui s'écartent du droit chemin. »

A qui persuadera-t-on que Dante ait cru un moment qu'il redresserait l'opinion, non pas en écrivant un livre *ex professo* sur la matière, mais en adressant une chanson à sa dame ; que cette chanson fournirait « le remède qu'il jugeait si nécessaire » et que grâce à elle « la lumière de la très-vertueuse philosophie ferait reverdir et fructifier à ses rayons la *véritable noblesse* parmi les hommes ? » Voilà pourtant ce que prétendent nous faire accepter tant d'éplucheurs de syllabes, pour qui les mots sont tout, véritables manouvriers de la littérature dont les intelligentes fatigues n'ont pas su, jusqu'à présent, tirer une étincelle du rocher sur lequel ils s'acharnent sans relâche et toujours en vain.

CHAPITRE II. Le préambule de la chanson sur laquelle roule ce quatrième Traité se divise en trois parties, ce qui nous importe peu. Il y est dit que si son auteur *renonce à faire des vers amoureux*, c'est parce que sa dame philosophie lui en a ôté tout sujet par *sa nouvelle manière d'être* à son égard; qui du reste n'est empreinte de dédain et de cruauté qu'en apparence; s'il dit *poiche tempo mi par d'aspettare*, c'est que « le temps, lit-on dans le IVe livre de la physique d'Aristote, est nombre de mouvement selon d'abord et ensuite; il est nombre de mouvement céleste disposant diversement les choses d'ici-bas à recevoir une forme quelconque. » Or, la terre étant différemment disposée selon les saisons, « il en est de même de notre esprit pour qui *les paroles sont comme une semence*. Il s'agit donc de *choisir convenablement le temps* à l'égard de celui qui parle et à l'égard de celui qui doit écouter, car si le premier est *mal disposé*, ses paroles sont souvent *nuisibles;* si c'est l'auditeur, ce que le discours a de bon est mal accueilli. » Dante jugea donc que le temps était pour lui d'attendre et de renoncer à son doux style d'amour, les auditeurs étant trop mal disposés, et « il ne s'agit pas, nous dit-il, de passer à pieds joints, *a piede secco*, sur ces deux mots *tempo aspettare*, attendu que c'est là qu'il faut chercher le motif *très-puissant* de ma détermination, *potentissima cagione della mia mossa.* »

Nous avons dit, il y a longtemps, comment les circonstances l'avaient contraint de renoncer au style érotique, il le donne à entendre ici à sa manière; c'est-à-dire, en noyant sa pensée dans un flux de vaines paroles, sur lesquelles passaient ceux qui avaient la clef du langage mystérieux.

Il entend donc traiter ici « de ce haut mérite, *valore*, qui rend un homme véritablement noble, et, bien que ce mot de *valore* puisse être entendu de plusieurs manières, il est pris là comme faculté naturelle, *potenzia di natura*, ou bonté donnée par la nature. » Il en traitera *en vers âpres* parce que « en pareille matière le son ne saurait être doux, et il dit *subtils* à raison du *sens des mots* qui procèdent par *argumentation* et par *discussion.* » Nous ne saurions douter, quant à nous, que dans la chanson comme dans le commentaire il procède par dérision. Mais dans ce dernier, il imitera Aristote, en réprouvant d'abord ce qui est faux pour mieux faire apparaître ensuite la vérité. Car c'est à la vérité qu'il a fait appel; on ne le soupçonnerait guère, à le voir invoquer ce maître et seigneur qui habite dans les yeux de sa dame, « c'est-à-dire, dans les démonstrations de la philosophie. Il est vrai de dire qu'il est seigneur, car l'âme qui lui est mariée est *dame suzeraine* autrement elle est *servante* et *privée de toute liberté.* J'ajoute qu'elle devient amoureuse d'elle-même, attendu que la philosophie étant un amour habituel, *amoroso uso*, de la sagesse, elle se regarde elle-même quand lui apparaît la *beauté de ses yeux.* Cela ne revient-il pas à dire que l'âme philosophante non-seulement contemple la vérité, mais encore *contemple sa contemplation* même et la beauté de celle-ci; faisant ainsi retour sur soi-même et s'éprenant d'elle-même, à raison de la beauté de ce qu'elle a d'abord regardé? »

Qu'un pareil amphigouri signifie quelque chose nous le voulons bien, mais aucun de ceux qui nous vantent la philosophie catholique de Dante ne s'est encore mis en mesure de l'expliquer. Nous ne pouvons donc qu'y voir un jargon analogue à celui où Béatrice dans les yeux de laquelle habite l'Amour, auquel elle ressemble, tellement qu'on pourrait lui donner son nom, s'éprend d'amour pour elle-même, en se mirant dans les yeux du griffon. Or toute théorie philosophique ou scientifique s'enveloppant de triples voiles à cette époque nous paraît véhémentement suspecte d'hérésie patarine.

CHAPITRE III. Dante nous déclare « avoir en mains dans ce Traité une œuvre grande et haute, *grande e alta opera*, dont les auteurs se sont peu occupés. » De là cette multitude de divisions et de subdivisions à l'aide desquelles il procède, car il est obligé d'être « long et *subtil* pour débrouiller parfaitement le texte, » et pour que ses coreligionnaires aient à comprendre que la noblesse dont il traite est celle qui fut définie par Frédéric II, de Souabe, qu'il appelle « le dernier empereur des Romains par rapport au temps présent. » Venant de pareille source, il y a tout lieu, ce semble, de se défier du sens caché renfermé dans cette définition, malgré son apparence honnête, d'autant plus que Dante s'abstient de nommer CELUI qui, retranchant la seconde partie de la définition impériale, aurait réduit, selon lui, la noblesse à une ancienne possession de richesses. Mais comme ceux qui « vont aboyant » à sa suite (véritables suivants de Plutus criant *Satan aleppe*), sont très-nombreux, qu'il est impossible, au dire d'Aristote, que ce qui paraît vrai à la plupart soit entièrement faux, Dante croit devoir rechercher « les racines de l'autorité impériale » qu'il entend opposer à l'auteur de la définition tronquée.

CHAPITRE IV. Selon lui « le fondement radical de la majesté impériale est la nécessité de la civilisation humaine ordonnée à une seule fin véritable, *la vie heureuse.* » La prédominance de l'Église catholique ne procurant pas cette vie heureuse à l'humanité, l'autorité pontificale doit faire place à la puissance impériale, seule prédestinée à régner dans Rome en souveraine. Dante ne dit pas cela en propres termes, mais c'est ce qui résulte logiquement de toute son argumentation.

L'homme étant un animal sociable, la cité a dû se former pour qu'il eût maison, famille et voisinage. Pour le besoin de sa défense, de sa production, la cité fut amenée à commercer, puis à s'unir fraternellement avec les cités circonvoisines, d'où naquit le royaume; mais les rivalités des royaumes entraînant des guerres, qui sont un obstacle à la félicité, il est nécessaire qu'il y ait une monarchie dont la puissance s'étende sur toute la terre, « et un seul prince qui, possédant tout, n'ait rien à désirer. » Les rois seraient retenus par lui dans les limites de leurs États, la paix régnerait entre les cités, l'amour entre voisins, et « l'homme jouirait ainsi du bonheur pour lequel il est

né. Il en serait de la société régie par *un seul monarque*, comme d'un navire sur lequel commande un seul nocher « à la voix duquel tous doivent obéir. C'est ce que l'on voit dans les *Ordres religieux* et dans les armées. C'est aussi ce qu'il faut pour rendre parfaite la *religion universelle* de l'espèce humaine. » L'office du régulateur suprême s'appelle Empire, et Empereur celui qui en est investi, « attendu qu'il commande tout ce qui est ordonné, que ce qu'il dit est la loi *pour tous*, doit être obéi de *tous* et que *tout autre* commandement *tire de lui sa force et son autorité*. Il est donc manifeste que la *majesté impériale est ce qu'il y a de plus élevé dans la société humaine*. » Que si l'on voulait chicaner, *cavillare*, sur ce que la puissance romaine n'a pas eu pour origine la *raison*, ni un contrat social, *decreto di convento universale*, mais qu'elle s'est établie par la force, Dante répondrait que l'*élection* à cet office suprême vient *de Dieu*, ce en quoi il est d'accord avec Virgile et que la force employée par la nation romaine fut la cause efficiente, non la cause motrice de sa domination universelle. (*Voyez* son livre *De Monarchia*.)

CHAPITRE V. Mais il y a plus, « il fallait que la terre fût dans une excellente disposition pour que le Sauveur vînt au monde » et c'est pour cela qu'il est né au temps de la monarchie romaine. David dont la Vierge Marie devait descendre « naquit en même temps que naquit Rome, c'est-à-dire lorsque Enée vint de Troie en Italie. D'où résulte évidemment que l'empire romain a été l'objet du choix divin... Lors de la naissance du Sauveur, le ciel étant parfaitement disposé, il en était de même du monde, régi par un seul prince ; partout régnait la paix, et le vaisseau de la société humaine suivait doucement sa route vers le port. O ineffable et incomparable sagesse de Dieu qui prépares tellement toutes choses à l'avance pour ton avénement, tant en *Syrie* qu'en Italie ! O très-stupides et très-ignobles brutes, *bestiuole*, dont la pâture est pourtant celle de l'homme, vous qui osez parler contre *notre foi*, vous qui voulez savoir *en filant* et en *bêchant* ce que Dieu a ordonné avec tant de prudence ; *maudits soyez-vous* avec votre présomption et *avec ceux qui vous croient*. »

A l'adresse de qui va cette malédiction ? A l'adresse des incrédules ? mais il n'y en a guère parmi ceux qui bêchent et qui filent. Ils n'étaient pas là surtout au moyen âge. Il faudrait donc les chercher parmi le grand nombre de ceux qui *aboyaient* contre la définition gibeline

de la noblesse, or ceux-là appartenaient à l'opinion guelfe, c'étaient les partisans de l'autorité pontificale, les adversaires de l'opinion opposée que Dante appelle *notre foi*, pour en faire passer la manifestation à l'aide de l'amphibologie.

CHAPITRE VI. Non content d'avoir mis l'histoire romaine à contribution pour établir que la main de Dieu se fait sentir dans tous les événements qui ont amené l'empire des Césars, il entreprend d'établir que l'autorité de la *philosophie* n'est pas moins respectable que celle de l'empire et, à cet effet, il passe en revue les diverses philosophies, stoïcienne, épicurienne, péripatéticienne, pour arriver à conclure, en s'appuyant d'un passage du livre de la Sagesse, que la réunion des deux autorités *impériale* et *philosophique*, est indispensable pour constituer un gouvernement parfait. « Malheureux, s'écrie-t-il, *ceux qui règnent aujourd'hui*, plus malheureux encore *ceux qui sont gouvernés par eux*, car *aucune autorité philosophique* ne se joint à celle que vous exercez... » Faites attention aux paroles de l'Ecclésiaste vous, *ennemis de Dieu*, qui vous êtes *emparés du pouvoir* et dominez sur l'Italie, *che le verghe de' reggimenti d'Italia prese avete.* »

Qui dominait alors en Italie ? Non pas l'autorité philosophique sans doute, celle qui l'excluait était donc la cause des maux de l'humanité ; ainsi lorsque Dante désigne nommément Charles II de Naples et Frédéric d'Arragon, il est évident qu'il cherche à faire prendre le change, sachant bien du reste qu'en frappant sur ces deux princes, dont la politique était subordonnée entièrement à celle du Saint-Siége, ses coups atteignaient plus haut.

CHAPITRE VII. A la suite de cette longue digression, où la double autorité de l'empire et de la philosophie est exaltée en opposition à celle de l'Église, dont le nom n'est pas prononcé et pour cause, l'écrivain sectaire se décide à aborder la question de la noblesse qui paraît le préoccuper extrêmement. « Que c'est une grande entreprise de ma part, dit-il, de vouloir sarcler un champ envahi depuis si longtemps, faute de culture, par les plantes parasites. » Ceux-là pour qui la noblesse consiste à avoir eu pour aïeul ou pour père un homme de valeur, lorsque lui-même n'en a aucune personnellement, professent « une opinion horrible et d'une intolérable malice ; » car celui-là est « non-seulement *vil*, mais *très-vil*, qui, né de gens de

bien, n'a rien que de mauvais. » Il ne parle, au surplus, que pour ceux « auxquels il reste un éclair de raison, car pour les autres il y a autant à s'en soucier que de *brutes.* » L'indigne fils d'un noble père n'est qu'un *cadavre;* « il est *mort* quoiqu'il chemine et paraisse *vivre.* » Or vivre, « pour les plantes, c'est végéter, pour les animaux, c'est végéter, sentir et se mouvoir; pour les hommes, c'est en outre *raisonner ou comprendre.* Chaque chose devant emprunter sa dénomination à ce qu'elle a de plus noble, il en résulte que, chez les brutes, vivre c'est sentir, et chez les hommes, faire *usage de sa raison.* Se départir de cet usage est donc cesser d'exister, et cesser d'exister c'est être *mort.* »

Dans l'explication qu'il donne de ce mot gît tout le commentaire de la *Comédie;* on peut dès lors comprendre quelle est cette mort personnifiée, dont le nom revient si souvent dans les poésies de Dante et quels sont ces *morts* qu'il a relégués en si grand nombre dans son Enfer. Ils cheminent et vont même habillés de drap, comme Branca Doria; chacun d'eux « est mort en tant qu'homme, et il n'est resté que la brute, *è morto uomo ed è rimasto bestia.* »

Chapitres VIII, IX et X. L'auto-commentateur s'arrête à prouver longuement, 1° qu'il ne manque pas de respect à Aristote en combattant, contrairement à ce qu'il pose en principe, l'opinion du grand nombre; ce philosophe n'ayant pas voulu parler de l'opinion relative à l'*apparence extérieure*, contre laquelle seulement, lui, Dante, il entend s'élever; 2° qu'il n'est pas irrévérencieux envers Frédéric II en contredisant sa manière de voir sur la noblesse, attendu que la définition qu'il en a donnée ne rentre pas nécessairement dans les attributions de la puissance impériale. Il ne réprouve pas, au surplus, ce que dit ce prince au sujet « des beaux faits et gestes habituels, *belli costumi*, mais bien en ce qui concerne l'ancienneté des richesses, ou la double condition du temps et de l'opulence. Il soutient en effet que les richesses, *méprisables qu'elles sont*, ne peuvent donner la noblesse plus qu'elles ne peuvent l'enlever; « car la noblesse est comme *une tour élevée*, et les richesses comme *un fleuve* courant loin d'elle. » Comprenne qui pourra, car c'est là toute l'explication qu'il veut ou peut nous donner.

Chapitre XI. Les richesses sont viles parce qu'elles ne procurent pas le bonheur, mais donnent au contraire plus de souci. L'or, les

pierres précieuses, la terre, ne sont pas des choses imparfaites par elles-mêmes, elles le deviennent « *en tant que richesses* réunies en la possession de l'homme. » Et cette imperfection résulte « *de la manière défectueuse dont elles s'amassent entre ses mains*, en dehors de toute justice distributive et presque toujours avec *la plus grande iniquité*, » soit qu'elles proviennent du hasard, d'héritages et de testaments, de spéculations commerciales, de services rétribués, *de vol* ou *de rapine*; « car dans chacun de ces divers modes se retrouve l'*iniquité signalée*..... C'est aux *méchants* que vont le plus souvent, et non pas aux *bons*, les successions et les biens légués... D'où suit que, dans chacun de ces divers modes, les richesses sont *iniquement acquises*. Aussi Notre-Seigneur lès appelait-il iniques lorsqu'il disait : Faites-vous des amis avec l'*argent de l'iniquité*. »

Tel a été le point de départ de tous ceux qui, de nos jours, s'élevant contre la constitution de la propriété, contre l'accumulation du capital dans un petit nombre de mains, ont réclamé une nouvelle répartition des richesses. De celui qui pose en principe que la propriété est mal acquise à celui qui, tirant la conséquence de ce principe, soutient qu'elle doit passer à d'autres et agit en conséquence, il n'y a que la différence de la théorie à la pratique. Des biens convoités par la cupidité ou la haine vindicative, l'origine est toujours viciée d'une manière ou d'autre. Qui en doute ?

Qu'on réfléchisse où se trouvaient alors les grands domaines et les trésors sans cesse alimentés par la piété des fidèles ; à qui allaient tant de legs et de libéralités à cause de mort, et l'on apercevra clairement où tendait la pensée de Dante, pensée déjà manifestée dans la *Comédie*, lorsque Cacciaguida prédit à son arrière-petit-fils que maintes gens auront à *changer de condition*, le pauvre pour devenir riche et le *riche indigent*.

Chapitre XI. En attendant des temps si heureux pour ceux qui sont disgraciés de la fortune, Dante invite chacun à faire « un bel échange de ces biens périssables contre des choses parfaites, en les employant à acquérir les cœurs des *vaillants hommes*, » et il leur cite l'exemple, notez bien les noms, « du bon roi de Castille, de *Saladin*, du bon marquis de Montferrat, du *bon comte de Toulouse*, de *Bertrand de Born*, de Galeas de *Montefeltro*, » dont tous les cœurs gardent si bon souvenir, « à raison de leurs largesses, » et surtout

de leur hostilité envers Rome, de leurs relations d'amitié, de patronage avec les Templiers.

CHAPITRE XII et XIII. Indépendamment de leur nature imparfaite, les richesses ont encore l'inconvénient d'allumer un désir insatiable de les accroître, désir qui conduit à l'*avarice;* c'est ce dont sont d'accord Boëce, Cicéron, David, Salomon, Sénèque, Horace, Juvénal, etc. On objecterait à tort qu'il en est de la science comme des richesses, et qu'elle serait donc de même imparfaite et méprisable, puisque plus on en acquiert plus on brûle d'en acquérir, attendu que le désir de la science n'est pas un, mais multiple, qu'il s'étend, mais ne s'accroît pas, puisqu'il s'attache successivement à quelqu'une de ses branches. « De quelque manière qu'on envisage donc le désir d'acquérir la science, qui est *noble et parfaite*, ce désir ne lui fait pas perdre sa perfection, ce qui n'arrive pas des *maudites richesses.* » Aussi, l'âme dont les désirs sont droits et tendent à la vérité est-elle insensible à leur perte et ne s'en laisse pas abattre ; « c'est ce qu'entend prouver le texte (de la chanson), en disant qu'elles sont un fleuve courant loin de la haute et droite *tour de la raison*, autrement dit de la noblesse, *dalla diritta torre della ragione*, *ovvero di nobiltà.* »

CHAPITRE XIV. Cette substitution imprévue autant qu'étrange de la *raison* à la noblesse, rejetée à la fin d'un chapitre, et qui semble avoir échappé aux commentateurs et annotateurs de Dante, pourrait bien nous donner le mot de l'énigme. Il en résulterait alors que la noblesse serait le partage de ceux qui font usage de leur raison et qui dès lors sont *vivants*, comme nous l'avons vu, tandis que le contraire de la noblesse, *no viltà*, c'est-à-dire la bassesse, *viltà*, reviendrait nécessairement à ceux dont la raison s'incline devant l'autorité, brutes qui répudient l'apanage dans lequel consiste surtout la *vie*, et qui dès lors doivent être considérés comme *morts.* L'artifice de Dante consiste à noyer ses propositions les plus scabreuses dans un déluge de mots et de dissertations confuses; ce n'est qu'en rapprochant leurs divers membres, dispersés à dessein comme ceux d'Osiris, que l'on parvient à pénétrer sa pensée.

CHAPITRE XIV. Notre démagogue monarchique n'admet pas que la richesse, quelle que soit même l'ancienneté de la possession, produise jamais la noblesse, et, pour lui, il est absurde de prétendre qu'un

vilain ne puisse devenir gentilhomme, non plus que son fils. Il en déduit quatre raisons sophistiques, l'une basée sur les « très-graves inconvénients » qui résulteraient, à l'en croire, de cette proposition : c'est que, dans ce système, « la noblesse serait le résultat de l'oubli. » Puis il s'indigne à la pensée d'une objection que voici : « Si l'on soutenait que dans toutes choses la noblesse s'entend de leur bonté, tandis que chez l'homme, elle signifierait qu'on a perdu le souvenir de sa basse extraction, ce n'est pas avec des paroles qu'il faudrait répondre à une pareille stupidité, mais avec le couteau. » C'est là une rude logique, et nous avons vu malheureusement trop de pareils dialecticiens à l'œuvre. Ceux-là ne s'occupaient pas, il est vrai, à discuter sur ce qui constituait la noblesse, ils la supprimaient; quant à la richesse, on sait comment ils procédaient. Il est vrai de dire qu'ils avaient leurs franches coudées, et qu'il n'en était pas ainsi, à beaucoup près, pour l'exilé florentin.

Chapitre XV. La famille humaine descendant d'un même père, il ne peut y avoir deux races; l'une qui serait noble et l'autre non; cette proposition est énoncée avec autant de simplicité que de clarté, car le docte commentateur savait fort bien, lorsqu'il n'y voyait nul péril, se dégager des images dont il s'enveloppait habituellement. C'est très-surabondamment qu'il cite en preuve de la vérité de son assertion Platon, Aristote et Salomon, qui, conformément à « *notre foi*, qui est à conserver en son entier » dit que tous les hommes sont enfants d'Adam, puis les *Métamorphoses* d'Ovide, qui les fait descendre tous de Japet. Chacun doit donc ouvrir les yeux à la vérité, à moins d'avoir l'esprit atteint d'une de ces « *trois horribles infirmités* dont s'engendre la malice humaine. » La première est la présomption, qui fait que « certaines gens croient orgueilleusement tout savoir; *aussi affirment-ils comme certaines des choses n'ayant aucune certitude.* » (Ces gens-là sont ceux qui mettent la raison à l'écart pour s'appuyer sur l'autorité, leur esprit est donc malade au plus haut degré.) Après eux, viennent les pusillanimes, « dont le nombre est grand et l'obstination telle, qu'ils se refusent à croire qu'ils puissent apprendre *par eux-mêmes* ou *par d'autres la vérité des choses;* ils n'étudient pas, *ne discutent jamais* et n'ont nul souci de ce *que disent les autres.* » (Sourds qu'ils sont et impassibles à toutes les belles théories des docteurs de la réforme politique et religieuse.)

Leur existence est celle « *des bêtes brutes*, car ils vivent dans leur grossièreté, dénués de *toute doctrine*, dont il faut désespérer pour eux. » (Ceux-là, ayant abdiqué l'usage de leur raison, sont, on s'en souvient, à compter parmi les *morts.*) La dernière classe est celle des têtes légères, « concluant avant d'avoir raisonné et *ne partant d'aucun principe*, gens avec lesquels, selon Aristote, il faut renoncer à discuter. » (Ces têtes légères sont les indifférents, traités d'ignorants, *idioti*, parce que, entre les deux principes en lutte, le catholicisme et le rationalisme, ils ne savent pas choisir celui qui fait les *vivants.*) Ces trois classes de gens étant plongés dans une erreur déplorable, il les déclare malades d'esprit et « les réprouve comme fauteurs de mensonges, *per falsi li riprovo.* »

CHAPITRE XVI. Nous allons maintenant savoir sa façon de penser sur la véritable noblesse, *dicer voglio omai siccome io sento*, et « tout roi se réjouira de ce que la très-fausse et très-funeste opinion d'*hommes méchants et trompeurs*, qui jusqu'ici ont parlé iniquement de la noblesse, soit réprouvée » par Dante, si désireux de voir un autocrate universel, tenir en bride tous les souverains, et surtout le pontife romain. « Selon la commune acception, le mot noblesse s'entend de la perfection d'une chose quant à sa nature. » Il est faux qu'il soit dérivé du verbe *nosco*, connaître ; car, s'il en était ainsi, « les choses les plus connues en leur genre seraient les plus nobles ; il s'ensuivrait que l'obélisque de Saint-Pierre (de Rome) serait la plus noble pierre du monde, et le savetier de Parme meilleur gentilhomme que tous ses concitoyens... Noblesse vient de *non vile*, ainsi *nobile* équivaut à *non vile*... Or la noblesse résultant pour toutes choses de la perfection de leur nature, « c'est aux fruits qu'il faut regarder, comme le dit saint Matthieu, fruits qui sont les *vertus morales et intellectuelles* dont la noblesse, telle que nous l'entendons, est le germe. »

CHAPITRE XVIII. Les vertus morales sont au nombre de onze, chacune d'elles ayant « deux ennemis collatéraux ou vices dont l'un reste en deçà du but et l'autre le dépasse.... Toutes naissent d'un principe, c'est-à-dire de l'habitude que nous avons de bien choisir, laquelle se tient dans le milieu ; elles rendent l'homme heureux, attendu que, selon le philosophe, la félicité consiste à opérer selon la vertu, dans une vie parfaite. « Nous pouvons avoir dans cette vie deux félicités, selon deux chemins qui y conduisent ; l'une est la *vie*

active, l'autre *la vie contemplative*, la première bonne, la seconde excellente et procurant *béatitude*.... Si l'on me demandait, en forme d'objection, pourquoi la vie contemplative étant plus excellente que la vie active, et chacune d'elles pouvant être le fruit en même temps que le but de la noblesse, il n'est pas traité plutôt ici des vertus intellectuelles que des vertus morales, je répondrais, que dans tout enseignement il faut *avoir égard aux facultés du disciple* (et au danger d'exprimer certaines doctrines), et le conduire par la voie la plus facile pour lui. »

Chapitre XVIII. Toute vertu procédant d'un principe de perfection et l'effet de la noblesse, selon que Dante l'entend, étant, comme celui de la vertu, de faire estimer celui qui la possède, l'une doit forcément dériver de l'autre, puisqu'elles ont une valeur égale, et, à son avis, la noblesse comprenant toutes les vertus, celles-ci devraient être considérées comme provenant d'elle. A quoi il faut ajouter que «la noblesse vaut et s'étend plus que la vertu, attendu qu'il y a noblesse où il y a vertu, et qu'il n'y a pas toujours vertu où est la noblesse, ce dont il est fourni un bel et convenable exemple tiré du ciel. En effet, la noblesse est un ciel où des étoiles nombreuses et diverses resplendissent. (Elle a été tour, puis raison, la voilà ciel.) On y voit briller les vertus morales et intellectuelles, les bonnes dispositions naturelles, les passions louables, les avantages corporels, c'est-à-dire, la beauté, la force et presque une vigueur perpétuelle. Les étoiles répandues dans son ciel (de la noblesse) sont tellement multipliées qu'il n'y a pas à s'étonner si elles produisent des fruits si nombreux et si divers dans la noblesse humaine. (Pederzini convient que ces étoiles et ce ciel sont allégoriques, c'est ce que nous n'avons cessé de dire depuis longtemps, en expliquant, de plus, en quoi consiste l'allégorie, ce qu'il s'abstient de faire.) J'ose dire que *la noblesse humaine*, en ce qui concerne beaucoup de ses fruits, *dépasse celle de l'ange*, bien que cette dernière soit plus divine dans son unité. »

Il faut chercher cette noblesse humaine, supérieure à celle des anges, dans le *Temple* dont la voûte est un ciel étoilé, parmi ces hauts dignitaires appelés princes souverains et très-excellents anges ; on ne les trouvera que là. Avis à MM. Pederzini, Fraticelli et *tutti quanti*, qui, interprétant fort doctement ce qui tombe sous le sens du commun des martyrs, ne trouvent pas un mot à dire sur des pas-

sages où l'incohérence le dispute à l'obscurité. Ainsi ils se tiennent dans un respectueux silence à des propositions comme celle-ci :

CHAPITRE XIX. « Quand je dis : Nous avons vu dans des dames et dans des jeunes gens, etc., *in donne ed in età novella*, je prouve ce que je viens d'avancer, à savoir, que la noblesse s'étend où la vertu n'est pas. Les mots *nous voyons ce salut* s'appliquent à la noblesse, qui est bien le *véritable salut*, et expriment qu'elle est où se trouve la vergogne, c'est-à-dire, la crainte du déshonneur, comme elle apparaît dans les *dames* et dans les *jeunes gens*, chez qui une honte pudique est bonne et louable ; vergogne qui n'est pas vertu, mais une certaine passion dont l'effet est bon.... Les jeunes gens et les dames n'ont pas, comme les vieillards et les hommes studieux, à se garder des choses qui les induisent à vergogne, on ne leur en demande pas autant, *non è tanto richiesto*, aussi la peur du déshonneur résultant d'une faute de leur part, peur qui provient de la noblesse, est-elle louable chez eux. On peut donc la croire et l'appeler *noblesse* comme on appelle l'effronterie *vileté* et *ignobilité*. »

Si c'est là de la morale, ce n'est pas, à coup sûr, de la morale catholique. Dante jouissait, sans doute, de son bon sens lorsqu'il a écrit ces lignes, mais dans ce cas, il a voulu leur donner une signification acceptable par des gens raisonnables ; ses interprètes restant impuissants à leur en assigner un, nous nous croyons bien fondé à y voir un nouvel échantillon de cet argot mystérieux dont tout démontre l'existence à l'époque où il écrivait ; en effet, les dames et les jeunes gens, *la novella etade* ou vie nouvelle, sont pour nous les maîtres et les apprentis n'ayant pas encore la doctrine complète, et par suite la vertu parfaite, mais participant déjà, à raison de leur initiation, aux effets de cette noblesse qui, embrassant tous les membres de l'Ordre, se résumait dans ses chefs suprêmes.

CHAPITRE XX. « Comme le pers (*violet*) dérive du noir, la vertu dérive de la noblesse. Si cette couleur, mélange de pourpre et de noir, où ce dernier domine, tire de lui son nom, de même la vertu, mélange de noblesse et de *passion*, où domine la noblesse, fait que la vertu à laquelle celle-ci donne son nom est appelée *bonté*. » D'autres parviendront peut-être à expliquer cette explication. Nous comprenons un peu mieux que ceux à qui la noblesse a donné tous ses fruits soient « comme des dieux, *quasi dei*.... Ce qui n'est pas trop

dire, car de même qu'il y a des hommes *très-vils et à l'état de brutes* (voir au IIIe Traité, chap. 7), il y en a de *très-nobles et de divins* (dans les rangs des sectaires).... Il ne faut pas dire, je suis noble parce que j'appartiens à telle famille, car la semence divine ne tombe pas sur telle ou telle race, mais bien sur les individus, et ce n'est pas la race qui rend nobles les personnes, mais celles-ci qui anoblissent la race.... Les vertus sont le fruit de la noblesse que *Dieu met dans l'âme bien disposée à la recevoir*, comme le dit ce noble Guido Guinicelli dans sa chanson : *Toujours l'amour prend gîte en noble cœur.* (D'où semble résulter que l'amour et le dieu qui dispense la noblesse ne font qu'un.)... Ceux qui sont privés de la *lumière* du rayon divin (il s'agit toujours de la noblesse, *véritable salut*), sont comme des vallées exposées au nord ou des *antres souterrains* que le *soleil* n'éclaire jamais que par réflexion. »

Le vingt et unième chapitre de ce Traité, presque aussi long à lui seul que les trois autres, est consacré à démontrer que le principe de la noblesse émane de la *vertu céleste ;* qu'elle descend dans l'âme humaine tant selon l'ordre naturel que selon l'ordre théologique. Après avoir exposé les opinions diverses d'Avicenne, d'Algazel, de Platon et de Pythagore, qui, dit-il, « s'ils étaient là pour défendre chacun leur opinion, pourraient bien avoir également raison, » il se déclare pour celle d'Aristote. En conséquence, il nous apprend que, dans l'acte de la conception (sectaire, telle que l'a exposée Stace) « la vertu céleste se mêle à celle de l'âme qui engendre ; que la vertu condensée des éléments mis en œuvre mûrit et prépare la matière à la vertu formative donnée par l'âme engendrante. La vertu formative, à son tour, dispose les organes à la vertu céleste qui, venant en aide à la puissance du germe, donne la vie à l'âme, *produce della potenzia del seme, l'anima in vita.* Aussitôt l'âme formée, elle reçoit de la vertu de celui qui meut le ciel (le vénérable), l'intellect possible (ou passible) qui attire à lui potentiellement toutes les formes universelles, selon qu'elles sont dans son producteur, eu égard, pour le plus ou le moins, à l'intervalle qui le sépare de la suprême intelligence. Qu'on ne s'étonne pas, ajoute-t-il, si je m'exprime de telle sorte que je parais difficile à entendre, car je suis étonné moi-même qu'une telle production puisse s'exposer rationnellement, *conchiudere,* et se voir par les yeux de l'intelligence ; *ce n'est pas une chose*

à manifester par des paroles, surtout dans l'idiome vulgaire. » Pourquoi entreprendre alors de l'expliquer? Pourquoi surtout le faire dans cet idiome vulgaire destiné à donner à tous le pain de la science? Pourquoi enfin se rendre volontairement, ou du moins sciemment inintelligible, après avoir proclamé l'intention d'éclairer les ignorants?

C'est que la génération dont il s'agit ici n'est pas celle de l'homme, mais celle de l'adepte, comme nous l'avons déjà dit à propos d'une exposition du même genre, mise si singulièrement dans la bouche de Stace, au XXV[e] chant du Purgatoire; comme nous l'a dit Swedenborg (*Voir* notre page 102), et qu'il aurait été plus qu'imprudent de s'expliquer plus catégoriquement dans quelque langue que ce fût. Il est clair, d'après cela, que la disposition du ciel, au moment de la génération symbolique, influe au plus haut point sur elle; « elle peut être bonne, meilleure et excellente; car les cieux et les constellations varient avec les grades, *continovamente si trasmutano.* Et selon que l'âme est plus ou moins pure, à raison de son degré d'instruction et du rang occupé dans l'Ordre, tant par le dignitaire qui préside à sa réception que par son parrain, qui est son générateur mystique, elle est plus ou moins apte à recevoir la lumière, germe de félicité, *seme di felicità,* et il descend en elle plus ou moins de vertu intellectuelle, possible ou passive.

Quant à l'explication promise relativement au mode théologique, elle se borne à cette simple énonciation, que « Dieu peut accorder à l'âme humaine tous les dons appelés dons de l'Esprit-Saint, au nombre de sept, selon Isaïe, et dont l'Amour divin est le dispensateur. » Ce qui n'éclaircit nullement la matière, et tend à prouver de plus en plus l'artifice employé par le commentateur pour abuser l'autorité qu'il se flattait de renverser. La théologie n'était pour lui qu'un déguisement et un leurre, et il en avait assez largement usé dans son poëme pour pouvoir se dispenser d'y insister beaucoup dans ses commentaires, où le soin, évidemment calculé, qu'il prend de ne pas même le nommer, quand tout le rappelle à la pensée, est assez significatif.

CHAPITRE XXII. La noblesse, ou la doctrine arcane des sectaires étant donnée à l'homme pour parvenir à la félicité, qui est sa fin, et que ne peut lui procurer le pouvoir régnant, Dante, « afin de rendre

son Banquet aussi profitable que possible, » prend à tâche de tracer la route à suivre. Selon lui, la *vie active* ne conduit qu'à une félicité imparfaite, attendu que, dans les initiations, elle s'arrête à une certaine série de grades ou degrés; mais la *vie contemplative*, qui donne accès aux grades supérieurs auxquels s'arrête l'enseignement symbolique, et où les yeux s'ouvrent enfin à *la lumière* de la vérité, la vie contemplative conduit à la *félicité parfaite*, à la béatitude, car elle procure la vision de Dieu. (*Voir* notre page 96, sur la séparation des deux vies mystiques.)

« Du germe mis en nous par la divine bonté, à l'instant de notre génération, naît un rejeton que les Grecs appellent *hormen*, c'est-à-dire appétit naturel de l'âme. » Cet appétit existe dans tous les animaux, raisonnables ou non, et il fait que, « chacun ayant l'*amour de soi*, redoute, *hait et fuit ce qui lui est contraire.* » D'où suit que les appétits humains tendent constamment vers ce qui est en rapport avec cet *amour de soi*; ils suivent des chemins divers, mais « *un seul nous mène à notre paix....* L'appétit humain distingue en l'homme lui-même, et il aime celles de ses parties qui sont les plus nobles; or l'âme étant ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, il *l'aime de préférence* au corps et à tout le reste, ce qui est naturel. Si donc l'esprit se délecte toujours dans l'usage de la chose aimée.... *l'usage de notre âme est pour nous souverainement délectable*, et ce qui nous est délectable par-dessus tout est notre félicité, *notre béatitude* à laquelle rien n'est comparable.... Et qu'on ne dise pas que tout appétit soit âme, car ici âme s'entend uniquement de ce qui concerne la *partie rationnelle*, c'est-à-dire de la volonté et de l'intelligence, à l'exclusion de l'appétit sensitif.... Or *l'usage de notre âme est double*, c'est-à-dire pratique et spéculatif, pratique équivalant à opératif; et quoique l'un et l'autre soient très-délectables, celui qui gît dans la contemplation l'est davantage.... L'usage pratique consiste à opérer vertueusement par nous-mêmes; l'usage spéculatif, non à opérer, mais à considérer l'œuvre de Dieu et de la nature, ce qui est notre béatitude et notre suprême félicité. (Voilà Béatrice expliquée.)

« Notre intelligence ne peut, dans cette vie, se procurer son usage complet, qui est de *voir Dieu*, l'objet le plus élevé de ses spéculations; or, l'évangile de saint Marc nous enseigne qu'il nous faut aspirer à cette béatitude pour but suprême, non à l'autre, qui est la

vie active... En effet, on peut entendre par les trois dames Marie-Madeleine, Marie Jacobi et Marie Salomon, les *trois sectes* de la vie active, à savoir : les *épicuriens*, les *stoïciens* et les *péripatéticiens*, qui vont au tombeau, c'est-à-dire au *monde présent*, réceptacle des choses *corruptibles*. Ces trois dames demandent le Sauveur et ne le trouvent pas, mais un jeune homme *vêtu de blanc* qui était l'ange de Dieu... *Cet ange* est *notre noblesse*, qui vient de Dieu, et qui parle dans notre raison et dit à chacune de ces sectes, c'est-à-dire à quiconque cherche la béatitude dans la *vie active*, qu'elle n'est pas là ; mais d'aller dire aux disciples, c'est-à-dire à ceux qui cherchent le sauveur, et à PIERRE *qui l'avait renié*, c'est-à-dire à *ceux qui sont égarés*, qu'il les précédera en Galilée, ce qui s'entend de la béatitude, autrement dit de la spéculation qui nous précédera en Galilée... (Le platonisme ou la science d'amour nous conduira à la *lumière*, si nous écoutons l'*ange* de Dieu *vêtu de blanc*.)

« D'où résulte que nous pouvons acquérir *notre béatitude* et la félicité dont nous parlons de deux manières, imparfaite d'abord dans *la vie active*, c'est-à-dire dans la mise en pratique des vertus morales, puis ensuite presque parfaite dans l'exercice des facultés intellectuelles, cette double voie conduisant promptement et directement à la *suprême béatitude*, qu'on ne peut obtenir ici-bas. »

Était-il possible, nous le demandons, d'expliquer plus clairement l'essence secrète de Béatrice ? De son aveu, elle est sa béatitude, consistant dans *l'usage de son âme*, dans le sens rationnel de volonté et d'intelligence, elle est cet *entendement humain* que les *anges* représentaient à Swedenborg sous la figure d'une *belle femme* (*Voir* notre page 102) ; aussi est-ce elle qui, arrivée à la perfection par la *vie contemplative*, le conduit *à voir Dieu, l'objet le plus élevé des spéculations humaines.*

Nous avons reproduit la presque totalité de ce chapitre, pour que l'on pût bien se faire une idée de l'argumentation de Dante, et se convaincre que les mots qu'il emploie ont une acception toute différente de celle qu'ils ont d'ordinaire, par la manière dont il les explique lui-même, sans donner pourtant leur sens véritable. A moins qu'on ne veuille admettre avec lui, en effet, que la noblesse est un don de Dieu à l'âme, destiné à la faire arriver à la béatitude céleste par la vie contemplative ; à moins qu'on n'admette qu'il se flattait à

l'aide d'une chanson et d'un commentaire alambiqué de faire accepter de pareilles idées dans un temps où dominait la noblesse de race, toute guerrière et essentiellement active, pour ne pas dire aventureuse et turbulente, il faut bien se décider à croire, pour échapper à l'absurdité, qu'il n'écrivait ainsi que faute de pouvoir s'exprimer autrement, et que le but qu'il se proposait était tout différent de celui qu'il signalait.

Chapitre XXIII. Nous savons en quoi consiste la noblesse, pour notre auteur; il va nous apprendre maintenant à quels signes on la reconnaît; mais, après qu'il les aura déduits, on ne sera guère plus avancé et l'on pourra passer à côté d'un de ces *nobles* dont il entend parler, sans se douter le moins du monde de sa noblesse, eût-il consacré dix années aux spéculations de la vie contemplative. Cependant il nous affirme que « cette noblesse brille et resplendit durant toute la vie. » C'est ce que nous affirme aussi Benvenuto Cellini dans un chapitre de ses *Mémoires* que nous avons déjà cité, et où il consigne une observation atmosphérique bien remarquable ; à savoir, que *l'air est plus chargé de brouillards à* Rome *qu'à* Paris.

C'est dans toute la seconde partie de la vie de l'homme noble que sa noblesse « apparaît spécialement dans ses splendeurs... Or, il faut savoir que la semence divine, aussitôt qu'elle vient germer dans *notre âme*, s'y distribue et s'y diversifie dans les facultés de celle-ci, selon ce qu'exige chacune d'elles, c'est-à-dire selon qu'elles sont végétatives, sensitives et rationnelles... Or *l'homme noble* peut se reconnaître à des *signes apparents*, qui sont une *opération de la bonté divine.* » Ces signes varient selon l'âge (c'est-à-dire selon que l'initié a trois, neuf, vingt et un, trente-trois ans, ou qu'il est arrivé à ne plus compter). « Or il est bon de savoir que tout effet reçoit la similitude de sa cause, autant qu'il lui est possible de la retenir, et notre vie ici-bas ayant pour cause le ciel, qui se découvre pour nous, non pas comme un cercle complet, mais comme partie d'un cercle, » la vie de l'homme, de même que celle des autres êtres, retient, dans sa progression ascendante et décroissante, la forme de l'arc. « Il est difficile de déterminer le point culminant de cet arc, » mais notre Sauveur ayant voulu mourir à trente-quatre ans, Dante est d'avis de le fixer à trente-cinq.

Chapitre XXIV. La vie humaine se divise en quatre âges qui

sont « l'adolescence, c'est-à-dire accroissement de vie ; la jeunesse, c'est-à-dire qui peut être profitable, *giovare*, donner la perfection ; l'âge mûr, *senettute*, et la vieillesse, *senio.* » La première finit à vingt ans, la seconde à quarante-cinq, notre auteur ne dit pas quelle est la limite de l'âge mûr après lequel « il ne reste guère que dix ans, plus ou moins, » cependant Platon ayant vécu *quatre-vingt et un ans*, il est probable que « si Jésus-Christ n'avait pas été crucifié, il aurait atteint le même âge, » c'est-à-dire l'âge des princes de Merci, nombre très-parfait.

CHAPITRE XXV. La noblesse se manifeste diversement par ses effets à ces différentes époques de la vie. « *Notre* bonne et droite nature procède *rationnellement* en nous comme celle des plantes procède en elles, aussi *certaines règles de conduite, certains actes* sont-ils plus convenables à un âge qu'aux autres, car l'âme anoblie, *nobilitata,* procède avec ordre par une voie simple, agissant selon *le temps* et *l'âge,* en vue du *dernier fruit* qui lui est destiné... La jeunesse est la porte et la route par laquelle on entre dans *notre* bonne vie... La bonne nature lui dispense quatre choses nécessaires à son entrée dans la *cité du bien vivre.* La première est l'*obéissance*, la seconde la *douceur,* la troisième la *vergogne,* la quatrième les agréments corporels, *adornezza.* » Les mots ne faisant guère défaut à notre auteur, lorsqu'il veut expliquer franchement sa pensée, ce qui ne lui arrive pas souvent, nous serions bien tenté d'entendre par cette *adornezza,* qui signifie ornement, parure, le costume et les bijoux dont les adeptes sont revêtus, selon leurs grades, dans les cérémonies mystérieuses célébrées dans le temple, la cité du bien vivre, en même temps que toutes les finesses du langage conventionnel qu'il désigne dans le Canzoniere par l'expression équivalente de *leggiadria,* que nous avons traduit par belle parole. D'autant plus que notre esprit se prête difficilement à croire que la nature soit tenue d'être tellement *bien disposée* en faveur de l'*âme noble,* qu'elle ait à lui dispenser non-seulement les qualités morales et intellectuelles, mais encore les perfections physiques. Socrate était loin de posséder les agréments extérieurs, et Dante, qui le cite souvent, ne se serait pas refusé à reconnaître chez lui la noblesse de l'âme, dans le sens le plus général.

« L'adolescent qui entre dans la forêt si pleine d'erreurs de cette vie, *selva erronea*, ne saurait suivre constamment le bon chemin,

s'il ne lui était enseigné par *ses aînés*, et il ne suffirait pas de le lui montrer, s'il n'obéissait pas à leurs prescriptions ; l'*obéissance* est donc nécessaire à cet âge. » Aussi, en exigeait-on le serment du néophyte. La douceur n'est pas moins nécessaire à l'adolescence, « attendu que nous ne pouvons avoir de vie parfaite sans amis, comme le veut Aristote au VIIIe livre de l'*Éthique ;* » et Salomon pense de même, comme aussi les chefs des associations secrètes, qui recommandent au récipiendaire d'être bienveillant et doux avec ses frères.

« Une *passion* est aussi nécessaire à cet âge, c'est la vergogne, qui comprend la stupeur, la pudeur et la retenue, *stupore, pudore e verecundia ;* en effet, il est nécessaire à cet âge d'être respectueux et désireux de savoir, d'être refréné pour ne pas franchir les bornes, d'être repentant pour ne pas tomber en faute ; et c'est là ce que produisent les trois sentiments susdits. » Lorsqu'il est dit dans la chanson : Elle orne sa personne, c'est pour indiquer que « cette condition est nécessaire aussi à *notre* bonne vie, notre âme accomplissant une grande partie de ses opérations à l'aide d'un organe corporel ; et elle opère bien selon que le corps est bien ordonné et disposé, *ce qui le rend beau* dans toutes ses parties. »

CHAPITRE XXVI. Dans la jeunesse, la nature de l'âme noble « devient tempérée, forte et *amoureuse, courtoise* et loyale : cinq choses qui sont nécessaires à notre perfection.... Il convient de se rappeler ici ce qui est dit, au XXIIe chapitre, de l'*appétit* qui surgit en nous *dès notre naissance.* Cet appétit ne fait autre chose que poursuivre (ce qu'il aime) et fuir (ce qu'il hait), et l'homme est dans les termes de sa perfection lorsque cet appétit est *dirigé par la raison.* » La raison emploie à cet effet deux freins, la tempérance et la force ou la magnanimité, comme on le voit dans Énée (figure de l'initié), aux livres IV, V, et VII de l'*Énéide.*

« Cet âge a encore besoin, pour atteindre à sa perfection, d'être *amoureux,* car il lui faut regarder *en avant* et *en arrière,* comme celui qui est au milieu du cercle. (*Ego tanquam centrum circuli,* dit l'Amour dans la *Vie Nouvelle.* (Voir notre page 40.) Or, nous ne sachions pas que la prévoyance et la contemplation rétrospective du passé soient précisément l'apanage des amoureux.) Il doit aimer ses *aînés,* dont il a reçu *l'être, la nourriture* et *la doctrine,* pour n'avoir pas à paraître ingrat (singulier motif, s'il s'agissait réellement des

père et mère). Il doit aimer ceux qui sont plus jeunes, afin de leur faire du bien et d'être ensuite soutenu et honoré par eux en cas de mauvaise fortune. » Toujours le calcul, comme on le voit, jamais le sentiment ; quant au catholicisme, néant ; il n'apparaît que dans les citations et comme enseigne, encore est-ce en compagnie des philosophes grecs ou arabes et des poëtes latins, de Virgile notamment, qui est de nouveau pris ici à témoin comme chantre de l'initiation.

« La courtoisie est aussi nécessaire à cet âge (aussi l'Amour est-il appelé, dans la *Vie Nouvelle*, SIRE DE LA COURTOISIE), » et c'est encore ce que prouve Énée, comme aussi la loyauté, « qui consiste à *suivre la loi;* » et savez-vous la preuve signalée qu'en donne Énée ? Ce fut, lors des funérailles de son père, de distribuer loyalement à chacun des vainqueurs des jeux les prix qu'il avait promis, « comme le voulait leur *ancien usage*, qui était *leur loi.* » En effet, pour les gnostiques, la loi était dans la tradition.

CHAPITRE XXVII. La prudence, la justice, la générosité et l'affabilité sont l'apanage de l'âge mûr, *senettute*. De même que la prudence ne va pas sans la sagesse, la générosité doit s'allier à la justice. « Ah ! *malheureux et pervers*, qui laissez à l'abandon *les veuves et les orphelins*, qui exercez vos *rapines* sur de *moins puissants*, qui *volez la propriété d'autrui* (des Templiers) et vous y installez, puis, qu'on voit, à ce prix, donner de somptueux banquets, faire des présents de chevaux, d'armes, de riches habits et d'argent ! Vous portez de *magnifiques vêtements*, vous élevez d'*admirables édifices*, et vous croyez déployer votre largesse. Que faites-vous pourtant ? Rien autre chose qu'enlever *le drap de dessus l'autel* pour en couvrir le *voleur et sa table !* On ne doit pas moins rire de vous, *tyrans*, et de vos libéralités, qu'on ne ferait du *voleur* qui, amenant chez lui ses convives, mettrait sur sa table la nappe dérobée sur l'autel, et croirait qu'ils ne s'apercevraient de rien quand *tous les signes ecclésiastiques* y seraient encore visibles. » Il est sans doute inutile de rechercher quels sont les *tyrans* contre lesquels Dante, dépouillé de ses biens, dirige cette sortie amère ; il suffit que l'on sache qui élevait à cette époque de magnifiques édifices. Que l'on compare, pour le surplus, les idées et les expressions du publiciste du moyen âge avec celles des élucubrations socialistes de nos jours, et l'on ne pourra qu'être frappé de l'extrême ressemblance dans le fond et dans la forme.

Chapitre XXVIII. Aucune vertu n'est spécialement attribuée à la vieillesse, où, une fois arrivée, « l'âme noble, attendant avec impatience la fin de cette vie, a hâte de quitter la mer pour entrer au port. Oh! *misérables et vils* ceux qui courent à ce port *les voiles hautes!*... Ainsi ne firent pas le chevalier Lancelot ni notre très-noble latin Guido de Montefeltro (que nous avons pourtant vu dans l'Enfer). Ces nobles hommes *carguèrent les voiles* et à la fin de leur longue carrière ils entrèrent en religion... (Ainsi fait Dante, il est Templier, et il entre en religion en faisant de Béatrice une sainte.) L'âme noble bénit, dans la vieillesse, les temps passés!... Elle fait comme le bon marchand, qui, arrivé près du port, examine son bénéfice en disant : *Si je n'étais pas passé par tel chemin* (par l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis catholique), je ne posséderais pas ce trésor, qui me permettra d'être heureux dans *ma ville natale*. Il bénit donc la route qu'il a suivie. C'est là ce que figure Lucain au IIe livre de sa *Pharsale*, lorsqu'il dit que *Marcie revint à Caton* et, arrivée au quatrième âge, le pria de la reprendre. Par Marcie il faut entendre *l'âme noble*, et nous pouvons ainsi ramener à la vérité *ce qui est figuré*. » Soyons donc attentifs; l'explication en vaut la peine.

« Marcie, jeune fille, fut d'abord dans l'état de virginité, état dans lequel elle signifie l'adolescence, puis elle vint à Caton et en cet état elle signifie la jeunesse. Elle eut alors des enfants, qui signifient les vertus que nous avons dit convenir aux jeunes gens. Elle se sépara de Caton et épousa Hortensius, ce qui signifie que la jeunesse s'en alla et que l'âge mûr arriva. Elle eut de celui-ci des enfants, qui signifient les vertus que nous avons dit convenir à l'âge mûr. Hortensius mourut, ce qui signifie la fin de l'âge mûr : Marcie alors, devenue veuve, revint dès le commencement de son veuvage, qui signifie la vieillesse, à Caton, son premier époux, ce qui signifie que l'*âme noble* revient à Dieu lorsque commence la vieillesse. Et quel homme sur la terre *plus digne que Caton* d'être la figure de Dieu, *di significare Iddio?* Aucun certainement. Or que dit Marcie à Caton? Tant que le sang fut en moi, c'est-à-dire la jeunesse, tant que j'eus la fécondité maternelle, c'est-à-dire la maturité de l'âge, qui est bien la mère des autres vertus, je me suis conformée à tes commandements. C'est-à-dire que l'âme resta ferme dans les *opérations de la vie sociale*. J'ai pris deux maris, c'est-à-dire j'ai été féconde durant deux

époques de mon existence. Maintenant que mon sein est las, et qu'il est épuisé par l'enfantement, je reviens à toi, ne pouvant plus être donnée à un autre époux. C'est-à-dire que l'âme noble reconnaissant que son sein est devenu infécond, autrement dit que, sentant ses membres affaiblis, elle revient à Dieu, à celui qui n'a pas besoin des membres corporels. Marcie dit donc à Caton : Donne-moi les conditions des anciens lits, *li patti degli antichi letti*, donne-moi le nom seul du mariage. C'est-à-dire que l'âme noble dit à Dieu : Seigneur, accorde-moi désormais le repos ; accorde-moi d'être au moins appelée tienne dans cette vie et dans l'autre. Marcie ajoute : Deux motifs me portent à te parler ainsi : l'un, c'est qu'on puisse dire après moi que je suis morte la femme de Caton ; l'autre, c'est qu'on ait à dire après moi que je ne fus pas *chassée* par toi, mais que tu m'as mariée en mè portant affection, *di buon animo*. Ces deux motifs dirigent aussi l'âme noble ; elle veut quitter cette vie épouse de Dieu, et montrer que celle qu'il créa ne perdit point sa grâce. Oh ! gens *misérables* et *de perverse nature*, vous qui voulez quitter cette vie en portant *le nom d'Hortensius* plutôt que celui de Caton ! Nom par lequel il est beau de terminer ce qu'il nous paraît convenable de dire touchant les signes de la noblesse, puisqu'à tous les âges ils se sont montrés en lui. »

Où, demanderons-nous encore, trouverait-on je ne dis pas le catholicisme, mais le Christianisme dans cette glorification du stoïcien Caton donnant ou prêtant sa femme, comme il aurait fait d'un meuble, à son ami Hortensius, afin qu'il ait d'elle des enfants, et la reprenant ensuite sans plus de façon ? Cette assimilation du philosophe païen à Dieu n'est-elle pas faite pour révolter ? Puis une noblesse dont Caton serait le type n'est-elle pas toute philosophique et ne se résume-t-elle pas, comme nous l'avons dit, dans une doctrine à laquelle il était interdit de se manifester au grand jour ? Plus nous avançons dans ce travail, plus cette vérité acquiert la clarté de l'évidence. Mais que dirait-on si nous démontrions que *la figure* de Marcie, *ramenée à la vérité*, n'est autre chose que l'âme noble de Dante ? Et pourtant rien n'est plus vrai. Traduisons, puisque c'est la méthode de démonstration la plus saisissante.

L'âme vierge de Dante produisit d'abord des compositions qui conviennent à la jeunesse du sectaire, puis elle se maria au Dieu phi-

losophique qui la féconda et lui fit produire dans ses Canzoni des fruits hétérodoxes. Elle se sépara ensuite de lui (fictivement) pour épouser Hortensius, le représentant du Dieu des catholiques, mais en conservant toute son affection à son premier époux. Les personnages de la *Comédie* sont les nombreux enfants qu'elle eut de ce second lit. Mais à peine eut-elle la liberté de le faire, elle revint à son premier époux, à l'amour sectaire et lui dit : Je suis restée ferme dans les opérations de la vie sociale, conformément à tes commandements. Maintenant, épuisée par mes enfantements multipliés, je te demande de me reconnaître pour tienne et de proclamer ainsi que je me suis séparée de toi de bonne amitié, et en faisant ainsi même preuve de dévouement à ton égard. Maudites les âmes qui préfèrent quitter cette vie sous le signe de la rédemption catholique lorsqu'il est si doux de mourir sous la loi philosophique !

Ainsi voilà le Caton du Purgatoire expliqué par Dante lui-même. Nous aurions révélé plus tôt que l'Amour, l'Amour albigeois et gibelin, était caché sous cette austère figure, le représentant de Dieu au seuil du Purgatoire, qu'on ne nous aurait pas cru.

CHAPITRE XXX. Les gens abusés par notre poëte, *gli ingannati*, ne sont pas en réalité ceux qui faisaient consister la noblesse dans une suite de générations plus ou moins anciennes; mais bien ceux qui s'obstinent à voir en lui un fervent catholique. En veulent-ils encore une preuve, lui-même va la leur donner, en commentant l'envoi de sa chanson. « Elle est faite contre ceux qui sont dans l'erreur, dit-il, *contra gli erranti*, et tel est son titre. Je l'emprunte au bon Frère Thomas d'Aquin, qui intitula un livre, fait par lui à la confusion de tous ceux qui dévient de *notre* foi : *Contre les Gentils*. C'est donc contre ceux qui *dévient de sa foi* qu'il a composé sa chanson, non pas contre ceux qui tiennent pour la noblesse de race, ce dont il s'occupe peu au fond, contre ceux dont les convictions religieuses réprouvent sa doctrine arcane, ses projets de réforme, ses théories rationalistes, révolutionnaires et hétérodoxes. Ceux-là sont pour lui des païens, des idolâtres, nom sous lequel les catholiques ont été si souvent désignés, rien donc de plus logique que d'emprunter, pour les désigner clairement à ses coreligionnaires, le titre du livre de saint Thomas d'Aquin, contre les Gentils (1).

(1) Le temps nous manque pour consulter ce livre; mais nous trouvons dans

S'il recommande à sa chanson de manifester à sa dame, lorsqu'elle la trouvera, la pensée qui l'inspira, c'est parce que Notre-Seigneur a dit qu'*il ne faut pas jeter les perles devant les pourceaux.* Or, on se rappellera que cette maxime était en grand honneur parmi les hérétiques, au témoignage du moine de Zigabène, pour exprimer qu'il ne faut s'ouvrir de sa foi que devant des frères. (*Voir* notre page 80.) Il invite donc sa chanson à ne se découvrir, par prudence, *a cautela,* que là où se trouvera sa dame, c'est-à-dire la philosophie; et il ajoute: « On trouvera cette très-noble dame, lorsqu'on aura découvert sa demeure, c'est-à-dire l'âme dans laquelle elle habite; elle n'est pas seulement chez les doctes, *sapienti*, mais encore, comme il a été prouvé dans l'autre Traité, en quelque lieu que ce soit, où l'on a de l'*amour* pour elle. C'est donc à ceux-là que ma chanson doit se manifester, parce que *sa signification leur sera utile* et qu'ils sauront la recueillir. Je dis: Je parle de votre amie. En effet, la *noblesse* est bien l'*amie* de la *Philosophie.* Elles s'aiment tant l'une l'autre que *la noblesse est sans cesse en quête d'elle* et que *la Philosophie ne détourne pas de la noblesse son très-doux regard.* Oh! que c'est un bel éloge faire de cette dernière, *bello adornamento* (c'est-à-dire beau déguisement), que de l'appeler l'amie de celle dont la source se dérobe dans les profondeurs de l'esprit divin! »

Et, ici, finit tout à la fois le quatrième Traité et le Banquet lui-même, qui, bien qu'annoncé comme devant se composer de quatorze services, ne dut très-probablement en avoir jamais plus de quatre. Cela paraîtra certes bien suffisant, si l'on se fait une idée de ce qu'aurait pu être une série de quatorze traités se continuant sur ce ton.

En effet, dès le quatrième, le but de Dante se trouvait atteint. Ce

un ouvrage très-hostile au Saint-Siége que saint Thomas avait eu pour maître Albert le Grand, auteur d'un traité de *Secretis Mulierum*, et que son livre contre les Gentils est composé, comme la *Vie Nouvelle*, dans un système de circonvolutions alternatives de droite et de gauche, rappelant le plan des *Malebolge*; que Dante a voulu y faire allusion, chant XIV du Paradis, en comparant le langage du saint docteur au mouvement de l'eau dans un vase rond. Jusqu'à plus ample examen, nous ne saurions voir encore dans ces rapprochements que le désir de rattacher à la cause de l'opposition ce que l'Église compte de plus illustre.

but est la glorification de sa doctrine secrète, de la foi qu'il avait embrassée, et la répudiation absolue de la foi catholique, je ne dis pas de la foi chrétienne, laissée entièrement à l'écart. Afin de ne pas encourir tache d'infamie parmi les siens à raison de ses chants précédents (entendez par ces mots la *Comédie* elle-même), en passant pour avoir changé d'amour, pour avoir adopté sincèrement les couleurs et les symboles du catholicisme, en donnant la main à Hortensius, une profession de foi était nécessaire : mais il fallait qu'elle fût conçue de manière à désabuser ceux dont il avait à cœur de conserver l'estime, en laissant dans leur illusion ceux qu'il était parvenu à décevoir. De là un style confus, obscur, entortillé, des divagations sans fin, et tout cet appareil scolastique déployé à l'appui des plus incroyables systèmes.

Que résulte-t-il du Banquet en dernière analyse? C'est que Béatrice, la philosophie et la noblesse, se réduisent à trois dénominations exprimant une même chose : la doctrine arcane, politique, religieuse et sociale, ne faisant qu'une avec l'âme de Dante. Cette proposition ne saurait surprendre lorsqu'on a vu sa manière de procéder en fait de rapprochements et d'allégories ; comment il arrive aux plus étranges explications, en faisant sortir d'un sens littoral les significations les plus inattendues, ce qu'il appelle « dégager des figures la vérité. » Or on conviendra que Béatrice, philosophie, noblesse ou âme, est bien aussi admissible au moins, dans l'ordre d'idées et sur le terrain où nous nous trouvons, que Marcie-Ame et Caton-Dieu.

Qu'on nous permette d'argumenter ici d'après la méthode de Dante lui-même. Béatrice signifie qui rend heureux, qui béatifie ; si ce nom, formé d'un adjectif, avait un masculin, ce serait *Béateur*. Or, il nous l'a dit lui-même, la philosophie est l'usage de notre raison, cet usage est essentiellement délectable, et ce qui nous est délectable est notre Béatitude. Voilà donc Béatrice et la philosophie identifiées ; lors donc que Dante passe de l'amour de Béatrice à celui de la philosophie, l'objet de son culte ne change pas, il n'y a qu'un nom substitué à un autre. Comment atteint-on les plus grandes hauteurs de la philosophie? Par la pratique des vertus morales et par la spéculation intellectuelle, c'est-à-dire par la vie active d'abord, puis par la vie contemplative ; or, nous avons vu que les deux vies ne sont pas moins indispensables à la noblesse qu'à la philosophie ;

que, par elles, la noblesse, comme la philosophie, conduit à la béatitude. Comme Béatrice, si chère à Lucie et à Marie, la noblesse et la philosophie sont deux dames se chérissant mutuellement, ne pouvant se passer l'une de l'autre, dont les regards ne se quittent pas; or, il nous l'a dit encore, celui qui aime s'identifie avec l'objet aimé, et de même que son âme ne fait qu'une avec Béatrice qui n'est autre que la philosophie sous un autre nom; de même la noblesse, telle qu'il l'entend, s'identifiant avec la philosophie, son amie, elle ne fait comme elle et comme Béatrice qu'une avec son âme.

Ajoutez à cela que la noblesse *est le véritable salut*, comme Béatrice est la *dame du salut*, qu'elle comprend toutes les vertus de l'âme et toutes les beautés du corps, ni plus ni moins que Béatrice ornée de toute beauté et de toute vertu; qu'elle est le rayon divin tombant dans l'âme disposée à la recevoir, comme l'éclat des yeux de Béatrice, ou la clarté des démonstrations de la philosophie, répandant la lumière dans l'esprit de Dante, et il sera impossible de méconnaître que Dante n'a eu, en écrivant le Banquet, d'autre but que celui que nous venons de signaler, c'est-à-dire de ramener le personnage de Béatrice, travestie en théologie, à sa signification philosophique ou sectaire, et cela, en faisant ressortir, dans un langage tout conventionnel, sa véritable essence, en paraissant exclusivement préoccupé de ce qu'on entend vulgairement par philosophie et noblesse.

COMPOSITIONS LYRIQUES

(CANZONIERE).

Si Dante s'enveloppe d'obscurité dans tout le cours de sa *Comédie* et dans son Banquet, obscurités que ne sont pas encore parvenues à éclaircir toutes les gloses des commentateurs, il s'entoure de ténèbres non moins épaisses dans ses compositions lyriques. Il ne faut qu'y jeter un coup d'œil pour reconnaître qu'elles sont écrites dans un langage où le sens affecté aux mots employés est tout différent de celui qu'ils ont dans l'usage ordinaire, puisqu'il est le plus souvent impossible de leur donner une signification raisonnable. Jamais femme réelle n'a pu inspirer des vers pareils, où ce qui fait surtout défaut est le sentiment ; à bien plus forte raison, jamais une femme ne fut en état de comprendre ces arguties quintessenciées, ces pensées bourrées de scolastique, de mythologie et de métaphysique. Malgré la richesse des images et les beautés poétiques de premier ordre, on peut défier hardiment l'Italien le plus érudit, de donner en prose une traduction satisfaisante de plusieurs de ces productions bizarres. Il n'en existe qu'une version partielle en français, et M. Delécluse, qui l'a publiée dans son livre sur la Poésie amoureuse, ne cesse de se récrier sur les difficultés d'un texte tellement inintelligible, qu'il est obligé de s'arrêter devant des strophes entières, dans ce qu'il a espéré pouvoir faire passer d'une langue à l'autre. Tant de mystère dans des compositions si frivoles en apparence, tant de soin apporté à ne pas le laisser pénétrer sous le voile dont

ou s'étudiait à le couvrir, indique bien chez ceux qui cultivaient en même temps que Dante ce genre de poésie, le sentiment du danger qu'ils couraient, s'il leur arrivait de se trahir. Puis, leur frayeur à ce sujet est trop souvent manifestée, pour qu'il y ait à douter que ce danger résultât de la seule cause qui pût alors entraîner la ruine ou la mort du coupable, c'est-à-dire de leur dissidence avec Rome, de leur hostilité contre la foi catholique.

Rien de mieux que d'être discret en amour. Mais lorsqu'une fois on en vient à se proclamer hautement amoureux, rien n'empêche à coup sûr, tout en taisant le nom de l'objet de sa flamme, de parler de manière à se faire entendre de lui et de ceux qu'on veut avoir pour confidents. C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire, lorsqu'il ne s'agit, en effet, que d'un sentiment vrai, d'une passion profonde. Mais il en est bien autrement avec Guido Guinicelli, Dante, Cino de Pistoie, Guido Calvacanti, et tous ces chantres d'amour, soupirant à l'envi pour une dame douée des perfections les plus merveilleuses, dont ils n'obtiennent jamais que des regards et des sourires, dont ils n'implorent même rien de plus. Il n'existerait donc que cette obscurité affectée dans l'expression d'un amour aussi irréprochable, que l'on serait fondé de suspecter, chez ceux qui l'ont employé, de tout autres pensées que celles dont ils semblaient être animés, un but tout différent de celui qu'ils semblaient poursuivre. La *Comédie* et le Banquet nous ont déjà prouvé qu'un tel soupçon conduisait promptement à la certitude ; l'examen complet du *Chansonnier* ne saurait qu'ajouter à la conviction, mais nous nous bornerons, pour abréger, à analyser ou à traduire quelques-unes de ces compositions, soit en totalité, soit en partie, en les accompagnant d'un petit nombre d'annotations. Il n'en faudra pas davantage pour démontrer que les passages qui paraissent les plus impénétrables, lorsqu'on se tient au sens littéral, à celui qui s'offre le plus naturellement à l'esprit, deviennent, sinon très-clairs, au moins assez transparents, du moment où, cessant d'accepter la fiction érotique, on en vient à voir dans le poëte un homme de parti, contraint, par une nécessité impérieuse, de déguiser sa pensée sous de triples voiles.

SONNET ADRESSÉ A CINO DE PISTOIE.

Poichè non trovo chi meco ragioni.

« Puisque je ne trouve personne pour discourir avec moi du *maître que nous servons tous deux*, il me faut satisfaire mon extrême désir d'épancher mes bonnes pensées. N'imputez mon long et pénible silence qu'*au lieu où je suis ;* il est si *pervers* que le *bien* n'y trouve personne pour lui donner asile. Il ne s'y rencontre pas une *dame* dont le visage révèle l'amour, *che amor le venga al volto,* pas un *homme* qu'il fasse soupirer. On traiterait de sot qui s'en aviserait. Ah ! messire Cino, combien *le temps est changé à notre détriment* et à celui de notre manière de dire, *e delli nostri diri*, depuis que le *bien récolté* s'est réduit à si peu de chose ! »

Pour refuser de reconnaître dans ce sonnet un langage chiffré, dans lequel les mots *amour*, *bien*, *hommes* et *dames* ont un sens mystérieux différent de celui qu'on leur attribue d'ordinaire, il faut admettre qu'à une époque donnée, on aurait vainement cherché dans Florence ou en toute autre ville d'Italie un ou deux couples d'amants ; qu'un pareil phénomène aurait excité la bile de Dante et fait naître en même temps chez lui de *bonnes pensées* qu'il aurait eu hâte de confier à un ami ; enfin que pour deux hommes graves, comme le jurisconsulte de Pistoie et le sévère Alighieri, cette disette d'amoureux aurait été un symptôme de perversité, ne tendant à rien moins qu'à bannir tout ce qu'on appelle bien. Il faut admettre que cette révolution dans les mœurs, dans les penchants les plus naturels, en aurait opéré une dans la manière de s'exprimer.

On nous permettra de n'accepter aucune de ces suppositions, dont l'absurdité saute aux yeux et d'y substituer une interprétation des plus simples, après les développements dans lesquels nous sommes entré au sujet de la *Vie Nouvelle*, de la *Comédie* et du *Banquet*. Ce sonnet fut composé évidemment au moment où le jargon érotique de la secte anticatholique avait éveillé les soupçons de Rome ; on conçoit qu'alors ni homme (initié), ni dame (dignitaire), ne s'avisât

dans Florence guelfe, perverse dès lors et ennemie du bien, de soupirer d'amour (de faire des vers sectaires sous forme érotique). Ainsi s'expliquent les plaintes et les regrets de Dante au sujet d'un changement si préjudiciable à leur parti et au langage conventionnel à l'abri duquel ses membres correspondaient entre eux.

Quant aux bonnes pensées, *pensamenti buoni*, dont il est fait mention au quatrième vers, comme il n'en existe pas trace dans ce qui suit, nous en conclurons que ce sonnet accompagnait un écrit beaucoup plus explicite, et peut-être même relatif aux moyens à employer pour suppléer, par une nouvelle *manière de dire*, à celle qui lui faisait défaut. Ce serait alors vers la même époque qu'il aurait composé son *Credo*, en déclarant qu'il « renonçait à écrire davantage sur un *faux* amour, » dont tout était fictif en effet, « pour parler de Dieu comme un chrétien. »

BALLADE.

Voi che sapete ragionar d'amore.

« Vous qui savez discourir d'amour, écoutez ma ballade dolente, *pietosa* (traitant de dame Piété, autrement quel sens aurait cette épithète donnée à une composition dont le sujet n'a rien de triste ?) Elle parle d'une dame altière, *disdegnosa*. (Béatrice sous les traits et les habits de dame Piété.) Cette dame a tant de dédain pour quiconque la regarde qu'elle fait baisser les yeux de peur (comme fait Dante dans le Purgatoire), car à l'entour des siens (dans son aspect extérieur) se montre sans cesse une peinture de toutes les cruautés, *d'intorno da' suoi sempre si gira d'ogni crudelitate una pintura*; mais au dedans ils portent la douce figure (d'amour ou du griffon à la double nature) qui fait crier merci (pitié ou piété) à l'âme noble (de Dante). Elle a tant de vertu que lorsqu'on la voit (telle qu'elle est dans son essence), elle fait s'exhaler les soupirs (les vers) du fond du cœur. Il semble qu'elle dise : Je ne serai humble (catholique) pour aucun de ceux qui me regardent dans les yeux, *che negli occhi mi guarda* (parce qu'ils y verront ce que je suis en réalité), car j'y porte

intérieurement ce *noble maître* (Amour) qui m'a fait sentir ses traits. Je crois qu'elle le garde en elle-même pour le voir lorsqu'il lui plaît, ainsi que fait une dame se mirant, dans son désir d'attirer les hommages. Je n'espère pas que jamais elle daigne jeter un peu ses regards sur un autre (dans son rôle de Piété), tant est fière en sa beauté cette dame qui sent *l'amour dans ses yeux*. Mais qu'elle le cache et le contemple tant qu'elle veut, à tel point que je me voie parfois moins en sûreté, *ch'io non veggia talor tanta salute*, il n'importe, car mes désirs seront forts, *avran virtute*, contre le courroux que me vaut l'amour (soit de la part des miens, soit du côté opposé). »

L'amour tel que nous le connaissons n'a jamais, dans aucun temps, dans aucun pays, inspiré, certes, pareille poésie, et vouloir y méconnaître un langage mystérieux se rattachant à de bien autres intérêts que des affaires de cœur, c'est vouloir fermer les yeux à l'évidence. Supprimez les annotations, puis cherchez un sens.

CANZONE.

Posciach' Amor del tutto m'ha lasciato.

« Puisque l'Amour m'a abandonné, non de mon plein gré, car rien n'était pour moi plus fécond en joie, *chè stato non avea tanto gioioso*, mais parce que je montrais un cœur tellement ami de dame Piété, *tanto pietoso*, qu'il ne put souffrir mes démonstrations catholiques, *che non sofferse d'ascoltar suo pianto.* »

A ceux qui n'accepteraient pas cette traduction, je demanderai très-humblement de vouloir bien nous expliquer comment celui à qui l'Amour procurait *l'état le plus joyeux* pouvait l'importuner par ses *pleurs* au point de le forcer à battre en retraite, soit de pitié, soit d'indignation.

« Ainsi resté sans amour, *disamorato*, je m'élèverai en chantant contre le péché, né chez nous, de donner, à l'inverse de la vérité, *a ritrorso*, un nom honorable, *nome di valore*, à tel qui est vil et nuisible (qu'on se rappelle les respects affectés du poëte envers la *sainte dignité* pontificale), c'est-à-dire, contre Belle-Parole. (Le

mot de *leggiadria* qui correspond à peu près à grâce extérieure, élégance, l'*adornezza* du Banquet, et que le Tasse fait dériver d'*eleggere* (1) devrait se traduire par forme ou apparence, Dante le mettant en opposition avec *virtù*, *verità*, *bontà*, qui pour lui sont le fond, l'essence, la réalité. Sa beauté est si *trompeuse* (celle de Belle-Parole) que là où elle règne, elle fait passer celui-là pour digne du manteau impérial. Elle est pourtant l'*enseigne véritable* qui indique où réside la *vertu* (mais il faut savoir pénétrer ce que cache Belle-Parole). Je suis donc certain que si je la défends bien, en disant *comment je l'entends*, l'AMOUR me fera la grâce de revenir à moi.

Il faut bien que cette élégance décevante de la parole, ce Verbe revêtu d'ornements éblouissants, en un mot le travestissement de Béatrice, soit le tort du poëte envers l'Amour, puisque, s'il défend bien la cause de Belle-Parole, en disant *comment il l'entend*, il espère qu'il ne lui gardera pas rancune. Ainsi la même voix qui devait s'élever contre le péché d'appeler les choses à rebours se déclare prête à soutenir la thèse diamétralement contraire.

Traduisons maintenant littéralement, afin qu'on puisse décider si un tel verbiage a pu sortir de la plume de Dante avec l'intention de donner aux mots employés leur signification ordinaire, et si tout n'y révèle pas au contraire un langage accessible seulement à ceux qui en avaient la clef. Mais auparavant disons que Belle-Parole et Béatrice-Vérité sont la contrefaçon de la *philocalie* et de la *philosophie* de saint Augustin, qui s'exprime ainsi : « *Philosophia et philocalia prope similiter cognominatæ sunt, et quasi gentiles inter se videri volunt et sunt.* Quid est philosophia ? Amor sapientiæ. Quid philocalia ? Amor pulchritudinis. Quære de Græcis. Quid ergo sapientia ? Nonne ipsa vera est pulchritudo ? Germanæ igitur istæ sunt prorsus, et eodem parente procreatæ (2). Voici fidèlement les paroles du poëte :

(1) *Voy.* les notes sur ses *Canz.* 4 et 32.

(2) Saint Augustin, *Contra Academ.*, lib. II, c. 3.

ACCUSATION.

« Il en est qui pour *semer leur avoir* croient compter et valoir parmi les gens de bien; qui s'imaginent *après la mort* avoir place dans l'esprit de ceux-là, en grand nombre, dont l'esprit est éclairé, mais leur mission ne peut plaire aux bons, parce qu'*il y aurait sagesse à conserver*, et ils fuiraient le dommage résultant de leur propre erreur et de celle *des gens dont le jugement est faux* dans leur manière de voir. Qui ne considérera comme un tort de dévorer des mets et de se livrer à la luxure, de *s'orner* comme si on voulait *tenir boutique au marché* des fous? Car le sage ne prise pas l'homme pour ses *vêtements*, mais il fait cas du jugement et des nobles cœurs.

« Il y en a d'autres qui, *parce qu'ils rient*, veulent passer pour avoir une intelligence prompte parmi ceux qui sont abusés en voyant rire d'une chose quand l'entendement ne l'a pas encore saisie. Les mots qu'ils emploient sont excellents, et ils s'en vont satisfaits, heureux d'être loués du vulgaire. Ils ne sont *jamais épris d'une dame digne d'être aimée*, leurs *discours ne sont que bouffonneries*; ils ne feraient pas un pas pour courtiser les dames à la manière d'un élégant. Mais, comme le voleur allant voler, ils vont se procurer un ignoble plaisir; non pas même cela; car chez de *telles dames toute élégance* est tellement *morte* qu'elles paraissent des *animaux dénués d'intelligence.*

Tout cela signifie que les fidèles d'Amour reprochaient à Dante de répudier l'argot érotique, et de jeter ainsi son avoir au vent, dans la pensée qu'en faisant le *mort*, en adoptant le langage catholique, il n'aurait rien à perdre dans l'esprit de ses coreligionnaires, *quei cotanti c'hanno cognoscenza*, et que ceux-ci se décideraient, comme lui, à se faire une égide, *schermo, riparo*, de dame Piété, en feignant de se mettre à la suite de la Mort, *dopo morte.* Le déguisement de Béatrice était considéré comme une mascarade bonne à figurer au marché des fous et à satisfaire uniquement ceux qui voyaient son sourire resplendir de ciel en ciel, sans savoir quelle en était la signification; on traitait de bouffonneries et de grimaces, *scede*,

ses discours théologiques, *parlamenti*, et ceux des autres personnages du poëme. Enfin, on trouvait ignoble de se travestir et de se glisser dans l'ombre comme un voleur pour faire pièce à Rome, et d'en venir à répudier, en apparence, le titre de dame, ou de dignitaire de l'ordre occulte, *donne, ch' avete intelletto d'amore*, pour descendre au rang des animaux dépourvus de l'intelligence de l'amour.

DÉFENSE.

Que répondait Dante à ces accusations contre Belle-Parole, sa *leggiadria?* « Qu'il y a deux sortes de vertu ou de vérité, l'une mixte, c'est-à-dire voilée sous le symbole, l'autre pure et sans mélange de fictions ou d'ornements étrangers. Si la première doit être considérée comme s'écartant de la voie droite, comment se ferait-il qu'il fallût la louer dans le chevalier (du Temple, d'Orient, du Soleil, de l'Aigle, dont la réception est constamment symbolique), et la blâmer dans la *Comédie* chez les personnages qui vivent de la vie de l'esprit, ou qui tiennent leur costume de la science secrète, *in gente onesta, di vita spiritale o d'abito che di scienza tene?* Pourquoi cette vertu ou cette vérité mixte siérait-elle aux uns et messiérait-elle aux autres, *di sè vesta l'un bene e l'altro male?* » La vertu pure se trouve également chez les uns et chez les autres quand le symbole disparaît pour faire place à la vérité. Belle-Parole est un mérite de plus pour le poëme en son entier, qui a pour essence la vertu ou la vérité pure, sous l'inspiration de l'amour sectaire par qui Belle-Parole est dirigée, *retta è leggiadria*, et vivra dans son essence, car elle est *comme le soleil* qui, dans sa parfaite figure, réunit, tout à la fois, la lumière *dont l'éclat* éblouit et la chaleur *qu'on n'aperçoit pas.* »

Dante continue sur ce ton et dans ce style, en affirmant « qu'il est trop redevable à Belle-Parole, à cause de Béatrice, qui ne s'est fait faute d'y avoir recours, *che la mostrava in tutti gli atti suoi*, pour garder un lâche silence (1), attendu que Belle-Parole déroute l'en-

(1) Dans le roman de *la Rose*, *Beau-Parler et Doux-Regard* correspondent aux deux beautés de Béatrice, à sa *bouche* et à ses *yeux*.

nemi plus qu'il ne peut dire, *disvia cotanto e più quant' io ne conto.* Il jure donc, par l'Amour qui procure le salut, *ch'è pien di salute*, que nul n'est digne de louange, s'il n'opère selon la vertu ; mais que *la matière* (de la *Comédie*) est bonne, quoi qu'on en dise, attendu qu'elle a pour essence la vertu, « quoique la fiction y déguise la vérité pure. Et sa *Comédie*, dans laquelle Belle-Parole joue un si grand rôle, est, comme elle, à comparer au soleil, « qui, dans sa marche d'*Orient* en Occident, distribue la vie et la puissance à la matière, selon qu'elle est préparée à les recevoir. Elle en agit de même, en effet, pour les *nobles cœurs*, qui en reçoivent *force et vie*, à raison du charme qu'ils trouveront aux *figures nouvelles*, aux belles *scènes* qui s'y succèdent constamment. Quant à ceux qui n'ont que l'aspect d'hommes, elle n'en tient compte : ce sont de *faux chevaliers* (du Temple), dont la méchanceté s'élève contre celle qui rappelle le *prince des étoiles.* »

Celui qui a fait de Béatrice sa dame « donne et reçoit à la fois; il n'a pas plus à s'en repentir que le soleil de donner la lumière aux astres et de recevoir d'elles aide dans son action. » Des deux côtés, c'est un échange de services qui procure à l'un les lumières, à l'autre une assistance nécessaire. Quant à lui, « il ne s'irrite pas pour des mots, *non s'induce ad ira per parole*, ne tenant compte que de ceux dont il reconnaît la justesse, *quelle sole ricole che son buone ;* mais, au résumé, toutes ses fictions sont belles, *sue novelle tutte quante son belle.* Il est aimé et estimé des personnes éclairées (des lumières de l'Ordre) ; quant aux autres, *l'altre selvagge* (les ignorants et les guelfes), il n'a pas moins de mépris pour leur louange que pour leur blâme. Il ne s'enorgueillit point de ce qui peut le grandir, mais il sait se montrer franc du collier, lorsqu'il y a lieu de faire ses preuves. Malheureusement, ceux qui l'accusent parmi les siens, les *vivants*, *color che vivon*, font tout le contraire. »

Cette chanson, si ténébreuse, interprétée ainsi, a du moins un sens logique qui ne se dément pas jusqu'à la fin. Le texte est là ; qu'on veuille bien le comparer avec la version qu'en a donnée M. Delécluze, et que l'on juge qui de nous deux a mieux pénétré dans la pensée du poëte. Nous allons, du reste, la voir se manifester assez visiblement dans les vers suivants.

SONNET.

Due donne in cima della mente mia.

« Deux dames (deux conceptions idéales de la nature de Béatrice) sont venues discourir d'Amour au plus haut de mon esprit: l'une a en elle courtoisie et mérite (la vérité politique et la vérité religieuse dans leur pureté, la première dérivant des cours, la deuxième du souverain bien, *sommo valore*); l'autre, dont la beauté et l'élégance, *leggiadria*, sont le partage (la vérité mixte n'apparaissant que voilée sous la fiction ou les ornements extérieurs), se fait honneur de sa noble parure, *adorna gentilezza*. Pour moi, grâce à mon doux maître (dont elles relèvent toutes deux), je suis le très-humble serviteur de leurs seigneuries. On s'enquiert comment il est possible à un cœur de se partager entre deux dames avec un amour parfait; la source du noble parler (l'amour sectaire, d'où dérive le langage conventionnel sous sa forme érotique) répond qu'on peut aimer la beauté (extérieure ou vérité mixte) pour l'agrément (de la fiction), et la vertu (la vérité pure) à raison du but élevé qu'on se propose dans ses œuvres, *per alto oprare*. »

Il est évident que ce sonnet a été inspiré par la même pensée qui a dicté la Canzone précédente, et que, s'y rattachant étroitement, il en est comme le commentaire.

CANZONE.

Amor dacchè convien pur ch'io mi doglia.

« Amour, puisqu'il faut que je prenne le ton dolent (le style catholique), pour pouvoir me faire entendre, et que je me montre (par là) comme si *toute vertu était éteinte en moi*, enseigne-moi à *pleurer* (à feindre l'orthodoxie) comme j'en ai le désir, tellement que ma douleur (ma feinte componction), en se donnant carrière,

fasse passer mes paroles en rapport avec ce que je sens. Tu veux que je *meure* (que je paraisse subir la loi de Rome), et j'y consens; mais qui prendra ma défense si je ne sais pas exprimer (dans ce langage nouveau pour moi) ce que tu me fais éprouver (mes sentiments véritables)? Qui croira maintenant que je sois si fortement atteint (que ma conversion soit sincère)? Si pourtant tu me donnes autant d'éloquence que j'ai de peine, fais en sorte, ô mon maître, que celle qui est cruelle pour moi (Rome) n'en puisse rien savoir, car si elle se doutait de ce qui se passe dans mon âme, dame Piété se montrerait moins belle dans tous ses traits (où son courroux éclaterait).

« Je ne saurais éviter qu'elle se présente à mon imagination, mais elle y vient telle que la pensée l'y amène. Mon âme, en sa folie, s'ingéniant à ce qui fait son mal, la peint belle et cruelle (sous les traits de Béatrice le gourmandant à la fin du Purgatoire), et prépare ainsi sa peine; puis elle la regarde, et lorsqu'elle est bien remplie du grand désir (d'atteindre son but) qu'elle puise dans ses yeux, elle s'irrite contre elle-même pour avoir allumé le feu où elle se consume (pour avoir si bien réussi que la fiction a passé pour vérité même aux yeux des siens). Quel raisonnement à opposer à la tempête qui roule en moi (par suite du regret de voir les siens abusés et de sa satisfaction comme poëte)? Mon angoisse, en débordant, fait s'exhaler de ma bouche un *oui* qu'elle entend bien (quoiqu'il y faille le secours de la vue, Purg. XXXI), et qui rend aussi hommage à ses yeux. »

Le reste de cette composition est tellement hyperbolique qu'il faudrait un volume pour le rendre intelligible; il suffira de remarquer que Béatrice y devient une figure ennemie, *la nemica figura,* à raison de son travestissement catholique, et que les allusions à la grande scène du Purgatoire y sont nombreuses, ainsi : le coup de tonnerre qui retentit au moment où Béatrice va paraître sur son char, la comparaison de la neige se dissolvant au soleil, les cimes alpestres, la vallée du fleuve (dont les deux bras s'appellent le Lethé et l'Eunoë). Enfin l'épithète même de *Montanina,* montagnarde, donnée à cette Canzone, indique qu'elle a trait à la cantique du Purgatoire, où toute l'action se passe sur le mont d'épreuves. Quant à vouloir y trouver l'expression d'un sentiment tendre, d'un amour véritable,

le style même dans lequel elle est conçue repousse bien loin une pareille supposition.

CANZONE.

Doglia mi reca nello core ardire.

« La douleur m'inspire une volonté hardie qui est amie de la vérité. Ne vous étonnez donc pas, dames (membres de l'Ordre secret), si je semble parler contre presque tout le monde, et reconnaissez ce qu'il y a d'ignoble dans vos intentions. La beauté que vous devez à l'Amour (l'argot sectaire, équivalant à Belle-Parole, *leggiadria*), a été créée pour la vertu seulement (pour la réforme politique et religieuse). Ainsi l'a voulu son antique décret, auquel vous contrevenez traîtreusement (en dévoilant les mystères du langage érotique pour vous faire bien venir du parti guelfe, car ces Florentines éhontées, montrant impudemment leur gorge, ne sont autres, comme on l'a vu dans la *Comédie*, que les déserteurs de l'Ordre). Vous que l'Amour a enrôlées, je vous le dis, puisqu'il vous a donné la beauté (le langage symbolique, vérité mixte), et à nous (dignitaires), la vertu (ou vérité pure), en se réservant le pouvoir de ne faire qu'une, des deux (dépouillées du voile symbolique, la vérité mixte et la vérité pure ne font qu'une). Vous devriez renoncer à aimer (à vous dire fidèles d'amour) et *couvrir ce qui vous a été donné de beauté* (couvrir votre gorge), attendu que vous n'avez pas la vertu qui était son but. Hélas! que vais-je dire? Je déclare que ce serait l'effet d'un beau dépit chez une dame, et louable avec raison, de mettre volontairement en oubli ce qu'elle a de beauté (ce qu'elle sait du langage mystérieux).

« Il est un homme qui a rejeté loin de lui toute vertu, non pas même un homme, mais *une brute ressemblant à l'homme.* Chose étrange, mon Dieu, que de vouloir descendre de la condition de *maître* et *seigneur* à celle d'*esclave* (de cet homme assimilé à la louve et à pis encore), c'est-à-dire passer de la *vie* à la *mort.* Dames, la vertu (soit mixte, soit pure), est toujours le vêtement dont le

poëte s'enveloppe dans son œuvre, *virtute al suo fattor sempre sottana,* elle lui obéit et lui fait honneur (sous la figure de Béatrice), à tel point que l'Amour l'admet *marqué de son signe* (σφάραγις), parmi les siens dans la bienheureuse cour ; il sort joyeusement *par les belles portes* (des Ophites), va, s'arrête et accomplit joyeusement son grand vasselage. Durant son court voyage, il conserve (dans sa mémoire), il embellit, il développe ce qui s'offre à lui. Il prend la MORT en mépris au point de n'en avoir nul souci (lorsqu'elle lui apparaît, dans l'Enfer, sous la forme de Lucifer, dans le Purgatoire, sous celle d'une femme difforme et sous celle de la prostituée). O Vertu, chère et pure suivante (de l'Amour), tu es à la hauteur du ciel, toi seule fais seigneur suzerain (même prince et pontife), ce qui prouve que la possession est toujours une aide puissante.

« Celui-là se fait l'*esclave* non d'un seigneur, mais d'un ignoble serviteur (*servus servorum*), qui se détache d'un tel maître (de l'amour sectaire). Apprenez ce qu'il en coûte lorsqu'on s'éloigne de lui. Combien il est arrogant ce serviteur prince, *servo signor !* En effet, les *yeux de l'intelligence* sont fermés pour lui, et il nous faudrait nous diriger par cette *volonté étrangère* qui n'a en vue qu'extravagance ! *All' altrui posta ch'adocchia pur follia.*

C'en serait assez sans doute pour faire juger dans quel esprit a été composée cette Canzone, l'une des plus longues de Dante. Il nous faut pourtant en donner encore quelques traits. Il continue de s'y récrier contre ceux qui se mettent en aveugles à la suite de cet *avare* qui règne sur tous, *ch'a tutti signoreggia* (Satan Aleppe). « Maudite soit la couche, s'écrie-t-il, où tu t'es *bercé de songes vains,* maudites soient les richesses auxquelles tu te cramponnes des deux mains, et qui *bientôt t'échapperont !* » Puis, s'en prenant à *la Raison* qui se laisse asservir : « La faute, ajoute-t-il, en est à elle, qui ne le châtie pas. Si elle dit pour excuse : *Je suis captive,* ah ! qu'il y a de faiblesse chez un *maître* qui se laisse dominer par un serviteur, *ah com' poca difesa mostra* SIGNORE, *a cui* SERVO *sormonta !* C'est ici que la honte redouble, si l'on regarde bien à ce que je montre du doigt, *se ben si guarda la dove io addito.* » Mais on n'a pas voulu regarder où il montrait.

Il n'y a pas à dire, c'est bien là la révolte du rationalisme contre l'autorité, en matière de foi. Ceux qui sont tentés de se rallier au

Saint-Siége sont traités « d'animaux se faisant illusion à eux-mêmes et cruels envers les exilés, hommes devant lesquels le *vice* s'enfuyait, maintenant errants nus par les montagnes et les marais, lorsqu'*une fange vile* est revêtue de riches habits. C'est en vain que la vertu (sous la forme de Béatrice) se produit hardiment au conspect de l'*avare* lui-même et de ses adhérents, invitant ses ennemis à la *paix* par la matière bien travaillée, *materia pulita* (dans le sens catholique), afin de l'attirer à elle en lui faisant illusion, *per alletarlo a se.* » Il en est pour ses peines; puis, parmi ses coreligionnaires eux-mêmes, son poëme n'est pas accueilli comme l'auteur était en droit de l'espérer : les procédés dédaigneux de certaines personnes à son égard, leurs froideurs le blessent, et il s'en plaint avec amertume. Il termine en disant aux *dames*, si bien admonestées par lui, qu'il leur a révélé dans certaines parties (de sa *Comédie*), *in alcun membro*, la nature *ignoble* de ceux qui leur font des avances; mais qu'elles devraient bien plutôt les prendre en haine, attendu que *tous les vices sont réunis en eux.*

L'envoi a cela de remarquable qu'on y trouve la preuve que cette dame, si chère aux fidèles d'amour, était la même pour tous, de quelque nom qu'ils l'appelassent, c'est-à-dire leur pensée intime, leur âme personnifiée, cette *foi* pour laquelle ils se proclamaient brûlants d'*amour* et sur laquelle ils fondaient de si belles *espérances*, d'où leurs trois vertus théologales.

« Chanson, une dame n'est pas loin qui est *de notre pays*, et que tous proclament *belle, sage* et *courtoise*, mais personne ne la reconnaît sous les noms de Blanche (comme la pure lumière et comme l'habit du Temple), de Giovanna (dérivé de *giovare,* aider, assister, selon Dante), de Courtoise (ou Gibeline, de *corte,* cour, encore selon lui; quant à Béatrice, qui béatifie, il n'a garde d'en faire mention). Va-t-en vers elle close et honnête (en langage *clus* et orné ou *car*), révèle-lui d'abord qui tu es et à quelle fin je t'envoie, puis tu feras selon qu'elle ordonnera. »

BALLADE.

Morte villana, di Pietà nimica.

Ballade dans laquelle Dante, nous dit l'annotateur, déplore la mort d'une belle jeune fille, qui avait été l'amie de Béatrice. Voyons donc de quelle nature seront les fleurs qu'il va jeter sur sa tombe.

« *Mort* vilaine, dont la *piété* est ennemie, mère antique des douleurs (de l'Italie), aux jugements *indiscutables* et lourds à endurer (pour la raison), *giudizio incontrastabile e gravoso ;* tu es cause que mon cœur endolori s'en va pensif, aussi ma langue est-elle fatiguée de te jeter le blâme. Avant que tu aies à mendier grâce de moi, il faut que j'aie retracé (dans la *Comédie*) la série de tes méfaits, qui comprend tous les crimes, *lo tuo fallir, d'ogni torto tortoso* (nous les avons vus accumulés dans les trois cantiques). Non pas qu'ils soient cachés aux gens, mais pour accroître encore le courroux de ceux qui se nourrissent (de la science) d'Amour. Tu as banni du siècle Courtoisie (la puissance impériale) et la vertu (fidélité à l'empire), qui est le plus à priser chez une *dame* (ayant barbe au menton). Tu as détruit dans la *gaie* jeunesse (initiés à la gaie science) l'élégance amoureuse, l'*amorosa leggiadria* (le beau parler érotique remplacé par le jargon dogmatique). Je ne veux pas en dire davantage, ni découvrir de quelle dame il s'agit ici, autrement que par ses propriétés connues (manifestées dans la *Comédie*), *che per le proprietà sue conosciute.* Que ceux-là qui ne méritent pas le salut (de Béatrice et par Béatrice) n'espèrent pas avoir jamais sa compagnie (être admis dans son intimité au point de connaître tous ses secrets), *non speri mai aver sua compagnia.*

Cette ballade n'est pas trempée de larmes assurément, et l'amie de la défunte, Béatrice ou toute autre, aurait conçu une pauvre idée de la sensibilité de son amant, s'il lui avait apporté de pareils vers en témoignage de la part qu'il prenait à sa douleur. Tous ses regrets sont, au résultat, pour Courtoisie et pour Belle-Parole, exilées du siècle par cette vilaine Mort dont la piété est ennemie ; charmantes

personnes en effet, très-amies de Béatrice et de Noblesse, mais non pas très-jeunettes. Et voilà pourtant quelle a été la belle besogne des commentateurs; je ne parle pas des traducteurs, et pour cause.

CANZONE.

Tre donne intorno al cor mi son venute.

Trois dames sont venues à l'entour de mon cœur et se tiennent au dehors, car l'amour en occupe l'intérieur, où *il règne en maître* sur ma vie. Elles sont si belles et ont tant de vertu que c'est à peine si celui qui domine sur mon cœur *se hasarde à parler d'elles.* Chacune paraît *triste* et *abattue,* comme une personne *poursuivie* et lasse à qui tout le monde fait défaut, sans égard pour sa *vertu* et sa *noblesse.* Il fut un temps où *le langage qu'elles parlaient* les faisait *chérir;* tous maintenant n'ont plus pour elles que *haine* ou *indifférence.* Ainsi délaissées elles sont venues à moi comme au foyer d'un ami, sachant bien y trouver celui que j'ai dit (l'amour albigeois). »

Ces trois dames ne sont autres que les trois dames bénies de la *Comédie,* à savoir la secte elle-même ou Marie, Lucie ou la lumière sectaire, et Béatrice, la foi incarnée de Dante, son Verbe personnifié. Elles viennent se plaindre à lui de leurs misères, comme les déesses d'Éleusis apparaissant à Numenius, dit Macrobe, sous la figure de trois prostituées pour reprocher à ce philosophe d'avoir parlé trop clairement de leurs mystères. Lucie a la tête penchée comme une rose détachée de sa tige, *come succisa rosa,* allusion à la rose, nom sous lequel était désignée dans l'origine la dame idéale objet de l'adoration des fidèles d'amour, elle est sans ceinture, et sa robe déchirée laisse voir des choses dont il est plus convenable de ne point parler, *che'l tacere è bello.* L'irritation des uns à l'apparition de la *Comédie,* et l'erreur des autres en croyant que Dante désertait leur cause, avaient eu pour résultat des indiscrétions graves, trop de voiles avaient été déchirés et la *lumière,* cachée jusque-là avec tant de soin, se laissant voir presque à nu, se trouvait en péril. « L'Amour ému de pitié, et irrité de voir la belle dame en cet état, s'enquiert de ce qui

cause ses peines. « Sœur de ta mère, lui répond-elle, je suis Justice, *Drittura*, et bien malheureuse, comme tu le vois à mes habits et à ma ceinture. »

Lucie n'est pas plus sœur de Vénus que la Justice, à coup sûr, mais l'Amour tel que l'entendait Dante étant né de la doctrine secrète qui pour lui était la vérité, il en résultait que cette doctrine-Vérité, mère de l'Amour sectaire, avait pour sœur non-seulement la Justice, mais encore toutes les autres vertus, tant cardinales que théologales. Il ne saurait en être autrement puisque les deux compagnes de Lucie sont Marie et Béatrice. Pour qu'il n'y ait pas à en douter, laissons-la parler elle-même.

« Non loin du Nil où la *grande lumière* affranchit la terre de toute *ombre*, *dove'l gran lume toglie alla terra del vinco la fronda*, j'ai donné naissance à celle qui, là, près de moi, essuie ses larmes avec sa tresse blonde; et cette belle personne, ma fille, *questo mio bel portato*, en se *mirant dans la source claire*, engendra celle qui est plus loin. »

Qu'on se reporte à la *Comédie*, où l'éveil est donné à Lucie sur le péril que la louve fait courir à Dante, par Marie qui est *près d'elle*, et où elle va ensuite réclamer pour son fidèle l'intervention de Béatrice qui est *plus loin*; on comprendra alors que ces trois personnages se trouvent ici dans la même position l'un par rapport à l'autre.

C'est de l'*Orient* que vient Lucie ou la *lumière*, il n'y a pas à en douter d'après sa déclaration, c'est là que la gnose, la kabbale et tout le syncrétisme alexandrin ont eu leur origine; c'est sur les bords du Nil que les chevaliers du Temple furent initiés, par les prêtres cophtes, dit la tradition maçonnique, aux mystères qu'ils rapportèrent en Europe, et dont le sanctuaire principal est encore appelé le Grand-Orient. Il est donc tout simple que Lucie dise avoir enfanté dans ces parages une religion, et qu'elle nous la représente sous les traits d'une belle personne blonde, pour indiquer que ses premiers adeptes dans l'Occident appartenaient à la race des Francs, et Béatrice est bien la fille légitime de cette religion ou plutôt de cette secte personnifiée, se mirant à la source de la doctrine-vérité dont elle était émanée.

L'Amour verse des larmes et salue les sœurs désolées, *le germane*

sconsolate, sœurs de qui? Des trois dames bénies de la *Comédie* évidemment, qu'elles reproduisent; en effet ces trois belles éplorées sont mères et filles l'une par rapport à l'autre; et on se rappelle que celle qui seule a porté la parole a dit être la sœur de la mère de l'Amour. Quoi qu'il en soit, celui-ci leur montre deux dards, figure des deux clefs relatives aux deux vies active et contemplative, ainsi qu'aux deux langages symbolique et doctrinal. « Ces deux dards sont, dit-il, *les armes sur lesquelles je compte*, elles sont *rouillées* faute de servir. Si c'est un mal que générosité, tempérance et les autres vertus du même sang que nous, s'en aillent réduites à mendier, à ceux-là de le déplorer et de s'en plaindre qui ont atteint jusqu'aux rayons d'un certain ciel, *che sono a' raggi di cotal ciel giunti* (il n'a garde de le désigner). Non pas à nous qui appartenons à la cité éternelle (à la nouvelle Jérusalem). Que *si nous avons à souffrir* maintenant, *nous ne saurions périr* et nous trouverons des gens pour rendre à *ce dard* tout son lustre (pour faire briller la vérité doctrinale cachée sous le langage symbolique). »

C'est parce qu'on n'a pas compris parmi mes coreligionnaires les fictions dont j'ai fait usage, que nous avons à déplorer des désertions et des indiscrétions dans les grades inférieurs; mais on ne s'est pas mépris sur mes fictions en plus haut lieu, et le moment viendra où il sera possible de les faire voir sous leur véritable jour. Telle est en substance la pensée de Dante. Il conclut en déclarant qu'il tient son exil à honneur, *l'esilio, che m'è dato, onor mi tegno*, et que le monde dût-il voir les fleurs passer du *blanc* au *noir* (ceux des Florentins qui suivaient le parti gibelin passer aux guelfes), tomber avec les gens de bien est un sort glorieux. « Sans l'éloignement qui prive mes yeux de *la belle image* qui m'a enflammé (l'aigle impériale), ce qui me pèse tant me paraîtrait léger; mais cette ardeur m'a tellement consumé que la *Mort* a appuyé ses clefs (temporelle et spirituelle) sur ma poitrine.... Au surplus si j'ai péché (en composant la *Comédie* dans le sens catholique apparent), assez de lunes se sont passées pour que ma faute soit effacée, s'il suffit pour cela de se repentir. »

L'envoi ne fait que confirmer tout ce que nous avons avancé sur l'interprétation à donner à cette composition, dont le sens littéral n'offre que contradictions et ténèbres. « Chanson, que nul homme (profane) ne porte la main à tes vêtements pour voir ce que cache une

belle dame. Que les parties nues suffisent (ses beautés apparentes). Refuse à tout le monde le doux fruit (de la doctrine), vers lequel chacun étend la main. Mais si tu rencontres quelque ami de la vertu (un adepte d'une discrétion éprouvée) qui t'en prie, montre-toi à lui sous des *couleurs nouvelles* (livre-lui ton sens véritable), et fais désirer aux cœurs *amoureux* cette fleur qui est belle au dehors (cette poésie figurée bien plus à priser pour ce qu'elle recèle que pour ce qu'elle déploie de magnificence). (1) »

(1) Dante désignant assez clairement dans cette Canzone ceux de son parti, sous le nom de blanches fleurs, nous résumerons ici brièvement un ancien fabliau, qui prouvera que nos vieux trouvères entendaient assez bien son langage figuré. Il est intitulé : le *Jugement d'amour, ou Florence et Blanche-Fleur.* « Son auteur, y est-il dit, eut assez de *courtoisie*, mais il défendit qu'on eût à le raconter aux lâches, aux *indiscrets* et aux vilains. Révéler les mystères d'amour à cette canaille-là, c'est les profaner. » Florence et Blanche-Fleur étaient deux dames s'aimant comme deux sœurs. Un matin du mois de mai que, toutes deux assises près d'un ruisseau, elles y regardaient tour à tour leur visage qu'*amour altérait*, elles en vinrent à se confier réciproquement leurs sentiments secrets. L'une aimait un *Chevalier*, l'autre un Clerc. De là débat entre elles sur le point de savoir lequel était à préférer pour ami. Elles se dirigent donc vers la *Cour d'Amour* pour qu'il ait à prononcer. Le rossignol, messager du dieu et préposé à la garde de son jardin, à qui elles demandent leur chemin, examine d'abord attentivement si elles portent le *sceau* de l'Amour, puis il exige un baiser de chacune (signe et mot de passe). Elles entrent alors et trouvent l'Amour couché sur un lit de roses. Il convoque ses barons, qui sont tous des oiseaux (chantres d'Amour) : Florence choisit pour son champion le papegai, (perroquet, en italien *pappagallo*, traduit par Pape gaulois, équivalant à Pape français, Clément V). Blanche-Fleur confie son bon droit au rossignol (Dante). Ce dernier est vainqueur, l'habileté prudente triomphe des vaines paroles, Florence, l'amie du Chevalier (du Temple) qui s'est confiée au papegai, tombe expirante, elle est *morte* l'amie du Clerc; (versé dans la science d'Amour) jouit du triomphe de son défenseur, et sa *vie* n'est qu'une suite d'heureux jours. Les oiseaux élèvent un tombeau à Florence « au Chevalier qui *fut* amie. »

Nous ne ferons que mentionner une messe solennelle chantée par les oiseaux ; messe dans laquelle le rossignol est l'officiant et le papegai fait un sermon sur l'Amour. *Voy.* Legrand d'Aussy, t. I, p. 306 et 33. — Boccace donne aussi dans son *Filocopo* une histoire de *Florio et Blanche-Fleur*. Ce roman, dans lequel on apprend comment on va de *Rome* en *Galice* en passant par *Toulouse*, est un commentaire hiéroglyphique de la *Vie Nouvelle* et de la *Comédie*.

BALLADE.

Quando il consiglio degli augei si tenne, etc.

Nous essaierons de donner ici une traduction en vers de cette fable sous forme de ballade :

Quand s'assembla le congrès des *oiseaux,*
Il fallut, sans avis nouveaux,
Que chacun parût en personne.
La corneille, d'*humeur félonne,*
Songeant à changer de jupon,
Eut la *malice* aux hôtes du canton
D'attraper mainte et *mainte plume,*
Et, s'en parant, dans ce costume
Vint au congrès; mais son espoir fut vain.
Comme sur tous elle apparaissait belle,
On chuchotait : Qui donc est-elle ?
Si qu'on la reconnut enfin.
Or écoutez ce qu'en advint.

Tous les oiseaux en foule l'entourèrent
Et de leur mieux tellement l'accoutrèrent,
En la déplumant sans façon,
Qu'en un instant elle se trouva nue.
L'un s'écriait : Voyez le beau tendron !
Tiens, faisait l'autre, on dirait qu'elle mue.
Elle resta pelée, en grand affront.

Chaque jour autant en arrive
A qui se fait des mérites d'autrui,
De son renom, une gloire furtive.
Sous un harnais qui n'était fait pour lui,
Souvent il sue et de froid tremble ensuite.
Heureux donc qui les a par son propre mérite!

On a déjà deviné que cette *noire* corneille, d'humeur malicieuse et félonne, *maliziosa e fella,* est le clergé romain, désigné d'ailleurs par la soutane, *gonnella.* C'est lui qui comparaît devant les chantres d'Amour, que nous savons être autant d'oiseaux au doux ramage. Les plumes dont elle s'est parée font allusion aux œuvres de saint Augustin, de saint Clément, de saint Bernard, de saint Thomas, de

saint Bonaventure, et d'autres encore que revendiquait l'hérésie comme siens, nous avons dit pourquoi, saint François lui-même peut-être. Peut-être même Dante, qui a fait figurer plusieurs de ces bienheureux dans son Paradis, a-t-il voulu également reporter la pensée sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, détournés de leur sens au profit de l'Église catholique, toujours selon l'hérésie. Or le moment viendra où celle-ci triomphera et où les chantres d'Amour, dépouillant le clergé romain de ses plumes d'emprunt, surtout de ses richesses, le feront transir, *agghiacciare*, à son tour, et le rétribuant selon ses mérites, se réjouiront de le voir en mue, *ella muda*. Nous serions bien trompé si tel n'était pas le sens de cet apologue, qui s'écarte jusqu'à un certain point de la manière habituelle du poëte.

CANZONE.

Io son venuto al punto della ruota.

« Je suis arrivé à ce point du cercle où nous voyons l'horizon (personnifié dans Léda) enfanter le ciel géminé (des gémeaux), quand l'étoile d'amour nous est cachée par le rayon lumineux qui, la prenant de biais, l'enveloppe, *che la'nforca,* au point de la voiler; quand cette planète, qui rend le froid plus intense, *che conforta il gelo* (la lune, ou l'influence ecclésiastique, d'où dérive la terreur qui glace, dans l'obscurité, les cœurs amoureux, en opposition au soleil, source de lumière et de chaleur vitale), se montre à nous toute entière par le grand arc dans lequel chacune des sept (étoiles ou nymphes du Paradis) fait peu d'ombre (loin de là, la foi, l'espérance et la charité rayonnent du plus vif éclat lorsque Dante a passé le ciel des gémeaux). Et pourtant, pas un seul des pensers d'amour qui abondent en moi, *ond'io son carco,* n'abandonne mon esprit, plus ferme qu'une *pierre* à retenir fortement une image de *Pierre.* »

Tout ce phébus astrologique signifie qu'arrivé au signe des Gémeaux, presque au terme de son cycle poétique, où il a donné à sa Béatrice un déguisement emprunté à cette Église, dont le prince des

apôtres fut la première pierre, selon la parole du Sauveur, Dante croit nécessaire de déclarer aux siens qu'il est toujours inspiré par les mêmes pensers d'amour, qu'il leur reste fidèle malgré les apparences contraires, et qu'il persiste plus que jamais dans sa fiction, la considérant tout à la fois comme un moyen de salut et de propagande.

Dans « le vent voyageur venant d'Éthiopie troubler l'air que le *soleil* réchauffe, et poussant sur cet hémisphère d'*épaisses nuées*, s'il n'est contrarié *par un autre courant d'air;* dans ces nuées, se résolvant en *neige* et en *pluie* funestes, qui *assombrissent l'air*, tandis que l'Amour, qui retire ses filets au ciel, *à cause du vent qui souffle*, n'abandonne pas le poëte, tant est belle (sous les traits de Béatrice) cette cruelle (Piété), » dont il a fait sa dame; on ne saurait entendre autre chose, ce me semble, qu'un redoublement de persécutions, d'obstacles et de périls pour le parti de la réforme politique et religieuse. Il est tout simple alors qu'il faille opposer au vent funeste d'où proviennent tant de maux *un autre courant d'air* ou d'idées, et que l'Amour soit obligé de se retirer au ciel *avec ses filets*, destinés à pêcher des âmes.

« Les oiseaux qui, suivant la chaleur (et la lumière), s'éloignent de l'Europe, » sont les troubadours de la Provence forcés de s'expatrier, ceux qui, « faisant trêve à leurs chants, attendent le retour du printemps, » sont les poëtes italiens réduits à se taire jusqu'à de meilleurs jours, ce qu'indiquent assez clairement les vers qui terminent la strophe. « Enfin tous les animaux *qui sont gais de leur nature* (tous ceux qui cultivent la gaie science) restent *sans amour*, parce que le froid (exhalé de la lune, astre de l'erreur) amortit leur esprit, *perocchè il freddo lor spirito ammorta;* tandis que le mien n'est que plus emporté par l'amour, car mes pensers sont les mêmes, *que le temps soit rigoureux ou non*. Ils me viennent de ma dame, toute jeune encore qu'elle est, *ch'ha picciol tempo.* »

Cette jeune personne, cette fillette, *pargoletta*, comme il l'appelle plus loin, met les commentateurs dans un grand embarras. Mais ils auraient dû réfléchir que la création de Béatrice datait de la *Comédie*, dont la publication était toute récente, puisque les deux premières cantiques avaient précédé la *Vie Nouvelle*. Ce dernier opuscule, écrit pour expliquer comment son auteur avait été réduit à se jeter dans

les bras de dame Piété, son ennemie, venait elle-même de paraître. Béatrice, qui y est mise en scène à neuf ans, pour monter au ciel à dix-huit, n'avait que peu de temps d'existence, comme personnage principal de la *Comédie;* elle en avait encore moins comme héroïne de la *Vie Nouvelle ;* dans l'une comme dans l'autre, elle pouvait être considérée comme une toute jeune personne, *pargoletta.*

Les feuillages qu'a fait pousser l'influence d'Ariès (signe sous lequel se faisait l'initiation), les fleurs et les herbes *qui ne peuvent endurer les frimas,* sont les religionnaires vulgaires, dénués de force et de courage pour faire face au danger les sapins; et les lauriers gardant leur verdure sont les hommes dont la constance, l'énergie sait résister aux coups du sort. Et, pour se montrer tel, Dante déclare que « dût-il vivre éternellement, il conserverait dans son cœur le trait dont il a été atteint par l'Amour. » Combien ne fallait-il pas que son œuvre eût été accueillie avec défaveur et soupçon dans son propre parti, pour qu'il se crût obligé de revenir si souvent à la charge en protestant de son invariable fidélité !

Il a voulu incontestablement faire allusion à l'Enfer et à la puissance qu'il y fait régner en souverain, en parlant de ces eaux *fumifères* produites par les *vapeurs* de l'abîme, et envahissant sa route durant *le grand assaut de l'hiver* (en opposition au triomphe du soleil et de la lumière). » Ce sol de *pierre*, cette eau *morte* convertie en *verre* par le froid qui la condense, rappellent trop fidèlement les images de la première cantique où il fait, à l'aide de l'Apocalypse, une guerre si haineuse à l'autorité pontificale, pour qu'il soit possible de s'y méprendre, surtout lorsqu'il s'écrie : Pour moi, dans la guerre que je fais, je n'ai pas reculé d'un pas, « *E dio della mia guerra non son però tornato un passo arretro,* ni ne veux faire un seul pas en arrière, car si le martyr est doux (pour sa cause) la mort (feindre le catholicisme pour n'être pas martyr), doit avoir bien plus de douceur. »

« Chanson, qu'adviendra-t-il de moi, quand reviendront des temps plus doux ? *nell' altro dolce tempo novello,* lorsque l'*amour pleuvra* de tous les cieux sur la terre (de ces neuf cieux en rapport avec autant de grades sectaires, lorsque la *lumière* triomphera des *ténèbres*), puisque par ces *temps glacés* l'amour ne vit qu'en moi et non ailleurs? Il en sera de moi comme d'un homme de marbre, si une jeune fille a pour cœur un morceau de marbre. »

De même que nous disons, homme de guerre homme de loi, homme de plume, pour guerrier, légiste, écrivain, l'homme de marbre auquel Dante se compare n'est autre que le statuaire; le sens des deux derniers vers s'explique ainsi de lui-même :

Il en sera de moi comme de Pygmalion pour sa statue, comme du statuaire épris de son œuvre, auquel l'Amour a donné la vie. Qu'en disent nos commentateurs déroutés? Cette composition si nébuleuse. interprétée ainsi, n'acquiert-elle pas enfin, pour eux, une transparence qui leur permet de discerner la pensée inspiratrice? Ils répondront que Dante aurait dû, pour les aider un peu, écrire *da marmo*.

Prolonger encore cette revue laborieuse et monotone des poésies secondaires de Dante serait aussi inutile que fastidieux, puisqu'elle continuerait de ne nous offrir que la même phraséologie bizarre, produisant par moments de magnifiques effets rhythmiques, mais laissant constamment dans les mêmes ténèbres ceux qui, s'en tenant au sens littéral, se demandent ce qu'a voulu exprimer l'auteur. C'est toujours, de sa part, le même abus des mots : amour, piété, lumière, soleil, pierre, étoiles, pleurs et sourire; c'est toujours une dame tantôt *humble*, tantôt *dédaigneuse* ou *courroucée*, parce que, en réalité, cette dame a deux aspects bien distincts. Quant à des idés simples et naturelles, à des sentiments vrais et s'exprimant avec spontanéité, il faut renoncer à les y rencontrer. On y trouve, en revanche, les imaginations les plus étranges, quelquefois les plus disparates et les déductions les plus illogiques, sans parler des contradictions sans fin.

C'est là ce qui a causé l'étonnement de tous ceux qui se sont occupés du chansonnier de Dante, ce qui a fait se récrier les Millot, les Ginguéné, les Fauriel, les Delécluze, sur le caractère phénoménal d'un genre de compositions qui n'a d'analogue que chez les Provençaux (1). Quoi de plus simple, cependant, que l'adoption

(1) Quel travail intéressant et fécond à entreprendre, si j'avais quelques années de moins, dans cette masse d'ouvrages en langue romane et en langue d'*oil*, poésies, romans, fabliaux, chroniques! que de documents pour l'histoire et la critique, fourvoyés depuis si longtemps, et tout cela pour un caractère méconnu!

Combien d'indices significatifs auraient dû pourtant mettre sur la voie! Ces Cours d'Amour composées de *dames* et présidées par des *dames*; Pierre Vidal allant

d'un langage mystérieux accessible aux seuls initiés, de la part de religionnaires contraints de se cacher dans l'ombre, en présence d'une autorité toute-puissante? Quoi de plus innocent en apparence et de plus propre à écarter les soupçons que de se montrer uniquement absorbé par l'amour, de ne parler et de n'écrire que pour épancher des pensées d'amour, à la condition de donner à chacun des mots du vocabulaire érotique une valeur conventionnelle à la portée des seuls adeptes? Les poésies des troubadours albigeois, celles des prédécesseurs de Dante et de ses contemporains, toutes conçues dans le même style et dans le même esprit, c'est-à-dire in-

affublé, durant des années, de la peau d'un loup et se travestissant en *loup* pour se faire bien venir de madame *Louve*, poussant l'imitation jusqu'à se laisser donner la chasse par les siens; madame Louve courtisée aussi par Raymond de Miraval, le comte de Foix, les seigneurs de Scissac, de Mirepoix, de Montréal; Bernard de Ventadour appelant sa dame *Bel-Vezer* et disant : Je l'aime depuis le temps où *nous étions enfants elle et moi;* Giraud de Borneil craignant de louer la sienne de *peur des méchants* et de se rendre *suspect ;* la *Tenson* entre Giraud et Bonfils dont la mie *ne veut pas adorer la croix ;* le moine de Fossan *amoureux sans l'être;* Fouquet de Lunel maudissant la *noire maîtresse du comte de Rhodez ; la vieille trompeuse prostituée* de Bérenger de Puyvert; *l'admirable dame* de Guillaume de Cabestaing, *semblable à Dieu ;* celles d'Arnaud Daniel et de Boniface Calvo, *parfaite image de la Divinité*. Arnaud de Marsan donnant à un néophyte des leçons de *gai savoir* et lui disant : Les *yeux* et les *mains* sont les *signes* par lesquels on juge souvent d'un homme; Aymeric de Péguilain regrettant le *bon vieux temps* où l'*empire d'Amour* était dans toute sa vigueur (*Voy.* Millot) ; Armadio d'Esca recommandant de *colorer ses paroles* par un *semblant de vérité;* l'histoire de Wibert que le prêtre Gérard veut empêcher de faire un pèlerinage à *Sainte-Foi*, et qui le surprenant en habit de pélerin lui *arrache les deux yeux* qu'il jette à terre ; ce qui n'empêche pas Wibert d'exercer la profession de *jongleur*, jusqu'au moment où *Sainte-Foi* lui rend ses yeux qu'une *colombe* a ramassés ; enfin, les aventures de *Raimond*, seigneur du Bousquet, pris par des pirates qui lui font boire une *potion d'oubli* et, après maintes traverses, voyant apparaître *Sainte-Foi*, qui lui fait recouvrer sa *seignerie* et prendre vengeance de sa femme infidèle. (*Voy.* Fauriel, t. I, p. 435 et suiv.) Ajoutez à tout cela la longue liste des chants divers sur l'*Amour* et des traités sur l'*Art d'Amour*. La bibliothèque du Vatican en possède une masse énorme dépassant tout ce qu'on pourrait en réunir dans l'Europe entière. Les PP. Mabillon et Montfaucon ne purent obtenir communication de ces manuscrits provençaux. Il fallut à La Curne de Sainte-Palaye un bref du pape pour les consulter. (*Voy.* Millot et Ginguéné.) Mais ils n'y comprirent pas plus que les autres, ou n'en dirent rien.

intelligibles, le plus souvent, en s'en tenant à la lettre, ne laissent pas douter que les sectaires du moyen âge n'aient eu recours à cet artifice. Il serait à supposer, quand les preuves nous feraient défaut, car telle a été à toutes les époques la tactique des partis et des associations occultes. Le travail auquel nous venons de nous livrer sur les poésies prétendues amoureuses de Dante n'a pas eu d'autre but que de démontrer jusqu'à quel point on a été abusé à leur égard.

En effet, on a pu voir que l'amour proprement dit y est complétement étranger; que ces compositions diverses se rapportent toutes aux graves intérêts qui préoccupaient Dante, aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait son parti, aux périls qu'il courait lui-même. Elles donnent la preuve que son poëme fut pour lui une source de déceptions cruelles, et lui valut, de la part de ses coreligionnaires, des reproches, des accusations, contre lesquels il lui fallut protester; qu'il en résulta même des désertions dans leurs rangs. La conséquence à en tirer, c'est que la *Comédie* a été conçue dans un système différent de celui qui faisait la base du langage conventionnel, qu'elle l'a modifié en y introduisant un élément nouveau, l'élément dogmatique, qui, destiné à tromper l'autorité dominante, faisait aussi illusion à un certain nombre de sectaires.

Ainsi s'expliquent les déclarations réitérées de Dante sur la constance de ses convictions, et sur sa ferme résolution de continuer la guerre contre la puissance dont il avait insidieusement arboré les insignes.

Mais ce qui ressort surtout de ses déclarations sur son invariable fidélité au culte d'amour, qu'il avait répudié cependant *pour parler de Dieu comme chrétien*, sur sa ferme volonté de *continuer la guerre* contre l'ennemi commun, c'est que tout l'appareil catholique déployé dans son poëme n'était, en réalité, qu'une comédie, comme l'annonçait du reste le titre qu'il lui avait donné.

DE L'IDIOME VULGAIRE

(DE VULGARI ELOQUIO).

LIVRE PREMIER.

Dante attachait la plus grande importance au langage et au style, autrement dit, à la manière de s'exprimer verbalement et par écrit. Rien de plus concevable, quand pour lui ce véhicule de la pensée était un instrument de propagande, en même temps qu'un moyen de salut; quand pour lui l'art de parler et d'écrire, l'éloquence et la rhétorique, se réduisaient à l'art de manifester sa pensée en la déguisant complétement, à l'aide d'ornements dont il fallait connaître la combinaison pour pouvoir l'en dégager. Aussi le voit-on revenir fréquemment sur le mérite du style, sur les merveilles opérées par le poëte et le rhéteur, louer Virgile de sa manière de parler *ornée*, comme aussi Arnaud Daniel, Sordello et d'autres encore; mettre dans la bouche de G. Guinicelli une comparaison entre l'ancien et le nouveau style, toute à l'avantage de ce dernier; s'étendre longuement sur les motifs qui lui ont fait adopter l'idiome vulgaire, que parlaient *ses générateurs*, de préférence au latin, et, enfin, écrire un livre tout exprès pour traiter la matière *ex professo*.

Pourquoi composer ce livre en latin et se mettre ainsi en opposition avec les motifs énoncés dans le Banquet, pour exclure cette langue de tout ce qui a trait à l'instruction du plus grand nombre? C'est ce qu'il importe peu de savoir, et ce qu'il serait assez difficile d'indiquer d'une manière certaine, l'ouvrage étant resté inachevé.

Mais comme on y retrouve les mêmes préoccupations, les mêmes préférences de la part de l'auteur, et qu'il y donne certaines indications précieuses à recueillir, nous ne saurions le passer sous silence, malgré ce qu'il présente d'aride et de pédantesque, d'autant plus qu'il vient en plus d'un endroit à l'appui de ce que nous avons précédemment exposé.

CHAPITRE PREMIER. « L'éloquence étant nécessaire à tous, » c'est pour éclairer et diriger le vulgaire que Dante se propose de traiter *en latin* un sujet qui intéresse, « non-seulement les hommes (les initiés), mais encore *les femmes* et *les enfants* (les dignitaires et les néophytes), qui vont cheminant comme les aveugles sur les places, et se figurent souvent que des choses postérieures existaient antérieurement, *anteriora posteriora putantes*, » (quand le temps présent est bien autrement difficile.) Il se propose donc, *verbo aspirante de cœlis* (c'est-à-dire en empruntant son langage aux cieux, notamment à celui de la rhétorique), de les abreuver d'un « très-doux hydromel. »

Pour lui, l'idiome vulgaire est le dialecte parlé dans les diverses contrées et même les différentes villes de l'Italie. « J'appelle langage vulgaire, dit-il, celui dont les enfants sont habitués à faire usage par ceux qui en prennent soin, lorsqu'ils commencent à distinguer les mots. » Autrement dit, celui qu'on apprend en nourrice. Vient ensuite un second langage, « que les Grecs appellent *grammaire*, et auquel *peu de gens parviennent*, car il demande du temps et une étude suivie. » Mais le langage vulgaire ayant plus de noblesse, parce qu'il est parlé par tout le monde et qu'il nous est naturel, tandis que l'autre est artificiel, c'est de lui qu'il s'occupera particulièrement.

Ces mots, *verbo aspirante de cœlis*, ne paraissent-ils pas bien ambitieux, lorsqu'il s'agit de traiter un pareil sujet, et ne donneraient-ils pas lieu de supposer ce sujet plus élevé qu'il ne semble ? Voyons donc si, dans les deux seuls livres que l'auteur ait écrits, nous ne trouverons rien qui vienne confirmer ce soupçon.

CHAPITRES II ET III. L'homme seul a l'usage de la parole, les *anges* n'en ont pas besoin, attendu qu'ils se comprennent parfaitement d'intelligence à intelligence (puis ils ont leurs signes cabalistiques) ; il est inutile aux animaux, aucune société n'existant entre eux, *nullum amicabile commercium*. Ce fut le démon qui parla à Ève

dans le serpent, et un ange dans l'ânesse de Balaam. Quant aux *pies* (les croyants), elles ne font qu'imiter le son de la voix humaine, comme les autres *oiseaux* parleurs. (Voyez le moine de Zigabène.)

L'homme n'étant pas mû par l'instinct naturel, comme les bêtes, mais par la *raison*, qui varie d'individu à individu dans ses opérations, et ne pouvant entrer dans la pensée d'autrui par la spéculation, comme les anges, la race humaine a besoin, pour communiquer ses pensées, d'employer un signe tout à la fois sensitif et rationnel, qui est le langage.

CHAPITRES IV ET V. L'homme dut parler avant la femme, puisqu'il fut créé le premier. « Nulle personne, dont l'esprit est sain, ne saurait hésiter sur la première parole qu'il prononça; pour moi, je ne doute pas que ce ne fût *Eli* ou Dieu. » Et pourtant on se souvient que, dans le Paradis, il fait dire à Adam que ce fut I; mais, comme dans le Banquet, il s'abstient dans cet écrit de faire la moindre mention du poëme, sans se soucier d'expliquer des contradictions sur lesquelles il aurait été naturel de donner quelque éclaircissement. Il semble, par cela même, qu'elles sont volontaires et qu'elles ont pour but d'appeler l'attention sur certains passages du livre ou de la *Comédie*. Mais, au demeurant, ces contradictions ne sont qu'apparentes; il n'y en a aucune dans le fond. En effet, I, *imperator*; EL, *Enrico Lucemburghese*, et ELI, *Enrico Lucemburghese imperator*, ne diffèrent guère, quant à leur signification réelle.

EL fut donc la première parole prononcée par Adam, comme interrogation ou comme réponse, *per modum interrogationis vel responsionis* (mot de passe). « De même, qu'après la prévarication de l'espèce humaine (après le massacre des Albigeois et le supplice des Templiers), tous les discours commencent par *heu*, hélas! il est rationnel de croire qu'ils commençaient auparavant d'une manière joyeuse, *a gaudio*, c'est-à-dire par Dieu, qui est toute joie (c'est-à-dire par les chants du *gai savoir*). » C'est à Dieu que l'homme parla le premier, non que son Créateur eût besoin du secours de la parole, puisqu'il lisait dans sa pensée, mais il voulut ainsi se faire gloire de son œuvre.

CHAPITRES V ET VI. A propos de la langue dans laquelle l'homme s'exprima d'abord, Dante met en avant PIETRAMALA, « ville très-considérable, dit-il, *sous ce rapport*, comme sous beaucoup d'autres,

et patrie de la *majeure partie* des enfants d'Adam. » De quel *rapport* entend-t-il parler ? Quelle est cette grande ville de Pietramala, lorsqu'on ne connaît sous ce nom qu'une bourgade de la Toscane ? C'est ce qu'il est impossible d'éclaircir en s'en tenant au sens littéral, d'autant plus que, immédiatement après cette simple énonciation, Dante se met à parler de la préférence que chacun est disposé à donner à sa langue maternelle, au point de vouloir qu'elle ait été celle dont Adam aurait fait usage. Mais si l'on se rappelle les jeux de mots sans fin auxquels l'auteur sectaire a recours sur ce mot de *pierre,* qui revient si souvent dans le poëme et dans les chansons, ses males-poches, ses males-griffes, etc., on comprendra que la cité de *Pietramala,* ou male-Pierre, mauvaise pierre, n'est autre que la Rome des papes, bâtie sur une toute autre base que celle sur laquelle le Sauveur entendit bâtir son Église ; que la véritable Église, celle qui s'est élevée sur la *bonne pierre,* est celle à laquelle Dante appartient. Et l'on ne sera plus surpris en lisant que *Pietramala* est une ville très-vaste, *amplissima,* dont *l'importance est grande,* tant sous le rapport de la langue que sous beaucoup d'autres, et qu'elle est la *patrie du plus grand nombre des fils d'Adam ;* car le latin était la langue officielle de l'Église et, au point où en était alors la science géographique, Dante avait raison de considérer la religion catholique comme celle qui réunissait le plus grand nombre de fidèles.

CHAPITRE VII. Malgré tout l'amour qu'il porte à Florence, Dante proclame que les premières paroles furent prononcées en hébreu. Mais la rougeur lui monte au front en songeant à la confusion des langues, amenée par la criminelle ingratitude de ceux qui voulurent bâtir la tour de Sennaar. Il pousse à ce sujet de douloureuses exclamations, et les détails dans lesquels il entre peuvent le faire considérer comme en ayant été témoin. En effet, nous ne voyons pas dans la Bible que les langues se soient fractionnées par corps d'état parmi les nombreux ouvriers de Babel, ni que l'idiome de chacun ait été d'autant plus grossier et plus barbare que le travail dont ils s'occupaient était d'un ordre plus élevé. Nous serions donc très-porté à considérer la confusion des langues dont il est ici question comme un événement contemporain, arrivé lors de la descente de l'empereur Henri VII en Italie, et ayant entraîné le mauvais succès de son entreprise. Car on ne saurait voir là qu'une allusion à la division qui se

mit dans le parti impérial, aux révoltes qui s'ensuivirent contre le dieu des gibelins ; et ainsi le Nembrod que nous avons vu, dans l'Enfer, se dresser comme une tour au bord du puits de l'abîme, ne sera plus, comme nous l'avons dit, que la figure d'un des premiers à donner le signal de la révolte, de Guido de la Torre, entraîné par les instigations de Florence. En effet, à partir de ce moment, la confusion se mit dans le parti impérialiste, les uns criant : Vive le pontife ! et les autres : Vive l'empereur ! Mais, pour lever tout doute à cet égard, qu'on relise ces mots de Dante : *Misera miserum maluisti venire ad equum*, en se rappelant qu'au lieu de se ranger sous la bannière de l'*aigle*, Florence s'était alliée à Naples, qui arborait un *cheval* dans son blason. En conséquence, l'ingrate cité, trois fois rebelle envers Henri, et mise par ce prince au ban de l'empire, avait perdu tous ses droits, *quidquid sui juris perierat*, à l'exception de la seule famille des exilés, *unica reservata domo*. En effet, la sentence fulminée par cet empereur se termine par ces mots : « *I quali sbanditi e loro famiglie sotto la nostra protezione e del Romano imperio reserbiamo.* 23 décembre 1311. » On a vu la trompe au son de laquelle cette sentence fut proclamée suspendue, dans l'Enfer, au cou de Nembrod.

CHAPITRE VIII. Aux détails dans lesquels il est entré déjà, Dante en ajoute dont il n'indique pas la source, mais qui ne méritent pas moins attention ; ainsi, il nous dit : « Ceux auxquels *l'idiome sacré* demeura en partage n'étaient pas présents et n'approuvaient pas la manière d'agir des autres ; *nec aderant, nec exercitium commendabant ;* mais ils la détestaient grandement, et se riaient de leur sottise. Ceux-là, *en moindre nombre*, étaient de *la race de Sem.* » Nous nous croyons en droit de conclure de ce passage que la vraie doctrine et le *langage sacré* de la secte restèrent le partage d'un petit nombre de fidèles, parmi lesquels il faut compter Dante, qui en effet ne se trouvait pas près d'Henri VII lors de son entrée en Italie, et qui était loin d'approuver les lenteurs de ce prince, ainsi que son obstination à s'emparer de Brescia, lorsqu'il aurait dû, selon lui, tomber résolûment sur Florence.

Quoique nous paraissions être remontés bien avant le déluge, on voit que nous sommes réellement en plein moyen âge. Et en effet, bien qu'on nous parle de l'origine de l'espèce humaine et de sa dis-

persion sur la terre, il s'agit en réalité du point de départ de la doctrine gnostique-manichéenne et de sa marche d'Orient en Occident. Qu'on veuille bien réfléchir sur les lignes suivantes : « Nous ne croyons pas à la légère que les hommes aient été, aussitôt la confusion des langues, dispersés par tout le monde. La racine de la lignée humaine fut plantée d'abord *dans les contrées de l'Orient*, puis NOTRE RACE s'étendit *en poussant d'un et d'autre côté des rejeton* multipliés, PALMITES, et elle atteignit enfin les *extrémités de l'Occident*, d'où résulta que des *gosiers raisonnables* s'abreuvèrent pour la première fois aux fleuves de l'Europe, à quelques-uns du moins, sinon à tous. Mais soit que ce fussent des *étrangers* y venant pour la première fois, soit que *nés en Europe*, ils y retournassent, ils apportèrent avec eux un *triple* langage. »

Voici le texte de ce passage déjà si singulier, entendu dans le sens littéral :

Ex præcedenti memorata confusione linguarum non leviter opinamur per universa mundi climata... tunc homines primum fuisse dispersos. Et cum radix humanæ propaginis principaliter in oris orientalibus sit plantata ; nec non ab inde ad utrumque latus, per diffusos multipliciter PALMITES, NOSTRA *fuit extensa* PROPAGO : *demumque ad fines occidentales protracta, unde primitus tunc vel totius Europæ, vel saltem quædam,* RATIONALIA GUTTURA *potaverunt. Sed sive* ADVENÆ *tunc* PRIMITUS ADVENISSENT, *sive ad Europam* INDIGENÆ REPEDISSENT, *idioma secum* TRIFARIUM *homines attulerunt.*

Pour peu qu'on se rappelle maintenant qu'au dire de Dante ceux-là seuls sont des hommes qui font usage de leur raison, les autres étant des brutes à ses yeux ; que, de plus, il a pris soin de nous expliquer dans la *Vie Nouvelle* que le nom de palmiers, *palmieri*, était affecté à ceux qui avaient fait le pèlerinage de Jérusalem, on reconnaîtra que le véritable sens de ce passage est tout différent de celui que nous lui avons donné, et qu'il en recèle un autre que voici :

« Notre doctrine a pris naissance en Orient ; ses sectateurs, constituant la véritable lignée humaine, ne se sont pas d'abord répandus par toute la terre : c'est peu à peu que notre race sectaire, *nostra propago*, s'est multipliée à l'aide des pèlerins de Syrie, *palmites, palmiéri*, qui ont porté la lumière jusqu'aux confins de l'Occident,

et alors des gosiers rationnels, des hommes faisant usage de leur raison, s'abreuvèrent aux fleuves de l'Europe. Ces missionnaires de la secte étant ou des Orientaux ou des Européens retournant au pays de leur naissance, ils apportèrent avec eux un langage à triple sens, allégorique, moral et anagogique. »

Pour repousser une interprétation si claire et si bien en rapport avec tout ce que nous avons vu précédemment, il faudrait s'expliquer comment il a pu tomber dans la pensée de Dante que des hommes fussent nés en Europe, lorsque nul gosier raisonnable ne s'était encore abreuvé à ses fleuves, que ces Européens eussent été en Orient apprendre un triple langage, pour le rapporter dans leur pays, qui avait sans doute le sien, et que la race humaine originaire d'Orient ait eu à peupler l'Occident, déjà habité par des hommes, raisonnables ou non. Or, cette explication n'est pas des plus faciles.

Toujours est-il que ces importateurs du *triple langage* se divisèrent en trois bandes, ayant chacune leur idiome propre : l'une eut en partage le Midi de l'Europe, l'autre le Nord, la troisième la partie de l'Asie et de l'Europe occupée par ceux qu'on appelle Grecs aujourd'hui, *quos nunc Græcos vocamus*, comme s'ils ne portaient pas ce nom depuis des siècles. Mais expliquons-nous : il s'agit ici des transfuges de la secte, des Sinon du parti, que nous avons vus si maltraités en Enfer, dont il est aussi question dans la *Monarchie*, sous le nom de *pasteurs grecs*. Ceux-là tiennent du blanc et du jaune, comme l'une des faces de Lucifer ; ils ont un pied sur le sol européen des catholiques, l'autre sur la terre d'Orient des manichéens et, ce qui est très-inquiétant, ils comprennent, en majeure partie, les artifices du vocabulaire conventionnel. Les trois idiomes se subdivisèrent ensuite dans chacune des régions indiquées ; mais les septentrionaux, comme les Hongrois, Esclavons, Teutoniques, Saxons et Anglais, conservèrent le monosyllabe *io* comme signe de leur origine commune. Pour le reste de l'Europe, il y eut un troisième idiome, « quoiqu'*on ne s'aperçoive pas* qu'il est triple, *licet nec videatur trifarium.* » Parmi les habitants de cette région, « les uns disent, pour affirmer, *oc*, les autres *oil*, et d'autres encore *si*, à savoir, les Espagnols, les Français et les Italiens. Mais ce qui prouve l'origine commune de leur idiome, c'est qu'ils se servent des mêmes mots pour exprimer beaucoup de choses, comme *Dieu, ciel, amour, mer, terre, vivre,*

mourir, aimer, et *d'autres encore.* » Dante savait fort bien que les Espagnols ne disaient pas *oc* pour affirmer, qu'ils se servaient du *si* comme les Italiens, mais il voulait appeler l'attention sur le principal foyer de la doctrine albigeoise, sur les pays de langue d'oc, et n'osant nommer Toulouse, il avait recours à cet artifice assez visible, surtout lorsqu'on reconnaît que les mots dont il fait mention comme révélant l'origine commune du langage dans les trois contrées sont précisément ceux dont les poëtes sectaires font un si fréquent usage dans leurs compositions mystérieuses.

Chapitre IX. Après avoir donné ces renseignements préliminaires, dont il aurait été bien embarrassé d'indiquer les sources, Dante se hasarde, non sans crainte de mettre sa raison en péril, *quam habemus rationem periclitari*, comment il se fait qu'un même langage devienne ainsi différent de ce qu'il était à l'origine: mais, pour rendre sa tâche moins laborieuse, il ne s'occupera que de *notre* idiome, c'est-à-dire de celui dans lequel on dit, selon les divers pays, *oc*, *oil* ou *si*. Or la cause de cette diversité est, à son avis, l'effet du temps et du besoin de changement chez les hommes. Voici ce qu'il nous dit à ce sujet: « Si nous examinons attentivement *nos autres œuvres*, nous nous trouverons beaucoup plus différents de nos concitoyens les plus reculés, que des gens du même siècle que nous, dont nous sommes le plus loin. » Il semble que la proposition va d'elle-même, et pourtant l'auteur juge à propos de l'étayer d'un exemple que voici: « C'est pourquoi j'affirme hardiment, *audacter affirmamur*, que si les anciens papiens, *papienses*, ressuscitaient à l'heure qu'il est, ils parleraient un langage différent de celui des papiens d'aujourd'hui. »

Dante est rarement naïf, et pourtant il est difficile de pousser plus loin la naïveté que dans cette insistance à fournir la preuve d'un fait de toute évidence. Mais si, au lieu d'entendre par *papienses* les habitants de Pavie, qui en vérité n'ont jamais eu assez d'importance, philologiquement parlant, pour faire autorité en pareille matière, on traduit les habitants de Rome *papale*, la naïveté disparaîtra pour faire place à une insinuation malicieuse, à savoir que la différence est immense des chrétiens de la primitive Église aux catholiques de son temps.

« Le langage change comme les mœurs et les habitudes, ce chan-

gement se fait à la longue et imperceptiblement ; mais il n'y a pas à s'étonner que des *hommes peu différents des brutes* pensent qu'on ait toujours parlé le même langage dans la même ville (de Rome). » Or c'est pour empêcher que la langue ait à s'altérer à raison du temps et de la distance d'un lieu à un autre, qu'a été inventé l'*art de la grammaire*. On peut la définir « une *inaltérable conformité de manière de parler* en divers temps et lieux. Comme elle est *réglée d'un commun accord* entre un certain nombre d'individus, on voit qu'elle n'est *soumise à l'arbitraire de personne* en particulier, et, par suite, qu'elle ne peut être variable. La grammaire a donc été inventée afin qu'on n'ait pas, par suite de la variation du langage, livré à l'arbitraire, à *nous enlever* en totalité, ou à ne nous *donner qu'imparfaitement, les autorités* et les faits *des anciens* et de ceux dont nous sé pare diversité des lieux. »

Si nous ne savions déjà que la grammaire a son ciel et que l'on s'y occupe activement du langage, non moins que dans celui de la rhétorique, nous apprendrions ici de quelle importance est un art où la valeur de chaque mot est fixée dans un synode secret, et paraphée *ne varietur*, afin de conserver la tradition ou gnosis, la pureté des textes et l'authenticité des Saintes-Écritures, longtemps livrées à l'arbitraire de l'Église. Par bonheur, les gnostiques et les manichéens, dont on connaît l'exactitude en cette matière, ont eu des grammairiens qui ont pris soin de mettre ordre aux suppressions et aux interpolations intéressées.

CHAPITRE X. Dante n'ose se prononcer entre les trois langues composant ce qu'il appelle *notre idiome*, parce que les mêmes allusions, les mêmes jeux de mots, étaient intelligibles dans les trois pays où l'on parlait les langues d'*oil*, d'*oc* et de *si*. « La première, dit-il, invoque en sa faveur que son usage est plus facile et plus agréable, ce qui fait qu'elle peut revendiquer tout ce qui a été *traduit* ou composé en prose vulgaire, c'est-à-dire *la Bible*, les faits des Troyens et des Romains, les très-belles *ambiguités* du roi Arthur, *Arturi regis pulcherrimæ ambages* (1), et maintes autres histoires

(1) *Lancelot du Lac*, le plus ancien des romans connus, est précisément d'Arnaud Daniel. Il serait curieux de consulter celui de Bertrand de Paris, du Rouergue, sur Constantin, où il explique la fondation de Constantinople et la retraite

et *doctrines.* La seconde se prévaut, comme étant plus parfaite et plus douce, des premiers poëmes écrits dans un *vulgaire éloquent*, par Pierre d'Auvergne et beaucoup *d'autres anciens docteurs.* La troisième, c'est-à-dire la langue italienne, *quæ latinorum est*, prétend l'emporter, comme privilégiée sous deux rapports : 1° Ceux qui ont écrit des poëmes avec le plus de douceur et de *subtilité*, à savoir Cino de Pistoie et son ami, lui appartiennent, *familiares et domestici sunt;* 2° ils paraissent s'appuyer davantage sur la *grammaire*, qui est commune, *quæ communis est*, à ces trois langues, considération

de l'Empereur dans cette ville, par le désir de se soustraire au *chagrin* et au *déshonneur* que lui causaient, à *Rome*, les infidélités de sa *femme*. Nous le répétons, toutes ces productions des troubadours, véritables missionnaires de l'hérésie, que le sujet soit historique, mythologique ou romanesque, n'offriront, lorsqu'on les entendra, que des diatribes contre l'Église et la foi catholique. Le fameux roman de *Renard et Isangrin* est-il autre chose? Comment ne pas comprendre ce que signifient dans tous ces récits la lutte des Chevaliers *courtois* et des Chevaliers *félons*, de ceux que les épopées anglaises sur le Graal appellent *célestes* et de leurs adversaires, les Chevaliers *terrestres*? (*Voir* Fauriel, t. II, p. 340.)

C'est dans cet arsenal de l'anticatholicisme que puisa l'Arioste, qui connaissait au mieux de quelle trempe étaient les armes enchantées dont il sut faire un si brillant usage, avec la prétention de les faire bénir par un cardinal. C'est cette mine si riche qui, largement exploitée, lui fournit les *tante scimunaggini* dont s'étonnait Hippolyte d'Este qui, sous la liberté de l'expression, dissimulait ce qu'il apercevait de sérieux dans ces balivernes. De là surgissaient maints personnages de son épopée chevaleresque, en même temps qu'il empruntait à Dante la figure d'Alcine, reproduisant la syrène et la prostituée ; puis à leur suite venaient Angelique avec son anneau miraculeux, la géante Eriphile, chevauchant son *loup*, le magicien Atlant ou plutôt Atlas, celui de Pétrarque dans son Afrique, l'homme de *pierre*, au bouclier fascinateur, montant l'hippogriphe, à la double nature, terrestre et céleste ; l'italien Ario-Dante ou Dante-Arius, amoureux de Ginevra, etc., etc. (*Voyez*, à la fin, les preuves sur la poésie chevaleresque.)

Or, le fidèle d'Amour qui créait toutes ces figures, dont les voiles sont désormais si transparents, trempait sa plume dans une écritoire soutenue par des sphinx et surmontée d'un Amour, le doigt sur ses lèvres, comme Harpocrate.

Peut-être publierai-je, avec quelques annotations, une traduction en vers du *Roland furieux* et des *satires* de l'Arioste faite en Italie, que je garde en portefeuille depuis douze ans, faute d'un éditeur, mais aussi, pour être juste, sans doute, faute de lecteurs à espérer. On écrit si bien aujourd'hui et si vite sur des sujets bien autrement intéressants !

très-grave pour quiconque voit les choses rationnellement, *rationaliter inspicientibus gravissimum argumentum.* »

Oui, certes, c'était là un très-grave argument, car il était très-important pour les sectaires de correspondre malgré la distance, et de s'entendre malgré la diversité des langages ; or ils ne pouvaient y réussir qu'en donnant à leur argot des règles fixes, et en les suivant fidèlement. Dante nous a dit comment on tombait d'accord de ces règles dans une sorte de concile ou de convent, et il nous apprend ici, que Cino et lui, son ami, se sont conformés scrupuleusement, dans leurs compositions, à la grammaire *commune aux trois idiomes.* Il faut l'en croire, puisqu'il l'affirme ingénument, mais il est permis de douter qu'à aucune époque, le français, la langue d'oc et l'italien, aient eu la même grammaire, dans le sens que comporte ordinairement ce mot. Rien ne saurait mieux prouver que cette incroyable assertion de Dante, à laquelle personne ne s'est arrêté jusqu'ici, l'existence d'un langage conventionnel commun aux hérétiques de France et d'Italie.

C'est dans ce langage, divers quant à la forme, mais identique quant au fond et à la pensée inspiratrice, que fut composé tout ce qu'ils écrivirent dans les deux pays ; Dante n'a garde d'en donner le catalogue complet, mais ce qu'il cite suffit pour le compléter. Ainsi dans la langue d'*oil*, c'est la traduction de la Bible, qui livre au vulgaire l'interprétation des Saintes-Écritures, et permet à la raison de s'exercer en dépit de l'autorité. Viennent ensuite les faits et gestes des Troyens et des Romains, dont il y a tout lieu de se défier, malgré l'innocence apparente du titre, puis ces romans de la Table ronde, dont le double sens constitue la beauté, *pulcherrimæ ambages*, et qui, nous l'avons dit, n'ont dû leur vogue, comme tous ceux du cycle de Charlemagne, qu'aux allusions hostiles dont ils sont remplis contre Rome, et qui s'y dissimulent sous la fable et l'allégorie (1).

(1) Il faut ajouter tous les vieux romans traitant du Saint-Graal, qui ne sont, Fauriel le reconnait après M. de Hagen, que la glorification de l'ordre du Temple ; mais son erreur est grande lorsqu'il suppose que ces compositions ont été écrites sous l'influence de Rome ; qu'on en juge d'après son propre résumé.

« Le Graal est le vase dans lequel Jésus-Christ célébra la cène avec ses disciples, la veille de la Passion. Ce vase, doué des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé par les *anges*, dans le *ciel*, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la

Pour la langue d'oc, il n'est fait mention que de Pierre d'Auvergne, probablement comme l'un des moins suspects parmi les troubadours, et il y a une extrême prudence à ne désigner les autres que par ces mots : *Beaucoup d'autres anciens docteurs*, qualification qui, adaptée à des chantres d'amour, pourrait surprendre si nous n'en savions la portée. Enfin pour la langue italienne, Cino et son ami nous sont assez connus pour n'avoir pas à insister : il est singulier sans doute de les voir mis seuls en avant, et surtout par l'un d'eux ; mais une tactique prudente est encore là pour beaucoup, et justice sera bientôt rendue à leurs prédécesseurs.

Il ne sera question quant à présent que de la diversité du langage

terre une lignée de héros digne d'être préposée à sa garde. Le chef de cette lignée fut un prince de *race asiatique*, nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule. Titurel fut la souche de celle à laquelle les *anges* apportèrent le Graal pour *en fonder le culte dans la Gaule*. Ce prince fit bâtir, sur le modèle du *temple de Salomon*, à Jérusalem, un magnifique Temple dans lequel fut déposé le Graal, il règla ensuite le *service de la garde du saint Vase* et tout le *cérémonial de son culte*.

« Il y a dans la *formation extérieure* du Graal quelque chose de *mystérieux* et d'ineffable que le *regard humain ne peut bien saisir*, ni une langue humaine décrire complètement. Pour jouir de la vue, même imparfaite, du saint Vase (renfermant la *lumière*), il faut avoir été baptisé (par l'esprit). Il faut être chrétien (du Grand-Orient). Il est absolument *invisible* aux *païens*, aux *infidèles*.

« Le Graal rend de lui-même des oracles, des sentences, par lesquels il *prescrit tout ce qui*, dans les cas imprévus, *doit être fait* en son honneur et *pour son service*. Ces oracles ne sont point exprimés à l'oreille par des sons, ils sont *miraculeusement figurés à la vue*, en caractères écrits *sur la surface du vase*, et *disparaissent aussitôt qu'ils ont été lus*.

« Les biens spirituels attachés à la vue et au culte du Graal se résument tous en une *certaine joie mystique*, pressentiment et avant-coureur de celle du ciel. Les biens matériels, beaucoup plus faciles à énoncer, l'ont été avec plus de détails et de clarté. Tout est symbolique dans la construction du sanctuaire où est gardé le Graal et du Temple, dont ce sanctuaire forme la partie la plus secrète et la plus révérée, et *chacun de ces symboles* se rapporte à quelqu'un des *mystères* ou des *dogmes* du christianisme. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul trait, le Temple a *trois entrées* principales, dont la première est celle de la *foi*, la seconde, celle de l'*amour*, et la troisième celle des *œuvres* (que produit l'espérance).

« Il existe une *milice guerrière* instituée pour la garde, la défense et l'honneur du Graal, pour en écarter tous ceux qui mènent une *vie impie*, tous ceux dont la présence serait une offense envers lui (les *païens* et les infidèles). Les

en Italie, résultant de la configuration du pays, dont partie s'étend à la droite de l'Apennin et partie à la gauche. Dante n'y compte pas moins de quatorze idiomes différents, se subdivisant encore de ville à ville, et même de quartier à quartier. Tout cela, on le conçoit, ne constituait que des patois, Dante le savait fort bien ; cela n'empêchait pas tous ceux qui composaient en vers ou en prose, Lombards, Toscans, Napolitains ou Romagnols, d'écrire dans une même langue, comme le prouve tout ce qui nous est resté de ce temps. Il n'y avait donc pas à se mettre tant en peine au sujet d'un idiome général, qui existait déjà malgré son imperfection. Que Dante ait été le père de la langue sectaire en Italie, en tant qu'il lui fit revêtir l'apparence catholique, rien de plus vrai, et sous ce rapport il fut bien l'Adam qui la parla le premier. Mais qu'il ait créé d'un jet la langue italienne proprement dite, il suffit de savoir lire et comparer pour reconnaître qu'il n'en est rien, lors même qu'on ignorerait comment se forme et se perfectionne le langage : celui dont il entend parler n'est donc pas l'italien parlé et écrit, avant comme après lui.

CHAPITRE XI. A quoi bon dès lors passer en revue les nombreux

membres de cette milice se nomment TEMPLISTES. La guerre de ces Chevaliers du Graal (lumière) contre *les ennemis du saint Vase* était réputée le symbole de la guerre perpétuelle que tout chrétien (d'Orient ou d'Asie) doit faire aux penchants de la nature pour mériter le ciel, une pensée impure (catholique) faisait perdre aux Chevaliers du Graal les joies et les priviléges attachés à son service.

« Un trait assez remarquable de l'organisation de cette chevalerie *idéale*, c'était que *le Templiste ne devait répondre à* AUCUNE QUESTION *qui lui serait faite sur sa* CONDITION et son OFFICE DE TEMPLISTE. Il y a plus, il devait refuser son assistance et sa présence à quiconque lui aurait fait cette question ; et, si loin se trouva-t-il alors du Temple, il devait y retourner sur-le-champ (pour donner l'éveil).

« Le chef de cette sainte chevalerie. issu d'une race de héros prédestinée par le ciel à cet office, prenait le titre de Roi du Graal.... Pour un Templiste tout prêtre chrétien (non catholique) était un *roi*, plus puissant que les *rois du monde*.... Le torrent des vices allant toujours croissant dans l'Occident, il ne s'y trouva plus bientôt aucun pays digne de posséder le saint Vase. Alors, Perceval ayant été promu à la royauté du Graal, il *transporta*, à la tête des Chevaliers Templistes, le *vase miraculeux* dans les *contrées de l'Orient*, où les romanciers se sont donné le plaisir de rattacher son histoire à celle du fameux PRÊTRE JEAN.» (Et, en effet, elle s'y rattache à merveille.) Voy. *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, p. 331 et suiv. O aveugles ! tout cela n'est-il donc pas assez clair ? Que fait donc la docte Allemagne pour n'avoir pas encore débrouillé ce chaos ?

dialectes qu'il signale, sinon pour détourner l'attention et l'égarer loin du but qu'il a en vue, tout en donnant satisfaction à ses antipathies. Tous ces dialectes sont plus ou moins désagréables et grossiers; mais il va sans dire que celui des Romains est le plus affreux de tous. « Leur idiome, ou pour mieux dire leur triste parler, est le plus honteux, *turpissimum*, de toute l'Italie, et il n'y a pas à s'en étonner, *leurs mœurs* et *leur manière de vivre*, dans *sa difformité*, dépassant tout ce qu'il y a de plus fétide. » A qui persuadera-t-on que de pareilles épithètes n'aient rapport qu'au dialecte et à la conduite plus ou moins régulière des habitants de Rome?

CHAPITRE XII. Si la langue parlée dans la ville du Pontife, par les papiens, inspire le dégoût à Dante, il en est tout autrement de celle des Siciliens, « la plus honorable et celle qui fait le plus d'honneur, parmi celles qu'il a passées au crible, *honorabilius atque honorificentius.* » Aussi trouve-t-il important d'examiner l'esprit des Siciliens, *ingenium.* « Attendu que ce dialecte s'est fait renommer par-dessus tous les autres, à tel point que l'on donne le nom de sicilien à tout ce que les poëtes composent en italien (il y a donc une langue italienne); attendu encore que maints *docteurs* de ce pays (Sicile) ont chanté gravement; comme dans ces compositions lyriques: *Bien que l'eau se dessèche par le feu*, et *L'Amour qui m'a longtemps conduit.* » On voit combien le sujet comporte de gravité pour un fidèle d'amour. « Cette renommée de la terre trinacrienne, *si nous distinguons bien le but auquel elle tend*, est restée uniquement à la honte des princes italiens, que l'orgueil entraîne à suivre l'*exemple de la plèbe* et *non celui du héros.* » C'est-à-dire à croire et à respecter, avec l'immense majorité des peuples, l'autorité de l'Église, dont les héros à la manière de Dante cherchaient à s'affranchir par la révolte. En veut-on la preuve? il nous la donne immédiatement : « Mais ces illustres héros, *l'empereur Frédéric* et *son digne fils Manfred*, en montrant la noblesse et la droiture de sa forme (il s'agit du dialecte sicilien), s'attachèrent aux choses humaines (dans lesquelles s'exerce la raison), tant qu'ils eurent la fortune favorable, en répudiant tout ce qui nous assimile à la brute, *humana secuta sunt, brutalia dedignantes.* » Or, ce qui nous assimile à la brute, nous le savons, est de se soumettre à l'autorité, en abdiquant l'usage de sa raison.

Ce n'est pas tout : « Aussi ceux qui avaient le cœur haut et possédaient d'heureux dons s'efforçaient-ils de prêter leur appui *à la majesté de si grands princes*, tellement que, dans ce temps, *tout ce qui était composé d'excellent* parmi les Italiens se produisait d'abord à la cour de ces grands rois. Et comme leur résidence était en Sicile, tout ce qui fut composé par *nos prédécesseurs* dans l'idiome vulgaire s'appelle sicilien, usage qui est encore le *nôtre* et que nos successeurs ne pourront changer. *Racha, Racha !* Savez-vous ce que sonne maintenant la trompette du dernier Frédéric (d'Aragon), la cloche de Charles II (de Naples), les cors des puissants marquis Jean et Azzo (d'Este), les clairons des autres magnats (princes souverains d'Italie) ? Rien autre chose que ceci : Venez, bourreaux (de l'Inquisition), venez, oiseaux de proie, *altriplices*, venez, *sectateurs de l'avarice* (de la louve, figure de Rome et de Plutus, criant *pape satan aleppe*). » (*Voyez* nos pages 23, 24 et suivantes.)

Nous savons maintenant quel est l'esprit *ingénieux* du langage sicilien, car Dante ne nous donne pas d'autre explication à cet égard, après avoir annoncé l'intention de porter sur lui son examen ; nous savons d'où provient sa grande renommée. Mais il nous sera permis de douter que jamais, sauf peut-être parmi ses coreligionnaires, on ait appelé siciliennes les poésies composées en italien, car on ne saurait trouver nulle part la moindre trace d'un pareil usage, et nous voyons, au contraire, les poésies d'auteurs siciliens désignées de tout temps comme italiennes.

Après s'être laissé ainsi emporter par sa colère contre tous ceux qui restent fidèlement soumis à la loi de l'Église, et cela à propos du langage, notez-le bien, qui paraît pourtant ne devoir guère influer sur la politique des princes, Dante revient à parler du dialecte de la Sicile, et il réprouve celui dont se servent les petites gens, *terrigenis mediocribus*, cela va sans dire. Il en est de même pour celui de la Pouille, car « les habitants de l'Apulie, à raison du voisinage des *Romains* et de la Marche d'Ancône, *turpiter barbarizant.* » Toutefois, certains poëtes de ce pays (du temps de Frédéric sans doute) « ont écrit très-correctement et fait usage de termes de *cour*, comme on le voit dans : *Madame je veux vous dire ;* et dans *Un parfait amour me fait mener si joyeuse vie.* » Malgré cela, les dialectes de la Sicile et de la Pouille « ne sont pas à considérer

comme le très-bel italien. » Dante s'abstient, bien entendu, d'en donner la raison véritable, faute de pouvoir proclamer que l'*idiome sicilien* a dû subir, depuis Frédéric, de graves modifications dans sa grammaire, et qu'il a contribué activement, de concert avec son ami Cino et plusieurs autres encore, sans doute, à le transformer complétement.

CHAPITRE XIII. Sait-on le procédé dont il s'avise pour établir que les dialectes qu'il réprouve sont à rejeter? Il cite quelques mots en patois de chaque ville ou province, et le procès est jugé sans appel. Il n'en agit pas autrement pour la Toscane, dont les habitants « attribuent arrogamment à leur dialecte, dans leur folie insensée, le titre de vulgaire illustre. » Guittone d'Arezzo, Buonagiunta de Lucques, d'autres encore, et notamment Brunetto Latini, ont proclamé bien à tort une opinion semblable, attendu que « si l'on a le temps d'examiner leurs compositions, on reconnaîtra qu'ils n'ont pas écrit dans le style de la *cour* (gibeline), mais dans celui de leurs municipes respectifs, *non curialia, sed municipalia*. Ce qui valut à Brunetto Latini de brûler dans l'Enfer et aux deux autres un traitement peu amical.

Il y a pourtant des exceptions à faire. Ainsi, « bien que presque tous les Toscans soient obtus dans leur vilain langage, *in suo turpiloquio sint obtusi*, j'en ai connu quelques-uns auxquels n'échappait pas l'excellence de l'idiome vulgaire, à savoir : Guido, Lapo et un *autre*, tous trois Florentins, ainsi que Cino de Pistoie que nous ne devrions pas mettre en dernier. » Nous sommes donc bien et dûment informés, par les noms de ces trois amis particuliers de Dante, que l'excellence du langage gît surtout dans l'opinion politique et dans la foi religieuse, ce dont nous ne doutions nullement; car enfin, Dante et ses amis, comme Frédéric et ses courtisans, ne parlaient pas et n'écrivaient pas, sauf le plus ou moins de perfection de style, une autre langue que tous les hommes éclairés de leur temps et de leur pays; les preuves ne manquent pas à cet égard.

CHAPITRE XIV et XV. De l'autre côté des Apennins, « Bologne seule pourrait avoir la palme du langage. » Un pareil jugement n'a pas été un médiocre sujet d'étonnement pour les Italiens et pour tous ceux qui connaissent l'affreux patois de cette ville. Mais nous venons d'énoncer le motif des préférences de Dante; or il en était pour lui

des villes comme des hommes, elles parlaient bien dès qu'elles pensaient bien. Or, l'université de Bologne était un foyer sectaire, on y soutenait des thèses publiques en faveur de la monarchie impériale, et les hautes classes y appartenaient généralement à l'opinion gibeline, quand le *menu* peuple y était tout dévoué à Rome, ce qui amenait de fréquentes révolutions dans ce municipe. Dante lui-même a pris soin de nous dire, dans le chapitre IX, que les « Bolognois du bourg Saint-Félix (quartier du bas peuple) et ceux de la Grande-Rue (habitée par la haute bourgeoisie) ne parlent pas la même langue. » C'est-à-dire qu'ils suivaient des bannières opposées. Mais l'opinion des hautes classes étant prépondérante aux yeux du poëte, c'est à celle-là qu'il faisait allusion en paraissant n'avoir en vue que le dialecte local, mélange des divers patois de Lombardie et de Romagne, comme il le dit lui-même. Aussi, tout en le proclamant supérieur au toscan, la preuve qu'il n'est pas le véritable idiome italien, le vulgaire illustre, comme il l'appelle, c'est que « le grand Guido Guinicelli, Guido Ghisliero, Fâbrizio et Onesto, s'en sont tous écartés. » Et tous ces écrivains, est-il besoin de le dire? sont comme lui et ses amis des fidèles d'amour, des apôtres de la doctrine secrète.

Chapitre XVI. En résumé, l'idiome vulgaire, cherché successivement par Dante dans les différentes villes d'Italie, est « celui qui se rencontre dans chacune d'elles, sans reposer dans aucune, *in quolibet redolet civitate, nec cubat in ulla.* » En effet, on peut dire que l'argot sectaire se reconnaissait bien plus par l'odorat que par l'ouïe, *redolebat,* et pourchassé comme il l'était, il ne pouvait reposer, *cubare,* dans aucune cité, quoiqu'il fût parlé, écrit, ou du moins compris dans toutes. « Il peut toutefois exhaler plus d'odeur, *redolere,* dans une ville que dans une autre, comme le fait la plus simple des substances, qui est Dieu. » Notre philosophe ne nous disant pas quelle est cette ville favorisée, certains que nous sommes de l'indignité de Florence et de Rome, nous serions assez portés à croire qu'il aurait désigné Bologne, s'il eût osé le faire. Mais il nous déclare que l'idiome vulgaire, appelé par lui « illustre, cardinal, aulique, et courtisan, *illustre, cardinale, aulicum, et curiale,* est celui qui, sans paraître appartenir en propre à aucune ville d'Italie, se retrouve dans chacune d'elles, et qu'il faut mesurer, peser et comparer d'après lui tous les autres dialectes. »

CHAPITRE XVII. Cet idiome est appelé illustre, parce que, tout à la fois, il éclaire et il est éclairé, *illuminans et illuminatum præfulget,* ou, pour traduire plus exactement, éclairé par la doctrine, il contribue à répandre la lumière. Aussi « le vulgaire *dont nous parlons* remplit un sublime ministère et exerce une grande puissance, *sublimatum est magistratu et potestate;* il élève de plus les siens en honneur et en gloire. Sa haute magistrature consiste à dégager le langage de tant de termes grossiers, de constructions tourmentées, de prononciations défectueuses, d'accents rustiques, et à le rendre aussi beau, aussi souple, aussi parfait et d'aussi bonne compagnie, *urbanum*, qu'on le voit dans les chansons de Cino de Pistoie et de son ami, *in cantionibus suis* (dans sa *Comédie*). Sa puissance est grande, car en est-il une supérieure à celle qui *peut changer le cœur des hommes,* au point de les *amener à vouloir ce qu'ils ne veulent pas,* et à agir contrairement à ce qui était leur volonté, *comme a fait et comme fait encore cet idiome?* »

Est-il bien démontré que l'idiome italien, proprement dit, produise seul de tels miracles, et qu'on ne puisse les obtenir en sachant manier habilement quelque patois que ce soit? Quant à l'idiome illustre, tel que nous l'entendons, la chose et toute différente, et nous croyons qu'il a opéré de grandes merveilles, ne fût-ce que de traverser cinq siècles sans être compris.

« Qu'il élève en honneur ceux qui le cultivent est chose évidente, car ils l'emportent en renommée sur *rois, marquis, comtes et tous les autres grands*, et nous avons reconnu par nous-même *combien il sait faire pour ceux dont il a rendu le nom glorieux,* puisque *nous lui devons d'avoir mis en oubli notre exil.* C'est donc à bon droit que nous l'appelons illustre. »

CHAPITRE XVIII. Il est appelé cardinal parcequ'il est « comme le gond que suit toute la porte.... Il ressemble véritablement au père de famille. N'arrache-t-il pas chaque jour les *ronces* et les *épines* de la *forêt italique?* N'y *sème-t-il pas* chaque jour et n'y *greffe-t-il* pas de *nouvelles plantes?* (Lisez des néophytes.) Ceux qui le cultivent font-ils autre chose qu'adopter et repousser, *nisi ut admoveant et removeant?...* Nous l'appelons *aulique,* attendu que si nous autres Italiens nous avions un palais impérial, *aula,* il serait le langage du palais, *palatinum foret.* Faute de cette résidence souveraine, « il est

arrivé que notre idiome illustre s'en va voyageant comme un étranger, et est réduit à s'abriter dans d'humbles asiles, *velut accola peregrinatur, et in humilibus hospitatur asylis.* » Personne ne doute qu'un palais, maison commune de la secte, auguste régulateur de toutes les parties de l'Empire, *regni communis domus et omnium regni partium gubernatrix augusta,* ne fût bien préférable aux loges plus ou moins bien décorées dans lesquelles se réunissaient mystérieusement ceux qui parlaient le langage illustre et en posaient les règles; mais pouvons-nous en vouloir à l'autorité pontificale de ce qu'elle s'opposait par tous les moyens en son pouvoir à l'érection d'un pareil édifice ?

« Nous appelons encore cet idiome *curial* (courtisan), parce que la *curialité* n'est autre chose qu'un pesage des choses qui sont à faire.... et tout ce qui est bien pesé dans nos actions s'appelle *curial*.... Or, quoique nous n'ayons pas de *curie* (cour) en Italie, attendu qu'on entend uniquement par là celle du roi d'Allemagne, et comme les membres de cette *curie* ont pour lien un prince, de même les membres de celle-ci ont pour les relier entre eux la *gracieuse lumière de* LA RAISON, *sic membra hujus gratioso lumine* RATIONIS *unitæ sunt.* Il serait donc faux de dire que nous autres Italiens nous n'avons pas de curie, quoique nous manquions d'un prince, car nous avons en réalité une *curie,* bien qu'elle soit dispersée corporellement, *curiam habemus licet corporaliter sit dispersa.* »

Rien de plus clair ni de plus précis. Il existait en Italie une association d'hommes, comité dirigeant, curie ou cour, comme on voudra la nommer, qui, dispersée par la force des choses, ne manquait pas pour cela d'unité, car elle se réunissait dans certaines circonstances, pour *peser* conformément aux lumières de la raison ce qu'il y avait à faire et à dire. A défaut d'un prince dont probablement elle n'aurait pas reconnu longtemps la suprématie, elle disait relever des *lumières de la raison,* et telle était l'autorité qu'elle prétendait faire prévaloir sur celle de l'Église romaine. Nous laissons maintenant à décider, d'après tout ce qui précède, s'il est bien admissible qu'il ne s'agît dans ces conventicules que de questions de grammaire et de philologie. Quant à nous, nous ne saurions croire que Dante ait entrepris d'écrire un gros livre en latin, vers la fin de sa carrière, sans autre but que d'enseigner à ses contemporains « la doctrine de l'é-

loquence vulgaire. » Qu'il ait eu en vue de tracer aux siens des règles nécessaires pour écrire et parler dans une langue conventionnelle à double et même à triple sens, voilà ce qui nous paraît évident, incontestable, ce que démontrera de plus en plus la suite de cette analyse; et alors nous comprenons parfaitement qu'il dise : « Nous traiterons dans les livres suivants de ceux que nous croyons dignes d'employer cet idiome, sur quels sujets ils doivent le faire, de quelle manière, où et quand, enfin à qui il leur faut s'adresser; puis, ces points éclaircis, nous nous occuperons des idiomes inférieurs, en descendant par degrés jusqu'à celui qui n'appartient qu'à une seule famille, *quod unius solius familiæ proprium est.* » Traduisez secte et vous aurez le vrai sens du mot *familia,* sans quoi vous chercheriez longtemps la famille dont il est ici question.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. Il semble dans nos idées actuelles qu'il convienne à tout le monde de bien parler et de bien écrire; mais telle n'est pas l'opinion de Dante, et son idiome illustre ne doit être employé que par certaines personnes, chez lesquelles se trouvent les conditions requises. Cela peut surprendre les gens qui s'en tiennent à la lettre, non pas ceux qui reconnaissent la nécessité, chez quiconque est affilié à une association secrète, d'être bien pénétré de son esprit et d'avoir fait ses preuves d'intelligence, de discrétion et de dévouement pour être initié à toutes les combinaisons de son langage mystérieux. « Il semble, dit-il, à considérer les choses superficiellement, que tous ceux qui font des vers dans la langue vulgaire doivent se servir de l'idiome illustre, qu'on puisse aussi le mélanger avec un idiome inférieur, et qu'il soit *licite* à tout versificateur de l'employer. Mais cela est très-faux, *hoc falsissimum est,* car les meilleurs poëtes eux-mêmes ne doivent pas toujours le revêtir, *nec semper debent illud induere* (la pensée n'étant pas toujours à déguiser). L'idiome illustre veut des hommes qui lui soient assimilés, *consimiles viros,* et il exige, en outre, l'esprit et la science au plus haut degré, *excellentes ingenio et scientia quærit...* Les excellentes pensées ne

pouvant être que là où il y a *esprit* et *science*, le meilleur langage ne convient pas à ceux qui traitent de choses grossières, *rusticana tractantibus.* Pour que les conceptions soient excellentes, il y faut la science du philosophe et le génie du poëte, ainsi le langage excellent ne convient pas à tous les versificateurs, *non omnibus versificantibus optima loquela convenit.* » Il faut savoir, en outre, proportionner l'ornement à la matière, et ne point parer d'or et de soie une femme hideuse, *turpis mulier auro, vel serico,* à moins qu'on ne sache séparer au besoin l'ornement du sujet, car, la séparation faite, ce qui est vil devient plus vil encore, et il y a profit (*utilité*) à en tirer ; au cas contraire, ce qui est vil s'avilit encore, comme lorsque de *belles personnes* sont mêlées à des *femmes difformes.*

Tout est de la même force. Libre aux admirateurs enthousiastes de Dante de préférer pour lui l'absurdité à l'hérésie, mais ils trouveront peu de gens disposés à croire que l'auteur du poëme sacré ait professé d'aussi étranges doctrines à propos de la langue italienne proprement dite ; lorsque ceux qui se donneront la peine de réfléchir reconnaîtront combien ses propositions les plus choquantes deviennent naturelles et logiques, dès qu'on admet l'existence d'une manière de parler et d'écrire propre à certaines associations dont les principes religieux et politiques leur commandaient le plus profond mystère. De là, en effet, cette nécessité de réunir la science et le génie poétique pour faire, sans danger pour soi ni pour sa cause, des vers dans lesquels la doctrine pût se cacher sous les ornements, puis s'en dégager lorsque le poëte philosophe jugeait à propos de *déshabiller sa pensée* pour les fidèles, et de *séparer* l'admirable Béatrice de la hideuse prostituée.

Chapitre II. Quels sont les sujets dignes d'être traités dans l'idiome illustre ? Il convient de distinguer à cet égard, car il y a différents degrés de dignité, selon que l'objet dont il s'agit a plus ou moins de mérite, *aliud dignum, aliud dignius, aliud dignissimum esse constat.* « Or, l'idiome illustre dépassant tous les autres en excellence, il en résulte que les matières excellentes sont seules dignes de lui. Mais quelles sont-elles ? Il faut savoir d'abord que de même qu'il y a dans l'homme trois esprits, *sicut homo tripliciter spirituatus est* (1),

(1) C'est pour cela qu'au commencement de la *Vie Nouvelle*, trois esprits par-

à savoir : le végétal, l'animal et le rationnel ; de même il parcourt un triple chemin, *triplex iter perambulat :* selon le premier il recherche ce qui lui est *utile* (1), selon le second ce qui lui est *agréable,* selon le troisième il recherche l'*honnête.* » Dans chacune de ces trois catégories, ce qu'il y a de plus grand doit être traité dans l'idiome le plus élevé en dignité, c'est-à-dire dans l'idiome illustre. Or, en ce qui touche la première, « si nous considérons judicieusement l'intention de tous ceux qui recherchent l'utilité, nous ne trouverons rien au-dessus du *salut,* » ou de la conservation. De même pour ce qu'il y a de plus délicieux, « rien ne l'emporte sur les plaisirs de l'*amour ;* et la *vertu* est ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre de l'honnêteté. C'est donc là aussi ce qu'il convient de traiter dans l'idiome illustre, à savoir : la prouesse guerrière, l'ardeur amoureuse et la volonté bien dirigée (dans sa liberté), *armarum probitas, amoris accensio* et *directio voluntatis.* Tels sont les seuls sujets traités par les hommes illustres dans l'idiome vulgaire ; ainsi, Bertrand de Born a chanté les armes, Arnaud Daniel, l'amour, Géraud de Borneil, la droiture, Cino de Pistoie, l'amour, et son ami, la *droiture.* » Vient ensuite le premier vers d'une composition lyrique de chacun d'eux, comme preuve à l'appui ; or, Dante citant, en ce qui le concerne, sa chanson : *Doglia mi reca nello core ardire,* nous y renvoyons pour qu'on ait à reconnaître ce qu'il entend par *la droiture résultant d'une volonté bien dirigée.* (*Voyez* notre page 369.)

« Je ne trouve pas, ajoute-t-il, que jusqu'ici aucun Italien ait chanté les armes ; » il oublie ici volontairement toutes les allusions que renferme sa *Comédie* à l'expédition de Henri VII en Italie et à la

lent en lui, qu'au début de la *Comédie*, trois dames bénies s'occupent de lui dans le Ciel, et qu'il dit dans le chansonnier, *Tre donne intorno al cor mi son venute.* Ainsi correspondance parfaite. De même avec Swedenbourg. (*Voir* notre page 102.)

(1) Aussi, dans la *Vie Nouvelle,* l'Amour lui dit de ne rien demander *au delà de ce qui est utile*, et le moine de Zigabène rapporte cet axiome des Pauliciens : *Saluti vestræ consulite.* (*Voir* nos pages 40 et 78.) Dans son épître dédicatoire, Dante dit compter sur la bienveillance à raison de l'*utilité* de son but. Or ce but, ce *bien* que lui procure Virgile, *il ben che vi trovai*, que le langage *orné* du poëte lui promettait, *il mio parlar tanto* BEN *t'impromette*, ce bien c'est le *salut*, la chose la plus utile pour accomplir toutes les autres. On voit que l'école utilitaire n'est pas née d'hier.

milice des Templiers; mais c'est chez lui un parti pris de n'en pas plus parler dans cet ouvrage que dans le Banquet, bien qu'il ne fasse aucune difficulté de rappeler ses autres écrits. Il oublie, de plus, qu'il a constamment eu pour but le *salut*, sa conservation propre et celle de ses coreligionnaires, ce salut qu'il attendait de Béatrice, et qu'elle lui procura en effet; il oublie enfin qu'il n'a cessé de chanter l'*amour*, ou le zèle ardent pour la doctrine secrète : c'est à la seule *droiture* qu'il entend se rattacher; mais si l'on réfléchit que la volonté bien dirigée est inspirée par l'amour, qu'elle engendre la justice et a pour but le salut, on reconnaît qu'il s'explique suffisamment pour ceux qui savent le comprendre à demi-mot; d'autant plus que Béatrice-Amour, revêtue de la robe du juge, se rend l'organe de la justice souveraine en prononçant la sentence de la prostituée dans la dernière scène du Purgatoire. Et voilà comment Dante a chanté *drittura*.

CHAPITRE III. Il s'agit maintenant de savoir dans quelles formes le vulgaire illustre doit resserrer la pensée, *coarctare*, en traitant de si hautes matières. Ces formes sont diverses, car il y a la chanson, la ballade et le sonnet, puis d'autres encore qu'il faut considérer comme illégitimes. « Mais de ces différents modes nous estimons que *celui des chansons l'emporte en excellence*, » et par suite c'est en chansons que doivent être traitées « les matières dignes de l'excellent vulgaire. » On pourrait s'étonner que Dante ne fasse pas mention du mode épique, mais il a ses motifs pour comprendre les divers genres dans une même dénomination, ce qui lui permet de parler de son poëme en ne paraissant s'occuper que de ses compositions lyriques; il nous dit donc avec l'air de la plus grande bonne foi, que « tout ce qui s'écrit en vers est chanson, *cum quidquid versificamur sit cantio.* »

CHAPITRE IV. Les chansons ont plus de noblesse que les ballades, « parce qu'elles font par elles-mêmes tout ce qu'elles doivent, » à la différence des ballades qui ont besoin d'accompagnement; elles procurent en outre plus d'honneur à ceux qui les composent; on les conserve plus précieusement, « comme peuvent le voir ceux qui feuillettent les livres, *ut constat visitantibus libros.* » Mais il y a plus, « dans les choses artificielles, ce qui comprend tout l'art est noble au suprmêe degré; or les choses qui se chantent étant artificielles, et *l'art tout entier étant compris dans les chansons seules*, elles sont

nobles par-dessus tout le reste. Et qu'il en soit ainsi, résulte manifestement de ce que *tout ce qu'invente l'art* est en elles, mais ne peut recevoir une autre forme, *sed non convertitúr.* » En effet, la combinaison des mots est telle qu'elle ne peut que très-difficilement passer d'une langue dans une autre, et même des vers dans la prose, ce qui rend les compositions de ce genre presque intraduisibles; mais c'est là un mérite de plus pour Dante. De tout cela il conclut que « les sujets dignes du très-haut vulgaire doivent être traités dans les chansons, car c'est en elles *seules* qu'on retrouve tout ce qui, des hauteurs de la pensée des plus illustres poëtes, est descendu à leurs lèvres. »

CHAPITRE V. Ceux qui font des vers dans l'idiome vulgaire sont à coup sûr des poëtes comme ceux qui les font en latin, « si nous considérons sainement en quoi consiste la poésie. Elle n'est autre chose en effet qu'une fiction de rhétorique mise en musique, *nihil aliud est quam fictio rhetorica, in musicaque posita.* » Il s'agit donc de dégager la vérité de la fiction qui la dérobe aux regards; c'est à quoi tous nos efforts ont tendu jusqu'ici; mais la fiction ne se rencontre pas uniquement dans les vers, et ce traité, de même que celui qui le précède, nous en fournit assurément la preuve. Les poëtes en langue vulgaire diffèrent des grands poëtes, « c'est-à-dire de ceux qui ont composé dans un noble langage, *magno sermone*, et d'après un art régulier, car les premiers procèdent au hasard » et sans règles fixes. Il faut donc imiter et suivre de près les anciens, « c'est pourquoi nous qui voulons *mettre quelque doctrine dans nos œuvres*, nous devons imiter leurs doctrines poétiques. » Aussi n'a-t-il pas manqué de prendre pour guide le chantre de l'initiation et de l'Empire, lorsqu'il a entrepris de traiter des sujets analogues.

Il y a plusieurs styles entre lesquels il importe de savoir faire un choix. « La tragédie requiert le style supérieur, la comédie le style inférieur; aux malheureux convient celui de l'élégie. Pour les sujets à chanter dans le mode tragique, il faut adopter le vulgaire illustre, et en conséquence composer une chanson, *cantionem ligare.* Si le sujet comporte le mode comique, le vulgaire médiocre ou même humble est à employer, mais ce dernier seul est à mettre en œuvre pour l'élégie. Pour ne traiter ici que du style tragique, c'est dans ce mode, le plus élevé de tous, que doivent être chantés le

salut, l'*amour* et la *vertu*, ainsi que les autres choses conçues dans notre esprit à leur occasion ; pourvu que *nul accident* n'ait à les avilir, *dum nullo accidente vilescant*... Mais la difficulté et le labeur sont extrêmes à faire cette chanson et à choisir le *style convenable*, car on n'y réussira jamais sans pénétration d'*esprit*, sans un *art constant* et sans être versé dans les *sciences*. Ceux que Virgile appelle dans l'*Énéide* fils bien-aimés des dieux, *élevés au ciel* par une ardente *vertu*, sont *ceux qui ont rempli toutes ces conditions*. »

L'allusion à la *Comédie*, aux divers styles dans lesquels elle est écrite, à l'art qui s'y montre et s'y cache à la fois, à la science de l'initiateur qui s'y déploie, est trop visible pour qu'il y ait rien à ajouter aux paroles de Dante, et pour qu'il y ait à douter que les Cantiques sont comprises dans la définition de ces chansons, dont la composition exige tant d'art, de science et d'efforts laborieux.

Chapitre V. Le vers le plus noble à employer dans la chanson est, on s'en doute bien, celui de la *Comédie* c'est-à-dire le vers de onze syllabes ; il a d'ailleurs été reconnu tel « par tous les *illustres docteurs* (du Languedoc et de la Provence), qui s'en servirent pour composer leurs chansons illustres. » C'est-à-dire celles dans lesquelles ils concentraient le plus artificieusement leur pensée secrète, et il cite de nouveau, à l'appui de ce qu'il avance, une chanson de Giraud de Borneil, puis successivement six autres, la première du roi de Navarre, la deuxième de Guinicelli, la troisième du juge de Messine, la quatrième de Renaud d'Aquin, la cinquième de Cino, la sixième de lui-même, toutes ayant pour sujet l'Amour, « *d'où dérive sens et bonté*, selon le roi de Navarre » et tous ceux de la même école.

Après l'hendécasyllabe viennent, en diminuant successivement de noblesse, les vers de sept, de cinq et de trois syllabes, toujours en nombre impair. « Le vers hendécasyllabique étant donc le plus superbe de tous, *superbissimum carmen*, il s'agit maintenant de rechercher quelles sont les constructions élevées et les termes de choix. »

Chapitre VI. « On appelle construction, une combinaison de paroles d'*après certaines règles*.... il est des constructions *congrues* et d'autres *incongrues* ; mais nous n'avons à nous occuper que des premières. » Une autre division « pleine d'urbanité, *urbanitate ple-*

nissinam, » est à faire entre les constructions insipides et celles qui sont savoureuses, *insapidæ et sapidæ.* » Que l'on se reporte aux exemples qu'il en donne, et l'on reconnaîtra que la construction *insipide* est celle qui n'offre qu'un sens accessible à tout le monde, que la *savoureuse* renferme une allusion qu'il faut savoir saisir; que pour être savoureuse à la fois et belle, il lui faut offrir une ironie sous la forme d'un éloge, et que l'excellence résulte d'une métaphore et d'une allusion réunies. Les dix chansons citées pour corroborer ces exemples pourraient en apprendre beaucoup plus à ce sujet, s'il avait plus d'importance. Mais Virgile, Ovide, Stace et Lucain, auxquels Dante nous renvoie ensuite, sont bien plus faciles à consulter.

Chapitre VII. Le choix des mots est plus ardu encore que celui des constructions. En effet, « il y en a de *puérils,* de *féminins* et de *virils;* parmi ces derniers, quelques-uns sont *sylvestres*, d'autres *urbains,* il en est aussi que nous appelons, ceux-ci *peignés,* ceux-là *coulants, lubrica;* il en est encore de *hérissés* et de *boursouflés, hirsuta et reburra.* Or, dans ce nombre, nous ne reconnaissons pour grandioses que ceux que nous nommons peignés et hérissés. Les mots coulants et boursouflés sont *ceux qui résonnent inutilement.* » Ce n'est donc pas une petite besogne que de passer au crible toutes les expressions que fournit la langue, pour n'employer que les plus nobles. » Ainsi « il faut exclure les mots puérils, à raison de leur simplicité, comme *mamma* et *babbo*, les termes féminins, à cause de leur mollesse, les sylvestres pour leur âpreté. On ne saurait admettre non plus, dans le style tragique, les mots urbains, lorsqu'ils sont, soit coulants, soit boursouflés. Il faudra donc s'en tenir uniquement aux termes peignés et hérissés, lesquels sont très-nobles et appartiennent au vulgaire illustre. Or, nous appelons peignés les mots de trois syllabes ou qui en approchent beaucoup, *vel vicinissima trisyllabitati,* sans aspiration, sans accent aigu ou circonflexe, sans Z ni X doubles, sans liquide géminée, etc., des mots enfin qui font rester celui qui les prononce comme éprouvant une certaine douceur. Tels sont *amore, donna, dizio, virtute, donare, letizia salute, securitate, difesa,* c'est-à-dire tout le vocabulaire de l'hérésie, en prenant les mots isolément; mais réunissez-les, et vous lirez : « L'Amour (sectaire) procure désir (de bien faire), et vertu;

il donne monarque (*dona re*), joie, salut, sécurité, défense. » Si le hasard a produit cette phrase, il faut dire qu'il a produit de même la *Comédie*.

« Nous appelons hérissés tous les mots qui, en outre de ceux-là, sont *nécessaires* au langage illustre ou lui *servent d'ornement;* et ceux-là sont si nécessaires qu'on ne peut les changer, comme *si, vo, me, te, se, a, e, i, o, u,* lès interjections et beaucoup d'autres. Nous considérons comme servant à l'ornement tous ceux qui, composés de plusieurs syllabes, produisent, par leur mélange avec les mots peignés, une très-belle harmonie dans la construction, et cela malgré l'âpreté de l'aspiration, l'accent, les consonnes et les liquides doubles, et enfin leur longueur. Tels sont *terra, onore, speranza, gravitate*, *benavventuratissima... sovramagnificentissimamente,* mot qui est de onze syllabes. » Et il en cite un de douze à la suite.

Malgré toute la gravité que nous pouvons supposer chez Dante, un rire sardonique devait certes éclore sur ses lèvres, au moment où il jetait sur le parchemin de pareilles élucubrations; car la pensée qu'une foule de gens les prendraient au sérieux et y chercheraient, de la meilleure foi du monde, les règles du beau style « qui lui fit honneur, » devait être pour lui des plus divertissantes. D'un autre côté, il ne doutait pas que ceux auxquels il s'adressait ne prendraient pas le change et ne perdraient nullement le fil de son discours, au milieu des épithètes baroques dont il se complaisait à l'émailler. Pour nous, qui avons déjà reconnu, en scrutant sa *Comédie*, que « dans les grandes œuvres, comme il nous le dit ici, certaines parties sont le résultat de hautes pensées, tandis que les autres ne sont que fumée, *quædam magnanimitatis sunt opera, quædam fumi;* » nous qui savons qu'à « regarder seulement à la surface, » on est dupe d'un mirage, qui fait qu'en croyant s'élever, on va s'enfonçant de plus en plus dans l'erreur, *non adscensus sed per alta declivia ruina,* il nous suffit, pour nous reconnaître dans cette bizarre logotechnie, de relever le petit nombre d'indications qu'il y jette çà et là.

Ainsi, les mots peignés et hérissés en opposition se rapportent aux antithèses d'expressions et d'idées si fréquentes dans le poëme. Il cite donc les mots *amour, dame, désir, vertu, donner, joie* et *salut,* avec les synonymes, dont il fait un si fréquent emploi, en s'abstenant de citer aucun exemple des mots hérissés, parce qu'il aurait

fallu désigner *haine, prostituée, crainte, vice, retenir comme l'avare, tristesse, mort*, et qu'il aurait ainsi en partie livré son secret. Les mots coulants et boursouflés sont ceux qui, n'ayant aucune valeur réelle, pour l'intelligence du sens arcane, servent uniquement à faire illusion aux profanes, à les envelopper de fumée. Il faut glisser sur les uns, *lubrica*, et ne tenir aucun compte des autres, attendu qu'ils sont vides, *in superfluum sonant*, et n'ont pour but que d'égarer le lecteur, en lui faisant prendre pour louange ce qui est satire, pour respect ce qui est dérision, pour dévotion ce qui est impiété. Dante se réservait d'indiquer ultérieurement « comment les mots peignés et hérissés devaient s'harmoniser dans les vers. » Mais si la mort vint l'empêcher d'accomplir sa promesse, il est possible de suppléer aux préceptes du maître en se reportant à ses écrits; car il n'en est peut-être pas une page où l'on ne puisse trouver un exemple de cette marqueterie savante et compliquée.

CHAPITRE VIII. « La chanson, selon la véritable signification de son nom, est l'acte même de chanter, *ipse canendi actus.* » Nous passons les distinctions oiseuses pour arriver à la définition de la chanson par excellence. « C'est *l'assemblage tragique* de stances égales, sans dialogue, dont une sentence est le but final, *est æqualium stantiarum sine responsorio ad unam sententiam tragica conjugatio.* Nous en avons donné un exemple en disant: Dames, qui avez l'intelligence de l'Amour..... Nous disons que la chanson est un assemblage tragique, attendu que, si cet assemblage est fait comiquement, nous l'appelons par diminution cantilène. »

La stance contient tout l'art de la chanson, de même que la chanson en contient toute la sentence, et c'est de là que lui vient son nom de stance, *stantia*, « c'est-à-dire vaste chambre ou réceptacle de tout l'art, *hoc est mansio capax, vel receptaculum totius artis.* »

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse, car il nous importe peu de savoir en quoi consiste le chant de la stance, les différents modes qu'elle admet, le nombre des pieds et des syllabes, la mesure et la qualité des vers, l'ordre et le rapport des rimes, toutes choses sur lesquelles Dante s'étend très-longuement et surtout très-obscurément dans les quatre derniers chapitres de ce second livre, dont peut-être nous n'avons pas même la fin. Malgré l'aridité du sujet, il est à regretter que l'ouvrage n'ait pas été terminé ou poussé

du moins aussi loin que le Banquet, qui nous a fourni des renseignements si précieux. En effet, l'un et l'autre étaient destinés à servir de commentaire et de justification au poëme; entrepris à la même époque, ils avaient évidemment un but commun, mais ils étaient adressés à des lecteurs différents. Le Banquet était destiné aux frères en général, sans distinction de grades et d'instruction, c'est pour cela qu'il était écrit en italien, l'auteur ayant à cœur de se disculper aux yeux de tous, et d'établir qu'il n'avait point encouru l'infamie en désertant leur cause, en abjurant ses convictions. Mais il composait en même temps pour les doctes, pour les dignitaires de l'ordre, le livre sur l'idiome vulgaire, et il l'écrivait en latin, parce que ceux-là seuls devaient être mis au courant de ses procédés de style, et de ce qu'il y avait de plus intime dans son œuvre. Non content de leur avoir donné à entendre que son poëme, composé de trois cantiques, de trente-trois chants chacune, était une chanson par excellence, inspirée par une pensée profonde, *sententia*, que chacun de ces chants était une stance, une station ou « vaste chambre » dans laquelle il avait concentré tout son art, il se proposait, autant qu'il est permis d'en juger par les quelques jalons disposés sur sa route, de leur expliquer dans ses détails tout son système poétique. Ainsi il leur eût appris comment, à l'aide de certaines combinaisons de mots, de certaines constructions habilement calculées, on donne au vers une signification toute différente de celle qu'il paraît offrir; comment, à l'aide de certaines consonnances, de lettres ou de syllabes symétriquement disposées, on fait revenir en acrostiche, au commencement ou dans le corps des vers, les mots cabalistiques *pape* et *Henri*, à moins qu'on ne préfère les rejeter à la rime (1). Il leur eût, en un mot, donné la clef de toute son œuvre, et l'on ne serait pas à se demander aujourd'hui comment un

(1) *Voyez* les 6e, 7e, 8e, et 9e tercines du ch. VII de l'Enfer, débutant par *Pap'è satan*, où six rimes consécutives en PA donnent la traduction réitérée de ces paroles. Peut-être même la rime en *acca* contiendrait-elle également une allusion injurieuse à la nourrice de Romulus et Rémus, nommée *Acca* et surnommée la *Louve*, à raison de son inconduite. *Voyez* aussi la 6e tercine du XXXIe ch. du Purg. et les 39e et 40e du dernier ch. du Paradis. La première vous donnera *CARco*, *sospiRI* et *varco*, ou ARRICO, les autres *contiNENza*, *iRE* et *foco*, ou ENRICO. Véritables misères de l'esprit de parti.

esprit aussi vaste, un si sublime génie a pu descendre dans d'aussi misérables détails, et se complaire à traiter, soit de l'éloquence, soit de l'art poétique, dans un style incompréhensible. Enfin l'on ne verrait pas l'un des plus brillants écrivains de la critique hebdomadaire formuler, dans sa bonne foi, un jugement tel que celui-ci : « En consultant le *Traité de l'éloquence vulgaire*, on apprendra au prix de quelles profondes études, de quels savants et *consciencieux* travaux s'est formée cette langue de bronze qui, mise en fusion à la flamme du génie, reçoit de la pensée une empreinte fidèle et indestructible. »

DE LA MONARCHIE

(DE MONARCHIA).

La réforme religieuse, objet secret des vœux de l'exilé florentin et but constant de ses efforts, n'était possible qu'à la condition d'enlever à Rome la suprématie politique, qui faisait du souverain pontife l'arbitre des couronnes et le chef de la chrétienté. Cette réforme était au fond de la querelle des investitures, dans laquelle Frédéric avait succombé ; elle était le mobile, dissimulé avec soin, du parti qui appuyait Henri de Luxembourg, et qui l'avait appelé en Italie. Les Gibelins en général ne voulaient un empereur que pour se délivrer du pape, ou du moins pour le réduire à l'état de vasselage; car ils sentaient bien qu'une fois le sceptre prédominant sur la tiare, c'en était fait de cette haute influence que le pontife exerçait sur l'Italie et sur le monde chrétien.

Au moment où Henri VII venait se faire couronner à Rome, avec la pensée et l'espoir de réussir où avaient échoué les deux Frédéric, rien n'était plus à propos que d'appeler l'attention sur les avantages du gouvernement monarchique, et que de le représenter comme destiné à assurer la paix et le bonheur du monde, tâche à laquelle la papauté, au point de vue de l'opposition, était demeurée impuissante. Dante se chargea de ce soin, et s'en acquitta avec tous les ménagements que réclamaient les circonstances. Son livre *De Monarchia* fut écrit probablement dans le camp même du prince allemand, son héros ; mais comme il n'y avait pas rupture entre l'Empereur et le pontife, bien que de part et d'autre on s'observât avec une extrême

méfiance, la thèse gibeline dut y être traitée avec la plus grande circonspection, et de manière à heurter le moins possible les susceptibilités pontificales.

Le livre *De Monarchia* est un manifeste sous forme de traité, dans lequel l'auteur se borne à établir en principe le droit de l'empereur d'Allemagne, héritier légitime des Césars, à la monarchie universelle, sauf à déduire en temps opportun les conséquences. C'est une œuvre toute diplomatique, dans laquelle le poëte, se faisant violence, tient soigneusement en bride sa haine contre Rome, pour se renfermer dans les limites d'une polémique courtoise, et plaider sa cause sans injurier son adversaire; loin de là, il lui tend la main, et en vient même, dans sa péroraison, à lui proposer une sorte de transaction dans les termes les plus conciliants. Modération trompeuse, commandée par la position respective des parties, mais qui, si elle eût pu faire illusion, aurait eu pour résultat de réduire le successeur de saint Pierre à n'être plus que le premier sujet de l'Empereur universel.

Livre I. La *Monarchie*, pamphlet politique que bien peu d'érudits ont eu le courage de lire en entier, et qui, sous le rapport historique, est cependant l'œuvre la plus importante que Dante nous ait laissée, se divise en trois livres écrits dans le latin très-peu cicéronien de 1300, avec toutes les arguties de la scolastique. Le titre en a été emprunté à saint Irénée, comme celui du *Banquet* à Platon, car il lui fallait toujours se rattacher à un philosophe ou à un saint. Avant d'entrer en matière, l'auteur pose en principe que tout écrivain doit s'efforcer d'accroître le trésor des connaissances humaines, et que dans ce but il lui faut traiter des sujets *utiles* et neufs. Il ajoute que toute spéculation politique doit avoir pour but la civilisation de l'humanité entière, *quid sit totius humanæ civilitatis*, et cela par le développement de la puissance intellectuelle dont l'homme a été doué par le Créateur. Il ne se dissimule pas les difficultés de sa tâche : *arduum opus et ultra vires*, dit-il, car il n'écrit pas une œuvre purement spéculative, appelant au contraire de tous ses vœux la mise en pratique de sa théorie politique; *materia præsens non ad speculationem per prius, sed ad operationem ordinatur.*

La monarchie dont il proclame l'excellence est bien préférable, selon lui, à l'aristocratie et à la démocratie, qu'il appelle des formes

de gouvernement obliques, *oblique politizantes.* Mais sa monarchie temporelle, comme il la qualifie pour la distinguer, de la souveraineté du chef de l'Église, *temporalis monarchia, quam dicunt imperium, unius principatus,* n'est pas celle d'un roi soumettant à son autorité tel ou tel peuple renfermé dans certaines limites, c'est la monarchie universelle, ce rêve de tous les empereurs depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint; rêve d'autant plus difficile à réaliser, dans le système de l'écrivain gibelin, qu'il laisse subsister dans chaque pays la forme de gouvernement consacrée par l'usage et la tradition, selon la diversité des climats et des habitudes. En effet, il est bien stipulé que les royaumes, les principautés, les oligarchies, les municipes italiens, surtout, continueront, comme par le passé, à se régir d'après leurs lois propres, à la seule condition de relever de l'autorité suprême exercée par l'Empereur : *Sic intelligendum est ut humanum genus secundum* SUA COMMUNIA, *quæ omnibus competunt, ab eo regatur, et communi regula gubernetur ad* PACEM.

La monarchie est-elle nécessaire au bien de l'humanité? Le peuple romain a-t-il un droit acquis à cette monarchie, constituant l'empire universel? L'empire universel relève-t-il immédiatement de Dieu seul, ou médiatement de quelqu'un de ses ministres ou *vicaires?* Telles sont les trois questions que l'auteur entreprend de résoudre successivement, et à chacune desquelles il consacre un livre de son traité.

Dans le premier, il démontre la nécessité de la monarchie à l'effet d'établir la *paix universelle.* Il ne doit y avoir qu'un monarque suprême, car le genre humain est un, et les divers royaumes n'étant que des parties d'un tout, qui est le *genre humain,* ce tout forme l'Empire. L'Empire doit être régi par une volonté unique, ce qui est dans l'intention de Dieu et à sa ressemblance, comme aussi à celle du ciel, recevant le mouvement d'une impulsion unique, c'est-à-dire du premier mobile. Cette volonté souveraine est nécessaire pour s'interposer dans les querelles entre princes et États; et le monarque universel n'ayant point de voisins, point de conquêtes à entreprendre, point d'ambition à satisfaire, est dès lors le seul qui puisse observer la justice, procurer aux hommes la *liberté* (ce qui implique leur asservissement actuel sous la prédominance spirituelle), et leur assurer un bon gouvernement. Pour lui, l'Empire c'est la PAIX, bien plus, c'est

la LIBERTÉ, la liberté d'opinion et de croyance, la liberté du JUGEMENT, de la RAISON. Et il s'ingénie à le faire comprendre en comparant à la brute l'homme *asservi*, dont le jugement, faculté intermédiaire entre l'intelligence et la volonté, demeure enchaîné, puis à l'ange, celui chez lequel le jugement opère sans entraves. C'était si bien là pour lui une thèse de la plus haute importance, qu'il l'a fait annoncer par Virgile dans le Purgatoire et discuter par Béatrice dans le Paradis.

L'être, l'unité et le bien, qui procèdent l'un de l'autre, *ens enim natura producit unum, unum vero bonum*, sont impossibles pour l'humanité sans la concorde et celle-ci sans la monarchie. L'expérience vient confirmer la vérité de ces propositions; en effet la monarchie n'exista pas depuis la chute du premier homme, jusqu'au jour où les temps furent accomplis, c'est-à-dire jusqu'à la naissance du Christ, sous Auguste, mais elle commença de ce moment et continua ensuite de subsister.

LIVRE II. Dans le second livre, plus étrange encore que les deux autres, Dante établit, à l'aide d'un syllogisme en forme, le droit du peuple romain à l'empire universel : le droit ou *jus* n'est autre chose que la volonté de Dieu, et il s'identifie avec ce que Dieu veut. Or, Dieu voulut l'empire du peuple romain, car il l'a fait noble et vertueux par-dessus tous; il a opéré des miracles en sa faveur; ce peuple a toujours eu pour but le bien public ou universel; il a été formé par la nature pour exercer l'empire, *ad imperandum ordinatus a natura;* enfin le jugement de Dieu a prononcé en sa faveur dans le duel judiciaire engagé successivement pour l'Empire entre lui et les autres peuples. Le peuple romain a donc un droit évident à l'Empire.

S'il en avait été autrement, si cet empire du peuple romain n'avait pas dû s'étendre *de jure* sur le genre humain tout entier, Notre-Seigneur Jésus-Christ, né sous la domination romaine et subissant le supplice en vertu de la sentence d'un juge romain, ne serait pas mort par l'œuvre du genre humain tout entier, et dès lors n'aurait pu racheter pour tous les hommes le péché originel : *Si Romanum imperium de jure non fuit, Christus nascendo præsumpsit injustum... et peccatum Adæ in Christo non fuit punitum.*

LIVRE III. Le troisième livre a pour objet d'établir que la monarchie universelle ou l'empire romain relève immédiatement de

Dieu et que l'Empereur est tout à fait indépendant du Pape. L'auteur commence par poser en principe que Dieu ne veut pas ce qui répugne au vœu de la nature, *Deum nolle quod intentioni naturæ repugnat;* puis il signale ceux qui, *dans leur aveuglement*, dont ils n'ont pas conscience, s'élèvent contre les vérités qu'il prétend démontrer. Or ces aveugles sont d'abord le pontife romain, « par zèle pour les clefs sans doute, *zelo fortasse clavium;* certains pasteurs grecs, c'est-à-dire les prélats transfuges, gibelins traîtres envers le parti, ayant, comme les Grecs, un pied en Europe dans le monde catholique, l'autre en Orient dans l'hérésie gnostique, et, comme eux, trompant tout le monde (1) ; *d'autres encore*, plutôt poussés par leur zèle pour l'Église que par l'orgueil. Mais il est aussi des opposants chez lesquels une *cupidité opiniâtre* a éteint la *lumière de la raison*, et qui, *fils du Diable*, se disent fils de l'Église; ceux-là tombent dans des accès de rage au seul nom d'Empereur, *sacratissimi principis vocabulum abhorrentes.* Enfin, il y a les décrétalistes, grands docteurs très-ignorants en théologie comme en l'une et l'autre philosophie, qui, s'appuyant de toutes leurs forces sur les Décrétales, fort respectables d'ailleurs, *quas profecto venerandas existimo*, se déclarent contre l'Empire. »

Il réfute successivement leurs arguments en faveur de la suprématie de l'Église, tirés de ce que Dieu a créé deux grands luminaires, dont l'un moindre que l'autre; de ce que Lévi fut l'aîné de Juda; de l'élévation et de la déposition de Saül par Samuel; de l'encens et de l'or offerts au Rédempteur par les rois mages; du pouvoir de lier et de délier conféré à saint Pierre; des deux épées que ce prince des apôtres présenta à Notre-Seigneur; de la donation de Constantin au Saint-Père; du patronage de l'Église, conféré avec l'Empire à Charlemagne par le pape Adrien.

Il soutient notamment que l'Empereur n'avait pas le droit de morceler l'Empire; que la donation faite au Saint-Siége était illicite et que l'*usurpation* n'engendre pas le droit. Passant ensuite aux preuves positives, il établit que l'Empire existait avant l'Eglise; que celle-

(1) *Voy.*, p. 390, notre analyse du *Vulg. Eloq.*, et au dernier chant de l'Enfer, ce qu'il est dit d'une des faces de Lucifer tirant sur le jaune comme les Asiatiques, et sur le blanc comme les Européens, par allusion aux Grecs.

ci n'a point par elle-même qualité pour exercer son autorité sur le monarque romain ; qu'elle ne la tient ni de Dieu, ni d'un empereur quelconque, ni du *consentement universel des hommes*, ni de celui des plus élevés parmi eux, *ab universo mortalium consensu, vel saltem ex illis prævalentium;* qu'enfin, le pouvoir qu'elle s'arroge est contraire à son essence, les prêtres devant rester en dehors des affaires temporelles et le Pape n'ayant aucune autorité sur les empereurs, qui relèvent immédiatement de Dieu.

Après avoir déclaré qu'il faut attendre de ce sauveur, dont il s'est fait l'apôtre, l'assistance réclamée par les désordres dont le gouvernement pontifical serait la cause, *sed forsan melius est* SALVATORIS NOSTRI *aspectare succursum*, il ajoute que cet état de choses, sous la domination pontificale, est odieux aux Africains, aux Asiatiques et à la majeure partie des Européens, *cum non modo Asiani et Africani omnes, quin etiam major pars Europam colentium hoc abhorreat*, c'est-à-dire, les affiliés du Temple, en Syrie, en Égypte et dans les divers États d'Europe.

L'homme, dont l'âme est immortelle, quand son corps est périssable, fut créé pour une double fin. Il lui faut donc une double direction ; celle du Souverain Pontife pour le conduire par la révélation à la vie éternelle, et celle de l'Empereur pour lui procurer, à *l'aide des enseignements philosophiques*, la félicité temporelle. Or, Dieu seul élit l'Empereur, qu'il charge de cette haute mission sur la terre, Dieu seul le confirme dans son office et il ne reconnaît aucun supérieur, à tel point que les électeurs devraient s'appeler plutôt les proclamateurs de la volonté divine : *solus eligit Deus, solus ipse confirmat..... electores potius denunciatores divinæ prudentiæ sunt habendi.*

Malgré la modération remarquable de la forme, un pareil manifeste était un acte d'agression d'une hardiesse extrême ; car il s'attaquait à la toute-puissance pontificale et ne tendait à rien moins qu'à la transporter en des mains séculières. Le sectaire se dissimulait avec soin, pour ne laisser paraître que l'homme d'Etat. Et pourtant, l'hérésie ne perdait pas ses droits, elle se faisait jour au milieu du syllogisme et des phrases calculées. C'est le comte Balbo lui-même, l'un des champions de l'orthodoxie de Dante, qui le proclame. « Voyez, dit-il à propos de l'argument tiré de la Passion du Sauveur sous

la domination romaine, voyez à quelles absurdités entraîne le besoin de produire des faits à l'appui d'un mauvais raisonnement. Voilà un fait qui se trouve déclaré bon, uniquement parce qu'il est arrivé, et la rédemption de l'humanité réduite ainsi à n'être légitime et à ne produire d'effet qu'en faveur des sujets du saint Empire romain. *Entre ces deux hérésies*, l'une religieuse et l'autre philosophique, il est vraiment difficile de décider laquelle est la plus grande. (1). »

Il faut bien le reconnaître, dans cet écrit tout de circonstance, Dante a en vue une véritable révolution sociale, car il ne se dissimule pas que la question politique une fois emportée, la partie religieuse est gagnée; que cette puissance formidable de l'Église contre laquelle il n'a cessé de lutter ne tardera pas à s'écrouler. Socialiste autant qu'il était possible de l'être au XIVe siècle, il prétend bouleverser la société pour la réorganiser sur de nouvelles bases, constituer une monarchie universelle, aussi impossible à réaliser qu'une république universelle. Comme tous les utopistes, ne tenant aucun compte des passions humaines, il ne se met nullement en peine d'indiquer comment il entend faire concorder dans la pratique l'autorité impériale, investie du pouvoir temporel sur le monde entier, avec la puissance spirituelle d'une part, de l'autre avec les différentes formes de gouvernement, qu'il déclare devoir être conservées dans leur diversité. Sa pensée est de subordonner le Pape à l'Empereur, d'en faire une sorte de patriarche soumis à un autocrate daignant lui témoigner de la bienveillance, du respect même, tant qu'il restera soumis à ses volontés, à peu près comme les révolutionnaires de Rome prodiguant la louange et les ovations à Pie IX, jusqu'au moment où ils le réduisirent à fuir pour se soustraire à leurs impérieuses exigences.

Afin de faire accepter plus facilement par les simples ce que son factum gibelin, tout modéré qu'il est dans la forme, avait de trop radical au fond, Dante le termine par ces paroles, dans lesquelles le conciliateur laisse apparaître le protecteur : « La vérité qui vient d'être énoncée (au sujet de l'indépendance de l'Empereur) ne doit pas s'entendre si étroitement que le prince romain ne relève pas *en quelque chose* du pontife romain, *in aliquo romano pontifici non*

(1) *Vita di Dante*, cap. XII.

subjaceat, car cette félicité mortelle est ordonnée en quelque sorte pour l'immortelle félicité. Que César ait donc pour Pierre ce respect que doit témoigner un fils aîné à son père, afin que, éclairé par la lumière de la grâce paternelle, ses rayons aient à resplendir plus efficacement, *virtuosius*, sur le globe terrestre, au gouvernement duquel il a été préposé par Celui qui dirige souverainement toutes choses, tant spirituelles que temporelles. »

Mais qu'adviendra-t-il si César, ouaille spirituelle de saint Pierre, oublie les égards et la déférence qu'il lui doit? si le fils aîné se rebelle contre son père, veut faire invasion dans le domaine spirituel et imposer sa volonté despotique au pontife, abaissé à la condition de vassal temporel? en un mot, si l'empereur qui, de fait, n'est pas juge souverain, quoique l'étant de droit, *non Decius Imperator est Papa* (1), prétend exercer sa haute juridiction sur l'Église elle-même? C'est ce que Dante a négligé de nous dire. Le comte Balbo ne s'en récrie pas moins sur la modération de Dante et lui tient compte de ce qu'il appelle le successeur de saint Pierre, le *vrai porte-clefs des cieux*. Mais est-il bien certain que ces expressions s'appliquent au pontife romain, et que ce soit lui que Dante reconnaisse pour être vraiment le portier du ciel? Ce point pourrait paraître très-contestable pour qui sait que l'Église sectaire avait aussi son pape, seul successeur à ses yeux du prince des apôtres, et le doute serait bien permis en présence de ces expressions ambiguës : *Quæritur utrum authoritas monarchæ romani, qui de jure monarcha mundi est, immediate a Deo dependeat, an ab aliquo Dei vicario, vel ministro, quem Petri successorem* INTELLIGO, *qui* VERE EST CLAVIGER *regni cœlorum*.

Mais qu'importent les termes plus ou moins habiles, plus ou moins conciliants, dans lesquels Dante expose sa théorie gouvernementale? La question, pour nous, est de savoir quelle en est la portée et sous l'inspiration de quelles idées elle a été formulée. Or, nous ne saurions mieux faire que de laisser la parole à M. Ozanam, qui, enlevé pré-

(1) Lisez *Papa non est Imperator Iudex*, anagramme exact de *Decius*, et vous comprendrez alors une phrase dont on ne saurait autrement saisir la signification. Or ce titre de *Iudex* nous reporte à *un cinque cento e dieci*, qui donne aussi *Iudex*, et au rôle de haut justicier dont Béatrice est revêtue à la fin du Purgatoire.

maturément aux lettres, s'était posé, avec non moins de zèle que de talent, en répondant de l'orthodoxie du poëte gibelin :

« L'Empire, tel que le conçoit Dante, n'est plus celui de Charlemagne ; c'est une conception nouvelle qui rappelle, d'une part, l'Empire romain primitif, où le prince, revêtu de la puissance tribunitienne, représente dans son triomphe les plébéiens vainqueurs du patriciat ; d'autre part, la Monarchie française, s'élevant, par l'alliance des communes, sur *les ruines de la noblesse.* Le dépositaire du pouvoir, même sous le nom de César et le front ceint du diadème, n'est, aux yeux de Dante, que *l'agent immédiat de la multitude, le niveau qui rend les têtes égales. Entre tous les priviléges, nul ne lui est plus odieux que celui de la naissance.* Il ébranle la féodalité dans sa base, et, en attaquant l'hérédité des honneurs, n'*épargne point l'hérédité des biens.* Il avait cherché dans les plus hautes régions de la théologie morale les principes générateurs d'une philosophie de la société. *Il en devait poursuivre impitoyablement les déductions jusqu'aux plus démocratiques et plus impraticables maximes.* Il avait fait à lui seul tout le chemin que les esprits ont parcouru depuis Machiavel jusqu'à Leibnitz et Wolf, et depuis Montesquieu, Beccaria et les Encyclopédistes jusqu'à la révolution sanglante qui tira les dernières conséquences de leurs enseignements. Et naguère encore, quand les plus récents et les plus fougueux des novateurs annonçaient à chacun suivant sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres, ils n'étaient que l'*écho des vœux exprimés,* dans un jour de mécontentement, *par le vieux chantre du moyen âge.* (Ce jour fut de longue durée, on en conviendra.)

« Le catholicisme, au sein duquel il était né, lui avait appris à embrasser dans un même sentiment de *fraternité* les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Cette préoccupation ne le quitta point au milieu de ses travaux scientifiques, et sa pensée, comme son amour, s'étendit à l'*humanité tout entière....* Dante peut être compté parmi les plus remarquables *précurseurs du rationalisme moderne,* pour avoir le premier donné aux sciences philosophiques une direction morale, politique, et, si l'on peut employer ce mot, *humanitaire.* »

Ainsi, de l'aveu de l'un de ses plus fervents admirateurs, Dante est un révolutionnaire, un philosophe humanitaire, un saint-simonien,

un socialiste (1), s'élevant contre la seule autorité qui jusqu'alors fut assez puissante pour mettre un frein à la violence et aux passions des princes, s'attaquant tout à la fois à la noblesse et à l'hérédité des biens, prétendant enfin reconstituer le monde et la société sur des bases nouvelles. Mais le point de départ de Dante ne fut pas le catholicisme, ce fut l'hérésie ; nous croyons l'avoir suffisamment démontré dans l'analyse raisonnée de ses divers ouvrages. L'hérésie, à laquelle le sentiment de fraternité, dont son panégyriste nous le montre animé, est bien loin d'être étranger, ce que prouvent tous les écrits maçonniques, l'hérésie put seule fourvoyer si déplorablement ce puissant génie ; l'erreur politique fut chez lui la conséquence de l'erreur religieuse. Ame ardente et passionnée, un ressentiment profond le poussa à s'ériger en réformateur, et, pour faire triompher la foi qu'il avait embrassée, pour lui obtenir du moins tolérance sinon vengeance, il engagea résolûment contre Rome la lutte acharnée qu'il soutint jusqu'à son dernier jour (2).

(1) M. Ozanam me défendra sans doute ainsi contre ceux qui ne manqueront pas de m'accuser d'avoir fait de Dante un franc-maçon, quand je me suis expliqué catégoriquement sur ce point et n'ai entendu le signaler que comme affilié à l'ordre supprimé du Temple, avant ou après son abolition, mais, à quelque époque que ce soit, au moyen d'une initiation secrète.

(2) Il en fut de même de Campanella, de Jordano Bruno, de Vanini, sur lesquels on n'a porté que des jugements erronés, l'Inquisition ayant gardé avec raison le secret sur leurs doctrines. Si M. Cousin lit ces révélations, il comprendra, rien qu'en jetant un coup d'œil sur les ouvrages des deux dominicains, quelle était leur philosophie et à quelle école ils appartenaient. Seules, les poésies de Campanella, désormais faciles à entendre, le désignent comme un adepte de la doctrine secrète, qui, de tout temps, en a compté beaucoup dans les deux Siciles, où ils prenaient le titre de pythagoriens. Je le tiens de son biographe lui-même, M. Baldacchini, qui, de bonne foi, voyait en eux des philosophes. Comme Dante, Campanella voulait aussi réunir les deux pouvoirs dans une seule main. Comme M. de Maistre, il entendait que cette main fût celle d'un pontife, mais non pas celle du pape. Que d'erreurs en histoire et en philosophie, et combien on s'est laissé abuser par des mots destinés à voiler des idées ! On ne s'est donc pas rappelé que Campanella avait été initié par un prétendu rabbin aux sciences occultes, astrologie, magie, etc., et tout cela en huit jours. Or, nous avons dit que ces prétendues sciences n'étaient, en réalité, que des déguisements pour la philosophie arcane des hérétiques. On trouvera, à la fin du volume, un résumé de la Cité du Soleil, de Campanella, dont nous recommandons la lecture.

Chose bizarre, la Monarchie, où il n'est traité que d'une théorie politique, d'un intérêt purement terrestre, dans des termes d'une convenance parfaite, a été frappée des censures ecclésiastiques, sous le coup desquelles elle se trouve encore; tandis que la *Comédie*, la *Vie Nouvelle*, le *Banquet* et les compositions lyriques, dont, il n'y a pas à le nier maintenant, l'essence est tout hétérodoxe, où l'auteur se déchaîne avec violence contre Rome et ses pontifes, ont échappé à toute répression.

Cette différence dans la destinée de ces œuvres d'un même écrivain, inspirées pourtant par une même pensée, provient de ce que la Monarchie est le seul écrit du grand gibelin où le style soit clair et dégagé de ces ambages, de ces phrases à double sens, de cette métaphysique inintelligible pour d'autres que des initiés, dont il fait abus partout ailleurs; le seul où l'opposition se montre à nu et marche à son but à peu près le front levé. L'auteur y déduit avec netteté des idées qui sont à la portée de toutes les intelligences, parce qu'il s'adresse à tous les hommes pensants, sans acception de foi religieuse, et qu'il prétend faire appel à l'opinion dans un intérêt exclusivement politique en apparence. Mais un système qui posait en principe la suzeraineté absolue du prince dans l'ordre temporel, qui, l'affranchissant de tout contrôle et ne le faisant relever d'aucun tribunal ici-bas, refusait au pontife la faculté de délier les sujets du serment de fidélité, ne pouvait paraître sans danger pour l'ordre social, en des temps encore si voisins de Frédéric II et de Philippe-le-Bel. Il fut réprouvé par l'Église parce qu'il attentait ostensiblement, sans aucun artifice de langage, à la suprématie dont elle était en possession depuis des siècles, et qui avait sauvé l'Europe de la barbarie.

Le poëme, au contraire, le Banquet et les autres ouvrages de Dante ne durent la tolérance dont ils furent l'objet de la part de l'autorité ecclésiastique, qu'au déguisement dont leur auteur sut se couvrir, aux formules de respect dont il se montra prodigue envers l'Église et ses dogmes, à l'art prodigieux qu'il déploya en trouvant le secret de parler tout à la fois le langage du catholicisme et celui de l'hérésie, de manière à être entendu dans les deux camps ennemis et à pouvoir être réclamé par chacun d'eux comme lui appartenant exclusivement. Rome sévit contre une doctrine qui lui paraissait dangereuse, qui se manifestait sans voiles et que tout le monde comprenait dans le

même sens ; elle s'abstint de prononcer où il y avait doute et obscurité.

M. de Lamartine n'a jamais mieux dit qu'en proclamant Dante « le poëte de notre époque, qui, ajoute-t-il, retrouve en lui sa propre image, et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. » En effet, fils de guelfes, il adopta de bonne heure les idées gibelines, qu'il dissimula politiquement, pour parvenir aux fonctions publiques dans une démocratie où dominaient l'élément catholique et le dévouement au chef de l'Église romaine ; agissant en cela comme tant de jeunes gens que nous avons vus de nos jours, imbus des doctrines nouvelles, se faire les agents officiels du gouvernement dont ils désiraient la ruine. Déçu dans ses projets d'ambition, il leva le masque et passa bannière déployée dans les rangs de ceux contre lesquels il avait combattu ; les exemples contemporains ne nous manqueraient pas à cet égard. Animé des sentiments les plus hostiles contre l'autorité pontificale, à laquelle il imputait son exil et l'anéantissement de ses espérances, il n'épargna ni les professions de foi, ni les protestations de son dévouement à l'Église catholique, dont il semblait n'attaquer que les abus. Qu'on se rappelle la comédie de quinze ans, et tant de serments de fidélité aux Bourbons de la branche aînée. Animé d'un pur zèle pour la foi catholique, il aspirait uniquement à une réforme, s'il fallait en croire ceux qui se font garants de son orthodoxie, et ce fut, on s'en souvient, aux cris de réforme que tomba la dynastie d'Orléans, de même que la Restauration s'était écroulée aux cris de vive la charte. Républicain au fond de l'âme, il prônait la monarchie ou plutôt la république universelle, dans laquelle il admettait pêle-mêle démocraties, oligarchies et principautés, sans songer même à indiquer comment le fantôme d'empereur qu'il plaçait à sa tête aurait à s'y prendre pour faire concorder tant d'éléments hétérogènes dispersés sur la surface du globe ; pour que les deux puissances, temporelle et spirituelle, eussent à se mouvoir librement dans leur sphère d'action, sans velléité d'empiétement de l'une sur l'autre ; à peu près comme nos constituants de 1848, échafaudant ce bel établissement politique, dans lequel l'antagonisme des deux pouvoirs, législatif et exécutif, était si savamment combiné qu'ils ne pouvaient aboutir qu'à l'anarchie ou à la dictature. Enfin, pour que rien ne manque à la ressemblance entre

deux époques si différentes à tant d'égards, Dante, battant en brèche la noblesse et l'hérédité des biens, secouait déjà sur le monde les torches du socialisme, ramassées de nos jours par d'impitoyables logiciens chez qui, par bonheur, le génie n'était pas, comme chez le poëte florentin, à la hauteur de leur orgueil.

Et voilà comment notre époque se réfléchit elle-même dans l'auteur du livre de la Monarchie, comment « elle y retrouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. » Ceux qui ont dit que Béatrice était la figure de la liberté ont deviné d'instinct une partie de la vérité. Béatrice n'est pas seulement la liberté, elle est la déesse Raison, elle est la réforme, elle est la république universelle, une et indivisible, se plaçant, pour la forme, sous le patronage d'un monarque en effigie, jusqu'au moment où elle dépouillera son déguisement catholique et, le foulant aux pieds, se révélera aux regards épouvantés sous ses véritables traits.

COMMENTATEURS ET INTERPRÈTES

DE DANTE.

Le livre que nous venons d'analyser fournit la preuve évidente que, s'il n'y avait été contraint par la nécessité, Dante aurait su allier la netteté de l'expression à la grandeur des idées. Dans la Monarchie, en effet, la limpidité du style du publiciste, la clarté de son argumentation, laissent hors de doute qu'un motif puissant, mystérieux de sa nature, réduisit le poëte, rimant en langue vulgaire, l'amant et le philosophe, trois qualifications qui se résumaient à cette époque dans celle de sectaire, à adopter une phraséalogie obscure et compliquée, plus propre à voiler la pensée qu'à la faire briller aux yeux. Ce motif, nous croyons l'avoir suffisamment signalé, en montrant Dante en profonde dissidence religieuse et politique avec l'Église romaine, comme partisan des doctrines gnostico-manichéennes adoptées par les albigeois, et affilié très-probablement à l'ordre aboli des Templiers. Il n'y a donc pas à se demander comment, en présence des dangers qui le menaçaient à ce titre, il a pu avoir recours à la dissimulation et à l'artifice. On pourrait être surpris plutôt, son secret une fois dévoilé, qu'il ait si bien et si longtemps réussi à faire illusion. Mais pour peu qu'on réfléchisse que ceux qui partageaient ses opinions étaient intéressés à ne pas lever le voile, afin de ne pas se trahir eux-mêmes; que ceux qui les détestaient et dont les yeux parvenaient à le percer étaient plus portés encore à l'épaissir, pour ne pas propager des idées pernicieuses, et à prendre au pied de la lettre tout ce que ses écrits contenaient de favorable, en apparence,

à la foi catholique, ainsi qu'à la constitution de l'Église romaine, on comprendra que cette Minerve obscure, comme l'appelle Boccace, soit restée, durant des siècles, environnée de ténèbres.

Et cependant, ce n'est pas faute de gens empressés à les sonder. En effet, on remplirait une immense bibliothèque rien qu'avec les livres consacrés, dans toutes les langues connues, à expliquer, traduire ou commenter les œuvres de Dante : les Italiens, comme de raison, ont fourni la masse des commentateurs. Les passer tous en revue serait une tâche aussi laborieuse qu'inutile. Beaucoup n'ont fait qu'éplucher des mots, comparer des manuscrits, rétablir le texte, dans les passages où il avait été altéré par les copistes, et ne se sont attachés qu'à l'explication du sens littéral. Certains, comme Boccace, en communauté de doctrines avec le poëte (1), ont lon-

(1) Tous ses ouvrages en font foi : son *Filocopo* ou l'Ouvrier, terme maçonnique, où il voit la *lumière* dans le *temple* de Naples, à la première heure du jour, au mois d'avril, le soleil dans le signe du Bélier ; son *Amorosa visione*, dans laquelle l'Espérance est blanche, la Charité rouge et la Foi *noire*, portant de plus une urne surmontée d'une *tête de loup*, d'où l'onde se dirigeant au *nord* cause toute sorte de maux ; son *Ninfale d'Ameto*, dont nous avons parlé ; son *Urbano*, nom dérivé d'*Urbs*, sous-entendu *Romæ*, où ce fils de Frédéric I[er] et de la Secte, désignée sous le nom de *Sylvestre*, fille elle-même d'une *serve* ou esclave de Rome, est le portrait vivant de *Speculo*, sous le nom duquel il va traiter de la paix avec le soudan de Babylone (le pape) dont il épouse la fille Lucrèce (de *lucrum*), qui lui apporte en dot deux perles d'Orient (les deux clefs du langage sectaire), etc. ; où l'on peut suivre, en un mot, toutes les vicissitudes de la secte ; son *Décaméron*, enfin, où, durant dix journées, sept dames mystiques, par rapport aux *sept têtes* et aux *dix cornes* de l'Apocalypse, ayant chacune un nom significatif comme *Neiphile*, amie du nouveau, se rencontrant dans *Sainte-Marie*-NOUVELLE, fuient Florence *empestée*, pour sauver *leur vie*, et, dans un jardin délicieux où s'exhalent les aromes de l'*Orient*, se racontent des nouvelles dont nous ne citerons que les suivantes : la septième de la troisième journée, dans laquelle *Tedaldo* des Elisei, sorte d'anagramme de *Dante* D'ALDO-*ghieri*, explique comment s'est opéré le travestissement du poëte, de sectaire en catholique et de *vivant* en *mort*; *Griselidis*, figure de la secte sous ses deux aspects d'ombre et de lumière, de blanche et noire, selon le temps et le lieu, couleurs dont le mélange produit le *gris* ; les aventures de cette infortunée retraçant les indignités dont l'empereur Charles IV, désigné sous le nom de Gauthier, sous-entendu Lollard, seigneur de Saint-Luce (de Lumière), se rendit coupable envers l'hérésie qui comptait sur lui ; la fiancée du roi de Garbe, fille du *soudan de Babylone*, *Frère Puccio*, *Féronde* et le *Diable en Enfer* ; ces trois nouvelles

guement écrit, pour ne livrer à la curiosité des profanes que ce qu'ils pouvaient connaître sans inconvénient. Mais il en est aussi qui, à différentes époques, soit qu'ils fussent initiés aux mystères de la secte anticatholique, soit par la seule pénétration de leur esprit, sont parvenus à dégager la pensée cachée avec tant d'habileté, de l'enveloppe fallacieuse qui la recélait. Encore ceux-là, effrayés de leur découverte, se sont-ils gardés de la manifester et de donner les preuves à l'appui ; ils se sont bornés à faire entendre timidement qu'ils apercevaient, sous ce pompeux étalage catholique, tout autre chose que ce que la foule se complaisait à y voir, et leurs explications timides, leurs demi-mots, leurs réticences purent seules mettre sur la voie ceux qui avaient à cœur d'étudier ce qu'il y avait, en réalité, au fond de cet amour si rempli de mystères de Dante pour Béatrice.

Parmi ceux qui ont le mieux compris la *Comédie* et dans quel esprit elle fut conçue, il faut compter en première ligne cet ami de Dante, son commentateur anonyme que nous avons eu occasion de citer plus d'une fois, et dont les annotations, dans leur apparente bonhomie, font souvent jaillir la lumière sur d'importants passages du

en rapport avec les trois cantiques de Dante, quoiqu'on soit loin de s'en douter. Mais Boccace, c'est l'hérésie en gaieté.

On pourra voir encore, si ce n'est pas assez, comment l'*amoureuse Flammette*, que Tiraboschi déclare un être fictif, s'entend avec Pamphile (ami du grand Tout) pour jouer ceux qui les gênent en passant pour *Grecs ;* comment elle parvient, en se servant de *noms convenables*, à *causer publiquement* avec son amant, qui ne veut pas employer le *faux latin ;* comment, procédant à des ruses plus subtiles, *a più sottili cose*, elle se fait comprendre de lui à l'aide de *signes* de la main et des yeux, *con atti diversi della mano e del viso*, ce qui les amuse beaucoup et les fait rire de la simplicité des auditeurs. On sera moins étonné alors que Boccace ait écrit que le « sens de ses nouvelles était *honnête* pour ceux qui les comprenaient. » Or, parmi ceux-là, il faut compter, à coup sûr, le wicléfiste Chaucer, qu'on n'entend plus, et Milton, qui avait visité le Tasse dans sa prison. Qu'on ne soit pas surpris qu'ils n'aient pas révélé le secret de tant de fictions quand le protestantisme triomphait en Angleterre ; c'eût été livrer aux plus grands dangers leurs alliés d'Italie. Loin de les trahir, ils se sont complu à employer le même langage et les mêmes allégories.

Il pourrait bien me prendre fantaisie de donner une traduction explicative des nouvelles les plus remarquables du *Décaméron*, ne fût-ce que pour les faire comprendre des Italiens.

poëme. Ainsi pour lui Lucie est une *idée de l'intelligence* de Dante, ne différant pas de l'intelligence divine (*Parad.* XXXII). Il nous déclare, de la manière la plus formelle, que son auteur faisait usage d'un langage de convention, lorsqu'il trace cette déclaration au chant X de l'Enfer : « Moi, qui écris ceci, j'ai entendu affirmer à Dante que jamais la contrainte du vers ne l'avait amené à dire autre chose que ce qu'il était dans son intention d'exprimer, mais que maintes fois, et *souvent, il donnait aux mots, dans ses vers, un sens différent de celui qu'on leur attribuait ordinairement.* » Voici le texte : *Molte e spesse volte facea li vocaboli dire, nelle sue rime, altro che quello ch' erano appo gli altri dicitori usati d'exprimere.* Le même commentateur confond volontairement, dans ses annotations sur les chants XXXI du Purgatoire et XXX du Paradis, Béatrice et le Christ, en disant indifféremment, en apparence, *il* ou *elle,* ce qui ne laisse pas d'être significatif. Après lui, vient Landino, auteur des *Disquisitiones Camaldulenses*, dans lesquelles il n'hésite pas à dire qu'à ses yeux « Dante a traité le même sujet que Virgile à l'aide d'une fiction différente, » c'est-à-dire que la *Comédie* se rattache aux mystères d'une initiation ; aussi dans son commentaire cite-t-il Macrobe pour expliquer la pensée du poëte catholique. Au quinzième siècle, Mario Filelfo écrit une vie de Dante, dans laquelle il soutient que sa Béatrice, sur laquelle se taisent absolument les premiers commentateurs du poëte, n'est qu'une figure et n'a jamais existé comme femme réelle, sous le nom de Portinari ou tout autre. Jacopo Mazzoni s'exprime ainsi dans sa défense de la *Divine Comédie*, au sujet des quatre lettres B. I. C. E., généralement entendues comme une abréviation du nom de Béatrice : « Le lecteur me pardonnera si je lui parais trop obscur sur ce passage, mais *je ne puis ni ne dois* m'expliquer plus clairement, *più chiaramente non posso e non devo dire,* » et il ajoue que « Dante a voulu, dans ces qûatre initiales, exprimer un *secret pythagorique ;* » mais il n'hésite pas à affirmer que le titre même du poëme a une signification secrète ; établissant avec Suidas, Théophraste, etc., que *Comédie* équivaut à blâme, médisance, satire. A la fin du dernier siècle, le chanoine Dionisi, qui avait passé sa vie à étudier Dante, traitait de fadaises les amours de Dante pour une dame *Pietra*, pour la *Montanina,* pour une *Gentucca.* Il déclarait que « la partie *interne, mystique* et *la*

plus précieuse de son poëme restait à découvrir, comme un trésor caché, » mais gardait par devers lui les renseignements qui pouvaient conduire à cette déconverte.

Pour Biscioni, « la Béatrice du Dante n'est point une femme réelle..... La *Vie Nouvelle* est un traité d'amour purement intellectuel, et roule tout entière sur une allégorie... C'est un traité *philosophique* dans lequel l'auteur a caché avec art, sous l'apparence d'idées juvéniles, les *pensées profondes* et *toutes viriles* dont il est rempli. » Enfin, Gaspard Gozzi nous fait comprendre, à mots couverts, qu'il ne se faisait pas illusion au sujet de la pensée intime du grand mystagogue florentin. « Dante, dit-il, a entendu traiter des *biens* et des *maux* que les hommes ont à rencontrer *en ce monde* et non dans l'autre. » Il affirme, en s'appuyant de sa lettre au Scaliger, que sa *Comédie* est toute allégorique, et que l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis traitent de l'état des âmes lorsqu'elles sont encore encore enfermées dans le corps, *mentre che sono nel corpo loro.* Il se récrie sur le courage avec lequel le poëte gibelin savait, même par ses réticences, signaler les calamités de son temps et en accuser hautement qui en était l'auteur, *chi la colpa ne avea rinfacciare.* Selon lui « tout, dans la *Comédie* est *art et malices poétiques* du commencement jusqu'à la fin. « Que de vérités, s'écrie-t-il, à faire jaillir de la *Comédie,* si l'attention se portait sur l'époque à laquelle Dante feignit d'avoir commencé son voyage allégorique, sur son désir d'arriver à une *vie active* dans la république, sur les CAUSES *de sa sortie de Florence,* si l'on étudiait bien surtout sa *Vie Nouvelle,* le *Banquet* et ses autres ouvrages! » Enfin il invite le lecteur à remarquer la circonstance dans laquelle Dante feint de se trouver au dernier chant du Purgatoire; les personnages qui chantent le psaume *Venerunt gentes,* qu'il ne fait qu'indiquer, et *à lire ce psaume en entier* (1).

Ce n'étaient encore là, toutefois, que des indications fugitives qui pouvaient donner à réfléchir, sans mettre complétement sur la voie. Mais, en 1825, M. Rossetti publiait à Londres, sur l'Enfer de Dante, un ouvrage d'une haute portée, intitulé *Commentaire analytique.* Presque en même temps, Hugues Foscolo faisait paraître quelques pages annonçant des études explicatives sur la *Comédie,* pages dans

(1) Voy. *Spiegazione della tavola di Cebete* et *Difesa di Dante.*

lesquelles il signalait Dante comme un sectaire animé des sentiments les plus hostiles contre l'Église romaine et aspirant à établir un culte nouveau sur les ruines du catholicisme. Mais une mort prématurée l'empêcha de fournir les preuves à l'appui de sa thèse. Peu après, M. Vecchioni, président de la cour suprême de justice, à Naples, y mettait sous presse un savant travail sur la *Comédie*, dans lequel il se proposait d'établir que « la sagesse primitive remonte au sacerdoce égyptien, qui en conserva soigneusement le dépôt et l'entoura du plus profond mystère, n'en transmettant les enseignements qu'à des initiés, à l'aide d'un langage dont la signification secrète échappait aux profanes; que ce langage conventionnel, passé dans les sanctuaires de la Grèce avec les mystères, fut employé par les premiers poëtes, tels qu'Orphée, Homère, puis adopté par les philosophes, notamment par Platon, et que les règles en étaient enseignées par les grammairiens; que cette manière de parler et d'écrire se conserva *jusqu'au temps de Dante, de Pétrarque et de Boccace, qui en firent usage dans leurs ouvrages;* enfin, que la *Divine Comédie* fut composée par son auteur à l'imitation des poëtes les plus illustres de l'antiquité, et qu'elle est conduite comme une *Talété*, c'est-à-dire comme une initiation aux mystères. »

M. Vecchioni n'avait encore publié qu'une introduction à un livre d'un si grand intérêt, lorsqu'une haute volonté, devant laquelle il dut s'incliner dans un pays où la magistrature ne jouit pas de la garantie de l'inamovibilité, le contraignit de renoncer à la tâche entreprise. Il est d'autant plus à regretter qu'il en ait été ainsi, que dans la pensée de cet écrivain, Dante se serait inspiré des vérités du dogme catholique. Or il aurait été assez curieux de voir comment il serait arrivé à démontrer pourquoi et dans quel but, n'ayant rien à redouter d'aucune puissance spirituelle ou temporelle pour l'émission de doctrines orthodoxes, en tout conformes aux enseignements publics de l'Église romaine, Dante aurait été amené à employer dans son grand poëme un langage mystérieux dont un petit nombre d'initiés auraient eu seul la clef; pourquoi et dans quel but il se serait imposé, volontairement et sans nécessité, des entraves telles que son génie, malgré toute sa rude vigueur, pouvait en être écrasé (1).

(1) On annonce que M. de Lamennais s'occupe d'une traduction de la *Comédie*,

M. Rossetti restait seul pour soutenir la thèse qu'il avait été le premier à mettre en avant, le seul à appuyer de preuves. Il ne tarda pas à faire voir qu'il était en état de s'en tirer victorieusement, en mettant au jour un livre intitulé: *De l'Esprit antipapal qui produisit la réforme.* Dans cet ouvrage, il entreprenait de démontrer qu'il existait, au moyen âge, une opposition fortement organisée contre l'autorité temporelle de l'Eglise romaine; que cette opposition constituait un parti politique se recrutant dans l'ombre au moyen d'initiations mystérieuses et employant un langage conventionnel pour la propagation de ses doctrines; que Dante appartenait à ce parti, comme aussi la plupart des grands écrivains de l'Italie; enfin, qu'il avait fait usage dans son poëme et dans ses autres compositions de cette langue mystérieuse dont l'amour platonique, véritable mystification, avait d'abord été la base.

Ces deux ouvrages de M. Rossetti furent accueillis avec faveur par les uns, avec colère par les autres, avec un sentiment de défiance et d'incrédulité par le plus grand nombre. Ce qui est vrai éprouve toujours beaucoup plus de peine à être admis que ce qui est faux et même absurde; le temps et la possession militaient en faveur de l'orthodoxie de Dante, de son amonr si pur et si constant pour Béatrice. On aime assez les opinions toutes faites et généralement acceptées; aussi est-on très-disposé à repousser celles qui exigent du travail et de nouvelles études; on a fait son siége, et l'on s'en tient là; puis l'amour-propre se révolte contre celui qui prétend vous démontrer que vous avez été pris pour dupe et qu'il a su y voir plus clair que vous dans ce que vous vous flattiez d'avoir étudié à fond. Enfin, il y a les gens pour qui Dante est un fétiche, qui, l'admirant et l'adorant sans le comprendre, crient au sacrilége contre quiconque ose attenter, de quelque manière que ce soit, à l'inviolabilité de leur idole. On conçoit le déchaînement de ceux-là contre M. Rossetti.

S'il eut, entre autres, J. Mendelsohn pour approbateur en Allemagne, il rencontra dans W. Schlegel une vive opposition. En France M. Delécluze, catholique convaincu et critique très-compétent,

peut-être aura-t-il partagé l'opinion de M. Vecchioni. Nous serions surpris toutefois qu'avec tant de doctrine comme théologien et comme philosophe, le savant abbé se fût égaré dans le dédale si habilement construit par la Muse hétérodoxe.

s'était borné à élever des doutes sur les faits avancés par le commentateur italien, en demandant un supplément de preuves, et l'article qu'il publia en 1834 dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre : *Dante est-il hérétique ?* est un modèle de convenance. On n'en saurait dire autant de celui que fit paraître en 1836, dans le même recueil, M. W. Schlegel, et qui est intitulé : *Dante, Pétrarque et Boccace*. Il y prend un ton léger et sarcastique qui dissimule mal le vide des idées et la pauvreté de l'argumentation ; en effet, sans prendre la peine d'exposer le système contre lequel il s'élève, il se borne à de misérables chicanes de détail, niant les faits historiques les mieux établis et déclarant, de son autorité souveraine, que celui qu'il croit réfuter avec des armes si débiles est « un historien sans discernement et un littérateur dépourvu du sentiment de la poésie. » Si toutes les critiques de M. Schlegel sont de cette force-là, il n'y a pas à s'étonner de le voir si maltraité par un de ses compatriotes, M. Ritter, dans son *Histoire de la philosophie*. Au surplus, la réponse de M. Rossetti fut des plus victorieuses, car elle ne laissa à son malencontreux adversaire que le choix entre l'aveu d'une légèreté approchant de l'ignorance, ou celui de la plus insigne mauvaise foi. Nous ne sachions pas que M. W. Schlegel ait jugé à propos de répliquer.

Les deux premiers ouvrages de M. Rossetti étaient imprimés depuis plusieurs années, et une partie des faits que nous avons exposés dans cet ouvrage, des preuves que nous avons fournies à l'appui, des interprétations qui y sont données aux principales allégories du poëme de Dante, y formait un ensemble tel qu'il ne pouvait manquer d'éveiller l'attention. S'ils reposaient sur une erreur, elle était au moins consciencieuse, et, tout parodoxal qu'il peut être, ce travail, fruit de longues et savantes recherches, méritait au moins une réfutation sérieuse. Elle ne fut tentée par personne, à raison, sans doute, de sa difficulté.

Une œuvre remarquable fut mise sous presse en 1839 ; elle avait pour titre : *Dante, ou la Philosophie catholique au treizième siècle*, et pour auteur M. Ozanam, qui y révélait un talent de premier ordre. Il semble que nourri comme il l'était des saines doctrines, quoique son orthodoxie tourne peut-être un peu trop au romantisme, il ne convenait à personne mieux qu'à lui de prendre corps à corps M. Rossetti, d'analyser ses travaux, de rapporter ses preuves pour les ré-

futer une à une et réduire à néant sa théorie. Il n'en fut pas ainsi, et nous ne saurions trop le regretter. Son livre était, sans doute, à peu près terminé lorsqu'il eut connaissance de ceux du docte Italien, et il se sentit peu soucieux, en entreprenant d'en combattre les conclusions, non-seulement de le recommencer ou de le remanier en grande partie, mais encore de donner de la publicité à un système qui ruinait le sien par la base :

Or, pour se tirer d'affaire, voilà comment il résuma la question sur laquelle il ne lui convenait pas d'engager la polémique.

« Après la destruction de l'hérésie albigeoise, ses cendres dispersées par toute la chrétienté y firent germer les sectes nombreuses qui, sous le nom de pastoureaux, de flagellants, de fratricelles, préparèrent les voies des wiclefistes et des hussites, précurseurs eux-mêmes de Luther et de Calvin. Plus prudente que ces sectes diverses, mais dominée par le même esprit antipapal, une association mystérieuse se serait formée, à laquelle Dante, Pétrarque et Boccace auraient prêté leurs serments et leur génie. Dès lors, tous leurs écrits recéleraient un sens énigmatique dont la clef est perdue. Les femmes célèbres qu'ils ont chantées, Béatrice, Laure, Fiammetta, seraient les figures de la liberté civile et ecclésiastique dont ils pensaient établir le règne ; la *Divine Comédie*, les *Rimes* et le *Décaméron* seraient à la fois le Nouveau-Testament et la Charte constitutionnelle destinée à changer la face de l'Europe. Dante, particulièrement, se constituerait le chef de cet apostolat ; il s'en ferait donner la mission spéciale dans une de ces visions où il se représente interrogé, applaudi, béni par les trois disciples privilégiés du Christ : Pierre, Jacques et Jean. Ainsi, le pauvre proscrit n'a pas trouvé dans sa couche funèbre le repos, qui, là du moins, attend le reste des mortels. On l'en a tiré pour le jeter, encore couvert de son linceul, dans l'arène des factions, pour en effrayer, comme d'un fantôme, les esprits vulgaires. Heureusement, des mains pieuses sont venues l'arracher à ces profanations. Foscolo a trouvé un adversaire victorieux dans Monti, son ancien rival, et, naguère encore, *l'oracle de la critique allemande*, A. W. Schlegel, en réprouvant les paradoxes de M. Rossetti, a lavé pour toujours la *flétrissure de déloyauté* qu'ils imprimaient au front de ces trois grands hommes. »

C'est ainsi que le jeune écrivain trouvait moyen de décliner une

responsabilité dangereuse. Il la rejetait tout entière sur l'oracle allemand, dont l'outrecuidance avait réprouvé, non réfuté, ce qu'il appelait des paradoxes, et s'était vu rudement réfuté lui-même; sur A. W. Schlegel, qui, vénérable d'une loge maçonnique, m'a-t-il été assuré, apercevait peut-être quelque inconvénient à ce que certains faits, certaines tendances de la secte antipapale fussent mis en lumière.

Que M. Ozanam, qui n'avait pas même lu Foscolo, puisqu'il lui attribue un commentaire sur la *Divine Comédie*, qu'il n'a fait que promettre, se fût élevé contre l'animosité dont M. Rossetti fait preuve à l'égard de Rome, dont il déclare, du reste, professer et révérer les dogmes, il aurait été dans son droit. Mais lorsqu'il alla jusqu'à dire que « le besoin de charmer les tristes loisirs de l'exil, et peut-être aussi quelque désir de payer généreusement l'hospitalité protestante, inspirèrent le nouveau système soutenu par M. Rossetti, non sans un vaste déploiement de science et d'imagination, » il se permit une insinuation peu charitable pour un écrivain catholique, et calomnia gratuitement un homme honorable (1).

Ces attaques hostiles, ces jugements prononcés *ex cathedra*, mais dénués de motifs, ne découragèrent pas M. Rossetti, qui rentra en lice, en 1842, avec cinq gros volumes intitulés : *le Mystère de l'amour platonique au moyen âge, dérivé des anciens mystères*. Il y écrase ses adversaires sous la masse des preuves et des citations : littérature ancienne et moderne, Pères de l'Église, chroniqueurs et rimeurs du moyen âge, tant italiens que provençaux et français, il a tout fouillé, avec la patience studieuse du bénédictin, se flattant de convaincre ainsi les plus incrédules, et de réduire les opposants au silence. Or, il n'a que trop bien réussi : ses adversaires ont jugé que le meilleur parti à prendre avec un tel jouteur était de se taire, pour ne pas contribuer à la propagation de ses idées. C'était, en effet, le meilleur parti, s'ils n'avaient à lui opposer que des objections débiles

(1) Seule, la vision du moine Albéric, qu'il analyse, aurait dû ouvrir les yeux de M. Ozanam. Etait-il donc si difficile de deviner ce qu'était ce moine, né dans le village des *Sept-Frères* (arts libéraux du *trivium* et du *quadrivium*), ravi en esprit à *neuf ans*, âge parfait du maçon, et favorisé de la vision de l'autre monde? Nous en dirons autant de la vision d'un prince Tartare, Tartarin, Cathare ou Patarin, le nom n'y fait rien, transporté miraculeusement à la *Cour du ciel*.

ou des doléances sentimentales sur le tort fait à la mémoire du digne et pieux Alighieri, en lui imputant calomnieusement d'avoir fait ce que firent, avant lui, Homère, Virgile et tant d'autres; autrement dit, d'avoir traité poétiquement, sous forme d'allégorie, des mystères de son temps, dans un langage compris des seuls initiés.

Plusieurs choses ont contribué au succès de cette conjuration du silence. M. Rossetti a écrit en italien, langue beaucoup moins répandue qu'on ne suppose; ses livres, imprimés en Angleterre, étaient d'un prix élevé; ils ne pouvaient pénétrer en Italie, où ils étaient à l'index; leur masse compacte formait huit gros volumes in-8°, en tout 3,163 pages. Il faut dire aussi que l'auteur n'a pas su se faire un plan et le suivre méthodiquement. Ses preuves sont accumulées sans ordre; il se perd dans les détails, il se répète, il tombe fréquemment dans la déclamation, et à force de vouloir tout dire à la fois, il jette l'esprit dans une confusion qui fait perdre de vue l'objet principal; enfin il se complaît dans les réticences, de là une véritable fatigue pour le lecteur. On a donc calculé qu'on aurait bon marché d'un auteur qu'on lirait peu et qui d'ailleurs ne pourrait être compris que d'un petit nombre de littérateurs; puis on s'est mis à répéter à l'envi qu'il n'y avait pas à s'arrêter au système d'interprétation de M. Rossetti, victorieusement réfuté par W. Schlegel et par Ozanam. Nous avons vu comment. Dernièrement encore, M. Drouilhet de Sigalas, écrivain facile et élégant, en traitant *de l'art en Italie*, répétait comme un écho, sans se mettre davantage en peine de rien démontrer pour son compte, après de pareilles autorités n'ayant rien prouvé elles-mêmes : « Nous soutenons que l'on chercherait en vain des traces réelles d'hétérodoxie dans la *Divine Comédie*, et nous dirons que ce système qui fait de Dante un adepte de sociétés secrètes travaillant dans l'ombre à la ruine de la papauté, et qui réduit sa poésie à un misérable argot politique, nous disons que ce *système faux et absurde* ne peut avoir une valeur sérieuse. » Qu'en dit aujourd'hui M. de Sigalas?

Mais ne voilà-t-il pas que M. Delécluze qui, le premier, avait élevé des doutes au sujet des opinions de M. Rossetti, publie à son tour, en 1848, un livre intitulé : *Dante et la Poésie amoureuse*, dans lequel il donne une traduction de la *Vie Nouvelle* et des chansons du poëte florentin, en suivant le texte aussi littéralement que possible! L'auteur,

convaincu de l'orthodoxie du poëte, se récrie dans le cours de son travail sur l'obscurité des pensées et sur ce que certains passages présentent d'inintelligible, parce qu'il ne croit pas encore à ce langage à double sens dénoncé par M. Rossetti. Mais lorsqu'il a lu son traité sur l'amour platonique au moyen âge, il comprend qu'il s'est trompé de route et il fait suivre les études qu'il vient de terminer d'un chapitre intitulé : *De la dernière interprétation des ouvrages de Dante.* Catholique de bonne foi et critique consciencieux, il y esquisse rapidement le système proscrit si sommairement par l'*oracle de la critique allemande ;* il déduit quelques-unes des preuves historiques et littéraires à l'appui, preuves « dont il est assez difficile, dit-il, de se dissimuler l'évidence. » Il ajoute : « Boccace considéré comme gibelin, comme sectaire, comme antipapiste, comme écrivant l'argot de la *science d'amour,* est peut-être, de tous les hommes avec lesquels il vient d'être associé, le plus curieux à étudier et celui dont les ouvrages ont fourni à M. Rossetti les bases les plus solides pour fonder son système.... Je ne saurais dissimuler qu'une masse énorme de poésies, de poëmes, de romans, d'églogues et de satires, composés en Italie depuis la fin du XIIe siècle jusqu'à celle du XVe, restés inintelligibles jusqu'ici, prennent un sens en les interprétant selon la méthode de M. Rossetti. » Enfin M. Delécluze, qui se récrie contre le dénigrement à l'aide duquel on a tenté de rabaisser des travaux estimables à ses yeux, et contre l'injuste reproche qu'on leur a fait de tendre à détruire ce qu'il y a de poétique dans les œuvres de Dante, résume son opinion en ces mots : « Sans adopter complétement les idées de M. Rossetti sur le but *exclusivement politique* qu'il donne à tous les écrits de Dante et des autres auteurs de son siècle, il est impossible de ne pas convenir, d'une part, qu'ils renferment un sens allégorique que personne n'a encore découvert ni saisi, et que, de toutes les clefs données jusqu'à présent pour entrer dans ce sanctuaire, celle qu'a forgée M. Rossetti est encore celle qui ouvre le plus de portes. »

Ainsi, de l'avis d'un critique éclairé, versé dans la connaissance de la littérature italienne, qui a pris la peine de lire et de vérifier, le secret de Dante est deviné en grande partie, seulement l'explication n'est pas assez nette, assez clairement formulée, assez saisissable en un mot pour être généralement adoptée. Elle laisse beaucoup de

points inexpliqués, quoique sur d'autres elle donne satisfaction à l'esprit.

Telle était aussi ma conviction depuis que les écrits du savant Napolitain m'étaient tombés sous les yeux. Aussi annonçais-je dès 1847 mon intention d'en donner un résumé qui permettrait de juger en connaissance de cause s'il était bien vrai, comme l'avançait César Cantù dans son *Histoire universelle*, dont j'avais entrepris la traduction, que « vouloir faire de Dante un hérésiarque fut un rêve ou plutôt un caprice de la part de Foscolo et de Rossetti (1). » Ce résumé s'est étendu à mesure que j'ai étudié une question dont nul ne saurait méconnaître l'importance sous le rapport littéraire, historique et philosophique. Il en est résulté ce livre, plus volumineux que je n'aurai voulu, dans lequel j'ai cherché à coordonner et à classer dans un ordre logique des matériaux jetés par trop à l'aventure. Aux découvertes de M. Rossetti, j'ai joint le produit de mes propres recherches; car il n'avait pas tellement fouillé le terrain qu'on n'eût à y trouver encore maints filons précieux, et j'ai été largement récompensé de mon labeur par la richesse des résultats. Différant avec lui sur quelques interprétations de détail, et en donnant de nouvelles en très-grand nombre, j'arrive à conclure, comme lui, que tous les écrits de Dante, lorsqu'on les soumet à une analyse sévère, révèlent dans leur auteur un ennemi politique de la puissance exercée par le chef de l'Église catholique. Mais je vais plus loin encore, car, lorsqu'il écrit que « l'école secrète de l'amour était *toute politique* et ne s'attaquait en rien au dogme (2), » je soutiens et je prouve que, d'origine et d'essence hétérodoxe, elle se proposait d'arriver à une révolution sociale par la corruption du dogme et le renversement de l'Église. Je soutiens et je prouve que Dante, aussi bien que tous ceux qui, avant ou après lui, professèrent les mêmes doctrines, a été l'ennemi constant, acharné de la religion catholique romaine; ennemi d'autant plus redoutable qu'il dissimulait ses agressions sous une apparente orthodoxie, et cela à l'aide d'un langage tellement combiné qu'il lui permettait, de son propre aveu, d'interpréter sa pensée dans des sens diamétralement opposés.

(1) Tome XII, p. 628. *Voyez* la note où j'annonce cette intention.
(2) *Amor Platon.*, t. II, p. 670. Londres. 1840.

Il est un autre point sur lequel je suis en complet désaccord avec M. Rossetti, et il est des plus graves. Imputant, sans doute à tort, à l'influence cléricale, l'exil qui l'a frappé et qui le condamne à finir ses jours sur la terre étrangère, il nourrit contre Rome une animosité égale à celle du vieux poëte gibelin, et cette rancune le rend souvent injuste à son égard. Ainsi Rome est, selon lui, la cause de tous les maux de l'Italie, son ambition, sa cupidité, son intolérance et ses persécutions ont fait d'elle le fléau de l'humanité. A l'en croire, Rome eut tort de sévir contre ceux qui aspiraient à renverser son autorité et s'élevaient contre ses dogmes; tandis que je soutiens, au contraire, qu'elle fut dans son droit en défendant la doctrine catholique et la constitution sociale, telle qu'elle avait été acceptée par le consentement général des fidèles. Il veut qu'elle se soit montrée persécutrice et cruelle; je prétends qu'elle n'a été que vigilante et prudemment sévère dans l'intérêt de la foi et de la société, qu'elle ne s'est montrée inexorable que lorsque le mal invétéré exigeait des remèdes énergiques, qu'en toute autre circonstance, elle a fait preuve de tolérance et d'une extrême modération: j'en trouve même un exemple frappant dans sa manière d'agir à l'égard de Dante et de ses écrits. Les deux points de départ sont donc complétement opposés, mais qu'importe si nous arrivons à peu près à la même conclusion?

En effet, la question n'est pas de savoir si Dante eut raison ou tort de déclarer une guerre acharnée à la puissance pontificale, d'aspirer à une révolution religieuse, politique et sociale; si les moyens qu'il mit en usage pour arriver à la réalisation de ses projets, à cette vengeance qu'il demandait au ciel contre les bourreaux des Templiers, sont à approuver ou à condamner. Il s'agit uniquement de décider s'il a été véritablement hostile, non-seulement à certains chefs de l'Église, mais encore à l'Église elle-même et à sa doctrine; si la dissidence politique ne se confondait pas chez lui avec la dissidence religieuse; si tous ses écrits, à l'exception d'un seul, dans lequel il avait ses motifs pour se mettre à la portée de chacun, sans nul danger sérieux à redouter, ne trahissent pas un langage conventionnel, destiné à donner le change sur ses intentions réelles; si enfin l'interprétation donnée de ce langage ne rend pas clairs et intelligibles une foule de passages de ses diverses compositions, enveloppés jusqu'ici

d'une obscurité impénétrable. Et c'est en quoi nous sommes perfaitement d'accord, M. Rossetti et moi, sauf la dissidence signalée.

Pas plus que lui, je n'ai la prétention d'expliquer complétement dans ses mille détails toute l'œuvre du grand poëte gibelin ; mais la science des Champollion et des Rémusat n'est-elle pas aussi par moments réduite à l'impuissance dans l'interprétation du langage hiéroglyphique ? on l'a vue même tomber dans de regrettables erreurs. A bien plus forte raison ai-je pu me tromper dans quelques explications secondaires. Je suis du reste convaincu de ne pas m'abuser quant au fond. J'aurais pu multiplier les preuves, car elles sont nombreuses, et la plus grande difficulté est de faire un choix entre elles ; mais j'ai cherché surtout la brièveté et la clarté, en m'abstenant de toute discussion épisodique, afin de ne pas distraire l'attention du sujet principal. Quelle tentation pourtant que celle qui me poussait à établir de même, preuves en main, la complicité de Pétrarque, de Boccace, de l'Arioste, du Tasse (1), de Michel-Ange, de Raphaël, et de tant d'autres, dans l'hostilité de Dante contre Rome ! Mais il est juste que l'honneur de cette démonstration soit réservé à celui qui le premier a engagé la lutte et l'a soutenue avec autant de constance que de savoir.

Vieillard septuagénaire aujourd'hui, M. Rossetti se trouve, comme Augustin Thierry, réduit à un état de cécité presque complet, et, comme lui, il n'en poursuit pas moins avec le même courage studieux le cours de ces travaux qui ont consumé sa vue, mais lui ont procuré du pain sur la terre étrangère, et lui ont permis d'élever honorablement sa nombreuse famille. Informé que je m'occupais

(1) Lisez son *Discours sur le poëme héroïque*, ses *Conclusions amoureuses* et ses *Dialogues*, notamment ceux qu'il a intitulés *Forno*, *Bagni*, *Messaggiero*, en rapport avec les trois épreuves du *feu*, de l'*eau* et de l'*air*, et vous comprendrez peut-être quelles étaient les *vapeurs noires*, la *fistule*, qui lui valurent d'être enfermé, comme atteint de folie, par son protecteur, qui échappa ainsi à la nécessité de le livrer à l'Inquisition, dont la crainte poursuivit, toute sa vie, le chantre de la Jérusalem *nouvelle ;* d'Olinde et Sophronie. (Ce couple d'amants enlevant du Temple des mécréants l'image de la Vierge-Vérité ; mû par une *même volonté*, conduit par une *même pensée intelligente* à une *même mort*, dans une *même flamme*, comme l'Ulysse et le Diomède de Dante, n'est, sachez-le bien, que la contre-partie de Paul et Francesca de Rimini.)

d'un sujet auquel il avait voué son existence, il a bien voulu, au moment où je terminais ce livre, me confier un manuscrit dans lequel il a condensé la matière de ses écrits précédents, en l'enrichissant de nouveaux éléments de démonstration. Je me propose donc de publier la traduction qu'il m'a autorisé à en faire, et qui est prête pour l'impression, lorsque les esprits seront suffisamment préparés, par une exposition générale et méthodique de son système d'interprétation, à le suivre dans ses doctes investigations et à en apprécier toute la valeur.

Dans cet ouvrage, qui formera un volume in-8° de 500 pages, l'auteur établit, à l'aide des écrivains de l'antiquité, des Pères de l'Église, des historiens ecclésiastiques, des chroniqueurs et des poëtes, que l'école d'où dérive la rhétorique secrète de Dante remonte aux temps les plus reculés; que la tradition d'un langage conventionnel, objet d'un enseignement mystérieux parmi ceux qui s'appelaient tantôt Pythagoriciens, tantôt amants platoniques, n'a jamais été interrompue en Italie; que ce langage destiné à propager, en les dissimulant, des doctrines en opposition avec celles de l'Église orthodoxe, prit tour à tour le caractère philosophique, amoureux, dogmatique, hermétique, selon les temps et les lieux, pour échapper à la persécution. Il explique la nature du mysticisme de Dante et celle de l'amour platonique, ou religion de l'amour, en donnant les règles à suivre pour entendre la langue sectaire. Jetant un coup d'œil sur les ouvrages du chantre gibelin, il démontre qu'ils ne deviennent intelligibles qu'en suivant son système d'interprétation, qu'il appuie d'une analyse explicative de deux lettres du poëte, des annotations d'un commentateur contemporain sur ses églogues latines, et d'une appréciation critique de la poésie obscure de Guido Cavalcante, dont les vers, au dire de Marsile Ficin, « renferment toute la *science d'amour.* » Enfin, il ajoute de nouvelles preuves à celles qu'il a données dans ses précédents ouvrages, à l'appui d'une assertion qui a trouvé plus d'un incrédule, à savoir que bon nombre des grands hommes de l'Italie, poëtes, artistes et philosophes, mais surtout Pétrarque, se rattachaient par des liens plus ou moins étroits à l'association secrète qui aspirait à la ruine de l'Église, ou tout au moins à une réforme religieuse.

Ce livre viendra donc en aide à la tâche que j'ai entreprise; il

suppléera aux développements dans lesquels je me suis abstenu d'entrer, dans la crainte de m'étendre à l'excès, et apportera ainsi le sceau de l'évidence à ma démonstration, si elle pouvait encore laisser des doutes dans quelques esprits : c'est ainsi que le vieil athlète viendra, par un dernier effort, décider la victoire en faveur de la cause pour laquelle il a combattu sans relâche. Heureux, pour ma part, si j'ai pu contribuer en quelque chose à faire rendre enfin une justice bien tardive à ce vétéran de la littérature, et à le venger des dédains, des sarcasmes injurieux, dont l'ignorance, la prévention, l'esprit de parti, la mauvaise foi même, n'ont cessé de se faire des armes contre lui ! Puisse cette justice lui prouver que les vrais catholiques sont toujours prêts à ouvrir les yeux à la vérité, sans acception des opinions politiques ou religieuses de ceux par qui elle leur est signalée !

CONCLUSION.

Il est temps de terminer ce travail aride, et cependant après avoir indiqué, au début, comment se forma le langage mystérieux de la secte d'Amour, puis comment Dante lui imprima, de son sceau souverain, le caractère dogmatique, peut-être paraîtra-t-il nécessaire, en finissant, de faire connaître sommairement ce qu'il devint après lui. Il ne serait pas difficile de composer un gros livre sur ce sujet ; mais quelques pages suffiront à ce qu'il convient d'en exposer ici.

Il est des œuvres dont la supériorité est telle, que le génie même s'arrête devant l'impossibilité de les imiter. A plus forte raison, l'esprit et le talent, quelque élevés qu'ils soient. Il n'y aurait donc rien que de naturel dans ce fait que Dante n'aurait pas eu d'imitateurs. Mais un autre motif empêcha que son exemple fût suivi ; à savoir l'effet produit par la *Comédie* elle-même, dont le sens interne fut pénétré, nous l'avons vu, du vivant de son auteur et mit ses restes en péril, au moment même où parmi les siens, en grand nombre, on s'obstinait encore à voir dans son poëme la glorification de l'ennemi. Les plus clairvoyants n'étaient pas non plus sans reconnaître que cette magnifique création opérait en résultat contre son but, grâce à la tolérance aussi sage qu'habile dont l'autorité ecclésiastique usait à son égard. On prit donc le parti d'en revenir au langage érotique, qui d'ailleurs n'avait jamais été abandonné, et le chantre de Laure

succéda au chantre de Béatrice (1). De son côté, l'amant de Fiametta, qui appelle à plusieurs reprises les Templiers, notre armée, *la nostra schiera* (2), Boccace déployait tous les artifices de cette langue mystérieuse dans ses volumineux écrits, où le platonisme n'apparaissait par éclairs que pour faire place à un cynisme éhonté. On ne le connaît guère aujourd'hui que par son *Décameron*, où tout est symbolique; mais qu'on ouvre le livre intitulé *Commedia delle ninfe fiorentine*, on y trouvera *sept* nymphes entreprenant de dégrossir le berger Admète, et le faisant, à cet effet, passer par *sept degrés*, pour voir *la lumière une et triple* du troisième ciel. Dépouillé de ses misérables vêtements, c'est-à-dire de l'enveloppe du vieil homme, il reçoit le baptême dans une *fontaine*, cérémonie à laquelle coopèrent *Lia* et Fiametta substituée à Rachel.

Peu de temps après, l'évêque Frezzi, car trop souvent l'Église a eu à s'affliger de compter des ennemis dans son sein, composait son *Quadrireggio*, ou cours de la vie humaine : on l'y voit se vouer au culte de l'*amour*, sous le patronage de la *déesse du troisième ciel*, au moment de la conjonction du *Soleil* et des *Gémeaux*. Dans le cours de cette *Vie Nouvelle*, nous apprenons que l'amour et la volonté ne font qu'un, *Amore e volontà sono una cosa*. A l'exemple de Dante, l'auteur parcourt l'enfer, sous la conduite de Minerve ; celle-ci lui apprend que Satan a le gouvernement du monde mortel et des royaumes de la terre, *ha il governo del mortal mondo e delli regni vostri*, qu'il réside *avec les géants*, comme leur maître et seigneur,

(1) Non-seulement l'Amour eut ses poëtes, ses hommes contemplatifs, mais il eut aussi ses hommes d'action. Qu'il nous suffise de rappeler Colà Rienzi, l'ami de Pétrarque, installant triomphalement à Rome le gouvernement de l'ESPRIT-SAINT, et se proposant de constituer une république italienne dont elle aurait été la capitale, république qui devait embrasser tout l'ancien empire romain. Tribun du peuple, Rienzi s'intitulait *Spiritus Sancti Miles, Orbis terrarum Amator*, et disait agir sous l'inspiration de l'Amour et de l'Esprit. Pétrarque applaudissait à ses succès, à ses plans de régénération. Après sa chute, le Chevalier de l'Esprit-Saint était excommunié comme *patarin*, ou manichéen, car c'est tout un, par le cardinal de Ceccano, qui, jugeant par les actes, ne se laissait pas abuser par les mots, et avait compris au mieux la tendance de ces spiritualistes un moment victorieux.

(2) *Voyez* à la fin des *Casi degli uomini illustri*, où il les désigne à plusieurs reprises en disant les nôtres, *i nostri*, par opposition aux anciens martyrs.

sta come signore colli giganti, et siége, sceptre en main, dans une grande cité, au milieu du monde où il a été conduit par l'*envie*, *l'orgueil et l'avarice*. Il faut beaucoup d'argent pour se faire ouvrir les portes de l'Enfer, où domine Mammon, en l'absence du monarque empêché sur la terre. Le disciple de Minerve y pénètre toutefois, et il y rencontre Circé, maudite magicienne, qui change l'homme en brute, puis les Furies, qui menacent de le changer en *pierre*, et le temple de Pluton est fondé sur la *pierre;* ailleurs se présentent des diables occupés à disposer des filets et à tendre des piéges : sur leur front sont inscrites les lettres I. P. P. (pères inquisiteurs). Pour ne pas tomber entre leurs griffes, il faut ne pencher ni à droite ni à gauche, ce qui indique le langage à double sens destiné à donner satisfaction des deux côtés. Lorsqu'il est admis en présence de Satan, il le voit triomphant et glorieux se montrer à lui sous un aspect vénérable, le front ceint de trois couronnes, *tre belle corone avea in testa;* mais Minerve le lui fait regarder à travers le cristal de son égide, et Satan lui apparaît alors sous la forme d'un monstre affreux. De l'enfer, empire de la haine, il passe dans le royaume de l'Amour, où il trouve une mystérieuse demeure « entourée *sept fois* de hautes murailles, » où sont les sept nymphes étoiles qu'il appelle des reines, *sette reine... si trovan lì... e mostran sette scienze o sette arti.* Une autre reine est là « resplendissante comme le *soleil* au milieu du jour, *splende quanto il sol a mezzo giorno;* » elle a des yeux *rayonnants* plus nombreux que ceux d'Argus, *fulgida d'occhi assai*, *viepiù che Argo*, et son noble visage est aussi beau que celui du soleil, *ed ha del sole il nobil viso adorno.* On voit que c'est identiquement la même dame que Béatrice, la même que la Laure de Pétrarque, celle dont il dit dans l'ouvrage qu'il intitula *Secretum meum*, qu'elle est *mulier inenarrabilis claritatis et luminis, formaque* NON SATIS AB HOMINIBUS INTELLECTA, et qu'il l'a décrite ailleurs *mirabili artificio, arguta circumlocutione.*

Vient enfin, vers la moitié du XVI[e] siècle, P. Ange Manzolli, qui, sous le pseudonyme de Marcellus Palingenius, anagramme de ses noms, publia son *Zodiaque de la vie humaine*, inspiré évidemment par ce poëme sacré, dont « *le sujet est l'homme.* » L'allégorie y est encore plus transparente que dans le *Quadrireggio*. Il déclare ouvertement que les poëtes donnent le nom de Dis et de Pluton à celui

que le Christ et saint Paul appellent le *prince de ce monde;* que si la tutelle des brebis est confiée aux loups, la faute en est à celui qu'on nomme *Pluton* et *Fortune*, mais qu'il vaut mieux appeler *Sarcotheus*, Dieu de chair. C'en est assez sur cette œuvre de haine et d'iniquité, dans laquelle on retrouve Geryon et Lucifer, sous des traits qui ne permettent pas de s'y méprendre. Nous ne ferons mention que pour mémoire de la *tragi-comédie* intitulée *la Çeccaria e la luminaria,* imprimée à Venise en 1533, fiction dans laquelle trois aveugles recouvrent la lumière en mourant de la vie du corps par l'*opération de l'Amour;* de la *Comédie nouvelle* ou *Temple d'amour,* Venise, 1524, dédiée aux *solerti lettori;* du livre intitulé : *Chi l'indovina è savio,* Venise, 1540, adressé à la *noble assemblée;* du *Bartimeo,* aveugle de Jéricho, dédié à ceux qui cheminent assis; ce catalogue pourrait se prolonger à l'infini (1).

L'école d'amour ne démentait donc pas son origine, mais Luther était proché, et elle allait redoublant d'audace, si elle déclinait sous le rapport du génie. Les Médicis étaient devenus tout-puissants à Florence, et cette famille, qui donnait trois papes à l'Église, et suivait dans sa politique celle de la cour de Rome, n'en était pas moins infectée d'un esprit philosophique fort opposé aux enseignements orthodoxes. En accueillant les doctes exilés de Byzance, et en se faisant les protecteurs des philosophes, dits platoniciens, inquiétés par l'Inquisition, ils firent de Florence une nouvelle Alexandrie. Ce fut sous le patronage de Côme et de Laurent que fut fondée la fameuse académie platonicienne, qui comptait parmi ses membres Pic de la Mirandole, Politien, les Pulci, et d'autres hardis penseurs. Divisée en trois classes ou sections, elle était présidée par le platonique Marsile Ficin, platonique évidemment à la manière de tant d'autres, dont nous avons mentionné les écrits, si l'on veut prendre la peine de chercher à comprendre les siens; elle avait des séances publiques et des réunions secrètes. L'académie florentine lui succéda,

(1) Indiquons encore les ouvrages suivants : *Dialogue d'Amour*, par Léon Hébreu ; *Dialogue d'Amour*, par Sperone Speroni ; *De la Nature d'Amour*, par Mario Equicola ; *Leçons d'Amour*, par B. Varchi ; *Capprici del Bottaio*, par G. B. Gelli ; *Silene*, opuscule de Guillaume Vidal; puis la *Dame imaginaire*, de Magalotti, bien postérieure.

et compta également dans son sein des noms illustres, parmi lesquels nous ne citerons ici que celui de Michel-Ange Buonarotti. Vers le même temps, Pontano fondait à Naples celle à laquelle il donna son nom ; il s'en formait une jusque dans les murs de Rome, sous les auspices de Pomponius Letus, de Platina et de Campana ; elle n'y subsista pas longtemps (1). Ces réunions étaient nommées académies, pour rappeler l'école de Platon et l'amour platonique, leur enseigne.

Les écrivains maçons veulent voir dans ces académies de véritables loges, attendu notamment que, dans la salle des réunions de l'académie platonicienne, on voit encore, disent-ils, les murs couverts de sculptures et d'ornements maçonniques (2). Nous n'avons point à examiner cette question : ce qu'il nous importe seulement de constater, c'est que le langage adopté dans ces corporations, leur langue officielle, était le jargon amoureux, comme on pourra s'en convaincre en parcourant les nombreux écrits émanés de leurs divers membres, parmi lesquels un discours de Michel-Ange mérite surtout une attention particulière (3).

Ainsi : « La renaissance de l'hellénisme qui s'annonçait à Padoue,

(1) Celle des Arcades existe encore, mais suit d'autres errements que Gravina son fondateur ; qu'on lise, en effet, la *Ragione poetica* de ce savant jurisconsulte, notamment le passage sur Pétrarque qui commence ainsi : « La doctrine platonique ramène l'*Amour* de la servitude des sens au gouvernement de la *Raison ;* » et l'on reconnaîtra combien il était profondément versé dans la connaissance du langage d'amour. Aussi ne comprenait-il pas moins bien Dante dont il dit, dans le même ouvrage : « Il a voulu faire passer dans notre langue les *anciens mystères* dérivant *de lieux et de temps très-éloignés*, en consacrant sa poésie à *l'aide de la religion* et de la théologie révélée, beaucoup plus digne que la religion naturelle des philosophes et des premiers poëtes, desquels il a pris la substance de ses vers, *donde prese egli la sostanza del suo poetare.*

(2) J. Watson. Voy. *Masonic essayist.* Page 238. Londres, 1797.

(3) *Voyez* aussi son *Canzoniere.* Dans ce discours, sur Pétrarque, prononcé dans une des séances de l'académie florentine, il s'exprime ainsi : « La forêt de la *science amoureuse* est si vaste et si emmêlée, *intralciata*, que celui-là qui s'y engage témérairement, sans *une grande doctrine* pour l'y guider, n'y peut faire long voyage sans s'égarer dans ses détours. » On a pu juger de la vérité de cette proposition.

à Venise et dans le nord de l'Italie, par le retour au texte vrai d'Aristote, se manifestait à Florence par un retour vers Platon. Venise, Padoue, Bologne, la Lombardie, représentent le réalisme, le rationalisme, l'esprit exact et positif, Florence et la Toscane représentent l'idéal dans l'art, le spiritualisme en philosophie... Certes, sous le rapport de la liberté de la pensée, Florence n'avait rien à envier à Venise. Nulle part, la licence d'opinion et l'irrévérence pour les choses saintes ne furent portées aussi loin durant le moyen âge. On y poussait le scepticisme aussi loin que possible. La pensée impie du parallèle des religions n'a jamais été exprimée aussi effrontément que dans la troisième nouvelle du Décaméron. Or, la réponse du juif à Saladin, qui dans le reste de l'Europe eût allumé des bûchers, n'excitait à Florence qu'un gracieux sourire. » Rien de plus vrai que ce tableau tracé par l'auteur de l'histoire de l'averroïsme; mais en y regardant d'un peu plus près, il reconnaîtra que la différence qu'il signale entre les doctrines philosophiques de ces deux parties de l'Italie, n'est pas aussi profonde qu'il le suppose, et que, diverses dans les formes et dans le langage, elles se confondent toutes deux, quant à leur essence, dans la doctrine des fidèles d'amour, dans celle de Dante, qui n'était pas aussi ennemi d'Averroès qu'il le paraissait dans son langage platonique, si nous en jugeons par la sanctification de Siger de Brabant. Il lui sera d'ailleurs facile de s'assurer que la plupart des productions, plus ou moins hostiles à la papauté, de ses spiritualistes platoniciens, ont été imprimées précisément à Venise, chez les pratiques averroïstes.

Ici se termine la tâche que je m'étais imposée. Cette triple accusation formulée contre Dante, qui d'abord avait pu paraître si audacieuse, est désormais établie jusqu'à l'évidence sur tous les chefs; car, à la masse écrasante des témoignages retentissant de toutes parts, sont venus se joindre les aveux, si longtemps incompris, de l'accusé. Nous attachant avec une patiente obstination aux traces révélatrices, et saisissant pour ainsi dire le coupable au corps, nous avons pu faire confesser maintes fois à Dante, sans avoir à le mettre à la torture, que l'objet de son culte était, non la lumière révélée, mais celle de la raison, mais la liberté philosophique; que sa doctrine, appréciée à sa valeur réelle, constituait une sorte de panthéisme

humanitaire, et, partant, qu'il devait être rangé parmi les hérétiques.

Nous lui avons fait avouer, sans beaucoup de peine, qu'en voulant substituer violemment une monarchie universelle, d'essence temporelle, à une organisation théocratique, ayant pour elle une longue et glorieuse possession, il aspirait à renverser de fond en comble la constitution européenne, et, partant, qu'il était révolutionnaire.

Nous l'avons enfin contraint de proclamer qu'il se proposait pour but la ruine de l'Église catholique, l'abolition de la noblesse de race, la suppression de l'hérédité des biens, fondée, selon lui, sur le vol et l'iniquité, un échange complet de sort et de position entre ceux qui possédaient et ceux qui gémissaient dans l'indigence; en un mot, un remaniement, une reconstitution totale de la société sur de nouvelles bases, en rapport tant avec ses théories politiques qu'avec ses doctrines prétendues religieuses. Nous l'avons ainsi convaincu de socialisme; car il reste établi par pièces probantes, appuyées de son propre témoignage, que ses plans de régénération sociale, à l'exemple des programmes émanés de tous les réformateurs, libérateurs et sauveurs de la société, promettant tout lorsqu'ils n'ont rien, bien-être, sécurité, liberté, richesse, sauf à faire main-basse sur tout, pour eux et les leurs, lorsqu'ils ont une fois usurpé la puissance, ne différaient en rien de tant de fallacieuses utopies, pour lesquelles notre époque s'est montrée si déplorablement crédule.

Pareil labeur était rude, sans doute, à mener à fin, car ce n'était pas seulement un homme, un poëte, un philosophe, un publiciste qu'il s'agissait de traduire à la barre de l'impartiale postérité, c'était une époque tout entière de l'humanité. Je l'ai cependant entrepris sans me laisser effrayer par sa difficulté et encore moins par ce que la thèse en elle-même pourra soulever de colères. Les enfants s'irritent contre ceux qui brisent leurs jouets, les fous contre ceux qui leur parlent raison, les charlatans de toute couleur contre ceux qui les démasquent, et tous les hommes en général contre ceux qui leur disent la vérité. Quelle est la dernière chose que croit la foule? Celle qui est la plus vraie. Puis, lorsque vient le moment où la plupart se décident à la reconnaître pour telle, bon nombre de gens persistent encore à protester, en fermant les yeux, et malmènent qui veut les leur ouvrir. Je ne saurais donc m'attendre à voir accepter sans con-

teste, et surtout sans mécontentement, la conclusion à laquelle je suis arrivé.

Le sentiment qui porte un esprit généreux à défendre la mémoire des grands hommes contre les attaques injustes dont elle peut devenir l'objet, est sans doute des plus respectables, mais la vérité ne l'est pas moins. Le premier devoir de ceux qui veulent prendre sous leur patronage ces augustes clients, est donc de prouver, par des arguments solides, qu'ils sont injustement accusés. Crier à la calomnie n'est pas répondre, lorsqu'on n'a pas de bonnes raisons à alléguer pour établir que le fait dénoncé est faux ; et, d'ailleurs, ce n'est pas calomnier un homme, quelque grand et glorieux qu'il soit, que d'apprécier froidement, en dehors de tout intérêt de parti, ses actes ou ses écrits, en leur assignant leur valeur réelle, sans incriminer en rien ses intentions ; en n'attribuant ses erreurs ni à la mauvaise foi, ni à des calculs d'intérêt privé, mais à l'entraînement de la passion et des circonstances, au fourvoiement de son esprit, à une fausse appréciation des hommes et des choses. Le génie ne préserve pas de l'erreur ni des fautes dans lesquelles elle peut faire tomber fatalement ceux qui en sont doués au plus haut degré. Loin de là, et nous en avons trop d'exemples, plus il s'élève dans son essor, plus, lorsqu'il vient à faire fausse route, il est exposé à se précipiter profondément.

Nul plus que nous n'admire ce génie si vaste du grand Alighieri, qui, embrassant tout l'ensemble des connaissances acquises de son temps au genre humain, a comme pressenti les plus importantes découvertes de la science moderne, et élevé, dans la *Divine Comédie*, un monument impérissable. Loin de nous donc la pensée d'avoir songé à dénigrer le poëte, à rabaisser le géant.

Mais nous avions bien le droit de rechercher quel but se proposait Dante et à quels moyens il avait eu recours pour l'atteindre. Que ce but soit louable aux yeux des uns et condamnable dans l'opinion des autres, nous n'y pouvons rien. Il s'agit seulement de savoir si c'est bien celui que nous avons signalé.

Nous croyons volontiers que les intentions du noble exilé florentin étaient droites, loyales, inspirées par le plus pur patriotisme. Mais quelles étaient-elles et comment se sont-elles manifestées ? Quelles conséquences leur réalisation aurait-elle amenées ? Voilà ce qu'il est

assurément bien permis d'examiner. Qui pourrait s'aviser de révoquer en doute l'amour du chantre de Béatrice pour cette ingrate Florence dont le souvenir venait l'attendrir au milieu des plus brûlantes éruptions de son courroux ? Qui pourrait douter du courage de ce grand proscrit, n'emportant dans son long exil que l'espoir d'un meilleur avenir ; consacrant tous ses efforts au triomphe d'une cause qu'il croyait fermement fondée en droit et en équité, et ne cessant de tonner contre les dépositaires d'un pouvoir alors formidable ; poussant même l'audace jusqu'à l'attaquer, visage découvert, dans ce qu'il avait seulement de vulnérable pour la logique humaine ?

Qu'on n'ait donc pas à nous opposer le reproche banal d'attenter à la gloire de Dante, à dire que nous lui infligeons une flétrissure en le ravalant comme poëte, en l'accusant de lâcheté et d'hypocrisie : ce sont là des armes émoussées à l'avance. La poésie vit de fiction, l'allégorie est de son essence, et l'allégorie n'est qu'un mensonge ; plus Dante aura donc su donner à ses mensonges l'aspect de la vérité, plus puissante et plus durable aura été l'illusion qu'il aura produite, plus il aura été poëte. Plus ensuite il aura eu d'obstacles, de difficultés à vaincre pour couvrir sa pensée d'un voile, pour ne donner à ce voile que la transparence strictement nécessaire, tellement qu'elle eût à se laisser entrevoir à des regards amis, tout en se dérobant à la foule, plus il y aura pour lui de gloire à en avoir triomphé, plus on sera bien fondé à le proclamer poëte par excellence.

Qu'il se fût donné pour partisan de la domination temporelle des papes lorsque dans sa conviction la souveraineté appartenait à l'empereur ; pour guelfe, lorsqu'il était gibelin et qu'à ce titre, qui lui aurait valu les bonnes grâces et la confiance du gouvernement pontifical, il en eût obtenu dons, honneurs, fonctions publiques, il se serait rendu certes coupable d'hypocrisie et de lâcheté ; mais depuis quand y a-t-il couardise à employer tout ce qu'on possède d'habileté, d'adresse ou de génie pour éviter un péril contre lequel les forces humaines ne peuvent se mesurer ? Qui s'est mis en peine de démontrer comment, du XIIIe au XIVe siècle, un simple citoyen d'une république italienne, eût-il eu en partage tout l'héroïsme des temps passés et modernes, aurait eu à s'y prendre, avec quelque chance d'échapper à sa perte, pour arborer intrépidement le drapeau de l'hérésie et s'at-

taquer, en matière de foi, à une autorité souveraine contre laquelle s'étaient brisés les puissants comtes de Toulouse et plusieurs empereurs?

Tant que cette démonstration n'aura pas été faite, il faudra plaindre le chrétien dissident d'être tombé dans l'erreur; mais non l'accuser de lâcheté pour n'avoir pas proclamé, au péril de sa vie, son opposition à des doctrines qu'il lui était interdit même de discuter. Quant au publiciste et à l'homme d'État, on serait en vérité bien mal fondé à le taxer d'hypocrisie, car il n'a guère usé de réticence en tout ce qui concerne l'exercice de l'autorité temporelle, les institutions, la meilleure forme de gouvernement, et n'a pas laissé au contraire que de faire preuve d'une grande hardiesse en formulant ses théories.

Pour ce qui était du dogme, la dissimulation lui était impérieusement commandée et il n'a que trop bien obéi à la loi de la nécessité. Mais est-ce bien au temps où nous vivons qu'on songerait à faire un crime de la dissimulation à un homme politique, à lui reprocher d'avoir affiché des opinions qui n'étaient pas les siennes ou de les avoir désertées pour d'autres? d'avoir eu recours à l'artifice, à la déception pour arriver au triomphe de sa cause? Il me semble voir la sombre figure du vieux chef de l'opposition anti-papale, tout à la fois poëte, théologien, philosophe et diplomate, s'éclairer d'un sourire sardonique à cette étrange susceptibilité de nos casuistes modernes et l'entendre leur adresser quelques-uns de ces mots qui laissent une empreinte ineffaçable comme celle d'un fer brûlant. Mais je me garderai de les traduire en français, ne fût-ce que pour ne pas être soupçonné soit de les lui imputer à tort, soit de les mal interpréter; d'autant plus que je m'attends bien à n'être pas ménagé sur ce dernier chef.

Eh bien, j'avoue que c'est le genre de reproche auquel je serai le moins sensible, à la condition qu'on voudra bien me démontrer en quoi je me suis abusé. La preuve faite, je n'hésiterai pas à reconnaître mon erreur, car je n'ai écrit sous l'influence d'aucun intérêt, d'aucune passion. J'admire Dante comme un des génies les plus puissants auquel ait été départi le don de la poésie; mais mon admiration ne m'aveugle pas sur ses défauts, pas plus que l'éclat de ses images ne me fait prendre le change sur la pensée qui a présidé à leur création. J'aime l'Italie, cette terre féconde qui a enfanté deux littératures dont les trésors ont été un immense bienfait pour la civi-

lisation du monde, et qui a vu briller deux grands siècles où les beaux-arts ont resplendi dans tout leur éclat (1). J'aime ce pays béni du ciel où le sentiment du beau, sous ses formes les plus élevées, est comme inné dans les âmes, si bien que, là surtout, saisi par la pensée et reproduit par l'art, il s'est manifesté à toutes les époques sous ses aspects les plus variés. Je n'éprouve que sympathie pour les Italiens dont j'ai pu apprécier la bienveillante hospitalité et parmi lesquels j'ai trouvé, à quelque parti qu'ils appartinssent, de nobles cœurs et de vives intelligences. Je ne saurais donc avoir été mû par une intention hostile à leur égard, par le désir de les blesser en m'attaquant à une de leurs gloires. La plus grande preuve d'estime qu'on puisse donner à ses amis, c'est de leur dire la vérité ; ainsi fais-je et je suis convaincu qu'ils ne se méprendront pas sur le motif qui m'a dirigé.

Mais, encore une fois, ce motif fût-il aussi malveillant qu'on voudra le supposer, quelle influence cela peut-il exercer sur la solution d'une question de pure critique ? En quoi cela peut-il intéresser la gloire de Dante comme poëte ? Quand bien même il serait démontré qu'au lieu d'être un chrétien dissident, un logicien radical, aspirant, sous l'inspiration d'une conviction profonde et d'un patriotisme passionné, à la réforme de l'Église et de l'État, il faudrait reconnaître en lui un athée, un de ces hommes sans foi et sans honneur, qui, dans le misérable intérêt de leur égoïsme vaniteux, rêvent et machinent des révolutions, pour élever sur des ruines sanglantes l'édifice de leur fortune, la *Divine Comédie* n'en serait pas moins une des œuvres les plus sublimes de l'esprit humain. Milton fut un révolutionnaire, il fit l'apologie du régicide, et ses doctrines religieuses ne s'éloignaient pas beaucoup de celles de Dante ; cela n'empêche pas les catholiques les plus fervents de rendre hommage au génie poétique qui a produit le *Paradis perdu*.

Loin qu'il y ait à tirer quelque argument défavorable à la foi ca-

(1) Les encouragements dispensés aux beaux-arts et aux lettres par les pontifes et les maisons souveraines, à l'époque de la Réformation, sauvèrent l'Italie d'une révolution religieuse et sociale, en procurant un aliment aux esprits d'élite, du travail aux gens de labeur ; car là où têtes et bras sont occupés, l'exercice du pouvoir est facile. De nos jours, les monuments, datant de cette période, édifices, tableaux, bibliothèques, chefs-d'œuvre de sculpture, ont contribué plus qu'on ne pense à faire avorter la révolution italienne.

tholique de ce que ces deux sublimes productions sont l'œuvre de deux poëtes sectaires, on est contraint de reconnaître que la religion, qui en a fourni les éléments, dont les dogmes, même contestés ou répudiés, peut inspirer si puissamment le génie, est une religion toute divine, puisqu'elle a des trésors tels, que le contact même de l'erreur ne saurait en altérer le pur éclat, et que ses splendeurs, s'épandant comme un voile lumineux sur tout alliage hétérogène, le relèguent dans l'ombre pour ne laisser apparaître que ces éternelles vérités, dont la source est au ciel.

O vieil Alighieri, poëte aux admirables visions, mais sombre sectaire et révolutionnaire endurci, toi, dont on ne saurait prononcer le nom sans réveiller toute une époque; toi, qui de l'autorité de ton génie, as intronisé dans les régions empyrées tant d'élus, surpris de s'y trouver au sein de la gloire céleste, quel ne doit pas être, depuis cinq siècles, ton courroux, ta brûlante indignation, en te voyant à ton tour béatifié par tes ennemis abusés, comme l'un des docteurs de cette Église à laquelle tu avais juré une haine mortelle, prôné, célébré sur tous les tons, comme l'interprète éloquent et convaincu de ses dogmes et de ses mystères ! C'set là un supplice que tu avais omis dans ton Enfer. Mais ce supplice, si fécond en tortures pour une âme trempée comme la tienne, n'as-tu pas fait tout ce qu'il était en toi d'accomplir pour le mériter ?

Peut-être, il a duré assez longtemps pour l'expiation de tes erreurs; peut-être, aux yeux de l'éternelle justice, tant de splendides créations doivent-elles avoir racheté bien des torts, et te valoir enfin un allégement à tes souffrances. J'aurai donc bien mérité de toi en contribuant, pour ma faible part, à te faire reconnaître pour tel que tu fus et voulus être, en t'arrachant ce déguisement frauduleux qui aurait fini par s'incorporer avec toi, en te restituant ainsi ton véritable caractère, tes véritables traits.

Et vous, gracieuses images des Laure, des Lucie, des Flammette, des Angélique, des Léonore, pardonnez-moi d'avoir osé porter sur votre sœur aînée, sur l'admirable Béatrice, le marteau brutal de l'iconoclaste, au risque de vous entraîner dans une ruine commune. Le souffle glacé de la critique pourra bien déchirer vos voiles et disperser vos débris; il pourra vous anéantir comme femmes, comme anges terrestres; mais, quelle que soit sa violence, vous subsisterez à jamais,

comme l'œuvre immortelle de l'art et du génie. De même que les créations du ciseau antique, de même que les enfantements de la Muse païenne, vous vivrez ici-bas par tout ce qu'il apparaît en vous de beau, de bien, de vrai, et, des sublimes régions qu'elle habite, celle dont vous étiez destinées follement à usurper l'autel, laissant peut-être tomber sur vous un sourire, fermera les yeux sur l'argile impur dont vous fûtes formées.

PREUVES ADDITIONNELLES.

Pour l'édification des incrédules, nous donnons ici le manifeste adressé à la secte albigeoise et templière, par Frédéric II, sous forme de

DÉCLARATION AMOUREUSE A MADONNA.

« Puisque c'est ton bon plaisir, Amour, que j'aie à composer des vers, *trovare*, je ferai tout mon possible, *onne mia possanza*, pour mener la chose à bonne fin. J'ai voué mon cœur à vous *aimer*, madame, et mis *tout mon espoir* à vous plaire. Et *je ne me séparerai pas de vous*, dame de haut mérite, *donna valente*, car je vous aime chèrement. S'il vous est à gré que j'aie l'intelligence (de vos mystères), *ch'io aggia intendimento* je vous devrai plus de valeur, *valimento*, belle dame, car mon cœur penche *maintenant*, vers vous, *adesso a* VOI *s'inchina.* (Est à vos pieds, si l'on veut.)

« Si je vous rends hommage, j'en ai bien raison dans l'espoir de ce *bien* si cher, *si amoroso bene*, dont je vais me flattant, ce qui me rend le cœur content et fait *tout mon désir.* J'ai été destiné à vous aimer, *fui dato in voi amando*, et à suivre votre volonté. Je vois ce qui se montre en vous, *li sembianti di voi*, sphère illuminée, *chia-*

rita spera, dont j'attends *joie entière ;* et j'espère que mes services, *lo meo servere*, vous seront agréables, vous qui êtes la FLEUR, celle qui brille par-dessus les autres dames, dont vous dépassez les mérites, *valore*.

« Oui, vous avez par-dessus les autres et mérite et toute science, *tutta conoscenza*. Nul homme ne pourra évaluer votre prix, *vostro pregio contare*, tant vous êtes belle. Selon mon opinion, il n'est pas de dame qui ait tant de *grandeur* et de *beauté*, ni qui possède autant de doctrine, *insegnamento*, que vous, *dame souveraine*. Je suis encouragé par votre air bienveillant, *cera umana*, qui me fait me réjouir. Je puis bien en ressentir de la joie, madame, mais je m'en tiens encore plus honoré, *più conto mi ne tengo tuttavia.* »

RÉPONSE DE MADONNA A FRÉDERIC II.

Cette pièce émanée d'un patarin mécontent, resté anonyme, est le meilleur commentaire que nous puissions donner de la déclaration officielle de ce prince.

« C'est bien justice que l'excès d'orgueil n'ait pas longue durée, c'est justice qu'il fasse place à l'humiliation et subisse la peine de rester humilié. Si je me décide à vous répondre, c'est que je veux dire ce que je pense de vous, qui durant si longtemps êtes allé gonflé d'orgueil. Aujourd'hui votre chant va cajolant ces mêmes gens à qui vous avez fait souffrir tant de maux. Indice évident d'une superbe abaissée.

« Quand vous étiez en joie et en déports, il y avait chez vous peu de connaissance du *bien*, objet de vos persécutions, car on vous a vu régner dans ce *lieu* de corruption qui n'est pas agréable à Dieu. Aussi je m'étonne qu'il vous ait laissé si longtemps vous montrer lâche persécuteur. A l'heure qu'il est vous pouvez certainement me dire, s'il vous convient, je brûle pour toi, et perdre vos chants en plaintes.

« Il ne me paraît pas que vous puissiez vous excuser de la trahison qui fut en vous ; il me semble au contraire que le Seigneur s'est indigné de la vie coupable qu'il vous voyait mener dans un *monde babylonique* qu'il avait en déplaisance. Dieu n'a donc pas voulu qu'une telle vie eût à durer davantage en ce lieu. C'est là que vous avez appris à blasphémer son nom, et votre volonté est toujours à mal faire.

« Sachez que si les péchés ont leur saison, les peines ont aussi la leur. Or vous avez, toute une longue saison, fait durer généralement les *maux* parmi nous : vous faites encore rester hors de leurs foyers maintes gens qui, citoyens honorables des communes de la Toscane, professaient *la pure foi.* Vous êtes bien heureux, à mon avis, de trouver toujours des bêtes disposées comme eux à en souffrir autant.

« Pourquoi donc vous avisez-vous si tard de parler de votre penser d'union avec moi, penser que j'appelle vain désormais? Lorsque vous étiez en grande élévation et en puissance par les armes, il y avait lieu d'y songer. Comment puis-je me mouvoir maintenant que l'ennemi est si fort? Je ne dois pas faire tort à la *vertu de mon institut* et porter pour vous atteinte à son honneur. Si jamais le mystique Phœnix vient à se consumer et à ressusciter meilleur, vous pouvez être certain qu'il arrivera *le contraire de ce que vous espérez.*

« Vous faites montre d'attachement en disant au sixième vers : J'ai voué mon cœur à vous aimer, madame ; démonstration qui me semble vraiment bien avisée. Vous prouvez bien que vous vous êtes mis à parler sans prendre les précautions convenables. Vous deviez d'abord vous enquérir si je voulais vous aimer, messire. Chacun de ceux que vous voyez dans ma position sait bien que faire par lui-même, et chacun a à apprendre de vous ce qu'il doit faire. Si l'éléphant, animal irrésistible, vient à tomber, quiconque le saura dira : Tant pis pour sa folie, mais qu'il reste où il est.

« Il est bien juste que vous souffriez la peine de l'extrême outrecuidance dont vous avez longtemps fait preuve. Moi, j'en viendrais à accepter *l'union secrète* que vous me proposez, en paraissant me l'imposer ! Non, vous n'êtes pas fait de manière à plaire à gens de ma sorte, et l'affection que vous me montrez dans vos discours ne

me paraît pas sincère. Soyez certain, de plus, c'est chose indubitable, que votre malheur présent n'est qu'un jeu près de celui qui vous attend (1). »

ARNAUD DANIEL.

Ce troubadour qu'on a vu figurer dans le Purgatoire, vivait de 1150 à 1220. Fauriel dit de lui, comme aussi de Pierre d'Auvergne, ce *docteur* cité par Dante dans son *Vulgare eloquium,* qu'il était « dépourvu d'imagination et de sentiment. » (T. II, pag. 41.) Nous allons essayer de rendre intelligibles deux fragments de ses poésies, réputées *très-obscures.*

« Je refuserais l'empire de Rome, je ne voudrais pas qu'on me fît *pape,* car je ne puis trouver le bonheur qu'auprès de celle qui me brûle l'âme (et qui n'a rien de commun avec le chef de l'Église romaine) : Quand j'admire sa blonde chevelure, et son beau corps jeune et blanc (celui de la lumineuse philosophie), je suis plus heureux que si l'on me donnait Lucerne. (De *lux, Lucerna,* la lumière terrestre de la Rome des papes, en opposition à la lumière céleste de la raison philosophique, au soleil albigeois.)

« Hélas ! je suis ce Daniel qui aime le vent (s'attaquant aux plus hautes cimes, comme Cacciaguida nous l'a dit), qui chasse le lièvre avec le bœuf (qui pour lui plus que pour Dante, n'ont pas le *pied fendu*), et nage contre le courant (du catholicisme et des croyances du vulgaire).

Cette pièce, commençant par ces mots : *No volh de Roma l'Emperi*, est sous le n° 2701. Mss. du Roi. La suivante, sous le n° 7225. A. D.

(1) M. Huilard-Bréholles publiant en ce moment, sous le patronage éclairé de M. le duc de Luynes, les actes diplomatiques du règne de Frédéric II, l'importance de ces deux pièces qui peuvent en éclaircir quelques mystères, ne saurait lui échapper.

SIXTINE : *Lo ferm voler qu'el cor m'intra.*

« Le ferme vouloir qui m'entre au cœur ne peut arracher le bec ni l'ongle du *mal disant* (le prédicateur orthodoxe, abbé de Cîteaux probablement), qui perd à *mal dire* son âme. Et puisque *je ne l'ose battre* avec bâton ni verges, du moins *avec adresse*, là où il n'y aura point d'*oncle* (*papa*, signifiant père, les oncles étaient les autres dignitaires de l'Église), je jouirai joyeusement dans le verger (d'amour) ou dans la *chambre* (loge, temple, conventicule). Lorsqu'il me souvient de la *chambre* où je sais que n'entre, *pour me perdre*, nul homme *du monde* (catholique, nul sujet *principis mundi*), tous alors me sont plus que *neveu ni oncle* (attendu que là tous lui étaient *frères*), je n'ai membre qui ne me frémisse ni ongle, comme fait l'enfant devant la verge (et comme Dante en pensant à dame Piété), tant j'ai peur d'être proche de son âme (que mon âme ne soit sœur de la sienne ; *l'anima sua, ch è tua è mia sirocchia*, dit Virgile à Stace, en parlant de Dante. (Purg. chap. XXI.)

Il est difficile de concevoir comment Fauriel, qui avait tant étudié la littérature provençale, et qui explique si bien que, pour les troubadours, l'amour est le principe suprême de toute vertu, d'où dérive *droiture, valeur, courtoisie, soulas* et *joie*, n'ait pas pénétré que la *gaie science*, à laquelle présidait cet amour, s'acquérait par une initiation, lorsqu'il cite le fragment suivant d'une ancienne composition :

« Il y a quatre degrés (grades) en amour : le premier est celui de *feignaire*, hésitant (aspirant) ; le second, celui de *pregaire* (postulant) ; le troisième, celui d'*entendeire* (auditeur) ; et le quatrième, celui de *drutz* (ami, initié). Celui qui a bon vouloir d'aimer une dame et la va souvent courtiser, mais sans oser lui parler, celui-là est un *feignaire*, timide. Mais si la dame lui fait tant d'*honneur* et *tant l'encourage* qu'il ose lui conter sa peine, il est alors justement nommé *pregaire*. Puis, si à *parler* et à *prier* il fait si bien qu'elle *le retienne* et lui donne *cordons, gants* ou *ceinture* (ornements et bijoux du grade, encore en usage), le voilà élevé au grade d'*entendeire*. Si enfin il plaît à *la dame* d'accorder par *un baiser* (*osculum fraterni-*

tatis) son amour à son loyal *entendeire*, elle en a fait son *drutz* (servant, initié).

Tels sont, en effet, les quatre grades de la vie active ; quant aux trois autres, relatifs à la vie contemplative, nous ne savons s'il en est rien dit. Une fois arrivé au quatrième grade, le *drutz* était enrôlé sous la *loi d'amour*, il devait servage à la *dame-lumière*, sauf à la baptiser comme il lui convenait. De dame, *domna*, dérivé de *domina*, les Provençaux avaient fait le verbe *domnei*, servir la *dame*, verbe traduit en langue d'*oïl* par *domnoy*, et en italien par *donneare*, que Dante ne manque pas d'employer. Mais Fauriel, convaincu de l'existence d'un amour tout chevaleresque au milieu de populations toutes sensuelles, n'a rien vu au delà, quoique grandement étonné de la monotonie et des abstractions platoniques de ces soupirants éternels. (Voyez sur ces grades et sur le *domnoy* les pages 502 et 514 du tome II.)

Pour se faire une idée de l'hostilité passionnée des troubadours contre l'Église, après la catastrophe des albigeois, on peut consulter les vers de Guilhem Montagnagout, de Toulouse, qui vivait en 1230 : *A! per que vol cleris bela vestidura*, Mss. du Roi, 7225; ceux de Bertrand Carbonel, de Marseille, *Per ispassar l'ira e la dolor* (ibid., n° 2701, et Parnasse occitanien, page 240), ceux de Pierre Cardinal, mort à cent ans en 1306, *Tartarassa ni voutor*, Mss. du Roi, 2701, et les autres cités par Fauriel, t. II, pages 217, 220; ceux de Guilhem de Figueras, vivant en 1230 : *Qu'un sirventes no labor en servici dels fals clergatz* (même manuscrit); enfin les vers de Sordels, conviant tous les potentats de l'Europe à manger du noble cœur de Blacas pour acquérir le courage qui leur manque contre Rome : *Premier mange del cor, per so que grans ops l'es, l'emperaire de Roma*, etc. (ibid.).

DE LA POÉSIE CHEVALERESQUE

ET DE SON ORIGINE ORIENTALE.

Voulez-vous être certain que toute cette prétendue institution de la Chevalerie, avec toute la symbolique romanesque qui s'y rattache, est d'origine hétérodoxe, prenez la Chronique du faux Turpin et vous y lirez au XIXᵉ chapitre :

« L'intention de Charlemagne était d'établir, dans la chrétienté, *trois siéges apostoliques* d'où dépendraient tous les autres. Le premier à Rome, sous la protection de l'apôtre saint Pierre ; le second en GALICE sous la protection de l'apôtre SAINT JACQUES et le troisième à Éphèse, sous la protection de SAINT JEAN l'Évangéliste ; de sorte que tous les différends qui auraient pu s'élever, soit à propos du dogme, soit à l'occasion de la discipline, dans les églises inférieures eussent été portés et jugés à ces trois siéges principaux. »

Que serait alors devenue l'unité catholique ? Puis comment ne pas voir qu'il s'agit ici de partager l'autorité du pontife romain entre les hérétiques italiens, *Romei*, les hérétiques provençaux et espagnols, *pèlerins* de Saint-Jacques en Galice, et les chevaliers du Temple, *palmieri*, dominant en Orient. (*Voyez* notre page 67, et JOH. TURPINI, *Hist. de gestis Karoli Magni*, etc., ex *Bibl.* J. Reubei. Hanovriæ, 1519.)

On trouvera également dans cette chronique que Roland est porteur d'un cor au son puissant, figure de la prédication sectaire, et d'une épée, *Durindana*, dont le nom rappelle l'Inde et la durée ; que d'un dernier coup de ce glaive oriental il tranche le rocher, la *pierre* qui divise les frères et amis, la pierre de scandale ; que Charlemagne, vainqueur des mécréants, qui ne sont pas des Turcs, en livre un bon nombre aux flammes dans Sarragosse dont il a détruit les *mosquées*, et que plus de cent mille des sujets de Marsile (de *Marsilia*), sont faits *vrais chrétiens* (attendu, sans doute, qu'ils

n'étaient avant que de faux chrétiens). Quant à la reine, veuve de Marsile, l'Empereur veut qu'elle soit conduite en France pour y être convertie *par amour*. En effet, l'épopée se termine par la conversion de BRAMIMONIE, car tel est son nom, dont il est facile de faire règle ou loi de Bramah. Mais, quel est celui que cette princesse reçoit au baptême? On l'appelle JULIANA, nom qui nous reporte au premier César, comme Bramah à l'Orient, source première de l'hérésie albigeoise et de celles qui en sont dérivées. On trouvera aisément l'étimologie de Ferragus, ce terrible *magicien* qui n'est vulnérable qu'au *nombril* et auquel Roland n'oppose qu'un bâton et des *pierres*, jusqu'au moment où il parvient à lui donner la mort d'un coup de poignard bien appliqué à l'endroit fatal.

L'*Ordène de chevalerie*, poëme de cinq cents et quelques vers, écrit dans le dialecte picard, vers le commencement du XIII[e] siècle, vous apprendra comment, en l'an 1187, l'ordre de Chevalerie fut donné à Saladin par Hugues de Tabarie, corruption de Tibériade; mythe se rattachant aux relations secrètes des Templiers et du soudan. Tout cela est écrit d'un style naïf, parfumé d'orthodoxie.

Le roman de Lancelot du Lac, cité par Dante dans son *Vulgare eloquium*, ceux dans lesquels figurent Gauvain, Perceval et ce Tristan de Léonais, qu'il place en enfer avec Pâris, en ajoutant que l'amour les sépara de la vie malheureuse faite aux sectaires, *Vidi Paris*, TRISTANO, *che Amor di* NOSTRA *vita dipartille*, roulent tous sur les exploits de ces chevaliers Templistes, pour arriver à la vue du Saint-Graal, dont nous avons expliqué l'essence mystique et templière (*Voir* la note de notre page 394). Il est donc inutile d'y revenir. Nous regrettons de n'avoir pu consulter l'*Aventuroso Siciliano* de Busone de Gubio, l'ami de Dante, qui, à n'en pas douter, fait allusion aux mystères de la secte, car une des filles de messer Gianni, compagnon de l'aventureux Sicilien, devient abbesse d'un couvent de dix vierges, sous le nom cabalistique de Sainte-Claire.

Quelque désir que nous ayons d'abréger et de concentrer dans un seul volume le résumé de matérieux qui suffiraient à en remplir dix, nous ne saurions passer sous silence la *Chanson des Saxons*, par J. Bodel, publiée pour la première fois par Francisque Michel, chez Techner. Paris, 1839. Ce poëme qui commence après la catastrophe de Roncevaux, met en scène Guiteclin (Witikind), se rendant

maître de Cologne, d'où il emmène prisonnière la belle HÉLISSAN. Or ce nom, dans lequel nous lisons *Saint-Héli*, sans beaucoup de difficulté, reproduit parfaitement ces deux mots si chers à Dante, Elet, Eli ou *Héli.* (*Voir* nos pages 270 et 286.) Charlemagne vient camper sur la rive gauche du Rhin ; de l'autre côté du fleuve est le camp de Guiteclin. La belle Sébille (sibylle, magicienne, prophétesse), sa femme, a près d'elle, dans sa tente, la charmante Hélissan. Des *signaux* sont établis d'un bord du fleuve à l'autre, entre celle-ci et Bérard de Montdidier (*Mons desiderii*), son fiancé, puis entre la reine Sébille et Baudoin, neveu de Charlemagne. L'empereur favorise cette *correspondance amoureuse*, dans l'espoir d'amener la reine à la *foi chrétienne*, et c'est à quoi s'emploie de son mieux Hélissan. En effet, Sébille finit par se convertir après la mort de Guiteclin. Elle épouse Baudoin qui, après avoir exécuté force prouesses, *couvert de l'armure* des mécréants, finit par périr, victorieux qu'il est, dans un lieu écarté. A défaut de prêtre, *il se communie lui-même* avec *trois herbes fraîches*, au nom de la Trinité, *après s'être tourné vers l'Orient*. On peut voir, par cette esquisse rapide, que ce poëme mérite quelque attention.

Nous invitons les érudits espagnols à s'assurer, sur le texte de leur *Romancero*, si le Cid Campeador est bien le loyal guerrier qu'on s'est figuré jusqu'ici. Peut-être trouveront-ils la véritable signification de ce héros, qui refuse de *se laisser lier les mains par son père*, qui se prend d'un amour si pur et si constant pour Chimène, dont *il tue le père*, qui marie à contre-cœur ses filles aux comtes de Carrion, dont la brutalité s'exerce sur ces deux jeunes infortunées, etc., etc. ; leur attention devra se porter aussi sur l'histoire des *sept* infants de Lara et du *bâtard* Mudarra.

Mais nous ne saurions trop recommander aux savants allemands d'étudier, d'après nos indications, le vieux poëme des *Niebelungen*. Ils nous diront probablement ce que symbolise le jeune héros Siegfried, réunissant la force à la vaillance, vulnérable seulement par le dos, ayant, comme l'Angélique de l'Arioste, le don de se rendre invisible, et cela au moyen d'un chapeau dont il couvre sa tête, siége de la pensée. Ils nous apprendront quelle est cette fleur de perfection physique et morale ayant nom Chriemhild, dont s'éprend le jeune héros, et qui le paye d'un si tendre retour, en opposition avec la

terrible reine Brünhild, lançant d'énormes *pierres* auxquelles rien ne résiste ; ce que signifie la querelle de ces deux *reines*, dont l'une, Chriemhild, traitée de *vassale* par sa rivale, lui répond en l'appelant concubine ou *prostituée*, quoiqu'elle soit mariée bien légitimement. Enfin ils nous expliqueront à quoi peut faire allusion le changement subit opéré dans le rôle et la figure même de Chriemhild, devenue veuve par un lâche *assassinat*, et qui, n'ayant vécu jusque-là que d'*amour*, ne respire plus que *vengeance*.

Enfin pour qu'on soit à même de remonter à l'origine de toutes ces fictions envahissant l'Europe, du midi au nord, de l'est à l'ouest, vers l'époque de la première croisade, puis excitant une véritable fureur au moment précis où florissaient les plus illustres champions de la foi catholique, saint Bernard, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Anselme de Cantorbery, nous renverrons au *Livre des rois* (Shah-nameh) de Ferdoucy. Le héros de ce poëme dans lequel on remarque les circonstances les plus étranges et les plus piquantes des romans de chevalerie, s'appelle Rostam ou Rustem ; son cheval Rakush ne le cède en rien, pour l'intelligence et les autres qualités, au Bayard de l'Arioste. Le monarque persan au service duquel s'est voué Rostam, est tombé dans un piége tendu par les dragons-serpents qui ont pour maître le dragon blanc. Pour le délivrer, il lui faut surmonter *sept* obstacles et accomplir *sept* travaux. Harassé de fatigue à la suite de ces épreuves, une jeune beauté délicieusement parée lui apparaît, après lui avoir fait servir des boissons exquises ; mais cette syrène n'est autre qu'un dragon-serpent, un ahriman déguisé, dont il conjure les charmes, en l'invitant, au nom du Très-Haut, le *juste*, le dispensateur de *tout bien*, MAÎTRE DE L'AMOUR, à vider une coupe de vin. Le nom sacré du *maître* de l'Amour frappe de stupeur la magicienne, *esprit de haine*, qui devient *noire* et se transforme en vieille magicienne décrépite.

Le monarque persan, délivré avec ses compagnons, est resté privé de la vue ; mais Rostam combat le dragon blanc dans sa caverne, lui arrache le cœur, et son sang, dont il frotte les paupières du prince et de ses compagnons, *rouvre leurs yeux à la lumière*.

Alors le roi de Perse, qui sort de l'Enfer, ou à peu près, veut faire le voyage du Ciel. Il s'embarque à cet effet dans une espèce de nacelle que *quatre aigles* emportent dans les airs ; mais épuisé de fati-

gue, l'attelage laisse retomber l'aventureux monarque dans un affreux désert d'où il est encore tiré par Rostam ; tout cela entremêlé d'aventures, d'épisodes, de défis dans lesquels on retrouve les usages de la chevalerie, les épées ayant chacune leur nom, comme Durandal et Flamberge (de flamme) et jusqu'au blason aux symboles divers. Rien ensuite ne ressemble plus aux douze pairs de Charlemagne que les *sept* compagnons ou pairs de Rostam, prêts à défendre avec lui le roi envers et contre tous. Il n'est pas jusqu'à la belle Gurd-Afraid qui, vaillante guerrière, ne rappelle les Bradamante et les Clorinde.

Or ce poëme a été publié en 1010, ainsi bien antérieurement aux premières épopées chevaleresques. (Voy. *The Shah-nameh of Firdausi, translated by J. Atkinson.* London, 1832, et la traduction de M. Mohl.) D'un autre côté le poëme d'Antar, recueil de légendes remontant au Kalife Aroun-al-Raschid, et réunies sous forme de roman par Etoul Moyyed, médecin et poëte de l'Irak, qui le dédiait au visir de Zangui, en 1145, nous offre le type de la chevalerie errante. Antar est un héros qui se dévoue à la défense des dames et des faibles opprimés. Monté sur son bon cheval Abjer, il est toujours prêt à dégaîner sa bonne épée *Dhamy* en s'écriant : Je suis celui qui aime Ibla. En récompense de ses prouesses, le roi Zoheir lui donne le surnom d'*Aboulfauris*, père des chevaliers. Né *esclave*, Antar s'élève graduellement, à force de courage, de vertus et de talents poétiques, en sortant triomphant de toutes les épreuves physiques et morales, au rang des plus hauts chefs arabes ; il obtient celle qu'il aime et le roi Zoheir, aïeul de sa dame, lui donne le *baiser d'honneur*. On a remarqué que, dans le poëme d'Antar, Dieu est toujours désigné par une périphrase exprimant vaguement la toute-puissance du créateur. Dante nous a suffisamment mis en garde contre une pareille manière de procéder ; aussi, pour notre auteur persan est-il, rien qu'à ce signe caractéristique, un dissident au milieu des croyants de l'Islam et un partisan de l'ancienne religion nationale (1).

(1) Voy. *Antar, a bedoueen romance, translated from the arabic by Terrick Hamilton,* London 1820. *Antar*, par M. Reynaud. *Encyclop. des gens du monde*, t. II. *Fragment d'Antar*, par Caussin de Perceval, *Journal asiatique*, août 1833. — *Id.*, par Cardin de Cardone, *ibid.*, mars 1834. — *Lettre sur Antar*, par Perron à

Que l'on compare les divers ouvrages que nous venons de citer avec les épopées chevaleresques des divers cycles, il sera bien difficile de ne pas reconnaître entre eux une extrême affinité et, par suite, de se refuser à croire que l'Orient a fourni tout à la fois à l'Occident et ses doctrines mystiques et les fictions propres à les voiler. Nous avons indiqué dans notre précis historique comment s'était opérée cette transmission à l'aide des relations multipliées de peuple à peuple par le commerce et par la guerre.

LA CITE DU SOLEIL.

Cette production du dominicain Campanella est écrite sous la forme d'un dialogue entre un capitaine de vaisseau génois, représentant un initié italien et le grand-maître des hospitaliers de SAINT-JEAN de Jérusalem, dont le nom est mis en avant pour couvrir celui du grand-maître des Templiers de SAINT-JEAN et Saint-Georges. Par le résumé très-succinct que nous ferons de cette utopie, dans laquelle ont largement puisé les Fourier et les Cabet, on verra clairement à quelle école se rattachent les doctrines du socialisme. Mais ceux qui se sont récriés sur la prodigieuse imagination du philosophe calabrais, ne se doutaient pas qu'il n'avait lui-même rien inventé, et qu'il n'avait fait autre chose que formuler, sous le voile de la fiction, des idées depuis longtemps consacrées dans la secte dont il faisait partie, secte remontant à l'école d'Alexandrie et au delà.

Le capitaine génois raconte au grand-maître qu'en faisant le tour du monde, il a visité la Taprobane et s'étant caché *dans une forêt* (pontificale), il fut rencontré par des *hommes* et des *femmes* armés, parlant *notre langue*, qui le conduisirent dans la CITÉ DU SOLEIL (raison, vérité).

Cette ville est divisée en *sept cercles* immenses (les grades) por-

M. Mohl, *ibid.*, décembre 1840. — *Lettres sur l'Histoire des Arabes et l'Islamisme*, par Fulgence Fresnel, Paris 1836-39.

tant les noms des *sept planètes.* On va de l'un à l'autre par quatre rues et quatre portes, correspondant aux quatre points cardinaux, chaque cercle a son enceinte fortifiée, ce qui fait *sept murailles* comme le château des philosophes dans l'Enfer. « Entre la porte extérieure et la porte intérieure de chaque enceinte on monte quelques marches (*gradi*), mais elles sont faites de telle sorte qu'elles sont *presque insensibles*, car la pente est *oblique* et les degrés sont *à peine séparés* par leur élévation. »

Au centre de la cité, sur le sommet d'une colline, s'élève « un Temple admirablement construit. Il est *circulaire*, soutenu de *fortes colonnes.* Au-dessous d'une ouverture pratiquée dans le double dôme qui le surmonte, est un autel supportant un vaste globe céleste, et à côté un globe terrestre. La voûte du grand dôme déploie aux regards *toutes les étoiles du Ciel.* Le pavé est en pierres précieuses. *Sept lampes* portant le nom des *planètes* sont toujours allumées. Quarante-neuf prêtres et religieux desservent ce temple. »

Le souverain des SOLARIENS est un prêtre (roi et pontife) qu'ils appellent SOLEIL (vérité, raison) « *dans leur langue ;* dans la nôtre nous l'appellerions le *métaphysicien* (parce qu'il appartient au plus haut ciel, celui de la métaphysique) ; il est l'arbitre du *temporel et du spirituel.* Trois chefs l'assistent, PON, SIN et MOR, autrement dit : *Puissance, Sagesse, Amour ;* mais c'est lui qui préside, *comme un architecte,* à tous les *travaux.* »

Les Solariens n'ont qu'un seul livre, appelé la SAGESSE et résumant *toutes les sciences ;* il est lu au peuple *suivant le rite* PYTHAGORICIEN, les murs de la ville et ceux du Temple, ainsi que ses tentures, sont chargés de peintures sur les sciences, et représentant les étoiles avec leurs vertus et mouvements exprimés par *trois vers.* Il est à remarquer que le sixième mur d'enceinte est orné des portraits de Moïse, Osiris, Jupiter, Mercure, Lycurgue, Numa, Pythagore, etc., MAHOMET lui-même s'y trouve, mais qui plus est, JÉSUS-CHRIST avec les douze apôtres, *dans un rang distingué,* ajoute le moine scandaleux.

Les Solariens appartiennent à une race d'hommes sortie des *Indes* pour fuir la cruauté des *Mages*, des *brigands* et des *tyrans.* « Résolus à mener une *vie philosophique en commun,* ils établirent, en s'appuyant sur l'autorité de saint Clément et de saint Augustin, la

communauté des femmes, d'après certaines règles (que nous passons et pour cause). Chez eux *tout est en commun,* mais le partage est réglé par les magistrats. » Ils disent que « *l'esprit de propriété* ne naît et ne grandit en nous que parce que nous avons *une maison, une femme* et *des enfants* EN PROPRE. Ceux *du même âge s'appellent frères entre eux.* Une grande concorde *règne dans la république,* car *ils se soutiennent tous par une affection mutuelle.* »

Ils connaissent *toutes les langues,* et envoient des *explorateurs* dans *toutes les parties du monde.* Des professeurs expliquent les *peintures des murs,* et les *enfants* apprennent ainsi toutes les sciences et leur histoire avant l'âge de *dix ans* (neuf ans étant l'âge parfait du maçon, celui de Dante et de Béatrice), *d'un* à *trois ans* ils apprennent l'alphabet *sur les murs,* en se *promenant* (en cheminant assis, formule maçonnique). Après leur *septième* année, on leur enseigne toutes les sciences naturelles.

Il faut être âgé de *trente-cinq ans,* autre âge maçonnique, pour être élevé à la dignité de Soleil ou *métaphysicien,* connaître à fond l'histoire, les rites, les lois de tous les états, la physique, les mathématiques et *l'astrologie,* mais tout cela peut s'apprendre en deux ou trois jours, *grâce aux peintures murales,* « la connaissance pratique n'étant pas exigée. »

Le pontife-roi Soleil a sous lui trois ministres, comme on l'a vu. Or, Sagesse a dans son département ce qui regarde les sciences, Puissance dirige tout ce qui concerne la *guerre* contre les *oppresseurs,* Amour s'occupe de la *génération* (mystique), de l'*éducation,* des *vêtements,* et à ce propos, il est bon de noter qu'il y a peu de différence entre les habits des *hommes* et celui des *femmes.* Or, ces habits sont *tout* BLANCS (comme les *bianche stole* du Paradis). Notez aussi qu'ils guident leurs chevaux avec les pieds, « comme les *Tartares,* » qu'on retrouve toujours chez les héritiers des Tartarins.

« Il y a chez eux autant de magistrats qu'il y a chez nous de noms de vertus, et chacun d'eux porte ce nom en guise de titre. Ainsi on les appelle *magnanimité, courage, libéralité, justice,* etc. Les étrangers (les profanes) peuvent être admis aux droits de cité parmi les Solariens. « On les fait passer par *différentes épreuves* et, en cas d'acceptation, ils sont reçus après *certaines cérémonies* et *plusieurs serments* qu'on leur fait prêter. » Alors ils participent comme aux

aux effets d'un « certain *élixir* qu'on leur donne tous les *sept ans* et qui leur procure, pour ainsi dire, une *nouvelle vie*. Cette boisson est très-agréable et d'un *admirable effet*. »

C'en est assez, sans doute, sur l'organisation sociale des Solariens, icariens, phalanstériens et autres; passons, pour abréger, à leurs croyances.

« Ils croient fermement à la prophétie de Jésus-Christ touchant les signes que donneront le soleil, la lune et les étoiles à la fin du monde, *beaucoup de fous n'y croient pas chez nous*. Ils attendent donc la *rénovation* du monde, et peut-être sa *destruction*. Ils méprisent Aristote qu'ils ne regardent pas comme un philosophe, mais comme un logicien. » (M. Cousin est donc à même de s'assurer parmi eux, si Campanella était, en effet, plus péripatéticien qu'il ne se l'imaginait, pour moi, je le juge très-pythagoricien.) « Ils vénèrent le *soleil* pardessus tous les astres et ne rendent le *culte de latrie à aucune créature*. Les choses inférieures procèdent de deux principes, l'un *mâle*, l'autre *femelle*, le soleil et la terre. Le monde est un *animal immense*, dans le sein duquel nous vivons, comme les vers dans le corps. Ils adorent Dieu dans la Trinité, *sans reconnaître trois personnes distinctes*, mais ils savent qu'*il y a en Dieu* ÉMANATION *et relation de lui-même à lui-même*. Ils conviennent qu'une *grande corruption* est répandue *dans le monde*, et que les hommes ne sont pas gouvernés selon les *véritables lois* qui devraient exister. Ils disent que *les peines des fautes paternelles doivent retomber sur les enfants;* mais non les fautes elles-mêmes. » Or, il est bon de savoir que « les *philosophes de la Cité du Soleil* seront les hommes choisis pour rendre témoignage à la *vérité*, lorsque les abus qui altèrent la *religion chrétienne* auront disparu.

En attendant, l'auteur de ce livre, si curieux à consulter et si peu compris, tout en n'aimant pas les poëtes qui défigurent l'histoire sous le voile des fictions, cite l'Arioste en ces termes : « Un grand poëte de notre temps commence son poëme en célébrant les femmes :

Je chante les *dames* (les initiés), les *chevaliers* (du Temple, du Soleil, de l'aigle), les armes (guerre aux oppresseurs), les amours (sectaires), et *courtoisie* (la loyauté gibeline), etc.

Et après nous avoir dit que : « ces maudits poëtes, vrais hérétiques, pullulent par l'influence de Vénus (la Vénus terrestre, la pros-

tituée), et de la Lune (reine de l'Enfer). » Il conclut en affirmant que les étoiles (du firmament solarien) nous portent à la *vraie et sainte loi rationnelle*, loi de la raison première, du Verbe de Dieu, digne d'être loué toujours. » *D'iddio lode vera*, dit Dante de Béatrice.

Et de tout son verbiage sur les astres on a conclu, pour Campanella, comme pour Dante, qu'il croyait à l'astrologie; oui, comme les maçons d'aujourd'hui.

Si nous avions le temps de passer en revue les poésies du Solarien de la Calabre, on reconnaîtrait qu'elles sont en parfaite harmonie avec sa prose; mais nous recommanderons particulièrement le sonnet contre Cupidon (de *cupidus*, ou *Plutus* ou *Lupa*), « rusé vieillard qui a cessé de se servir de flèches d'or depuis l'invention des pistoles et qui emploie le *soufre*, le *charbon*, le *feu*, la *foudre* et le *plomb;* » puis celui sur la *noblesse* et ses *signes*, et les deux qui traitent de la *couleur des habits*, en prophétisant le retour aux *blanches tuniques, bianche stole*, du Temple.

Ceux qui voudront vérifier nos citations, pourront s'édifier complétement dans la traduction publiée, en 1844, par Madame Louise Collet. Elle se vend aujourd'hui au rabais moyennant 1 fr. 25, chez Delahays, rue Voltaire, tant l'œuvre a été peu comprise! La femme distinguée qui la mettait au jour n'y avait vu probablement elle-même qu'une production plus ou moins républicaine, sans se douter que la Cité du Soleil, contrefaçon de la Cité de Dieu de saint Augustin, n'était autre que la nouvelle Jérusalem des albigeois et de leurs successeurs. Elle ne sera pas des dernières à reconnaître que des écrits du dominicain Campanella, compatriote du franciscain Joachim de Flore, résulte, jusqu'à l'évidence, la preuve d'une étroite parenté, dérivant d'une commune origine, entre ses idées religieuses, politiques, sociales, et celles de Dante Alighieri, origine remontant dès lors aux Templiers et de ceux de l'Orient, aux gnostiques et aux alexandrins. Nous n'avons pas voulu [illegible] autre chose.

FIN.



